

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1870

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1870

TABLE DES MATIERES

L'Evangile dans le livre de Josué	8
Remarques préliminaires.....	8
1. Le conducteur	9
2. Exhortation	9
3. Avertissement.....	12
4. Le message évangélique	13
5. La position du chrétien	17
6. Le caractère chrétien	23
7. Communion avec Dieu.....	31
8. Victoire.....	32
9. Défaite.....	35
10. La Parole de Dieu	38
11. Alliance.....	40
12. L'héritage conquis.....	42
13. Possessions	45
14. Fidélité de coeur	46
La grâce, puissance d'unité et de rassemblement (*)	49
La présence du Saint Esprit et les différents modes selon lesquels il a été donné.....	60
Pensées sur le livre du Cantique des Cantiques	64
Sur Romains 1-8.....	68
Il Dispensatore	76
L'Ecriture et la place qui lui appartient dans les jours où nous vivons.....	77
Atteindre et maintenir.....	88
Correspondance.....	92
ME 1870 page79	92
ME 1870 page 280 C. à C. (Gard)	92
ME 1870 page 432 Quelques pensées sur «le repos de la foi (*)»	93

Apocalypse 2: 18-3:13.....	99
Remarques sur l'histoire de l'Eglise	101
Introduction	101
Les erreurs de la plupart des historiens	102
Les sept Eglises de l'Asie	103
EPHESE.	104
SMYRNE.	104
PERGAME.....	104
THYATIRE.....	105
SARDES.....	105
PHILADELPHIE.	105
LAODICEE.	105
Chapitre 1.....	106
Christ unique fondateur de son Eglise.....	108
L'ouverture du royaume des cieux	111
La parabole de l'ivraie.....	112
Le principe divin du gouvernement de l'Eglise	114
Le principe du gouvernement de l'Eglise subsiste toujours	116
Le principe de la réception dans l'Assemblée	117
Chapitre 2.....	118
Le jour de la Pentecôte pleinement venu.....	118
La résurrection et l'ascension de Christ.....	120
La descente du Saint Esprit.....	121
Premier appel de Pierre aux juifs.....	123
La vocation des gentils.....	126
Les gentils scellés	127
Le premier martyr chrétien	129
Chapitre 3.....	131
Les disciples persécutés et dispersés	131
Les triomphes de l'évangile en Samarie	132
Jérusalem et la Samarie unies par l'évangile	134

L'eunuque éthiopien reçoit l'évangile	135
Un bon soldat de Jésus Christ	137
Du père incrédule ou de la mère pieuse, lequel faut-il croire?.....	143
L'Evangile dans le livre de Josué	144
Remarques préliminaires.....	144
1. Le conducteur	145
2. Exhortation	145
3. Avertissement	148
4. Le message évangélique	149
5. La position du chrétien	153
6. Le caractère chrétien	159
7. Communion avec Dieu	167
8. Victoire.....	168
9. Défaite.....	171
10. La Parole de Dieu	174
11. Alliance.....	176
12. L'héritage conquis.....	178
13. Possessions	181
14. Fidélité de coeur	182
La prière en commun.....	185
Extrait d'une méditation.....	190
Extraits	193
ME 1870 page 139	193
ME 1870 page 160	193
ME 1870 page 340	194
Qu'est-ce que l'Eglise et quel est notre devoir actuel?	195
Les choses révélées, jadis cachées	205
Explication de passages	209
Galates 6	210
Un mot à propos de l'étude de l'Apocalypse.....	215
Notes d'une méditation	220

Notes sur quelques portions de l'Ecriture	222
1 Jean 4	222
Philippiens 4.....	225
Jean 17: 14 et suivants.....	229
Psaume 16.....	235
Jean 10	240
Le repos de la foi.....	245
Commentaire correctif	249
Comment me connaître ?	255
Il n'y a rien de semblable à la croix.....	259
Josué 5	261
Réponses à des correspondants	271
Au frère S. B. au B. de P:	271
Au frère J.-F. R. de M.	271
Extraits de méditations.....	272
Ephésiens 6: 10-18 - ME 1870 page 277.....	272
Genèse 35 - ME 1870 page 293	273
2 Pierre 1 - ME 1870 page 296.....	275
Sur 1 Jean 3: 1-5 - ME 1870 page 299.....	276
Le bien et le mal.....	278
Introduction	278
Le Mal.....	280
Le Bien.....	282
L'amour invariable de Dieu.....	284
Avertissement (*).....	284
«Tout va bien» 2 Rois 4: 23.....	284
Extrait d'une lettre.....	293
Fragments	295
ME 1870 page 320 - Darby J.N.....	295
ME 1870 page 478	295
Mort et vie – Union et gloire	296

Introduction	296
La mort.....	297
1. Le corps	298
2. Le corps donné et rompu.....	299
3. Le corps donné et rompu pour vous.....	300
4. Faites ceci en mémoire de moi.....	300
Moi.....	302
La vie	304
L'union	306
La gloire à venir.....	310
L'oeuvre du Saint Esprit	312
Le dernier avertissement.....	316
Remarques sur 1 Corinthiens 10: 12	319
Pensées	320
ME 1870 page 359	320
ME 1870 page 420	320
Notes sur l'Evangile de Luc	322
Chapitre 1.....	322
Chapitre 2.....	324
Chapitre 3.....	329
Chapitre 4.....	334
Chapitre 5.....	340
Chapitre 6.....	346
Chapitre 7.....	353
Chapitre 8.....	357
Chapitre 9.....	365
Chapitre 10.....	381
Chapitre 11.....	388
Chapitre 12.....	393
Chapitre 13.....	398
Chapitre 14.....	403

Chapitres 15-16.....	410
Chapitre 17.....	418
Chapitre 18: 1-34	423
Chapitres 18: 35 et suivants, et 19	427
Chapitre 20.....	431
Chapitre 21.....	434
Chapitre 22.....	437
Chapitre 23.....	441
Chapitre 24.....	446
La cène du Seigneur.....	451
Cantique.....	453
Lettre à un ami sur l'oeuvre de l'évangélisation.....	454
La vie de Christ en nous	458
Epître aux Philippiens, chapitre 3	461
Les communications de Dieu en grâce et l'intercession du fidèle	466
Luc 22: 31-34.....	468

L'Evangile dans le livre de Josué

ME 1869 page 214 et continue dans le ME 1870 page 3 et dans le ME 1871 page 55

Parmi les lecteurs sérieux et attentifs de la Parole de Dieu, plusieurs ont, sans doute, observé l'analogie qui existe entre le Livre de Josué et les Epîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Le but des articles qui vont suivre, s'il plaît à Dieu, est de signaler cette analogie et d'engager ainsi le lecteur à sonder plus profondément les vérités, auxquelles le livre de Josué sert, en quelque sorte, d'illustration.

«Or toutes ces choses leurs arrivaient en types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11).

Remarques préliminaires

Il est, je crois, généralement admis que le livre de Josué se divise en deux sections. La première, chapitres 1 à 12, nous donne le récit de la conquête du pays de Canaan; la seconde, chapitres 13 à 24, celui de la répartition de ce pays entre les tribus.

La première section commence par une exhortation à se mettre en possession; puis après cette déclaration: «Le pays fut tranquille, sans guerre», elle se termine par une récapitulation des conquêtes et des victoires. La seconde section commence par cette parole de l'Eternel: «Il reste encore un fort grand pays à posséder», et elle se clôt par les graves avertissements que Josué adresse au peuple et par le récit de sa mort.

La première division est tout empreinte d'une divine énergie. C'est la puissance dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, les chutes qui y sont rapportées sont des chutes en action. Ce qui caractérise principalement la seconde, c'est l'inaction, et, en elle-même, l'inaction est un manquement; cependant, là-même, on rencontre encore des exemples de zèle pour le Seigneur. Ces hauts et ces bas ne nous retracent que trop l'histoire de toutes les époques dans lesquelles le peuple de Dieu a été placé sous la responsabilité de maintenir sa position; hélas! ceux qui en sont là, après avoir commencé leur course pleins de zèle, de renoncement et d'ardeur confiante, se sont souvent relâchés en s'abandonnant à un repos prématuré; puis, par une conséquence nécessaire, ils sont devenus indifférents et mondains.

Si, à cet état d'indifférence se joint un esprit de confiance en soi-même, le relèvement, s'il a lieu, est le résultat de l'oeuvre de Dieu par le moyen de la discipline.

Puissions-nous recevoir, de manière à en être encouragés, les sains enseignements que renferme ce Livre — et qui sont particulièrement convenables à nos temps de tiédeur et de recherche du bien-être ici-bas.

1. Le conducteur

«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi» (Josué 1: 2).

Dieu, dans sa sagesse, a voulu que les histoires bibliques de plusieurs saints hommes de jadis nous présentassent Christ sous des types variés.

Moïse figure Jésus retirant son peuple hors du pays de la condamnation; tandis que Moïse, joint à Aaron, représente Jésus Christ conduisant son peuple à travers le désert de ce monde. Il ne fut pas permis à Moïse d'introduire Israël en Canaan; mais Josué, qui typifie le Seigneur Jésus Christ comme le Capitaine de notre salut, fut désigné pour ce service.

Dans le Livre que nous méditons, Moïse, *ou* «le tiré dehors», serviteur de Jéhovah, choisi pour faire sortir son peuple de l'Egypte, avait disparu de la scène. Jéhovah l'avait enterré, en cachant le lieu de son sépulcre jusqu'à ce jour (Deutéronome 34: 6).

Josué prend sa place, et son nom est aussi significatif. Dans l'origine, il s'appelait Osée «Délivrance» (Nombres 13: 9; Deutéronome 32: 44). Il fut un des douze espions envoyés en Canaan, et c'est alors que son nom fut changé. «Moïse appela Osée, fils de Nun, Josué (*)», qui en grec se traduit par Jésus (voir Hébreux 4: 8) et qui signifie «la délivrance, *ou* le salut de Dieu». Ce changement ajouta quelque chose de précieux au nom du fils de Nun: il devait lui rappeler, à lui et à ses compagnons, qu'il n'y a qu'une seule délivrance efficace: seul avec Caleb, il échappa à la sentence de mort prononcée contre les hommes d'Israël.

(*) En Hébreu, Josuah ou Jéhosuah (voir Zacharie 3).

Moïse était mort, et Josué était le conducteur, divinement établi, d'Israël; aussi, pour les Israélites, le sentier de l'obéissance et de la bénédiction consistait à suivre leur nouveau capitaine.

Les enseignements du Livre de Josué, considéré spirituellement, se rapportent à la vocation céleste du chrétien. Là, sous la conduite de son Seigneur ressuscité, le chrétien peut se voir lui-même. «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut» (Colossiens 3: 1).

2. Exhortation

«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi, passe ce Jourdain, toi et tout ce peuple, pour entrer dans le pays que je leur donne, à eux, les fils d'Israël.

Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné, selon que je l'ai dit à Moïse: depuis le désert et le Liban que voilà, jusqu'au grand fleuve, le fleuve de l'Euphrate, tout le pays des Héthiens, et jusqu'à la grande mer, vers le soleil couchant; tel sera votre territoire.

Personne ne pourra tenir devant toi, tous les jours de ta vie. Comme j'ai été avec Moïse, je serai avec toi: je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point.

Fortifie-toi et sois ferme; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner.

Seulement fortifie-toi et sois très ferme, pour prendre garde à faire selon toute la loi que t'a commandée Moïse, mon serviteur; ne t'en détourne ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche; mais médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit; car alors tu rendras heureuses tes entreprises, et alors tu prospéreras.

Ne t'ai-je pas commandé?

Fortifie-toi et sois ferme; ne tremble point et ne te laisse point abattre! car l'Eternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras» (Josué 1: 2-9).

C'est un principe invariable, que les exhortations des Ecritures sont basées sur la grâce.

Dieu est le Dieu de toute grâce; aussi, quand Il exhorte ses serviteurs à faire quelque chose, Il leur donne la force de le faire.

Il n'est peut-être aucune portion de la parole de Dieu qui témoigne d'une plus grande grâce, que ses exhortations; car leur but est d'amener ses rachetés plus près de lui, et de les faire entrer plus profondément dans la connaissance et la jouissance de leurs privilèges.

L'impressive exhortation que nous venons de lire est fondée sur ce fait, que le pays appartient aux fils d'Israël selon la promesse; et parce que Dieu leur a donné le pays, il dit ou ordonne: «Lève-toi, et possède-le».

Quand cette exhortation fut prononcée, les Israélites, par la grâce souveraine, la miséricorde et le long support de Jéhovah, avaient été amenés aux limites mêmes de la terre de promesse. Ses beautés et ses richesses s'étendaient sous leurs yeux de l'autre côté du Jourdain: les champs de blé, les oliviers, les vignes, et les montagnes desquelles ils «tailleraient l'airain» (Deutéronome 8: 9). Déjà, par anticipation, «les torrents d'eau, les sources et les lacs, où l'eau sourd dans les vallées et dans les montagnes», sont à eux; une seule chose est encore requise pour qu'ils puissent jouir, chacun de son lot: il faut qu'ils se «lèvent» et prennent possession. C'était le temps de la moisson — l'époque de la riche abondance des biens de la terre — et le Jourdain (c'est-à-dire, en type, la rivière de la mort et du jugement) menaçait de leur barrer le chemin, car «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives durant tout le temps de la moisson», Néanmoins la foi se cramponne à la parole du Dieu vivant et, sans tenir compte des difficultés, elle obéit immédiatement à cette parole.

Or, contempler de loin des champs de blé, ce n'était pas en manger les fruits; porter ses regards sur les montagnes, ce n'était pas en extraire les riches métaux; et la seule condition que le Seigneur imposait au peuple, c'était que, de fait, il entrât et posât le pied sur la terre que Dieu lui avait donnée.

Oh! qu'il est vrai que, relativement à nos privilèges spirituels, ni ce qu'on pourrait appeler une connaissance géographique de la vérité de Dieu, ni l'habileté à faire comme

des cartes de doctrines ou de dispensations ne sont pas une vraie possession. La possession réelle devient l'apanage de ceux qui, pas à pas, par des efforts individuels, se sont rendus maîtres du terrain; et c'est à eux qu'est faite la promesse: «Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné».

Dans le but de stimuler les enfants d'Israël à conquérir leur possession, l'Eternel, dans sa grâce, leur promet sa présence, sa force et son secours dans le combat. Le Seigneur n'avait pas oublié les craintes qu'ils avaient eues au retour des espions d'Eshcol. Il savait qu'il y avait encore des fils d'Anak dans le pays, et qu'il contenait plusieurs grandes villes fortifiées jusqu'au ciel; et, dans sa miséricorde, il voulait encourager ses serviteurs, en leur apprenant à mesurer les fils d'Anak à la force de Jéhovah, au lieu de les comparer avec leur propre force, et les cités fortifiées à sa puissance à Lui, et non à la nature imparfaite de leurs armes de guerre. La force, que Jéhovah désirait voir en son peuple, était la force de la main pour saisir et retenir fermement, et celle des genoux pour que le combattant ne fut pas abattu.

Et nous, chrétiens, nous sommes exhortés à nous «fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force», «car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté dans les lieux célestes», et qui sont pour nous ce que les armées de Canaan étaient pour Israël. Or nous ne devons pas nous donner de repos quand il s'agit de vaincre un ennemi, car, «après avoir tout surmonté», nous sommes appelés à «tenir ferme» (Ephésiens 6). La ville fortifiée peut être prise, mais, comme des sentinelles à leurs postes, nous devons demeurer debout et fermes, si nous avons l'espoir et le désir de la conserver.

Dieu, en nous donnant des exhortations et des encouragements, nous avertit des dangers et des difficultés qui nous attendent. Mais, bien-aimés lecteurs, si nous reculons devant la difficulté, rappelons-nous que nous reculons par là même, loin du pays de promesse. Quoi! est-ce qu'un chrétien restera assis au bord du Jourdain du côté du désert, parce qu'il y a des géants en Canaan?

Puis, une seconde fois, l'Eternel exhorte son peuple à se fortifier et à être ferme, et cette fois, c'est par le motif qu'ils doivent obéir à sa parole. La moindre déviation de cette parole est formellement interdite. C'est une route droite qu'il faut suivre, un seul pas de côté pourrait égarer tout à fait: «tu ne t'en écarteras ni à droite ni à gauche». Sa parole ne devait pas s'éloigner de leur bouche: «Il est écrit», voilà ce qui devait décider de tout — elle devait être le sujet de leurs méditations et de jour et de nuit, — leur étude constante. Leur prospérité et leurs succès dépendraient de leur obéissance à la parole de Dieu,.

Eh bien, mes frères, ceci nous présente une bonne occasion d'être francs avec nous-mêmes. Pourquoi l'un de nous ne jouit-il pas pleinement de la paix avec Dieu? Pourquoi l'âme d'un autre est-elle dans la langueur? Pourquoi un troisième est-il dans le trouble, au

lieu d'être joyeux? Cela vient de ce que l'on ne se conforme pas implicitement à la parole de Dieu, et que l'on s'est écarté du droit chemin qu'elle prescrit.

Une troisième fois, l'Éternel dit: «Fortifie-toi et sois ferme». La première fois, parce que tout est grâce; la seconde, parce que la Parole est celle de Dieu; maintenant c'est parce que sa propre autorité est ce qui nous qualifie comme son peuple. Que le chrétien retienne seulement ferme le fait de la divine autorité de la Parole de Dieu, et aussitôt tout ce qui est purement humain devra céder.

L'exhortation se termine par cette promesse: «L'Éternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras»; car il ne serait pas possible d'obéir à ses commandements, si l'on ne jouissait pas de sa présence bénie.

3. Avertissement

«Après cela, Josué commanda aux officiers du peuple, en disant: Passez au milieu du camp, et commandez au peuple, en disant: Préparez-vous des provisions, car dans trois jours vous passerez ce Jourdain, pour aller posséder le pays que l'Éternel, votre Dieu, vous donne à posséder» (Josué 1: 10, 11).

Après la pressante exhortation qui, venait d'être donnée aux fils d'Israël, le commandement de s'arrêter trois jours encore avant de passer le Jourdain présente un contraste avec les voies humaines.

Ils devaient se préparer des provisions, attendre et non pas se précipiter impétueusement en avant. De là vient que, après avoir quitté Sittim, la dernière station de leur route à travers le désert, Josué et tout le peuple viennent camper et s'arrêter sur les bords du Jourdain avant de le passer (Josué 3: 1).

Cela nous apprend que l'énergie humaine ne peut ni traverser le fleuve de la mort, ni renverser les remparts des forteresses de ce monde et que, si nous nous sentons poussés à suivre le Seigneur pour quelque oeuvre, il faut le suivre dans son temps à Lui aussi bien que selon sa parole. Une simple impulsion n'est pas la foi, et aller en avant avec la seule force de la connaissance que nous avons acquise de la vérité de Dieu, se trouvera souvent n'être qu'une impulsion.

Dieu a son temps à Lui. Il ne se hâte pas, et Il ne veut pas que ses serviteurs agissent avec un zèle charnel, ni dans l'excitation que donne une connaissance récemment acquise. Des actions, bonnes en elles-mêmes, peuvent être faites dans un mauvais moment; et il serait fort à propos que quelques-uns de ceux qui aiment leur Seigneur, au lieu d'aller en avant sous l'impulsion d'une vérité tout récemment connue, sussent, tout d'abord, attendre leurs trois jours pour la digérer, — pour se l'approprier complètement, par la grâce de l'Esprit Saint. Tant que la vérité de Dieu ne sera pas devenue comme une partie de nous-mêmes, notre faiblesse se trahira bientôt au jour de l'épreuve. Cette connaissance de la parole divine, qui ne pénètre pas profondément dans le coeur, ne soutiendra pas l'âme dans le moment où elle aurait le plus besoin d'être soutenue; les résultats feront voir

qu'une telle connaissance était tout extérieure, et que, par conséquent, elle n'a pu nous être utile. Apprendre d'un autre, comme affaire d'intelligence, une vérité de Dieu, sans en avoir expérimenté la force dans nos âmes, c'est là une connaissance sans puissance.

En tirant cette instruction de cette histoire, n'allons pas pourtant supposer qu'un intervalle de temps soit toujours nécessaire pour accomplir dans l'âme un exercice dont elle a besoin; car Dieu peut faire et il fait chez les uns, en très peu de temps, une oeuvre que, selon son bon plaisir, il n'accomplit chez d'autres que par une leçon plus ou moins prolongée, même pendant toute la vie.

4. Le message évangélique

«Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'avaient pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).

Comme le récit tout évangélique qui va nous occuper est bien placé dans l'ordre moral du Livre que nous méditons!

Nous voyons en Rahab un monument de la miséricorde et un exemple pour nous: elle nous apprend que le salut peut toujours atteindre même le premier des pécheurs.

De même que ses concitoyens de Jéricho, Rahab avait ouï parler du jugement qui s'approchait; comme eux, elle en avait été excessivement effrayée, discernant déjà, dans les Israélites pèlerins, l'armée puissante de Jéhovah. Mais comme le jugement était lent à venir, les hommes orgueilleux de Jéricho, comptant sur un long répit, s'endurcissaient dans leur iniquité. Rahab ne partageait pas leurs pensées et leurs dispositions à ce sujet, car elle profitait de ce délai pour fixer son esprit sur la délivrance. Quand nous voyons des âmes toutes tremblantes un jour, de crainte d'être perdues avec ce monde méchant, et, le lendemain, quand leurs frayeurs se sont dissipées, reprenant et poursuivant leur train d'égarement et de péché, elles nous rappellent le fer qui devient de plus en plus dur en étant chauffé dans la fournaise, au point que, à la fin, c'est à peine si les coups du marteau y laissent une marque ou une empreinte. Mais le jugement viendra, et le pécheur endurci devra le subir, comme ce fut le cas des hommes arrogants de Jéricho.

Suivons les deux espions. Le jugement, dès longtemps dénoncé, est aux portes de la ville; il y entre avec ses deux hérauts qui sont reçus dans la maison de Rahab. Elle les accueille comme des messagers de miséricorde, tandis que les gens de sa ville, guidés par leur roi, les cherchent pour les faire mourir.

La parole d'en haut est un jugement pour le monde. «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31); mais au pécheur individuellement, le message de Dieu est celui de la délivrance. Pour chaque maison, pour chaque pécheur, auquel s'adresse le héraut de Dieu, la salutation avec laquelle il doit les aborder est: «Paix vous soit», paix par le sang du Christ, et tous ceux qui acceptent le message de Dieu sont sauvés et délivrés de la colère à venir. Malheur donc à ceux qui rejettent le message de la miséricorde de Dieu, car par là ils se ferment la seule porte par laquelle ils pourraient échapper. Ceux qui sentent leur danger

et leurs besoins, qui reconnaissent le juste jugement de Dieu sur ce monde rebelle, accueillent ses messagers avec joie. C'est la foi de Rahab qui la sauva, tout comme c'est l'incrédulité des habitants de Jéricho qui fut la cause de leur ruine. «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).

Pour nous, qui vivons dans ces derniers jours du long support de Dieu, il est très sérieux et fort instructif de regarder en arrière et de contempler la destruction de Jéricho et le salut de Rahab, préservée de cette destruction. Plaçons-nous donc en esprit, avec Rahab et les deux espions, sur le toit en terrasse de la maison de cette femme et, portant nos regards sur tout ce qu'on aperçoit de là, nous pourrions y puiser une leçon qui convient aux temps actuels. Remarquez le développement qu'a pris la cité, ses récents embellissements, ses grandes et hautes murailles et ses portes d'airain. Comme depuis la création du monde, les montagnes sont là à leurs places. Comme auparavant, les vallées sont blanches ou dorées des blés mûrs, les pentes des coteaux sont pourpres de vignes abondantes; car c'est le temps de la moisson. Le vieux Jourdain coule non loin de là, ses rives sont couvertes par les hautes eaux, comme s'il disait orgueilleusement: Je suis une barrière contre l'approche de l'ennemi. Le soleil, que les Cananéens adorent, calme dans le ciel, descend derrière les montagnes, épandant, comme à l'ordinaire, ses riches splendeur sur les vallées, et chacun, lui jette des baisers avec la main. Les occupations de la ville: manger de la chair et boire du vin, se marier et donner en mariage, naître et mourir, continuent comme dans toutes les précédentes générations. Les moqueurs dans Jéricho disent: L'histoire d'un jugement commence singulièrement à vieillir: il s'est écoulé quarante longues années depuis qu'on nous racontait que l'Eternel avait desséché les flots de la mer Rouge pour y faire passer le peuple qui prétend posséder notre pays; il n'y a donc rien à craindre.

Le témoignage de la venue du Seigneur est aussi devenu bien vieux pour le monde. Le Fils de Dieu venant du ciel avec des flammes de feu, et la destruction de l'ordre de choses existant sur la terre, voilà ce qui ne s'accorde guère avec les notions humaines de stabilité et de permanence. «Où est la promesse de son avènement? Car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent comme elles ont été dès le commencement de la création». «Le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit, et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments étant embrasés seront dissous». Cette parole de Dieu fut prononcée il y a plus de dix-huit cents ans. Ne jugez donc pas par la vue, n'ignorez pas volontairement le déluge, ou l'embrasement de Sodome et des villes de la plaine, car, si le jugement est retardé, c'est uniquement par ce motif: «Le Seigneur n'est pas tardif par rapport à la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (lisez [2 Pierre 3](#)).

Appartenez-vous à la cité de destruction, ou bien attendez-vous du ciel le Fils de Dieu qui nous a délivrés de la colère à venir? Peu importe dans quelle partie de la ville vous demeurez, peu importe que ce soit dans la rue de la Moralité, ou dans le Quartier Religieux;

peu importe que votre maison soit richement meublée de bonnes oeuvres, car si vous êtes du monde, c'est précisément au monde que Dieu a dénoncé ses jugements. Les hommes peuvent dire et diront: «Paix et sûreté», mais tandis qu'ils parleront ainsi, il leur surviendra une subite destruction, et ils n'échapperont pas. Les hommes de Jéricho peuvent se railler des Israélites faisant le tour de leurs murailles, jusqu'à ce que, étonnés et confondus, ils périssent dans leur écroulement,

Le coeur de Rahab est plein de confiance, parce que la parole de Jéhovah est une réalité pour elle. Par la foi, elle comprend que les jours de Jéricho sont comptés, que ses progrès et sa prospérité sont à leur terme, et que les dernières minutes de son heure de grâce vont sonner. Les pensées de cette pauvre femme ne sont pas celles de ses concitoyens, son esprit est séparé de sa ville natale, ses espérances de vie sont ailleurs. Dans les deux espions, qui sont avec elle sur le toit, elle voit les messagers de celui qui est «Dieu dans les cieux en haut et sur la terre en bas»; aussi leur témoignage a plus de puissance sur son âme que celui de toutes les choses extérieures qu'elle peut voir. Elle ouvre et décharge son coeur devant ces hommes et, autant qu'il est en elle, elle choisit sa part avec le peuple de Dieu, objet de la haine de Jéricho.

Par nature et par sa vie, Rahab était un enfant de colère comme les autres. En commun avec tous les pécheurs de sa ville, elle n'avait aucun droit au salut de Dieu — aucun, mais elle crut et confessa que le jugement du Seigneur était sur elle; elle reconnut que le pays, dans lequel elle habitait, n'appartenait plus à son peuple, mais au peuple de Dieu. «Je sais, dit-elle, que Jéhovah vous a donné ce pays». Elle connaît et déclare que le jugement qui s'approchait était le jugement de Jéhovah: «Jéhovah, votre Dieu, est Dieu dans les cieux en haut, et sur la terre en bas». Saisie de terreur à la pensée de ce Dieu tout-puissant, qu'avait-elle à faire? «Qu'il saisisse ma force afin qu'il fasse la paix avec moi, et il fera la paix avec moi» (Esaïe 27: 5). Rahab en appelle à la bonté de Dieu. Elle se confie en Lui et réclame sa miséricorde: «Sauve-moi ou je péris», tel semble être son refrain. Ayant la mort autour d'elle, la mort en elle, qu'est-ce qui pouvait la satisfaire, sinon la vie? Elle dit: «Vous délivrerez nos âmes de la mort».

Peut-être faut-il attribuer aux antécédents de la vie de Rahab le mensonge qu'elle fit aux envoyés du roi. C'est là aussi un sujet de réflexion pour nous. Ne pouvons-nous pas fréquemment observer un mauvais penchant, une habitude immorale ou un défaut de caractère demeurant comme attaché même aux croyants les plus sérieux? Une vie immorale prolongée garde parfois de ses traces ou de ses allures même après la conversion.

Le signe de vie pour Rahab était en dehors d'elle. C'était le cordon de fil écarlate, au moyen duquel les espions s'étaient échappés de Jéricho, et Dieu agréa ce signe. Sous son abri, il pouvait se trouver bien des craintes anxieuses, ou, peut-être aussi, une grande foi, alors que l'armée faisait le tour de la cité, mais il couvrait tout. Ce cordon écarlate nous parle du sang de Christ, ce précieux «signe» de la faveur de Dieu qui nous montre sa parfaite satisfaction au sujet du péché. Par ce précieux sang, Dieu peut être juste et

sauveur, car le sang a répondu à ce qu'il réclamait au sujet du péché, et a satisfait à ses justes exigences. Aussi maintenant Dieu justifie de toutes choses celui qui croit en son Fils.

Mais, pour sa sécurité, Rahab avait autre chose encore que ce cordon écarlate, elle avait les deux hommes vivants. C'est en vain que le cordon eût été attaché à sa fenêtre, si les deux espions n'étaient pas parvenus à regagner le camp. Ces hommes avaient engagé leurs vies pour la sienne: «Nos personnes répondront pour vous»; leur vie était sa vie. Cela ne nous rappelle-t-il pas ces paroles encourageantes du Sauveur: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19)? C'est sa vie qui est la vie du croyant, une vie au-dessus des droits et du pouvoir de la mort. Jésus, le Fils de Dieu, est la Vie éternelle. «Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 12). Par la mort du Christ, la vie de l'homme a été judiciairement terminée, et dans la vie du Christ ressuscité et monté au ciel, le plus faible croyant vit. Puissiez-vous, mon cher lecteur, si vous ne l'avez pas fait encore, croire au nom du Fils de Dieu et avoir ainsi la vie éternelle, car en Adam «nous sommes tous des hommes morts». Nous qui croyons, nous sommes en dehors du jugement du monde; car, puisque Christ est notre vie, nous n'appartenons plus à la cité de destruction, mais nous sommes du nombre de ceux qui attendent la venue du Seigneur pour nous enlever hors du monde.

Quel bel exemple de sollicitude pour des pécheurs près de périr nous offre Rahab! Qu'elles sont ardentes ses sollicitations pour son père, sa mère, ses frères, ses soeurs, et tous ceux qui leur appartiennent! Elle profite du temps qui lui reste pour en amener plusieurs dans sa maison, et aucun d'entre eux ne périt dans la ruine de Jéricho.

Elie était elle-même un témoignage de la miséricorde, et le cordon écarlate à sa fenêtre était la démonstration de sa foi. En montrant ce cordon, elle pouvait dire à ses parents que c'était par ce moyen que les espions avaient quitté la ville, et qu'ils avaient engagé leurs vies pour la sienne, et pour les vies de tous ceux qui demeureraient sous la sauvegarde de ce cordon.

Venons-en maintenant aux vantards incrédules de Jéricho. Les flots du Jourdain se sont arrêtés et amassés en amont, pour laisser passer les armées de Dieu qui environnent la ville, que ses habitants, toujours plus obstinés, ont fermée et barricadée, défendant à chacun d'en sortir ou d'y entrer. L'armée de Jéhovah, dans une ordonnance divinement déterminée, en fait le tour. Sept sacrificateurs sont là devant l'arche avec des trompettes retentissantes, offrant comme une anticipation de «l'année agréable du Seigneur». Pour les assiégés, c'est un vain et ridicule son qui n'excite que leurs railleries et leur mépris. Quoi! est-ce que des hommes marchant autour de la ville pendant sept jours peuvent renverser une cité? Enfin, vient le septième jour, avec ses sept tours de la ville, ses retentissements de trompettes sept fois répétés, avec le plus grand ébranlement du camp, debout «au lever de l'aurore». C'est le dernier jour où la maison de Rahab pourra servir de refuge; avant le soir le peuple de Jéricho doit périr.

Tout est silence d'abord; la ville est entourée; le chef de l'armée donne le signal, et le peuple pousse des cris de victoire, qui vont déchirer les coeurs des incrédules. Les murailles

de Jéricho s'ébranlent et s'écroulent: c'est une subite destruction. L'épée dévore jeunes et vieux, riches et pauvres; la ville est détruite par le feu; l'orgueil de Jéricho est anéanti.

Lecteur, écoutez encore une fois cette question: Etes-vous du monde? Ce monde est «une cité de perdition». Contemplez, dans le destin de Jéricho, la fin certaine du monde.

Mais Rahab, où est-elle et qu'est-elle devenue? Est-elle en sûreté, est-elle sauvée? Elle était en sûreté, dès l'instant où elle avait cru. Le pécheur est sauvé aussitôt qu'il croit. Est-elle vivante au milieu de la mort? Oui, la vie lui était assurée, lorsque les espions avaient engagé leurs vies pour la sienne. «Et Josué laissa vivre Rahab, la prostituée, et la maison de son père, et tout ce qui était à elle; et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait caché les messagers que Josué avait envoyés pour explorer Jéricho».

Mais où trouver un historien capable de décrire ou de raconter la durée de l'habitation de ceux qui entrent dans leur céleste héritage? «Ils n'en sortiront plus jamais» (Apocalypse 3: 12).

5. La position du chrétien

«On passa à pied au travers du fleuve» (Psaumes 66: 6).

«*Qu'avais-tu... Jourdain, pour retourner en arrière?*» (Psaumes 114: 5).

Le passage du Jourdain par Israël est ordinairement considéré comme une figure de l'entrée du croyant dans le ciel après la mort; mais nous pensons qu'il y a là plus que cette simple application.

Les enfants d'Israël avaient été, par la Pâque, délivrés du jugement infligé à l'Egypte. Par le passage de la Mer Rouge, la poursuite de Pharaon avait été amenée à son terme, et ils avaient été délivrés de sa puissance. Ils avaient passé à pied sec à travers les flots qui semblaient devoir devenir leur tombe, et là leur persécuteur et son armée avaient été engloutis. Ils étaient affranchis de l'Egypte et de son roi, et placés sur la rive opposée, comme une troupe de pèlerins en route pour Canaan. Mais le passage de la Mer Rouge ne les introduisait pas en Canaan; cela n'eut lieu que par la traversée du Jourdain.

Avant de passer le fleuve, les Israélites devaient, d'abord, regarder l'arche; et, en second lieu, se sanctifier.

Dans le désert, si l'arche demeurait sous ses couvertures, le peuple restait dans ses tentes; si elle marchait en avant, il la suivait. Maintenant qu'ils vont marcher dans un sentier que nul n'a encore foulé, dans un chemin dont ils n'ont aucune connaissance, ils doivent, tout particulièrement, observer les directions de l'arche, «afin qu'ils connaissent le chemin par lequel ils doivent marcher; car, leur dit Josué, vous n'avez point ci-devant passé par ce chemin». Cependant, tout en étant invités à regarder l'arche et à la suivre, ils ne devaient pas s'en approcher, mais laisser entre eux et elle une distance déterminée d'au moins deux mille coudées.

En second lieu, ils sont appelés à se sanctifier à cause des «choses merveilleuses» que l'Eternel opérerait au milieu d'eux le lendemain.

L'arche est un type du Christ. Le sentier de la foi est nécessairement toujours nouveau pour le peuple de Dieu, et c'est uniquement en regardant à Jésus que chacun de nous «connaît le chemin par lequel il doit marcher». Israël ne devait pas se presser trop sur l'arche, et le chrétien doit donner au Seigneur Jésus toute la place qui lui convient, «afin qu'en toutes choses Il tienne, Lui, le premier rang» (Colossiens 1: 18). Il y a une distance selon Dieu entre Lui et les siens. Si les Israélites n'avaient pas laissé un espace suffisant entre eux et l'arche, les premiers rangs auraient empêché ceux qui venaient après de la voir. Le Chrétien, de même, doit toujours être placé de manière à voir Christ pleinement, s'il veut marcher dans les voies de Dieu.

Mais comment suivrons-nous Christ? «Sanctifiez-vous», telle est la parole que Dieu adresse à Israël, et combien plus encore à nous! En effet, peut-on suivre le Seigneur autrement qu'en marchant sur de saintes traces? Impossible de s'approcher des «choses merveilleuses» de Dieu, autrement que comme Moïse s'approcha du buisson ardent. Comment donc nous sanctifierons-nous? Notre sanctification parfaite, c'est Christ, qui «nous a été fait de la part de Dieu..., sanctification» (1 Corinthiens 1: 30). Ce n'est qu'en Christ que nous trouvons la force nécessaire pour nous séparer du mal. Plus nous méditerons attentivement sur la sanctification cérémonielle des Juifs, plus nous nous convaincrions que, dans tous ses détails, elle avait rapport à Christ.

L'arche de l'Eternel, au passage du Jourdain, est appelée «l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre». Or, le Seigneur Jésus dit: «Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18) car «le Père lui a donné toutes choses entre les mains» (Jean 13: 3).

Le fleuve du Jourdain barrait l'entrée de Canaan à Israël. Nul moyen selon Dieu d'entrer dans ce pays de promesse, si ce n'est à travers cette rivière. Israël en atteignit les bords au temps de la moisson, alors que «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives»; le courant débordant était changé en un torrent impétueux, épanchant ses eaux surabondantes sur la vallée. Nous pouvons nous figurer les troupes d'Israël, hommes de guerre, femmes, vieillards et enfants, accumulées près de ses rives; représentons-nous aussi l'arche de l'Eternel, portée par les sacrificateurs, à deux mille coudées en avant de l'armée. Tous les yeux sont fixés sur cette arche, car tous sont pleinement persuadés que, s'ils doivent posséder Canaan, ce ne peut être que par le moyen de l'arche. Assurément, il n'est personne, dans cette immense multitude, qui doute de la puissance de Dieu; au contraire, ils sont plutôt dans l'attente de voir ses «merveilles» opérées devant eux.

Ainsi «au moment où les porteurs de l'arche furent parvenus au Jourdain, et où les pieds des sacrificateurs portant l'arche plongèrent au bord des eaux... il arriva que les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent; elles s'élevèrent en un monceau fort loin, près d'Adam, la ville qui est à côté de Tsarthan; et celles qui descendaient vers la mer de la

plaine, la mer Salée, s'écoulèrent, elles furent coupées». Dans la mer Morte, la Rivière de la Mort fut engloutie; et le flot menaçant des eaux impétueuses s'arrêta en amont, s'élevant comme un monceau devant l'arche de l'Eternel. Y avait-il dans toute cette foule un seul coeur qui craignît que les ondes enflées du Jourdain le noyassent? Avant qu'une seule goutte de ces ondes pût toucher le plus faible des fils d'Israël, il eût fallu que l'arche de Dieu fût entraînée.

«Jusqu'à ce que tout le peuple eût achevé de passer le Jourdain», l'arche se tint au milieu devant les flots amoncelés; mais aussitôt que «les plantes des pieds des sacrificateurs se levèrent pour se poser sur le sec, les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu, et coulèrent, comme auparavant par-dessus toutes ses rives». Nous avons encore ici une figure du Seigneur, retenant l'explosion du jugement jusqu'à ce que son peuple ait été recueilli dans le lieu préparé par Christ. C'est là une bien sérieuse pensée pour celui qui ne connaît pas Jésus Christ comme le Seul qui sauve et qui délivre de la condamnation. Croyez-le bien: les flots du jugement longtemps retenus fondront un jour sur cette terre avec une violence irrésistible, et si le dernier de l'armée de Dieu passe devant vous et que vous soyez laissé en arrière, comment pourrez-vous trouver accès au delà dans le séjour de l'amour et de la lumière? Que Dieu, dans sa grâce, vous donne, cher lecteur, de vous hâter de passer pendant que le chemin est encore ouvert!

Dieu interdit à Israël toute autre route à travers le Jourdain, sauf celle que son arche avait ouverte. Trente-huit ans auparavant, en suivant leur propre volonté, les fils d'Israël avaient essayé de forcer l'entrée de Canaan par les armes; leur audacieuse incrédulité dans cette tentative avait été vaine, ils avaient été battus et repoussés; maintenant le Seigneur leur montrait que sa voie ne peut être suivie que dans la force découlant de l'arche. Or, si un Israélite ne pouvait pas gagner l'héritage terrestre par sa propre force, comment le pécheur pourrait-il gagner le ciel par ses propres efforts?

Comme un Jourdain, la mort borne le désert de ce monde, à travers lequel les hommes sont en voyage, et il n'y a ni gué, ni bac, ni pont pour traverser ce torrent. Tôt ou tard, chacun des fils des hommes doit arriver au bord de la rivière, mais aucun d'eux n'entrera dans le séjour de la vie, au delà, si ce n'est, par le chemin que Dieu lui-même a choisi.

De même que dans la figure qui nous occupe, la course d'Israël, comme pèlerins murmurants et incrédules, finissait au Jourdain, ainsi notre histoire, comme hommes dans la chair, se termine, aux yeux de Dieu, dans la mort de son Fils. Dans la grâce et la puissance de Dieu, ce que le Fils a accompli, Il l'a accompli pour tous les élus et pour chacun d'eux. Le Seigneur et ses rachetés sont «devenus une même plante» (je ne dis pas: sont unis, car la mort n'unit pas) dans la mort. Ils occupent la même place; nous sommes «morts avec le Christ». C'est une grande joie pour le croyant de réaliser cette vérité ou plutôt ce fait; car quand nous savons que, aux yeux de Dieu, nous sommes judiciairement morts, et qu'il nous considère, non plus dans notre état naturel, mais dans son Fils seulement, nos doutes et nos craintes sont dissipés, et nous sommes rendus capables de nous «tenir nous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» ([Romains 6](#)).

La même puissance, qui conduisait à pied sec les sacrificateurs portant l'arche à travers la rivière, agissait de même pour le passage du dernier homme de l'armée. L'arche et le peuple étaient identifiés. Le Christ est descendu dans la mort et l'a dépouillée de sa puissance, comme l'arche de Jéhovah tarissait les eaux du Jourdain; et c'est par Lui que tout fidèle entre dans le séjour céleste. Si nous sommes «devenus une même plante avec Christ» dans la ressemblance de sa mort, nous sommes unis à Lui dans sa vie. Parce qu'Il vit, nous aussi nous vivons. «Nous sommes sauvés par sa vie» (Romains 5: 10). «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3). Christ, notre arche, a conduit son peuple en sûreté, à travers le fleuve de ta mort, dans la terre promise. En Christ, le croyant est, en esprit, de l'autre côté du Jourdain, en repos en Canaan. «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Il peut être bon et instructif pour nous de rapprocher et de comparer les trois grands symboles de la Pâque, de la Mer Rouge et du Jourdain.

La nuit de la Pâque met sous nos yeux l'oeuvre de Christ, comme l'Agneau sans tache, dont le sang précieux a répondu à toutes les exigences de la justice contre nous, et «nous a délivrés de la colère avenir» (1 Thessaloniens 1: 10).

La nuit de la Mer Rouge nous montre l'oeuvre glorieuse de Dieu qui délivre son peuple de la puissance de Satan. Pharaon, s'il l'eût pu, aurait arraché des mains de Jéhovah, Israël racheté par le sang; il fit tous ses efforts dans ce but. Mais quand le matin approcha, Jéhovah regarda, à travers la colonne de nuée et de feu, le persécuteur et son armée, lesquels s'écrièrent: «Fuyons, car Jéhovah combat pour Israël contre les Egyptiens». Alors la mer retourna à son ancien lit et retomba sur eux. «Il n'en resta pas un seul» (Exode 14: 25, 28). Ainsi, par la puissance de Jéhovah, les six cent mille hommes d'Israël passèrent à pied sec à travers la mer, et chantèrent sur l'autre rivage: «L'Eternel s'est hautement élevé», les femmes répondaient à ce chant avec des tambours et des danses. Il y a là plus encore qu'un cantique de délivrance, car, par la foi, attribuant toute l'oeuvre de leur affranchissement à Jéhovah, ils s'expriment comme s'ils étaient déjà en Canaan: «Tu as conduit par ta miséricorde le peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté» (Exode 15: 13).

Quand le Seigneur Jésus ressuscita d'entre les morts, la puissance de Satan, le persécuteur de l'Eglise, fut détruite. Depuis ce matin triomphant, l'hymne de la victoire a été chanté par tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître Jésus comme leur Libérateur. Puis, par la foi, tout fidèle devrait savoir, non seulement qu'il est racheté, mais que, malgré le désert qui l'en sépare encore, il est, par la force de Dieu, amené dans les lieux célestes — «la demeure de la sainteté» de son Père.

Quand les Israélites commencèrent à marcher dans le désert, leur grande foi fit place à l'incrédulité. Leurs ennemis, il est vrai, étaient morts, mais le *moi* était dans toute son

activité; ils devinrent si occupés d'eux-mêmes, qu'ils en oublièrent leur grande délivrance et leur chant de triomphe au bord de la Mer Rouge.

Ils atteignirent le Jourdain au matin, et ils le passèrent en plein jour. Il n'est pas question de cris de victoire dans ce passage, — ni de tambourins, ni de danses: un silence solennel paraît régner sur eux tous, en regardant l'arche de l'Eternel descendre pour eux dans le lit du fleuve.

Une claire intelligence de cette scène nous apprend la mort au moi et la vie en Christ. Nous y apprenons que le même tout-puissant Sauveur, qui répandit son précieux sang pour de pauvres esclaves de Satan, et qui, par sa force, détruisit leurs ennemis, les a, dans la puissance de sa vie, amenés dans les lieux célestes. Il est réellement heureux de réaliser, par l'enseignement du Saint Esprit, la grandeur de l'oeuvre du Christ en faveur de son Eglise, telle qu'elle est figurée dans le passage de la Mer Rouge, et notre position en Christ, telle qu'elle est exprimée dans le passage du Jourdain.

Avant ce passage, Jéhovah avait dit à Josué: «Aujourd'hui je commencerai à te grandir aux yeux de tout Israël»; et quand le Jourdain fut traversé: «En ce jour-là l'Eternel grandit Josué aux yeux de tout Israël, et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie» (4: 14).

Dieu le Père a magnifié Jésus comme le Vainqueur de la mort, et le Seigneur n'est jamais entièrement honoré par les siens, tant qu'ils n'ont pas compris la grandeur de son oeuvre en résurrection.

Quand tout le peuple eut traversé le Jourdain, l'Eternel donna cet ordre à Josué: «Prenez-vous d'entre le peuple douze hommes, un homme de chaque tribu, et commandez-leur en disant: Enlevez d'ici, du milieu du Jourdain, du lieu où les sacrificateurs ont posé un pied ferme, douze pierres que vous transporterez avec vous, et que vous déposerez au lieu où vous logerez cette nuit».

Ces douze pierres représentaient tout le peuple d'Israël, une pierre pour chaque tribu; étant sorties des profondeurs du Jourdain, elles parlaient de l'oeuvre de Dieu qui, par son arche, avait conduit le peuple au delà de ce fleuve. Ces pierres furent dressées dans le pays, comme un signe que tout Israël n'était qu'une seule famille — que les douze tribus étaient un seul peuple de Jéhovah: un signe aussi (alors qu'elles furent dressées en Canaan) que c'était là que l'union manifestée des tribus était réalisée. Deux tribus et demie avaient pu choisir leur territoire en delà du Jourdain du côté du désert — elles pouvaient ainsi n'avoir pas atteint la plénitude de bénédiction que le pays de promesse leur offrait; néanmoins leurs pierres étaient élevées dans ce pays de promesse et, malgré la faiblesse de leur foi, elles ne faisaient qu'un avec leurs frères en Canaan.

Israël était constitué, en une unité qui fut manifestée en Canaan; l'Eglise est un seul corps qui sera manifesté comme tel dans les lieux célestes (Jean 17: 22, 23). Dieu ne reconnaît en elle ni tribus, ni divisions, ni Juif, ni Gentil. «Il nous a vivifiés avec le Christ... il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en

Christ Jésus». L'unité est effectuée par le Saint Esprit, comme résultat de l'oeuvre de Christ. En étant membres de son corps, nous sommes membres les uns des autres.

Si quelques membres de l'Eglise de Dieu (à l'instar des deux tribus et demie d'Israël qui choisirent leur part en dehors de la terre promise) prennent de leur libre choix une position qui, en pratique, est la négation de l'unité du corps, toujours est-il qu'étant unis à Christ, ils font partie de l'assemblée une et indivisible. Il est vrai qu'ils perdent la jouissance de leur partage; mais ils ne peuvent pas annuler le conseil de Dieu, ni changer son dessein de les bénir. Quoique, sur cette terre, les divisions détruisent la beauté de l'Eglise de Dieu, cependant, dans la gloire, aucun de ses membres n'y manquera. Quand, par la foi, le chrétien contemple le Corps dans sa divine et céleste beauté, il peut envisager avec calme les divisions de la chrétienté, il peut regarder, sans en être troublé, les schismes qui la déchirent, — car Christ n'est pas divisé, — il peut prendre en pitié la vanité des efforts que l'on fait pour former une union sur la rive du Jourdain du côté du désert, pour ainsi dire; union qui n'est pas céleste et qui n'est pas basée sur la puissance de la résurrection de Christ.

Les douze hommes, portant sur leurs épaules les pierres prises dans le lit du Jourdain, nous présentent ainsi une image de ce que devrait être la condition des disciples ressuscités du Seigneur, dans leur marche au travers de ce monde. «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). Ces représentants des douze tribus, en foulant la terre de promesse avec ces pierres sur leurs épaules, proclamaient, non pas seulement qu'ils avaient été introduits en Canaan, mais encore de quelle manière ils y étaient entrés. La vie de Jésus n'est pas rendue manifeste en nous, uniquement parce que nous nous disons ressuscités avec Lui; mais aussi et surtout pour le renoncement au moi, la mort au péché et au monde, par la puissance de la mort du Sauveur.

Ces pierres furent déposées à Guilgal, où elles devinrent «un mémorial pour les fils d'Israël à perpétuité»; or, combien plus la mort et la résurrection du Fils de Dieu devraient être le grand et unique mémorial pour tout chrétien! «Quand vos enfants interrogeront à l'avenir leurs pères, en disant: Que sont pour vous ces pierres? vous leur direz: C'est que les eaux du Jourdain furent suspendues devant l'arche de l'alliance de l'Eternel... quand elle passa le Jourdain... Israël a passé ce Jourdain à sec, parce que l'Eternel, votre Dieu, fit tarir les eaux du Jourdain devant vous jusqu'à ce que vous eussiez passé, comme l'Eternel, votre Dieu, avait fait à la mer Rouge, qu'il mit à sec devant nous jusqu'à ce que nous eussions passé; afin que tous les peuples de la terre sachent que la main de l'Eternel est forte, et afin que vous craigniez l'Eternel, votre Dieu, dans tous les temps». Ainsi les Israélites devaient répondre à la question: «Que signifient ces pierres-ci?» laquelle devait tout naturellement s'élever dans les esprits de plusieurs dans les âges à venir. Si quelqu'un nous posait une question analogue relativement à notre salut, nous pourrions hardiment répondre: Le Christ est mort et Il est ressuscité; par Lui nous avons passé à pieds secs à travers le fleuve de la mort; non seulement sa mort et sa résurrection nous ont, pour

toujours, délivrés de nos ennemis, mais elles nous ont encore affranchis de notre moi; et maintenant c'est le partage, à la fois heureux et glorieux de tous ceux qui se confient en l'Agneau qui a été immolé, de rendre témoignage à l'excellente grandeur de la puissance de Dieu envers ceux qui croient. Est-ce que le court espace de dix-huit cents ans a pu altérer pour le peuple de Dieu, le fondement de la foi chrétienne? Faut-il maintenant d'autres signes, des signes que l'Eglise primitive eût dédaignés? C'est, pour tout coeur fidèle, un lamentable fait, que la raison humaine et qu'un organisme religieux d'humaine invention, aient altéré et corrompu le simple et franc témoignage rendu à l'oeuvre du Christ. Néanmoins, quoi qu'il en soit de la réponse que les chrétiens donnent aujourd'hui à leurs enfants, le Fils de Dieu crucifié, ressuscité et monté au ciel est et sera toujours le seul fondement de la foi, comme tout pécheur sauvé l'attestera un jour. Puissions-nous être de fidèles témoins pour Dieu dans cette affaire! (Lisez 1 Corinthiens 15: 1-4, 14, 15).

Avant de quitter cette scène de «merveilles» de Jéhovah, notons encore ces paroles: «Josué dressa aussi douze pierres au milieu du Jourdain, au lieu où s'étaient arrêtés les pieds des sacrificateurs portant l'arche de l'alliance, et elles sont là jusqu'à ce jour». Le Fils de Dieu, monté au ciel, n'oublie jamais ceux pour lesquels il mourut. Il n'oublie jamais sa mort. Les eaux profondes, dans lesquelles son pied tout-puissant s'est tenu ferme, sont toujours présentes à son souvenir et à celui de son Dieu et Père. Du trône d'en haut, il se rappelle la croix.

Puissions-nous, nous qui, en Lui, avons foulé le chemin merveilleux, dont l'humaine raison ne peut se faire une idée, et qui, en Lui, sommes entrés dans les lieux célestes, tout en jouissant de l'ineffable bénédiction de la vie dans le Fils de Dieu ressuscité et exalté — puissions-nous conserver constamment le souvenir de sa mort, — et, par la puissance du Saint Esprit, plonger nos regards dans les eaux profondes qu'il a traversées pour nous!

6. Le caractère chrétien

«En ce temps-là l'Eternel dit à Josué: Fais-toi des couteaux tranchants, et circoncis de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois... Et voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, tous les hommes de guerre, étaient morts dans le désert en chemin, après être sortis d'Egypte. Or tout le peuple qui était sorti avait bien été circoncis; mais de tout le peuple qui était né dans le désert, en chemin, après la sortie d'Egypte, on n'avait circoncis personne. Car les fils d'Israël avaient marché dans le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'eût pris fin toute la nation des hommes de guerre, sortis d'Egypte qui n'avaient point écouté la voix de l'Eternel; et auxquels l'Eternel avait juré de ne point leur faire voir la terre que l'Eternel avait juré à leurs pères de nous donner, terre ruisselant de lait et de miel. Et il avait suscité à leur place leurs fils: ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin... »

«Et l'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (roulement) jusqu'à ce jour» (Josué 5: 2-9).

«Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu; mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 3, 5).

Plus un homme fait de progrès dans la connaissance de Dieu, plus aussi il connaît la grâce. Si nous voulons appliquer à nous-mêmes, dans un sens spirituel, les enseignements que nous donne la circoncision pratiquée dans le pays, il faut que nous laissions à la grâce de Dieu, qui conduisait à la circoncision, toute la place qui lui appartient, et que nous nous rappelions que Dieu demande le dévouement à ceux qui lui appartiennent, parce qu'Il les a amenés, en Christ, à une position de parfaite faveur de sa part; sans cela, nous tomberions dans l'erreur d'un esprit monacal, offensant pour Dieu, en cherchant à obtenir cette faveur par nos efforts propres.

Est-ce parce qu'il avait observé les ordonnances de Dieu, ou bien est-ce par la puissante grâce de Dieu qu'Israël était entré dans le pays de promesse? Ils y entrèrent comme un peuple dans l'incirconcision, et par conséquent uniquement par la souveraine grâce de Dieu. Les fils d'Israël étaient circoncis avant qu'une sentence de jugement fût prononcée sur leurs hommes de guerre au désert de Paran, où ils méprisèrent la grâce de Dieu et durent, en conséquence, errer pendant quarante ans dans le désert (Nombres 14). Pendant ces quarante ans la circoncision fut négligée; c'est pourquoi Dieu, les considérant comme son peuple, maintenant qu'Il les a introduits dans la terre de promesse, ordonna à Josué de «circoncire de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois».

Dieu n'avait rien demandé aux Israélites, quant à la circoncision, aussi longtemps qu'ils furent «en chemin» dans le désert; mais quand Il les eut amenés dans le pays, alors («en ce temps-là») Il exigea la circoncision. Or d'où vient que Dieu ne requit pas la circoncision des enfants d'Israël, pendant qu'ils marchaient dans le désert? Le désert était la scène de leur défiance de Dieu. Pendant qu'ils y furent, ils doutaient de sa promesse de les amener dans sa terre et n'étaient, par conséquent, pas dans une position qui témoignât d'une entière séparation pour être à Lui, ce que signifiait la circoncision. Mais maintenant qu'ils étaient amenés par la fidélité de Dieu et, on peut le dire, presque malgré eux, dans le pays de promesse, et parce qu'ils étaient là, ne pouvant plus douter, Dieu pouvait réclamer d'eux la circoncision. La grâce les avait délivrés de l'incrédulité de leurs coeurs, la grâce les avait introduits dans le pays, et Dieu pouvait les appeler à une entière proximité de Lui, et en conséquence, à une entière séparation de toutes les autres nations.

Un esprit défiant est toujours dans l'ignorance du vrai caractère de Dieu et, par là même, il n'est pas moralement qualifié pour une séparation de tout en vue de Dieu; mais Dieu, nous ayant révélé, par sa grâce, que nous sommes dans les lieux célestes en Christ, attend et demande de nous une séparation en vue de Lui, correspondante à la liberté à laquelle Il nous a amenés. La grâce connue et réalisée est la seule vraie puissance, capable de produire la séparation du coeur pour être tout entier à Dieu.

«Voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, les hommes de guerre, étaient morts dans le désert, en chemin... Et Jéhovah avait

établi leurs fils à leur place. Ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin».

Une distinction est faite ici entre les hommes de guerre qui étaient sortis d'Égypte et ceux qui avaient grandi dans le désert. Les hommes de guerre sortis d'Égypte avaient été consumés dans le désert, parce qu'ils n'avaient pas obéi à la voix de l'Éternel, relativement à la terre promise (Nombres 14: 32, 33). Au désert de Paran, vers Kadès, ils refusèrent de croire à la promesse que Dieu leur avait faite de les amener dans le pays de Canaan; puis à ce péché d'incrédulité ils ajoutèrent celui de la propre volonté, en se décidant d'eux-mêmes, et malgré les avertissements de Moïse, à monter au pays de la promesse, dans l'énergie d'une chair rebelle. Dieu rejeta ces hommes de guerre et, à leur place, il en suscita d'autres dans le désert, qu'il éleva pour Lui par la discipline.

C'est par une longue et pénible expérience que les Israélites apprirent la mort de leurs hommes de guerre qui étaient sortis d'Égypte; — l'un après l'autre, pendant quarante dures années, ils déclinaient et moururent, jusqu'à ce que tous fussent consumés. Ainsi, c'est lentement, très lentement que la force et la vigueur, avec lesquelles nous sommes sortis du monde, diminuent et meurent en nous, à mesure que Dieu nous discipline, nous châtie et nous apprend ce que nous sommes. Cet enseignement ne se fait pas en un jour. C'est une expérience qui dure toute la vie et qui, dans un sens, embrasse les «quarante ans» de notre pèlerinage. Cet enseignement n'en est pas moins béni, car la même main qui consume suscite ce qui demeure à la place de ce qu'elle flétrit. Partout où Dieu discipline, c'est-à-dire dans le désert de ce monde, Dieu produit dans les siens de nouvelles capacités; à proportion que le *moi* diminue et meurt, la vie du Christ se manifeste. L'opération en est pénible, mais les résultats en sont bénis. Dieu, dans sa grâce, consume notre zèle charnel, afin que sa propre vertu demeure en nous.

La circoncision, pour Israël, était une ordonnance purement charnelle et, comme toutes les ordonnances, elle ne donnait aucune force, ni pour la communion avec Dieu, ni pour le combat avec ses ennemis. C'était un signe indiquant que les enfants d'Israël étaient la famille terrestre de Dieu, et un peuple séparé de tout le reste des hommes. La circoncision, faite sans mains, dont le chrétien est circoncis en Christ, est une séparation du monde pour être à Dieu. Dieu avait amené son peuple d'Israël dans sa propre terre, à Lui, et telle étant leur position devant Lui, il en résultait nécessairement que, pour les mettre en harmonie avec son propre caractère, Il exigeât d'eux cette condition. Il ne pouvait, sans se compromettre, tolérer que son peuple fût semblable au reste de l'humanité. «La sainteté sied à ta maison, ô Éternel! pour toute la durée des jours» (Psaumes 93: 5). C'est un principe de l'Écriture, que plus sont intimes avec Lui-même les relations dans lesquelles Dieu introduit miséricordieusement son peuple, plus aussi devient obligatoire l'appel qu'Il lui adresse de se séparer de tout mal.

Dieu commence par conduire les Israélites, à travers le Jourdain, en Canaan, puis Il leur commande de se faire circoncire. De même qu'ils étaient, par le fleuve du Jourdain, séparés pour Dieu, de l'Égypte, du désert et de leurs anciens «hommes de guerre», de même le

chrétien, par la mort de Christ, est séparé pour Dieu, du monde et de sa vieille nature, soit dans l'incrédulité, soit dans l'énergie de celle-ci. Et parce que nous avons une nouvelle vie en Christ, il nous est enjoint, dans la puissance de cette vie, de nous tenir nous-mêmes pour morts (Romains 6: 11). Quant à la marche et au témoignage du croyant, voici l'ordre que suit la parole de Dieu: «Vous êtes ressuscités»; «vous êtes morts». «Vous êtes ressuscités»; c'est pourquoi «cherchez les choses qui sont en haut... pensez aux choses qui sont en haut». «Vous êtes morts»; «mortifiez donc». Vous êtes ressuscités; le Christ est votre vie; de là, la force pour l'énergie céleste. Vous êtes morts; le Christ est mort; de là, la puissance pour mourir au monde et au moi. Le chrétien est, aux yeux de Dieu, mort à tout ce à quoi le Christ mourut; notre vieil homme a été crucifié avec le Christ» (Romains 6: 6).

Mais, tout en ayant la vie divine, le chrétien a encore la chair en lui. Autrefois il marchait dans les convoitises de la chair; mais maintenant, étant mort avec le Christ, il est exhorté à dépouiller les péchés de la vieille nature, attendu que «vous ayez dépouillé le vieil homme avec ses actions, et que vous avez revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Colossiens 3: 9, 10). La nature d'Adam est appelée le vieil homme, dont il est dit que le chrétien l'a «dépouillé». Ceux qui ne sont pas morts avec le Christ vivent dans la désobéissance envers Dieu, et sont appelés «les fils de la désobéissance» (Ephésiens 2: 2; Colossiens 3: 6). Ils sont ainsi nommés, parce qu'ils sont les enfants de leur père Adam, l'homme désobéissant.

De même que Dieu avait ordonné aux Israélites, parce qu'ils avaient passé le Jourdain, d'être circoncis, vu que leurs voies d'indifférence dans le désert ne pouvaient plus être tolérées; ainsi le chrétien, parce qu'il est mort avec Christ au monde et à son vieux *moi*, est exhorté à mortifier ses membres, qui sont sur la terre, et ses voies mondaines ne lui sont plus permises. Cette mortification, c'est au fond le renoncement à soi-même par la puissance du Saint Esprit. Naturellement, l'homme aime le péché; il aime son propre chemin et sa propre volonté, qui sont l'essence du péché; mais celui qui vit en Christ est appelé à mourir à lui-même dans sa marche et sa conduite journalières. Le seul moyen de vivre pour Christ, c'est de mourir à soi-même.

Le Fils de Dieu, vu dans la gloire, tarit, d'un côté, toutes les sources de notre vieille nature, et, de l'autre, il donne de l'énergie à la vie nouvelle. Si donc le chrétien veut vivre en harmonie avec la mesure de grâce dans laquelle il est placé — comme rendu vivant dans un Christ ressuscité, il doit se rappeler qu'il est mort au monde avec le Christ. Impossible de se glorifier dans le fait d'être ressuscité avec le Christ, à moins que nous ne soyons morts avec Lui. Il n'y aurait point de place pour le chrétien dans les lieux célestes, si le Christ n'avait pas été cloué à la croix pour le péché. Jamais les fils d'Israël n'auraient pu demeurer dans les villes du pays de promesse, s'ils n'avaient pas traversé le Fleuve de la Mort.

Le système de doctrine chrétienne, qui ne se glorifie que dans «la vie cachée avec le Christ de Dieu» et qui ne traite pas le *moi* comme mort, n'est nullement pratique. Pour être saintement pratiques dans notre marche sur la terre, il faut que nous soyons comme des

hommes circoncis; c'est-à-dire, comme des hommes qui, étant morts au monde et à eux-mêmes par le Christ, mortifient leurs membres qui sont sur la terre.

Il ne suffisait nullement aux Israélites de savoir qu'ils avaient traversé le Jourdain, pour jouir des richesses de l'héritage; car tant que la circoncision n'était pas opérée ils ne mangeaient d'aucun des fruits de Canaan, et ils n'étaient pas appelés à combattre. De même, nous pouvons être assurés que, aussi longtemps que nous marchons selon la chair, et que nous nous complaisons à nous-mêmes, — il n'y aura pas pour nous de communion avec Dieu, nous ne pourrons pas nous nourrir du Christ; et, d'un autre côté, il n'y aura point de victoires dans le bon combat, à moins que le moi ne soit assujéti.

Les hommes ont toujours la tendance de donner une prééminence indue à quelque doctrine favorite, et les maux, résultant de cette erreur, se voient partout. Dans ces derniers temps, Dieu, dans sa grâce, a fait connaître à ses rachetés bien des vérités relatives à la vie en Christ et à la vocation céleste de l'Eglise; et Satan est activement occupé à essayer d'induire les enfants de Dieu à ne prendre que des portions ou qu'une face de ces vérités, afin qu'il puisse mettre de faux poids dans la balance et, ainsi, tourner la grâce de Dieu en dissolution.

Satan voudrait amener ou laisser les chrétiens, jeunes en la foi, dans l'atmosphère nuageuse d'une Canaan imaginaire, où il serait permis à la chair d'agir. Dans ce christianisme en l'air, il ne peut être question de la circoncision ou mortification de soi-même; on ne veut rien du résultat pratique d'être mort avec le Christ, qui vexe trop la volonté propre. Aussi n'y a-t-il là ni stabilité de l'âme, ni solide dévouement. Un tel croyant est comme l'insecte qui, n'ayant presque que des ailes et point de poids, est entraîné, par le premier orage, loin du jardin fleuri. Lorsque Dieu, par son Esprit, amène un tel homme à la conscience et à la claire intelligence de Sa présence, il s'ensuit une sainte et vigilante abnégation qui contrebalance et fait taire toutes les prétentions d'un christianisme de paroles.

Quelque dangereux et déplorable qu'il soit de laisser son imagination entraîner l'âme, l'effet de l'acceptation de la vérité par la seule intelligence l'est peut-être plus encore. Un chrétien qui ne reçoit la doctrine de la mort avec le Christ, et de la résurrection avec le Christ, que dans son entendement, passe de la lumière de la présence de Dieu dans des régions de froideur de mort. S'il pêche, son âme n'est pas travaillée au sujet de son péché; mais il se borne à dire: «Je suis mort». Il couvre ses mauvaises voies d'un manteau glacial de doctrine et parfois peut-être s'éloigne-t-il moralement de Dieu au point de dire que son caractère chrétien est de peu de conséquence en comparaison de sa position en Christ. Hélas! ce ne sont pas des portraits de fantaisie que nous faisons: nous avons vu les fruits délicats de la culture de Dieu rudement foulés aux pieds par des hommes de cet esprit. On se glorifiait de la doctrine, mais on ne tenait nul compte des oeuvres qui en découlaient. C'est vraiment une pauvre chose que de professer une doctrine seulement en parole; cela ne vaut guère mieux qu'un brillant clair de lune sur un morne paysage tout blanc de neige; ce qui ne réjouit pas le coeur et ne réveille aucun désir de demeurer sous son influence.

Si la circoncision, dans sa signification spirituelle, était dûment appréciée, de tels abus de la vérité de Dieu ne pourraient certes pas trouver place dans le coeur du croyant. Mortifier nos membres n'est pas un exercice agréable et facile. Dire: «Nous sommes morts», ce n'est pas mortifier; mortifier, c'est abjurer tous les désirs, les penchants et les goûts de notre vieille nature, et cela parce que «nous sommes morts». «Si par l'Esprit vous faites mourir [ou mortifiez] les actions du corps, vous vivrez» (Romains 8: 13).

Le simple fait de l'entrée des enfants d'Israël en Canaan ne les constituait pas en liberté devant Dieu. Ils avaient été introduits dans la terre de promesse par le passage du Jourdain; mais jusqu'à la circoncision ils ne furent pas déclarés libres de par Jéhovah «Et L'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (*roulement* et par conséquent *liberté*) jusqu'à ce jour». Dieu retire son peuple d'Egypte, Il le conduit, à travers le désert, dans le pays de promesse, Il leur ordonne d'être circoncis, après quoi Il déclare qu'Il les a rendus libres.

La liberté que Dieu donne à son peuple est l'oeuvre de Dieu et, par conséquent, elle est parfaite. Dieu l'approuve tout à fait et Il y prend plaisir. Le moyen, par lequel Il amène, pas à pas, son peuple à la jouissance de cette liberté, c'est la grâce. Si nous sommes les affranchis du Seigneur, c'est évidemment dans le pays de promesse que nous avons la liberté, car c'est seulement dans la plénitude de la faveur de Dieu que nous pouvons expérimenter qu'Il a roulé de dessus nous l'opprobre de notre servitude.

Or tout croyant en Christ est spirituellement au delà de la rivière de la mort, et assis dans les lieux célestes, «Tout le peuple a achevé de passer», car le Christ est ressuscité. Voici donc une question bien solennelle et propre à sonder le coeur jusqu'au fond, que tout croyant doit se poser à lui-même: Suis-je un des affranchis du Seigneur? Non seulement ressuscité avec le Christ et assis, en Christ, dans les lieux célestes, mais pratiquement délivré de l'amour du monde? Est-ce que la mort du Christ a sevré du monde mes affections, ou de même qu'Israël convoitait parfois la nourriture de l'Egypte, y a-t-il encore en moi des convoitises pour les attraits du monde? Dieu lui-même déclare que son peuple est libre; cette liberté était le résultat de son oeuvre, à Lui. Sa main miséricordieuse avait si bien tout opéré pour eux, que non seulement ils avaient traversé le Jourdain et étaient entrés dans le pays de Canaan, mais encore qu'ils s'étaient circoncis.

Guilgal est un centre et un foyer de force pour les Israélites durant tous les combats relatés dans le livre que nous étudions. C'est là qu'ils revenaient après chaque victoire et chaque défaite; c'est là qu'était le camp. De même nous avons besoin de retourner continuellement à notre Guilgal, soit à l'heure de l'affliction, soit aux jours de la prospérité. Si nous désirons marcher dans la fidélité envers le Seigneur, il faut que nous nous hâtions de revenir au lieu secret où se puise la force — à un saint jugement de soi-même dans la présence d'un Sauveur jadis crucifié et maintenant monté au ciel.

On ne saurait trop le répéter, c'est là un principe si profondément important, que Dieu exhorte ses rachetés à se dépouiller de tout le mal qui existe en eux. Il dit: «Vous êtes

morts, mortifiez donc vos membres». Dieu place la mort à notre vieille nature comme le point de départ, tandis que l'homme, dans ses enseignements religieux, exhorte ses semblables à faire mourir la vieille nature, afin qu'un jour ils puissent ainsi obtenir la vie; ce qui pousse les âmes dans le désespoir. De tels exacteurs sont plus impitoyables que ceux qui frappaient les esclaves, en Egypte, quand, la paille leur ayant été ôtée, ils alléguaient l'impossibilité où ils étaient de faire la même quantité de briques. Plus amer est le cri que font monter à Dieu plusieurs de ses bien-aimés: les uns martyrisant leurs corps dans le but de se délivrer de leurs convoitises; d'autres se torturant dans les pénitences; d'autres encore se levant avant le jour et ne se livrant au repos que fort tard: tous frappés par leurs tyrans spirituels et aiguillonnés, dans leurs tâches désespérées, par ces mots: «Vous êtes des paresseux, des paresseux». Ces pauvres chrétiens font de vains efforts pour détruire la vieille nature, ne sachant pas qu'ils ont été crucifiés avec le Christ et qu'ils sont morts; ils essaient de se mortifier par leur propre force, ignorant la puissance de l'Esprit qui habite en eux. «Si PAR L'ESPRIT vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». «La chair ne profite de rien» (Jean 6: 63).

En présence d'un enseignement aussi clair que celui des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, il y a lieu de s'étonner que ces esclaves spirituels puissent s'assujettir à une telle servitude. Si le croyant n'avait pas une nouvelle nature, il ne pourrait pas être exhorté à se tenir lui-même (c'est-à-dire sa vieille nature) pour mort. Quand le chrétien s'impose le joug d'ordonnances charnelles, il se soumet à un système religieux qui s'adresse à l'âme par les sens — ou par des choses qui flattent la vue, l'odorat, l'ouïe — ce qui évidemment ne vient pas de la foi ni de l'Esprit de Dieu. Si, par la mort du Christ, le chrétien en a fini avec les rudiments du monde, s'il est mort à ces éléments, devra-t-il, comme s'il était encore en vie dans ce monde, se soumettre à des ordonnances qui n'affectent que les sens de sa vieille nature: «Ne prends, ne goûte, ne touche pas?» Se détournera-t-il de sa Tête glorifiée dans le ciel, de laquelle procède toute nourriture spirituelle, vers ces faibles et misérables éléments, tels que des viandes, des breuvages, des jours de fête, des nouvelles lunes ou des sabbats? Qui induira le plus faible des affranchis du Seigneur à une humilité volontaire et partant fausse, et au culte des anges? Cette «apparence de sagesse» est selon les commandements et les traditions des hommes, et non pas selon le Christ.

Les sources de la vie du croyant sont en Dieu et non dans l'homme: cette vérité simple et pourtant bénie (bénie au delà de toute expression pour ceux qui connaissent, par expérience, quelque peu de la puissante action du péché au dedans d'eux), cette vérité est comme une forteresse pour le croyant. Il n'existe pas la moindre relation avec Dieu par les canaux de la vieille nature adamique. Quand Dieu les fit, ces canaux, ils étaient aimables et purs; et, tels qu'ils étaient dans l'origine, ils pouvaient servir aux rapports de l'homme avec Dieu. Mais quand Adam tomba, quand, dans son esprit de désobéissance et d'indépendance, il mangea du fruit défendu — les sources de sa nature furent corrompues et les canaux en furent brisés. Dieu n'a jamais purifié les sources, jamais réparé les canaux. Il les laisse en ruines. Maintenant, c'est du Christ dans le ciel, comme d'une fontaine qui

donne la vie, et par le Saint Esprit, comme canal, que le peuple de Dieu est nourri, soutenu et restauré sur la terre. L'eau du ciel désaltère et entretient la nouvelle nature qu'il a donnée à ses rachetés; elle ne communique rien à la vieille nature — elle n'a rien à faire avec elle. Ceux de nos lecteurs qui ont observé les puits creusés sur les pentes des collines d'Italie, lesquels sont alimentés par des sources éloignées, comprendront mieux ce que nous voulons dire. Là, pendant de longs mois d'été, la sécheresse flétrit les vallées, et pour remédier au manque de fruits, les paysans creusent des puits, sur les flancs des collines. Les puits reçoivent l'eau des montagnes élevées vers le ciel, des cimes desquelles la source intarissable répand ses ondes. Les eaux de la source, nous pouvons bien le dire, sont la vie des puits; et le milieu par lequel l'eau parvient dans les puits est un petit filet d'eau, bien humble en apparence, mais des plus importants. Ce filet arrive du haut des montagnes jusqu'aux puits, projetant de petits canaux dans son cours de haut en bas, et il apporte, avec une constance infaillible, les bienfaits de la source dans les puits inférieurs. Semblable à la source est notre Tête dans le ciel, et semblable au canal est l'Esprit de Dieu, qui rend témoignage du Christ et communique de sa plénitude à ses bien-aimés.

La Parole de Dieu enseigne cette doctrine, et l'expérience de tout enfant de Dieu en atteste la vérité. En appeler à cette expérience, c'est en appeler au témoignage que l'Esprit rend au Christ en chaque racheté. Or, que dit cette voix? Elle ne parle que du Christ qui est notre Vie, notre Source, notre Force. Rien du moi, ou provenant du moi, ou étant dans le moi, ne nous aide, en aucune mesure, à connaître, à aimer Jésus Christ, ou à jouir de Lui; mais, au contraire, c'est quand le moi est perdu de vue, tenu pour mort et oublié, que l'amour de Dieu et la puissance de Dieu remplissent le vase de terre. «C'est nous qui sommes la circoncision, nous qui adorons Dieu dans l'Esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance en la chair» (Philippiens 3: 3).

De quoi Dieu veut-il que ses enfants fassent usage pour leur mortification propre? C'est, nous le croyons, de la croix de Christ. Etant ressuscités avec Lui, nous avons le privilège de pouvoir user du fait de sa mort, comme d'un instrument de séparation d'avec tout ce qui est du *moi*, de la chair et du monde. La croix a prouvé que notre vieil homme — le moi est judiciairement mort aux yeux de Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi (Galates 2: 20). Quand, par la grâce de Dieu, le croyant réalise qu'il est mort avec Christ, il n'y a plus moyen d'excuser l'inclination du vieil homme à transgresser la volonté de Dieu; il n'y a plus moyen de pallier les oeuvres de la chair ou les actes de péché. Et tant qu'il marche avec Dieu dans la puissance de la vie de Celui qui l'a aimé et qui s'est donné lui-même pour nous, il peut, par grâce, combattre, en pratique, les penchants de la chair et les surmonter. L'affection de la chair est toujours inimitié contre Dieu. Le monde qui haïssait le Fils de Dieu est toujours le même monde. Sa religion, ses conducteurs, son peuple, les uns comme les autres, sont opposés à Christ. Mais est-ce que la puissance de la croix a fait défaut dans les coeurs et dans la vie de ceux qui sont morts au monde et vivants à Dieu?

C'est une vanité que de dire: «Nous sommes ressuscités avec le Christ, et assis en Lui dans les lieux célestes,» si nous marchons ici-bas comme des hommes de la terre. «Vous êtes morts;... mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre».

7. Communion avec Dieu

«Les enfants d'Israël campèrent à Guilgal, et ils célébrèrent la pâque le quatorzième jour du mois, sur le soir, dans les plaines de Jéricho» (Josué 5: 10).

Précisément quarante ans avant le campement des fils d'Israël à Guilgal, ils étaient de pauvres esclaves, opprimés dans la maison de servitude, et Dieu avait déterminé leur entrée en Canaan, de telle manière que la première fête qu'ils y célébrèrent était le mémorial de leur délivrance.

La pâque et la fête de pâque étaient distinctes; l'une était la délivrance elle-même, l'autre le mémorial de la délivrance. Dans la première, les Israélites étaient occupés de leur fuite hors de l'Égypte; dans l'autre, ils méditaient sur les moyens par lesquels Dieu les avait fait sortir.

Maintenant, ils se réjouissaient devant Dieu, comme ils n'avaient pas pu le faire auparavant, parce que, étant en Canaan, ils n'ont plus, comme en Égypte, à craindre l'ange destructeur. De même, pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, qui sont passés de la mort à la vie, il n'y a maintenant aucune condamnation. Notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous. Faisons donc la fête; méditons avec des cœurs reconnaissants sur notre rançon, et sur l'amour jusqu'à la mort de notre Sauveur. Dieu a donné du repos à notre conscience, et il aime à voir nos affections constamment en exercice. Plus nous contemplerons le sacrifice de Christ, et plus nos cœurs jouiront de la communion avec Dieu le Père.

Si nous n'étions pas passés de la mort à la vie, nous ne pourrions pas nous souvenir de la mort du Seigneur Jésus, et plus nous connaissons la vie éternelle en Christ, plus aussi nous attachons de valeur à la mort de Christ.

C'était un témoignage aux yeux de Dieu, quand son peuple racheté, qu'Il avait introduit dans sa terre, célébrait la fête de pâque: «Et ceci te sera un signe sur ta main, et un mémorial entre tes yeux» (Exode 13: 5-10). De même, Dieu est glorifié dans le souvenir de la mort de Christ par ses rachetés, qui sont assis en lui dans les lieux célestes.

Israël, campant à Guilgal, la place de la liberté parfaite, Dieu dressa cette table pour eux en présence de leurs ennemis — «dans les plaines de Jéricho».

Mais ce n'était pas tout: «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays;... et les fils d'Israël n'eurent plus de manne; et ils mangèrent du produit de la terre de Canaan cette année-là» (Josué 5: 11, 12). Tant qu'on n'était pas entré dans le pays, on ne pouvait pas manger du blé de la précédente récolte. Ce blé du pays représente le Seigneur Jésus ressuscité d'entre les morts. Ressuscités avec lui, nous sommes entrés en lui dans les lieux célestes, et il est la force de nos âmes. Si nous désirons croître dans l'appréciation de notre

héritage céleste, cela ne peut avoir lieu que dans la communion avec le Sauveur monté au ciel. Il est notre céleste objet, et c'est uniquement dans l'intimité avec lui par la grâce et la puissance de l'Esprit, que nous pouvons, en quelque mesure, apprécier les richesses des «choses d'en haut».

Les besoins journaliers du croyant le poussent vers le Seigneur Jésus, qui fut jadis humilié et rejeté ici-bas. Pour recevoir une grâce appropriée aux difficultés de chaque jour, il faut nous adresser à Jésus qui a lui-même passé par le désert, comme à Celui qui peut nous secourir et nous fortifier, et ainsi nous apprenons à le connaître comme «le pain du ciel», comme la Manne.

Quant à son corps mortel, le croyant est dans le désert; mais «notre vie est cachée avec le Christ en Dieu»; et tout ce qu'il nous faut pour cette vie se trouve dans la personne de Christ. Nous avons besoin de connaître le Christ, soit comme la Manne, soit comme le vieux Blé du pays.

Le pain sans levain est intimement lié à cette fête. «Il ne se verra point chez toi de pain levé, il ne se verra point chez toi de levain, dans toutes tes limites» (Exode 13: 7). «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du précédent blé du pays, des pains sans levain et du grain rôti, en ce même jour-là». Il est impossible à un chrétien de réaliser la présence de Christ, de se nourrir de Lui, si, en même temps, le mal est doux à sa bouche, et s'il le cache sous sa langue (Job 20: 12). Quand nous avons communion avec Christ, cela aussi se fait voir «le même jour». C'est pourquoi faisons la fête «avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (1 Corinthiens 5: 8).

Dès ce moment, le pays de Canaan fournit la nourriture à Israël», ils mangèrent du crû de la terre de Canaan cette année-là». Mais remarquez l'ordre divin: premièrement, l'ancien blé, ensuite le crû de la terre: Christ, d'abord, puis la jouissance des choses célestes.

Parmi les lecteurs de ces lignes, en est-il quelqu'un qui soit indifférent aux bénédictions célestes, et sans goût pour les choses du ciel? Il n'aurait pas encore goûté que le Seigneur est bon; il se contenterait encore du monde. «L'âme rassasiée foule aux pieds le rayon de miel» (Proverbes 27: 7); et de même le cœur du mondain se détourne de Christ.

Les fêtes d'Israël se célébraient annuellement, ce n'étaient que de pâles ombres de l'éternelle substance. Nos fêtes sont éternelles. Notre pâque est une «fête à l'Eternel» à perpétuité; le blé céleste de notre céleste pays nourrit éternellement.

8. Victoire

«Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours» (Hébreux 11: 30).

Dieu avait accompli bien des faits en faveur des Israélites, avant de pouvoir les employer comme son armée: ainsi, entre les plus récents, le passage du Jourdain — la circoncision et Guilgal — la pâque et le vieux blé du pays — ont successivement témoigné

de cette vérité. Maintenant le peuple sort pour faire la guerre. Tout le pays leur était donné, mais à la condition expresse de le conquérir pied à pied; c'est pourquoi leur responsabilité d'entrer dans la plénitude de la bénédiction ne pouvait cesser tant que n'avaient pas été subjugués, en Canaan, tous les ennemis, tous les géants, toutes les villes fortifiées. Ce n'est que quand tout cela serait fait qu'ils pourraient se reposer.

Josué, restauré par les fêtes de la pâque et des premiers fruits, s'approche de Jéricho: alors il voit le Chef de l'armée de l'Eternel, avec «son épée nue en la main». Josué se prosterne pour l'adorer; puis il apprend de Lui que la ville, son peuple et son roi sont livrés entre les mains d'Israël; il apprend aussi de quelles armes il doit faire usage dans cette guerre.

Remarquez que le verset 1 du chapitre 6 est une parenthèse qui coupe en deux les paroles du Chef de l'armée de l'Eternel, et qui a pour but de signaler l'esprit de rigueur et de défiance qui animait les habitants de Jéricho. Elle «était fermée et barricadée... personne ne sortait, et personne n'entrait». «Ils n'ont pas cru» (Hébreux 11: 31). Hélas! c'est là un tableau trop fidèle de l'esprit qui dirige aujourd'hui le monde. Est-ce que, oui ou non, nous suivons la marche de la foi, quelque méprisable qu'elle paraisse aux yeux des hommes du monde? Sommes-nous et nous tenons-nous dans la troupe méprisée de ceux qui sonnent des cors de bélier, ou sommes-nous avec les moqueurs sur les hautes murailles de la cité de destruction?

En figure, Jéricho est le monde. L'Egypte est aussi une figure du monde, considéré comme «la maison de servitude», de laquelle Dieu délivre et retire le pécheur par le sang de l'Agneau. Jéricho est le monde envisagé comme ville destinée à la perdition, et que le croyant, comme soldat du Christ et dans la puissance de la résurrection du Christ, vient conquérir.

Le Seigneur avait promis la victoire à Israël, dont les armes de guerre consistaient en la foi. «Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent». La foi s'approprie la force de Celui à qui tout est possible, et ainsi «toutes choses sont possibles à celui qui croit» (Marc 9: 23). Si les villes sont «fortifiées jusqu'au ciel» (Deutéronome 1: 28), Dieu siège sur le trône des cieux. Si les adversaires du croyant sont «les dominateurs des ténèbres de ce siècle» (Ephésiens 6: 12), le Seigneur de tous et de tout est sa force. Aussi, quels que soient les ennemis, comme ils sont moins que rien devant le Dieu tout-puissant, le soldat du Christ, s'appuyant sur le Seigneur, s'avance contre eux avec une parfaite assurance. «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4). La main de Dieu n'est point raccourcie, et Il exauce les prières en faveur de son peuple, aujourd'hui encore avec autant de puissance que lorsque, en réponse à la foi d'Israël, les murailles de Jéricho s'écroulèrent; ceux qui comptent sur Lui pour toutes choses éprouvent, par leurs fréquentes victoires, combien il est agréable à Dieu de voir ses enfants mettre en Lui toute leur confiance. «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (1 Jean 4: 4).

Josué donne des ordres pour un jour seulement, quoique l'Eternel eût assigné sept jours à l'oeuvre de la foi d'Israël. Le premier jour il dit: «Faites le tour de la ville... une fois», et ainsi leurs pensées devaient être occupées de la victoire finale promise par Jéhovah, et non pas de leur propre marche de ce jour. Laissons les résultats à Dieu. Si nos esprits sont préoccupés des résultats actuels de l'oeuvre que Dieu nous a donnée à faire, la foi n'est guère en exercice. L'apogée, pour le croyant de l'oeuvre de foi, le but auquel nous devrions toujours regarder, c'est la victoire finale, — l'apparition du Seigneur.

Les Israélites eurent à apprendre la patience dans leur oeuvre de foi; car ils devaient marcher sept jours autour de Jéricho — et sept fois de suite le septième jour. S'ils n'avaient pas marché patiemment jusqu'au bout, les murs de Jéricho ne seraient point tombés. De même dans le chemin de l'obéissance chrétienne, il est, pour le soldat du Christ, une septuple ou parfaite épreuve de la foi. Le Seigneur fait souvent passer les siens par la discipline de l'attente, comme Il le faisait avec Israël, afin de produire ou de manifester en eux les qualités d'un bon soldat. «L'épreuve de votre foi produit la patience» (Jacques 1: 3).

Outre la foi inébranlable, et la patience, il y avait chez les fils d'Israël de la diligence. «Josué se leva de bon matin», et, le septième jour, «ils se levèrent dès le matin à l'aube du jour». Une foi sincère, tout en se reposant calmement sur Dieu, n'est jamais oisive. Plus est grande la foi du soldat du Christ, plus aussi il se mettra avec une énergique vigueur à l'oeuvre de son Chef. Mais prenons garde à l'ordre divin: la foi premièrement, l'énergie ensuite. Hélas! cet ordre est trop fréquemment renversé; dans le cas d'une telle énergie, c'est le moi qui est la source de la force, et Dieu est laissé de côté. La foi lie nos âmes à Dieu, et il faut que nous soyons en communion avec Lui pour que la foi puisse agir. C'est de Dieu qu'elle tire toute sa force. Elle est un principe actif et vigoureux, tant qu'elle ne perd pas de vue son objet et, pourtant, en même temps, elle est patiente.

En obéissant à cette parole de Josué: «Vous ne pousserez aucun cri, vous ne ferez pas entendre votre voix, et il ne sortira pas une parole de votre bouche, jusqu'au jour où je vous dirai: Poussez des cris; alors vous pousserez des cris», les Israélites marchèrent en faisant le tour de Jéricho, et cet acte exprimait l'obéissance de leurs coeurs. De même, les pensées de Dieu devraient se lire aujourd'hui dans les vies de ses rachetés. Une vie chrétienne est plus persuasive que des sermons et des livres; et tous, soit jeunes enfants soit pères en Christ, ont part à ce témoignage. Que nul ne dise qu'il est trop faible pour cela, mais qu'il reçoive instruction de l'armée d'Israël, où non seulement les «hommes de guerre», mais aussi l'arrière garde — étaient tenus de faire le tour de la ville.

Le résultat certain de la foi en Dieu, c'est la victoire. En sonnant continuellement, les trompettes proclamaient, en quelque sorte, la victoire des Israélites ou leur triomphe prochain. Le jour du jubilé, il est vrai, ne revint que bien des années après la ruine de Jéricho; mais les trompettes employées dans cette occasion-ci avaient aussi leur haute signification, c'était comme l'écho de la foi triomphante en face de la cité arrogante de Jéricho.

Le soldat du Christ a, lui aussi maintenant, un chant de victoire — anticipatif de son jubilé — et le Seigneur en haut aime à l'entendre résonner. Nous ne devrions pas rester en arrière des éminents hommes de foi des temps passés, car nous savons que tout ce qui s'oppose à Christ, — tout ce qui s'élève contre Christ pour le repousser, toute la puissance du prince et dieu de ce monde — et toutes choses doivent être soumis à notre Seigneur. Si nous savions, comme Israël, porter, pour ainsi dire, nos chants et nos louanges sur nos fronts; si nous disions à nos coeurs — «Croyez en l'Eternel, votre Dieu, et vous serez affermis» (2 Chroniques 20: 20), nous aurions plus de sujets de nous réjouir de victoires remportées. La simple confiance dans le Seigneur commence et termine la lutte avec des actions de grâces; si nous réalisons que Christ est avec nous, comme Israël portait l'arche en tête de l'armée, il doit y avoir louanges. Plût à Dieu que l'armée du Seigneur présentât de nos jours une aussi glorieuse unité de foi, de patience, de diligence, d'obéissance et de triomphe, que le faisait le peuple d'Israël en faisant le tour de Jéricho! Plût à Dieu que tout croyant, en vue du jour qui s'approche, obéît au commandement de son Chef, et montât, que le chemin fût rude ou facile, «chacun devant soi».

Puissions-nous aussi ne jamais oublier que ce monde est la cité de destruction et, en nous le rappelant, que nous prêtions une sérieuse attention au solennel avertissement, contenu dans la malédiction prononcée par Josué sur celui qui rebâtirait Jéricho!

9. Défaite

Profondes et poignantes furent les leçons données à Israël par la défaite devant Aï, où le coeur du peuple, naguère fort par la foi, se fondit et devint comme de l'eau, où les cris de victoire firent place aux lamentations.

Au premier verset du chapitre 7, le doigt de Dieu montre la source cachée d'où sort l'affliction. Le mal commence au dedans, les oeuvres le manifestent au dehors. «Le coeur abusé le fait égarer» (Esaïe 44: 20). Le croyant qui décline est semblable au noble chêne qui, dans un état de déchéance, conserve l'apparence extérieure de la vie et de la vigueur, longtemps après que sa force est disparue.

C'est seulement dans la lumière que nous pouvons avoir communion avec Dieu. Si les Israélites eussent marché dans la lumière, ils auraient consulté le Seigneur avant la bataille, et se seraient ainsi épargné bien des souffrances. Les fils d'Israël jugèrent par la vue des yeux: «Ils montèrent et explorèrent le pays»; enflés par leur victoire, ils comptèrent sur leurs propres forces, au lieu de se confier en Jéhovah. «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là, car ils sont peu nombreux». Aussi, quand vint la défaite, le désespoir qui les saisit mit au dehors l'état réel de leur coeurs. Les circonstances manifestent toujours ce qui est dans l'homme en montrant sa vraie condition. Lorsqu'une chute grave surprend le croyant qui se confie en lui-même, le désespoir peut aisément s'emparer de lui.

Josué en vient presque à blâmer Dieu de la déroute d'Israël. Dans son amertume il crie: «Hélas! Seigneur Eternel, pourquoi donc as-tu fait passer le Jourdain à ce peuple, pour nous

livrer en la main des Amoréens, et pour nous faire périr?» Le désespoir provient de l'éloignement de Dieu. Josué voyait déjà Israël comme entièrement retranché, et il va jusqu'à dire: «Et que feras-tu pour ton grand nom?» Or, de fait, c'était la question même à laquelle la défaite et les hommes tués sur lesquels il pleurait avaient déjà répondu; et Dieu lui fait connaître qu'Israël a péché, et que Son Nom doit être, coûte que coûte, purifié de toute association avec le mal. Les Israélites avaient pris de l'interdit: ils l'avaient volé, et même ils l'avaient caché.

Quand les serviteurs de Dieu se mettent volontairement en contact avec le mal — quand ils dérobent ce que Dieu a destiné au feu, il y a en eux de la fraude et de la dissimulation. Or, comme «Dieu est lumière, et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres» ([1 Jean 1: 5](#)), il doit juger de tels serviteurs, soit à cause de «l'interdit», soit parce qu'ils «ne marchent pas honnêtement et comme des enfants du jour». Est-ce que des enfants de Dieu dont les péchés sont expiés par le sang de Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, peuvent cacher le mal au milieu d'eux, quand Israël, qui s'approchait du Seigneur par le sang des veaux et des boucs, lequel ne pouvait jamais ôter les péchés, était séparé de Lui à cause de l'interdit qui était parmi leurs bagages?

«Sanctifiez-vous».

«Il y a de l'interdit au milieu de toi, ô Israël! tu ne pourras pas subsister devant les ennemis, jusqu'à ce que vous ayez ôté l'interdit du milieu de vous».

Josué s'empressa d'obéir, «il se leva le matin de bonne heure», et conformément à la parole de Dieu., il se mit à faire une enquête pour découvrir le mal. Dieu le lui fit trouver, ce qui réveilla chez le peuple une vive sollicitude pour la gloire du grand nom de Jéhovah. Ils coururent, ils prirent les objets cachés, ils les apportèrent à Josué et à tous les fils d'Israël, et ils les déployèrent devant la face de l'Eternel. Aucun détail du honteux péché qui avait été commis ne demeura caché, car la question pour le peuple était celle-ci: Acan ou Jéhovah. On n'avait point fait de quartier à Jéricho, comment aurait-on pu épargner l'Israélite qui avait introduit l'interdit de Jéricho dans le camp du Seigneur? Comme tout Israël était solidaire du déshonneur fait au nom de l'Eternel, tout Israël se réunit pour se purifier de cette souillure: «Tous les Israélites l'assommèrent à coups de pierre et ils les brûlèrent au feu».

Ils élevèrent sur le transgresseur un grand monceau de pierres, car ils ne voulaient pas que le souvenir de l'amère leçon qui leur avait été donnée s'effaçât de leurs esprits. Aussi «l'Eternel revint de l'ardeur de sa colère; c'est pourquoi on appelle ce lieu-là la Vallée d'Acor (*du trouble*) jusqu'à ce jour».

Cette vallée d'Acor devint a une porte d'espérance» pour Israël (Osée 2: 15) et, béni soit le Dieu de toute grâce, les vallées de trouble sont toujours des portes d'espérance pour le chrétien au coeur brisé et repentant, car «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). La

tristesse selon Dieu est toujours salutaire à l'âme. Pleurer sur le mal et le rejeter, c'est le moyen de recouvrer la bénédiction et d'obtenir de nouvelles victoires.

L'interdit lui-même a son instruction pour nous. Le beau manteau venait de Sinhar, la plaine sur laquelle fut construite Babel. Les hommes d'alors, s'éloignant de la lumière, partirent de l'orient, et après avoir quitté leurs lieux élevés — les montagnes où l'arche s'était arrêtée, ils trouvèrent une campagne au pays de Sinhar, où ils s'unirent de coeur et de main dans l'intention de s'acquérir de la réputation en se rendant indépendants de Dieu. C'est là ce qui devint Babel ou Confusion. Hélas! de nos jours les vêtements de l'apostasie sont non seulement cachés dans les tentes des croyants, mais ils sont portés au grand jour. Et quant à l'argent et à l'or, ils sont toujours pour les enfants de Dieu, un déplorable piège qui les transperce de beaucoup de douleurs.

Israël était maintenant rétabli dans toute la faveur de Dieu, qui leur rappelle les anciennes promesses et qui, dans son immuable fidélité, adresse de nouveau cet encouragement à Josué: «Ne crains point, et ne t'effraie de rien». C'est ainsi que le Seigneur amène nos âmes restaurées à la fontaine de sa grâce, et rafraîchit nos coeurs par son amour toujours le même. Mais parce que les fils d'Israël avaient été lâches et avaient dit: «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là», l'Eternel leur ordonne maintenant de se mettre tous en marche: «Prends avec toi tout le peuple propre à la guerre»; et comme ils s'étaient confiés en leur propre force, ils ont maintenant à subir l'humiliation d'une fuite simulée afin de remporter la victoire.

Il est bon de marcher tranquillement après une chute, car bien que Dieu nous pardonne l'iniquité de notre péché après que nous en avons fait la confession, il n'en imprime pas moins profondément en nous le sentiment de nos mauvaises voies.

Il y a un encouragement à recevoir aussi en considérant la manière dont le roi d'Aï sortit contre les Israélites restaurés. Il n'aperçut aucune différence en eux, et se précipita plein d'assurance au-devant de son jugement. Les voies de Dieu avec les siens déjouèrent les calculs de leurs ennemis, qui ne voient qu'un combat d'homme contre homme, et laissent Dieu complètement en dehors de leurs combinaisons.

La clef pour l'entière victoire se trouve dans la persévérance de Josué à obéir aux commandements de l'Eternel: «Josué ne retira point sa main, laquelle il avait élevée en haut avec l'étendard, avant qu'on n'eût entièrement défait, à la façon de l'interdit, tous les habitants de Aï». Il nous faut un coeur bien décidé et un esprit de dépendance du Seigneur. Un homme de foi, bien cordialement dévoué, ne peut jamais être satisfait tant que le nom du Seigneur n'est pas glorifié et triomphant. C'est un pauvre soldat du Christ que celui qui, ayant une fois, à l'ordre de son Chef, étendu sa main, la retire en arrière avant que l'objet qu'il avait en vue soit pleinement atteint.

10. La Parole de Dieu

La discipline, subie par les Israélites, produisit des fruits paisibles de justice: ils montrèrent du zèle à obéir à la Parole de Dieu. C'est ce que l'on voit dans l'ordre donné par Josué (8: 29) d'enterrer le cadavre du roi d'Aï avant le coucher du soleil, de peur qu'en le laissant sur le bois, la terre ne fût souillée (Deutéronome 21: 23). Mais, en outre, ils se rendent maintenant sur les montagnes d'Ebal et de Guérizim, où Josué bâtit un autel de pierres sur lesquelles il écrit un double de la Loi.

Le Seigneur, par le moyen de Moïse, avait commandé aux fils d'Israël de dresser ces pierres à leur entrée en Canaan (Deutéronome 27: 2-4); il avait indiqué d'avance, dans le chapitre que nous venons de citer, ces montagnes sur lesquelles ils devaient prononcer les bénédictions et les malédictions, en rapport avec leur obéissance ou leur désobéissance à sa Parole, et leur avait fait connaître, qu'en affichant ainsi les paroles de sa Loi, ils se plaçaient sous son autorité et devenaient pour Lui un peuple de bonne volonté (voir Deutéronome 11: 29; 27: 9, 10).

La foi en Josué s'affirme en consacrant le premier autel, élevé par les Israélites en Canaan, à «l'Eternel, le Dieu d'Israël». Cet autel fut construit de pierres intactes, non souillées par des instruments de fer, et qu'aucune main d'homme n'avait taillées. Il servit à offrir des holocaustes et des sacrifices de prospérité; il n'est pas fait mention de sacrifices pour le péché à faire sur cet autel. Ceux qu'on devait y offrir impliquaient donc que les enfants d'Israël écoutaient la Parole de Dieu comme des adorateurs en communion avec Lui. L'autel fut bâti sur le mont Ebal, où furent prononcés les «Amen», répondant aux malédictions sur les transgressions de la loi.

Ils élevèrent aussi de grandes pierres sur la montagne, les enduisirent de chaux et y écrivirent les paroles de la loi (Deutéronome 27: 1, 2). Après quoi les Lévites, entourant l'arche dans la vallée entre les deux collines, Josué lut toutes les paroles de la loi, toutes les tribus d'Israël écoutant sur la pente des monts (Josué 8: 33). Les anciens d'Israël, ses officiers et ses juges «les étrangers ainsi que les Israélites de naissance»; le petit enfant, le guerrier, hommes, femmes et enfants: tous étaient là. Toute cette immense multitude était réunie, afin que, par de solennels «Amen» prononcés devant Dieu, ils se soumissent à sa Parole et à la responsabilité de l'observer.

Quelle leçon nous donne cette foule assemblée, manifestant ainsi son respect obéissant pour la Parole de Dieu. Hélas! la Parole de Dieu est trop peu révéree, trop peu observée par son peuple de nos jours. On se permet d'y associer des idées purement humaines; elle n'est pas toujours l'autorité finale à laquelle on en appelle, ni la force et la nourriture des enfants de Dieu. Leurs «Amen» ne s'élèvent pas toujours de leurs coeurs vers le ciel, quand ils lisent ou entendent les préceptes qu'elle leur adresse.

Les malédictions étaient lues à haute voix par les Lévites, et à mesure que chaque malédiction contre la désobéissance résonnait aux oreilles d'Israël, les centaines de milliers réunis sur le mont Ebal répondaient par d'unanimes «Amen». Douze fois ils dirent «Amen»

aux douze malédictions proférées, et la douzième: «Maudit soit celui qui ne persévère pas dans les paroles de cette loi pour les faire» (Deutéronome 27: 25), comprenait toutes les négligences et les transgressions possibles. Les bénédictions furent lues aussi (Josué 8: 33, 34); mais est-ce qu'alors les «Amen» retentissaient du mont Guérizim? L'écriture n'en dit rien. Elle ne nous rapporte pas un seul «Ainsi soit-il», en réponse aux bénédictions obtenues par l'obéissance de l'homme déchu (lisez Deutéronome 27). Il est bien juste que l'homme acquiesce à «tous les jugements» (Exode 24: 3) de la loi de Dieu; mais tous ceux qui sont et qui demeurent sous la loi, ou sur le principe des oeuvres de loi, sont et demeurent sous la malédiction de la loi (Galates 3: 10).

La position du chrétien présente un frappant contraste avec celle d'Israël dans cette scène. Par sa mort, Christ a affranchi ses rachetés, car, en Lui, ils sont morts à la loi. Sa croix les a délivrés de la puissance et de la domination de la loi, car la loi n'adresse pas ses prescriptions à des hommes qui sont morts: «Mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps du Christ» (Romains 7: 4).

L'alliance, écrite sur la chaux, couvrait des pierres. Il y a plus de dix-huit cents ans que l'apôtre Paul disait: «Ce qui devient ancien et qui vieillit est près de disparaître» (Hébreux 8: 13); mais l'alliance de grâce est immuable et éternelle.

«Si cette première alliance avait été irréprochable, il n'eût jamais été cherché de lieu pour une seconde» (Hébreux 8: 7). Mais celle de la grâce est parfaite devant Dieu. Le Seigneur Jésus en est le médiateur, et c'est son précieux sang qui l'a confirmée.

Nos bénédictions ne sont pas confiées à notre propre garde; mais elles sont sous la sûre et éternelle garde de Dieu notre Père lui-même, qui nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles «en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Ce n'est donc pas sur un Ebal — une montagne de malédiction — que s'élève, comme celui d'Israël, notre autel d'actions de grâces et de culte, car «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous» (Galates 3: 13).

Mais le contraste s'applique à notre responsabilité aussi bien qu'à nos bénédictions. Dieu requiert de ses serviteurs une sainteté en rapport avec les révélations qu'Il leur donne: ainsi, la mesure de sainteté pour Israël était la loi; la mesure pour le chrétien, c'est Christ; attendu que, nos bénédictions étant plus grandes que celles d'Israël, il en est de même de notre responsabilité.

Le chrétien est bien-aimé selon la souveraine grâce et il est exhorté à obéir à la vérité parce qu'il est ainsi bien-aimé, non pas de peur que, par sa désobéissance, il ne perde la grâce qui lui est témoignée (comp. Romains 12: 1, 2, avec Deutéronome 11: 26-28). Ceux qui se disent chrétiens sont, de leur propre aveu, sous l'autorité du Seigneur Jésus, et leur responsabilité est de marcher comme Il a marché. «Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit, lui-même aussi, marcher comme Lui a marché» (1 Jean 2: 6). Un tel homme se soumet aux préceptes de la Parole, car le chrétien, qui n'obéit pas à la Parole de Dieu, dément son christianisme. «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est un

menteur, et la vérité n'est pas en lui» (1 Jean 2: 4). Le «service raisonnable» de ceux qui ont été amenés à la plénitude de la bénédiction de Dieu, c'est de livrer leurs corps «en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu». Précisément parce que leurs péchés sont pardonnés pour l'amour de son nom, il leur convient de rechercher et de faire tout ce qui est agréable aux yeux de Dieu. «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles» (1 Jean 5: 3).

11. Alliance

«Et il arriva qu'en apprenant ces choses, tous les rois qui étaient de l'autre côté du Jourdain, sur la montagne et dans le bas pays et sur tout le littoral de la grande mer... s'unirent ensemble pour faire la guerre à Josué et à Israël, d'un commun accord» (Josué 9: 1, 2).

Les nouvelles de l'arrivée des fils d'Israël et de leur formelle prise de possession du pays à Ébal et Guérizim ravivèrent probablement l'antagonisme de leurs ennemis. Nous savons bien, nous aussi, combien l'inimitié du monde est excitée quand les enfants de Dieu affirment l'autorité de sa Parole, et le droit qu'ils ont à toutes ses promesses.

Quand l'opposition de nos ennemis spirituels s'élève contre nous, elle nous rejette sur le Seigneur pour trouver de la force, et cela nous est bon; mais s'ils nous abordent, déguisés en anges de lumière, et avec l'Écriture à la bouche, nous sommes en grand danger d'être trompés. C'est là ce qui arriva aux Israélites dans leurs transactions avec les habitants de Gabaon qui, ayant appris la destruction de Jéricho et d'Aï, «agirent avec ruse». Ils faisaient partie des nations ennemies qui combattaient contre Israël, mais ils prennent pour arme la fourberie au lieu d'une hostilité ouverte.

Les ambassadeurs gabaonites s'introduisent avec de douces et humbles paroles et des flatteries religieuses; ils font compliment à Israël de la renommée de son Dieu. Il est bien difficile de surmonter une semblable tentation, et tout naturellement ce genre d'honneur est agréable à l'homme. Les principaux du peuple auraient dû immédiatement recourir à l'Éternel, et chercher ses directions; mais ils commencent par parlementer avec le mal, ce qui ouvre toujours la porte à l'affliction, car quand Satan a réussi à se faire écouter par des serviteurs de Dieu, il a gagné beaucoup de terrain. Eve n'en fit que trop l'expérience, et, après elle, tous ses enfants déchus l'ont faite à leur tour. Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» ([Jacques 4: 7](#)). Les ambassadeurs, en ne parlant que des victoires remportées par Israël de l'autre côté du Jourdain, éludaient l'application de la parole de Dieu à eux-mêmes, sans pourtant en dénier ouvertement l'autorité. Ils faisaient usage de la vérité uniquement pour arriver à leur propre but; ils ne disaient qu'une partie de la vérité, qu'ils mettaient en avant pour cacher le mensonge qu'ils faisaient en assurant qu'ils venaient d'une contrée fort éloignée. C'est de cette manière que Satan emploie la parole de Dieu, et ses serviteurs savent bien revêtir les apparences de la dévotion et se servir au besoin du langage religieux; mais aucun d'eux ne se soumet à l'autorité de la parole divine, ni n'expose toute la vérité.

Comme preuves à l'appui de leur dire, les Gabaonites présentaient du pain moisi, des outres à vin crevassées et vides, de vieux sacs, des vêtements usés, et des souliers vieux et rapiécés à leurs pieds. C'étaient leurs moyens de déception: ces objets tout détériorés n'étaient que les signes caractéristiques de faux ambassadeurs.

Le vrai but des Gabaonites était d'obtenir une alliance avec les fils d'Israël: «Traitez maintenant alliance avec nous». Grande était la tentation; Israël était en pays ennemi; une alliance semblait lui donner de la force, et c'était un soulagement de rencontrer des amis là où l'on n'était entouré que d'adversaires: mais une alliance, dans la position où se trouvait Israël, c'eût été se confier dans un secours humain; ce qui était plus dangereux que l'opposition de toutes les forces réunies des puissances du pays. Aussi longtemps que les Israélites avaient résolument combattu contre les armées ennemies, ils en avaient triomphé; mais l'introduction de l'ennemi dans leur camp était le commencement de l'action d'un levain qui, avec, le temps, corrompait le peuple tout entier.

Satan s'efforce de faire former des alliances entre les enfants de Dieu et le monde, tout aussi bien qu'il cherche à les renverser par une opposition décidée. De nos jours, par exemple, il y a moins d'opposition ouverte, et l'on voit bien que le principal piège de l'Ennemi, ce sont les associations avec les infidèles, par lesquelles il n'a eu que trop de succès sur plusieurs, en les abusant et leur faisant quitter leur position d'intégrité et de vigilante dépendance du Seigneur pour le sable mouvant, où ils se sont placés, ou pour le borbier fangeux où ils enfoncent. Que tout chrétien, qui a à coeur la gloire du saint Nom de son Maître, considère ce qui se passe autour de lui et se demande: Où est l'église? où est le monde? N'y a-t-il pas maintenant une alliance entre eux? puis qu'il médite sur Jacques 4: 4.

En abordant le peuple d'Israël, les Gabaonites se trouvent dans un lieu saint. Le camp des Israélites avait été purifié par la discipline, parce que Dieu était là, et qu'ils étaient sous la responsabilité de maintenir le saint caractère du camp. La lumière de la sainte parole de Dieu venait de répandre un brillant éclat au milieu d'eux en présence du sacrifice, et elle avait expressément déterminé la conduite qu'ils devaient tenir envers les peuples de Canaan. Les exigences morales de Dieu voulaient que son peuple extermina entièrement de sa terre tous les idolâtres: étant saint, il requérait la sainteté de son peuple. Dieu habitait au milieu d'eux, pouvaient-ils donc impunément s'allier avec les ténèbres? S'ils croyaient en Dieu, pouvaient-ils avoir communion avec les infidèles? Toute alliance avec les Cananéens était, en pratique, une dénégation du saint Nom de Dieu, et une transgression de sa parole. C'était une infidélité envers le sacré dépôt que Jéhovah leur avait confié. S'allier avec les Cananéens, c'était, de fait, vouloir se passer de la protection de Jéhovah. Les princes de l'assemblée pouvaient faire la paix, mais c'était une paix avec le mal, et non pas la paix de Dieu.

Si ces chefs du peuple furent induits par tromperie à traiter alliance, cela vint de ce qu'ils ne se soumettaient pas à Dieu, et cela ne fit que rendre l'affaire plus mauvaise. «Ils prirent de leurs provisions; et ils ne consultèrent point la bouche de l'Eternel». Si nous

commettons des erreurs de jugement; cela vient de ce que notre propre sagesse nous égare, beaucoup plus probablement que de la conscience que nous devrions avoir, que nous n'avons point de sagesse. Si ceux qui dirigeaient le peuple de Dieu s'étaient soumis au Seigneur, Il aurait ouvert leurs yeux et leurs oreilles, de telle sorte que les mensonges du pain moisi et des flatteries religieuses eussent été manifestés.

Comme la confiance du peuple en lui-même leur procura la défaite d'Aï, ainsi la confiance des chefs en eux-mêmes amena l'alliance avec Gabaon. Israël manqua à son devoir de «vouer à l'anathème», ou de «détruire entièrement» les nations qui, en conséquence, leur enseignèrent «à faire selon toutes leurs abominations» (Deutéronome 20: 18). Toute la sagesse de Salomon ne lui servit de rien pour combattre le mal qui se trouvait dans sa maison; son coeur s'était détourné du Seigneur, et il devint un idolâtre. La connaissance ne sera pas une sauvegarde pour ceux qui transigent avec les injonctions morales de Dieu. Dans un temps tel que le nôtre, où nous sommes tout entourés de l'esprit de compromis et d'une soi-disant libéralité, qu'y a-t-il de plus à propos pour le chrétien que le devoir d'obéir à cette exhortation: «Garde-toi pur toi-même» (1 Timothée 5: 22); que de se conformer rigoureusement aux préceptes de la parole de Dieu, et de fermer la porte de son coeur à toute invitation à l'alliance avec le mal? Les princes d'Israël auraient paru fort désobligeants en doutant de la sincérité d'ambassadeurs qui se présentaient si paisiblement; mais: «La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible» (Jacques 3: 17).

Au bout de trois jours de marche les yeux des Israélites furent ouverts, et ils s'aperçurent que le résultat de leur alliance était une perte pour eux. Or, il était trop tard pour recouvrer le terrain qu'ils avaient perdu — trop tard pour se dégager de la position dans laquelle leur esprit d'accommodement les avait amenés. Ils ne pouvaient plus conquérir des villes qui auraient dû leur échoir — ils ne pouvaient plus en chasser les Gabaonites. Et toute l'assemblée murmura contre les princes». De combien de bénédictions les croyants ne se sont-ils pas privés en s'alliant avec le mal? Combien souvent n'ont-ils pas eu à déplorer la présence continuelle de ce qui était devenu une cause d'affaiblissement au lieu d'une force; — de ce qui contribuait à les égarer loin du Seigneur, au lieu de les aider à suivre ses voies. Aussi, plus de trois siècles après, Israël moissonna des fruits amers de cette alliance; car Saül, «dans son zèle pour les enfants d'Israël», chercha à exterminer les Gabaonites — prétendant ainsi écarter de sa propre main le châtement que l'insouciance et la présomption des princes avaient attiré sur le peuple. Dieu en eut du déplaisir et envoya, trois ans de suite, la famine dans le pays (2 Samuel 21). «On ne se moque pas de Dieu, car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7).

12. L'héritage conquis

L'alliance des Israélites avec Gabaon leur attira de sérieux conflits; mais la grâce de Dieu eut le dessus, et la victoire la plus remarquable dont il soit fait mention en Josué, en fut le résultat.

Tandis qu'ils étaient au camp de Guilgal, les enfants d'Israël apprirent le dessein des cinq rois des Amorréens. «Josué donc monta de Guilgal, et avec lui tout le peuple qui était propre à la guerre, et tous les hommes forts et vaillants», et l'Eternel dit: «Ne les crains point; car je les ai livrés entre tes mains, et aucun d'eux ne subsistera devant toi». Se confiant en cette promesse, «Josué donc vint promptement à eux» et, répondant à sa foi, «l'Eternel les mit en déroute devant Israël». Nous pouvons suivre ici l'ordre des voies miséricordieuses de Dieu envers ses enfants. Il les conduit dans le chemin de l'obéissance, il leur donne des promesses propres à les encourager, les assure de la victoire, leur donne de croire à sa parole fidèle même au milieu des plus grands dangers, et enfin couronne le tout par un plein succès. En vérité, nous pouvons dire: «C'est toi qui prends soin de tout ce qui nous regarde».

Dans cette journée mémorable de la victoire d'Israël, en réponse à leur foi, Jéhovah détourna les lois de la nature, pour venir en aide à son peuple. Pour leur encouragement, et pour la déroute de leurs ennemis, il montra sa puissance «dans les cieux en haut, et sur la terre en bas» et le soleil et la lune qui étaient adorés comme Baal et Hastaroth (Juges 2: 13) s'inclinèrent devant le Tout-puissant. «Car l'Eternel combattait pour les Israélites».

Une leçon instructive nous est donnée par la seconde victoire à Hébron (versets 23, 36) Le roi de Hébron était l'un des cinq rois qui avaient été détruits, et son peuple avait été dispersé; néanmoins nous lisons, pour la seconde fois, que le roi de Hébron fut mis à mort. Dans la rapidité de leur victoire, les Israélites n'avaient pas eu le temps de fouiller toutes les cachettes des fugitifs, dont quelques-uns s'échappèrent, repeuplèrent et refortifièrent Hébron et y établirent un nouveau roi (verset 20). C'est pour cette raison que Hébron dut être conquis une seconde fois.

Dans les combats du chrétien, il ne suffit pas de vaincre et de mettre en déroute l'ennemi; il faut encore armer la forteresse. Les ennemis spirituels peuvent être défaits, mais ils ne sont nullement détruits. L'ennemi vaincu ne se retire que pour sortir de nouveau et avec une nouvelle énergie de son lieu d'embuscade. Il ne peut donc y avoir de repos ni d'arrêt; la lutte spirituelle doit avoir lieu sans relâche, sinon les anciennes batailles devront recommencer.

Dans cette campagne aucun habitant n'était épargné; tout ce qui respirait était totalement détruit au commandement de l'Eternel, le Dieu d'Israël; les victoires se succédaient très rapidement. «Josué prit donc tout à la fois ces rois-là et leurs pays, parce que l'Eternel, le Dieu d'Israël, combattait pour Israël». L'obéissance implicite à l'Eternel eut sa récompense. Et quelle force gagnerait le soldat chrétien, et quelles victoires lui seraient accordées, si, comme Israël dans cette campagne, il ne faisait aucun arrangement avec les ennemis de Dieu, mais obéissait à sa parole, dans la puissance de sa séparation à Dieu!

Les chefs du pays, les cinq rois, s'inclinèrent devant Israël. «Approchez vous», dit Josué aux capitaines qui étaient allés avec lui, «mettez vos pieds sur le cou de ces rois». Le Seigneur a promis d'écraser Satan sous les pieds de ceux qui sont ses soldats. «Ne craignez

point et ne soyez point effrayés; fortifiez-vous et vous renforcez; car l'Eternel fera ainsi à tous vos ennemis contre lesquels vous combattez».

Après la bataille contre les cinq rois, Israël retourna «en paix» au camp (verset 21). Jéhovah avait protégé chaque combattant individuellement, il les avait gardés et fortifiés, et ramené chacun sain et sauf.

La conquête du pays du Midi étant achevée, Israël, selon sa coutume, retourna au camp, à Guilgal.

C'est seulement à la place du vrai jugement spirituel que nous pouvons trouver la nouvelle vigueur nécessaire pour les nouveaux conflits qui nous attendent. Dans un sens nous allons à Guilgal tout naturellement après la défaite, mais la nécessité de nous y rendre après la victoire est tout aussi grande, sans cela nous devenons orgueilleux et nous nous confions en nos victoires au lieu de nous confier au Seigneur, car la prospérité engendre d'ordinaire la présomption et amène la négligence. Il serait bon que nous eussions toujours la sagesse de nous rappeler que la chair est morte, et la grâce de mortifier nos membres, et d'être ainsi préparés à combattre le combat de la foi.

Les victoires gagnées par les enfants d'Israël furent bientôt suivies de nouveaux conflits, car les rois du Nord s'unirent pour les attaquer. Jéhovah donna de nouvelles forces pour subjuguier ces nouveaux ennemis.

«Ne les crains point». Ils vinrent donc contre eux «promptement», car, dans le chemin de l'obéissance tout délai amène la faiblesse. L'Eternel commanda à Josué de détruire les chariots et les chevaux en qui les ennemis d'Israël se confiaient, et Josué obéit implicitement. Et si l'Eternel ne veut pas que son peuple s'appuie sur aucun autre bras que le sien, il ne veut pas non plus permettre qu'ils se fassent un centre du siège du gouvernement de leurs ennemis, c'est pourquoi Hatsor la capitale de tous ces royaumes-là fut brûlée. Et cependant dans la chrétienté ces leçons sont oubliées, et il est difficile pour le chrétien individuel d'en accepter les instructions. Il en est bien peu qui reconnaissent en pratique que les armes de notre guerre ne sont point charnelles et, qu'avec Dieu, elles sont puissantes pour abattre les forteresses; il en est peu aussi qui soient disposés à refuser l'influence et la force que les puissances de ce monde offrent à la chrétienté, et à ne reconnaître d'autre chef qu'un Sauveur ressuscité.

Il ne saurait y avoir de paix entre le bien et le mal, ni d'affinité entre la lumière et les ténèbres. En terminant le récit des guerres d'Israël, d'un côté il est dit: «Il n'y eut aucune ville qui fît la paix avec les enfants d'Israël excepté Gabaon» et de l'autre: «Josué fit la guerre plusieurs jours contre ces rois-là».

«Tel qu'est l'homme, telle est sa force». «En ce temps-là aussi Josué vint», et les géants de la montagne, les grands hommes qui avaient tant effrayé Israël et Eschol, furent détruits. Ils avaient été la première terreur des Israélites et ils furent les derniers à tomber. La première fois qu'Israël les vit, ils se mesurèrent homme à homme et «voici ils ne paraissaient auprès d'eux que comme des sauterelles». Mais maintenant ils avaient appris,

par l'expérience de nombreuses victoires, à se reposer sur Jéhovah, à comparer la force des géants avec celle du Tout-Puissant. Quel progrès dans la force de Dieu dénote cette destruction des Hanakins, mais combien d'années durent s'écouler, que de leçons durent être apprises avant d'en arriver à ce résultat! Et maintenant, les géants étant exterminés, il est parlé de repos.

«Josué donc prit tout le pays, suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse, et il le donna en héritage à Israël selon leurs portions et leurs tribus. Et le pays fut tranquille, sans avoir la guerre».

Le caractère de ce repos est toutefois différent de celui mentionné à la fin du chapitre 21. Ici c'est une tranquillité résultant de la soumission du pays «suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse», là c'est le repos que l'Eternel avait promis de leur donner selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères. Ici il s'agit d'une tranquillité dont Israël, délivré de ses ennemis, pouvait jouir, mais cela n'implique pas la cessation de toute lutte.

Ainsi, bien que les victoires sur les rois et sur les gouvernements soient énumérées au chapitre 12, il y avait cependant encore au milieu d'eux des restes de ces nations vaincues, qu'il fallait exterminer. Dieu avait laissé à dessein ces ennemis au milieu d'eux; ils devaient témoigner de la fidélité des enfants d'Israël à qui l'Eternel avait dit qu'après avoir vaincu leurs ennemis, ils devraient avoir en extrême horreur et en extrême détestation les abominations des nations (Deutéronome 7: 22-26).

Il en est de même avec le chrétien. Le Seigneur Jésus a brisé les puissances du mal. Il a vaincu Satan, et ses enfants maintenant doivent détester et repousser les ennemis qu'il a vaincus, tout en se reposant sur sa complète victoire.

«Car ce n'est point par leur épée qu'ils ont conquis le pays, et ce n'a point été leur bras qui les a délivrés; mais ta droite et ton bras, et la lumière de ta face, parce que tu les affectionnais» (Psaumes 44: 3).

13. Possessions

La seconde partie du livre de Josué (chapitre 13) commence par ces paroles de l'Eternel: Il reste encore un fort grand pays à posséder». Au nord et au sud, au levant et du côté du pays des Sidoniens, l'Eternel voyait des possessions qu'il avait données à Israël, non encore foulées par eux. Il ne voulait pas que son peuple perdît la jouissance de ses bénédictions, c'est pourquoi il lui promet de nouveau son secours et déclare, même devant leur indolence: «Je chasserai moi-même» l'ennemi. Ce «moi-même» était expressif et aurait dû réveiller Israël. Après cette promesse, l'Eternel dit à Josué: «Maintenant fais qu'on jette les lots (de tout le pays non conquis), afin qu'il soit à Israël en héritage, comme je te l'ai commandé». Ainsi la possession du pays tout entier leur fut assurée de nouveau. Mais l'énergie des Israélites était sur son déclin. Ils s'établissaient dans cette partie du pays de Canaan que leur valeur et leur persévérance leur avaient conquise.

Nous voyons ici que les deux tribus et demie ne réussirent pas à chasser le reste des géants de leur héritage de l'autre côté du Jourdain.

Ainsi donc Israël tout entier semble tombé dans une indolence plus difficile à vaincre que les ennemis qu'il avait subjugués. L'indolence devrait être la constante terreur du chrétien. «Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera» (Ephésiens 5: 14).

Si les Israélites avaient pu voir la longueur et la largeur de leur héritage comme Dieu les voyait, auraient-ils pu être si peu empressés à le posséder? Mais leurs yeux étaient fixés sur ce qu'ils avaient déjà conquis, et ils étaient aveugles pour ce que Dieu tenait en réserve pour eux.

Avec quelle ferveur Paul désire que tous les croyants aient «leurs coeurs unis ensemble dans la charité, et dans toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu dans lequel se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science» (Colossiens 2: 2, 3). Et pourtant, bien que la gloire de l'héritage soit au-delà de toute description, qu'y a-t-il de plus difficile que d'amener l'âme à jouir des bénédictions qui sont «encore à venir?». Il est dangereux de vouloir nous reposer pour jouir de ce que nous avons déjà obtenu, car on ne saurait demeurer stationnaire dans les choses divines. Les Israélites découvrirent leur erreur en rependant ce qu'ils avaient gagné.

«Je ne me persuade pas d'avoir atteint le but: mais je fais une chose, c'est qu'en oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant moi, je cours regardant au but, savoir vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus». Voilà l'esprit qui devrait être notre modèle: «C'est pourquoi, nous tous qui sommes parfaits (d'âge mûr, hommes faits) ayons ce même sentiment» (Philippiens 3: 13-15).

14. Fidélité de coeur

Le Seigneur prend plus de plaisir à rappeler le zèle de ses enfants que leur indolence, leurs triomphes que leurs défauts. La fidélité de Caleb forme un beau contraste avec l'esprit général qui régnait dans le camp; et ce n'est pas sans une intention divine qu'il en est fait mention, avant l'énumération des possessions présentes ou futures d'Israël.

L'histoire de Caleb est un exemple de foi, une poignée du plus beau froment; — son coeur était selon le coeur de Dieu.

Caleb avait été éprouvé au jour de la défaillance. Il était demeuré ferme avec Josué, quand tout Israël abandonnait pratiquement l'Eternel. Lorsque les espions qui l'accompagnaient pour reconnaître la terre promise rapportèrent leurs mauvaises nouvelles, se lamentant de la présence des géants et faisant pleurer tout le peuple, Caleb, lui, ne pensant qu'à l'excellence de l'héritage promis et au plaisir que Dieu prenait en son peuple qu'il avait retiré du pays de l'esclavage, s'écrie de l'abondance de son coeur: «Montons hardiment, et possédons ce pays-là, car certainement nous y serons les plus forts». Son coeur rempli des preuves de la bonté et de la fidélité de Dieu était armé contre

l'incrédulité et les murmures. Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent; et Caleb de même que Josué, servait l'Eternel son Dieu en intégrité» et en face de la lâcheté et de l'incrédulité des enfants d'Israël, — ennemis plus redoutables que les fils de Hanak, — il leur déclare que: «l'Eternel est avec nous». C'est pour cette raison que Caleb occupa une place différente de celle de ses frères qui montèrent avec lui pour reconnaître le pays (Nombres 13; 14: 10).

Dans les dispensations de Dieu envers son peuple il arrive souvent que Dieu, après avoir donné la promesse, envoie l'épreuve. Les souffrances du désert, sa discipline, ses leçons, interviennent. Caleb dut errer avec les rebelles Israélites, supporter avec eux leurs humiliations; il vit leurs hommes de guerre tomber et mourir l'un après l'autre, il vit l'Eternel déshonoré par son peuple; — il souffrit de les voir négliger la circoncision et la Pâque et gémit de voir les idoles qu'ils portaient avec eux; mais la promesse le soutenait, son regard était fixé sur elle: elle brillait au-dessus du triste désert, elle éclairait sa route, elle dirigeait sa vie; son âme était élevée au-dessus du désert, ayant trouvé son trésor dans la terre promise.

Il avait foulé cette terre une fois précédemment, et par la foi se l'était appropriée. Il savait que c'était un pays excellent, et que le Dieu de grâce qui avait donné un tel pays au peuple en qui il prenait son plaisir, l'y conduirait aussi. Il n'avait pas oublié la saveur des premières grappes de raisin, ni la fertilité de la vallée d'Escol. Le feu de son amour, qui avait été allumé en ce premier jour, brûlait encore en lui.

Son intégrité de coeur n'avait nullement souffert par l'attente de l'accomplissement de la promesse, ni par les épreuves ou les espérances momentanément déçues.

Sa force non plus n'avait pas diminué, car à quatre-vingt-cinq ans ce noble soldat était encore aussi fort pour la guerre que quarante-cinq ans auparavant. Jetant un regard en arrière sur sa rude carrière dans le désert, il dit: «Or, maintenant voici, l'Eternel m'a fait vivre selon qu'il en avait parlé; il y a quarante-cinq ans que l'Eternel prononça cette parole à Moïse».

Il se confiait en Dieu pour lui-même et pour ses enfants, et pas une seule des paroles de l'Eternel ne tomba à terre! Ami chrétien, plût à Dieu que nos coeurs fussent fidèles et forts comme celui de Caleb! Ne laissons pas les murmures ou l'agitation de nos alentours éloigner nos âmes de la grâce du Seigneur. Nous avons la discipline à subir, non seulement pour nous-mêmes — pour éprouver nos propres coeurs, — mais aussi en communion avec la famille de Dieu en général. Si nous marchons pendant un certain temps dans le désert nous verrons «des hommes de guerre» tomber à nos côtés. Les uns sortiront des rangs, des autres retourneront au monde, d'autres feront cause commune avec l'adversaire; mais qu'aucune de ces épreuves n'éloignent nos coeurs de notre Dieu. L'Eternel est notre force, son secours ne fait jamais défaut: si nous demeurons en sa présence, il sera avec nous tout le long du chemin.

Le fait que Caleb pouvait jeter un regard sur le passé en face du présent, était une preuve certaine que son coeur ne le condamnait point et qu'il demeurait dans la force de Dieu. Ce n'était pas en doutant qu'il avait dit: «Peut-être que l'Eternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Eternel en a parlé», — mais en réalisant la nécessité d'avoir la force et la présence de l'Eternel, afin de pouvoir obéir à sa parole. La précieuse promesse: «Le Seigneur ton Dieu sera avec toi partout où tu iras», donnait de l'énergie à sa force. Le bon plaisir que l'Eternel prenait en son peuple, lui donnait force et courage vis-à-vis des géants et de leurs grandes villes fortes.

Il arrive parfois que le chrétien qui a été longtemps au service du Seigneur, oublie presque que Dieu seul est sa force et le «peut-être que l'Eternel sera avec moi» se change en une orgueilleuse confiance en soi-même: «Je sortirai et me tirerai de leurs mains, comme les autres fois» (Juges 16: 20).

L'Eternel récompensa la confiance que Caleb avait en lui: «Caleb prit Hébron et déposséda de là les trois fils de Hanak» (chapitre 15: 14).

Nous avons en Caleb un noble exemple des plus belles qualités d'un soldat chrétien: un coeur intègre, une force toujours la même, une constante dépendance.

«Et Josué le bénit». Son âme, sans doute, fut touchée par les paroles de Caleb.

Cette parole se termine par une sorte d'actions de grâces. «Et le pays fut tranquille sans avoir la guerre». La fidélité mérite le repos. «Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur». Caleb eut sa portion dans le grand héritage de Juda.

La grâce, puissance d'unité et de rassemblement (*)

Darby J.N. ME 1870 page 8

(*) Voyez l'article du *Messenger* de 1867, page 204, intitulé: [«La séparation d'avec le mal est le principe divin de l'unité»](#).

Bien-aimé frère,

J'ai eu à coeur de présenter quelques remarques sur un sujet qui, je crois, a de l'importance dans le moment actuel; et en le faisant, j'ai présent à l'esprit un traité sur lequel les circonstances ont attiré l'attention, et je revois ce traité au point de vue pratique. Je me suis d'autant plus pressé de faire ainsi que j'ai lu, il y a quelque temps, dans le «Present Testimony», si ma mémoire ne me trompe, un article qui plaçait le sujet sur un terrain que je n'ai pas trouvé tout à fait juste, en ce qu'il ne considérait, à ce qu'il m'a paru, qu'un seul côté de ce sujet. Je ne commenterai pas cet article, comprenant que vous puissiez édifier vos lecteurs bien mieux par d'autres moyens.

Ce que je crois qu'il est important de comprendre, c'est que la puissance active qui rassemble est toujours la grâce, — l'amour. La séparation d'avec le mal peut devenir nécessaire. Il est des états particuliers de l'Eglise, alors que le mal est entré, où cette séparation peut caractériser, dans une grande mesure, le sentier des fidèles. Il peut arriver que, les mêmes convictions agissant en un même moment chez plusieurs, la séparation d'avec le mal forme un noyau de personnes rassemblées. Mais cette séparation n'est jamais, en soi, une puissance de rassemblement. La sainteté peut attirer une âme, quand cette âme est déjà en mouvement par elle-même. Mais la puissance pour rassembler est dans la grâce, dans l'amour vivant et agissant, dans «la foi opérante par l'amour». L'histoire de l'Eglise de Dieu dans tous les temps est la démonstration de la vérité de ce principe. *Rassembler* est la puissance formative de l'unité là où celle-ci n'existe pas. Je tiens ici pour admis que Christ est reconnu comme centre. Si le mal existe, la puissance qui rassemble peut rassembler en retirant du mal; mais la puissance qui rassemble, je le répète, c'est l'amour.

Le traité, auquel j'ai fait allusion plus haut, et sur lequel je désire revenir ici, n'est pas resté ignoré; il était intitulé: «La séparation d'avec le mal est le principe divin de l'unité». J'espère que j'aurais assez de grâce pour reconnaître l'erreur là où je croirais qu'il y en a, et je sais que je le dois au Seigneur; mais le sujet qui m'occupe ici est un peu plus étendu. Le traité en question a trait à l'état de l'Eglise de Dieu en général, et non à une partie quelconque des membres de cette église; mais comme une certaine partie de la vérité corrige un mal, de même une autre portion de cette vérité peut, par son opération sur l'âme, étendre la sphère et rendre plus forte l'énergie du bien.

Il y a, dans la nature de Dieu, deux grands principes reconnus de tous les saints, la sainteté et l'amour. L'une, je puis le dire hardiment, est la nécessité de sa nature, impérative, en vertu de cette nature, pour tous ceux qui approchent Dieu; l'autre en est

l'énergie. L'une caractérise la nature de Dieu; l'autre est sa nature même et le mobile de l'activité de sa nature. Dieu est saint; — il n'est pas aimant, mais il est amour.

Il l'est dans le principe essentiel et l'activité de son être; nous en faisons un juge par le péché, car Dieu est saint, et il a de l'autorité; mais Dieu est amour, et personne ne l'a rendu tel. S'il y a de l'amour quelque autre part qu'en Dieu, cet amour est de Dieu, car Dieu est amour: L'amour est la précieuse et active énergie de son être. Dans l'exercice de cette énergie, il rassemble auprès de Lui, pour la félicité éternelle de ceux qui sont rassemblés, le déploiement et la manifestation de cet amour en Christ, et Christ lui-même étant la grande puissance et le centre du rassemblement. Les conseils de Dieu, sous ce rapport, sont la gloire de sa grâce; l'application qu'il en fait à des pécheurs et les moyens qu'il emploie à cet effet, sont «les richesses de sa grâce»; et dans les siècles à venir, il montrera quelles sont «les immenses richesses de sa grâce dans sa bonté envers nous, en Jésus Christ».

Permettez-moi, avant que j'entre dans l'examen du sujet que j'ai maintenant directement en vue, de dire un mot en passant sur le beau passage de l'épître aux Ephésiens, que je viens de rappeler, parce que ce passage révèle le fond des pensées de Dieu quand il introduit dans l'unité dont parle cette épître. Nous sommes bénis en Christ; et Dieu lui-même est le centre de la bénédiction, et cela sous deux caractères, savoir dans sa nature, et dans sa relation avec ceux qui sont bénis. Il est à la fois «*Dieu*» et «*Père*» en relation avec Christ Lui-même, considéré comme homme devant Lui, bien qu'il soit le Fils bien-aimé (voyez Ephésiens 1: 3-7). Dieu est le *Dieu* et *Père* de notre Seigneur Jésus Christ, selon cette propre parole de Jésus pour ses disciples, quand il allait monter au ciel: «Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu, et votre Dieu», avec la différence seulement que, ici, dans l'épître aux Ephésiens, l'unité des saints en Christ est introduite, tandis que, dans Jean, Christ parle des disciples comme étant ses «frères». — C'est donc dans ce double caractère que Dieu revêt à l'égard de Christ lui-même, qu'il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle, sans en excepter aucune, dans les lieux célestes, cette sphère de bénédiction la plus excellente et la plus élevée, là où Lui habite; ce n'est pas seulement une bénédiction envoyée sur nous ici-bas sur la terre, mais nous-mêmes nous sommes élevés dans les lieux célestes, et nous le sommes de la manière la plus excellente et la plus glorieuse, dans le Christ Jésus, moins son droit divin à être assis sur le trône du Père. Part merveilleuse, grâce excellente, qui devient simple pour nous à proportion que nous sommes habitués à demeurer dans la parfaite bonté de Dieu, auquel il est naturel d'être tout ce qu'il est, et qui ne pourrait être autre chose!

Au verset 4, de l'épître aux Ephésiens, chapitre 1, nous avons: «le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ», selon la gloire de la nature divine, introduisant dans sa propre présence en Christ ce qui sera le réfléchissement de cette gloire, selon son dessein éternel; car l'Eglise dans les pensées de Dieu (et, on peut ajouter, dans sa vie *dans la Parole*), est avant le monde dans lequel elle est manifestée. Ici, c'est de la nature de Dieu qu'il s'agit. Nous avons été «élus en Christ, avant la fondation du monde, afin que nous fussions saints

et irréprochables devant lui en amour». Dieu est saint, Dieu est amour, et dans ses voies, quand il agit, il est irréprochable.

Puis, il y a une relation en Christ; et la relation de Christ est celle de «Fils». Ainsi, en Lui, nous sommes prédestinés à l'adoption comme fils pour Dieu lui-même, selon son bon plaisir, selon la joie et la bonté de sa volonté. Il s'agit de relation ici. Dieu est le Père de notre Seigneur Jésus Christ, aussi bien qu'il est Dieu. C'est ici la gloire de sa grâce, ce sont ses propres pensées et ses propres desseins, à la louange desquels nous sommes. Il nous a manifesté sa grâce dans «*le Bien-Aimé*». Mais, en fait, il nous trouve dans la condition de pécheurs, et ce sont des pécheurs qu'il amène à cette position. Quelle pensée! Et ici sa grâce brille d'une autre manière: en lui, Christ, le Fils, «nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés», ce dont nous avons besoin pour entrer dans cette position, dans laquelle nous serons à la louange de la gloire de sa grâce, et cela, selon les richesses de sa grâce; car Dieu est manifesté dans la gloire de sa grâce, et nos besoins trouvent leur satisfaction dans les richesses de sa grâce.

Ainsi nous sommes devant Dieu. Ce qui suit dans le chapitre concerne «l'héritage» qui nous appartient par cette même grâce, savoir ce qui est au-dessus de nous. Je n'entre pas dans ce sujet, faisant remarquer seulement, comme je l'ai fait ailleurs, que le Saint Esprit est les arrhes de l'héritage, mais non pas de l'amour de Dieu: L'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné.

Ces deux relations avec Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus Christ renferment et manifestent une abondante richesse de bénédiction; on les retrouve fréquemment dans l'Ecriture.

Mais quelque intéressant que soit ce sujet, je reviens maintenant à celui qui m'occupe directement. J'ai relu le traité dont j'ai parlé, et je puis dire qu'il me semble que celui qui nierait les principes abstraits qui y sont développés, ne serait pas sur le terrain chrétien du tout. Je ne peux rien concevoir de plus incontestablement vrai que ces principes, pour autant qu'on peut parler ainsi d'une exposition humaine de la vérité.

Toutefois, il y a quelque chose de plus à considérer que la vérité, savoir l'usage de la vérité. Le fait que Dieu, par la grâce et la rédemption, n'impute point de péché à l'Eglise, demeure toujours heureusement et éternellement vrai. A une conscience insouciante, je puis avoir à présenter quelque autre vérité. Mais je le répète, en relisant le traité qui m'occupe ici, je ne vois pas comment quiconque s'oppose aux principes qui y sont exposés peut être sur le terrain chrétien, en aucune manière. La sainteté n'est-elle pas le principe sur lequel la communion chrétienne est basée? Le traité en question ne dit pas autre chose que cela. Mais il y a deux autres points que je crois important de présenter en même temps, l'un se rapportant à l'homme, l'autre au Dieu béni.

Le premier des deux points, dont je parle, consiste en ceci: la nature humaine, nous le reconnaissons tous, et nous le savons dans une certaine mesure, est une chose perfide. Or, la séparation d'avec le mal, si elle est juste, ce que je suppose maintenant, distingue celui

qui se sépare de celui duquel il se sépare. Cela tend à donner de l'importance à la position de celui qui fait ainsi; et cette position a de l'importance en effet; mais avec des coeurs tels que les nôtres, la position que nous prenons se mêle avec le moi, non d'une manière grossière, mais d'une manière insidieuse. Il s'agit de ma position; et de plus, mon esprit étant occupé d'une chose qui a été importante pour lui (et cela justement, en son lieu et place), tend à faire, en quelque mesure, de la séparation d'avec le mal, une puissance de rassemblement, aussi bien qu'un principe sur lequel le rassemblement a lieu. La séparation d'avec le mal n'est pas cela, sauf pour autant que la sainteté attire les âmes qui sont spirituelles, par un principe agissant en elles.

Il y a un autre danger: un chrétien se sépare du mal, je suppose encore, dans un cas où c'est de son devoir de le faire; disons qu'il quitte, par exemple, le système le plus corrompu qui existe; d'après le principe en question, c'est le mal agissant sur la conscience du nouvel homme et reconnu offensant pour Dieu, qui pousse le chrétien à sortir de ce système. Ainsi, le chrétien est occupé *du mal*. C'est là une position dangereuse. Celui qui s'y trouve rattache le mal, peut-être anxieusement, à ceux qu'il a quittés, pour donner une bonne raison de la position qu'il a prise. Ils cachent, ils cherchent à couvrir, ils commentent, ils expliquent, comme il arrive toujours là où le mal est maintenu. Lui cherche à prouver l'existence du mal, pour justifier sa position; il est occupé du mal en prouvant l'existence du mal et en la prouvant contre les autres. C'est un terrain glissant pour le coeur, sans parler du danger qui menace l'amour. L'esprit est occupé du mal comme d'un objet que l'on a devant soi. Ce n'est pas là la sainteté, ni la séparation d'avec le mal, en puissance pratique intérieure: c'est un travail qui fatigue l'esprit et qui ne peut pas nourrir l'âme. Il y a des personnes qui courent presque le danger d'acquiescer au mal, par la fatigue qu'elles éprouvent à y penser. Dans tous les cas, la puissance ne se trouve pas ici. Dieu nous sépare certainement du mal, mais Dieu ne remplit pas l'âme de celui qui continue à s'en occuper, car *Dieu* n'est pas dans le mal. Il est très vrai qu'une âme peut se dire: Je veux penser au Seigneur et ne plus m'occuper du mal, et qu'ainsi elle obtienne une certaine mesure de tranquillité et de bien-être; mais en pareil cas, la mesure et le ton général de la vie spirituelle baisseront infailliblement, *je n'en ai pas l'ombre d'un doute*. On n'acquiescera pas de fait au mal positif, mais on perd de vue l'horreur que Dieu a du mal, et dans la même proportion on perd la mesure de puissance et de communion divines; la voie générale ne le montre que trop; le témoignage manque et est abaissé. C'est là le mal le plus grand quand la lutte avec le mal n'est pas maintenue dans la puissance spirituelle, et un mal qui crée les difficultés les plus sérieuses à une union étendue; mais Dieu est au-dessus de tout. La nouvelle nature, quand elle est agissante, parce qu'elle est sainte et divine, s'élève contre le mal lorsqu'il paraît devant elle. La conscience aussi est réveillée et exercée comme responsable à Dieu. Mais ce n'est pas tout, même pour ce qui regarde la sainteté. Il y a une autre chose qui, dans beaucoup de cas (je pourrais dire, au fond, dans tous les cas), distingue la vraie sainteté de la conscience naturelle, ou de la rejection conventionnelle du mal. La sainteté n'est pas seulement la séparation d'avec le mal, mais la séparation pour Dieu d'avec le mal. La nouvelle nature n'a pas seulement une nature ou un caractère

intrinsèque comme étant de Dieu; elle a un objet, car elle ne peut pas vivre d'elle-même; — elle a un objet positif, et cet objet est Dieu. Or, ce fait change tout, parce qu'il sépare d'avec le mal, que la nouvelle nature abhorre: en conséquence, lorsqu'elle le voit, parce qu'elle est remplie de ce qui est bon, au lieu d'affaiblir sa séparation, il rend plus vivante l'horreur que la nouvelle nature a du mal quand elle a à s'en occuper; mais il donne un autre ton à ce qu'elle hait, il rend la possession de ce qui est bon suffisante, quand la nouvelle nature n'est pas obligée de penser au mal, pour bannir celui-ci complètement de l'esprit et de la vue. Ainsi elle est sainte, calme et a un caractère à elle, séparé du mal, aussi bien qu'opposé au mal. Pour nous, cela ne peut avoir lieu que dans la possession d'un objet (parce que nous sommes et devons être dépendants), — seulement pour autant que nous sommes positivement remplis de Dieu en Christ. Nous sommes occupés de ce qui est bon, et ainsi nous sommes saints, car c'est la sainteté; et par conséquent nous avons, sans peine et intelligemment, le mal en horreur, sans nous en occuper. C'est la vraie nature de Dieu: Dieu est essentiellement bon il trouve dans ce qui est bon ses délices en Lui-même et ainsi, en vertu de sa bonté, il a le mal en haine; sa nature est le bien; et par conséquent dans sa nature même il rejette le mal. Il fera ainsi avec autorité, sans doute, en jugement, mais nous parlons maintenant de nature.

C'est pourquoi, quand l'amour est puissant et agissant, il précède, et il rend saint; soit qu'il s'agisse de l'amour mutuel ou bien de la jouissance de l'amour dans la révélation de Dieu: «Que le Seigneur vous remplisse d'amour les uns envers les autres et envers tous, et vous y fasse abonder, comme nous abondons aussi en amour envers vous, pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant votre Dieu et Père à la venue de notre Seigneur Jésus Christ avec tous ses saints» (1 Thessaloniens 3: 12, 13). De même, 1 Jean 1: 1-6: «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché de la parole de la vie (et la vie a été manifestée; et nous avons vu et nous déclarons et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée); ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous ayez communion avec nous: or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie. Et c'est ici le message que nous avons entendu de lui et que nous vous annonçons, savoir que Dieu est lumière et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres. Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons et nous ne pratiquons pas la vérité».

Or ici le Saint Esprit, en traits clairs et énergiques tels que lui seul peut les tracer, insiste sur la séparation d'avec le mal dans une marche dans la lumière, selon le caractère de Dieu révélé en Christ, dans la vérité telle qu'elle est en Jésus, en qui la vie était la lumière des hommes. Celui qui prétend avoir communion avec Dieu et qui ne marche pas dans la connaissance de Dieu selon cette connaissance, est un menteur et la vérité n'est pas en lui. Mais qu'est-ce qui établit la communion? Marcher dans la lumière la maintient pure; — mais qu'est-ce qui la forme? C'est la révélation de son glorieux objet et de son centre, en

Christ. Jean parlait de quelqu'un qui avait gagné son coeur, de quelqu'un qui était la puissance qui rassemble dans la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Il avait connaissance par le Saint Esprit, et jouissait de ce que le Seigneur avait dit: «Celui qui m'a vu a vu le Père». C'était là l'amour, infini, divin; et, par le Saint Esprit, celui qui en était témoin avait communion avec l'amour et le proclamait, afin que d'autres eussent communion avec lui, et sa communion était véritablement avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Ceux auxquels il s'adressait s'y associaient. Or, c'était là, je pense, la puissance qui rassemble. L'objet auquel on était amené et autour duquel on était rassemblé impliquait nécessairement ce qui suit, et Jean, en effet, termine ainsi son épître «Nous savons que le Fils de Dieu est venu; et il nous a donné de l'intelligence pour connaître le Véritable, et nous sommes dans le Véritable: savoir dans son Fils Jésus Christ; il est le vrai Dieu et la vie éternelle. Petits enfants, gardez-vous des idoles», plaçant la puissance du bien qui rassemble avant l'avertissement. Ce fait que je signale est d'autant plus remarquable dans cette épître, que celle-ci s'occupe en un certain sens du mal, étant écrite touchant «ceux qui égaraient» (2: 26).

La sainteté donc, si elle est réelle, est la séparation *pour* Dieu aussi bien que *d'avec* le mal; car ainsi seulement nous sommes dans la lumière, car Dieu est lumière. Cela est vrai au début de la sanctification: nous sommes amenés à connaître Dieu, nous sommes amenés à Dieu. Si nous revenons à nous-mêmes, c'est pour dire: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père». S'il s'agit de relèvement, il a lieu sur ce principe: «Si tu te retournes, retourne-toi à moi» ([Jérémie 4: 4](#)). Une âme, en effet, n'est jamais réellement relevée jusqu'à ce qu'elle soit revenue à Dieu; car jusque-là elle n'est pas dans la lumière de manière à se purifier de la chair, alors même que les oeuvres de la chair auraient été confessées; et le péché n'est pas vu non plus tel que Dieu le voit. C'est pourquoi l'amour, comme élément essentiel, entre dans toute vraie conversion et tout vrai relèvement d'âme, quelque faiblement qu'on le discerne, ou à travers n'importe quels sombres exercices de conscience. Nous avons besoin de revenir à Dieu: «Il y a pardon par devers lui afin qu'on le craigne»; autrement, le désespoir vous chasse encore plus loin. En effet, que serait ou que pourrait être un relèvement s'il ne ramenait pas à Dieu? mais dans le sens plein et entier du mot, le rassemblement, c'est-à-dire le rassemblement pour une commune communion, est produit par l'objet qui révèle ce en quoi nous devons avoir communion. Il faut que nous ayons communion en quelque chose, savoir avec le Père et avec son Fils Jésus Christ.

L'objet de la communion doit attirer les coeurs à lui, afin que, dans leur joie commune en lui, leur communion existe. Le principe du traité qui m'occupe est celui-ci, savoir que, en attirant les coeurs, l'objet qui les rassemble doit les séparer du mal: il répond à la seconde partie de la déclaration de l'apôtre (1 Jean 1: 5): «c'est ici le message... que nous avons entendu de lui, savoir que Dieu est lumière...» Ainsi Christ dit: «Si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi». Or, la croix était l'amour parfait, la séparation absolue d'avec tout péché et la condamnation du péché: «car en ce qu'il est mort, il est

mort une fois pour toutes au péché» (Romains 7: 10), — La séparation d'avec le monde et la délivrance de toute la puissance de l'ennemi et de la scène où elle s'exerce. La croix, c'est l'amour parfait, détournant de tout autre objet pour attirer à lui-même; montrant aux âmes que tout était mal en elles et ici-bas, les absorbant par ce qui est bon, d'une manière qui les délivre de ce mal. Mais quand nous le suivons dans la vie, tout ce dont il séparait a disparu: «En ce qu'il vit, il vit à Dieu»; — c'est tout son être, si je puis m'exprimer ainsi. Or, il est, dans cette vie, élevé plus haut que les cieux. — Je ne parle pas ici de la gloire divine, mais de la vie. Il prend une position céleste et notre rassemblement par la croix nous amène à lui, là où il est maintenant, dans le lieu où le mal n'a pas d'entrée. Là est notre communion, quand nous entrons dans la maison du Père en esprit; et c'est là, je pense, le vrai caractère de l'Assemblée, de l'Eglise, pour rendre culte dans le sens complet du mot.

L'Assemblée se rappelle la croix, elle adore, laissant le monde dehors, tout étant connu dans le ciel devant Dieu. Il s'est livré, afin de «réunir en un». Mais ici, j'anticipe un peu, car je ne parle jusqu'ici que de l'objet, non de la puissance active qui rassemble.

Je pense que ce qui sépare un saint du mal, ce qui le rend saint, c'est la révélation d'un objet (j'entends, cela va sans dire, par le Saint Esprit opérant) qui attire son âme vers cet objet comme étant bon, et *par cela* lui révèle le mal et le lui fait juger dans son esprit et dans son âme; la connaissance qu'il a du bien et du mal n'est donc pas simplement une conscience mal à l'aise, mais la sanctification. Je veux dire par là que la sanctification repose, par l'illumination du Saint Esprit, sur un objet qui, par sa nature, purifie les affections en étant leur objet, les créant par la puissance de la grâce. Même sous la loi, la sanctification avait cette forme. «Soyez saints, car je suis saint»; bien que, je l'admets, elle participât alors nécessairement du caractère de la dispensation. A la croix, ces deux principes sont mis en lumière parfaitement. L'amour, l'objet béni qui attire le coeur, est clairement manifesté; en même temps que le jugement le plus solennel du mal et la séparation la plus absolue d'avec lui. Telle est la perfection de Dieu, — la folie et la faiblesse de Dieu! La sanctification donc, je le répète, repose sur cette divine attraction dans l'amour, le mal dans toute son horreur et sous toutes ses formes étant parfaitement haï par celui que cet amour attire et qui s'y attache! L'âme va avec le péché, *comme péché*, à cet amour, et elle y va parce que l'amour ainsi manifesté lui a montré, que le péché est péché, en ce que Lui a été fait péché pour nous.

Telle est la puissance objective qui sépare du mal et qui met fin à toute relation avec le mal; car, alors, on meurt à toute la nature à laquelle on vivait. Le mal cesse d'exister, par la foi, comme on vit désormais dans la bienheureuse activité de l'amour.

Mais je me suis assez étendu peut-être sur ce qui rassemble objectivement et qui produit la communion; et assurément notre communion est une communion dans ce qui est bon, une communion céleste en tant qu'elle n'admet point le mal, — une communion imparfaitement réalisée, sans doute, ici-bas, mais pour autant qu'elle ne l'est pas, une communion détruite, car la chair n'a pas de communion. C'est pourquoi nous lisons: «Si nous marchons dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, nous avons communion

les uns avec les autres». Mais nous ne pouvons pas marcher en dehors des ténèbres autrement qu'en marchant dans la lumière, c'est-à-dire avec Dieu: et Dieu est amour; — et s'il ne l'était pas, nous ne pourrions pas marcher là.

Mais nous avons d'autres privilèges. L'amour de Dieu en Christ n'est pas seulement un objet qui rassemble, mais il est une activité qui rassemble. L'amour est relatif; il agit et se montre. Ainsi, Dieu a agi. Il n'est pas ce dieu du pharisaïsme réduit aux silencieuses profondeurs de la conscience de soi-même, connue intellectuellement; en même temps dans son erreur, le païen tenait la matière aussi, pour éternelle, recevant seulement sa forme de Dieu; bien qu'alors elle devînt active en produisant des pensées, et que, *Dieu* étant réjoui par ces pensées, objectivement, elle devînt active en création pour les produire selon la vérité. Avec ce système, les païens faisaient justement, des ténèbres primitives, la mère de toutes choses. Mais tel n'est pas notre Dieu. Ces hommes, sauf par les jouissances que, par les sens, ils trouvaient dans la création, ne connaissaient pas l'amour en Dieu. Jésus l'a révélé; et ainsi nous connaissons Dieu comme étant «amour», et aussi «lumière». Bienheureuse connaissance! Communiquée dans l'Écriture, elle est la vie éternelle; et cette vie est occupée d'elle comme nous l'avons vu, — occupée du Père et du Fils. Mais nous pouvons dire également que nous connaissons cette autre vérité précieuse et excellente: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille» (Jean 5: 17). C'est l'activité de l'amour qui constitue la puissance de rassemblement». Il s'est donné lui-même...» pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11: 52). Même pour Israël: «Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu» (Matthieu 23: 37). Ici, ce n'est pas seulement un objet attrayant et sanctifiant, produisant la communion; mais c'est l'activité de l'amour qui agit, qui se donne, pour rassembler; et dans cette oeuvre, nous pouvons avoir notre part. C'est là ce qui, tout en sanctifiant, et en maintenant la sainteté de Dieu, en nous en faisant participants, révèle Dieu et rassemble les âmes fatiguées.

Or c'est ce principe qui est le seul et vrai principe et la seule et vraie puissance de rassemblement: je ne dis pas le principe sur lequel les âmes sont rassemblées; car il est clair qu'elles le sont sur le principe de la sainteté, — de la séparation d'avec le mal, dans laquelle seule la communion est maintenue; autrement, les ténèbres auraient communion avec la lumière! Mais l'amour rassemble, et cette vérité est aussi évidente pour le chrétien qu'il est évident que c'est pour la sainteté et sur le principe de la sainteté qu'il rassemble; car quand est-ce que l'esprit de l'homme se séparerait du mal et abandonnerait le mal dans lequel il vit, et qui est sa nature, hélas! quant à ses désirs naturels et à la sphère dans laquelle il vit? Jamais! Non, ses volontés et ses convoitises sont là, sa pensée est inimitié contre Dieu. C'est ce fait, que la présentation de la grâce en Jésus, a démontré d'une manière si solennelle.

La loi ne fut jamais donnée pour rassembler; elle était la règle de conduite d'un peuple déjà en rapport avec Dieu, — pour convaincre de péché. Le péché ne rassemble pas vers Dieu, ni la loi non plus; et l'un et l'autre sont tout ce qui constitue la position de l'homme,

à moins que la grâce n'intervienne. En outre, c'est la grâce seule qui révèle pleinement Dieu, et ainsi sans la grâce, l'objet, autour duquel nous devons être rassemblés, n'est pas manifesté. La grâce seule atteint le coeur de manière à l'amener à Dieu: tout, en dehors de cela, n'est que responsabilité et chute.

C'est Christ qui rassemble, et par ceci, nous connaissons l'amour, c'est qu'il a donné sa vie pour nous. La vérité elle-même n'est, de fait, jamais connue jusqu'à ce que vienne la grâce. La loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité, sont venues par Jésus Christ. La loi disait à l'homme ce qu'il devait être. Elle ne lui *disait pas* ce qu'il était. Elle lui parlait de vie, s'il obéissait, et de malédiction, s'il désobéissait; mais elle ne lui disait pas que Dieu est amour. La foi parlait de responsabilité: elle disait: «Fais cela et tu vivras». Elle était parfaite à sa place, mais ne disait ni ce que l'homme est, ni ce que Dieu est: cela restait caché; mais cela est la vérité. La vérité n'est pas ce qui devrait être, mais ce qui est, la réalité de toutes les relations existantes telles qu'elles sont, et la révélation de Celui qui, s'il existe des relations, doit être le centre de ces relations. Or, il était impossible que ces choses fussent dites sans la grâce; car l'homme est un pécheur perdu, et Dieu est amour. D'un autre côté, comment dire que toute relation était détruite (*) (car le jugement n'est pas une relation, mais la conséquence de la rupture d'une relation), comme la vérité d'une relation existante, autrement que par la révélation de cette grâce qui forme une relation sur ce principe même par la puissance divine? C'est pourquoi nous lisons: «De sa propre volonté, il nous a engendrés (**) par la parole de la vérité, cette semence incorruptible de la parole, afin que nous fussions une sorte de prémices de ses créatures». C'est pourquoi Christ est la vérité; car le péché, la grâce, Dieu lui-même, le Père, le Fils, et le Saint Esprit même sont révélés tels qu'ils sont; ce que l'homme est dans la perfection, en relation avec Dieu; ce qu'est l'éloignement de Dieu, dans lequel l'homme est tombé; ce qu'est l'obéissance, ce qu'est la désobéissance, ce qu'est la sainteté, ce qu'est le péché, ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, ce qu'est le ciel, ce qu'est la terre: tout est mis à sa place relativement à Dieu, et avec la plus entière révélation de Lui-même, en même temps que de ses conseils, dont Christ est le centre.

(*) Moralement, je veux dire; car il est évident que nous sommes toujours des créatures.

(**) La loi n'a rien engendré en moi; elle supposait que l'homme était et qu'il appartenait à Dieu et elle lui traçait un chemin.

Ainsi la grâce est la puissance agissante dans la révélation de la vérité et qui seule est capable de révéler la vérité; car la présence de Christ ici-bas est la grâce, son activité, la grâce efficace. Or, l'existence même d'un pareil objet et d'une pareille puissance doit se faire sentir comme puissance qui rassemble, rassemblant dans l'unité, car elle doit, étant divine, rassembler autour d'elle-même.

Mais nous ne sommes pas abandonnés seulement à des conséquences abstraites, quelque familières qu'elles soient pratiquement à toute âme renouvelée, qui sait et doit savoir que tous ceux qui sont nés de nouveau sont attirés ensemble vers Christ. La parole de Dieu est claire: «Il est mort pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés». Je

parle de ces choses comme caractérisant la puissance qui rassemble. Christ, bien qu'il fût la vérité elle-même, pendant qu'il était ici-bas, était la vérité isolée; aucune nouvelle relation n'était établie sur un fondement divin pour d'autres hommes. La grâce offerte fut la grâce rejetée; le grain de froment demeurait seul; mais par sa mort, la rédemption fut accomplie et l'expiation fut faite. Il n'était plus «à l'étroit» désormais; la grâce et la vérité renfermées, pour ainsi dire, dans son propre coeur, pouvaient se répandre librement. L'amour le plus grand était manifesté, et le péché dans l'homme, au lieu d'empêcher l'application de l'amour et de mettre une barrière à toute relation, devint son objet, au moins ce à l'égard de quoi il se déployait; et ainsi, par conséquent, il rassemble. La justice de Dieu prend la place de ce qui, quoique requis, n'a de fait jamais existé, savoir, la justice de l'homme; la vie divine prend la place de la vie purement humaine; et Dieu trouve sa gloire dans le salut. La grâce règne par la justice. Or, c'est ici ce qui, en unissant les âmes, dans la puissance du Saint Esprit, à Jésus, rassemble, par la croix d'où la vérité est proclamée pendant que nous sommes ici-bas, autour de Christ dans le ciel, qui fait connaître à la foi notre vraie place dans le ciel, sauf toujours, cela va sans dire, son titre divin personnel. L'épître aux Ephésiens développe ce sujet. Seulement, comme elle commence par la gloire divine, la vraie source de tout, cette épître commence par le dessein de l'amour, relativement à nous, dans le ciel en gloire, et introduit la rédemption elle-même comme chose qui vient après pour nous amener là. Mais il est clair que cela ne change pas l'amour qui est et qui est actif pour nous amener dans cette bienheureuse et céleste unité, qui ainsi est céleste, et, en rapport avec la gloire de Dieu, est sainte selon la sainteté de la présence de Dieu. La voie de Christ sur la terre en est le modèle ici-bas, dans sa pleine mesure, sur la croix. Le ciel et la croix sont ainsi corrélatifs. Quand le sang était porté dans le lieu très saint, le corps était brûlé hors du camp, — dehors, déniait toute relation de Dieu avec l'homme tel qu'il était. Alors le rassemblement «en un» commença. Il tua l'inimitié, celle qui existait entre Juif et Gentil, et les réconcilia tous les deux en un corps à Dieu; et ainsi, les uns et les autres, nous avons accès auprès du Père par un seul Esprit. Les ordonnances séparent toujours selon la sainteté humaine; la grâce unit selon la sainteté divine.

Je crois en avoir dit assez maintenant pour rendre claire ma pensée; et j'ai plus à coeur ici de l'établir que d'insister sur elle. Dans le sens divin complet, sans la grâce, il n'y a ni vérité, ni sainteté (en dehors de Dieu, j'entends, cela va sans dire), sauf pour autant que la sainteté peut être attribuée aux anges élus, et il ne peut y en avoir, parce qu'il est impossible qu'un pécheur puisse être avec Dieu autrement que sur le principe et par la puissance et l'activité de la grâce. La puissance de l'unité, c'est la grâce; et comme l'homme est pécheur et éloigné de Dieu, la puissance de rassemblement, c'est la grâce, — la grâce manifestée en Jésus sur la croix et nous amenant à Dieu dans le ciel et nous donnant une place en Lui qui est monté au ciel. C'est là de la sainteté: bien certainement la croix n'est pas un acquiescement au péché!

Votre affectionné dans le Seigneur.

La présence du Saint Esprit et les différents modes selon lesquels il a été donné

Voir Actes des Apôtres 1; 2; 8; 10; 19 Darby J.N. ME 1870 page 29

Le fait que le Saint Esprit était donné par l'imposition des mains a été dénaturé de telle manière qu'il est devenu la base de tout un système de superstition; mais les chrétiens doivent se garder de se laisser entraîner, par l'abus qu'on a fait d'une vérité, à abandonner cette vérité elle-même.

Nous savons que dans l'occasion la plus solennelle dans laquelle le Saint Esprit fut donné, savoir le jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 2), il n'y a pas eu d'imposition de mains. Cette imposition des mains n'est donc pas *nécessaire*. «Repentez-vous», dit Pierre, «et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ en rémission de péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit». Il y a d'abord cette puissante opération de Dieu dans la conscience, qui est la repentance; ensuite le baptême; et enfin le don du Saint Esprit, non pas les dons du Saint Esprit ou la puissance des miracles quoiqu'ils puissent se trouver là aussi, mais la présence d'une personne divine dans les croyants. Ceux qui, à la parole de Pierre, furent saisis de componction et se repentirent devaient être baptisés; Dieu le voulait ainsi et l'apôtre le leur imposait, leur commandant d'être baptisés. Il n'y a pas eu, dans cette mémorable journée, d'imposition des mains.

Au chapitre 10 du livre des Actes nous trouvons une autre occasion remarquable où le Saint Esprit a été donné. Corneille fut le premier qui entendit les paroles de l'Evangile porté aux nations; et cette première fois que Dieu envoya annoncer le salut aux nations aussi gratuitement qu'aux Juifs, ceux-ci auraient pu être étonnés que Dieu fit aux nations la même grâce qu'à eux-mêmes. C'est pourquoi les choses se passent à Césarée autrement qu'à Jérusalem, le jour de la Pentecôte. Est-ce que Dieu agirait donc de différentes manières? Y aurait-il quelque chose de capricieux dans ses voies? A Dieu ne plaise! Il n'y a pas de variation en Lui, mais la sagesse divine. Recherchons donc cette sagesse là où elle se manifeste et comprenons comment elle se montrait et était conséquente avec elle-même en voulant que le Juif fût d'abord baptisé et ensuite reçût le Saint Esprit et que le gentil reçût d'abord le Saint Esprit et fût ensuite baptisé. La raison de cette différence, la voici: Le Juif, en devenant chrétien, traversait un chemin pénible; il franchissait un abîme qui le séparait désormais du Judaïsme et le faisait sortir de tout ce en quoi il avait vécu autrefois, le plaçant sous le drapeau du Crucifié. C'est pourquoi Dieu a voulu que le Juif fût baptisé, et l'apôtre insiste sur ce point: il faut que les Juifs ayant entendu la parole de Pierre, s'inclinent devant Celui qu'ils avaient crucifié et qui était l'opprobre du peuple. Et ainsi ils firent, fléchissant devant Lui en étant baptisés au nom de Jésus Christ; et le Saint Esprit vint sur eux. Voilà pour le Juif. Mais pour les gentils, il y a un autre ordre. Pierre leur avait été envoyé par une révélation particulière, mais contraire à sa propre inclination. Christ avait

donné aux onze la mission de faire disciples toutes les nations (Matthieu 28: 16-20); mais Pierre l'avait tout comme oublié; il semblait n'avoir jamais entendu cette parole: «Allez donc, faites disciples toutes les nations, les (*) baptisant...» et lors de sa vision même il contesta avec le Seigneur. Ses sentiments juifs étaient profondément enracinés; mais le Seigneur le força par sa grâce, Corneille aussi envoyant ses messagers vers lui; et quoique hésitant d'abord à leur venue, il fut conduit hors du judaïsme. Dans sa proclamation du salut aux Juifs, Pierre maintient la place de la croix dans le baptême; mais quand il a affaire aux gentils, tout est fait pour les encourager. Dieu ne veut pas seulement leur donner de la confiance, mais aussi il veut détruire les préjugés du Juif; — c'est comme s'il leur disait: Vous méprisez ces gens; mais voyez, je fais pour eux ce que je n'ai pas fait pour vous, leur donnant le Saint Esprit avant le baptême; ils ne sont que trop heureux de trouver Jésus. Ainsi le Saint Esprit tomba sur tous ceux qui entendaient la parole chez Corneille, comme Pierre parlait encore. Dieu de cette manière humiliait l'orgueilleux Juif, fortifiait et encourageait le gentil méprisé et confondait tout coeur par les merveilles de sa grâce. Y a-t-il donc quelque versalité dans le Saint Esprit ou quelque changement en Christ? Dieu nous garde de le penser!

(*) Baptisant *eux* (grec), non les nations, mais ceux d'entre les nations devenus disciples. (Editeur)

Dans d'autres cas, nous voyons que les mains ont été imposées pour que le Saint Esprit fût donné. N'y a-t-il pas de la sagesse en cela? Oui certainement, chers amis. Au chapitre 8 du livre des Actes, nous lisons qu'à la suite de la persécution qui s'éleva à Jérusalem contre l'assemblée, les disciples furent dispersés, et «Philippe étant descendu dans une ville de la Samarie, leur prêcha Christ». On aurait pu estimer que c'était là une chose irrégulière. La jalousie du Juif vis-à-vis de Samarie (et il n'y a pas de jalousie plus profonde que la jalousie religieuse) eût porté ses pas partout ailleurs plutôt que là dans la prédication de l'évangile. Mais Philippe s'en va et fait de grands miracles. Les Samaritains reçoivent le message du salut «et il y eut une grande joie dans cette ville-là», comme il convenait pour ceux qui entendaient parler de Jésus. Mais le Saint Esprit n'était encore tombé sur aucun d'eux, car Dieu avait déterminé de mettre son sceau sur l'oeuvre de la manière la plus significative. Ceux de Jérusalem auraient pu dire: Nous ne pouvons pas accréditer l'oeuvre. Qui est-ce qui a envoyé Philippe en Samarie? car les apôtres n'avaient pas été dispersés. Mais Pierre et Jean descendent en Samarie en témoignage de la reconnaissance positive de l'oeuvre qui s'y opérait. L'oeuvre était reconnue comme étant de Dieu par ceux qui étaient estimés des colonnes dans l'assemblée, afin de réduire au silence ceux qui, misérablement, auraient pu élever contre l'oeuvre l'accusation d'irrégularité. Pierre et Jean imposèrent leurs mains sur les disciples et ils reçurent le Saint Esprit, Dieu n'intervenant pas ici seulement en gouvernant et ordonnant tout ce qui se faisait, mais il le sanctionnait par une manière de faire extraordinaire. Au lieu d'être le mode régulier, c'était une manière exceptionnelle, introduite en vue de répondre à des circonstances particulières et de fermer la bouche aux contredisants. Aucune méthode ne pouvait être plus sage et pleine de grâce. Comme Dieu avait donné le Saint Esprit aux gentils sans l'imposition des mains, ici en Samarie

maintenant, dans sa riche grâce et sa parfaite sagesse, il donne l'Esprit selon un autre mode, par l'imposition des mains des apôtres.

Il reste un dernier passage sur lequel j'ai à dire quelques mots. Nous lisons au chapitre 19 des Actes des Apôtres, que «Paul, après avoir traversé les contrées supérieures, vint à Ephèse; et ayant trouvé de certains disciples, il leur dit: Avez-vous reçu l'Esprit saint après avoir cru? Et ils lui dirent: Mais nous n'avons même pas ouï dire si l'Esprit saint est. Et il leur dit: De quel baptême donc avez-vous été baptisés? Et ils lui dirent: du baptême de Jean. Paul dit: Jean a baptisé du baptême de la repentance, disant au peuple qu'ils crussent en Celui qui venait après lui, c'est-à-dire dans le Christ Jésus. Et ayant ouï ces choses, ils furent baptisés au nom du Seigneur Jésus. Et Paul leur ayant imposé les mains, l'Esprit saint vint sur eux, et ils parlèrent en langues et prophétisèrent». Les hommes dont il est question ici étaient des *croiyants*, mais ils n'étaient pas *chrétiens*. Un chrétien est un saint qui a le Saint Esprit. Sans doute tout chrétien est un saint, mais il est quelque chose de plus et il a infiniment plus, car il a le Saint Esprit. Le passage qui nous occupe le montre clairement. Paul demande: «Avez-vous reçu l'Esprit saint *après* avoir cru?» Il ne s'agissait pas de savoir s'ils croyaient; Paul ne doutait pas de l'existence de la foi dans leurs coeurs. Ces hommes étaient des disciples de Jean, et tous les disciples de Jean croyaient que Christ baptiserait du Saint Esprit; mais ceux-ci ne savaient pas que la promesse avait été accomplie, et c'est là le sens de leur réponse à la question de l'apôtre: «Nous n'avons même pas ouï dire si l'Esprit saint est». Paul commande qu'ils soient baptisés, et après qu'il leur a imposé les mains le Saint Esprit vint sur eux et ils parlèrent en langues. Le don du Saint Esprit, et les dons que le Saint Esprit confère sont deux choses bien distinctes, nous le voyons ici. Il est bien fâcheux et contraire à l'Écriture de les confondre. Les dons de l'Esprit n'étaient que les preuves manifestes pour d'autres que le Saint Esprit était venu sur les disciples. Mais pourquoi a-t-il fallu que Paul leur imposât les mains ici? C'est, je n'en doute nullement, parce que la question pouvait être élevée, si Paul était un apôtre, et ainsi, devant les yeux de tous, l'imposition de ses mains est suivie du même résultat que l'imposition des mains de Pierre et de Jean en Samarie. Le grand point ici, c'était l'apostolat de Paul; en Samarie, il s'agissait de lier, par le moyen des colonnes de la circoncision, l'oeuvre dans la Samarie avec l'oeuvre dans Jérusalem. L'apôtre des Gentils, à Ephèse, reçoit le même témoignage que Pierre et Jean reçoivent ailleurs, sauf que ceux-ci agirent ensemble, tandis que Paul était seul: et ainsi il a pu dire: «Je n'ai été en rien moindre que les plus excellents apôtres» (2 Corinthiens 11: 5; 12: 11). «Sont-ils ministres de Christ?... moi encore plus» (2 Corinthiens 11: 13).

Que personne ne soit troublé par cette question: «Avez-vous reçu le Saint Esprit après avoir cru?» Le sujet qu'elle soulève est plein de consolation et d'encouragement. N'en soyons pas alarmés. Ai-je reçu le Saint Esprit? — Pour le savoir, il faut que je sache d'abord si je me suis soumis à la justice de Dieu? Est-ce que je me repose sur Christ, et son oeuvre? Quiconque se repose ainsi a le Saint Esprit. Posséder le Saint Esprit est autre chose que de savoir qu'on le possède. Il est possible de l'avoir sans qu'on le comprenne ou en le sachant.

L'intelligence ne donne pas le Saint Esprit, et un mauvais système n'annule pas le don de Dieu. L'arminianisme ou le calvinisme peuvent empêcher ou entraver la jouissance, mais non pas la bénédiction elle-même.

Ayons soin de distinguer soigneusement le Saint Esprit d'avec les dons de l'Esprit (*). Lorsque le Père envoya le Fils au monde, la présence du Fils ici-bas fut accompagnée de miracles, et pareillement la présence du Saint Esprit a été accompagnée de miracles, et ces miracles étaient plus nécessaires dans ce dernier cas, parce que le monde ne pouvait pas voir le Saint Esprit. Je ne veux pas dire par là que l'Eglise méritât les miracles, mais il y avait dans son cas plus de danger que l'oeuvre fût contredite et niée.

(*) Il ne faut pas confondre *les dons* et la puissance de l'Esprit avec *le don* du Saint Esprit: on ferait ainsi un grand déshonneur au Saint Esprit et l'âme y perdrait beaucoup. Dans le premier cas, c'est le Saint Esprit qui donne; dans le second, c'est Lui qui est donné. La différence, quant à son application pratique, est celle-ci: bien *des dons* ont cessé, et l'incrédulité du coeur se manifeste en faisant penser que le Saint Esprit, donné le jour de la Pentecôte, n'est plus ici. Mais le Seigneur a déclaré que le Saint Esprit, contrairement à ce qui arrivait pour Lui-même, demeurerait toujours. La question de la présence de l'Esprit est une question de simple foi quant à la vérité de Christ. Tandis que les dons qui devaient être des signes ont disparu (et il n'est pas difficile de justifier la sagesse de cette disparition), le Saint Esprit habite dans l'Eglise et dans le croyant, et ne peut pas ne pas y habiter, sa présence n'étant pas seulement la reconnaissance de notre foi, mais de la rédemption de Christ qui demeure éternellement. Le Saint Esprit ne peut que demeurer, et cette vérité ne souffre pas de compromis, ni d'affaiblissement: nous devons la maintenir invariablement, tenant ferme que le Saint Esprit est sur la terre et dans le croyant jusqu'au retour de Celui qui vient et qui vient bientôt.

Le fait que certains croyants n'avaient pas reçu le Saint Esprit, si nous y prêtons attention, nous fournit la clef de l'état de certaines âmes. Ayant été convaincues de péché, elles ne savent pas se reposer sur Christ; elles font toujours de nouveaux efforts pour saisir Christ et elles ne se sont pas encore soumises à la justice de Dieu en Christ: je n'oserais pas dire que de telles personnes ont reçu le Saint Esprit. Sans doute, l'Esprit travaille en elles; mais je ne pourrais pas dire qu'il demeure en elles comme le sceau de l'adoption et les arrhes de l'héritage (voyez Ephésiens 1: 13, 14). Il serait bien hasardé de l'affirmer, quand une personne est dans la condition des fidèles de l'ancienne alliance, dans les soupirs et les ténèbres de la loi qui accompagnent cette condition d'âme. Mais quand une âme se soumet à Christ, tout est fini. Il peut y avoir des luttes encore; mais là où habite une réelle et vraie paix, là est le Saint Esprit. Si l'âme est seulement joyeuse, je ne pourrais en dire autant. Mais ceci demeure, c'est que, quand Dieu commence une oeuvre, il l'achève et ne s'arrête jamais, quand il agit en grâce par son Esprit, jusqu'à ce qu'il habite là. Mais il ne faut pas confondre l'opération de Dieu qui vivifie ou réveille, alors qu'on apprend à connaître le mal, et l'habitation du Saint Esprit dans la paix et la puissance.

Pensées sur le livre du Cantique des Cantiques

ME 1870 page 37

De tous les cantiques de Salomon, qui sont au nombre de 1005, un seul est parvenu jusqu'à nous. Tracé par l'Esprit de Dieu et recueilli dans le Livre sacré, lorsque d'autres écrits inspirés ont péri, il a survécu. Sans doute, nous pouvons le dire, il sera en consolation et en joie au résidu pieux du peuple de Dieu aux derniers jours, alors que les circonstances où passe l'épouse, décrites dans ce cantique, seront trouvées dépeindre, comme la parole prophétique de Dieu seule sait le faire, la condition du peuple dont le coeur aura été tourné vers le Seigneur, pendant le temps de la tribulation de Jacob, et de la domination de l'Antichrist. Cependant, tout en nous faisant assister aux exercices d'un coeur qui cherche l'objet qui seul peut le satisfaire, en même temps qu'à l'affection invariable de Celui qui est ainsi cherché, ce livre peut être lu avec profit pour nous-mêmes, car tandis qu'il nous montre la nature mobile de notre amour pour le Seigneur, il fait ressortir le caractère invariable de l'amour du Seigneur pour nous. Le but de cet article est de placer devant nos yeux la stabilité de cet amour, tel qu'il nous est présenté ici.

Le livre s'ouvre par les paroles de l'épouse. C'est sa voix que nous entendons au début: elle rompt, pour ainsi dire, le silence; et c'est aussi sa voix qui se fait entendre à la fin. Elle parle de soit bien-aimé, et s'adresse aussi à lui. Il lui parle et à elle seule et lui manifeste son amour, Elle commence par exprimer le désir de recevoir la preuve de son affection, car elle sait quel est son amour: «Qu'il me baise des baisers de sa bouche» (verset 1) et elle peut ajouter, comme un motif qu'elle met en avant: «Car tes amours sont plus agréables que le vin». Ce n'est pas à un étranger qu'elle s'adresse ainsi. «Les filles t'ont aimé», (verset 2) dit-elle encore. Il n'est pas rapporté dans quelles circonstances elle a appris à le connaître; il ne nous est rien communiqué de son passé à lui; mais elle nous apprend quelque chose de ce qui la concerne, elle. Elle a été dans l'épreuve (1: 5, 6.); les enfants de sa mère se sont mis en colère contre elle et lui ont fait garder les vignes. Quant à lui, il nous est dit quelles sont les charges dont il est revêtu; il est roi et pasteur, et comme tel Salomon est le représentant de Celui qui est béni éternellement.

A l'ouverture du cantique, l'épouse est occupée de deux choses, de son bien-aimé et d'elle-même; lui de son côté ne s'occupe tout le long que d'un objet unique, sa bien-aimée. Elle dit: «Je suis brune, mais de bonne grâce» et plus loin: «Je suis la rose de Saron et le muguet des vallées» (2: 1). Les premières paroles sont adressées à ses compagnes; elle adresse les secondes à son bien-aimé. La description qu'elle fait d'elle-même est exacte; elle n'exagère point; il l'assure qu'elle est belle (1: 7) et il continue en disant que, «tel qu'est le muguet entre les épines, telle est ma grande amie entre les filles» (2: 2), complétant ainsi, ce qu'elle dit d'elle-même. Elle est tout cela aux yeux du bien-aimé: il voit en elle de la beauté, malgré qu'elle ait été exposée aux rayons du soleil. Pourquoi se préoccuperait-

elle d'elle-même? Elle est belle à ses yeux à lui et ce n'est pas tout; il voudrait qu'elle fût auprès de lui et elle le sait, car elle nous dit les paroles mêmes par lesquelles il l'invite (2: 8-13). Il ne peut être heureux sans elle, c'est pourquoi elle l'engage à venir avec lui; il désire aussi voir son visage, entendre sa voix. «Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens», dit-il; et que répond-elle? «Avant que le vent du jour souffle et que les ombres s'enfuient, retourne, mon bien-aimé, et sois comme le chevreuil, ou le faon des biches sur les montagnes de Bethel» (2: 17). Elle voudrait l'avoir auprès d'elle, mais n'accède pas à sa demande de s'en aller avec lui. Le moment habituel du jour pour sortir n'est pas venu; l'heure convenable, pense-t-elle, n'est pas arrivée; elle veut juger par elle-même de l'opportunité, au lieu d'abandonner cela à son bien-aimé, comme elle aurait dû le faire; et n'étant pas allée avec lui ainsi qu'il l'en sollicitait, elle ne le trouve pas auprès d'elle comme elle l'aurait désiré. Son absence fait languir son coeur et elle sort à une heure indue pour aller à sa recherche. La question qu'elle fait au guet montre où est son coeur alors que, préoccupée de celui qu'elle aime, elle ne leur dit pas le nom de son bien-aimé (3: 3). Elle le trouve, et le contraint de s'en retourner avec elle, faisant ainsi connaître son amour, tandis que son amour à lui se manifeste en ce qu'il se laisse ainsi contraindre. Elle n'était pas venue quand il l'avait appelée: lui ne refuse pas d'aller avec elle. Il avait été traité par elle avec peu d'égards; elle ne devait pas savoir ce que c'était que d'être traitée ainsi par lui.

Ensuite nous avons une description de l'épouse telle qu'elle vient du désert; elle est attrayante. Puis les filles de Jérusalem sont engagées à s'avancer et à contempler le roi Salomon, avec la couronne dont sa mère l'a couronné, au jour de ses épousailles, et au jour de la joie de son coeur (3: 11). Tous sont occupés de lui et lui, de qui s'occupe-t-il? Pense-t-il à sa grandeur? Sa pensée est-elle concentrée sur sa couronne? Il est occupé d'elle, de sa bien-aimée et d'elle seule. C'est à elle qu'il pense, il est épris de sa beauté et de son amabilité. Elle avait failli, mais son amour à lui ne pouvait pas faillir. «Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle, tes yeux sont comme ceux des colombes» (4: 1). Avant d'écouter ce qu'elle avait à dire d'elle-même, il exprime ce qu'elle est sans qu'elle le lui demande, et ce qu'il a dit au chapitre premier (verset 14), il le répète au commencement du chapitre 4. Combien peu elle devait s'attendre à ceci, après la manière dont elle avait agi! Mais il fait plus encore: jusqu'alors il n'avait parlé que des yeux de celle qu'il aime, maintenant il donne une description complète de son épouse. Rien ne lui échappe: il connaît chacun de ses traits et tous lui plaisent. C'est ainsi qu'il dit: «Tu es toute belle, ma grande amie, il n'y a point de tache en toi» (4: 7). De beaux produits de la nature et de l'art peuvent seuls donner une idée de son aspect, et les plus précieuses épices, cultivées alors, sont énumérées et entassées pour faire comprendre combien elle est suave. Quelles délices il trouve en elle! Qu'il doit être vrai et profond cet amour qui s'occupe ainsi d'elle telle quelle est! A ses yeux à lui, elle est tout ce qui est beau, tout ce qui est désirable, et il le lui dit lui-même. Elle savait combien il désirait l'avoir auprès de lui; elle apprend de ses lèvres ce qu'elle est à ses yeux.

Une autre occasion lui est offerte de répondre à la prière du bien-aimé: de quelle manière en profite-t-elle? Il l'appelle du dehors, non pas pour qu'elle vienne à lui, mais pour qu'elle lui ouvre la porte et lui donne entrée dans la chambre où elle se trouve. Peu de temps avant elle l'avait fait entrer dans la chambre de sa mère. Il est dehors, et il lui décrit son état: «Ma tête est pleine de rosée et mes cheveux de l'humidité de la nuit» (5: 2). Sans doute qu'elle s'empressera de lui ouvrir. — Elle entend sa voix, elle comprend ce qu'il lui dit, et malgré cela elle demeure où elle est. «J'ai dépouillé ma robe», lui dit-elle, «comment la revêtirai-je? J'ai lavé mes pieds, comment les souillerai-je?» (verset 3). Le *moi* intervient et l'empêche d'ouvrir la porte. D'abord nous l'avons vue préoccupée de son apparence extérieure, maintenant elle pense à la peine qu'elle devra se donner. Quand le bien-aimé lui parla la première fois, elle lui fit entendre que son invitation était prématurée; maintenant elle lui dit que sa visite est hors de saison. Faut-il nous étonner de ceci? Est-ce que beaucoup d'entre nous n'ont pas agi pratiquement comme elle?

De nouveau il se retire: il ne pouvait agir différemment, car elle doit être rendue attentive à la froideur qu'elle montre. Il veut toutefois lui donner l'assurance du caractère invariable de son amour à lui; si elle change et lui montre de la froideur, lui ne peut pas changer; et quand elle ouvre la porte, il s'en est allé, mais est-ce là tout ce qu'elle trouve? Non; dans son amour, le bien-aimé a laissé derrière lui un signe d'affection qu'elle comprit parfaitement. «Je me suis levée», dit-elle, «pour ouvrir à mon bien-aimé et la myrrhe a distillé de mes mains, et la myrrhe franche de mes doigts, sur les garnitures du verrou» (verset 5), D'où cela provenait-il? «Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou de la porte» (verset 4). Il avait mis du parfum sur les garnitures du verrou, en témoignage de sa tendresse qui était toujours la même, bien qu'elle fût froide envers lui. Quelle preuve pouvait-elle donner de son amour? Le départ du bien-aimé disait combien elle s'était montrée indifférente, tandis que la myrrhe, qui distillait de ses doigts, témoignait de son amour à lui!

Elle va à sa recherche une seconde fois dans les rues, et sa négligence la place derechef dans une position peu convenable. Le guet la rencontre et la rend honteuse en lui prenant son voile et ses compagnes instruites de la position où elle se trouve, lorsqu'elle envoie par elles un message à son bien-aimé, dans le cas où elles le verraient. Elle aurait pu lui parler face à face, mais elle ne l'a pas voulu, et maintenant elle a été exposée à ce que les gardes des murailles lui ôtent son voile, et elle est réduite à solliciter le secours de ses compagnes pour retrouver son bien-aimé. A leur question au sujet de celui-ci, elle répond aussitôt par une description complète de celui qu'elle aime. Il avait vu de la beauté en elle, elle en voit également en lui. Souffrant, comme elle le fait, de la conduite qu'elle a tenue à son égard, elle se retrouve à ses côtés une fois de plus (car il était disposé à se laisser rencontrer par elle), et il n'est pas changé car, ainsi qu'auparavant, c'est lui qui le premier prend la parole. Il n'attend pas qu'elle dise comment sa faute peut être atténuée, mais il lui parle, non pour lui faire des reproches, ou pour la condamner, mais pour l'assurer des charmes qu'elle a à ses yeux. «Ma grande amie, tu es belle comme Tirtsa, agréable comme Jérusalem,

redoutable comme des armées qui marchent à enseignes déployées» (6: 4). Comme toujours, il n'a qu'un seul objet qui fasse ses délices, c'est elle-même. «Qu'il y ait soixante reines», dit-il, «et quatre-vingt concubines et des vierges sans nombre, ma colombe, ma parfaite, est unique» (versets 8, 9). Que son amour était parfait? Dès le début du cantique il avait un objet dont rien ne pouvait le distraire; elle était indigne d'être ainsi aimée, mais lui ne pouvait pas changer. Il la recherchait, la désirait; elle seule était sa colombe, sa parfaite, il n'y avait personne qui pût lui être comparé. A la fin du cantique elle saisit l'occasion de montrer le prix qu'il a à ses yeux, et elle dit: «Ma vigne qui est à moi, est à mon commandement. O Salomon! que les mille pièces d'argent soient à toi, et qu'il y en ait deux cents pour les gardes du fruit de la vigne» (8: 12). Mais est-ce de ceci qu'il se soucie? Les mille pièces d'argent le satisferont-elles? Ecoutons sa réponse: «O toi qui habites dans les jardins, les amis sont attentifs à ta voix; fais que je l'entende» (verset 13). La voix de la bien-aimée lui était plus agréable que quelque présent d'argent qu'elle pût lui apporter. C'était sa voix qu'il voulait entendre; rien autre ne pouvait lui plaire; et ce qu'il avait dit au chapitre 2, verset 14, il le dit une dernière fois ici. Le dernier souhait qui nous est rapporté de lui est celui d'entendre la voix de la bien-aimée: «Fais que je l'entende». En Celui qui est véritablement préfiguré ici, il n'y avait pas de changement.

Il peut être utile de faire voir par quelques mots, et pour autant que le livre nous l'indique, où les interlocuteurs alternent.

Chapitre 1: 1-6, c'est l'épouse qui parle; 7 à 10, le bien-aimé; 11 à 13, l'épouse; 14, le bien-aimé; 15, l'épouse. Chapitre 2: 1, l'épouse; 2, le bien-aimé; 3 — 3: 5, l'épouse; 6-11, les compagnes probablement de l'épouse, 4: 1-15, le bien-aimé; 16, l'épouse. Chapitre 5: 1, le bien-aimé; 2-8, l'épouse; 9, les compagnes; 10-16, l'épouse. Chapitre 6: 1, les compagnes; 2, 3, l'épouse; 4-12 le bien-aimé. — Au verset 13, les compagnes disent: «Reviens, reviens, ô Sulamite! reviens, reviens, que nous te contemptions». Elle répond: «Que contempleriez-vous en la Sulamite?» etc. Chapitre 7, du verset 1 à 9 jusqu'à ces mots «bon vin», c'est le bien-aimé qui parle; alors l'épouse l'interrompt «en faveur de mon bien-aimé» et continue jusqu'au chapitre 8, verset 4. Puis les compagnes demandent: «Qui est celle-ci qui monte du désert» etc.? L'épouse répond: «Je l'ai réveillé sous un palmier» etc. et poursuit jusqu'au verset 7; 8 et 9 sont dits par les compagnes ou les frères de l'épouse, selon quelques-uns; 10-12, l'épouse; 13, le bien-aimé; 14, l'épouse. — On prétend aussi que 2: 7; 3: 5 et 8: 4 est le langage du bien-aimé, ce qui n'est pas suffisamment fondé.

Sur Romains 1-8

ME 1870 page 45

Je voudrais étudier ici de plus près la grande question du salut: Comment sommes-nous sauvés?

Dans les huit premiers chapitres de l'épître aux Romains l'évangile est pleinement développé; nous trouvons dans ces chapitres la réponse à la question: comment un homme peut-il être juste devant Dieu? C'est là d'ailleurs le sujet principal de l'épître tout entière. L'épître ne parle pas de la résurrection *avec* Christ, ni de l'union avec lui; mais de la mort *avec* Christ et de la vie par lui. Quand il est question de la résurrection *avec* Christ, il y a aussi l'union avec lui en vie; et quand il s'agit d'union, il n'est jamais question de justification: il y a une nouvelle création, et celle-ci n'a pas besoin d'être justifiée. C'est dans l'épître aux Ephésiens que nous trouvons le développement de ce sujet. L'épître aux Ephésiens ne dit rien de la justification; mais elle s'occupe des privilèges et des devoirs qui appartiennent à la nouvelle création. Dans l'épître aux Romains, il s'agit de pécheurs, et ceux-là ont besoin de justification; l'épître aux Ephésiens nous voit «morts dans nos fautes et nos péchés».

Il y a deux parties dans la justification: la justification «*des péchés*» et la justification «*de vie*». Par la première, je suis délivré de mon ancien état; la seconde me place dans une position toute nouvelle devant Dieu. Ces deux parties de la justification sont traitées séparément dans les chapitres 1 à 8 de l'épître aux Romains, qu'elles divisent en deux portions, dont la première finit au verset 11 du chapitre 5.

Le chapitre 1 nous montre le motif qui rendait la justification nécessaire: c'était que «la colère du Dieu est révélée du ciel contre toute impiété» (1: 18), non pas la colère gouvernementale, mais la colère contre le pécheur; et tous ont péché et «n'atteignent pas»... à quoi? à ce que nous devrions être? à la loi? — Tout cela est tout simple. Mais la parole dit: «n'atteignent pas à la gloire de Dieu» (3: 23). Toutes les voies du christianisme ont pour fondement la gloire de Dieu. Il faut que vous marchiez dans la lumière, ou bien que vous n'ayez rien à faire avec Dieu. Ce Dieu n'est plus caché derrière un voile, donnant une loi qui établit ce que vous devez être; mais vous êtes appelés à marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière (1 Jean 1: 5-7). C'est de justification qu'il s'agit dans ce verset de l'épître aux Colossiens: «Rendons grâces au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière» (Colossiens 1: 12). Un homme qui est né de nouveau n'est pas par cela même rendu capable de participer à l'héritage etc.: étant vivifié, il sent le besoin d'être rendu tel, mais il lui faut une autre chose encore qui lui donne cette capacité, et cette chose, c'est la justification.

La première chose que nous apprenions relativement à l'évangile, c'est qu'il est «touchant son Fils Jésus Christ», non pas d'abord touchant nous. Les hommes ont perdu

de vue les droits de Christ: «Il est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui *lui obéissent*» (Hébreux 5: 9).

Ch.1:2-4. — Deux choses nous sont présentées ici dans la personne de Christ. Premièrement, Christ en rapport avec les promesses. On s'appuie sur des promesses: toutes les promesses ont été accomplies *en* lui et *par* lui; Christ est lui-même l'accomplissement de la promesse: «Car tout autant qu'il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui et en lui l'amen à la gloire de Dieu par nous (2 Corinthiens 1: 20), et cela par le moyen de son incarnation, de ses souffrances et de sa mort. «Né de la semence de David selon la chair» (1: 3), Christ accomplit les promesses. Je ne veux pas dire pourtant que nous n'ayons pas de précieuses promesses pour nous venir en aide dans le chemin. «La justice de Dieu est révélée dans l'évangile» (1: 17). L'apôtre ensuite poursuit son sujet, en établissant pourquoi il fallait qu'il y eût une justice de Dieu; il n'y avait pas de justice dans l'homme. La «sainteté» est liée à la nature de Dieu. — Ce qui me donne tant de hardiesse quant à l'évangile, c'est que «la justice de Dieu» y est révélée. Au chapitre 1, l'apôtre commence par établir le fait que la justice de Dieu est révélée du ciel. Au chapitre 2, il donne la preuve de ce fait et montre quelle est la condition de l'homme. Au chapitre 3, il nous dit d'abord quels sont les privilèges des Juifs; puis il ajoute: la chose même dont vous vous glorifiez est ce qui vous condamne, «Car», dit-il, «nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi» (3: 19), et «nous avons ci-devant accusé Juifs et Grecs d'être — tous sous le péché», — «tout le monde est coupable devant Dieu» (3: 9, 10, 19).

L'apôtre alors s'occupe de la question de la justification (3: 21). Ce dont nous avons besoin, c'est d'être en état de nous tenir dans la présence de Dieu et d'atteindre à la gloire de Dieu. La justice de Dieu a le témoignage de la loi et des prophètes. «L'Eternel notre justice» était annoncé par les prophètes, mais la justice de Dieu est *manifestée* maintenant; et maintenant «elle est manifestée sans loi». Quoique l'apôtre parle de justice, il ne va pas ici au delà de la foi au sang de Christ; et puis il introduit les saints de l'Ancien Testament. — «Par la *foi en son sang*», est-il dit (3: 25). La propitiation fait face à Dieu comme Juge saint et juste. Lorsqu'un homme a offensé un autre homme ou lui a fait quelque tort, celui-ci exige une propitiation qui est devenue nécessaire. Ici Dieu fournit la propitiation et présente Christ comme propitiatoire. Dieu avait usé de support envers les saints de l'Ancien Testament et il nous montre ici comment il est juste en agissant ainsi. La justice de Dieu est maintenant non seulement révélée, mais elle est aussi comptée à celui qui croit; et l'apôtre cite Abraham et David et fait voir que tous deux concourent à ce témoignage. La justification ou la justice ne va pas plus loin que le pardon ici (4: 3-5); la justification a une portée bien plus étendue; mais nous ne nous occupons pas de cela dans ce moment.

L'imputation de la justice, dans cette partie de l'épître, est la même chose que le pardon. En vue de quoi la propitiation est-elle faite? N'est-ce pas pour le péché, Dieu siégeant comme un juge et l'homme étant amené coupable devant lui?- La mort de Christ glorifie Dieu lui-même. Il est d'une importance immense de voir quel moyen Dieu emploie

pour ôter les péchés du vieil homme. Il est impossible qu'il y ait de la paix sans cela. C'est une autre chose de voir comment Dieu crée un homme nouveau.

Les chapitres qui nous occupent nous présentent deux caractères distincts de bénédiction: le chapitre 5, du verset 1 à 11, nous fait connaître le premier; le chapitre 8 nous montre le second. Le chapitre 5 nous apprend des choses plus élevées au sujet de Dieu que ne le fait le chapitre 8. Au chapitre 5, je trouve ce que Dieu est pour le pécheur, tandis qu'au chapitre 8, Dieu m'apprend ce qu'il est pour le nouvel homme en Christ. Au chapitre 5, Dieu est révélé plus pleinement dans l'absolue bonté de son caractère, parce que, dans ce chapitre, nous trouvons ses voies envers le pécheur coupable, et qui n'atteint pas à la gloire de Dieu (voyez 3: 23). Mais au chapitre 8, le saint est dans une position plus élevée: Dieu est «pour moi». En premier lieu (chapitre 5), Dieu est connu comme Celui qui justifie; ensuite (chapitre 8), il est connu comme Abba, Père. La première partie finit au verset 11 du chapitre 5: elle s'occupe des voies de Dieu envers le pécheur relativement à ses péchés. Ensuite vient la seconde partie: chapitre 5: 12 jusqu'à la fin du chapitre 8. La première partie n'a rien à faire avec l'expérience; j'y apprend que mes dettes sont payées, et cette pensée peut produire des sentiments très vifs de bonheur, comme nous voyons en effet au chapitre 5. La seconde partie, au contraire, a beaucoup à faire avec l'expérience. Elle dit: «Il n'y a pas de condamnation» etc. (8: 1); il ne s'agit donc pas de pécheurs. Au chapitre 4: 8, nous lisons: «Bienheureux est l'homme à qui le Seigneur n'aura pas compté le péché», et un homme dans ce sens est sans tache devant Dieu, Christ a fait l'expiation, et si vous croyez en lui, aucun péché ne vous sera imputé. Il n'est pas question de vivification dans la première partie; il n'y s'agit pas de la nature de l'homme, mais *des péchés* et du remède aux péchés, savoir: Christ mourant pour nos péchés. Dans la seconde partie, c'est *du péché* qu'il s'agit et du remède au péché, savoir: *notre* mort avec Christ. L'oeuvre tout entière a été accomplie à la croix, mais elle est présentée dans la résurrection. La résurrection est nécessaire pour que l'oeuvre soit complète, et il faut qu'elle soit complète pour être présentée. «Sachant que Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera aussi par Jésus et nous présentera avec vous» (2 Corinthiens 4: 14). La sanctification vient avant la justification, quand elles sont mentionnées ensemble: «Vous êtes lavés, sanctifiés, justifiés» (1 Corinthiens 6).

C'est le fruit, non pas l'arbre, qui est jugé dans la première partie, l'arbre lui-même est jugé dans la seconde partie. Le chapitre 3 parle de la foi au sang de Christ; le chapitre 4, de la foi au Dieu de résurrection. «Nous qui croyons en Celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus, notre Seigneur» (4: 24). Je trouve le pécheur dans ses péchés, Christ mourant pour lui et les péchés non-imputés au pécheur: Un homme a fait ceci et cela et autre chose encore, et Christ est mort pour lui. Dieu a ressuscité Christ et je crois en lui et je suis justifié. Dieu a ratifié. La justification n'était pas complète à la croix; l'oeuvre par laquelle nous sommes justifiés l'était; mais je n'en acquies pas la certitude avant que j'aie vu Christ ressuscité. «Si Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore dans vos péchés» (1 Corinthiens 15: 17). Si celui qui est ma caution n'est pas sorti de prison, je ne puis pas dire que je suis

justifié. Si j'avais été mis en prison pour la dette d'un autre, mon acquittement — non pas le paiement de sa dette par moi, serait sa justification. Il faut non seulement que l'hypothèque soit payée, mais aussi que l'acte soit signé. L'oeuvre accomplie sur la croix est ce par quoi je suis justifié; Christ est ressuscité, afin que nous fussions justifiés. Il a été livré — nos offenses étant devant la pensée de Dieu; il est ressuscité — notre justification étant devant la pensée de Dieu.

Le chapitre 5 commence ainsi par ces paroles: «Ayant donc été justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu». Ici nous trouvons tout à la fois le passé, le présent et l'avenir: nous sommes *justifiés* quant au passé; nous avons la paix avec Dieu et nous sommes dans la *faveur* de Dieu, quant au présent; et nous nous réjouissons dans l'espérance de *la gloire* de Dieu quant à l'avenir. La paix, la faveur de Dieu, la gloire, que pouvons-nous désirer de plus? Nous passerons peut-être par toutes sortes de tribulations ici-bas, mais quelle grâce: Dieu me voit juste devant Lui. Il ne détourne jamais ses yeux de dessus le juste. Je suis un homme juste; et maintenant je puis me glorifier dans mes tribulations (5: 3 et suivants). J'ai le secret de toutes ces choses: elles m'ont appris non seulement ce que je suis, mais aussi ce que Dieu est. J'ai le Saint Esprit en moi comme une conséquence de la justification et il répand l'amour de Dieu dans mon coeur. Je puis aussi me réjouir en Dieu lui-même (devant qui, au chapitre 3, j'étais coupable et j'avais la bouche fermée), me réjouir non seulement de ce que je me connais moi-même, mais de ce que je connais Dieu, — Dieu dans sa bonté propre et absolue. La paix est quelque chose de plus complet, de plus profond que la joie; quand je sais que tout est réglé et que je suis réconcilié avec Dieu, alors j'ai la paix. Un homme peut avoir de la joie et cependant ne pas se savoir encore réconcilié. Le fils prodigue a pu éprouver une certaine mesure de joie en quittant le pays éloigné; mais il n'a pas la paix, aussi longtemps qu'il n'a pas rencontré le père et qu'il ne sait pas ce que le coeur du père est pour lui. Tout ceci, il faut bien le remarquer, est individuel. Ce sont mes péchés, ma paix, ma joie: vous avez les vôtres. Mais une fois que nous sommes arrivés au verset 12 du chapitre 5, tous sont renfermés en un seul: tous, tombés en un seul homme. Il a été question d'abord des *actions* de l'homme, maintenant il s'agit de la *condition* de l'homme. Adam nous a tous perdus. C'est de l'état de la race qu'il est question, non pas de l'état de l'individu. Je me suis entièrement éloigné de Dieu et j'ai une nature qui est éloignée de Dieu. Quand on arrive à se connaître ainsi, sans aucune connaissance de la grâce de Dieu, on est poussé forcément au désespoir; mais Dieu ne permet jamais qu'il en soit absolument ainsi: la grâce a effacé

53

ton péché, dit Dieu. Et puis Dieu dit une autre chose: «Tu es mort». Mais, si je regarde à mon expérience, je trouve qu'elle contredit cette déclaration et je dis: «Comment est-il possible que je sois mort, alors que je trouve ma nature vivante? Je me suis mis en colère...»

Au chapitre 5, verset 12 nous arrivons à la nature: je suis plus tourmenté au sujet du péché qui est en moi qu'au sujet de mes péchés passés. Mais Dieu nous fournit aussi le remède en même temps, et il dit non pas que Christ est mort pour mes péchés, mais que

moi je suis mort avec Christ au péché. La doctrine dit: «par l'obéissance d'un seul» et «par la désobéissance d'un seul» (5: 19). Ainsi si, par l'obéissance d'un seul je suis constitué juste, je puis donc, direz-vous, vivre comme il me plaît? Non, dit l'apôtre «Vous êtes morts». Comment puis-je continuer de vivre, si je suis mort? C'est ici la justification de vie: c'est le côté positif de la justification maintenant: «Il n'y a donc, maintenant, aucune condamnation pour ceux qui sont *dans le Christ Jésus*» (8: 1); et comme les onze premiers versets du chapitre 5 nous font connaître les privilèges du croyant, comme le résultat de ce que l'apôtre a démontré dans la partie précédente de l'épître, (savoir, Christ mourant pour nos péchés), de même au chapitre 8, nous apprenons les privilèges qui sont le résultat de ce que l'apôtre a développé depuis le verset 12 du chapitre 5 jusqu'à la fin du chapitre 7.

Dans la première partie, nous apprenons que ce que le pécheur a fait est effacé; dans la seconde partie, il s'agit de ce que le pécheur est en lui-même: l'acceptation se rattacherait donc à la seconde partie. La justice imputée n'est pas la même *chose* que de tenir quelqu'un pour juste. Si je paie les dettes de quelqu'un, cette personne est tenue pour juste, tandis que le caractère de la justice imputée est quelque chose qui se continue. «Le péché n'est pas imputé quand il n'y a pas de loi» (5: 13). C'est aussi simple que l'ABC. Comment un homme peut-il transgresser une loi quand aucune loi ne lui a été donnée? Vous ne pouvez pas dire à un homme d'entre les nations: «Tu as transgressé le cinquième commandement», par la raison que la loi ne lui a jamais été donnée. Au chapitre 6, verset 7 du livre d'Osée, nous lisons: «Comme Adam, ils ont transgressé l'alliance (*)». Adam reçut un commandement, et il vécut aussi longtemps qu'il y obéit; et sous Moïse, Israël reçut la loi par laquelle il devait vivre s'il la gardait; mais depuis Adam jusqu'à Moïse il n'y eut pas de commandement; cependant la mort régna sur ceux qui n'avaient enfreint aucun commandement donné. — Il n'est pas question de *pardon* ici: *le péché* n'est jamais pardonné, il est condamné. «Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché», et pour sacrifice pour le péché, a *condamné* le péché dans la chair» ([Romains 8: 3](#)). On est délivré du péché par la mort. Si un homme meurt, il en a fini avec le péché.

(*) *Note du traducteur: C'est ainsi en effet qu'il faut lire ce passage.*

Chapitre 5: 15. Nous voyons que la grâce doit s'étendre aussi loin que le péché: la grâce est présentée au monde tout entier, mais son application est restreinte à ceux qui en reçoivent le don. «Comme par une seule offense, les conséquences de cette offense furent envers tous les hommes en condamnation, ainsi aussi par une seule justice accomplie, les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes en justification de vie» (verset 18). La «seule justice», comme don de Dieu, est à l'adresse de tous, mais elle est sur ceux-là, seulement, qui croient (3: 22). Le contraste ici (5: 18) n'est pas entre les personnes, mais entre la «seule offense» et la «seule justice». Le don de la justice est «envers tous»: précisément comme le péché d'Adam s'étend sur la race tout entière, ainsi aussi la «seule justice» est «envers» tous les hommes en «justification *de vie*». Ici la justification est liée à la vie — ce n'est pas seulement la justification de mes péchés que j'ai trouvée; mais j'ai acquis la vie (verset 20). «La loi» est introduite à une certaine époque. La loi exigeait que

l'homme se fit une justice à lui-même. «La loi est intervenue afin que l'offense abondât»: non pas afin que le péché abondât, mais *l'offense*. Dieu n'a jamais fait abonder le péché. Le péché a abondé sur la race tout entière, et là la grâce surabonde. La loi ne rendait pas seulement le péché plus manifeste, elle en aggravait aussi le caractère: l'autorité de Dieu a été introduite et méprisée. Un enfant peut faire mal sans le savoir, mais aussitôt que le père lui a donné un commandement à ce sujet, ce que l'enfant fait devient de la désobéissance.

Ce qui au chapitre 2: 12 est traduit par: péché «sans loi», est le même mot que nous trouvons dans la première épître de Jean, chapitre 3: 4, «le péché est l'iniquité», c'est-à-dire une marche sans loi.

Quelle est la signification du verset 26 du chapitre 9 de l'épître aux Hébreux: «Christ a aboli le péché par le sacrifice de lui-même?» Je crois qu'elle s'étend jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre où la justice habite. Il en est de même du passage: «L'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (Jean 1: 29). L'oeuvre qui accomplit l'abolition du péché est faite, mais la *puissance* n'est pas encore déployée pour l'ôter effectivement. La première épître de Jean nous parle de «la propitiation», «pour le monde entier» (1 Jean 2: 2); elle veut dire par là que l'expiation a été faite et que le sang est sur le propitiatoire, de sorte que tout obstacle est ôté. Au chapitre 9 de l'épître aux Hébreux, aux versets 26 et 28, nous trouvons les deux choses: le péché «aboli» et les péchés «portés», précisément comme au jour de l'expiation (Lévitique 16), nous avons l'offrande pour le péché et le bouc Hazazel. On faisait premièrement aspersion du sang du sacrifice pour le péché sur le propitiatoire et devant le propitiatoire; ensuite les péchés d'Israël étaient confessés sur la tête du bouc Hazazel. Le sang sur le propitiatoire, maintenant, est le fondement sur lequel le pécheur est invité à s'approcher. Je dis maintenant au pécheur: Christ est mort, et le sang est sur le propitiatoire; et tu seras reçu si tu viens. S'il accepte l'invitation, je puis lui dire davantage, c'est-à-dire, le Seigneur Jésus n'a pas seulement aboli le péché, mais il a porté tous les péchés et les a confessés comme si c'étaient les siens propres, et ils sont tous effacés. Il n'est jamais dit que Christ soit mort pour *les péchés* du monde.

Chapitre 6: 7. Je suis mort, et justifié du péché: maintenant je puis me tenir pour mort. Ce n'est plus *moi*; j'ai eu assez du *moi*; maintenant Christ est *moi*. Si je suis vivant par Christ, c'est que je mourus par Christ: «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis *plus moi, mais Christ vit en moi*» (Galates 2: 20). Un jeune homme avait des dettes, mais son père les a payées et a fait de lui son associé dans ses propres affaires. Dès lors le jeune homme ne parle pas de *mes* affaires, *mes* intérêts, etc.; il dit: *nos* affaires, *nos* intérêts. Mais ici, dans l'épître aux Romains, tout reste individuel; il n'est pas question d'union, d'être ressuscités avec Christ.

Les épîtres aux Romains, aux Colossiens et aux Ephésiens, nous présentent trois degrés de progrès: dans l'épître aux Romains nous sommes morts *avec* Christ et vivant par lui; dans l'épître aux Colossiens, morts avec Christ et ressuscités avec lui; et dans l'épître aux Ephésiens, étant morts dans nos fautes et nos péchés, nous sommes vivifiés ensemble avec le Christ, ressuscités ensemble et assis ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus.

L'épître aux Romains nous montre l'homme, individuellement, délivré de ce qu'il était comme enfant d'Adam, et obtenant les privilèges d'un enfant de Dieu. Chapitre 6: 16: Maintenant vous êtes parfaitement libre. Qu'allez-vous faire de vous-même? Vous étiez l'esclave du péché: maintenant livrez-vous vous-même à Dieu. Au chapitre 7 le même principe est appliqué à la loi: étant mort à la loi par le corps de Christ, je suis maintenant à Christ, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts. L'apôtre veut nous faire comprendre que nous ne pouvons avoir à la fois Christ et la loi (*). Ce n'est pas la loi qui est morte, c'est moi qui suis mort. La loi est le geôlier, moi je suis le prisonnier. L'erreur qu'on fait ordinairement, c'est qu'on fait mourir le geôlier, au lieu du prisonnier. Le geôlier n'est pas mort, tandis que le prisonnier l'est.

(*) Le verset 6 doit être rendu ainsi: «Etant morts dans ce à quoi nous étions tenus».

Maintenant si vous regardez en arrière, vous verrez quelle est la condition d'un homme sous la loi. Le chapitre 7 est l'expérience d'une âme vivifiée, sous la loi: ici il s'agit d'expérience, non pas dans la première partie de l'épître: quand un homme n'est pas absolument sans loi ni frein, la conscience le place sous la loi. Il dit: je devrais faire ceci et je devrais faire cela. Les véritables ultra-calvinistes placent un homme dans la situation décrite au chapitre 7, et le tiennent là; ils le placent dans le chapitre 7 avant qu'il arrive au chapitre 3. Les chapitres 2 et 3 traitent de ce qu'un homme a fait; au chapitre 7 il s'agit de ce que l'homme est en lui-même. Ce n'est pas que je me sois rendu coupable de choses mauvaises, mais: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien» (7: 18); et ceci, je dois l'apprendre par l'expérience, non pas seulement le savoir comme doctrine.

L'homme apprend trois choses: premièrement, qu'en lui-même, c'est-à-dire, en sa chair, il n'habite point de bien; secondement, que sa chair n'est pas *lui*, car il la hait; et troisièmement, que la chair est plus forte que lui et il appelle la délivrance. — Dieu amène ainsi un homme à la pleine connaissance de lui-même, et alors l'homme dit: «Misérable homme que je suis, *qui* me délivrera etc.» (7: 24) ? Alors *Christ* paraît et la pleine délivrance du chapitre 8.

«Quand nous étions dans la chair» (7: 5). Un grand nombre de chrétiens ne savent peut-être pas du tout ce que signifie ce passage: il nous dit l'état dans lequel nous étions dans le passé. Ce chapitre est expérimental et la vérité doit être reçue, non pas simplement comme une théorie, mais expérimentalement. Dire que mes péchés sont pardonnés, ce n'est pas de l'expérience; mais quand vous me dites quelque chose au sujet de moi-même, mon expérience y répond ou n'y répond pas. Nous n'en avons jamais fini avec la chair, tant que nous n'avons pas reconnu combien elle est foncièrement corrompue. Il faut que j'apprenne à dire: «Ce n'est pas *moi*», quoique je ne doive pas le dire avec légèreté, parce que, comme enfant d'Adam responsable, c'est en effet *moi*; mais j'ai trouvé un autre *moi*. Pour ce qui est de la chair, il n'est pas question de *pardon*: je ne pardonne pas à un pouvoir offensant; j'ai besoin d'en être *délivré*. — Dans l'épître aux Romains, la vérité que je suis

vivant en Christ est présentée comme un fait; mais la doctrine qui s'y rapporte n'est pas développée comme dans l'épître aux Ephésiens.

Plus nous sommes spirituels, plus nous discernons l'infinie valeur de la *croix*. — «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus» (2 Corinthiens 4: 10), la tenant toujours devant ma foi, appliquant la croix à la chair, parce que je ne suis pas *dans la chair*, autrement je ne pourrais pas le faire.

On parle quelquefois de la question de savoir si les *péchés futurs* nous sont pardonnés. Tous mes péchés étaient futurs quand Christ est mort pour mes péchés; mais je ne devrais pas parler de péchés futurs; il y a suffisamment de grâce pour me garder de les commettre, et je ne dois pas les excuser. Nous avons à apprendre ce que sont des péchés. — Christ, ayant satisfait aux conséquences de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, devient pour moi l'arbre de vie.

Romains 5: 1-11, nous montre ce que Dieu est en amour pour le pécheur. Le chapitre 8 nous dit quelle est la condition du croyant en relation avec Dieu. — N'aimeriez-vous pas à vous trouver meilleur *en vous-même*? C'est là le *moi*.

Il Dispensatore

ME 1870 page 60

Nous nous faisons un plaisir d'annoncer que notre frère G. Biava publie en italien, depuis le 1 janvier, une petite feuille d'instruction et d'édification chrétiennes. Elle est intitulée: «Il Dispensatore», ou le Dispensateur, avec ces deux épigraphes bien choisies: 1 Pierre 5: 10 et 1 Corinthiens 4: 2. Ce petit journal paraît le 2^e et le 4^e samedi de chaque mois. Le prix d'abonnement annuel n'est que de francs 1,50 pour l'Italie; de francs 2, pour la Suisse; de francs 3, pour la France; de francs 4 pour l'Angleterre, franco à destination. Dans son 3^e numéro du 12 février, notre frère nous apprend que ce modeste journal a été si bien accueilli, qu'il en augmentera quelquefois du double les colonnes (8 pages au lieu de 4). Nous y avons remarqué d'excellents articles, entre autres un qui a paru dans le «*Messenger évangélique*» de 1863, sous le titre de [«Ressources pour les temps fâcheux»](#); d'autres, sur le «Jugement de soi-même», «la Repentance», etc. Nous demandons à Dieu de bénir abondamment cette publication fidèle, et nous engageons ceux de nos frères qui savent l'italien, et aussi ceux qui ont à leur portée des Italiens, auxquels ils voudraient procurer une lecture saine et vraiment évangélique, à encourager le cher éditeur en s'abonnant à son Dispensatore. S'adresser pour cela al Signor Giacomo Biava, 12, Corso a Piazza d'Armi, Torino.

L'Ecriture et la place qui lui appartient dans les jours où nous vivons

2 Timothée Darby J.N. ME 1870 page 61

Permettez-moi de vous adresser quelques lignes dans lesquelles vous ne trouverez rien de bien nouveau, mais dans lesquelles j'attire votre attention sur un sujet, sur lequel il est de la plus haute importance de nos jours d'être simple et décidé.

La seconde épître de Paul à Timothée nous présente, comme on l'a remarqué depuis longtemps, la ruine de l'Eglise dans sa position terrestre, et le coeur de l'apôtre, profondément affecté par cette ruine, comme il devait en être, sous l'action de l'Esprit de Dieu, chez celui qui avait été l'instrument de Dieu pour poser le fondement de l'édifice. L'épître individualise le devoir du chrétien; et c'est là un grand et important principe dans des jours comme les nôtres, où l'Eglise, ou du moins ce qu'on appelle ainsi, — de fait le clergé, — renouvelle ses prétentions à gouverner les consciences.

La seconde épître à Timothée ne nous présente pas, comme l'épître aux Ephésiens, l'Eglise selon le conseil de Dieu dans les lieux célestes, dans son vrai caractère pleinement révélé: elle ne nous donne pas non plus, comme la première épître à Timothée, l'ordre de l'Eglise sur la terre; mais nous y trouvons la vie et le salut, maintenant pleinement révélés en Christ (chapitre 1: 1, 9, 10), avec une piété qu'on pouvait rencontrer chez des Juifs comme tels et dans laquelle Paul pouvait parler de ses «ancêtres». L'Eglise en effet n'est pas mentionnée du tout dans cette épître, non pas que la communion des saints soit passée sous silence, car l'apôtre en parle expressément; mais la communion est bornée à ceux dans lesquels on sait que la pureté de coeur existe, pureté dont la réalité n'était pas mise en question aux premiers jours de l'Eglise. *Alors*, ceux qui se présentaient étaient reçus; seulement le Seigneur prenait soin de la pureté de l'assemblée et manifestait les siens, ajoutant à l'Eglise tous les jours ceux qui devaient être sauvés. *Maintenant*, «Dieu connaît ceux qui sont siens», et la responsabilité pèse sur quiconque prononce le nom du Seigneur de se retirer de l'iniquité, et le croyant doit poursuivre la voie de la paix et de la grâce «avec tous ceux qui invoquent d'un coeur *pur* le Seigneur».

Deux points sont placés ici devant le croyant pour guider ses pas, d'abord sa conduite individuelle, en comprenant dans celle-ci sa conduite à l'égard d'autres personnes individuellement, et puis sa relation avec la profession publique du christianisme dans le monde.

Quant au premier de ces deux points, le croyant, je l'ai dit, doit «se retirer de l'iniquité». La nature du christianisme est telle qu'il ne peut pas s'associer au mal dans la marche. Le croyant se purifie lui-même (car c'est ici un devoir individuel) des vases à déshonneur que, dans une grande maison, il s'attend à rencontrer. Il recherche la

communion de ceux qui joignent à la profession de Christ «un coeur pur» d'où la profession découle. Le chapitre 2 est aussi clair et positif que possible sur ce point: c'est une question de responsabilité individuelle, et il est important d'en saisir les deux côtés. Si l'on ne saisit que le premier, c'est-à-dire la séparation d'avec l'iniquité et la purification d'avec les vases à déshonneur, la conscience peut être droite; mais on aura un esprit de jugement et de propre justice. Si, au contraire, oubliant le premier, on ne saisit que le second, c'est-à-dire la recherche de la communion avec ceux qui sont purs de coeur, la conscience sera relâchée et la fidélité à Christ et l'obéissance seront plus ou moins perdues. Il faut que le coeur soit pratiquement engagé dans l'amour du peuple de Dieu et dans la communion des saints et il faut en même temps que la conscience soit pure et fidèle, comme en ayant fini avec le mal quand le mal domine et est toléré partout.

Quant au second des deux grands points que j'ai signalés, savoir notre relation avec la profession publique du christianisme dans le monde, le chapitre 3 de l'épître nous fournit des directions non moins claires. Le péril des derniers jours gît dans une forme de piété, la puissance de la piété étant reniée. La direction est aussi simple que positive: «*Evite de telles gens*». Là où est la forme sans la puissance, nous ne devons pas aller; et plus que cela, dans un sens positif, nous devons nous retirer de telles gens. Toutefois cela encore, en soi-même, dans les jours périlleux, n'est pas suffisant, car au milieu de la ruine de la piété pratique et du dévouement dans le monde évangélique professant, bien des hommes, dont les principes sont beaucoup plus faux que ceux des masses, mènent individuellement une vie de grand dévouement, — souvent, hélas! d'après des principes, en eux-mêmes mortels. — Or, c'est un piège dangereux quand le dévouement est associé à la fausse doctrine et à la mondanité, et non à un degré de plus de vérité substantielle. Il n'en est pas ainsi, si l'effet est saisi dans son ensemble; loin de là; mais des cas particuliers, et le feu de premières impressions produisent assez d'effet pour faire, de la piété de certaines personnes, un piège induisant les hommes à recevoir de fausses doctrines et à tomber entre les mains de Satan, car c'est ce qui a lieu réellement quand le dévouement est basé sur un vrai déni de la grâce et de la vérité de l'évangile.

Un autre point, par conséquent, est mis en lumière ici, savoir *l'autorité* avec laquelle nos âmes sont directement en communion, l'autorité sur laquelle notre conduite repose, le principe gouvernant qui la dirige, et puis l'application à l'âme individuelle de cette autorité et de ce principe. Cette application est-elle médiate ou immédiate? A-t-elle lieu par l'intervention de l'Eglise comme autorité intermédiaire entre moi et Dieu, ou bien s'agit-il d'un rapport direct et immédiat de mon âme avec Dieu, et d'une soumission immédiate à l'autorité de sa Parole? Je n'ai pas besoin de le dire: tout est immédiat ici; et ce n'est là en aucune manière rejeter le ministère. Si quelqu'un connaît «*la Parole*» mieux que moi, s'il a plus de puissance spirituelle que moi, il peut me venir en aide, et ce service auquel il s'adonne est selon la pensée et la volonté de Dieu. Or, celui qui me vient en aide ainsi ne se place pas entre moi et la Parole, mais il m'amène à une connaissance plus complète de ce que Dieu dit dans cette Parole, mon âme n'est que d'autant plus en relation

immédiate avec Dieu par sa Parole. Cette parole seule est le principe gouvernant et la mesure de ma responsabilité, l'expression de l'autorité de Dieu, sur moi. Une autre personne, je le répète, peut être un instrument pour me placer là plus complètement, mais en m'initiant davantage à ce que Dieu a dit, elle ne fait que me placer ainsi plus complètement et plus étroitement en relation immédiate avec Dieu par sa Parole et ne me fait en aucune manière sortir de cette relation. Ma relation est une relation directe avec Dieu et les droits de Dieu sont absolus, ils embrassent mon être tout entier: Dieu a droit à mon obéissance tout entière. Il exerce son autorité immédiatement par la Parole. Cette Parole peut sanctionner, et sanctionne en effet des devoirs vis-à-vis d'autres personnes, mais ces devoirs sont reconnus par l'autorité de la Parole, — par l'autorité de Dieu dans sa Parole, — et dans l'obéissance à la Parole, — à Dieu dans sa Parole. Il faut que je satisfasse à toutes les obligations des différentes relations dans lesquelles Dieu m'a placé, — mais par la Parole et selon la Parole. A la relation immédiate et première, celle qui domine tout, est avec Dieu par la Parole. Elle a la préséance sur toutes les autres, elle gouverne toutes les autres et réclame une soumission absolue et immédiate. «Il faut obéir» est le drapeau du chrétien; mais Dieu, qui s'est révélé lui-même entièrement et qui se révèle lui-même immédiatement à nous par la Parole, a un droit absolu sur nous et: «Il faut obéir à DIEU plutôt qu'aux hommes» (Actes des Apôtres 5: 29; comp. 4: 19, 20).

Il peut arriver que l'Eglise doive être jugée et c'est ce qui a lieu en effet. Le chrétien individuellement doit en tenir compte; il est appelé à juger l'Eglise, en sorte que *l'Eglise* ne peut pas avoir autorité sur lui comme loi souveraine, pour son âme. Il est tenu de reconnaître la Parole de Dieu comme la loi suprême et la norme de la vérité et de la conduite, ayant autorité immédiatement de la part de Dieu sur son âme, sans que rien autre puisse avoir place entre lui et Dieu. Il est évident que je ne parle pas ici de la discipline d'une assemblée, exercée selon cette Parole, — cette Parole qui l'ordonne reconnaître sa validité, mais de ce qui, en matière religieuse et en *toute* matière, fait loi et autorité en dernier ressort.

Il se présente en apparence une autre question, mais qui au fond n'en est pas une; est-ce que l'âme reçoit la Parole immédiatement et est-elle responsable à Dieu pour elle-même selon l'autorité de cette Parole? Ou bien est-ce qu'autre chose peut venir s'interposer avec autorité entre l'âme et la Parole, en sorte que l'âme ne soit pas immédiatement responsable envers Dieu selon cette Parole? La seule question est réellement celle-ci: La Parole de Dieu est-elle adressée immédiatement à la conscience de l'homme, en sorte qu'elle le constitue responsable quand elle lui est ainsi adressée? Aucun homme, dans son bon sens, ne voudra nier que, si Dieu révèle quoi que ce soit à un homme, cet homme doive y prêter attention. L'incrédulité peut contester le fait qu'il y a une Parole de Dieu et les catholiques romains se placent souvent sur ce terrain dans la controverse en mettant la chose en question. Comment savez-vous, disent-ils, qu'il y a une Parole de Dieu? Moi, je suppose ici qu'il y a une Parole de Dieu et je demande: est-ce que l'autorité de cette Parole sur mon âme est immédiate, ou bien est-ce que maintenant que je possède cette Parole, il

y a quoi que ce soit entre elle et mon âme? L'autorité des oracles de Dieu est-elle absolue, immédiate? Ces oracles me placent-ils sous une obligation qui ne tolère pas que rien vienne se placer entre eux et mon âme ou limiter ou modifier leur autorité?

A cette occasion je ferai remarquer en passant que, sauf trois épîtres, tous les écrits du Nouveau Testament, et pour autant que le principe dont je parle est en question, tous les écrits de l'Ancien Testament aussi, ont été adressés, non à ceux qu'on appelle le clergé, mais par le clergé au peuple. La prétention du clergé de posséder ces écrits en tant que clergé, et comme lui étant adressés n'est que folie: ces écrits ont été adressés expressément au peuple chrétien par ceux auxquels Dieu avait donné mission de le faire. C'est un fait avéré. Dans l'un de ses écrits, sa première lettre aux Thessaloniens, Paul adjure expressément ceux-ci d'avoir soin «que la lettre soit lue à tous les saints frères» (1 Thessaloniens 5: 27) et ils étaient des chrétiens tout nouveau-nés. Si ceux qui professent le christianisme sont si ignorants maintenant qu'ils ne peuvent pas comprendre les choses que Paul écrivait ainsi «pour tous les saints frères», il faut en chercher la cause dans le fait de l'enseignement séculaire de l'Eglise; et cette incapacité à comprendre disparaît là où il y a de l'humilité et où l'on s'attend à la grâce de Dieu. «L'entrée de sa Parole illumine et donne de l'intelligence aux simples». «Je suis devenu plus intelligent que ceux qui m'avaient enseignés, parce que les témoignages sont mon entretien (Psaumes 119: 130, 99). «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45), telle est la promesse que Dieu nous a donnée.

Mais quelque importante d'ailleurs que soit cette vérité, je reviens à l'objet spécial de ces lignes qui est moins général. Je parlais des instructions que l'apôtre donnait dans des épîtres qui furent adressées à un homme, dans lequel il avait la plus grande confiance comme serviteur et comme homme de Dieu, à un homme qui avait travaillé avec lui dans l'Evangile comme un fils avec son père, et auquel il pouvait communiquer ses sentiments les plus intimes et dire ce qui était nécessaire pour l'Eglise, quand les jours mauvais viendraient où les hommes auraient la forme de la piété en en reniant la force, et placeraient ainsi la conscience dans *l'obligation* de juger l'état de l'Eglise; je parle d'une épître, en particulier, dans laquelle l'apôtre nous a révélé le jugement de Christ et nous a invités à nous soumettre à ce jugement et à agir en conséquence, — d'une épître, en un mot, qui n'apporte pas au chrétien des vérités et des instructions générales, quelque précieuses qu'elles soient, mais qui lui fournit des directions particulières pour les temps fâcheux des derniers jours. Ces directions et cette révélation du jugement de l'Eglise sont de la plus haute importance en présence de l'histoire tout entière de l'Eglise.

Nous savons comment on a longtemps maintenu le principe de la soumission à l'Eglise et par lui les ténèbres, et comment on a longtemps et soigneusement confondu l'Eglise, telle que Christ l'a aimée, la sanctifiée et se la présentera à lui-même sans tache ni ride, avec l'édifice de bois et de chaume qui, comme ces mêmes gens l'admettent, s'est développé et se présente à nous sous la forme d'un grand corps mondain mélangé; une Eglise aussi inique ou plus inique que le monde. On a enseigné soigneusement, Cyprien et divers autres

en sont témoins, que le Saint Esprit était là et ne pouvait être nulle autre part, et que tous ceux qui étaient en dehors de la forme extérieure étaient perdus. On a si rigoureusement enseigné cette doctrine que, alors que ce même Cyprien confesse que l'état de l'Eglise — les évêques et tout le reste avec eux, — est désastreux, un état aussi triste que celui du monde, en sorte que la plus terrible persécution n'était qu'un léger châtement absolument nécessaire, on a maintenu que si quelqu'un, pressé par sa conscience, quittait cette chose inique, il perdait absolument le salut et la vie éternelle: on a établi qu'il n'y avait de grâce nulle part ailleurs (*). Par la manière, avec laquelle on insistait ainsi sur les privilèges d'une église dont on reconnaissait la corruption, des âmes aussi qui reculaient devant ce qui déshonorait Christ devenaient la proie de ceux qui étaient réellement des hérétiques ou des fanatiques, quand leurs consciences ne pouvaient plus supporter l'état moral du grand corps extérieur, qui prenait et réclamait la place de l'Eglise de Dieu. C'est assurément une des douloureuses pages de l'histoire de l'Eglise que celle qui nous montre des hommes abandonnant le grand corps ecclésiastique, que l'immoralité et l'idolâtrie la plus grossière avaient envahi, pour tomber souvent entre les mains de ceux que Satan suscitait pour troubler et ruiner le témoignage de Dieu, ou se mêler avec eux. L'Eglise primitive ne s'est jamais défendue contre les attaques de l'hérésie par la vérité que les Irénée mêmes (sauf dans une certaine mesure peut-être), les Tertullien, les Cyprien et d'autres n'avaient pas, mais par ses propres prétentions à tout posséder et cela en vertu d'un titre héréditaire. Ceux qui étaient moins rigoureux étaient eux-mêmes des philosophes bien éloignés de la vérité, tels que Clément d'Alexandrie, Origène; faisant une certaine différence entre certains hérétiques et d'autres; mais, après cela, le schisme ou l'hérésie étaient également fatals (**). et si plus tard on fit une différence entre celle-ci et celui-là, lotit le monde s'accordait néanmoins pour refuser le salut indistinctement à ceux qui y tombaient, ou les brûler quand les bûchers devinrent la coutume de l'Eglise.

(*) Il est quelque peu étrange que celui que Cyprien appelait toujours son Maître quitta l'Eglise ainsi. C'est aujourd'hui une des difficultés des théologiens de distinguer les écrits de ce père qui datent d'avant ou d'après le moment où il abandonna le grand corps ecclésiastique extérieur.

(**) C'est un fait curieux, dans les annales de l'Eglise, que ce qui a fait de Cyprien le champion opiniâtre de l'unité de l'Eglise et de la doctrine qu'il n'y avait de grâce nulle autre part, a été finalement abandonné et condamné par l'Eglise universelle, savoir la validité du baptême schismatique ou hérétique. — Cyprien n'a jamais été conséquent avec lui-même.

Si c'est là l'histoire de l'Eglise, de quelle importance n'est-il pas de reconnaître que chacun, pour lui-même, est *tenu* de juger l'état de l'Eglise professante; ceux qui avaient des oreilles ont été appelés de tout temps à reconnaître le jugement de Christ sur l'état de l'Eglise et à se soumettre à la Parole à cet égard: en écoutant, chacun eût appris ainsi à ne pas confondre le corps de Christ avec le corps professant (*). Mais le chapitre 3, de la seconde épître à Timothée nous donne une direction de plus; l'épître nous invite expressément à éviter ceux qui renient la puissance de la piété, tout en en gardant la forme. Or si je suis individuellement appelé à reconnaître le jugement de Christ quant à l'état de l'Eglise et à agir en conséquence, quelle que soit d'ailleurs cette action, l'Eglise dès lors a cessé d'être *une autorité* et elle est jugée par la Parole, à laquelle je suis expressément

appelé à prêter mon attention dans ce jugement qu'elle prononce; le jugement de l'Eglise comme corps professant ne peut pas être une autorité qui gouverne mon jugement spirituel, dans lequel je suis tenu de suivre la Parole qui juge l'Eglise elle-même dans son esprit et dans son état. Christ nous appelle *individuellement*, expressément, à écouter ce que l'Esprit dit aux églises (comp. Apocalypse 2: 7, 11, 17; 3: 6, 13, 22), non pas ce que l'Eglise dit, mais ce qui est dit aux églises. Je ne parle pas ici des conséquences qui peuvent en découler (les chapitres 2 et 3 de la seconde épître de Timothée sont clairs sur ce point), mais de ce fait que chacun *individuellement* est appelé à écouter ce que Christ dit de l'état de l'Eglise. Il est digne de remarque que c'est à Ephèse, où il y avait tant de bénédiction et de privilèges (voyez l'épître aux Ephésiens et Apocalypse 2: 1-7) que le fait dont je parle s'accomplit pour la première fois. Le vase de la plus glorieuse grâce, Ephèse, représente la chute de l'Eglise, le point de départ de son premier état, et reçoit le solennel avertissement: «J'ôterai ton chandelier de son lieu». Toutefois je ne veux pas dire autre chose maintenant, sinon que chacun, comme tel *individuellement*, est appelé à écouter Christ et à se soumettre au jugement qu'il prononce. Chacun individuellement pour lui-même est tenu de recevoir immédiatement de Christ, ou de l'Esprit par la Parole, ce qu'Il dit, non seulement indépendamment de l'autorité de l'Eglise, mais même quant à l'Eglise elle-même. Se soumettre ainsi à la Parole est même la preuve que quelqu'un a des oreilles pour entendre, pour entendre Christ, pour entendre ce que l'Esprit dit.

(*) Augustin était dans cette erreur, tout en insistant sur ce que tous ceux qui se séparaient du corps professant étaient perdus, et en faisant du jour du jugement le temps de la séparation et une sorte de purgatoire.

Quel est donc le principe qui doit gouverner le fidèle, une fois que la chrétienté a pris la forme de la piété sans la puissance, comme l'apôtre annonce clairement qu'il en arriverait dans les temps fâcheux des derniers jours, alors que les chrétiens auront à se détourner de la forme de la piété. Ce principe nous est présenté sous une double face.

L'autorité ne peut pas être l'Eglise, car c'est l'Eglise qui nous a amenés dans les temps fâcheux, et je me trouve dans le cas d'avoir à me retirer de l'état de choses général, les hommes ayant revêtu la forme de la piété sans la puissance. Il n'y a ni principe, ni autorité pour me retenir dans un pareil état de choses; je suis tenu de le reconnaître et de m'en retirer. Le principe vrai qui doit me gouverner, c'est *d'abord* la connaissance de la personne de qui j'ai tout appris; *ensuite* les Ecritures.

Le premier de ces principes est aussi simple qu'important. Une tradition s'établit; personne ne sait de qui elle vient. On me dit que le fait que «l'Eglise l'a conservée» est une sûre base de foi. Mais Paul dit: Non; il faut que tu saches «de qui tu as appris». On répond: «Des Pères» ou «avec leur consentement». Mais on ne me donne ainsi aucune source authentique. Timothée savait qu'il avait appris les choses qu'il savait de l'apôtre Paul, un homme divinement inspiré, un docteur autorisé, — et ainsi les choses étaient sûres. Aucun enseignement de l'église, aucune tradition, quelque universelle qu'elle soit, ne peut m'assurer la vérité. Je ne puis pas dire *de qui* (par t°nov) je l'ai appris. Il faut pour me faire

recevoir quelque chose comme la vérité, que je trouve une personne de l'autorité et de l'inspiration de laquelle je sois certain. Il faut que je sache *de qui* j'ai appris la chose. Ce principe s'applique aux «temps fâcheux», caractérisés par la forme de la piété et le désordre dans l'Eglise, car une forme de piété sans la puissance est elle-même le désordre; et dans des temps semblables une source certaine d'autorité est d'une importance capitale. Si Paul, ou Pierre, ou Jean ont enseigné quelque chose, je sais que c'est la vérité; je suis sûr de cette chose. Si les Pères ou on ne sait qui ont enseigné quelque chose, je n'ai aucune certitude donnée de Dieu.

La *seconde* autorité à laquelle j'ai fait allusion et qui, en partie, se confond avec la première, ce sont les Ecritures. Mais cette seconde autorité a un caractère spécial: les Ecritures sont de «saintes lettres». Dieu dans sa bonté a voulu que ses saints, avec la clef de la foi en Jésus Christ, eussent un guide sûr et certain, et il le leur a donné dans un corps d'écrits appelé par l'apôtre, c'est-à-dire par autorité divine, «les saintes lettres», desquelles comme telles un enfant, guidé par la piété de sa mère, pouvait avoir connaissance et qui devaient être reçues comme inspirées et avant une autorité divine. Ces «saintes lettres», composées d'un certain nombre d'écrits distincts, mais formant un ensemble, dont on pouvait parler comme d'un tout connu: «*les saintes lettres*» et de chaque partie duquel on pouvait dire: «toute Ecriture», la bonté de Dieu nous les a données, sanctionnées de la manière la plus solennelle par le Seigneur lui-même, aussi bien que par son apôtre, comme un seul tout, oeuvre inspirée de divers auteurs, et comme des documents *écrits* et qui, à cause de leur caractère inspiré, commandent la foi. «Sachant ceci premièrement, dit Pierre, qu'aucune prophétie de l'Ecriture ne s'interprète elle-même; car la prophétie n'est pas venue autrefois par la volonté de l'homme, mais les saints hommes de Dieu ont parlé, étant poussés par l'Esprit saint» (2 Pierre 1: 20, 21). «Afin que fût accompli», reedit constamment Matthieu, ou, dans un sens plus général: «Alors fut accompli» (Matthieu 1: 22, 23; 2: 15, 17, 23; 4: 14; 7: 17; etc.). «L'Ecriture ne peut être anéantie», dit le Seigneur (Jean 10: 35). «Il est écrit dans les prophètes: ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45). «Si vous ne croyez pas ses écrits, comment croirez-vous mes paroles» (Jean 5: 47) ? Et à Gethsémané, mettant en contraste leur témoignage «dans le temple»:... «Mais tout ceci est arrivé, afin que les Ecritures soient accomplies» (Matthieu 26: 56). Ainsi encore: «Alors il leur ouvrit l'intelligence pour comprendre les Ecritures», disant: «Il est ainsi écrit, et ainsi il fallait que le Christ souffrît». Et le même jour: «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses et qu'il entrât dans sa gloire? Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliquait dans toutes les Ecritures les choses qui le regardent» (Luc 24: 45, 46, 25-27). — «Il fallait», parce que cela était dit dans l'Ecriture. C'est ainsi que Paul pouvait dire: «l'Ecriture prévoyant... a annoncé...» (Galates 2: 8); et c'est ainsi que, comme on l'a souvent remarqué, le Seigneur cite l'Ancien Testament comme un tout reconnu et en usage parmi les Juifs; «Moïse, et les prophètes et les psaumes» (Luc 24: 44). Jésus se servait des Ecritures, le témoignage écrit, pour réduire au silence l'Adversaire et il se référait à elles en censurant les Juifs, citant ces Ecritures, l'une ou l'autre, comme partie d'une série de

témoignages divins, qui les laissait sans excuse. Je ne rappelle pas ici les nombreux passages, dans lesquels l'autorité des Ecritures est reconnue par le Seigneur et ses apôtres. Si l'on ne croyait pas aux Ecritures, assure-t-il, quelqu'un ressusciterait en vain d'entre les morts pour convaincre les hommes (Luc 16: 27-31); aucun témoignage de l'actualité d'un autre monde ne servirait, si l'on n'écoutait pas ces écrits. Il y a plus: non-seulement l'autorité de certaines Ecritures particulières est affirmée; mais, et il est important de le remarquer, le fait qu'une chose se trouvait là, dans les Ecritures, donnait à cette chose l'autorité divine. Il suffisait qu'une chose fût «Ecriture», pour qu'elle fût revêtue de l'autorité divine. «L'Ecriture ne peut être anéantie» (Jean 10: 35). Ce n'est pas seulement qu'on peut trouver dans l'Ecriture des vérités (cela peut être le cas dans un sermon quelconque ou dans un traité comme celui-ci), ou bien, que la Parole de Dieu y est renfermée: mais le fait qu'une chose se trouve dans les Ecritures donne à ce qui se trouve là l'autorité de la Parole de Dieu. Placer une chose dans l'Ecriture, c'est la méthode ordonnée de Dieu pour la revêtir de son autorité; non pas seulement pour présenter la vérité, car tout homme peut être un moyen pour communiquer celle-ci: c'est *l'autorité* pour la vérité. Oui, ce qui se trouve dans les Ecritures est revêtu d'autorité divine dans ce qui y est exprimé, et est reconnu par Christ lui-même et aussi par tous les apôtres, comme ayant cette autorité. Ceux-là étaient «plus nobles» qui «examinaient chaque jour les Ecritures, pour savoir si les choses qu'un apôtre disait étaient ainsi» (Actes des Apôtres 17: 11). Les Ecritures ont autorité et sont adressées au peuple de Dieu; elles ne sont pas adressées comme telles au clergé ou aux ministres de la Parole — sauf, nous l'avons vu, une très petite partie, mais elles sont adressées par ces ministres au peuple.

Elles sont *toutes* utiles pour enseigner. Celles que l'apôtre Paul a adressées à ses compagnons d'oeuvre peuvent nous apprendre ce que l'Eglise était, ce qu'elle devrait être, et ce qu'elle serait.

Examinons donc de plus près ce que l'apôtre dit, dans sa lettre à Timothée, sur la valeur de ces livres et la place qu'ils occupent, et cela spécialement quand l'Eglise a perdu son vrai caractère, a pris la forme de la piété et en renie la puissance.

Après avoir rappelé que Timothée avait appris la vérité de *lui*, Paul dit: «Et que dès ton enfance tu connais *les saintes lettres*». L'apôtre donne ici ce titre au livre bien connu qui, comme tel, avait autorité. Comme enfant, Timothée l'avait connu et en avait appris le contenu. Et ces «saintes lettres», par la foi en Jésus Christ, cette grande clef de tout, pouvaient le rendre sage à salut. On dit qu'il s'agit ici de l'Ancien Testament. Sans doute, ce que Timothée avait connu dès son enfance, c'était l'Ancien Testament mais tout ce qui a droit à être appelé «les saintes lettres» est renfermé dans l'expression de l'apôtre et jouit des privilèges qui y sont attachés. Paul revendique cette autorité pour ce qu'il écrivait, 1 Corinthiens 14: 37; et il fait la différence entre son expérience spirituelle, quelque grande qu'elle fût, et ce que le Seigneur disait (*). Mais les choses qu'il écrivait étaient les «commandements du Seigneur». Les derniers versets de l'Epître aux Romains nous assurent que le mystère de l'Evangile, caché dès les temps prophétiques et dès toutes les

siècles précédents, était donné à connaître par des Ecrits prophétiques (**) a toutes les nations, et Pierre place les épîtres de Paul sur la même ligne avec «les autres Ecritures» (2 Pierre 3: 15, 16). «L'ECRITURE» est quelque chose de connu: tout ce qui est cela a autorité et, par la grâce, la puissance d'éclairer; tout ce qui est cela juge et n'est pas jugé.

(*) Voyez: 1 Corinthiens 7.

(**) Non pas les Ecrits des prophètes, le passage est parfaitement clair.

Les «saintes lettres» donc sont la ressource divine, et donnée de Dieu pour le chrétien, quand l'Eglise est dans un état de chute, «les saintes lettres», et «l'Ecriture», ce livre dont un enfant pouvait avoir connaissance; et ces «saintes lettres» peuvent rendre un homme sage à salut par la foi en Jésus Christ. Reconnaître cette place de l'Ecriture, ce n'est pas rabaisser le ministère: Timothée ne méprisait pas Paul assurément; mais l'apôtre appelé et doué de Dieu le tournait vers ces «lettres», comme vers le sûr guide individuel pour un temps où l'Eglise était déchue et tombée dans un état de désordre.

Mais l'Ecriture peut faire plus: elle peut rendre «l'homme de Dieu parfaitement accompli». Et ici nous trouvons plus que ce qu'on peut avoir connu dès l'enfance, plus que la sagesse à salut par la foi. Le passage s'adresse à «l'homme de Dieu», expression empruntée à l'Ancien Testament, à celui qui est pour Dieu dans ce monde: la force de l'expression est facile à saisir. En un certain sens, dans son service, «l'homme de Dieu représente Dieu pour autant qu'il agit sous sa direction et par sa puissance: «En toutes choses nous recommandant comme serviteurs de Dieu» (2 Corinthiens 6: 4). Il est là tout au moins comme serviteur de Dieu dans le monde. Et ici nous ne trouvons pas le livre comme un tout: mais chaque partie, *tout* ce qui est justement appelé «Ecriture» est divinement inspiré (Qeèpneustov). Il est évident que, si l'Ecriture n'était pas réellement inspirée, elle ne pourrait pas avoir l'autorité que le Seigneur et les apôtres lui attribuent, et que nous ne verrions pas le Seigneur, dans les moments les plus solennels et de la manière la plus absolue, user de sa puissance divine pour rendre ses disciples capables de la comprendre (comp. Luc 24: 45).

Mais il y a plus: Ce n'est pas toute la vérité, que de reconnaître que les Ecritures renferment la parole de Dieu; mais tout ce qui est «Ecriture» est inspiré et utile pour tout ce qui est nécessaire afin de rendre l'homme de Dieu parfait. Quiconque est appelé à agir pour Dieu dans ce monde, — à se tenir pour Dieu devant le monde (et, quoique quelques-uns soient appelés d'une manière particulière, tous y sont appelés plus ou moins), — trouve dans l'Ecriture tout ce dont il a besoin pour rendre accompli son état et sa compétence pour le service. Or, l'Ecriture ne contient pas seulement ce qui est nécessaire; mais tout ce qui est justement appelé «Ecriture» est inspiré (*), est revêtu du nom que Dieu lui-même a donné à ce qu'il a voulu qui fût reçu comme venant de Lui. Nous avons, — un enfant a (pour ce qui concerne l'autorité, que la foi seule peut rendre effective) des Ecrits qui réclament la soumission de l'âme, comme étant la parole de Dieu en rapport immédiat avec nous, en sorte que l'intervention de qui que ce soit porte atteinte aux droits de Dieu, à ses droits immédiats sur l'âme comme lui appartenant. Sans doute, d'autres personnes

peuvent m'aider à saisir ce qui se trouve dans ces Ecrits, mais elles m'aident à découvrir ce qui est là, et nul n'a le droit d'entraver les droits directs de ce qui est placé ainsi sur mon âme, qu'il s'agisse d'une personne quelconque ou de l'Eglise. Plus l'autorité dont il s'agit est élevée, plus est grande la culpabilité de celui qui veut l'entraver. Je reconnais l'autorité de toute l'Ecriture comme absolue et directe de la part de Dieu. On peut sans doute m'aider à connaître mieux ce qui est écrit là, pour que j'en profite, que j'en jouisse et que j'y obéisse; mais Dieu m'enseigne expressément d'aller aux Ecritures et de compter sur elles; il m'instruit à faire ainsi individuellement, non pas comme si j'avais à juger les Ecritures, mais comme reconnaissant en elles le droit de Dieu sur moi quand l'Eglise a pris la forme de la piété. Toujours vraies et toujours la joie de tous, quand l'Eglise était dans son état normal, soit dans les épîtres reçues des apôtres, soit dans les évangiles que nous avons par le don de Dieu, l'Ecriture devient la vérité nécessaire, la vérité à cette fin-là par l'apôtre, quand l'Eglise se fut corrompue et que des temps fâcheux étaient annoncés pour les derniers jours. N'oublions pas, si le sentiment de l'état présent des choses ne pèse pas sur nos âmes, que nous savons par les Ecritures que ces temps commençaient *lorsque* Jean écrivait, et que Paul écrivait, et Pierre et Jude. Jean pouvait dire: «Nous savons que c'est la dernière heure» (1 Jean 2: 18); il pouvait faire entendre, au milieu des sept Eglises de l'Apocalypse, la voix du Seigneur avertissant l'Eglise qui se corrompait. Pierre pouvait nous dire que le temps était venu où le jugement devait commencer par la maison de Dieu (1 Pierre 4: 17). Jude pouvait se trouver dans la nécessité d'écrire aux saints pour insister sur la foi qui a été une fois donnée, parce que ceux-là étaient entrés dans l'Eglise qui seront les objets du jugement de Christ au dernier jour (Jude 3, 4). Paul pouvait nous montrer le mystère d'iniquité se mettant déjà en train et se développant jusqu'à ce que le Méchant fût finalement révélé après «la révolte» (2 Thessaloniens 2); il pouvait nous apprendre comment déjà tous recherchaient leurs propres intérêts et non les choses de Jésus Christ (Philippiens 2: 21); et celui qui était le sage architecte, choisi pour poser le fondement (1 Corinthiens 3: 9-11), lorsque le moment de son départ était arrivé, avait à avertir ses bien-aimés disciples, comme il avait fait pour les anciens d'Ephèse (Actes des Apôtres 20), des jours fâcheux qui s'approchaient, annonçant que des hommes pervers et des séducteurs se lèveraient et iraient en empirant, l'Eglise elle-même ayant une forme de piété sans la puissance.

(*) Je ne doute pas que telle ne soit la vraie traduction de ce passage, qui d'ailleurs ne change rien au sujet qui m'occupe ici, car tout écrit divinement inspiré également et spécifiquement attribue l'inspiration à tout ce qui a droit à ce nom, et ajoute ensuite d'autres traits caractéristiques.

Alors il s'agit de nouveau de ce qui est *individuel*, car la seconde épître à Timothée ne nous apprend rien sur l'Eglise, si ce n'est sa chute et sa ruine; l'homme de Dieu a à se tenir ferme sur son terrain contre le mal qui grandit, et les Ecritures prennent la place qui leur était destinée et dont la nécessité n'était pas autant sentie, lorsque tous suivaient le courant de la puissance divine, sous les soins et la conduite des apôtres. Mais maintenant cette nécessité des Ecritures, revêtues de l'autorité divine, divinement inspirées, et pleinement et divinement suffisantes pour instruire, apparaissait pour les jours d'iniquité

et de séduction qui s'étaient levés. Alors aussi, cela est évident, le «sachant de qui tu les as apprises» se confond avec les Ecritures.

La Parole de Dieu, comme le Seigneur lui-même, procède de Dieu et est adaptée à l'homme. En cela, avec la Parole vivante, elle a une place à elle, qui lui appartient à elle seule et dans laquelle elle est parfaite.

Je voudrais exhorter ici le lecteur à réaliser dans sa propre âme la portée de ce que l'apôtre Jean nous dit, 1 Jean 2: 24, et l'engager à insister auprès des autres sur ce passage, toutes les fois que l'occasion s'en présente: «Pour vous donc, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous: si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père», car ce passage se lie étroitement à ce que nous venons de dire. Aucune autorité n'est sûre et certaine pour le croyant, si ce n'est celle de ce qui était *«dès le commencement»*. Elle seule nous garde dans le Père et dans le Fils. Il peut y avoir une *«antiquité très respectable et vénérable»*, et l'esprit de révérence, *là où son objet est vrai*, est une qualité très importante dans le croyant; mais pour fondement de sa foi, le chrétien a besoin de *«ce qui était dès le commencement»*. L'autorité pour croire doit être *«ce qui était dès le commencement»*. Or, dans les Ecritures, j'ai cette certitude; j'ai la chose elle-même; — et nulle part ailleurs. On peut prêcher la vérité et je puis en tirer profit; mais par la Parole, ici spécialement par le Nouveau Testament, j'ai la *certitude de ce qui était dès le commencement*; et je ne l'ai nulle autre part. Aucun accord mutuel de chrétiens ne peut me donner cela.

Rome et la Grèce et l'Angleterre pourraient s'entendre, que leur accord ne me donnerait pas *«ce qui était dès le commencement»*. Les Ecritures me le donnent. On me trouve peut-être bien présomptueux de m'élever contre une autorité aussi respectable et aussi étendue que celle du monde chrétien; il ne s'agit pas de mon jugement, mais de la foi en ce que Paul et Jean et Pierre et le Seigneur lui-même ont dit. Il n'y a pas de présomption en cela. Je fais ce qu'ils me disent de faire, savoir de *«recevoir»* et de *«tenir ferme»* *«ce qui était dès le commencement»*. Si quelqu'un allègue que ces choses sont *«difficiles à comprendre»*, je demande si eux le sont moins? Ce qui est présomptueux, c'est d'affirmer que de tels hommes savent enseigner la vérité mieux que les apôtres et le Seigneur lui-même qui parlaient aux foules. J'ai besoin, non pas de ce que l'Eglise primitive tenait pour vrai, mais de *«ce qui était dès le commencement»*. C'est pourquoi l'apôtre déclare: *«Celui qui connaît Dieu nous écoute; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas à ceci nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur»*.

Atteindre et maintenir

ME 1870 page 72

Pour atteindre un but quelconque, il est essentiel d'être au fait à la fois du point de départ et de l'objet de la course: tous deux doivent être parfaitement connus. Si j'entreprends un voyage et que j'ignore d'où je suis parti et vers quel endroit je me dirige, il me sera impossible d'avancer. Et quand il s'agit du christianisme, cela est de la première importance; pourtant dans un très grand nombre de cas, les âmes et ceux qui les enseignent le perdent de vue et il en résulte qu'il y a de la maigreur, de l'incertitude, de la tristesse, là où la force, la confiance et la joie devraient abonder.

Or le point de départ du croyant, c'est qu'il est «rendu agréable dans le bien-aimé» (Ephésiens 1: 6): «rendu parfait par une seule offrande» (Hébreux 10: 14). Ayant la rédemption par le sang de Christ et le pardon des péchés; notre vieil homme étant crucifié avec lui et notre vie cachée avec Christ en Dieu; étant appelés, justifiés et glorifiés; sauvés et appelés d'une sainte vocation par Celui qui nous a donné la vie éternelle (et cette vie est dans son Fils), nous pouvons dire, selon la vérité, que nous n'avons plus rien à atteindre pour ce qui concerne la paix, la relation avec Dieu, la position et l'acceptation parfaite devant Dieu en Christ. «Quoi que Dieu fasse, c'est toujours lui-même, on ne saurait qu'y ajouter ni qu'en diminuer» (Ecclésiaste 3: 14). «C'est *Dieu* qui justifie» (Romains 8: 33). De plus, la fin de la course et de l'espérance du croyant, c'est la gloire, non pas seulement avec le Fils de Dieu, mais en étant rendus conformes à son image et faits à sa ressemblance: toutefois entre ces deux choses: — la justification parfaite et la glorification parfaite — se trouve la carrière qu'il faut parcourir et dans laquelle on a à croître jusqu'au bout.

Cependant en lisant ce qui précède quelques-uns diront peut-être: «Mais ce que vous placez comme point de départ est pour moi le but de toutes mes espérances». — Nous sommes convaincus que beaucoup, beaucoup d'âmes sont dans le même cas. — Ne sachant pas, n'ayant pas appris, de quelle manière Dieu donne la paix, elles font du point de départ de Dieu leur but, ou bien elles mêlent ensemble le commencement et la fin attendant aussi bien la paix que la gloire et faisant tort ainsi à l'une aussi bien qu'à l'autre. Car si l'on n'a pas trouvé un repos parfait en Christ, on ne peut pas vivre dans l'attente de la gloire; ce qu'on attend, c'est la paix; et aussi longtemps que ce désir primitif et principal n'est pas satisfait, on ne peut pas avoir d'espérance plus élevée. Un homme qui meurt de faim ne peut prendre aucun plaisir dans des bijoux ou des habits somptueux.

On peut aussi me dire: Mais si le commencement et la fin sont assurés, quelle nécessité y a-t-il d'acquérir quelque chose en chemin? — Nous répondons: un chrétien accompli, un homme spirituel, n'est pas formé en un jour, bien qu'il soit sauvé en un instant. Un homme dans le monde est quelque chose de plus qu'un simple être vivant: il a un nom, un caractère, qui le font connaître soit en bien soit en mal, et établissent l'impression qu'il

produit sur nous. Il en est de même du chrétien: il n'est pas sauvé simplement pour être glorifié, car Dieu éloignerait aussitôt les rachetés d'un lieu si rempli de dangers pour eux et, à cause d'eux, hélas! de honte et de déshonneur pour lui-même! Dieu a son dessein ici-bas dans leur salut, et il veut être glorifié par leur moyen. De leur côté, les chrétiens ont à croître en la connaissance de Dieu dans leur situation et leurs circonstances, car toute une éternité de gloire ne leur en offrira pas l'occasion.

Le progrès, par conséquent, consiste à saisir l'amour, la grâce et la gloire de Dieu, à avoir l'intelligence de ses conseils et de ses desseins à l'égard de Christ et de ceux pour qui Christ est mort et ressuscité. Et à mesure que l'âme croît ainsi pas à pas dans «la connaissance de Dieu», et entre dans ses pensées d'amour, de paix et de gloire, elle atteint le but, et seulement ainsi. L'objet de Paul était de «saisir ce pourquoi il avait été saisi par Christ» (Philippiens 3: 12). Christ avait saisi Paul, non pas simplement pour le délivrer de la mort et de l'enfer, mais pour le conduire à travers le monde, le faire triompher de toutes les difficultés et de tous les obstacles dans le chemin, et le placer avec lui-même dans la gloire. Paul le savait par la foi, et il désirait l'expérimenter pratiquement; et c'est en ayant cela devant les yeux, qu'il s'écrie: — Si en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts» (Philippiens 3: 11). C'est vers ce but qu'il courait de manière à remporter le prix, et il nous invite à courir également ainsi; toutefois il pouvait dire: «Moi donc je cours, mais non comme ne sachant pas vers quel but» (1 Corinthiens 9: 26). Le point de départ, le chemin et le but, tout était certain pour lui, car il savait quel était Celui qui l'avait saisi. On ne peut parvenir à quelque chose qu'en tenant les yeux fixés sur le but, et c'est ce que l'apôtre faisait.

Or il y a deux moyens de croître dans la connaissance de Dieu et des choses de Dieu, ce sont la foi et l'expérience; et le moyen principal et le plus élevé des deux, c'est la foi, car «nous marchons par la foi et non par la vue» (2 Corinthiens 5: 7). C'est par la foi que nous connaissons Dieu, et c'est par la foi qu'il nous est donné d'apprendre tout ce qui concerne Dieu. L'expérience confirme toujours la foi. Par l'expérience nous éprouvons et nous réalisons ce que déjà nous avons cru et appris, ce que par conséquent nous sommes pleinement préparés à attendre; et il est doux d'expérimenter la riche grâce, la pitié et la tendre miséricorde de Dieu et de trouver, en effet, que Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, nous fait don aussi librement de toutes choses avec lui. Il est frappant toutefois de voir que Paul, après avoir exhorté les Philippiens à marcher vers le but, ne mesure pas le pouvoir et la volonté de Dieu aux richesses de sa *grâce*, mais aux «richesses de sa *gloire* par le Christ Jésus». Non seulement il peut regarder en arrière et dire: «Que ne puis-je pas attendre de Celui qui a donné son Fils pour moi?» mais il peut dire aussi: «Je sais ce que *vous* pouvez attendre de Quelqu'un dont les richesses en gloire sont si immenses; et c'est en rapport avec elles qu'il suppléera à tous vos besoins».

Il n'est malheureusement que trop vrai qu'un grand nombre d'entre nous ont des espérances et des aspirations d'un ordre inférieur, et c'est de là que provient le niveau si bas de marche chrétienne et de sainteté que l'on remarque chez les chrétiens, ainsi que la

mondanité qui a si généralement le dessus. On ne peut s'élever plus haut que l'objet de son attente, ni aller au delà du but auquel on vise. Si nous tendons à des choses basses nous n'arriverons pas bien haut. Les progrès et l'expérience du chrétien s'arrêtent souvent à ce qu'il apprend à connaître de son propre coeur: triste sujet d'occupation en vérité! Cependant nous avons le privilège de connaître, par la foi, aussi bien notre perversité que la bonté de Dieu; mais tout en devant faire et en faisant l'expérience et l'épreuve de celle-ci, il n'est pas nécessaire que nous fassions l'expérience de l'autre. Il est trop certain que souvent c'est par des expériences très amères que nous apprenons ce que nous sommes; néanmoins il est bon de nous souvenir que c'est dans la présence de Dieu et dans la communion avec lui, qu'il nous est donné de vivre et d'être enseignés, là où tout est lumière. Nous n'avons pas besoin de descendre au fond d'un abîme pour savoir qu'il y a des abîmes, et c'est pour nous en retirer que Christ a été jusque dans la mort. C'est d'en haut que nous pouvons assez voir et apprendre ce qu'ils sont, pour savoir comment nous pouvons les éviter, et d'ailleurs ce n'est pas lorsqu'on est dans le péché et au milieu du mal que l'on discerne leur vrai caractère. C'est quand on est restauré et qu'on se retrouve dans la présence de Dieu et dans sa communion, que le péché est connu, c'est-à-dire connu et jugé comme Dieu le juge.

Cependant le saint n'a pas seulement à atteindre, mais comme le dit Paul: «Dans les choses auxquelles nous sommes parvenus, marchons suivant une même règle, et ayons un même sentiment» (Philippiens 3: 16): nous avons à *maintenir* ce à quoi nous sommes parvenus, sinon nous retournerons en arrière. C'est parce qu'il était sûr du propos de son coeur dans le chemin où il marchait, que l'apôtre pouvait dire quant à *lui-même*: «Je fais *une* chose»; tandis que lorsqu'il s'agit de *nous*, il parle de *deux* choses: «ne vous contentez pas d'atteindre, de courir vers le but, mais tenez ferme, maintenez chacun de vos pas». Si par la foi, et dans la communion de Dieu, ou bien par une expérience peut-être pénible et humiliante, vous avez appris quelque chose de nouveau de l'espérance de la vocation de Dieu et des richesses insondables de Christ, *tenez ferme* ce que vous avez acquis ainsi et poursuivez votre course. Conservez ce que vous vous êtes approprié. Affermissez et consolidez chacun des pas qui vous aura rapproché de la résurrection, en expérience et de fait, vous éloignant ainsi de la place de la mort. Pour s'élever de la terre et de ce qui est terrestre, vers le ciel et ce qui est céleste (dans la mesure où la réalisation pratique est possible), le chemin est escarpé, et on a besoin d'assurer chaque pas et de le consolider, avant de pouvoir en faire un suivant. «Tenez ferme ce que vous avez, jusqu'à ce que je vienne», — «Tiens ferme ce que tu as afin que personne ne ravisse ta couronne» (Apocalypse 2: 25; 3: 11); ce sont des paroles du Seigneur, qui nous font voir combien cette exhortation de Paul nous est nécessaire: «C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister et, après avoir tout surmonté, tenir ferme» (Ephésiens 6: 13). Mais lorsque, dans ce chemin, nous regardons, du haut des lieux élevés où la grâce nous a placés, vers ce qui est à nos pieds, ou bien vers ces lieux plus élevés encore de gloire qui sont au-dessus de notre portée, et que nous nous étonnons, éprouvant de «la crainte et du tremblement», de peur de manquer à travailler à notre

«propre salut» et à «la grande délivrance de Dieu» — qu'elle est douce cette parole d'encouragement: «Même il sera tenu debout, car Dieu est puissant pour le tenir debout» (Romains 14: 4).

Quelques-uns de nous ont peut-être remarqué qu'en montant le long d'une pente fort escarpée, l'ascension est facile aussi longtemps que l'on tient les yeux fixés sur le sommet: chaque pas est fait avec assurance et bien affermi; tandis que lorsqu'on regarde en arrière et en bas la tête nous tourne. C'est pourquoi il est plus dangereux de descendre que de monter, et un seul pas rétrograde nous expose à un péril plus grand que ne le fait tout le voyage en avant.

Pour une âme simple, qui a trouvé son repos en Christ et qui désire suivre le Seigneur, «car nous connaissons l'Eternel et nous continuerons à le connaître» (Osée 6: 3) — ces choses n'offriront pas de difficulté. Veuille le Seigneur nous donner de l'intelligence, de la fermeté et du sérieux, afin que chacun de nous marche vers un même but, bien que les sentiers puissent être divers. Il sait bien que lui seul peut nous satisfaire même ici-bas et que nous ne serons vraiment heureux que lorsque «nous serons rassasiés de sa ressemblance quand nous serons réveillés» (Psaumes 17: 15).

Correspondance

ME 1870 page79

Un des plus anciens frères que nous connaissons, puisque, comme il nous l'écrit, il est dans la cinquantième année de sa vie d'enfant de Dieu, nous adresse des remarques que nous croyons utile de publier, car elles se rapportent à un sujet qui a de l'importance pour l'édification. Nous le laissons parler:

«Il existe au milieu de nous une habitude que j'estime fâcheuse: entre les frères qui agissent dans les assemblées et surtout entre ceux qui sont connus comme ouvriers du Seigneur, n'en est-il pas quelques-uns qui, dans leur manière de s'exprimer, manquent ou semblent manquer de puissance ou de bienveillance fraternelle? On pourrait leur appliquer ce que l'apôtre Paul dit dans 1 Corinthiens 14, au sujet de l'usage ou plutôt de l'abus que quelques-uns faisaient des langues étrangères, inintelligibles pour leurs auditeurs, dans les assemblées, par le fait, que lorsqu'ils enseignent ou exhortent, et surtout lorsqu'ils prient, ils le font d'une voix si basse qu'on ne les entend pas, en sorte qu'on ne peut pas être édifié, ni dire Amen à leur action de grâce, parce qu'on ne sait ce qu'ils ont dit.

«Il en est qui s'excusent un peu légèrement, en disant qu'ils sont absorbés ou effacés devant Dieu, au point de ne plus penser aux autres. Ils ne devraient pourtant pas oublier que, s'ils se lèvent pour parler ou prier, ils doivent le faire, non pas pour eux-mêmes, mais comme étant la bouche de l'assemblée. Autrement ils devraient se taire, s'ils n'édifient pas en n'étant point entendus lorsqu'ils prophétisent; ou prier seuls et en eux-mêmes si toute l'assemblée ne peut pas les suivre et se joindre ainsi à leurs prières. Que chacun apprenne à dire avec l'apôtre: «J'aime mieux prononcer dans l'assemblée cinq paroles, *de manière à être entendu*, afin que j'instruise les autres, que dix mille paroles» qui ne sont pas entendues.

«Que Dieu donne à tous ceux qui parlent en son nom à leurs frères d'avoir, par affection, égard aux besoins de tous. Il est dit dans les Proverbes (31: 8): «Ouvre ta bouche en faveur du muet»; ne peut-on pas ajouter: en faveur des sourds, dont il y a toujours? En manquant au devoir d'amour que nous rappelons, on s'expose à froisser la communion fraternelle, à exciter chez plusieurs du dépit et de l'aigreur au lieu de l'édification, à entraver ou même à ôter la jouissance des bénédictions du Seigneur, qui devraient toujours être le résultat des réunions d'enfants de Dieu».

ME 1870 page 280 C. à C. (Gard)

Bien cher frère,

Vous serait-il possible dans votre *Messenger évangélique* que je lis depuis sa fondation et qui m'a été souvent un confort (gloire à Dieu) dans ce sombre désert que je parcours depuis 45 ans, après 18 ans d'Egypte, vous serait-il possible de me prêter un petit bout de votre feuille pour une réclame légitime en faveur des sourds dont je suis du nombre depuis 2 ans. Je ne réclame que le possible, car je sais que tous les bien-aimés frères qui parlent dans les assemblées n'ont pas une voix de Stentor pour crier, comme dit le Seigneur à son prophète, à plein gosier, mais j'aimerais qu'au moins ceux qui prennent la parole se rappelassent qu'il y a des sourds dont ils doivent être l'oreille et, comme il y en a dans toutes les assemblées, d'avoir de la bienveillance pour eux, ne sachant pas ce qui les attend eux-mêmes; car je dois vous dire qu'avec un peu plus de voix, j'entendrais tout, puisqu'il est des frères dont je ne perds pas une syllabe et d'autres dont je n'en entends aucune et qui semblent ne parler qu'à eux-mêmes et à Dieu. Si pour de bonnes raisons ces frères veulent s'effacer, pour de meilleures ils devraient se faire entendre, car si la trompette rend un son qu'on n'entend pas, qui se préparera pour la bataille et comment répondre amen à son action de grâce? Je vous assure que le culte est une heure bien pénible pour moi quand il me faut retourner sans savoir la portion de la parole de Dieu qu'on a lue; alors volontiers je ferais le choix du poète qui a dit:

Si j'avais à choisir de l'état le moins lourd:

Je choiserais plutôt être aveugle que sourd.

Mais alors cette pensée me revient qu'au moins je puis lire la parole de Dieu, et c'est là que je prends ma revanche, car depuis ma sortie d'Egypte je la lis pour la huitième fois, et ç'a été toujours pour moi comme un arbre qui a toujours des fruits mûrs pour ceux qui ont faim.

ME 1870 page 432 Quelques pensées sur «le repos de la foi (*)»

(*) Nous acceptons cette critique d'un article qui a paru dans le [n° 12 du Messenger Evangélique](#), article que nous avons positivement refusé et qui a été *publié, en notre absence*, par un malentendu que nous avons fort regretté. (L'Editeur)

Bien cher frère,

Si je vous fais part de ces quelques pensées, ce n'est pas que je veuille que l'on tienne pour coupable un homme qui exprime mal ce qu'il pense, d'autant plus que cet homme est un de mes frères, un enfant bien-aimé de Dieu, pour lequel Christ est mort; ce n'est pas non plus que je désire faire naître des sujets de controverse; car la controverse ne fait que roidir le parti que l'on tâche de convaincre; c'est uniquement parce qu'il me semble qu'il y a dans l'article auquel je fais allusion, des expressions qui ont une tendance nuisible, et qui pourraient même devenir un piège pour les enfants de Dieu, et une difficulté pour ceux qui ne sont pas encore affranchis.

Il faut que chaque âme fasse ses propres expériences, et Dieu nous enseigne dans nos expériences par sa précieuse parole; mais je ne crois pas que nous puissions être enseignés par des expériences d'autrui, telles que celles que nous trouvons dans cet article. Ce n'est pas la description de la fondrière et l'effet qu'elle produisit sur moi, quand je m'y suis enfoncé, qui apprendra à un autre comment il l'évitera. Non, c'est plutôt la description de la bonne voie, les indications et les jalons que Dieu y a prodigués dans sa parole qui serviront à nous y maintenir.

Du reste les expériences de chaque âme sont différentes; la Parole ne varie jamais. et il y a dans la Parole ce qui s'applique à toute expérience; mais si je me laisse conduire par les expériences d'autrui, je ne manquerai pas de tomber dans le mysticisme de certains chrétiens; je me chagrinerai, quand je verrai que je n'ai pas eu les expériences de tel ou tel, et quand j'entendrai parler d'expériences opposées aux miennes, il n'y aura rien de sûr pour mon âme, ni de repos pour moi. C'est ce qui se voit en effet chez les Wesleyens: après bien des années d'une marche chrétienne, selon la foi de Jésus, ils n'osent guère dire qu'ils sont enfants de Dieu. Mais quand on revient à la Parole, on y voit que bien loin de nous jeter sur nos expériences, elle les juge, et très souvent elle les dément, de sorte qu'au lieu de s'occuper des expériences, il faut prendre la place que Dieu nous donne en Christ et ensuite dépendre de lui et de sa force pour la marche. De plus, si nous apprenions nos leçons directement de la parole de Dieu, nous trouverions que nos expériences prendraient le caractère de la joie et du bonheur (même peut-être en souffrant pour le nom de Christ), plutôt que celui du châtement, de la détresse et de la douleur d'esprit.

On devrait apprendre à connaître Dieu dans la parole qui le révèle à nos coeurs, et non pas dans nos expériences; bien que ces dernières nous ouvrent les yeux quelquefois, quand nous sommes stupides, et soient bonnes à réveiller nos consciences endormies.

Quand on fait l'examen de cet article, «le Repos de la foi», il me semble que l'on y voit une confusion complète entre la position d'un homme en Christ et sa marche, pour ne rien dire de plusieurs expressions qui ne sont certainement pas scripturaires.

A la page 229, tout à la fin de l'article, le passage d'Ephésiens 6: 10-18, est cité comme se rapportant à la position chrétienne, tandis que, dans la Parole, il est clair que ce sont des exhortations adressées à ceux qui connaissent déjà leur position en Christ, comme pardonnés, créés de nouveau et adoptés pour être les enfants de Dieu, de sorte que tout le passage s'applique à la marche, et non pas à la position: aussi est-il évident que, si je n'ai pas déjà la position d'un enfant de Dieu, il m'est impossible de marcher, puisqu'il est dit: «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants». Ainsi il est tout à fait faux de parler d'un revêtement de l'armure, dans le sens de l'affranchissement de la domination du péché. L'armure est pour ceux qui sont déjà affranchis, et qui savent qu'ils le sont.

C'est pourquoi, je ne suis pas étonné de voir que l'article en question parle de «*mon armure*», tandis que la Parole l'appelle «l'armure *de Dieu*», par deux fois, versets 11, 13; ni

non plus de voir cette expression: «aussi longtemps que je suis en Christ, je marche par la foi, je parle par la foi, etc.».

Est-il donc possible de sortir de Christ une fois que Dieu nous a placés en lui? Ou bien est-ce que notre ami veut dire que, si l'on est enfant de Dieu, il est impossible de tomber dans le péché? vu qu'il a assez de confiance en lui-même pour dire (page 223): «Satan n'essayait pas de me tenter à m'enivrer de vin, car il savait qu'il ne le pouvait pas». Comment oser s'exprimer ainsi en face de cette déclaration solennelle de l'apôtre Paul: «Nous n'avons pas de confiance en la chair» (Philippiens 3: 3); et encore: «Moi donc je cours, mais non comme ne sachant pas vers quel but; je combats, mais non comme battant l'air; mais je mortifie mon corps, et je l'asservis de peur qu'après avoir prêché à d'autres je ne sois moi-même réprouvé» (1 Corinthiens 9: 26, 27)?

Et remarquez-le, ce ne sont pas ici des expressions isolées qui sont tombées par hasard, pour ainsi dire, car on lit encore, à la même page 229: «*Il n'est pas difficile* de demeurer en Christ quand une, fois on en connaît le secret», ce qui est analogue à ce qui se trouve à la page 223: «*Il est facile* au chrétien, qui s'appuie sur Dieu, de triompher de tels péchés».

Il est évident que, dans l'intention de l'écrivain, il y a un état auquel on peut arriver, où il devient facile de ne plus pécher; c'est-à-dire, donc, que l'on n'aura plus besoin d'autant de vigilance.

Pour lui, j'espère que notre Dieu lui montrera, dans sa bonté, plus clairement ce que la Parole nous enseigne; mais je crois qu'il nous faut être corrects dans ces derniers jours, et nous tenir strictement à la Parole pour ne pas tomber dans les pièges de l'ennemi qui sont si abondants de tous côtés, maintenant que la science est augmentée (Daniel 12: 14).

On lit (Jean 15: 2): «Tout sarment *en moi* qui ne porte pas de fruit, etc.». Je suppose que l'on ne niera pas qu'un sarment *dans le cep* doit être un chrétien, envisagé toujours au point de vue de son témoignage sur la terre, et de sa responsabilité. Comme on l'a dit, on ne plante pas de vignes dans le ciel. Il s'agit ici du témoignage rendu sur la terre, et quand le Seigneur parle de la profession sans qu'il y ait de la vie au 6^e verset (Jean 15), il ne dit pas: «*Si un sarment*», mais «*si quelqu'un* ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme un sarment, et il sèche», c'est-à-dire qu'il peut y avoir la ressemblance d'un sarment, mais comme il n'y a pas de connexion avec le cep (Christ), toute cette apparence ne durera pas longtemps; les feuilles sèchent bientôt, et la fin est d'être brûlé (Hébreux 6: 8). Mais, au second verset, on voit bien que le Seigneur a en vue la possibilité de trouver un chrétien en Lui, qui ne glorifie pas son Père, en portant du fruit. Et voilà ce qui est important pour nous.

Encore dans la 1^{re} épître de Jean, on lit: «Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste». Cet avocat est auprès *du Père*, de sorte que, si j'ai péché, étant enfant, la relation, dans laquelle Dieu m'a placé, n'est pas brisée et elle ne peut pas l'être. Toutefois ma communion avec lui est nécessairement perdue pour un temps et elle ne se retrouve

que quand j'ai les mêmes pensées que Dieu quant à mon péché *et quant à moi-même*, parce qu'il faut bien arriver à juger le mal dans son principe. Le péché qui s'est ouvertement manifesté n'est que le fruit d'une racine de méchanceté, dont je ne connaissais peut-être pas même l'existence, jusqu'au moment de sa manifestation; c'est donc la racine qu'il faut juger, et non pas le fruit seulement.

Quant à la marche chrétienne, la Parole nous fait voir qu'il n'y a pas un état que l'on puisse atteindre, qui nous dispense du même degré de vigilance et de dépendance du Seigneur qu'au commencement; au contraire, le chemin devient toujours plus étroit, de sorte qu'il est plus facile d'en sortir après quelque temps, si ce n'est pas la grâce qui nous y maintient. Ce n'est pas au commencement de leur voyage que le coeur manqua aux enfants d'Israël, mais ce fut à cause des difficultés du chemin qu'ils avaient trouvé si long et si pénible (Nombres 21: 4).

Or, la source de notre triomphe et de notre joie ne consiste pas dans la victoire que le Seigneur peut nous donner dans tel ou tel cas; elle consiste dans la victoire déjà remportée par le Seigneur Jésus sur la croix, quand il dépouilla les principautés et les autorités, et les produisit en public, triomphant d'elles hardiment dans la croix; comme Il nous dit lui-même: «Vous aurez de l'affliction dans le monde, mais ayez bon courage, *j'ai vaincu le monde*». Ce n'est pas notre victoire, c'est la sienne, qui nous donne du courage.

Mais cette victoire du Seigneur Jésus nous donne aussi une position inébranlable. C'est par cette victoire qu'il a fait la paix entre Dieu et l'homme, en triomphant sur la puissance de Satan, et en délivrant les pauvres enfants d'Adam, séduits par Satan, au moment même où leur méchanceté et leur incrédulité contre Dieu étaient montées au comble. Christ, portant le péché, devient malédiction pour nous, subit la juste colère de Dieu, et ainsi il nous est fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification, et rédemption.

C'est dans l'exécution du jugement inexorable de Dieu sur le péché que je suis associé à Christ, parce qu'il devient mon remplaçant sous le jugement; et c'est dans sa résurrection, après avoir traversé le jugement et la mort, que je me trouve uni à lui, et, selon les pensées de Dieu, assis en lui dans les lieux célestes.

Quand Dieu m'accorde la grâce de saisir ce fait par son Saint Esprit, alors j'éprouve le repos que la foi me donne et j'entre dans la jouissance de cette relation intime avec lui, qu'Il m'a fait connaître, par son Fils Jésus Christ. Alors je puis l'appeler «Père» avec toute la confiance d'un enfant bien-aimé. Alors je suis délivré de ce présent siècle mauvais et je suis à même de jouir des bénédictions spirituelles dont il nous a bénis dans le Christ. Mais c'est alors que j'ai besoin de prendre l'armure complète de Dieu, afin de tenir ferme contre les artifices du Diable.

C'est le «bon soldat» qui se revêt de l'armure; mais il faut d'abord être soldat. Dieu m'a fait soldat de Jésus Christ; je connais mon Capitaine, je connais le régiment, je connais les drapeaux. Maintenant il me faut *son* armure, car j'en aurai bien besoin. Tout est de Dieu, et rien autre que *son* armure ne me tiendra en ma place; la sainteté convient à sa maison,

à sa présence. C'est pourquoi le premier mot d'ordre que j'apprends est celui-ci: «Ote les souliers de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte» (Josué 5: 15). Mais le Seigneur me donne la force pour le combat, aussi bien que la lumière pour la marche, afin que je ne bronche pas; et c'est toujours sa force et non pas la mienne: — «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de *sa* force» (Ephésiens 6: 10). Ailleurs: «*Ma* puissance s'accomplit dans la faiblesse» (2 Corinthiens 12: 9).

Si Dieu m'a appelé à la communion de son Fils Jésus Christ (1 Corinthiens 1: 9), il faut que je marche dans la lumière, comme il est dans la lumière; sinon je ne puis pas marcher *avec lui*. Mais je vois que Dieu, qui m'a appelé à cette communion, est un Dieu *fidèle*, de sorte que je n'ai rien à craindre. Il est fidèle pour me donner la force qui m'est nécessaire (comp. 1 Thessaloniens 5: 23, 24; Jude 24).

Mais il ne faut pas confondre le combat avec la marche. La marche est morale, et, jusqu'à un certain point, elle doit attirer l'admiration des gens du monde, sinon exciter leur envie. Le combat est spirituel, dirigé contre Satan, et attire toujours la haine du monde. Mais pour l'un et l'autre, il faut que la chair soit tenue pour morte, non que l'on doive la *sentir* morte, on ne le peut pas, parce qu'elle existe toujours; mais on doit faire son compte, qu'elle est morte et ensevelie, de sorte que l'on n'a maintenant rien à faire avec elle, — ni pour se débarrasser de son pouvoir (Christ a fait cela), — ni pour la tenir assujettie à la loi de Dieu (c'est impossible), — ni pour lui plaire (elle est morte). Il faut vivre pour Christ, vivre pour les enfants de Dieu, dépenser et être dépensé pour eux; «chacun plaisant à son prochain en vue du bien pour l'édification; car aussi Christ n'a pas cherché «sa propre satisfaction» (Romains 15: 1, 7, 9; comp. Philippiens 2).

Mais quant au combat, il est impossible de combattre, si l'on est occupé de la chair, en quelque manière que ce soit. Si l'on veut se battre contre ses ennemis extérieurs, il faut d'abord que la guerre avec soi-même soit terminée.

De même, quant à la marche: «Marchez par *l'Esprit* et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair» (Galates 5: 16). «Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort... afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit (Romains 8: 4); c'est l'Esprit de Dieu qui nous constitue l'épître de Christ (2 Corinthiens 3), «et là, où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté».

Quand le chrétien est considéré, dans la Parole, au point de vue de Dieu, et de ses conseils vis-à-vis de lui, on voit toujours que sa position est inébranlable, arrêtée pour toute l'éternité dans les conseils immuables de Dieu: — «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main; mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père» (Jean 10: 28, 29). «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» «Aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur» (Romains 8: 31, 39).

De tels passages et une foule d'autres nous donnent toute confiance sur ce sujet: mais en même temps, Dieu veut que ses enfants soient en route pour le ciel; et envisagés à ce point de vue, l'on entend parler de manquements, de trébuchements, de chutes même. On dit souvent des «si»; comme, par exemple, «*si* nous retenons ferme jusqu'à la fin la confiance et la gloire de l'espérance» (Hébreux 3: 6). «*S'il* n'a pas combattu selon les lois», — «*si* nous Le renions», etc. (2 Timothée 2: 5, 12). Cependant il n'y a pas de «*si*» dans les conseils de Dieu, «car en Christ, tout est oui et amen à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20).

Apocalypse 2: 18-3:13

Thyatire, Sardes et Philadelphie ME 1870 page 92

Dans ces trois lettres nous avons la venue du Seigneur comme avertissement et jugement; et comme encouragement. Dans les deux premières, il s'agit de jugement; mais à Philadelphie tout est encouragement. La venue du Seigneur pour les fidèles, c'est la gloire; pour les autres, c'est le jugement. Cela se décide avant que le jugement arrive; celui qui croit n'est point jugé, il a la vie éternelle. La venue du Seigneur est l'espérance de l'Eglise, l'espérance des enfants de Dieu. C'est ce que le chrétien doit toujours attendre. Si nous mourons, nous sommes avec Lui dans le ciel; mais l'espérance de l'Eglise, c'est la venue du Seigneur. Nous Lui serons semblables, nous le verrons tel qu'Il est. — Tout se rapporte à cette venue, la responsabilité, les talents etc. Ce serait la frayeur du monde, s'il croyait que, d'un jour à l'autre, le Seigneur peut venir. Si nous aimons le Seigneur, nous désirons de le voir. Il devient précieux à ceux qui croient; si on l'aime, on l'attend; et c'est ce qui tient les affections en ordre. Rien ne détache de la terre, n'attache au ciel et ne tient le coeur en ordre comme l'attente du Seigneur. Mais on ne peut l'attendre sans deux choses: une conscience parfaite par son oeuvre, et le coeur attaché à Lui. Non pas qu'il n'y ait pas des besoins dans l'âme jusqu'à la fin, — c'est ce qui caractérise l'action de l'Esprit dans le christianisme. Dans sa première venue, nous trouvons la grâce souveraine de Dieu, Dieu nous a visités avant le jugement. La loi était la règle parfaite de l'enfant d'Adam; le monde serait un paradis si la loi était gardée; mais elle exige ce que l'homme doit être, et prononce le jugement, s'il ne l'est pas; elle ne dit pas ce qui est: mais ce qui n'est pas et ce qui devrait être. L'homme sans loi a violé sa conscience, l'homme sous la loi a transgressé la loi: le résultat, c'est le jugement. — Le christianisme, c'est l'arrivée de Dieu en grâce au milieu des hommes, non pour exiger, mais pour sauver. Puisque vous ne pouvez subsister devant le jugement, je viens vous sauver de votre position. La loi exige, Christ vient sauver. C'est une oeuvre accomplie, et nous avons le témoignage de la gloire due à ce qui est accompli; nous voyons Jésus couronné de gloire et d'honneur. — Jésus est venu gagner la confiance des pauvres pécheurs qui avaient perdu toute confiance en Dieu. Après avoir perdu toute confiance en Dieu, l'homme cherche le bonheur dans le monde et dans le péché. Alors Christ vient regagner le coeur; la Samaritaine, et la pécheresse de [Luc 7](#) en sont un exemple; elles s'attachent à Celui en qui elles ont vu l'amour parfait.

La confiance du coeur est gagnée, mais cela ne rend pas la conscience parfaite; que faire de la justice? Alors Christ meurt, et la justice et l'amour sont glorifiés au plus haut degré. Justice parfaite contre le péché et amour parfait pour le pécheur. Il a porté nos péchés, nous n'étions pour rien là. Sans avoir la conscience parfaite, le coeur n'est pas libre, mais maintenant il n'y a point de nuage du côté de Dieu; nous sommes justice de Dieu en Christ, nous sommes avec Dieu, nous avons trouvé Christ, et en Lui Dieu parfait en amour et parfait en justice pour nous. Maintenant Christ est assis à la droite de Dieu, Il n'a plus

rien à faire. Nous avons la paix avec Dieu, nous jouissons de sa faveur, notre conscience est parfaite. Le coeur est bien petit sans doute, mais on connaît Dieu, on l'aime: — il y a des faiblesses, des exercices, beaucoup à apprendre et beaucoup à désapprendre; mais Dieu est pour nous. Toujours davantage nous apprenons notre dépendance de Dieu. Le christianisme ne laisse pas dans la crainte.

Quand on a une conscience parfaite, Christ devient précieux. Puis, si nous sommes de bien-aimés enfants de Dieu, nous devons marcher comme Christ a marché; alors on peut l'attendre!... Sa première venue nous justifie, et nous attendons la gloire et non le jugement. Sa seconde venue nous transformera à sa ressemblance. Il viendra et nous prendra avec Lui.

Il y a donc la conscience parfaite par son oeuvre, puis le coeur attaché à Lui, et attendant en paix la gloire.

En Thyatire, nous avons la corruption de l'Eglise, et Christ va juger cet état de choses. Les apôtres nous ont avertis de ces choses. La promesse ici à celui qui vaincra, c'est le règne qui introduira la bénédiction sur la terre. Premièrement c'est le jugement, la verge de fer; mais tout sera changé quand Christ viendra, tout sera soumis à son sceptre. Or, comme enfants de Dieu, nous l'avons comme l'étoile du matin. Ceux qui ne se contentent pas de ce monde auront leur part céleste avec Christ. C'est la part du fidèle d'être semblable à Lui, avec Lui dans le ciel, toujours avec le Seigneur qui nous a tant aimés. Mais l'étoile du matin, c'est Christ connu des enfants de Dieu quand Il n'est pas encore vu du monde.

En Sardes, tout est mort, c'est l'Eglise envahie par le monde; il y a le bruit de vivre, et l'on est mort. On est mangeant, buvant, bâtissant, etc.... comme aux jours de Lot: et le Seigneur vient comme un larron pour le jugement.

Mais il y en a qui attendent Christ, et en Philadelphie ils gardent sa Parole, et ne renoncent pas son nom quand tout le monde le fait. Ils gardent la Parole de sa patience, leur coeur est attaché au Sauveur. Il y a faiblesse sans doute, mais fidélité. — Avec Christ comme Sauveur et la Parole comme force — les paroles sorties de la bouche de Dieu — l'enfant de Dieu est dans une pleine certitude, sans aucun doute quelconque. — Parce que tu as gardé la parole de ma patience; je te garderai!...

Vos âmes s'appuient-elles sur l'oeuvre que Christ a accomplie à sa première venue? et vos coeurs sont-ils attachés à Lui? Car si nous attendons ici-bas, Lui attend là-haut; c'est la parole de sa patience!... Est-ce que vous désirez Christ? — Le cri de minuit vous trouvera-t-il veillant ou dormant? vous trouvera-t-il dans le monde? — Que Dieu vous donne d'attendre réellement son Fils du ciel! Bienheureux les serviteurs qu'il trouvera veillant; Il les fera mettre à table, et se ceignant Il les servira!

Remarques sur l'histoire de l'Eglise

Les sept Eglises Apocalypse 2-3 ME 1869 page 301 et continué dans le ME 1870 page 96

Introduction

Il est probable que plusieurs d'entre nos lecteurs n'ont ni le temps ni l'occasion de parcourir les volumineux ouvrages qui ont paru de temps à autre sur l'histoire de l'Eglise. Toutefois ce qui forme depuis dix-huit siècles «l'habitation de Dieu» doit être pour ses enfants un sujet rempli d'intérêt. Nous ne parlons pas maintenant de l'Eglise telle que l'histoire la représente, mais de ce qu'elle est dans l'Ecriture, où elle nous est montrée dans son caractère spirituel, comme le corps de Christ, et «l'habitation de Dieu par l'Esprit».

Quand nous lisons ce qu'on est convenu d'appeler une histoire de l'Eglise, n'oublions pas que, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours, l'Eglise professante a toujours été composée de deux classes de personnes, tout à fait distinctes; l'une, les chrétiens de nom; l'autre, les âmes vivantes; le vrai et le faux. Cet état de choses avait été prédit: «Car je sais ceci qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups redoutables qui n'épargneront pas le troupeau; et il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines perverses pour attirer des disciples après eux» (Actes des Apôtres 20: 29, 30). La seconde épître à Timothée est remplie d'avertissements et de recommandations quant aux diverses formes de mal qui déjà se manifestaient. Une sensible et rapide détérioration s'était produite depuis que l'apôtre avait écrit sa première épître. Il exhorte les hommes réellement pieux à s'éloigner de ceux qui, ayant la forme de la piété, en avaient renié la puissance. De semblables avertissements sont aussi nécessaires aujourd'hui qu'alors. Nous ne pouvons, sans renoncer au christianisme, nous séparer de la chrétienté; mais nous devons nous séparer de ce que l'apôtre appelle des «vaisseaux à déshonneur»; la promesse est que, «si quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié et utile au maître, et préparé pour toute bonne oeuvre»

Il est intéressant, bien que douloureux, de remarquer la différence à cet égard entre la première et la seconde épître à Timothée. Dans la première nous voyons l'Eglise dans son vrai caractère, et dans la place bénie qu'elle devait occuper sur la terre. Elle y est présentée comme la «maison de Dieu», le depositaire de la vérité, et le moyen de la manifester à l'homme. Dans la 2^e épître nous la voyons telle qu'elle est devenue par l'infidélité de ceux auxquels elle avait confiée.

Prenons un passage de chacune de ces deux épîtres pour expliquer notre pensée. D'abord, «je t'écris ces choses, espérant aller bientôt vers toi, mais si je tarde — afin que tu saches comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (1 Timothée 3: 14, 15). En second lieu: «Dans une grande maison il y a non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de

terre; et les uns sont à honneur et les autres à déshonneur» (2 Timothée 2: 20). Ici tout est changé. A la place de l'ordre divin, nous avons la confusion et le désordre; au lieu de «la maison de Dieu, la colonne et le soutien de la vérité», il y a «une grande maison», savoir le «mystère d'iniquité». La «maison» n'est plus dirigée selon la volonté de Dieu, ni propre à son habitation, mais elle est disposée et organisée d'après la volonté de l'homme, pour son propre avantage et son élévation personnelle. Ce fut donc de bonne heure que les maux qui ont déshonoré la chrétienté se sont manifestés. Toutefois de ce mal surgit le bien. L'Esprit de Dieu, dans sa miséricorde, nous a donné des directions précises pour les plus sombres jours de l'histoire de l'Eglise, et a clairement tracé le chemin de la vérité au travers des temps les plus mauvais. Aussi sommes-nous sans excuse si nous ne suivons pas ces indications. Les circonstances et les époques subissent des variations; mais la vérité divine ne change jamais.

Les erreurs de la plupart des historiens

Quelques historiens ont eu le tort de ne tenir aucun compte de ce mélange des «vaisseaux à déshonneur» avec les vaisseaux à honneur des vrais chrétiens avec les professants. Ces écrivains, n'étant pas eux-mêmes spirituellement éclairés, se sont attachés surtout à faire ressortir les actes répréhensibles des chrétiens de nom. Ils se sont étendus longuement et minutieusement sur les hérésies qui ont troublé l'église, sur les abus qui l'ont envahie, sur les controverses qui l'ont déchirée. Mais, pour nous, notre désir est de suivre, à travers la longue et sombre page de l'histoire, le sillon lumineux de la grâce divine, manifestée dans les vrais chrétiens.

Dieu ne s'est jamais laissé sans un témoignage. Dans tous les âges, et dans tous les lieux, il a eu ses bien-aimés, cachés peut-être, et ignorés du monde. Son oeil seul savait discerner les sept mille qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal sous le règne d'Achab et de Jézabel. Et nous ne doutons pas que des milliers, appartenant aux plus sombres jours du christianisme, ne doivent être manifestés à la fin comme faisant partie de cette Eglise glorieuse que Christ fera paraître devant Lui au jour si ardemment attendu de sa joie nuptiale.

Bien des pierres précieuses, tirées des débris confus du moyen-âge, réfléchiront sa grâce et sa gloire dans cette triomphante journée. Pensée bénie, qui inonde le coeur de reconnaissance et d'allégresse! Seigneur hâte ces temps, pour l'amour de ton Nom!

Les hommes sincèrement pieux sont instinctivement humbles, modestes, et peu connus du monde. Aucune humilité n'est aussi profonde que celle qui est produite par la connaissance de la grâce. De tels hommes n'occupent qu'une place bien insignifiante dans les annales de l'histoire. Mais les hérétiques, les ambitieux, les fanatiques, les visionnaires, font trop de bruit autour d'eux pour qu'on les laisse dans l'oubli. C'est pourquoi les historiens relèvent et racontent avec soin leurs actions répréhensibles.

Nous allons maintenant nous occuper, d'une manière générale, de la première partie de notre sujet, savoir: Les sept Eglises de l'Asie

Les sept Eglises de l'Asie

Les sept épîtres qui leur sont adressées nous serviront de guide dans cette étude. Elles sont strictement historiques, aussi bien que prophétiques, et Celui qui dès le commencement connaît la fin, a voulu qu'elles eussent une interprétation prophétique aussi bien qu'une application historique. Nous ne devons pas oublier le fait, que sept églises ont existé dans les sept villes mentionnées ici, et dans la condition décrite dans ces chapitres (Apocalypse 2, 3). Elles furent choisies parmi plusieurs, et présentées de manière à figurer ce qui devait arriver. Limiter l'application de ces épîtres aux sept églises alors établies en Asie serait nuire à l'unité de l'Apocalypse, et perdre la bénédiction promise au chapitre 1^{er} de ce Livre: «Bienheureux celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie». Le caractère du livre tout entier est prophétique et symbolique, et les chapitres 2 et 3 ne forment pas une exception. Le Seigneur les présente dans toute leur portée mystique: «le mystère des sept étoiles que tu as vues dans ma main droite, et les sept chandeliers d'or. Les sept étoiles sont les anges des sept assemblées, et les sept chandeliers que tu as vus sont les sept assemblées».

Le nombre sept est caractéristique. Il symbolise la perfection des pensées ou des voies de Dieu quant au temps. Nous avons ainsi les sept jours de la semaine, les sept fêtes d'Israël, les sept paraboles du royaume des cieux en mystère. Nous trouvons le nombre de sept fréquemment dans ce livre qui s'occupe du Juif, du Gentil et de l'Eglise de Dieu comme responsable sur la terre. Ainsi nous avons sept églises, sept chandeliers, sept anges, sept sceaux, sept trompettes et sept derniers fléaux. C'est seulement dans les chapitres 2 et 3 que l'Eglise est considérée comme sur la terre, responsable devant Dieu et par conséquent sous son gouvernement. Du chapitre 4^e au 19^e on la voit dans le ciel. Plus tard elle apparaît avec son Seigneur dans une gloire pleinement manifestée. «Les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et pur».

Au milieu du livre, particulièrement depuis le 6^e chapitre, il est question des Juifs et des Gentils avec lesquels Dieu, de son trône de gloire, agit en jugement. Mais ces événements n'auront lieu qu'après que l'Eglise, la véritable épouse de l'Agneau, sera enlevée dans le ciel, et que la chose dégénérée, qui prend le nom d'Eglise, sera finalement rejetée.

La triple division de ce livre, qui est donnée par le Seigneur lui-même, nous trace l'ordre dans lequel se passeront les événements annoncés, et doit servir de base à toute interprétation de l'Apocalypse. Au chapitre 1, verset 19, Christ nous indique le plan et le contenu du livre tout entier. «Ecris les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci». «Les choses que tu as vues» se rapportent à la révélation de Jésus dans le 1^{er} chapitre, «les choses qui sont» à la condition du corps professant pendant la dispensation actuelle, condition qui nous est révélée dans les

chapitres 2 et 3, et «les choses qui doivent arriver» occupent l'espace depuis le chapitre 4 jusqu'à la fin du livre. La troisième division commence au chapitre 4. Une porte est ouverte dans le ciel, et l'apôtre est appelé à y monter: «Monte ici, et je te montrerai les choses qui doivent arriver après celles-ci». Les mêmes mots sont employés au chapitre 4: 1 qu'au chapitre 1: 19. Or il est impossible que des choses qui sont et celles qui doivent arriver par la suite coïncident; il faut que les unes aient pris fin avant que les autres aient commencé.

Quand le nombre sept est mentionné, non dans un sens littéral, mais symbolique, il signifie toujours quelque chose de complet. Il est employé ainsi aux chapitres 2 et 3. Nous savons que d'autres églises existaient outre les sept dont il est question ici. Mais sept sont choisies et réunies, afin de présenter un tableau complet de ce qui devait se développer plus tard, dans l'histoire de l'Eglise. Le Seigneur prévoyait que les principaux traits moraux, qui existaient alors, se produiraient dans le cours des temps. Nous avons ainsi un tableau septuple ou complet des conditions successives de l'Eglise professante pendant toute la période de sa responsabilité terrestre.

Nous jetterons un coup d'oeil rapide sur les épîtres aux sept églises, en donnant quelques notions générales sur les différentes périodes de l'histoire auxquelles elles se rapportent.

EPHESE.

Le Seigneur discerne en Ephèse la racine de toute décadence spirituelle: «tu as abandonné ton premier amour». Mais bien que cette accusation fût vraie, même dans les temps apostoliques, il y avait aussi dans ces paroles une solennelle prédiction pour les siècles à venir. Ephèse est divinement avertie qu'à moins qu'elle ne se repente, «son chandelier sera ôté de sa place». — Période: depuis l'âge apostolique jusqu'à la fin du second siècle.

SMYRNE.

Le message adressé à Ephèse est général; celui que reçoit Smyrne est spécial. Et bien qu'il eût sa première application à l'assemblée qui se trouvait réunie à Smyrne, il se rapporte, d'une manière remarquable, aux persécutions consécutives que traversa l'Eglise pendant le règne des empereurs romains. Mais Dieu a pu se servir de la puissance du monde pour arrêter le progrès du mal dans l'église. — Période depuis le second siècle jusqu'au temps de Constantin.

PERGAME.

Ici nous avons l'établissement par Constantin du christianisme comme religion de l'Etat. Au lieu de persécuter les chrétiens, le monarque les patronna. Dès ce moment la pente qui entraîna l'Eglise toujours plus bas, fut rapide. Sa coupable alliance avec le monde prouva l'étendue et la profondeur de sa chute. — Période: depuis le commencement du quatrième siècle jusqu'au septième siècle, où le papisme fut établi (*).

(*) Le titre de «Pape» fut adopté d'abord par Hygin en 139; et le pape Boniface III obtint de Phocas empereur d'Orient que ce titre fût réservé seulement aux évêques de Rome, en 606. Ce fut aussi par la connivence de Phocas que fut établie la suprématie du pape sur l'Eglise chrétienne. (*Dictionnaire des dates par Haydn*)

THYATIRE.

Nous avons en Thyatire le papisme du moyen-âge. Il porte l'empreinte de Jézabel, commettant toutes sortes d'iniquités, et, sous les apparences du zèle religieux, persécutant les saints de Dieu. Toutefois il y avait dans Thyatire un résidu fidèle que le Seigneur encourage et console, en lui présentant l'espérance glorieuse de son avènement, et la promesse de sa domination sur les nations. Mais il y a aussi une parole d'avertissement: «tenez ferme ce que vous avez jusqu'à ce que je vienne». — Période: depuis l'établissement du papisme jusqu'à la venue du Seigneur. Elle dure jusqu'à la fin; mais elle appartient surtout au moyen âge.

SARDES.

Nous avons ici la portion protestante de la chrétienté, — l'époque qui suivit la grande oeuvre de la Réformation. Les traits les plus choquants du Papisme disparaissent, mais le nouveau système manque de vitalité. «Tu as le nom de vivre, mais tu es mort». Néanmoins, dans ces systèmes dépourvus de vie, se trouvent de vrais saints, et Christ les connaît tous. «Tu as aussi à Sardes quelque peu de personnes qui n'ont point souillé leurs vêtements, et qui marchent avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes». — Période: depuis le seizième siècle — c'est-à-dire le protestantisme après la Réformation.

PHILADELPHIE.

Dans l'église de Philadelphie nous avons un résidu faible, mais fidèle à la parole et au nom du Seigneur Jésus, formant, pour ainsi dire, l'expression du témoignage spécial et de l'appel de Dieu dans ces derniers temps. Le système, d'où le croyant est invité à sortir, revêt plus tard le caractère Laodicéen. Christ, s'occupant de sa maison, est au milieu de ces fidèles témoins comme le Saint et le Véritable. Il possède «la clef de David», et Il ouvre à ceux qui sont dans la maison les trésors de la parole prophétique. Ce résidu est aussi dans la communion de sa patience, et dans l'attente de sa venue. «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de la tentation, qui va arriver sur tout le monde habitable, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre». — Période: depuis la Réformation — mais datant surtout du commencement de ce siècle et se rapportant spécialement au temps où nous vivons. Une activité charnelle amènera le rapide développement de la dernière phase dans l'histoire de la chrétienté.

LAODICEE.

Dans Laodicée nous avons la tiédeur, l'indifférence, le système latitudinaire, unis à de grandes prétentions, à une profession de piété, à un esprit de vanterie et de suffisance. C'est la dernière manifestation du système qui porte le nom de Christ, mais qui Lui est

devenu intolérable. L'heure de sa condamnation finale approche, et le Seigneur, après avoir retiré à Lui, de la corruption de la chrétienté, tous les vrais croyants, la «vomira de sa bouche». Ce qui aurait dû être pour le Seigneur Jésus d'une agréable odeur Lui est devenu odieux, et il le rejette. — Période parallèle avec Philadelphie et Sardes, ayant trait surtout à l'acte final.

Nous essaierons maintenant, avec l'aide du Seigneur, de retracer très brièvement ces différentes périodes de l'histoire de l'Eglise. Et pour cela, nous comptons examiner plus en détail chacune des sept épîtres, afin de nous rendre compte de la lumière spéciale qu'elles répandent sur les époques dont nous voulons nous occuper. Nous saurons ainsi dans quelle mesure les faits dans l'histoire de l'Eglise correspondent avec l'histoire scripturaire, contenue dans ces deux chapitres de l'Apocalypse. Puisse le Seigneur nous diriger et bénir pour ses bien-aimés.

Chapitre 1

Quand nous voulons étudier une question quelle qu'elle soit, il est utile de remonter à son origine, de connaître le dessein qui l'a mise en lumière, et le début de son histoire. Tous ces détails quant à l'Eglise nous sont pleinement démontrés dans les Ecritures. Nous y trouvons non seulement l'intention originelle, mais aussi les vues et les spécifications du grand Fondateur, ainsi que l'histoire primitive de l'oeuvre dirigée par Lui. «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2). Ceci est historique. Le fondement avait été posé, et l'oeuvre progressait; mais le Seigneur Lui-même était alors le seul constructeur, et voilà pourquoi tout était réel et parfait.

A la fin de la dispensation, juive le Seigneur ajouta le résidu sauvé d'Israël à l'Eglise nouvellement formée; mais à la fin de l'économie actuelle, Il prendra à lui dans le ciel, revêtus de corps glorifiés, tous ceux qui croient en son Nom. Pas un de ceux qui font partie de l'Eglise ne sera mêlé à la congrégation des saints de l'âge millénial. «Car le Seigneur Lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 16, 17). Ce sera là l'heureuse terminaison de l'histoire terrestre de l'Eglise, la véritable épouse de Christ. Les morts ressuscités, les vivants transformés, et tous ensemble, dans leurs corps glorifiés, enlevés dans les airs, pour aller à la rencontre du Seigneur. La limite de la durée de l'Eglise est ainsi définie, et toute la période de son histoire est placée devant nous. Revenons à l'aurore de son existence terrestre.

Le Seigneur introduit tout d'abord le sujet de l'Eglise sous la figure d'un édifice. Et ces paroles sont si précieuses que nous pouvons bien les prendre pour la pierre de touche de son histoire. Elles ont soutenu les espérances et fortifié les coeurs des siens dans toutes les

époques, et dans toutes les circonstances, et elles seront jusqu'à la fin la forteresse de la foi. Que pourrait-on imaginer de plus rassurant que ces paroles:

SUR CE ROCHER JE BATIRAI MON ASSEMBLEE, ET LES PORTES DU HADES NE PREVAUDRONT PAS CONTRE ELLE?

Le Seigneur dans Matthieu 16 interroge ses disciples sur les suppositions des hommes, concernant sa Personne. Cet entretien conduit à la glorieuse confession de Pierre, et aussi à cette précieuse révélation que fait le Seigneur à l'égard de l'Eglise. Comme l'entretien qui eut lieu alors se rapporte entièrement à ce sujet, il sera peut-être utile de l'insérer ici.

«Et Jésus, venant aux quartiers de Césarée de Philippe, interrogea ses disciples, disant: Qui disent les hommes que je suis, moi, le Fils de l'homme? Et ils dirent: Les uns disent, Jean le Baptiseur; les autres, Elie, et d'autres, Jérémie ou l'un des prophètes. Il leur dit: Et vous, qui dites-vous que je suis? et Simon Pierre, répondant, lui dit: Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et Jésus répondant, lui dit: Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux. Et moi aussi, je te dis, que tu es Pierre, et sur ce rocher, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle».

Deux choses doivent arrêter notre attention quant à l'édifice qui devait être construit: le fait d'être fondé sur le Rocher, et la Personne du divin Fondateur. «Sur ce Rocher je bâtirai mon assemblée». Il se peut qu'on demande: Qu'est-ce que ce Rocher? Nous répondons: La confession de Pierre et nullement Pierre lui-même, comme l'enseigne l'apostasie. Il est de toute vérité que l'apôtre était une pierre, — une pierre vivante dans le nouveau temple: «Tu es Pierre»; — tu es une pierre. Mais, la révélation par le Père à Pierre de la gloire personnelle de son Fils, est le fondement sur lequel l'Eglise est bâtie. «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant». La gloire de la personne du Christ dans sa résurrection est la vérité qui est révélée ici: «la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux».

Immédiatement après la confession de Pierre, le Seigneur manifeste son intention de bâtir son assemblée, et en proclame l'éternelle stabilité: «Sur ce rocher, je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle».

Lui qui est la source de la vie ne pouvait être vaincu par la mort. Mais en mourant pour les pécheurs comme leur Substitut, Il triompha de la mort et du sépulcre, et Il est vivant au siècle des siècles comme Il le dit après sa résurrection à l'apôtre Jean: «Je suis le vivant et j'ai été mort, et voici, je suis vivant au siècle des siècles; et je tiens les clefs de la mort et du hadès» (Apocalypse 1: 10).

Quelles paroles pleines de triomphe et de majesté — paroles d'un vainqueur qui a puissance sur les portes du hadès, le séjour des âmes séparées du corps. Les clefs de ce séjour — symboles de puissance et d'autorité sont suspendues à sa ceinture. La mort peut atteindre le croyant, mais elle a perdu son aiguillon. Elle vient comme un messager de paix pour introduire le pèlerin lassé du chemin, dans les demeures de l'éternel repos. La mort

n'est plus le maître, mais le serviteur du chrétien, «car toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit monde, soit vie, soit *mort*, soit choses présentes, soit choses à venir, toutes choses sont à vous, et vous êtes à Christ et Christ est à Dieu» (1 Corinthiens 3: 21, 22).

C'est donc la Personne de Christ dans la gloire de sa résurrection, qui est l'immuable fondement sur lequel l'Eglise est bâtie. Comme Celui qui est vivant d'entre les morts, Il communique la vie de résurrection à tous ceux qui sont édifiés sur Lui, la vraie, «pierre de l'angle». Pierre dit dans sa 1^e épître: «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante — vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés, pour être une maison spirituelle». Et plus loin dans ce même chapitre, Pierre ajoute: «pour vous qui croyez elle a ce prix», ou elle est en honneur. Qu'il nous soit donné à tous de méditer ces deux précieuses vérités, bases de notre stabilité, — savoir, la vie divine, et l'incalculable valeur de ce qui est divin. Ces deux choses nous sont communiquées et deviennent le partage de tous ceux qui se confient en Christ. «Duquel vous approchant», c'est-à-dire de la personne de Christ, car c'est à Lui-même que nous avons affaire. Sa vie, la vie de résurrection devient la nôtre, et dès lors Il est notre Vie: «Vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle». La vie de Christ comme Homme ressuscité nous appartient avec tout ce dont Il est héritier. Vérité étonnante! Qui n'aspirerait à posséder cette vie qui est à l'abri de la puissance de la mort, et des portes du hadès? L'éternelle victoire est empreinte sur la vie ressuscitée du Christ, elle ne peut plus être mise à l'épreuve, et c'est là la vie même du croyant.

Mais pour chaque pierre vivante de ce temple spirituel, il y a plus que la vie; il y a aussi la valeur incalculable de Christ qui devient nôtre, aussi bien que sa vie divine, quand nous croyons en Lui. Sa Vie nous donne la capacité de jouir, et sa valeur personnelle nous assure le droit de posséder le céleste héritage. Ses honneurs, ses titres, ses dignités, ses privilèges, ses possessions et ses gloires nous appartiennent en Lui. «Christ a aimé l'Eglise et s'est livré lui-même pour elle». Telle est notre assurance, et telles sont les bénédictions de tous ceux qui sont établis sur le Rocher. Il en fut ainsi de Jacob, quand, étranger et voyageur, il se reposa sur la pierre dans le désert, et que toutes les beautés du ciel dans la grâce et dans la gloire passèrent devant lui (Genèse 28).

Christ unique fondateur de son Eglise

Christ est aussi le fondateur de son assemblée: «Sur ce Rocher je bâtirai mon assemblée». Il est de toute importance d'être au clair sur ce point, afin de ne pas confondre ce que construit l'homme avec l'édifice de Christ. A moins que cette distinction ne soit comprise, la plus grande confusion doit se produire dans les idées touchant la vérité de Dieu, et l'état actuel de la chrétienté. Christ est présenté ici comme l'unique Fondateur de son Assemblée, bien que Paul et Apollos et tous les vrais évangélistes soient des ministres, par le moyen desquels les pécheurs sont amenés à la foi. L'oeuvre du Seigneur dans les âmes des croyants est parfaite. C'est une oeuvre réelle spirituelle et personnelle. Par

l'action de sa grâce dans leurs coeurs, ils ont goûté que le Seigneur est bon, ils viennent à lui comme à une pierre vivante, et sont édifiés sur Celui qui est ressuscité des morts. Telles sont les «pierres vivantes» avec lesquelles Christ construit son saint temple; et contre cet édifice les portes du hadès ne prévaudront jamais. C'est ainsi que Pierre, les apôtres, et tous les vrais croyants constituent un édifice spirituel. Quand Pierre en parle dans sa 1^e épître, il ne fait aucune mention de lui-même comme en étant le constructeur. Nul autre que Christ ne met la main à cet édifice qui est uniquement son ouvrage. «*Je bâtirai mon assemblée*».

Voyons maintenant, d'après la Parole de Dieu, ce que construit l'homme, quels matériaux il emploie, et de quelle façon il se met à l'oeuvre: 1 Corinthiens 3, et 2 Timothée 2 nous instruisent à cet égard. Une «grande maison» est construite par l'homme; maison qui, dans une certaine mesure, est aussi l'Eglise, et la maison de Dieu, comme 1 Timothée 3: 16 nous parle de «la maison de Dieu qui est l'assemblée du Dieu vivant». Elle est aussi mentionnée dans Hébreux 3, comme étant la maison de Christ, dont nous sommes la maison. Mais cette maison dégénéra à cause de l'infirmité humaine, et de l'iniquité qui l'envahit. L'autorité de la Parole de Dieu fut mise de côté par le grand nombre, et la volonté de l'homme devint suprême. Bientôt, l'effet de la philosophie humaine sur les simples institutions de Christ se manifesta tristement. Mais «le bois, le foin, le chaume» ne peuvent s'allier avec «l'or, l'argent, et les pierres précieuses». La maison devient grande, à vues humaines, semblable au grand arbre de la parabole dont les branches sont pour plusieurs une agréable et commode retraite. L'homme qui fait partie de cette «grande maison» occupe une certaine position dans le monde, au lieu d'être rejeté et méprisé comme le Maître. L'Archevêque suit de près le Roi. L'Eglise professante ne se contente pas de la pompe extérieure; elle a encore d'autres prétentions, et cherche à apposer le sceau de Dieu sur son oeuvre profane. C'est là son péché capital et la source de son aveuglement, de sa confusion et de sa mondanité.

Paul, choisi par Dieu pour faire son oeuvre, posa le fondement de l'édifice de Dieu à Corinthe; et d'autres bâtirent sur ce fondement; les uns avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, et d'autres avec du bois, du foin et du chaume. C'est-à-dire, tandis que quelques-uns enseignaient la pure doctrine, et exigeaient une foi vivante dans tous ceux qui demandaient à participer à la Cène, d'autres pouvaient propager de fausses doctrines, et recevoir dans l'Assemblée des personnes dénuées de foi; l'observation des ordonnances prenant ainsi la place de la foi et de la vie éternelle. Ici intervinrent l'action, la responsabilité et la misère de l'homme. Toutefois, s'il possède la foi en Christ, celui qui bâtit peut lui-même être sauvé, bien que son oeuvre soit détruite. Mais il y a une catégorie de constructeurs plus coupables, qui souillent le temple du Seigneur, et qui seront eux-mêmes détruits. Nous citons le passage tout entier. Rien n'est plus clair: «Selon la grâce de Dieu qui m'a été donnée, j'ai posé le fondement comme un sage architecte, et un autre édifie dessus; mais que chacun considère comment il édifie dessus. Car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui est posé, lequel est Jésus Christ. Or, si quelqu'un édifie sur

ce fondement de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, l'oeuvre de chacun sera rendue manifeste, car le jour la fera connaître, parce qu'il est révélé en feu, et le feu éprouvera et montrera quelle est l'oeuvre de chacun. Si l'oeuvre de quelqu'un qui aura édifié dessus, demeure, il recevra une récompense; si l'oeuvre de quelqu'un vient à être consumée, il en éprouvera une perte, mais lui-même il sera sauvé, toutefois comme à travers du feu. — Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira» (1 Corinthiens 3: 10-17).

Remarquons encore quant à ces paroles du Seigneur: «sur ce Rocher je bâtirai mon assemblée», qu'Il n'avait pas encore commencé à l'édifier. Il annonce à ses disciples ce qu'Il allait faire. Il ne dit pas: j'ai bâti mon assemblée ou je la bâtis, mais je la *bâtirai*, et Il la commencé le jour de la Pentecôte.

Mais il y a une autre vérité qui est étroitement associée à l'histoire et à la condition de l'Eglise ici-bas, et qui mérite notre attention avant que nous nous occupions de son histoire actuelle. Il s'agit de la vérité que renferme cette expression:

LES CLEFS DU ROYAUME DES CIEUX.

Ceci nous conduit à la «grande maison» de la profession extérieure dont nous avons déjà parlé. Il ne faut pas oublier que «le royaume des cieux» et «la grande maison» ne sont pas la même chose. De nom, le monde appartient au Roi: «Le champ, c'est le monde». Les serviteurs doivent continuer les semailles. Ensuite nous avons «une grande maison», c'est-à-dire, la Chrétienté. Mais quand tout ce qui n'est que nominal ou extérieur dans la Chrétienté sera balayé par le jugement, le «royaume» sera établi dans la puissance et dans la gloire. Ce sera le temps millénial.

Le Seigneur, parlant à Pierre de l'Eglise, lui dit: «Je te donnerai les clefs du royaume des cieux». L'Eglise telle que Christ l'a fondée, et le «royaume des cieux» ouvert par Pierre sont deux choses complètement distinctes. Une des grandes erreurs de la chrétienté est d'employer ces deux expressions comme si elles étaient synonymes. Et les théologiens de tous les temps, ayant pris ce point de vue comme base de leurs raisonnements, ont traité de la manière la plus confuse la question de l'Eglise et du royaume. L'expression de royaume des cieux à rapport à l'économie, et celle de royaume a un sens moral. Mais faute de quelque connaissance des voies de Dieu à l'égard des dispensations, nous ne pouvons jamais expliquer sainement sa Parole. On ne doit pas confondre ce que Christ Lui-même construit, avec ce que bâtit l'homme dans sa qualité d'intermédiaire, peut-être par le moyen de la prédication ou du baptême. L'Eglise qui est le Corps du Christ est fondée sur la confession qu'Il est le Fils du Dieu vivant, glorifié par sa résurrection d'entre les morts. Chaque âme, réellement convertie, a affaire avec Christ Lui-même, avant de faire partie de l'Eglise. Tandis que le «royaume» a une signification plus étendue, et comprend toute personne baptisée, tous ceux qui professent, sincèrement ou non, le christianisme.

Christ ne dit pas à Pierre qu'Il lui donnera les clefs de l'Eglise ou les clefs du ciel. S'Il avait parlé ainsi, le système papiste pouvait avoir quelque semblant de vérité. Mais Il dit

tout simplement: «Je te donnerai les clefs du royaume des cieux» ou de la nouvelle économie. Des clefs ne servent de rien, quand il s'agit de construire des édifices, mais il en faut pour ouvrir des portes; et le Seigneur accorda à Pierre l'honneur d'ouvrir la porte du royaume, d'abord aux Juifs, et ensuite aux Gentils (Actes des Apôtres 2; 9). Le langage de Christ concernant son Eglise a une portée plus élevée. Il est simple, précis, et plein de grandeur: «*Mon Eglise*». Quelle profondeur, quelle plénitude dans ces deux mots! Le coeur qui est en communion avec Christ, touchant son Eglise, comprendra d'une manière inexprimable son affection pour elle. Nous aimons à redire ces deux mots «*Mon Eglise*», mais qui peut sonder les trésors d'amour que cette parole révèle. Pensons aussi à ces deux autres mots «*ce rocher*»; comme si Christ eût dit: La gloire de ma personne et la puissance de ma Vie dans la résurrection, forment l'inébranlable fondement de «*mon Eglise*». Et encore, «*Je bâtirai*». Ainsi nous voyons par ces six mots que tout est entre les mains de Christ, afin qu'Il soit «*Chef sur toutes choses à l'Eglise, qui est son corps, et la plénitude de celui qui remplit tout en tous*».

L'ouverture du royaume des cieux

Nous voyons, d'après les premiers chapitres des Actes, que le Seigneur confia d'une manière toute spéciale à Pierre, *l'administration* du royaume. Le terme est tiré de l'Ancien Testament. Lisez Daniel 2 et 7. Au chapitre 2, nous avons le royaume; au chapitre 7, nous avons le Roi. Cette expression «le royaume des cieux» ne se trouve que dans l'évangile de Matthieu qui est écrit surtout pour Israël.

La manifestation sur la terre du Royaume des cieux, dans la puissance et dans la gloire, était l'objet de l'attente, de tout Israélite pieux. Jean Baptiste, comme précurseur du Seigneur Jésus, vint et dit: «le royaume des cieux est proche». Mais les Juifs, au lieu de recevoir leur Messie, le rejetèrent et le crucifièrent; et par conséquent le royaume tel qu'ils l'attendaient fut mis de côté. Toutefois, il fut introduit sous une autre forme. Lorsque le Messie rejeté monta au ciel, et prit sa place à la droite de Dieu, triomphant de tous ses ennemis, le royaume des cieux fut inauguré. Maintenant le Roi est dans le ciel et, comme le dit Daniel, les cieux gouvernent quoique pas ouvertement. Et depuis l'époque de l'ascension de Christ jusqu'à son retour, nous avons le royaume dans un mystère (Matthieu 13). Mais le royaume sera manifesté, quand Il reviendra dans la puissance et dans une grande gloire.

Pierre eut le privilège d'ouvrir la nouvelle économie aux Juifs et aux Gentils. Il le fit pour les uns par son discours du chapitre 2 des Actes, pour les autres par celui du chapitre 10. Mais nous le répétons encore, l'Eglise ou l'Assemblée de Dieu, et le royaume des cieux ne sont pas identiques. Soyons bien au clair quant à ce point capital, car le mélange de ces deux choses a produit une grande confusion dans les esprits; et on peut le regarder comme l'origine du papisme, du puseyisme, et de tous les systèmes humains établis dans la chrétienté. Les remarques qui suivent sur le champ d'ivraie, tirées d'une publication

récente, portent directement sur ce point, bien qu'elles fassent allusion à une époque bien plus éloignée que les premiers chapitres des Actes.

La parabole de l'ivraie

Matthieu 13: 24, 25. «Il leur proposa une autre parabole disant: Le royaume des cieux a été fait semblable à un homme qui semait de bonne semence dans son champ. Or, pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint, et sema de l'ivraie parmi le froment, et s'en alla». C'est précisément ce qui est arrivé à ceux qui professaient d'appartenir à Christ. Une chose, entre autres, suffirait à expliquer le mal qui se produit chez les chrétiens. Je veux parler du manque de vigilance parmi les chrétiens eux-mêmes. Ils deviennent négligents, ils s'assoupissent et l'ennemi pénètre et sème de l'ivraie. C'est ce qui arriva dans ces premiers temps de la chrétienté. Nous trouvons les germes de ce mal même dans les Actes des Apôtres, et ils se développent dans le temps des épîtres. La première épître aux Thessaloniciens fut le premier écrit inspiré de Paul, et la seconde la suivit de près. Cependant il les avertit que le mystère d'iniquité existait déjà, que d'autres choses suivraient, telles que l'apostasie, la manifestation de l'homme de péché, et qu'une fois la révolte pleinement accomplie le Seigneur, au lieu de travailler dans l'ombre, paraîtrait pour détruire l'homme sans loi et tous ses adhérents. Le mystère d'iniquité semble se rapporter aux semences de l'ivraie. Quelque temps après «lorsque la tige monta et porta du fruit», quand le christianisme fit de rapides progrès dans le monde «l'ivraie aussi parut». Mais, évidemment, elle avait été semée aussitôt après le bon grain. Quelle que soit l'oeuvre de Dieu, Satan veille. L'homme est créé; il écoute le serpent et tombe. Dieu donne la loi; elle est violée avant même de parvenir entre les mains d'Israël. L'histoire de la nature humaine est toujours la même.

Ainsi le mal est introduit dans le champ et depuis lors, le blé et l'ivraie n'ont jamais été séparés. L'ivraie n'est pas pour le moment enlevée: il n'y a pas de jugement pour elle. Cela veut-il dire que nous devons avoir de l'ivraie dans l'Eglise? Si le «royaume des cieux était l'Eglise, il faudrait renoncer à toute discipline, et tolérer l'impureté de la chair et de l'esprit. Voilà pourquoi il est si important de faire la distinction entre l'Eglise et le royaume. Le Seigneur défend qu'on arrache l'ivraie du royaume des cieux. «Laissez-les croître ensemble jusqu'à la moisson», c'est-à-dire jusqu'à ce que le Seigneur vienne pour juger. Si le royaume des cieux signifiait l'Eglise, nous arriverions à ce résultat, qu'aucun mal, quelque flagrant qu'il soit, ne doit être retranché de l'Eglise avant le jour du jugement. Nous voyons donc l'importance de faire ces distinctions que plusieurs méprisent, bien qu'elles soient essentielles en ce qui concerne la vérité et la sanctification. Nous ne pouvons nous passer d'une seule des paroles de Dieu.

Quelle est donc la portée de cette parabole? Elle n'a aucun rapport à la question de la communion de l'Eglise. Il s'agit du royaume des cieux, savoir, de l'état de choses où le nom de Christ est confessé, que cette profession soit vraie ou fausse. Ainsi, non seulement les chrétiens, mais aussi les méchants, pourvu qu'ils portent le nom de Chrétiens, Grecs,

Coptes, Nestoriens, Catholiques romains, aussi bien que les Protestants, font partie du royaume des cieux. Un homme qui n'est ni Juif ni Païen, et qui extérieurement professe le nom de Christ, est dans le royaume des cieux. Si immoral, si hérétique qu'il puisse être, il ne doit pas être retranché du royaume des cieux, et on ne pourrait le faire qu'en lui ôtant la vie, car voilà ce que signifie arracher l'ivraie. Le christianisme mondanisant en arriva là peu de temps après que les Apôtres eurent quitté cette terre. La discipline fut remplacée par des châtiments temporels, et des lois furent promulguées à l'effet de livrer les récalcitrants aux mains du pouvoir civil, qui se prêtait servilement à ces mesures de répression. Quiconque n'honorait pas la soi-disant Eglise était indigne de vivre. Ce fut ainsi que le mal lui-même, contre lequel le Seigneur avait prémuni les disciples, se développa, et l'empereur Constantin se servit de l'épée pour réprimer les délits ecclésiastiques. Lui et ses successeurs introduisirent les punitions temporelles, dans le dessein de se défaire de l'ivraie en essayant de l'arracher. Prenez l'Eglise de Rome, où vous avez la complète confusion de l'Eglise avec le royaume des cieux, elle s'arroge le droit, si un homme est hérétique, de le livrer à la justice de ce monde pour qu'il soit brûlé; et jamais elle ne confesse le mal, parce qu'elle prétend être infaillible. Admettant même que ces victimes fissent partie de l'ivraie, ce serait l'arracher du royaume. Si l'on arrache l'ivraie, c'est la faire mourir. Il peut y avoir des hommes en dehors de l'Eglise qui profanent le Nom de Dieu, mais il faut les abandonner au jugement de Dieu.

Ceci ne change rien à la responsabilité chrétienne, quant à ceux qui entourent la Table du Seigneur. Vous trouverez des enseignements très précis à ce sujet dans ce qui est dit concernant l'Eglise. «Le champ est le monde». L'Eglise ne reconnaît que ceux que l'on croit être membres du Corps de Christ. Prenez 1 Corinthiens, où nous avons l'enseignement du Saint Esprit touchant le vrai caractère de la discipline ecclésiastique. Supposant des chrétiens professants qui vivent dans un péché quelconque, tant qu'ils persistent dans le mal, ils ne doivent pas être reconnus comme membres du Corps de Christ. Il se peut qu'un saint tombe dans le péché, mais l'Eglise le sachant doit intervenir afin de manifester la pensée de Dieu concernant ce péché. Permettre au coupable de venir à la Table du Seigneur, ce serait rendre le Seigneur solidaire. Il ne s'agit pas de savoir si la personne est convertie ou non. Si elle est inconverte, elle n'a aucune place dans l'Eglise: si elle est convertie, il ne faut pas tolérer le péché. Les coupables ne doivent pas être retranchés du royaume des cieux, mais ils doivent être retranchés de l'Assemblée. Ainsi, l'enseignement de la Parole de Dieu est parfaitement clair quant à ces deux vérités. On n'a pas le droit de faire usage de châtiments humains, lorsqu'il s'agit d'un hypocrite, fût-il même démasqué. Mais si un chrétien est reconnu coupable de péché, l'Eglise, quoique appelée à attendre le jugement de Dieu avec patience, ne doit pas tolérer le mal.

Voilà donc l'enseignement de la parabole de l'ivraie, et il donne au Christianisme un aspect très solennel. Aussi certainement que le Fils de l'homme allait semer du bon grain, son ennemi sèmerait du mauvais qui pousserait avec le bon, et durant toute notre

économie ce mal ne peut être déraciné. Il existe un remède contre le mal qui se trouve dans l'Eglise, mais il n'y en a pas encore pour le péché qui est dans le monde.

Il est de toute évidence d'après l'Écriture et l'histoire, que la grave erreur, dans laquelle tomba le corps professant fut la confusion de ceux qui furent admis par le baptême aux privilèges officiels et temporels de l'Eglise professante, avec ceux qui étaient réellement convertis et enseignés de Dieu.

Pour étudier avec profit l'histoire de l'Eglise, il faut savoir distinguer très clairement le système des ordonnances, et celui de la Vie. Une autre erreur également grave suivit, comme c'était inévitable, celle que nous venons de signaler: Selon les idées et le langage des hommes, le vaste corps de professants de nom devint l'Eglise. Des hommes pieux furent entraînés dans le piège, de sorte que de bonne heure on perdit de vue la distinction entre l'Eglise et le royaume. Les charges les plus sacrées furent confiées indistinctement à des hommes pieux ou impies. La Réformation ne réussit pas à purifier l'Eglise de ce triste mélange, qui s'est perpétué dans les systèmes Anglican, Luthérien et Presbytérien. De nos jours le système sacramental fait des progrès effrayants; et le discernement ne se fait guère, dans les diverses sections du Protestantisme, entre la réalité et la forme, ce qui est vivant et ce qui est mort. Hélas! combien de membres de l'Eglise professante, appartenant au royaume des cieux, ne seront jamais dans le ciel. Nous trouvons ici l'ivraie aussi bien que le blé, de méchants serviteurs à côté des fidèles, des vierges folles avec les sages. Bien que tous ceux qui ont reçu le baptême soient considérés comme faisant partie du royaume, ceux-là seuls qui sont vivifiés et scellés du Saint Esprit, appartiennent à l'Eglise de Dieu.

Mais il y a encore un point quant à l'Eglise professante qui mérite notre attention.

Le principe divin du gouvernement de l'Eglise

Non seulement le Seigneur donna les clefs à Pierre, afin qu'il pût ouvrir les portes de la nouvelle Economie, mais Il lui en confia aussi l'administration intérieure. Ce principe a une haute portée quant à l'Eglise de Dieu. Les paroles par lesquelles cette autorité est conférée sont celles-ci: «et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux». Il s'agit de connaître leur signification réelle. Nous croyons fermement que le Seigneur accorde à l'Eglise l'autorité et le pouvoir, mais que, quant aux résultats, ils sont limités à cette terre. Rien dans les paroles du Seigneur n'implique que les décisions prises seraient nécessairement ratifiées dans le ciel. C'est là la fausse interprétation, et la puissance mensongère de l'apostasie. L'Eglise sur la terre ne peut avoir rien à faire avec ce qui se passe dans le ciel, quant à ce qui est lié ou délié. La sphère de son action est confinée à ses propres limites et quand elle agit ainsi, selon le pouvoir que Christ lui a commis, elle a la promesse d'une ratification dans le ciel.

Il n'y a ici non plus aucune pensée de l'intervention de l'Eglise ou de ses ministres entre l'âme et Dieu, quant au pardon ou au jugement éternel: c'est là l'audacieux blasphème de Rome: «Qui peut pardonner le péché si ce n'est Dieu», qui se réserve exclusivement ce

pouvoir? D'ailleurs, les sujets du gouvernement de l'Eglise ont reçu le pardon, ou du moins ils se sont placés sur le terrain de la foi en Christ». Ne jugez-vous pas ceux qui sont *dedans*?» Ceci ne peut donc s'appliquer qu'à ceux qui se trouvent dans le giron de l'Eglise. «Mais ceux de dehors, Dieu les jugera». Il est dit de tous les croyants dans le vaste champ de la chrétienté: «par une seule offrande Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10). Ainsi le pouvoir donné à l'Eglise, de lier ou de délier les péchés, n'est que pour le temps présent et a un caractère purement administratif. Il consiste à mettre en pratique le divin principe de recevoir dans l'assemblée de Dieu des personnes qui ont rendu un suffisant témoignage de leur conversion, de leur saine doctrine, de la sainteté de leur vie; et aussi le droit de retrancher les pécheurs impénitents jusqu'à ce qu'ils soient rétablis par une sincère et profonde repentance.

Mais quelques-uns de nos lecteurs peuvent partager une opinion assez généralement reçue, que ce pouvoir n'a été donné qu'à Pierre et aux autres apôtres et qu'il a, par conséquent cessé d'exister. C'est là une erreur. Il est vrai qu'il n'a été donné en premier lieu qu'à Pierre, comme nous l'avons vu, et il fut sans doute exercé autrement pendant le temps des Apôtres que depuis lors; mais l'autorité demeure la même. C'est-à-dire, que l'Eglise a la même autorité maintenant quant à la discipline dans l'Assemblée, bien qu'elle n'ait plus la même puissance. La parole du Seigneur n'a pas varié. Un Apôtre seul avait le droit de parler comme Paul, 1 Corinthiens 5: «J'ai jugé — vous et mon esprit étant assemblés avec la puissance de notre Seigneur Jésus Christ — de livrer au nom de notre Seigneur Jésus Christ — celui qui a ainsi commis cette action, à Satan, pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé dans la journée du Seigneur Jésus». C'était un acte d'autorité spirituelle et individuelle, et non pas le jugement de l'Eglise (*). Le même Apôtre, en faisant allusion aux mêmes circonstances, dit à l'Assemblée: Otez d'entre vous-mêmes «le méchant». Le retranchement était l'acte, non seulement de l'Apôtre, mais de toute l'Assemblée. Dans ce cas, et de cette manière, les péchés de l'excommunié furent liés, bien qu'il fût évidemment un homme converti. Dans la 2^e épître au chapitre 2, nous le trouvons pleinement réintégré. Sa repentance est acceptée par l'Assemblée; — ses péchés sont déliés. La joie qui déborde du coeur de l'Apôtre à cette occasion, et les exhortations qu'il adresse à l'Eglise sont de précieux enseignements pour tous ceux qui ont affaire avec le gouvernement des assemblées; et ont pour but de faire disparaître cette froide méfiance, avec laquelle un frère qui a failli n'est que trop souvent accueilli, quand il est de nouveau rétabli dans les privilèges de l'Assemblée. «C'est assez pour un tel homme de cette punition qui lui a été faite par la plupart d'entre vous, de sorte qu'au contraire vous devriez plutôt lui pardonner et le consoler, de peur qu'un tel homme ne soit accablé par une tristesse excessive. C'est pourquoi je vous exhorte de ratifier envers lui votre amour». Nous avons, dans cet incident à Corinthe, un exemple de ce que c'est que le gouvernement de l'Assemblée selon la volonté de Christ. «Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux».

(*) Livrer à Satan est un acte de puissance — retrancher un méchant est un devoir imposé à toute assemblée fidèle. L'exclusion de l'Assemblée de Dieu est une chose très grave, et doit produire un

grand trouble et une vraie douleur; mais livrer quelqu'un à Satan est un acte de puissance positive. Cela a été fait à l'égard de Job pour son bien. Cela a été fait aussi par Paul, 1 Corinthiens 5, bien qu'agissant dans l'Assemblée réunie, et pour la destruction de la chair. Et il le fait encore sans allusion à l'Assemblée, dans 1 Timothée 1 quant à Hyménée et Alexandre, «afin qu'ils apprennent à ne pas blasphémer». Toute discipline est pour la correction de l'individu, bien que ce soit en vue aussi de maintenir la sainteté de la maison de Dieu, et de purifier les consciences des saints.

Le principe du gouvernement de l'Eglise subsiste toujours

Cela est vrai, mais la manière dont on peut mettre ces principes en pratique est encore pour plusieurs une question hérissée de difficultés innombrables. Eh bien! il faut tout simplement retourner à la parole de Dieu. Nous devrions pouvoir dire: «nous ne pouvons rien contre la vérité, mais pour la vérité» (2 Corinthiens 13: 8).

L'autorité administrative et la puissance dont nous parlons furent données, non seulement à Pierre et aux autres apôtres, mais aussi à l'Eglise. Dans Matthieu 18, nous voyons le principe, émis au chapitre 16, mis en oeuvre: «S'il ne veut pas les écouter, dis-le à l'assemblée, et s'il ne veut pas écouter l'assemblée, qu'il te soit comme un homme des nations et un publicain. En vérité, je vous dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel; — car où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux».

Nous apprenons ainsi que les actes de deux ou trois réunis au Nom de Christ reçoivent la même sanction divine que l'administration de Pierre. Et encore dans Jean 20, le Seigneur attribue la même autorité spirituelle aux disciples qu'aux apôtres, et cela sur le terrain de la résurrection où l'assemblée est unie d'une manière vivante à Christ, l'homme ressuscité. Ceci est de toute importance. «L'esprit de vie dans le Christ Jésus affranchit les disciples de la loi du péché et de la mort». L'église est bâtie sur ce rocher, savoir Christ ressuscité, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle».

«Le soir donc de ce jour-là, qui était le premier jour de la semaine étant arrivé, et les portes du lieu où les disciples étaient assemblés, à cause de la crainte qu'ils avaient des Juifs, étant fermées, Jésus vint et se tint là au milieu d'eux. Et il leur dit: Paix vous soit! Et ayant dit cela, il leur montra ses mains et son côté: les disciples se réjouirent donc quand ils virent le Seigneur. Jésus donc leur dit encore: Paix vous soit! Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie. Et ayant dit cela, il souffla en eux, et leur dit: Recevez l'Esprit saint. A quiconque vous remettrez les péchés, ils seront remis; et à quiconque vous les retiendrez, ils seront retenus». Le Seigneur ainsi forme et constitue la nouvelle création. Les disciples sont revêtus de paix et remplis de l'esprit de vie en Jésus Christ. Leur point de départ, comme messagers de Jésus, c'est son sépulcre vide, c'est-à-dire, du côté de la résurrection, et ils portent le message de la paix et de la vie éternelle à un monde écrasé sous le joug du péché, de la douleur et de la mort. Le principe du gouvernement intérieur est aussi clairement défini, et une administration, ainsi comprise, imprimera toujours à l'assemblée chrétienne un caractère distinctif et céleste, devant Dieu et devant les hommes.

Le principe de la réception dans l'Assemblée

Ce principe devint être la base de tout rassemblement chrétien, il sera bon de nous rendre compte de son application au temps des apôtres. Il est permis de croire qu'ils en comprenaient la signification et la réalisation pratique.

Il ne semblait pas qu'à la Pentecôte et dans les jours qui suivirent, les nouveaux convertis fussent assujettis à aucun examen quant à la sincérité de leur foi. «Ceux qui reçurent la parole avec joie, furent baptisés, et en ce jour-là furent ajoutées environ trois mille âmes». Le fait d'avoir reçu avec joie la parole leur donnait droit au baptême et à la communion, mais l'oeuvre était entièrement entre les mains de Christ. «Et le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés». Aussi la tentative de tromperie, faite par Ananias et Sapphira, fut immédiatement découverte. Pierre agit comme il le devait. Mais le Saint Esprit était là dans toute sa majesté et dans sa puissance et l'apôtre le reconnaît. Aussi il dit à Ananias: «Comment Satan a-t-il rempli ton coeur pour que tu aies menti à l'Esprit Saint?» Mais cet état de choses fut de courte durée. Bientôt l'infirmité se manifesta, le Saint Esprit fut contristé, et il devint indispensable d'examiner ceux qui se présentaient, afin de savoir si leurs motifs, leur dessein, et leur état spirituel étaient en harmonie avec l'esprit de Christ. Nous nous trouvons maintenant dans l'état de choses décrit dans 2 Timothée 2. Nous ne devons être en communion qu'avec «ceux qui invoquent le Seigneur d'un coeur pur».

Un grand nombre de professants de nom étant entrés dans l'Eglise, il devint nécessaire d'user de prudence pour l'admission à la Cène. Il ne suffisait pas qu'on se déclarât soi-même converti, et que, sur la foi de cette simple affirmation, on demandât à être reçu dans l'Eglise. Il fallait que celui qui se présentait se soumît à être examiné par des chrétiens éclairés. La profession que fait un homme de sentir son péché, et d'être amené à la repentance envers Dieu, et à la foi au Seigneur Jésus, doit être soumise à l'examen de ceux qui ont fait les mêmes expériences. Admettant que la conversion soit évidente, il faut exercer, quant à la réception de l'individu, une pieuse vigilance, mêlée de tendresse, car il se peut qu'il y ait en lui, sans qu'il s'en rende compte, quelque chose de déshonorant pour Christ, de nuisible pour sa propre âme, et d'affaiblissant pour l'assemblée. Pour toutes ces choses le discernement spirituel est nécessaire. Et cette sollicitude, qui est pour le postulant une marque d'intérêt véritable, est aussi une précaution indispensable quant à l'honneur de Christ et à la pureté de la communion.

La communion chrétienne deviendrait impossible si les personnes étaient reçues uniquement d'après l'opinion qu'elles ont formées d'elles-mêmes. Les Actes (chapitre 9) nous montrent la réalisation pratique de ce principe dans l'histoire de l'apôtre Paul. Assurément, si lui ne pouvait pas être reçu sans un témoignage suffisant, qui a le droit de se formaliser? Sa position, il est vrai, était exceptionnelle, mais le fait peut nous servir d'exemple de ce que nous avançons.

Ananias à Damas et l'église à Jérusalem doutèrent de la réalité de la conversion de Saul, bien qu'elle fût miraculeuse. A la vérité, son inimitié déclarée contre le nom de Christ devait rendre les disciples d'autant plus circonspects. Ananias hésite à lui donner le baptême, avant d'être bien convaincu de sa conversion. Il consulte le Seigneur à cet égard; mais après avoir connu sa pensée, il va directement à Saul et, en lui donnant l'assurance que le même Jésus, qui lui était apparu sur le chemin de Damas, l'envoyait vers lui, Ananias confirme la vérité de ce qui avait eu lieu. Saul est consolé, il recouvre la vue, et reçoit le baptême.

Nous avons ensuite l'action de l'église à Jérusalem. «Et étant arrivé à Jérusalem il cherchait à se joindre aux disciples. Mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût disciple; mais Barnabas le prit, et le mena aux apôtres, et leur raconta comment dans le chemin il avait vu le Seigneur qui lui avait parlé et comment il avait parlé ouvertement à Damas au nom de Jésus». Ici, comme en tant d'autres occasions, Paul est en exemple à l'Eglise. Il est reçu dans l'Assemblée, en vertu du témoignage qui est rendu à la sincérité de sa foi; et c'est toujours ainsi que les postulants doivent y être admis. Mais tout en usant de vigilance, afin que les faux professants soient manifestés, n'oublions pas de traiter ceux qui sont faibles et timorés, avec patience et affection, pourvu qu'on trouve chez eux la vie de Christ, et une conduite qui y réponde (Romains 14; 15; 1 Corinthiens 5; 2 Corinthiens 2). Le sentier de l'Eglise sera toujours un sentier étroit.

Le Papisme a montré son entière perversité dans le funeste emploi qu'il a fait de la prérogative accordée à l'Eglise, de lier et de délier les péchés, et cet abus a été l'origine des abominations de l'absolution donnée par la prêtrise. Le Protestantisme, craignant peut-être tout ce qui pouvait avoir quelque ressemblance avec la religion de Rome, s'est jeté dans un autre extrême, et a presque aboli toute discipline. Le sentier de la foi est de suivre la parole du Seigneur.

Maintenant que nous avons déblayé le terrain quant aux grands principes fondamentaux de l'Eglise et du royaume, nous arrivons au jour de la Pentecôte. Ce jour est le point de départ de l'histoire de l'Eglise, que nous ne pourrions jamais comprendre à moins de nous rendre compte des principes du christianisme.

Chapitre 2

Le jour de la Pentecôte pleinement venu

La fête judaïque de la Pentecôte peut être appelée le jour de naissance de l'Eglise chrétienne. Elle était aussi le jour de la promulgation de la Loi sur le mont Sinaï, bien qu'il ne semble pas que les Juifs observassent un jour en commémoration de cet événement. Cinquante jours après la résurrection de notre Seigneur, l'Eglise fut formée, et son histoire commença. Les saints de l'Ancien Testament ne font point partie de l'Eglise du Nouveau Testament, qui n'a existé *de fait* que depuis la Pentecôte.

Tous les saints, depuis le commencement des temps, possèdent la vie éternelle; ils sont enfants du même Dieu et Père, et ils auront le même ciel pour demeure pendant l'éternité. Toutefois les saints de l'Ancien Testament appartiennent à une autre économie, ou plutôt à différentes dispensations qui ont existé et pris fin avant la venue du Christ. Les Ecritures nous retracent l'origine, le progrès, le déclin et la chute de chacune de ces économies, et chacune séparément sera en quelque sorte réfléchie ou représentée dans le ciel, puisque chacun de ces saints, appartenant à ces diverses dispensations, y occupera une place spéciale. C'est pourquoi l'Apôtre, dans Hébreux 11, dit en parlant des hommes de foi de l'ancienne alliance: «Et tous ceux-ci ayant reçu témoignage par la foi, n'ont pas reçu l'effet de la promesse, Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous». Assurément si Dieu parle de quelque chose de *meilleur* pour nous, il faut que ce soit aussi quelque chose de *différent*. Ne nous opposons pas à la Parole de Dieu. D'ailleurs le Seigneur, dans Matthieu 16, dit: «Sur ce Rocher *je bâtirai* mon Eglise». Et en même temps Il donne à Pierre les clefs pour ouvrir les portes de la nouvelle économie. Il n'avait pas encore commencé à bâtir son Eglise, et les portes du royaume n'avaient pas encore été ouvertes. Mais la distinction entre l'ancienne dispensation et la nouvelle sera plus clairement démontrée, quand nous parlerons des grands événements du jour de la Pentecôte. Nous commençons avec les types du Livre du Lévitique, chapitre 23.

Les enfants d'Israël reçurent l'ordre d'apporter au sacrificateur une gerbe des premiers fruits de leur moisson, afin qu'il la tournoyât devant l'Eternel et qu'elle fût *agréée* pour eux. Nous pensons que cette cérémonie, qui avait lieu le lendemain du sabbat juif qui suivait la Pâque, typifiait la résurrection de notre Seigneur, qui arriva le même jour, et l'acceptation du chrétien devant Dieu dans le Christ ressuscité: «Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur: Quand vous serez entrés au pays que je vous donne, et que vous en ferez (*) la moisson, alors vous apporterez au sacrificateur une gerbe des premiers fruits de votre moisson; il balancera cette gerbe-là devant l'Eternel, afin qu'elle soit agréée pour nous; le sacrificateur la balancera le lendemain du sabbat» (comparez Matthieu 28 et Marc 16).

(*) Non pas «aurez fait»; mais d'après Deutéronome 9: 16: «dès qu'on commencera à mettre la faucille dans les blés». (*Editeur*)

La fête de la Pentecôte avait lieu sept semaines ou sept sabbats complets, après que la gerbe avait été balancée devant l'Eternel. Cette cérémonie du tournoiement annonçait le premier jour de la moisson, en Judée; la Pentecôte indiquait la moisson entièrement terminée. Alors on célébrait une fête solennelle d'actions de grâces pour la moisson recueillie au grenier. Deux pains, faits avec la farine nouvelle et pétris avec du *levain*, caractérisaient cette fête. Les Israélites les apportaient *hors* de leurs demeures. On a parfois supposé que les deux pains préfiguraient la vocation de l'Eglise, comme composée de Juifs et de Gentils. Que cela soit ou non, le nombre deux est significatif. Pour établir un témoignage en Israël, il fallait deux témoins. Le levain, selon nous, indique le mal qui subsiste dans le croyant, et par conséquent aussi dans l'église, vue dans sa condition terrestre.

Avec la gerbe tournoyée, magnifique type du Christ ressuscité, on présentait des oblations de bonne odeur, mais on n'offrait aucun sacrifice pour le péché, tandis que les deux pains, types de ceux qui appartiennent à Christ, étaient accompagnés d'un sacrifice pour le péché. Le péché était là, il fallait un sacrifice pour le couvrir. Bien que le partait sacrifice de Christ suffise pleinement devant Dieu pour le mal inhérent à notre nature, aussi bien que pour les péchés que chacun de nous commet; toutefois, le péché demeure en nous, et il en sera ainsi aussi longtemps que nous serons dans ce monde. Cette vérité est généralement admise, bien que tous ne comprennent pas la perfection de l'oeuvre du Christ.

Par une seule offrande le chrétien a été amené à la perfection, pour toujours, bien qu'il ait à s'humilier et à confesser devant Dieu chacun de ses manquements.

Le sens typique de la Pentecôte fut pleinement éclairci par la descente du Saint Esprit. Il descendit pour «rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» ([Jean 11: 52](#)). Par ce grand événement le système judaïque fut mis de côté, et le nouveau vase du témoignage — l'Eglise de Dieu — fut introduit. Observons maintenant l'ordre des événements.

D'abord, la résurrection et l'ascension de Christ.

La résurrection et l'ascension de Christ

L'INCARNATION, LA CRUCIFIXION, LA RESURRECTION sont les trois grands faits sur lesquels repose le christianisme et l'Eglise. L'incarnation était nécessaire pour que la crucifixion eût lieu, et ces deux faits étaient nécessaires pour la résurrection. C'est une grande vérité, que le Christ est mort sur la croix pour nos péchés; mais il est également vrai que le croyant meurt aussi avec Lui dans sa mort (voyez Romains 6; Colossiens 2). La vie du chrétien est une vie de résurrection. L'Eglise est bâtie sur le Christ ressuscité. Aucune vérité ne peut être plus précieuse à la fois, et plus merveilleuse, que celle de l'incarnation et de la crucifixion; mais l'Eglise est associée avec Celui qui est ressuscité et glorifié.

Le chapitre 1 des Actes nous rapporte ce qui a trait à la résurrection et à l'ascension du Seigneur, ainsi qu'aux actions des apôtres avant la descente du Saint Esprit. Le Seigneur après avoir passé par la résurrection, parle et agit encore par le Saint Esprit. C'est par *le Saint Esprit*, qu'il donna des commandements aux apôtres qu'il avait choisis. Ceci est digne de toute notre attention, et nous pouvons en recueillir deux enseignements: Premièrement sur le caractère de notre union avec Christ; le Saint Esprit, qui est à la fois dans le chrétien et dans le Seigneur ressuscité, les unit ensemble: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec Lui» (1 Corinthiens 6: 17). Par un seul et même Esprit, ils sont unis. En second lieu, ce fait prouve cette importante vérité, que le Saint Esprit demeurera et agira aussi dans le chrétien, alors qu'il sera ressuscité. Alors l'Esprit n'aura plus, comme maintenant, à lutter contre la chair qui est en nous; alors Il ne sera plus jamais contristé ou entravé. Il nous conduira à la plénitude des joies célestes: l'heureux culte, le saint service, et toute la volonté de Dieu.

Le Seigneur ressuscité exhorte ensuite les disciples à attendre à Jérusalem «la promesse du Père, laquelle, dit-il, vous avez ouïe de moi; car Jean a baptisé avec de l'eau; mais vous serez baptisés de l'Esprit saint dans peu de jours». Il ne s'agit plus de promesses temporelles adressées à Israël, et réservées à d'autres temps. La promesse du Père touchant le Saint Esprit était quelque chose de tout autre, et les conséquences en devaient être aussi complètement différentes.

Après avoir parlé aux disciples de bien des «choses qui regardent le royaume de Dieu», le Seigneur monte au ciel, et une nuée le déroba à leurs yeux. Le retour du Seigneur est en même temps clairement annoncé. «Et ayant dit ces choses, Il fut élevé de la terre comme ils regardaient, et une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux. Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici, deux hommes en vêtements blancs se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent: Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce même Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel». Il est évident, d'après ces paroles, qu'Il monta *personnellement, visiblement, corporellement*, et qu'il reviendra *de la même manière*, — qu'il apparaîtra de nouveau sous les cieus et qu'il sera manifesté sur la terre, *personnellement, visiblement, corporellement*, mais alors ce sera en puissance et dans une grande gloire.

Les apôtres et les disciples avaient maintenant appris: 1° que Jésus avait été élevé de la terre au ciel; 2° Qu'Il reviendrait sur cette terre. Et c'est sur ces deux grands faits que repose leur témoignage. Mais Jérusalem devait être le point de départ de leur ministère, et c'est là qu'ils devaient attendre la puissance d'en haut. Nous arrivons maintenant au second grand événement d'une importance capitale quant à la condition de l'homme ici-bas, le don du Saint Esprit. Maintenant, ce doit être, non plus seulement Dieu *pour nous*, ni Dieu *avec nous*., mais Dieu *en nous*; et cela depuis le jour de la Pentecôte.

CES ARTICLES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE ONT ETE LONGTEMPS INTERROMPUS, PARCE QUE LA CHERE SOEUR, QUI LES TRADUISAIT POUR NOUS DE L'ANGLAIS, EST ENTREE DANS LE REPOS DE DIEU, APRES UNE ASSEZ LONGUE ET DOULOUREUSE MALADIE.

La descente du Saint Esprit

Maintenant le temps était pleinement venu. La Rédemption était accomplie, — Dieu était glorifié, Christ à sa droite dans les cieus, et le Saint Esprit descend sur la terre. Dieu inaugure l'Eglise d'une manière digne de sa sagesse, de sa puissance et de sa gloire. Un miracle éclatant est opéré, un signe extérieur apparaît. Voici le récit de ce grand événement:

Actes des Apôtres 2: «*Et comme le jour de la Pentecôte était venu (*), ils étaient tous d'un commun accord dans un même lieu. Et il se fit tout à coup un son du ciel, comme d'un vent violent et impétueux, et il remplit goule la maison où ils étaient assis. Et il leur apparut des langues divisées, comme de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis de l'Esprit Saint, et commencèrent à parler d'autres langues, selon que l'Esprit leur*

donnait de s'énoncer». Arrêtons-nous ici un moment, pour rappeler quelques pensées en rapport avec la descente du Saint Esprit et avec le déploiement de sa puissance dans cette journée d'une solennelle importance.

(*) Ou plutôt *s'accomplissait*, comme le même verbe grec est traduit en Luc 9: 51. Ce qui allait se passer était l'accomplissement du type de l'ordonnance sur la fête de la Pentecôte. Voir le précédent article sur le même sujet (tome 10, page 388 et suivantes). (*Editeur*)

C'était d'abord comme accomplissement de la promesse du Père, que le Saint Esprit était envoyé du ciel. C'était là la grande vérité présentée par la Pentecôte. Il venait d'en haut pour demeurer dans l'Eglise, — place préparée pour Lui par l'aspersion du sang de Jésus Christ. C'était aussi l'accomplissement de la parole du Seigneur aux apôtres: «Vous serez baptisés de l'Esprit saint, dans peu de jours» (Actes des Apôtres 1: 5). Les disciples n'avaient probablement pas compris le sens de cette parole, mais maintenant elle était accomplie de fait. La doctrine d'un «seul corps» devait plus tard être pleinement révélée à Paul et par Paul, comme il le fait en 1 Corinthiens 12: 13: «Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres; et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit».

Mais de plus, outre les divers dons dispensés pour l'oeuvre du Seigneur, nous avons ici quelque chose de personnel, personnel de la manière la plus heureuse, quelque chose d'entièrement nouveau sur la terre. Le Saint Esprit Lui-même descend pour habiter, non pas seulement dans l'Eglise, mais aussi dans chaque individu qui croit au Seigneur Jésus. Et, grâces à Dieu, ce fait des plus bénis est aussi vrai et réel aujourd'hui qu'il l'était alors. Le Consolateur demeure maintenant dans tout croyant qui se confie en l'oeuvre accomplie du Christ. Le Seigneur avait dit, en contemplant d'avance ce jour: «Il demeure *avec* vous, et il sera *en* vous». Ces deux grands effets de la présence de l'Esprit furent pleinement accomplis le jour de la Pentecôte. L'Esprit vint pour demeurer dans chaque fidèle et dans l'Eglise: et maintenant, quelle vérité bénie! nous savons que Dieu n'est pas seulement *pour* nous, mais qu'il est *avec* nous et *en* nous.

Lorsque Dieu «oignit d'Esprit saint et de puissance Jésus de Nazareth» (Actes des Apôtres 10: 38), l'Esprit apparut sous la forme d'une colombe — bel emblème de la pureté immaculée, de la douceur et de l'humilité de Jésus, qui ne devait point faire entendre sa voix dans les rues, ni briser le roseau froissé, ni éteindre le lumignon fumant (Matthieu 12: 19, 20; comp. Esaïe 42: 2, 3). Mais dans le cas des disciples attendant à Jérusalem, il en fut tout autrement. Le Saint Esprit descendit sur eux en langues séparées — en langues de feu; et elles se posèrent sur chacun d'eux. Il y avait là quelque chose de caractéristique. C'était la puissance de Dieu en témoignage — un témoignage qui devait se répandre au dehors, être porté non seulement à tout Israël, mais à toutes les nations de la terre. La parole de Dieu devait aussi *juger* tout ce à quoi elle parviendrait — c'étaient des *langues comme de feu*. Le jugement de Dieu sur l'homme à cause du péché a été judiciairement exprimé en la croix, et maintenant ce fait solennel doit être proclamé auprès et au loin par la puissance de l'Esprit saint. Néanmoins la grâce règne — elle règne par la justice en vie éternelle par

Jésus Christ, notre Seigneur (Romains 5: 21). Le pardon est annoncé au coupable, le salut au perdu, la paix au troublé et le repos à celui qui est las. Tous ceux qui croient sont et seront à jamais bénis *dans* et *avec* un Christ ressuscité et glorifié.

Grands, en effet, doivent avoir été l'étonnement et la consternation du Sanhédrin et du peuple juif, à la réapparition, avec une telle puissance, des disciples de Jésus crucifié. Ils avaient sans doute pensé que, maintenant que le Maître s'en était allé, les disciples qui, pour la plupart, étaient des hommes du commun et sans éducation, ne pourraient rien faire d'eux-mêmes. Quelle ne dut donc pas être leur surprise en entendant ces hommes simples prêcher hardiment dans les rues de Jérusalem et opérer des centaines et des milliers de conversions à la religion de Jésus. Même au point de vue purement historique, cette scène offre un intérêt des plus palpitants, et les annales du monde ne présentent rien de pareil.

Jésus avait été crucifié; ses droits au titre de Messie, selon les notions populaires, avaient été ensevelis avec lui. Les soldats romains, qui gardaient son sépulcre, avaient été amenés, à prix d'argent, à répandre un rapport faux sur la disparition de son corps; l'agitation générale s'était sans doute calmée; la ville et le culte du temple avaient repris leur ancien train, comme si aucun grand événement n'avait eu lieu. Mais, du côté de Dieu, les choses ne devaient pas se passer ainsi tranquillement. Il attendait le temps déterminé pour affirmer les droits de son Fils, pour le glorifier sur le théâtre même de son humiliation; c'est ce qui eut lieu au matin du jour de la Pentecôte. De la façon la plus soudaine, la plus inattendue, les disciples dispersés de Jésus apparurent de nouveau avec une puissance miraculeuse; et ils accusent ouvertement les chefs et le peuple d'avoir pris Jésus le Nazaréen, de l'avoir jugé et crucifié; — ils leur déclarent qu'ils ont fait mourir leur propre Messie, mais que Dieu l'a ressuscité pour être Prince et Sauveur, et pour le faire asseoir à sa droite dans les cieux. «Là où le péché avait abondé, la grâce surabondait».

Rappelons encore que cette mémorable journée nous présente le contraste de la sentence prononcée à Babel; en effet, le salut est prêché dans les différents langages auxquels l'homme avait été condamné dans le juste déplaisir de Dieu. Cette oeuvre de Dieu, aussi prodigieuse que puissante, frappe la multitude; tous sont étonnés, confondus, et ils se demandent d'où peut venir cet étrange phénomène. Chacun, dans le dialecte du pays d'où il vient, entend de pauvres Galiléens parler des choses magnifiques de Dieu. Les Juifs, qui habitaient à Jérusalem, ne comprenant pas ces langues étrangères, se moquaient. Alors Pierre s'avançant leur expliqua dans leur propre langage et leur démontra par leurs propres Ecritures le vrai caractère de ce qui se passait sous leurs yeux.

Premier appel de Pierre aux juifs

Voici ce que nous lisons sur ce sujet: «Or il y avait à Jérusalem des Juifs qui y séjournaient, hommes pieux, de toute nation qui est sous le ciel. Et le bruit de ceci s'étant répandu, une multitude s'assembla, et fut toute confondue de ce que chacun les entendait parler en sa propre langue. Et ils étaient tous hors d'eux-mêmes, et s'étonnaient, disant l'un à l'autre: Voici, tous ceux-ci qui parlent, ne sont-ils pas Galiléens? Et comment chacun

de nous les entendons-nous dans notre propre dialecte, celui du pays dans lequel nous sommes nés? Parthes et Mèdes et Elamites, et nous qui habitons la Mésopotamie, la Judée et la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphlie, l'Égypte et les quartiers de la Libye qui sont près de Cyrène, et nous qui séjournons à Rome; tant Juifs que prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons annoncer dans nos langues les choses magnifiques de Dieu. Et ils étaient tous hors d'eux-mêmes et en perplexité, se disant l'un à l'autre: Que veut dire ceci? Et d'autres, se moquant, disaient: Ils sont pleins de vin doux. Et Pierre, s'étant levé avec les onze, éleva sa voix et leur parla: Hommes juifs, et vous tous qui habitez à Jérusalem, sachez ceci, et écoutez mes paroles; car ceux-ci ne sont pas ivres, comme vous pensez, puisque ce n'est que la troisième heure du jour»; c'est-à-dire, d'après notre manière de calculer, neuf heures du matin — l'heure de la prière dans le temple.

Ainsi Pierre se met en avant, et il explique aux Juifs que les choses merveilleuses qu'ils venaient de voir et d'entendre n'étaient pas le résultat de l'excitation, mais plutôt ce qu'ils auraient dû attendre d'après leurs propres écritures prophétiques. «C'est ici ce qui a été dit par le prophète Joël». Mais remarquez que le *terrain*, sur lequel Pierre se tient pour prêcher avec tant de hardiesse, est le terrain de la *résurrection* et de l'*exaltation* du Christ. C'est ce qu'il importe de bien comprendre, parce que cela nous fait voir le fondement sur lequel repose l'Eglise, et nous indique quand et où commence son histoire. Cette fête de la Pentecôte nous montre le premier jour de l'existence de l'Eglise, la première page de son histoire et les premiers triomphes de la grâce ineffable de Dieu envers l'homme. «Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, de quoi nous sommes tous témoins. Etant donc exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père le Saint Esprit promis, il a répandu ce que maintenant vous voyez et entendez.

Car David n'est pas monté dans les cieux; mais lui-même dit: Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. Que toute la maison d'Israël sache donc certainement, que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié».

Citons ici quelques paroles d'un frère bien connu et apprécié parmi nous, sur les effets bénis du premier discours de Pierre et de la présence du Saint Esprit sur la terre:

«Il n'y avait pas seulement un changement moral, mais une puissance qui mettait de côté tous les motifs qui individualisaient ceux qui l'avaient reçue, en unissant ceux-ci comme une seule âme et dans une seule pensée. Ils suivaient constamment l'enseignement des apôtres; ils étaient en communion ensemble; ils rompaient le pain, et passaient leur temps en prières. Le sentiment de la présence de Dieu était puissant, et des prodiges et des signes s'opéraient par les mains des apôtres. Les croyants étaient unis par les liens les plus étroits, ils ne parlaient pas de leurs droits individuels; mais ils partageaient les uns avec les autres, et selon le besoin de chacun, ce qu'ils possédaient. Chaque jour ils étaient dans le temple, lieu où tout Israël accomplissait en public ses services religieux, et ils avaient leur propre service à part entre eux, rompant le pain journallement dans leurs maisons. Ils mangeaient avec joie et allégresse de coeur, louant Dieu et attirant sur eux la faveur du

peuple qui les entourait. Ainsi l'Assemblée était formée, et le Seigneur y ajoutait chaque jour le résidu d'Israël, que Dieu voulait garder des jugements qui devaient fondre sur un peuple coupable du rejet du Fils de Dieu, leur Messie. Dieu transportait dans l'Assemblée, ainsi reconnue de Lui par la présence du Saint Esprit, ceux qu'il épargnait en Israël. Un nouvel ordre de choses, caractérisé par la présence du Saint Esprit, avait commencé; et c'était dans l'Assemblée qui en constatait l'existence, que se trouvait la présence de Dieu. Cette assemblée formait la maison de Dieu, quoique l'ancien ordre de choses subsistât toujours, jusqu'à ce que le jugement fût exécuté.

«L'Assemblée donc était formée par la puissance du Saint Esprit descendu du ciel, et fondée sur le témoignage que Jésus Christ, qui avait été rejeté, était élevé au ciel, étant fait de la part de Dieu Seigneur et Christ; cette assemblée se composait du résidu juif, de ceux qui devaient être épargnés d'entre ce peuple, sauf à introduire les Gentils quand Dieu en appellerait (*)».

(*) Etudes sur la Parole. N.T. volume 3, pages 13 et 14.

C'est donc là l'Eglise de Dieu, un rassemblement de ceux que Dieu a appelés autour du nom du Seigneur Jésus et par l'Esprit de Dieu. L'amour gouverne et caractérise l'Assemblée récemment formée. Les éclatantes victoires, remportées par la grâce dans cette mémorable journée, attestaient pleinement la puissance du Seigneur exalté et la présence du Saint Esprit sur la terre. Trois mille âmes furent converties par une seule prédication. Ceux qui avaient été les ennemis déclarés du Seigneur, et qui avaient participé à son meurtre, étaient dans une horrible angoisse sous la puissance de la parole de Pierre. Alarmés à l'affreuse pensée d'avoir mis à mort leur propre Messie, Celui que Dieu, en la présence de qui ils étaient maintenant, avait exalté à sa droite dans le ciel, ils s'écrièrent: «*Hommes frères, que ferons-nous?*» Dans un certain sens, le Seigneur avait étendu de Sion le sceptre de sa force; il dominait au milieu de ses ennemis, et son peuple devenait un peuple de franche volonté, au jour de sa puissance (Psaumes 110).

Là-dessus, Pierre cherche à affermir la bonne oeuvre dans leurs âmes; — il cherche à humilier les Juifs orgueilleux et moqueurs. «Repentez-vous, dit-il, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés: et vous recevrez le don du Saint Esprit». Il ne dit pas simplement: «Croyez au Seigneur Jésus Christ, et vous serez sauvés»; quoique, de fait, la foi et la repentance doivent aller ensemble là où l'oeuvre est réelle. Mais, dans ce cas, Pierre insiste sur la repentance. Grande avait été leur culpabilité, et une oeuvre moralement profonde dans leurs consciences était nécessaire pour leur humiliation. Il faut qu'ils voient leur culpabilité avec les yeux de Dieu, et qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés aux pieds de Celui qu'ils ont rejeté et crucifié. Néanmoins tout était grâce. Leurs coeurs furent touchés; ils se placèrent avec Dieu contre eux-mêmes; ils se repentirent véritablement, furent pardonnés et reçurent le don du Saint Esprit. Maintenant ils sont les enfants de Dieu, ils ont la vie éternelle: le Saint Esprit habite en eux. La réalité de leur changement fut rendue manifeste par un changement complet de leur caractère: «Ceux donc qui reçurent sa parole avec joie furent baptisés; et en ce jour-là

furent ajoutées environ trois mille âmes. Et ils persévéraient dans la doctrine des apôtres, et dans la communion, et dans la fraction du pain, et dans les prières».

Le baptême, après la confession de foi; la réception dans l'Assemblée; la cène du Seigneur; la communion des saints, et la prière: telles étaient leurs observances caractéristiques. Pour le moment, cette prière du Seigneur: «que tous soient un» fut admirablement exaucée; car nous lisons dans le chapitre 4^e: «Et la multitude de ceux qui avaient cru étaient *un* coeur et *une* âme; et nul ne disait d'aucune des choses qu'il possédait, qu'elle fût à lui; mais toutes choses étaient communes entre eux». Pour rester dans le cadre du sujet que nous traitons et pour continuer à le développer, nous passerons au chapitre dixième.

La vocation des gentils

Corneille, le centenier ou capitaine romain, homme pieux, et ceux qui étaient avec lui sont maintenant reçus dans l'Assemblée de Dieu. Dans son premier discours (2: 39), Pierre avait déjà fait allusion à leur appel. Ici, il est sommé de Dieu, d'une manière spéciale et par des révélations spéciales de son conseil à ouvrir la porte à ces Gentils craignant Dieu. Jusqu'alors, l'Assemblée consistait essentiellement, sinon uniquement, en Juifs. Dieu, ayant égard à leurs préjugés nationaux, usait de ménagements avec son ancien peuple. «Corneille était un homme pieux et craignant Dieu avec toute sa maison, faisant aussi beaucoup d'aumônes au peuple, et priant Dieu continuellement». Les Juifs ne pouvaient élever, personnellement, aucune objection contre la réception d'un tel homme. Ainsi Dieu est plein de tendresse et de miséricorde. Pierre ne pouvait conserver aucune espèce de doute sur la volonté divine. Dieu avait, miséricordieusement, fait taire ses raisonnements et surmonté ses répugnances, par ce doux reproche: «Ce que Dieu a purifié, toi, ne le tiens pas pour impur».

Pierre se rend, quoique lentement; c'était pour lui une oeuvre d'une nature toute nouvelle; rien ne lui paraît surprenant comme la pensée, que des Gentils puissent être introduits dans la bénédiction, sans devenir Juifs ou sans se soumettre à aucune ordonnance judaïque. Pour Pierre, pour les Gentils, et en soi, c'était là un pas immense en avant; cela sape à leur racine même le Papisme, le Puseyisme, la succession apostolique et tous les systèmes d'ordonnances. Ce fait répand un torrent de lumière sur le caractère de la dispensation actuelle. Et Pierre ouvrant la bouche, dit: «En vérité, je comprends que Dieu n'a point d'égard à l'apparence des personnes; mais qu'en toute nation celui qui le craint, et qui pratique la justice, lui est agréable». Evidemment, il n'était plus nécessaire de devenir Juif, ou de se soumettre à des cérémonies et à des rites extérieurs, pour jouir des plus riches bénédictions du ciel. Sans l'imposition des mains d'un apôtre — quoique Pierre lui-même fût là, avec une puissance et une autorité divines — et avant d'avoir été baptisés d'eau, ils furent tous baptisés du Saint Esprit. Pendant que la Parole de Dieu tombait des lèvres de Pierre, l'Esprit saint tomba sur tous ceux qui l'avaient entendue. Avant cela, pourtant, une

oeuvre bénie, par la grâce de Dieu, avait été commencée dans le coeur de Corneille: c'était une âme divinement réveillée.

Les opérations *vivifiantes* de l'Esprit sont tout autre chose que le fait *d'être scellé* de l'Esprit: avant que le Saint Esprit *puisse* sceller, il doit y avoir quelque chose pour Lui à *sceller*. Il ne peut mettre son sceau à notre vieille nature, il faut qu'il y ait une nouvelle nature à sceller, en sorte qu'il y a, dans l'histoire de tous les chrétiens, un moment où ils étaient réveillés, et pas encore scellés; mais tôt ou tard, l'oeuvre commencée sera complétée (Ephésiens 1: 13). Par exemple, le fils prodigue fut réveillé ou converti, quand il revint à lui-même et qu'il quitta le pays éloigné: mais il ne connaissait pas encore l'amour et la grâce du Père: et, partant, il n'avait pas encore la foi qui se repose tranquillement sur lui, comme étant la source de toute bénédiction. Il était légal et incrédule, bien que réveillé. Certainement il n'était pas scellé, ou au large et en paix quant à son pardon et à son acceptation, avant d'avoir reçu le baiser de la réconciliation, ou, comme diraient quelques-uns, *l'anneau*. La notion évangélique de *croire* comporte plus que le fait d'avoir souci du sort de son âme et de s'en occuper avec intérêt, quelque réel que soit ce fait. Un manque de foi, déshonorant pour le Christ, peut, pour un temps, accompagner une vraie oeuvre de Esprit de Dieu dans l'âme. Le fils prodigue croyait, sans doute, qu'il y avait quelque chose de bon pour lui dans la maison et dans le coeur de son père; c'est pourquoi il ose s'en approcher; mais, assurément, cette croyance est bien loin d'atteindre à l'idée évangélique de la foi. «Celui qui a reçu son témoignage a scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33). Voilà la foi, et là où est cette foi, là est aussi le sceau de Dieu. Paul lui-même fut, au moins trois jours, livré à de profonds troubles d'âme, sans jouir de la paix et du repos que donne le sceau du Saint Esprit. «Il fut trois jours sans voir, et il ne mangea ni ne but» (Actes des Apôtres 9: 9). Mais revenons à notre sujet.

Les gentils scellés

Remarquons bien ce fait important, en rapport avec l'introduction des Gentils: c'est qu'ils reçoivent le don du Saint Esprit simplement par la prédication de la Parole. A Jérusalem, les Juifs avaient été baptisés avant de recevoir le Saint Esprit. A Samarie, les Samaritains avaient non seulement été baptisés, mais deux apôtres, venus de Jérusalem, avaient prié pour eux, pour qu'ils reçussent l'Esprit saint; puis ils leur avaient imposé les mains, et ils avaient reçu l'Esprit saint. Mais, à Césarée, sans baptême préalable, sans imposition des mains, sans prière, la plus précieuse bénédiction fut accordée aux Gentils; bien que la *doctrine* de l'Eglise comme corps de Christ ne fût pas encore révélée.

Cette grâce de Dieu envers les Gentils, au commencement de la dispensation actuelle, l'a dès lors toujours caractérisée. Nous ne sommes ni Juifs ni Samaritains, mais d'entre les Gentils. Aussi les voies de Dieu en grâce, et sa manière d'agir avec les Gentils ont une application spéciale pour nous.

Prédication, foi, sceau, baptême, tel est ici l'ordre divin des choses... Juifs, Gentils et Samaritains professaient de croire en Christ avant d'être baptisés. En effet, le baptême

supposait la vie éternelle *possédée* par la foi, et non pas *communiquée* par cette observance, comme l'enseignement des Catholiques romains, et les Anglicans. «La grâce est communiquée, disent ces derniers, la vie est communiquée par les sacrements, et seulement par eux; abstraction faite de tout exercice de l'intelligence de la part de l'individu amené ainsi à l'union. Le saint baptême est le moyen de conférer à celui qui le reçoit une vie éternelle et spirituelle».

De telles idées, il n'est pas besoin de le dire, sont entièrement opposées à l'Écriture. *Le baptême*, nous l'affirmons, ne *confère rien*. La vie est conférée par de tout autres moyens, comme les Écritures nous l'enseignent clairement. La régénération, ou la nouvelle naissance, est, dans tous les cas sans exception, opéré par le Saint Esprit, comme nous le lisons, dans 1 Pierre 1: 22, 23: «Ayant purifié nos âmes par *l'obéissance à la vérité par l'Esprit*, pour que vous ayez une affection fraternelle sans hypocrisie, aimez-vous l'un l'autre ardemment d'un cœur pur, vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole de Dieu vivante et permanente». Ici, la vérité évangélique est considérée comme le *moyen*, et le Saint Esprit comme la *puissance*, dans la régénération. Christ ou Dieu en Christ devient le nouvel objet de l'âme. C'est par l'Esprit et par la vérité de Dieu que cet heureux changement s'est effectué. Ceux qui s'appuient sur le *baptême d'eau* comme moyen de l'effectuer, s'appuient, hélas! sur une grande illusion — une finale illusion.

Dans le cas des Gentils, dont nous nous occupons maintenant, il y avait en eux même *plus* que la vie, avant que le baptême leur fût administré. Ils *avaient le sceau de Dieu*. Le baptême est le signe d'une parfaite délivrance et du salut assuré au croyant par la mort et par la résurrection du Christ. Corneille avait la vie, il était pieux; mais il doit faire quérir Pierre pour entendre des paroles par lesquelles il serait sauvé — pleinement délivré. L'Ancien, comme le Nouveau Testament, enseigne cette vérité bénie de la manière la plus claire. Les Israélites, peuple typique, après avoir été amenés à Dieu et garantis, en Egypte, par le sang de l'agneau, furent baptisés par Moïse dans la nuée et dans la mer (1 Corinthiens 10: 2). C'est ainsi qu'ils furent *délivrés* de l'Egypte, et qu'ils virent *le salut* de Jéhovah. De même, Noé et sa famille furent sauvés *à travers* l'eau du déluge — non *par elle*. Ils avaient quitté l'ancien monde, passé au travers des eaux de la mort, et avaient abordé dans un état de choses entièrement nouveau. C'est la même figure, ou le même antitype, c'est-à-dire le baptême qui nous sauve maintenant... par la résurrection de Jésus Christ (Exode 14; 1 Pierre 3: 21).

Si quelqu'un demande quelle était donc la parole prêchée par Pierre, qui fut accompagnée d'une aussi remarquable bénédiction, nous répondrions: Il annonçait la paix par Jésus Christ, comme Seigneur de tous. Le Christ mort, ressuscité, élevé au ciel et glorifié: tel était le grand sujet de son témoignage, qu'il résume en ces mots: «*Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui, reçoit la rémission des péchés*». Suit la bénédiction, qui étonna fort les Juifs qui étaient là; mais ils s'inclinèrent et reconnurent la bonté de Dieu envers les Gentils. «*Comme Pierre prononçait encore ces*

mots, l'Esprit saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole. Et les fidèles de la circoncision, qui étaient venus avec Pierre, s'étonnèrent de ce que le don du Saint Esprit était répandu aussi sur les nations, car ils les entendaient parler en langues, et glorifier Dieu. Alors Pierre répondit: Quelqu'un pourrait-il refuser l'eau, pour que ceux-ci ne soient pas baptisés, eux qui ont reçu comme nous l'Esprit saint? Et il commanda qu'ils fussent baptisés au nom du Seigneur. Alors ils le prièrent de demeurer là quelques jours».

Revenons maintenant un peu sur nos pas pour rappeler quelques-uns des principaux événements qui, dans l'ordre des temps, précèdent le chapitre 10.

Le premier martyr chrétien

ETIENNE, diacre et évangéliste, est le premier disciple qui fut appelé à recevoir la couronne du martyr pour le nom de Jésus. Il est à la tête de la noble armée des martyrs ou témoins du Seigneur, dont il est un fidèle imitateur. Ferme et invariable dans sa foi, courageux et intrépide devant ses accusateurs, fidèlement agressif dans sa défense devant le sanhédrin; exempt de toute animosité dans ses plus hardies assertions, plein de charité envers tous les hommes, il scelle son témoignage de son sang et s'endort en Jésus.

A quelques égards, Etienne ressemble au Seigneur lui-même. «Seigneur Jésus reçois mon esprit», rappelle: «Père! entre tes mains, je remets mon esprit» (Luc 23: 46). De même: «Seigneur, ne leur impute point ce péché», répond à: «Père, pardonne-leur: car ils ne savent ce qu'ils font» (ibid. verset 34): seulement Etienne n'allègue pas, à leur décharge, leur ignorance.

Nous avons déjà vu, que soit au dedans soit au dehors la jeune assemblée était agitée par des troubles. Il est vrai, la parole de Dieu croissait, des multitudes étaient converties, et une grande foule de sacrificateurs obéissait à la foi. Mais les Hellénistes (Juifs d'origine grecque) murmuraient contre les Hébreux (natifs de la Judée), parce que leurs veuves étaient négligées dans le service journalier. Cela donna lieu à la nomination de sept diacres (Actes des Apôtres 6). D'après leurs noms, qui nous sont donnés, il paraîtrait que les sept élus étaient des Grecs — tous du parti de ceux qui se plaignaient: ainsi l'Esprit de Dieu dirigeait l'assemblée dans la grâce. Etienne fut le premier de ces diacres, et en lui, premièrement, se réalisa cette parole de l'apôtre: «Ceux (il s'agit des diacres ou serviteurs de l'assemblée) qui ont bien servi acquièrent un bon degré pour eux et une grande hardiesse dans la foi qui est dans le Christ Jésus» (1 Timothée 3: 13). Il était plein de grâce et de puissance, et faisait parmi le peuple des prodiges et de grands miracles. L'énergie du Saint Esprit fut tout particulièrement manifeste en Etienne.

Il y avait à Jérusalem diverses synagogues, en rapport avec les diverses catégories de Juifs. C'étaient celles des Libertins, des Cyrénéens, des Alexandrins etc. qui s'opposaient à Etienne; mais «ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'Esprit par lequel il parlait». Il s'ensuivit ce qui est ordinairement arrivé avec les confesseurs de Jésus dans tous les temps: incapables de lui répondre, ils l'accusèrent devant le conseil. De faux témoins sont subornés

qui affirment l'avoir entendu «proférer des paroles blasphématoires contre Moïse et contre Dieu; et dire que Jésus, ce Nazaréen, détruirait ce lieu-ci, et changerait les coutumes que Moïse leur avait enseignées». L'affaire fut portée devant le Sanhédrin — où les débats ont lieu; mais que durent penser les juges d'Etienne, quand ils virent son visage resplendissant, comme le visage d'un ange?

Nous avons sous les yeux (Actes des Apôtres 7) le noble et courageux discours d'Etienne aux chefs de la nation, pour lesquels il devait être à la fois convainquant, angoissant et accablant. Sans aucun doute, c'était là, dans la bouche d'Etienne, le témoignage du Saint Esprit aux Juifs; et ce qu'il y avait de plus humiliant pour les Juifs orgueilleux, c'était d'entendre leur jugement et leur condamnation dénoncés par les lèvres d'un Helléniste. Mais l'Esprit de Dieu, quand il n'est pas entravé par les arrangements humains, agit et opère par celui qu'il veut.

Dans un langage ferme et hardi, Etienne récapitule les principaux points de l'histoire nationale de ses auditeurs. Il rappelle surtout l'histoire de Joseph et celle de Moïse. Le premier, leurs pères l'ont vendu aux Gentils; le second, ils l'ont repoussé comme chef et comme juge sur eux. Il leur reproche ensuite de résister toujours à l'Esprit saint — de transgresser continuellement la loi — et d'avoir maintenant livré et mis à mort le *Juste*. Ici, ce fidèle témoin de Christ fut interrompu; on ne lui permit pas de continuer et de finir son allocution. Trop fidèle image de la manière dont les martyrs ont été traités dès lors. Les murmures, l'indignation, la fureur du Sanhédrin dépassaient toute idée. «En entendant ces choses, ils frémissaient de rage dans leurs coeurs, ils grinçaient les dents contre lui». Au lieu de poursuivre son discours, il se tourne en extase vers le Seigneur, ayant les yeux attachés sur le ciel — la demeure et le centre de rassemblement de tous les rachetés.

«Voici, dit-il, je vois les cieux ouverts». Il était plein du Saint Esprit — les cieux s'ouvrent sur lui, et il voit le Fils de l'homme se tenant-là, prêt à recevoir son esprit. «Telle est donc, comme on l'a dit, la position du vrai croyant — céleste sur la terre, — en présence du monde qui a rejeté le Christ, du monde meurtrier. Le croyant, vivant dans la mort, voit, par la puissance de l'Esprit, dans le ciel, et le Fils de l'homme à la droite de Dieu. Etienne ne dit pas qu'il voie Jésus; l'Esprit présente Jésus dans le caractère de Fils de l'homme. Précieux témoignage pour l'homme! Ce n'est pas à la gloire qu'Etienne rend témoignage, mais au Fils de l'homme dans la gloire le ciel étant ouvert... Quant à l'objet de la foi, et à la position du croyant, la scène qui est devant nous est définitivement caractéristique (*)!

(*) Etudes sur la Parole N.T. volume 3, pages 31, 32, 35.

Nous avons parcouru la première section de l'histoire de l'Eglise; nous l'avons fait avec d'autant plus de soin que, en général, les histoires de l'Eglise commencent à une époque subséquente. La plupart d'entre elles débutent où finit l'Ecriture; au moins quant aux détails. Aucune que nous connaissions ne se relie au seizième chapitre de Matthieu, et il en est peu qui se livrent à un examen des Actes des Apôtres, seule portion de cette Histoire, après tout, qui impose la foi et qui ait un droit absolu à notre obéissance.

Au huitième chapitre, nous lisons que le Saint Esprit agissait avec efficace par Philippe, dans la Samarie, après avoir, pour ainsi dire, quitté Jérusalem. Cela forme une époque distincte dans l'histoire de l'Eglise, surtout quant à sa connexité avec Jérusalem. Laissons, pour le moment, les Juifs furieux et persécuteurs, et suivons les voies de l'Esprit dans la ville de Samarie. Mais, auparavant, jetons un coup d'oeil sur ce que quelques-uns ont appelé la *troisième persécution*.

[\(Suite prochainement, Dieu voulant\)](#)

Chapitre 3

Les disciples persécutés et dispersés

Après la mort d'Etienne, il s'éleva une grande persécution contre les disciples qui étaient à Jérusalem (Actes des Apôtres 8). Les chefs des Juifs paraissaient avoir remporté une victoire sur eux, ce qui les excita à poursuivre leur apparent triomphe avec une extrême violence. Mais Dieu, qui est au-dessus de tous, et qui sait contenir les passions soulevées des hommes, fit tourner leur opposition à l'accomplissement de sa volonté.

On n'avait pas encore appris la vérité de ce proverbe: «Le sang des martyrs est la semence de l'Eglise». Dans le cas du premier et du plus éminent des martyrs, ce proverbe fut pleinement réalisé. Mais durant ces dix-huit siècles, les hommes n'ont guère appris ou cru ce fait purement historique. Généralement parlant, la persécution a fait avancer la cause qu'elle cherchait à combattre. Cela se trouve vrai en général, quelles qu'aient été les formes de l'opposition et de la persécution, qui produisaient chez les chrétiens résistance, décision et fermeté dans la foi. Des âmes timides, il est vrai, ont pu, pour un temps, être amenées à l'apostasie par la persécution, mais on en a vu souvent se relever par une profonde repentance et déployer ensuite, dans leurs derniers moments, le plus grand courage, en endurant avec joie les souffrances les plus douloureuses. Or, les disciples de Jésus doivent s'attendre à la persécution, sous une forme ou sous une autre. Ils sont exhortés à charger *chaque jour* leur croix et à suivre leur Sauveur. C'est là une pierre de touche de la sincérité de notre foi — de la pureté de nos motifs — de la force de notre affection pour Christ et du degré de notre confiance en lui.

Ceux dont le coeur n'est pas vraiment attaché à Christ succomberont nécessairement dans un temps de persécution. Mais l'amour peut beaucoup *souffrir* pour celui qui en est l'objet, quand il ne peut faire rien autre. C'est ce que nous voyons en *perfection* dans le Seigneur lui-même, il *souffrit* la croix — cela venait de Dieu; il *méprisa* la honte — cela venait des hommes. C'est au milieu de la honte et des souffrances de la croix que toute l'intensité de son amour fut manifestée et qu'il triompha de tout. Rien ne put détourner de son objet cet amour qui était plus fort que la mort. Ici, comme en tout, il nous a laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces. Puissions-nous être toujours trouvés les suivant fidèlement!

L'histoire de l'Eglise, dans les Actes, nous apprend que l'effet immédiat du martyr d'Etienne fut la promulgation de la vérité, que ses persécuteurs avaient cherché à arrêter. Les impressions produites par un tel témoin et par une telle mort doivent avoir été accablantes pour ses ennemis et convaincantes pour les esprits réfléchis et sans préjugés. Le dernier degré de la cruauté humaine, c'est la mort; mais, chose merveilleuse, la foi chrétienne, dans sa première épreuve, se montra plus forte que la mort, et que la mort sous son aspect le plus effrayant. Voilà ce dont les adversaires furent témoins, et ce qu'ils ne durent jamais oublier ensuite. Etienne était sur le *Rocher*, et les portes de l'enfer ne purent prévaloir contre lui.

A cette occasion, tous les disciples de l'assemblée à Jérusalem furent dispersés; et ils allaient çà et là annonçant la parole. Comme la nuée qui fuit devant le vent, portant ses pluies rafraîchissantes aux terres desséchées, les disciples, chassés de Jérusalem par la persécution, portaient les eaux de la vie aux âmes altérées dans les pays lointains. «Or en ce temps-là, il y eut une grande persécution contre l'assemblée qui était à Jérusalem; et tous furent dispersés dans les contrées de la Judée et de la Samarie, excepté les apôtres». Quelques historiens considèrent le fait, que les apôtres demeurèrent à Jérusalem quand les disciples s'enfuirent, comme une preuve de leur plus grande fermeté et de leur fidélité à la cause du Christ; quant à nous, nous sommes disposés à en juger différemment et à y voir plutôt un *manquement*, une faute, que de la *fidélité*. La commission qu'ils avaient reçue du Seigneur portait: «Allez donc, faites disciples toutes les nations, les (*eux*, les disciples) baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit». Il leur avait dit aussi: «Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre» (Matthieu 10: 23). A en juger par ce que nous dit l'histoire des Ecritures, la commission donnée par le Seigneur ne fut jamais accomplie par les douze. Néanmoins, Dieu se montra puissant en Paul envers les Gentils, et en Pierre envers les Juifs.

Le Saint Esprit quitte maintenant Jérusalem, quant à la manifestation extérieure de sa puissance — vérité bien solennelle! Mais aussi, cette ville coupable préférait le patronage de Rome à la puissance de résurrection de son Messie. «Que faisons-nous? disaient les Juifs, car cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons ainsi faire, tous croiront en lui, et les Romains viendront, et ôteront et notre lieu et notre nation» (Jean 11: 47, 48). Ils avaient rejeté le Messie dans son humiliation, et maintenant ils rejettent le témoignage rendu par le Saint Esprit à son exaltation. Ils comblaient la mesure de leur iniquité, et la colère venait sur eux au dernier terme. Mais pour le moment, notre tâche plus douce, en retraçant l'histoire de l'Eglise, c'est de suivre le Saint Esprit dans ses voies en Samarie. Son chemin est le *fil d'argent* de la grâce salutaire en de précieuses âmes.

Les triomphes de l'évangile en Samarie

Philippe, le diacre, évidemment rapproché d'Etienne, non seulement par son office, mais aussi par son zèle et son énergie, descend dans la Samarie. Le Saint Esprit opère par lui. Dans la sagesse des voies du Seigneur, la Samarie *méprisée* est le premier lieu, en

dehors de la Judée, où l'Évangile fut prêché par les témoins de son choix. «Et Philippe, étant descendu dans une ville de la Samarie, leur prêcha le Christ. Et les foules, d'un commun accord, étaient attentives aux choses que Philippe disait, les écoutant et voyant les miracles qu'il faisait... et il y eut une grande joie dans cette ville-là». Un grand nombre crurent et furent baptisés, tant hommes que femmes. Même Simon le magicien reconnut la présence d'une puissance fort au-dessus de la sienne, et céda à la force et au courant de l'œuvre de l'Esprit dans les autres, quoique la vérité n'eût pas pénétré son propre cœur ou sa conscience.

Mais puisque nous sommes ainsi transportés dans une autre contrée, il peut être bon de dire quelques mots sur l'histoire de ce pays.

La Terre Sainte, plus intéressante, moralement et historiquement, qu'aucun autre pays de la terre, est d'une fort petite étendue. Ce n'est qu'une bande de territoire, occupant une surface moins considérable que celle de la Suisse, d'environ 70 lieues ou 340 kilomètres de long, et 40 lieues ou 190 kilomètres de large. La partie septentrionale est la Galilée; celle du centre, la Samarie; celle du midi, la Judée. Tout exigüe qu'elle soit *physiquement*, elle a été le théâtre des plus importants événements de l'histoire du monde. C'est là que le Sauveur naquit, vécut et fut crucifié — là qu'il fut enseveli et qu'il ressuscita. C'est là aussi que ses apôtres et ses premiers martyrs vécutent, rendirent témoignage et souffrirent; là que le premier discours évangélique fut prêché, là que la première église fut fondée.

Le pays, occupé jadis par Israël, était situé entre les anciens empires d'Assyrie et d'Égypte. De là viennent, dans l'Ancien Testament, les fréquentes allusions au «roi du Nord» et au «roi du Midi». Il dut à sa position de servir souvent de champ de bataille à ces puissants empires, et nous savons qu'il sera encore la scène de leur dernier et suprême conflit (Daniel 11).

L'on s'est laissé entraîner à tant de superstitions relativement à la Terre Sainte, qu'elle est devenue l'objet de l'ambition des peuples, et l'occasion de guerres de religion, dès les premiers siècles du christianisme. Qui pourrait calculer le sang qui a été répandu, et les richesses qui ont été dépensées dans ces plaines sacrées? — et tout cela, pouvons-nous ajouter, sous l'apparence d'un grand zèle religieux, ou plutôt sous les bannières de la Croix et du Croissant. Ce même pays a été aussi un objet de grande attraction pour des voyageurs de tout genre et de toutes nations. Le chrétien, l'historien, l'antiquaire l'ont étudié avec soin et ont publié les découvertes qu'ils y ont faites. Déjà depuis les jours d'Abraham, ç'a été la contrée la plus intéressante et la plus attrayante sur la surface de la terre. Pour celui qui étudie et connaît la Prophétie, l'histoire future de cette terre est même plus intéressante encore que celle de son passé. Il sait que le jour vient, où ce pays tout entier sera de nouveau peuplé par les douze tribus d'Israël, et rempli de la gloire et de la majesté de leur Messie. Alors elles seront reconnues comme le peuple métropolitain de la terre. Mais revenons à la Samarie, pour y contempler encore la vie nouvelle et la joie qui s'y manifestent.

Par la bénédiction de Dieu, les Samaritains furent prompts à recevoir l'évangile prêché par Philippe. Les effets de la vérité, accueillie ainsi en simplicité, furent immédiats et des plus bénis: «Il y eut une grande joie dans cette ville-là», et plusieurs furent baptisés. Tels doivent toujours être les effets de l'évangile, quand il est reçu par la foi, à moins qu'il n'y ait quelque empêchement en nous-mêmes. Là où il y a une vraie simplicité de foi, là doit se trouver aussi une vraie paix, une foi sincère, et une heureuse obéissance. La puissance de l'évangile sur un peuple qui, pendant des siècles, avait résisté aux sommations du Judaïsme, fut ainsi mise en relief. Ce que la loi n'avait pu faire à cet égard, l'évangile l'accomplissait. La Samarie était une conquête que toute l'énergie du Judaïsme n'avait jamais été capable de faire. C'était un nouveau et glorieux triomphe de l'évangile. La subjugation spirituelle du monde appartenait à l'Eglise.

Jérusalem et la Samarie unies par l'évangile

L'amère jalousie qui existait entre Juifs et Samaritains avait été, pendant longtemps, proverbiale; aussi lisons-nous: «Les Juifs n'ont point de relations avec les Samaritains» (Jean 4: 9). Mais maintenant, grâce à l'évangile de la paix, cette racine d'amertume disparaît. Néanmoins, selon la sagesse des voies de Dieu, les Samaritains doivent attendre pour recevoir la bénédiction la plus signalée de l'évangile, que des croyants juifs, des apôtres venus de Jérusalem, aient prié pour eux et leur aient imposé les mains. Rien de plus intéressant que ce fait, quand nous tenons compte de la rivalité religieuse qui les avait si longtemps divisés. Si les Samaritains n'eussent pas reçu, fort à propos, cette leçon d'humilité, ils auraient pu continuer à vouloir maintenir leur orgueilleuse indépendance de Jérusalem. Mais le Seigneur ne voulait pas qu'il en fût ainsi. Les Samaritains avaient cru, ils s'étaient réjouis, ils avaient été baptisés, mais ils n'avaient pas reçu le Saint Esprit. «Or les apôtres, qui étaient à Jérusalem, avant entendu que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, leur envoyèrent Pierre et Jean, qui, étant descendus, prièrent pour eux, pour qu'ils reçussent l'Esprit saint... Puis ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent l'Esprit saint».

La grande idée, exprimée par l'imposition des mains, c'est *l'identification*, et *l'unité* est la grande idée liée au don du Saint Esprit. Ce sont d'immenses faits en rapport avec les progrès de l'Eglise. La Samarie est ainsi amenée à une heureuse association avec son ancienne rivale, elle devient *une* avec l'assemblée de Jérusalem. Nous ne trouvons jamais, dans les pensées révélées de Dieu, la moindre notion d'une assemblée indépendante des autres. Si chacune d'elles eût été bénie séparément et indépendamment de l'autre, leur rivalité aurait pu devenir plus grande que jamais. Mais il n'en devait plus être ainsi: «Ni sur cette montagne, ni à Jérusalem»; mais *une seule Tête dans le ciel, un seul corps sur la terre, un seul Esprit, une seule famille rachetée, adorant le Père en Esprit et en vérité, car le Père en cherche de tels qui l'adorent*.

Sur l'origine du peuple et du culte mélangé des Samaritains, lisez 2 Rois 17. Ils n'étaient que des demi-Juifs, quoiqu'ils se glorifiasent de leur descendance de Jacob (Jean 4: 12). Ils recevaient comme sacrés les cinq livres de Moïse, mais ils rejetaient le reste de la Bible. Ils

étaient circoncis, ils observaient la loi à leur manière, et attendaient la venue d'un Messie. La visite que le Seigneur fit parmi eux présente le plus touchant intérêt (Jean 4). Le puits, sur lequel il se reposa, est, dit-on, situé dans une vallée entre les deux fameuses montagnes d'Ebal et de Guérizim, sur lesquelles la loi fut lue. Sur cette dernière colline s'élevait le temple rival des Samaritains, qui avait si longtemps affligé les Juifs zélés, par son audacieuse opposition au seul sanctuaire choisi par l'Eternel, sur le mont Morijah.

L'eunuque éthiopien reçoit l'évangile

Philippe est maintenant appelé à laisser son oeuvre heureuse et bénie dans la Samarie, et à descendre à Gaza — un désert; pour y annoncer l'évangile à un seul individu. Assurément, il y a, dans ce fait, une leçon d'une profonde importance pour l'évangéliste, leçon qui est bien digne que nous la considérions un instant.

Le prédicateur, sur une scène de réveil et de conversions, telle que celle qui se passait dans la Samarie, doit nécessairement prendre un grand intérêt à son oeuvre. Dieu met son sceau sur le ministère de la Parole et sanctionne les réunions par sa présence. L'oeuvre du Seigneur est en prospérité. L'évangéliste est entouré de respect et d'affection, et ses enfants dans la foi s'attendent naturellement à lui pour recevoir plus de lumières, plus d'instruction quant à leur marche. Comment peut-il quitter un tel champ de travail? demanderont plusieurs — comment pourrait-il à bon droit le laisser? Seulement, répondons-nous, dans le cas où le Seigneur l'appellerait à le faire, comme il le fit au sujet de Philippe. Mais comment un tel serviteur de Dieu peut-il le savoir *aujourd'hui*, attendu que les anges et l'Esprit ne lui parlent pas comme à Philippe? — Quoique n'étant pas conduit de cette manière, il n'en devrait pas moins s'attendre à la direction de Dieu. La foi doit être son guide. Les circonstances ne peuvent nous guider sûrement; elles peuvent servir à nous reprendre et à corriger notre marche, mais c'est l'oeil de Dieu qui doit être notre guide. «Je te guiderai de mon oeil», telle est la promesse: «Je te rendrai sage, je le montrerai le chemin dans lequel tu dois marcher» (Psaumes 32).

Le Seigneur seul connaît ce qui vaut le mieux pour son serviteur et pour son oeuvre. L'évangéliste, dans une position telle que celle de Philippe, peut être exposé au danger de s'occuper de sa propre importance personnelle. De là vient la nécessité de changer la place de son service.

Lève-toi, dit l'ange du Seigneur à Philippe, et t'en va vers le midi, au chemin qui descend de Jérusalem à Gaza, lequel est désert. Et lui, se levant., s'en alla. Et voici, un Ethiopien, eunuque, homme puissant à la cour de Candace, reine des Ethiopiens, intendant de tous ses trésors, et qui était venu pour adorer à Jérusalem, s'en retournait et, assis dans son chariot, il lisait le prophète Esaïe. Et l'Esprit dit à Philippe: Approche-toi, et te joins à ce chariot» (Actes des Apôtres 8: 26-40).

Il est beau de voir, dans cette occasion, l'obéissance immédiate et implicite de Philippe. Il ne soulève point d'objection sur la différence qu'il y avait entre la Samarie et

Gaza — entre le fait de laisser un vaste champ de travail et celui de s'en aller dans un lieu désert, pour parler du salut à *une seule personne*. Mais l'Esprit de Dieu était avec Philippe. Ainsi l'évangéliste devrait toujours désirer de suivre la conduite de l'Esprit. Par manque de discernement spirituel, un prédicateur peut demeurer dans un endroit après que l'Esprit a cessé d'y agir, et ainsi il y travaille en vain.

Dieu, dans sa providence, prend soin de son serviteur; il envoie un ange pour lui indiquer le chemin qu'il doit prendre. Mais quand il s'agit de l'évangile et de son action sur les âmes, c'est l'Esprit qui prend la direction. «Et l'Esprit dit à Philippe: Approche-toi, et te joins à ce chariot». Dans toute l'histoire de l'Eglise, il n'est peut-être rien de plus intéressant que cette scène sur le chemin de Gaza. L'ange et l'Esprit de Dieu accompagnent l'évangéliste: le premier, représentant la providence de Dieu qui désigne la route qu'il doit suivre; le dernier, représentant la puissance spirituelle dans son action directe sur les âmes. Comme il en était alors, il en est de même aujourd'hui; bien que nous soyons plus enclins à penser à la direction de l'Esprit qu'à celle de la Providence. Pussions-nous nous confier en Dieu pour toutes choses! Il ne change pas.

Dans la personne du trésorier de la reine, l'évangile trouve maintenant accès jusqu'au centre de l'Abyssinie. L'eunuque croit, est baptisé et, tout joyeux, il continua son chemin; ce qu'il avait cherché en vain à Jérusalem, après avoir fait, dans ce but, un long voyage, il le trouve dans le désert. Bel exemple de la grâce évangélique! La brebis perdue est trouvée dans le désert, et c'est dans le désert que jaillissent les eaux de la vie. L'Ethiopien est aussi un bel exemple d'une âme anxieuse. Seul et inoccupé, il lit le prophète Esaïe. Il médite sur la prophétie relative à l'Agneau de Dieu souffrant sans ouvrir la bouche. Mais l'heure de la lumière et de la délivrance était venue. Philippe explique le prophète, — l'eunuque est enseigné de Dieu — il croit — aussitôt il désire le baptême, et il s'en retourne chez lui, rempli de la joie du salut. Pourrait-il là se taire sur ce qu'il a trouvé? Certainement non, un homme d'un tel caractère et ayant une telle influence, aurait aussi toute espèce d'occasions de propager la vérité. Mais comme l'Ecriture et même l'histoire gardent le silence sur les résultats de sa mission, nous n'en dirons rien de plus.

L'Esprit continue d'accompagner Philippe. Il l'emporte, et Philippe se trouve à Azot. Il évangélise toutes les villes jusqu'à Césarée.

Une nouvelle ère dans l'histoire de l'Eglise commence à poindre. Un nouvel ouvrier entre sur la scène — ouvrier, à beaucoup d'égards, le plus remarquable qui ait jamais servi le Seigneur et son Eglise.

Un bon soldat de Jésus Christ

ME 1870 page 109

C'est dans l'épître aux Ephésiens que les privilèges des saints et de l'Eglise de Dieu sont développés de la manière la plus complète; c'est là que nous sommes placés dans la relation la plus élevée avec le Père et avec Christ, et que nous apprenons que la marche qui en découle, c'est «d'être des imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants»; et pourtant c'est aussi dans cette épître que nous sommes tout particulièrement vus dans la lutte et appelés à «revêtir l'armure complète de Dieu». Dans la mesure où nous réaliserons notre position et nos privilèges, nous réaliserons aussi la lutte, du moins celle dont il est question ici, qui n'est pas une lutte contre la chair et le sang, mais contre «les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes». Christ «est monté en haut, il a emmené captive la captivité», et nous a entièrement délivrés de la main de Satan, afin de faire de nous dans ce monde des vases de sa gloire: or c'est cela même qui nous amène dans le combat. Si je me tiens là où sont mes privilèges en association avec Christ (ce qui est la vraie position de tout chrétien, bien qu'elle ne soit pas toujours réalisée), si j'ai bien pris ma place dans la gloire, je dois m'attendre à avoir à combattre. Je ne puis pas franchir le Jourdain sans trouver les Cananéens, les Jébusiens et les Phérésiens dans le pays. Le désert n'était pas Canaan. Dans le désert il y avait des tentations et des pièges, le coeur était exercé, ce qu'il renferme était mis au jour (voyez Deutéronome 8: 2), et nous en savons tous quelque chose. Mais quand je passe le Jourdain, j'arrive là où sont mes privilèges et par conséquent je trouve la lutte.

Un grand nombre de chrétiens se contentent de rester en Egypte et de penser au sang appliqué sur le linteau de la porte, qui les garantit contre le destructeur. D'autres en sont à la mer Rouge et connaissent la plénitude de la rédemption, se réjouissant de ce que les eaux du jugement, qui ont englouti les Egyptiens, leur ont apporté la délivrance. Mais est-ce que vous croyez en un Dieu qui a placé un homme dans la gloire, parce que cet homme a parfaitement glorifié Dieu au sujet du péché? Dans la résurrection je suis entièrement sorti d'Egypte et je crois en un Dieu qui a ressuscité le Christ. En ressuscitant le Christ et en le plaçant à sa droite, Dieu a mis son sceau sur ce que le Christ a accompli à la croix à l'égard du péché; par conséquent, si je connais Christ ainsi, je sais que tout est parfaitement réglé entre Dieu et moi.

Dans le désert nous rencontrons des choses qui exercent le coeur, nous sommes éprouvés et tentés, et nous faisons l'expérience que Dieu est toujours fidèle. Il ne permet pas que nos pieds soient enflés, il nous nourrit de manne et fait sortir de l'eau du rocher de granit. Mais de l'autre côté du Jourdain, nous mangeons le blé du pays, ce n'est plus la manne du désert. Canaan est le lieu de notre demeure actuelle; c'est là où nous sommes maintenant en esprit et où nous serons pleinement en réalité plus tard. Le Christ est entré

là (dans les cieux), il est assis à la droite de Dieu, et nous avons l'espérance certaine d'y avoir aussi notre place en lui. Il nous établit là, mais nous avons à lutter. Le Christ attend que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds, et tout en nous donnant l'assurance que nous avons notre place là où il est, il nous exhorte à combattre, parce que la place même que nous possédons en lui nous met en collision avec des ennemis spirituels. Si nous savons que le Jourdain représente la mort, nous ne devons pas oublier que ce qui caractérise Canaan, c'est le combat, car le Cananéen est dans le pays.

Aussitôt que Josué entre dans le pays, il rencontre un homme, tenant un épée nue à la main, qui se présente comme «le Chef de l'armée de l'Eternel». Le peuple racheté est si bien devenu l'armée de l'Eternel, que Dieu se sert de lui contre ses ennemis: il livre les batailles du Seigneur: seulement la chair ne peut pas combattre dans ces guerres; si un Acan est dans le camp, il n'y a aucune puissance. Nous ne pouvons combattre qu'autant que nous sommes pratiquement morts. Paul ne se contente pas de dire: «Tenez-vous vous-mêmes pour morts» (Romains 6): mais quand il est question du service il dit «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4). Tout ce qui était de Paul lui-même était complètement mis de côté ou tenu par terre. Qu'est-ce qu'un homme mort et ressuscité peut avoir à faire avec le monde? — Cependant ce n'est pas assez d'être morts et ressuscités: les Israélites n'avaient pas seulement à passer le Jourdain, mais après l'avoir franchi ils devaient être circoncis, — ce qui représente le dépouillement pratique de la chair. On n'est pas circoncis dans le désert. Il est vrai qu'après qu'ils eurent traversé la mer Rouge, ils durent boire les eaux de la mort, les eaux amères de Mara; toutefois dès que le Jourdain fut passé, le Seigneur dit «Maintenant je vous donnerai le blé du pays». Vous serez nourris d'un Christ céleste, la vie nouvelle, mais auparavant vous devez apprendre ce que c'est que la croix, — la circoncision; alors l'opprobre d'Egypte est roulé de dessus eux ([Josué 5:9](#)). Etant pratiquement morts, nous devenons devant le monde des témoins de ce qu'est le Christ céleste, et c'est alors qu'il s'agit de «revêtir l'armure complète de Dieu». Nous ne pouvons pas traverser le monde dans notre propre force. Satan cherchera à nous séduire, et dans les jours où nous sommes l'infidélité, la superstition, la forme de la piété sans la puissance, sont autant d'artifices de l'ennemi. Nous avons à leur faire face, revêtus de l'armure complète, et en le faisant nous serons capables de servir le Christ et de le manifester dans toutes nos voies.

Voyons maintenant en quoi consiste cette armure. «Tenez donc ferme, ayant vos reins ceints de la vérité». Les parties de l'armure, d'abord mentionnées, sont subjectives, c'est-à-dire, elles se rapportent à l'état ou à la condition de notre âme. C'est de ceci qu'il s'agit tout premièrement. Il ne peut y avoir d'activité divine tant que l'âme n'est pas parfaitement en ordre; tant que Dieu lui-même n'est pas actif en nous. — «Les reins ceints de la vérité», ayant de l'ordre et du courage, la puissance de la vérité étant appliquée à tout ce qui se passe dans le coeur: non seulement la manifestation du mal, mais l'application de la vérité: «Sanctifie-les par ta vérité: ta parole est la vérité» (Jean 17). La vérité est venue dans le

monde: c'était Christ lui-même. Il exposa ce qui était terrestre et montra ce qui était céleste, révélant toute chose par la lumière du ciel. Il vint, comme un homme, non pas en gloire pour renverser et détruire, mais en apportant avec lui tout ce qui était céleste et divin, et en plaçant ainsi l'homme directement en contact avec ce que Dieu était, en même temps qu'il révélait tout ce qui était contraire à Dieu. Or la révélation nous donne la vérité, la parole de Dieu discernant les pensées et les intentions du coeur quand elle est appliquée d'une manière efficace. C'est ainsi que les reins sont ceints: — les vêtements ne traînent pas dans la boue de ce monde, car ils sont relevés et on est prêt pour le service. Que ce soit pour se rencontrer avec Satan, pour venir au secours d'un pauvre pécheur ou pour servir dans l'Assemblée de Dieu, *ce qu'il faut avant tout, c'est que le coeur soit entièrement éprouvé par la Parole de Dieu et qu'il y soit soumis.*

Dans cette révélation du Christ, je trouve le jugement de tout ce qui est en moi et le dévoilement de tout ce qui est de Dieu; et quand je saisis les choses de Dieu, sur le fondement du jugement de tout ce qui est en moi, en même temps que la révélation de la félicité qui est en Christ, alors mes reins sont ceints; mon âme est dans un bon état; je ne regarde pas en arrière, je ne suis pas occupé de moi-même, mais de Christ, l'Esprit prend les choses de Dieu et me les annonce, et je me trouve tout naturellement dans un chemin qui est la condition et l'effet de la vérité. Je marche selon Christ, parce que mon coeur est selon Christ, les affections et le jugement spirituel sont ce qu'ils doivent être. C'est «la cuirasse de la justice». Ce n'est pas la justice devant Dieu: je n'ai pas besoin de l'armure vis-à-vis de Dieu, mais contre Satan. Je dois posséder une justice pratique pour combattre Satan. Si j'ai une bonne conscience, je serai courageux. Si je suis revêtu de la cuirasse de la justice, mon âme et ma marche sont en bon état. La condition de mon âme est éprouvée par la révélation du Christ, selon que la vérité est en lui; il n'y a rien qui donne prise à Satan et je vais en avant ayant «les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix». Combien cela est précieux! Quel heureux état! Ce n'est pas l'égoïsme qui fait valoir ses droits, c'est l'âme qui, avant reçu ce qui lui est nécessaire, la volonté propre étant soumise, le coeur humble et débonnaire, c'est l'âme, dis-je, qui poursuit son chemin dans la puissance qui apporte la paix, parce que la paix est au dedans d'elle. Son esprit et son caractère, c'est la paix, comme chez Christ ici-bas. L'état du Christ était la paix, et en passant à travers le monde, il portait la paix avec lui. Il est vrai que les fruits de la justice en lui provoquaient la haine et l'opposition de la part des hommes; cependant Christ était l'homme paisible, il n'y avait pas d'agitation en lui; il portait la paix avec lui et allait son chemin sans se laisser troubler par tout ce qui était contre lui.

Ensuite vient le bouclier de la toi. Tout étant en ordre maintenant subjectivement, c'est-à-dire, pour ce qui me concerne, je n'ai pas à m'occuper de moi-même, je puis penser à Dieu. Il est très bon et convenable de se juger; mais le jugement de l'existence de la mauvaise nature ne donne pas une mauvaise conscience. Si j'ai failli, il est juste que je le confesse; nous sommes appelés à confesser nos péchés, non pas notre péché: Confesser des péchés, c'est avouer que nous n'avons pas tenu en bride le péché, la chair. Mais j'ai à

tenir les yeux fixés sur Dieu, à avoir une entière confiance en Lui; et si je marche dans la lumière, j'aurai cette heureuse confiance. Satan n'a aucun pouvoir là: il aura beau lancer ses flèches, il ne peut pas percer le bouclier de la foi. «Résistez au diable et il s'enfuira de vous» (Jacques 4). C'est ce que Christ a fait; il vainquit Satan spirituellement. La chair n'est pas capable de résister, non plus que la nature; mais la foi le peut. Elle regarde à Christ et le dard de Satan ne peut jamais pénétrer à travers le bouclier de la foi. Quand Satan rencontre de la résistance, il sait qu'il est en face de Christ, et il s'enfuit. Il n'est pas ici question de puissance en nous, mais il s'agit d'être au-dessus de tout par la foi en Dieu. Christ est venu et il a détruit toute la puissance de Satan. Christ a été crucifié en infirmité: quoi de plus faible que la mort? et pourtant elle était la puissance de Dieu à salut. Quoi de plus insensé pour l'homme que la croix? Cependant elle était la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu. Satan est rusé et beaucoup plus habile que nous ne le sommes; c'est pourquoi vous voyez des hommes sages et instruits qui s'adonnent à de vraies folies; toutefois n'oubliez pas que Satan est au fond de tout cela. Nous sommes faibles, il est vrai, mais Satan ne peut pas toucher à la vérité de Dieu, et une âme simple qui a trouvé Christ possède toutes choses. On ne sera pas capable peut-être de beaucoup raisonner sur les Pères ou sur d'autres sujets savants; mais on possède Christ et le monde entier ne parviendra pas à persuader du contraire. Le bouclier de la foi est tenu levé, et les dards de Satan ne peuvent pas le percer.

«Le casque du salut». Celui qui porte le casque du salut a une pleine confiance, une heureuse certitude; il peut lever la tête, pour s'exprimer ainsi; il est en Christ et avec Christ, et désormais il y a de l'activité et de la confiance en Dieu pour le chemin. Il a une position assurée en Christ. La vérité est dans son cœur; il marche dans la piété; il a la paix dans le monde; il se confie en Dieu, le salut le couvre et il s'avance vers la gloire. C'est «un homme en Christ» (2 Corinthiens 12). Tout est réglé quant à l'effet pratique et maintenant il y a de l'activité. Il s'agit de l'armure défensive d'abord: si je n'en fais pas usage, j'agirai sans avoir la connaissance de moi-même et de tristes chutes en seront la conséquence; mais si je suis revêtu de l'armure, abrité et couvert par elle contre toutes les attaques de Satan, je puis aller en avant et combattre,

«Prenez l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu». M'étant jugé moi-même je puis prendre la Parole de Dieu et m'en servir. Nous n'examinons pas toujours si nous marchons dans une condition de puissance, rien ne se trouvant entre Dieu et nous, de sorte que Dieu peut être pour nous dans la lutte. Dieu ne le peut pas lorsqu'il y a un Acan dans le camp. Pour pouvoir agir, la chose première et principale, c'est d'être parfaitement en règle avec Dieu, et de venir de la présence de Dieu, armé de ce que la présence de Dieu donne, que ce soit pour le service public ou particulier». Or en vue de cela, je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche» (Actes des Apôtres 24: 16). «Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent» (Psaumes 25: 14); ce qui donne la puissance pour le service, c'est la force intérieure avec Dieu. Il se peut que je ne voie pas de bénédiction, mais je me confie

en Dieu, et je ne suis ni étonné ni distrait par une demi-douzaine de jugements d'homme: je possède le secret de l'Eternel.

«Priant par toutes sortes de prières et de supplications en tout temps par l'Esprit». La Parole de Dieu et la prière sont deux choses qui traversent la vie chrétienne tout entière, depuis que Marie de Béthanie se tenait assise aux pieds de Jésus et écoutait sa parole. La moitié de la lutte se passe avec Dieu dans la prière. Quand Pierre aurait dû prier il dormait, par conséquent lorsqu'il partit de là il jura avec exécution qu'il ne connaissait pas l'homme. Quand le prince de ce monde vint, le Seigneur Jésus Christ pria plus instamment et il fit une belle confession devant Ponce-Pilate (1 Timothée 6: 13). La puissance ne se trouve pas dans le mouvement et l'action; nous ne pouvons être calmes à moins que Dieu ne soit avec nous, et pour que Dieu soit avec nous, il faut que nous soyons avec Dieu.

«Veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints». Quelque merveilleux que cela puisse paraître, Dieu, dans sa bonté, nous a donné de pouvoir nous associer à ce qui l'intéresse, Lui. Si mon coeur souffre au sujet d'un pauvre pécheur, ou si je veille dans les prières pour que chacun des saints représente Christ plus fidèlement, c'est que Dieu m'a donné de partager ses propres désirs. Le coeur de Christ connaît tout ceci plus pleinement et plus parfaitement. Nous devons aller à Dieu à ce sujet avec toute persévérance et supplication. L'expression employée ici par rapport aux saints est la même que pour la prière du Seigneur en Gethsémani; c'est le coeur s'adressant à Dieu et implorant avec ardeur, bien que la volonté soit soumise comme l'était celle du Seigneur en acceptant la coupe. C'est l'expression d'une entière dépendance, ce n'est pas seulement qu'on prie Dieu au sujet des choses, mais Dieu est vu en tout et l'âme se tourne vers lui au sujet de tout. C'est ainsi qu'on prend part à ce qui intéresse Dieu et qu'on fait toutes choses dans la puissance de Dieu. Quelle position bienheureuse! Dieu nous a délivrés de la main de Satan et nous a donné des intérêts communs avec lui-même, et le désir de mon coeur est qu'il soit glorifié dans les coeurs de son peuple. Faibles et infirmes comme nous le sommes, nous possédons la puissance de Dieu. Nous sommes «l'armée de l'Eternel» contre Satan, mais nous avons besoin de l'armure complète. Il n'y a pas de place où la dépendance de Dieu soit plus nécessaire qu'au front du combat, en face de l'ennemi. Soyez assurés que plus vous vous trouverez là, plus vous sentirez le besoin d'être revêtus de l'armure *tout entière*, parce qu'il y aura le plus de témoignage pour la pensée de Dieu. Si vous restez en arrière, vous ne courrez pas le même danger; mais en rencontrant moins de périls et moins de pièges, vous aurez moins de force. Si nous sommes des témoins, il faut nous attendre à trouver des pièges, mais ils ne serviront qu'à rendre notre dépendance plus profonde, nos progrès plus réels et ainsi à accroître notre force.

Est-ce que tout ce par quoi vous passez pendant la journée devient un sujet de prière, non pas plus tard, mais au moment même? J'ai à maintenir le nom de Christ, sa parole et son témoignage. Tout ce qui m'arrive doit être un sujet de supplications, et, remarquez-le bien, «*pour tous les saints*». Suis-je en état d'intercéder pour d'autres? Rien ne met autant le coeur à l'épreuve. Si la conscience n'est pas bonne, je suis obligé de m'occuper de moi-

même, de me juger moi-même, de prier pour moi-même et il est bon et juste que je le fasse; mais cela met fin à l'intercession pour les autres. Je dois marcher avec Dieu, non pas seulement extérieurement, mais dans le cœur, pour pouvoir m'occuper de son service et de ses intérêts et intercéder ainsi continuellement pour son peuple qui est dans le monde.

Telle est donc l'armure complète de Dieu, que nous avons à revêtir pendant que nous sommes sur la terre, sur le fondement de la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ. Notre place est une conséquence de la rédemption. Il y aura des difficultés, des pièges; mais j'ai Christ, il habite dans mon cœur. Vivant dans une entière dépendance de lui, je puis compter sur lui en toute confiance jusqu'à ce qu'il vienne pour nous prendre à Lui.

Du père incroyant ou de la mère pieuse, lequel faut-il croire?

ME 1870 page 119

Dans les Etats-Unis d'Amérique, l'incrédulité avait trouvé un zélé partisan, un actif champion, dans un homme bien connu, le colonel X, qui faisait ouvertement profession de rejeter la Révélation. Or il arriva qu'une fille du colonel, à laquelle il était fort affectionné, tomba gravement malade. Pendant le cours de cette maladie, le Docteur B. dînait un jour avec le colonel, et, après le repas, ils se rendirent à la bibliothèque où le colonel fit voir quelques publications *déistes*, dont il lui fit l'éloge. Pendant qu'ils étaient occupés à les compulsier, une servante vint annoncer au Colonel qu'une crise alarmante venait d'avoir lieu chez la malade qui demandait instamment son père. Celui-ci, suivi du Docteur, passa aussitôt dans la chambre à coucher de sa fille. Lorsqu'il se fut approché de son lit, elle lui saisit la main et dit: Mon père, je sens que ma fin est proche; dites-moi donc, je vous en supplie, que dois-je croire? Est-ce ce que vous m'avez enseigné ou ce que j'ai appris de ma mère? La mère, vraiment pieuse, avait saisi toutes les occasions de faire pénétrer la vérité chrétienne dans l'esprit de son enfant. Le père se tut un moment, ses regards étaient fixés sur sa fille mourante, sa figure bouleversée, tout son être comme en proie à des convulsions, et c'est avec de grands efforts que ses lèvres tremblantes laissèrent échapper ses mots: «Ma chère enfant, crois ce que t'a enseigné ta mère». La lutte était extraordinaire, le conflit entre l'orgueil de la raison humaine et l'affection paternelle, débordante en son coeur, était au-dessus de ses forces; aussi il fut obligé de se reconnaître vaincu et son esprit obstiné dans l'erreur dut rendre hommage à la vérité.

L'Evangile dans le livre de Josué

ME 1869 page 214 et continue dans le ME 1870 page 3 et dans le ME 1871 page 55

Parmi les lecteurs sérieux et attentifs de la Parole de Dieu, plusieurs ont, sans doute, observé l'analogie qui existe entre le Livre de Josué et les Epîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Le but des articles qui vont suivre, s'il plaît à Dieu, est de signaler cette analogie et d'engager ainsi le lecteur à sonder plus profondément les vérités, auxquelles le livre de Josué sert, en quelque sorte, d'illustration.

«Or toutes ces choses leurs arrivaient en types, et elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11).

Remarques préliminaires

Il est, je crois, généralement admis que le livre de Josué se divise en deux sections. La première, chapitres 1 à 12, nous donne le récit de la conquête du pays de Canaan; la seconde, chapitres 13 à 24, celui de la répartition de ce pays entre les tribus.

La première section commence par une exhortation à se mettre en possession; puis après cette déclaration: «Le pays fut tranquille, sans guerre», elle se termine par une récapitulation des conquêtes et des victoires. La seconde section commence par cette parole de l'Eternel: «Il reste encore un fort grand pays à posséder», et elle se clôt par les graves avertissements que Josué adresse au peuple et par le récit de sa mort.

La première division est tout empreinte d'une divine énergie. C'est la puissance dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force, les chutes qui y sont rapportées sont des chutes en action. Ce qui caractérise principalement la seconde, c'est l'inaction, et, en elle-même, l'inaction est un manquement; cependant, là-même, on rencontre encore des exemples de zèle pour le Seigneur. Ces hauts et ces bas ne nous retracent que trop l'histoire de toutes les époques dans lesquelles le peuple de Dieu a été placé sous la responsabilité de maintenir sa position; hélas! ceux qui en sont là, après avoir commencé leur course pleins de zèle, de renoncement et d'ardeur confiante, se sont souvent relâchés en s'abandonnant à un repos prématuré; puis, par une conséquence nécessaire, ils sont devenus indifférents et mondains.

Si, à cet état d'indifférence se joint un esprit de confiance en soi-même, le relèvement, s'il a lieu, est le résultat de l'oeuvre de Dieu par le moyen de la discipline.

Puissions-nous recevoir, de manière à en être encouragés, les sains enseignements que renferme ce Livre — et qui sont particulièrement convenables à nos temps de tiédeur et de recherche du bien-être ici-bas.

1. Le conducteur

«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi» (Josué 1: 2).

Dieu, dans sa sagesse, a voulu que les histoires bibliques de plusieurs saints hommes de jadis nous présentassent Christ sous des types variés.

Moïse figure Jésus retirant son peuple hors du pays de la condamnation; tandis que Moïse, joint à Aaron, représente Jésus Christ conduisant son peuple à travers le désert de ce monde. Il ne fut pas permis à Moïse d'introduire Israël en Canaan; mais Josué, qui typifie le Seigneur Jésus Christ comme le Capitaine de notre salut, fut désigné pour ce service.

Dans le Livre que nous méditons, Moïse, *ou* «le tiré dehors», serviteur de Jéhovah, choisi pour faire sortir son peuple de l'Egypte, avait disparu de la scène. Jéhovah l'avait enterré, en cachant le lieu de son sépulcre jusqu'à ce jour (Deutéronome 34: 6).

Josué prend sa place, et son nom est aussi significatif. Dans l'origine, il s'appelait Osée «Délivrance» (Nombres 13: 9; Deutéronome 32: 44). Il fut un des douze espions envoyés en Canaan, et c'est alors que son nom fut changé. «Moïse appela Osée, fils de Nun, Josué (*)», qui en grec se traduit par Jésus (voir Hébreux 4: 8) et qui signifie «la délivrance, *ou* le salut de Dieu». Ce changement ajouta quelque chose de précieux au nom du fils de Nun: il devait lui rappeler, à lui et à ses compagnons, qu'il n'y a qu'une seule délivrance efficace: seul avec Caleb, il échappa à la sentence de mort prononcée contre les hommes d'Israël.

(*) En Hébreu, Josuah ou Jéhosuah (voir Zacharie 3).

Moïse était mort, et Josué était le conducteur, divinement établi, d'Israël; aussi, pour les Israélites, le sentier de l'obéissance et de la bénédiction consistait à suivre leur nouveau capitaine.

Les enseignements du Livre de Josué, considéré spirituellement, se rapportent à la vocation céleste du chrétien. Là, sous la conduite de son Seigneur ressuscité, le chrétien peut se voir lui-même. «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut» (Colossiens 3: 1).

2. Exhortation

«Moïse, mon serviteur, est mort; maintenant donc lève-toi, passe ce Jourdain, toi et tout ce peuple, pour entrer dans le pays que je leur donne, à eux, les fils d'Israël.

Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné, selon que je l'ai dit à Moïse: depuis le désert et le Liban que voilà, jusqu'au grand fleuve, le fleuve de l'Euphrate, tout le pays des Héthiens, et jusqu'à la grande mer, vers le soleil couchant; tel sera votre territoire.

Personne ne pourra tenir devant toi, tous les jours de ta vie. Comme j'ai été avec Moïse, je serai avec toi: je ne te laisserai point, et je ne t'abandonnerai point.

Fortifie-toi et sois ferme; car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner.

Seulement fortifie-toi et sois très ferme, pour prendre garde à faire selon toute la loi que t'a commandée Moïse, mon serviteur; ne t'en détourne ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche; mais médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit; car alors tu rendras heureuses tes entreprises, et alors tu prospéreras.

Ne t'ai-je pas commandé?

Fortifie-toi et sois ferme; ne tremble point et ne te laisse point abattre! car l'Eternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras» (Josué 1: 2-9).

C'est un principe invariable, que les exhortations des Ecritures sont basées sur la grâce.

Dieu est le Dieu de toute grâce; aussi, quand Il exhorte ses serviteurs à faire quelque chose, Il leur donne la force de le faire.

Il n'est peut-être aucune portion de la parole de Dieu qui témoigne d'une plus grande grâce, que ses exhortations; car leur but est d'amener ses rachetés plus près de lui, et de les faire entrer plus profondément dans la connaissance et la jouissance de leurs privilèges.

L'impressive exhortation que nous venons de lire est fondée sur ce fait, que le pays appartient aux fils d'Israël selon la promesse; et parce que Dieu leur a donné le pays, il dit ou ordonne: «Lève-toi, et possède-le».

Quand cette exhortation fut prononcée, les Israélites, par la grâce souveraine, la miséricorde et le long support de Jéhovah, avaient été amenés aux limites mêmes de la terre de promesse. Ses beautés et ses richesses s'étendaient sous leurs yeux de l'autre côté du Jourdain: les champs de blé, les oliviers, les vignes, et les montagnes desquelles ils «tailleraient l'airain» (Deutéronome 8: 9). Déjà, par anticipation, «les torrents d'eau, les sources et les lacs, où l'eau sourd dans les vallées et dans les montagnes», sont à eux; une seule chose est encore requise pour qu'ils puissent jouir, chacun de son lot: il faut qu'ils se «lèvent» et prennent possession. C'était le temps de la moisson — l'époque de la riche abondance des biens de la terre — et le Jourdain (c'est-à-dire, en type, la rivière de la mort et du jugement) menaçait de leur barrer le chemin, car «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives durant tout le temps de la moisson», Néanmoins la foi se cramponne à la parole du Dieu vivant et, sans tenir compte des difficultés, elle obéit immédiatement à cette parole.

Or, contempler de loin des champs de blé, ce n'était pas en manger les fruits; porter ses regards sur les montagnes, ce n'était pas en extraire les riches métaux; et la seule condition que le Seigneur imposait au peuple, c'était que, de fait, il entrât et posât le pied sur la terre que Dieu lui avait donnée.

Oh! qu'il est vrai que, relativement à nos privilèges spirituels, ni ce qu'on pourrait appeler une connaissance géographique de la vérité de Dieu, ni l'habileté à faire comme

des cartes de doctrines ou de dispensations ne sont pas une vraie possession. La possession réelle devient l'apanage de ceux qui, pas à pas, par des efforts individuels, se sont rendus maîtres du terrain; et c'est à eux qu'est faite la promesse: «Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous l'ai donné».

Dans le but de stimuler les enfants d'Israël à conquérir leur possession, l'Eternel, dans sa grâce, leur promet sa présence, sa force et son secours dans le combat. Le Seigneur n'avait pas oublié les craintes qu'ils avaient eues au retour des espions d'Eshcol. Il savait qu'il y avait encore des fils d'Anak dans le pays, et qu'il contenait plusieurs grandes villes fortifiées jusqu'au ciel; et, dans sa miséricorde, il voulait encourager ses serviteurs, en leur apprenant à mesurer les fils d'Anak à la force de Jéhovah, au lieu de les comparer avec leur propre force, et les cités fortifiées à sa puissance à Lui, et non à la nature imparfaite de leurs armes de guerre. La force, que Jéhovah désirait voir en son peuple, était la force de la main pour saisir et retenir fermement, et celle des genoux pour que le combattant ne fut pas abattu.

Et nous, chrétiens, nous sommes exhortés à nous «fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force», «car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté dans les lieux célestes», et qui sont pour nous ce que les armées de Canaan étaient pour Israël. Or nous ne devons pas nous donner de repos quand il s'agit de vaincre un ennemi, car, «après avoir tout surmonté», nous sommes appelés à «tenir ferme» (Ephésiens 6). La ville fortifiée peut être prise, mais, comme des sentinelles à leurs postes, nous devons demeurer debout et fermes, si nous avons l'espoir et le désir de la conserver.

Dieu, en nous donnant des exhortations et des encouragements, nous avertit des dangers et des difficultés qui nous attendent. Mais, bien-aimés lecteurs, si nous reculons devant la difficulté, rappelons-nous que nous reculons par là même, loin du pays de promesse. Quoi! est-ce qu'un chrétien restera assis au bord du Jourdain du côté du désert, parce qu'il y a des géants en Canaan?

Puis, une seconde fois, l'Eternel exhorte son peuple à se fortifier et à être ferme, et cette fois, c'est par le motif qu'ils doivent obéir à sa parole. La moindre déviation de cette parole est formellement interdite. C'est une route droite qu'il faut suivre, un seul pas de côté pourrait égarer tout à fait: «tu ne t'en écarteras ni à droite ni à gauche». Sa parole ne devait pas s'éloigner de leur bouche: «Il est écrit», voilà ce qui devait décider de tout — elle devait être le sujet de leurs méditations et de jour et de nuit, — leur étude constante. Leur prospérité et leurs succès dépendraient de leur obéissance à la parole de Dieu,.

Eh bien, mes frères, ceci nous présente une bonne occasion d'être francs avec nous-mêmes. Pourquoi l'un de nous ne jouit-il pas pleinement de la paix avec Dieu? Pourquoi l'âme d'un autre est-elle dans la langueur? Pourquoi un troisième est-il dans le trouble, au

lieu d'être joyeux? Cela vient de ce que l'on ne se conforme pas implicitement à la parole de Dieu, et que l'on s'est écarté du droit chemin qu'elle prescrit.

Une troisième fois, l'Eternel dit: «Fortifie-toi et sois ferme». La première fois, parce que tout est grâce; la seconde, parce que la Parole est celle de Dieu; maintenant c'est parce que sa propre autorité est ce qui nous qualifie comme son peuple. Que le chrétien retienne seulement ferme le fait de la divine autorité de la Parole de Dieu, et aussitôt tout ce qui est purement humain devra céder.

L'exhortation se termine par cette promesse: «L'Eternel, ton Dieu, est avec toi partout où tu iras»; car il ne serait pas possible d'obéir à ses commandements, si l'on ne jouissait pas de sa présence bénie.

3. Avertissement

«Après cela, Josué commanda aux officiers du peuple, en disant: Passez au milieu du camp, et commandez au peuple, en disant: Préparez-vous des provisions, car dans trois jours vous passerez ce Jourdain, pour aller posséder le pays que l'Eternel, votre Dieu, vous donne à posséder» (Josué 1: 10, 11).

Après la pressante exhortation qui, venait d'être donnée aux fils d'Israël, le commandement de s'arrêter trois jours encore avant de passer le Jourdain présente un contraste avec les voies humaines.

Ils devaient se préparer des provisions, attendre et non pas se précipiter impétueusement en avant. De là vient que, après avoir quitté Sittim, la dernière station de leur route à travers le désert, Josué et tout le peuple viennent camper et s'arrêter sur les bords du Jourdain avant de le passer (Josué 3: 1).

Cela nous apprend que l'énergie humaine ne peut ni traverser le fleuve de la mort, ni renverser les remparts des forteresses de ce monde et que, si nous nous sentons poussés à suivre le Seigneur pour quelque oeuvre, il faut le suivre dans son temps à Lui aussi bien que selon sa parole. Une simple impulsion n'est pas la foi, et aller en avant avec la seule force de la connaissance que nous avons acquise de la vérité de Dieu, se trouvera souvent n'être qu'une impulsion.

Dieu a son temps à Lui. Il ne se hâte pas, et Il ne veut pas que ses serviteurs agissent avec un zèle charnel, ni dans l'excitation que donne une connaissance récemment acquise. Des actions, bonnes en elles-mêmes, peuvent être faites dans un mauvais moment; et il serait fort à propos que quelques-uns de ceux qui aiment leur Seigneur, au lieu d'aller en avant sous l'impulsion d'une vérité tout récemment connue, sussent, tout d'abord, attendre leurs trois jours pour la digérer, — pour se l'approprier complètement, par la grâce de l'Esprit Saint. Tant que la vérité de Dieu ne sera pas devenue comme une partie de nous-mêmes, notre faiblesse se trahira bientôt au jour de l'épreuve. Cette connaissance de la parole divine, qui ne pénètre pas profondément dans le coeur, ne soutiendra pas l'âme dans le moment où elle aurait le plus besoin d'être soutenue; les résultats feront voir

qu'une telle connaissance était tout extérieure, et que, par conséquent, elle n'a pu nous être utile. Apprendre d'un autre, comme affaire d'intelligence, une vérité de Dieu, sans en avoir expérimenté la force dans nos âmes, c'est là une connaissance sans puissance.

En tirant cette instruction de cette histoire, n'allons pas pourtant supposer qu'un intervalle de temps soit toujours nécessaire pour accomplir dans l'âme un exercice dont elle a besoin; car Dieu peut faire et il fait chez les uns, en très peu de temps, une oeuvre que, selon son bon plaisir, il n'accomplit chez d'autres que par une leçon plus ou moins prolongée, même pendant toute la vie.

4. Le message évangélique

«Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'avaient pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).

Comme le récit tout évangélique qui va nous occuper est bien placé dans l'ordre moral du Livre que nous méditons!

Nous voyons en Rahab un monument de la miséricorde et un exemple pour nous: elle nous apprend que le salut peut toujours atteindre même le premier des pécheurs.

De même que ses concitoyens de Jéricho, Rahab avait ouï parler du jugement qui s'approchait; comme eux, elle en avait été excessivement effrayée, discernant déjà, dans les Israélites pèlerins, l'armée puissante de Jéhovah. Mais comme le jugement était lent à venir, les hommes orgueilleux de Jéricho, comptant sur un long répit, s'endurcissaient dans leur iniquité. Rahab ne partageait pas leurs pensées et leurs dispositions à ce sujet, car elle profitait de ce délai pour fixer son esprit sur la délivrance. Quand nous voyons des âmes toutes tremblantes un jour, de crainte d'être perdues avec ce monde méchant, et, le lendemain, quand leurs frayeurs se sont dissipées, reprenant et poursuivant leur train d'égarement et de péché, elles nous rappellent le fer qui devient de plus en plus dur en étant chauffé dans la fournaise, au point que, à la fin, c'est à peine si les coups du marteau y laissent une marque ou une empreinte. Mais le jugement viendra, et le pécheur endurci devra le subir, comme ce fut le cas des hommes arrogants de Jéricho.

Suivons les deux espions. Le jugement, dès longtemps dénoncé, est aux portes de la ville; il y entre avec ses deux hérauts qui sont reçus dans la maison de Rahab. Elle les accueille comme des messagers de miséricorde, tandis que les gens de sa ville, guidés par leur roi, les cherchent pour les faire mourir.

La parole d'en haut est un jugement pour le monde. «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31); mais au pécheur individuellement, le message de Dieu est celui de la délivrance. Pour chaque maison, pour chaque pécheur, auquel s'adresse le héraut de Dieu, la salutation avec laquelle il doit les aborder est: «Paix vous soit», paix par le sang du Christ, et tous ceux qui acceptent le message de Dieu sont sauvés et délivrés de la colère à venir. Malheur donc à ceux qui rejettent le message de la miséricorde de Dieu, car par là ils se ferment la seule porte par laquelle ils pourraient échapper. Ceux qui sentent leur danger

et leurs besoins, qui reconnaissent le juste jugement de Dieu sur ce monde rebelle, accueillent ses messagers avec joie. C'est la foi de Rahab qui la sauva, tout comme c'est l'incrédulité des habitants de Jéricho qui fut la cause de leur ruine. «Par la foi, Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix» (Hébreux 11: 31).

Pour nous, qui vivons dans ces derniers jours du long support de Dieu, il est très sérieux et fort instructif de regarder en arrière et de contempler la destruction de Jéricho et le salut de Rahab, préservée de cette destruction. Plaçons-nous donc en esprit, avec Rahab et les deux espions, sur le toit en terrasse de la maison de cette femme et, portant nos regards sur tout ce qu'on aperçoit de là, nous pourrions y puiser une leçon qui convient aux temps actuels. Remarquez le développement qu'a pris la cité, ses récents embellissements, ses grandes et hautes murailles et ses portes d'airain. Comme depuis la création du monde, les montagnes sont là à leurs places. Comme auparavant, les vallées sont blanches ou dorées des blés mûrs, les pentes des coteaux sont pourpres de vignes abondantes; car c'est le temps de la moisson. Le vieux Jourdain coule non loin de là, ses rives sont couvertes par les hautes eaux, comme s'il disait orgueilleusement: Je suis une barrière contre l'approche de l'ennemi. Le soleil, que les Cananéens adorent, calme dans le ciel, descend derrière les montagnes, épandant, comme à l'ordinaire, ses riches splendeur sur les vallées, et chacun, lui jette des baisers avec la main. Les occupations de la ville: manger de la chair et boire du vin, se marier et donner en mariage, naître et mourir, continuent comme dans toutes les précédentes générations. Les moqueurs dans Jéricho disent: L'histoire d'un jugement commence singulièrement à vieillir: il s'est écoulé quarante longues années depuis qu'on nous racontait que l'Eternel avait desséché les flots de la mer Rouge pour y faire passer le peuple qui prétend posséder notre pays; il n'y a donc rien à craindre.

Le témoignage de la venue du Seigneur est aussi devenu bien vieux pour le monde. Le Fils de Dieu venant du ciel avec des flammes de feu, et la destruction de l'ordre de choses existant sur la terre, voilà ce qui ne s'accorde guère avec les notions humaines de stabilité et de permanence. «Où est la promesse de son avènement? Car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent comme elles ont été dès le commencement de la création». «Le jour du Seigneur viendra comme un larron dans la nuit, et dans ce jour-là les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments étant embrasés seront dissous». Cette parole de Dieu fut prononcée il y a plus de dix-huit cents ans. Ne jugez donc pas par la vue, n'ignorez pas volontairement le déluge, ou l'embrasement de Sodome et des villes de la plaine, car, si le jugement est retardé, c'est uniquement par ce motif: «Le Seigneur n'est pas tardif par rapport à la promesse, comme quelques-uns estiment qu'il y a du retardement; mais il est patient envers nous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (lisez [2 Pierre 3](#)).

Appartenez-vous à la cité de destruction, ou bien attendez-vous du ciel le Fils de Dieu qui nous a délivrés de la colère à venir? Peu importe dans quelle partie de la ville vous demeurez, peu importe que ce soit dans la rue de la Moralité, ou dans le Quartier Religieux;

peu importe que votre maison soit richement meublée de bonnes oeuvres, car si vous êtes du monde, c'est précisément au monde que Dieu a dénoncé ses jugements. Les hommes peuvent dire et diront: «Paix et sûreté», mais tandis qu'ils parleront ainsi, il leur surviendra une subite destruction, et ils n'échapperont pas. Les hommes de Jéricho peuvent se railler des Israélites faisant le tour de leurs murailles, jusqu'à ce que, étonnés et confondus, ils périssent dans leur écroulement,

Le coeur de Rahab est plein de confiance, parce que la parole de Jéhovah est une réalité pour elle. Par la foi, elle comprend que les jours de Jéricho sont comptés, que ses progrès et sa prospérité sont à leur terme, et que les dernières minutes de son heure de grâce vont sonner. Les pensées de cette pauvre femme ne sont pas celles de ses concitoyens, son esprit est séparé de sa ville natale, ses espérances de vie sont ailleurs. Dans les deux espions, qui sont avec elle sur le toit, elle voit les messagers de celui qui est «Dieu dans les cieux en haut et sur la terre en bas»; aussi leur témoignage a plus de puissance sur son âme que celui de toutes les choses extérieures qu'elle peut voir. Elle ouvre et décharge son coeur devant ces hommes et, autant qu'il est en elle, elle choisit sa part avec le peuple de Dieu, objet de la haine de Jéricho.

Par nature et par sa vie, Rahab était un enfant de colère comme les autres. En commun avec tous les pécheurs de sa ville, elle n'avait aucun droit au salut de Dieu — aucun, mais elle crut et confessa que le jugement du Seigneur était sur elle; elle reconnut que le pays, dans lequel elle habitait, n'appartenait plus à son peuple, mais au peuple de Dieu. «Je sais, dit-elle, que Jéhovah vous a donné ce pays». Elle connaît et déclare que le jugement qui s'approchait était le jugement de Jéhovah: «Jéhovah, votre Dieu, est Dieu dans les cieux en haut, et sur la terre en bas». Saisie de terreur à la pensée de ce Dieu tout-puissant, qu'avait-elle à faire? «Qu'il saisisse ma force afin qu'il fasse la paix avec moi, et il fera la paix avec moi» (Esaïe 27: 5). Rahab en appelle à la bonté de Dieu. Elle se confie en Lui et réclame sa miséricorde: «Sauve-moi ou je péris», tel semble être son refrain. Ayant la mort autour d'elle, la mort en elle, qu'est-ce qui pouvait la satisfaire, sinon la vie? Elle dit: «Vous délivrerez nos âmes de la mort».

Peut-être faut-il attribuer aux antécédents de la vie de Rahab le mensonge qu'elle fit aux envoyés du roi. C'est là aussi un sujet de réflexion pour nous. Ne pouvons-nous pas fréquemment observer un mauvais penchant, une habitude immorale ou un défaut de caractère demeurant comme attaché même aux croyants les plus sérieux? Une vie immorale prolongée garde parfois de ses traces ou de ses allures même après la conversion.

Le signe de vie pour Rahab était en dehors d'elle. C'était le cordon de fil écarlate, au moyen duquel les espions s'étaient échappés de Jéricho, et Dieu agréa ce signe. Sous son abri, il pouvait se trouver bien des craintes anxieuses, ou, peut-être aussi, une grande foi, alors que l'armée faisait le tour de la cité, mais il couvrait tout. Ce cordon écarlate nous parle du sang de Christ, ce précieux «signe» de la faveur de Dieu qui nous montre sa parfaite satisfaction au sujet du péché. Par ce précieux sang, Dieu peut être juste et

sauveur, car le sang a répondu à ce qu'il réclamait au sujet du péché, et a satisfait à ses justes exigences. Aussi maintenant Dieu justifie de toutes choses celui qui croit en son Fils.

Mais, pour sa sécurité, Rahab avait autre chose encore que ce cordon écarlate, elle avait les deux hommes vivants. C'est en vain que le cordon eût été attaché à sa fenêtre, si les deux espions n'étaient pas parvenus à regagner le camp. Ces hommes avaient engagé leurs vies pour la sienne: «Nos personnes répondront pour vous»; leur vie était sa vie. Cela ne nous rappelle-t-il pas ces paroles encourageantes du Sauveur: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19)? C'est sa vie qui est la vie du croyant, une vie au-dessus des droits et du pouvoir de la mort. Jésus, le Fils de Dieu, est la Vie éternelle. «Celui qui a le Fils a la vie» (1 Jean 5: 12). Par la mort du Christ, la vie de l'homme a été judiciairement terminée, et dans la vie du Christ ressuscité et monté au ciel, le plus faible croyant vit. Puissiez-vous, mon cher lecteur, si vous ne l'avez pas fait encore, croire au nom du Fils de Dieu et avoir ainsi la vie éternelle, car en Adam «nous sommes tous des hommes morts». Nous qui croyons, nous sommes en dehors du jugement du monde; car, puisque Christ est notre vie, nous n'appartenons plus à la cité de destruction, mais nous sommes du nombre de ceux qui attendent la venue du Seigneur pour nous enlever hors du monde.

Quel bel exemple de sollicitude pour des pécheurs près de périr nous offre Rahab! Qu'elles sont ardentes ses sollicitations pour son père, sa mère, ses frères, ses soeurs, et tous ceux qui leur appartiennent! Elle profite du temps qui lui reste pour en amener plusieurs dans sa maison, et aucun d'entre eux ne périt dans la ruine de Jéricho.

Elie était elle-même un témoignage de la miséricorde, et le cordon écarlate à sa fenêtre était la démonstration de sa foi. En montrant ce cordon, elle pouvait dire à ses parents que c'était par ce moyen que les espions avaient quitté la ville, et qu'ils avaient engagé leurs vies pour la sienne, et pour les vies de tous ceux qui demeureraient sous la sauvegarde de ce cordon.

Venons-en maintenant aux vantards incrédules de Jéricho. Les flots du Jourdain se sont arrêtés et amassés en amont, pour laisser passer les armées de Dieu qui environnent la ville, que ses habitants, toujours plus obstinés, ont fermée et barricadée, défendant à chacun d'en sortir ou d'y entrer. L'armée de Jéhovah, dans une ordonnance divinement déterminée, en fait le tour. Sept sacrificateurs sont là devant l'arche avec des trompettes retentissantes, offrant comme une anticipation de «l'année agréable du Seigneur». Pour les assiégés, c'est un vain et ridicule son qui n'excite que leurs railleries et leur mépris. Quoi! est-ce que des hommes marchant autour de la ville pendant sept jours peuvent renverser une cité? Enfin, vient le septième jour, avec ses sept tours de la ville, ses retentissements de trompettes sept fois répétés, avec le plus grand ébranlement du camp, debout «au lever de l'aurore». C'est le dernier jour où la maison de Rahab pourra servir de refuge; avant le soir le peuple de Jéricho doit périr.

Tout est silence d'abord; la ville est entourée; le chef de l'armée donne le signal, et le peuple pousse des cris de victoire, qui vont déchirer les coeurs des incrédules. Les murailles

de Jéricho s'ébranlent et s'écroulent: c'est une subite destruction. L'épée dévore jeunes et vieux, riches et pauvres; la ville est détruite par le feu; l'orgueil de Jéricho est anéanti.

Lecteur, écoutez encore une fois cette question: Etes-vous du monde? Ce monde est «une cité de perdition». Contemplez, dans le destin de Jéricho, la fin certaine du monde.

Mais Rahab, où est-elle et qu'est-elle devenue? Est-elle en sûreté, est-elle sauvée? Elle était en sûreté, dès l'instant où elle avait cru. Le pécheur est sauvé aussitôt qu'il croit. Est-elle vivante au milieu de la mort? Oui, la vie lui était assurée, lorsque les espions avaient engagé leurs vies pour la sienne. «Et Josué laissa vivre Rahab, la prostituée, et la maison de son père, et tout ce qui était à elle; et elle a habité au milieu d'Israël jusqu'à ce jour, parce qu'elle avait caché les messagers que Josué avait envoyés pour explorer Jéricho».

Mais où trouver un historien capable de décrire ou de raconter la durée de l'habitation de ceux qui entrent dans leur céleste héritage? «Ils n'en sortiront plus jamais» (Apocalypse 3: 12).

5. La position du chrétien

«On passa à pied au travers du fleuve» (Psaumes 66: 6).

«*Qu'avais-tu... Jourdain, pour retourner en arrière?*» (Psaumes 114: 5).

Le passage du Jourdain par Israël est ordinairement considéré comme une figure de l'entrée du croyant dans le ciel après la mort; mais nous pensons qu'il y a là plus que cette simple application.

Les enfants d'Israël avaient été, par la Pâque, délivrés du jugement infligé à l'Egypte. Par le passage de la Mer Rouge, la poursuite de Pharaon avait été amenée à son terme, et ils avaient été délivrés de sa puissance. Ils avaient passé à pied sec à travers les flots qui semblaient devoir devenir leur tombe, et là leur persécuteur et son armée avaient été engloutis. Ils étaient affranchis de l'Egypte et de son roi, et placés sur la rive opposée, comme une troupe de pèlerins en route pour Canaan. Mais le passage de la Mer Rouge ne les introduisait pas en Canaan; cela n'eut lieu que par la traversée du Jourdain.

Avant de passer le fleuve, les Israélites devaient, d'abord, regarder l'arche; et, en second lieu, se sanctifier.

Dans le désert, si l'arche demeurait sous ses couvertures, le peuple restait dans ses tentes; si elle marchait en avant, il la suivait. Maintenant qu'ils vont marcher dans un sentier que nul n'a encore foulé, dans un chemin dont ils n'ont aucune connaissance, ils doivent, tout particulièrement, observer les directions de l'arche, «afin qu'ils connaissent le chemin par lequel ils doivent marcher; car, leur dit Josué, vous n'avez point ci-devant passé par ce chemin». Cependant, tout en étant invités à regarder l'arche et à la suivre, ils ne devaient pas s'en approcher, mais laisser entre eux et elle une distance déterminée d'au moins deux mille coudées.

En second lieu, ils sont appelés à se sanctifier à cause des «choses merveilleuses» que l'Eternel opérerait au milieu d'eux le lendemain.

L'arche est un type du Christ. Le sentier de la foi est nécessairement toujours nouveau pour le peuple de Dieu, et c'est uniquement en regardant à Jésus que chacun de nous «connaît le chemin par lequel il doit marcher». Israël ne devait pas se presser trop sur l'arche, et le chrétien doit donner au Seigneur Jésus toute la place qui lui convient, «afin qu'en toutes choses Il tienne, Lui, le premier rang» (Colossiens 1: 18). Il y a une distance selon Dieu entre Lui et les siens. Si les Israélites n'avaient pas laissé un espace suffisant entre eux et l'arche, les premiers rangs auraient empêché ceux qui venaient après de la voir. Le Chrétien, de même, doit toujours être placé de manière à voir Christ pleinement, s'il veut marcher dans les voies de Dieu.

Mais comment suivrons-nous Christ? «Sanctifiez-vous», telle est la parole que Dieu adresse à Israël, et combien plus encore à nous! En effet, peut-on suivre le Seigneur autrement qu'en marchant sur de saintes traces? Impossible de s'approcher des «choses merveilleuses» de Dieu, autrement que comme Moïse s'approcha du buisson ardent. Comment donc nous sanctifierons-nous? Notre sanctification parfaite, c'est Christ, qui «nous a été fait de la part de Dieu..., sanctification» (1 Corinthiens 1: 30). Ce n'est qu'en Christ que nous trouvons la force nécessaire pour nous séparer du mal. Plus nous méditerons attentivement sur la sanctification cérémonielle des Juifs, plus nous nous convaincrions que, dans tous ses détails, elle avait rapport à Christ.

L'arche de l'Eternel, au passage du Jourdain, est appelée «l'arche de l'alliance du Seigneur de toute la terre». Or, le Seigneur Jésus dit: «Toute puissance m'est donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18) car «le Père lui a donné toutes choses entre les mains» (Jean 13: 3).

Le fleuve du Jourdain barrait l'entrée de Canaan à Israël. Nul moyen selon Dieu d'entrer dans ce pays de promesse, si ce n'est à travers cette rivière. Israël en atteignit les bords au temps de la moisson, alors que «le Jourdain regorge par-dessus toutes ses rives»; le courant débordant était changé en un torrent impétueux, épanchant ses eaux surabondantes sur la vallée. Nous pouvons nous figurer les troupes d'Israël, hommes de guerre, femmes, vieillards et enfants, accumulées près de ses rives; représentons-nous aussi l'arche de l'Eternel, portée par les sacrificateurs, à deux mille coudées en avant de l'armée. Tous les yeux sont fixés sur cette arche, car tous sont pleinement persuadés que, s'ils doivent posséder Canaan, ce ne peut être que par le moyen de l'arche. Assurément, il n'est personne, dans cette immense multitude, qui doute de la puissance de Dieu; au contraire, ils sont plutôt dans l'attente de voir ses «merveilles» opérées devant eux.

Ainsi «au moment où les porteurs de l'arche furent parvenus au Jourdain, et où les pieds des sacrificateurs portant l'arche plongèrent au bord des eaux... il arriva que les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent; elles s'élevèrent en un monceau fort loin, près d'Adam, la ville qui est à côté de Tsarthan; et celles qui descendaient vers la mer de la

plaine, la mer Salée, s'écoulèrent, elles furent coupées». Dans la mer Morte, la Rivière de la Mort fut engloutie; et le flot menaçant des eaux impétueuses s'arrêta en amont, s'élevant comme un monceau devant l'arche de l'Eternel. Y avait-il dans toute cette foule un seul coeur qui craignît que les ondes enflées du Jourdain le noyassent? Avant qu'une seule goutte de ces ondes pût toucher le plus faible des fils d'Israël, il eût fallu que l'arche de Dieu fût entraînée.

«Jusqu'à ce que tout le peuple eût achevé de passer le Jourdain», l'arche se tint au milieu devant les flots amoncelés; mais aussitôt que «les plantes des pieds des sacrificateurs se levèrent pour se poser sur le sec, les eaux du Jourdain retournèrent en leur lieu, et coulèrent, comme auparavant par-dessus toutes ses rives». Nous avons encore ici une figure du Seigneur, retenant l'explosion du jugement jusqu'à ce que son peuple ait été recueilli dans le lieu préparé par Christ. C'est là une bien sérieuse pensée pour celui qui ne connaît pas Jésus Christ comme le Seul qui sauve et qui délivre de la condamnation. Croyez-le bien: les flots du jugement longtemps retenus fondront un jour sur cette terre avec une violence irrésistible, et si le dernier de l'armée de Dieu passe devant vous et que vous soyez laissé en arrière, comment pourrez-vous trouver accès au delà dans le séjour de l'amour et de la lumière? Que Dieu, dans sa grâce, vous donne, cher lecteur, de vous hâter de passer pendant que le chemin est encore ouvert!

Dieu interdit à Israël toute autre route à travers le Jourdain, sauf celle que son arche avait ouverte. Trente-huit ans auparavant, en suivant leur propre volonté, les fils d'Israël avaient essayé de forcer l'entrée de Canaan par les armes; leur audacieuse incrédulité dans cette tentative avait été vaine, ils avaient été battus et repoussés; maintenant le Seigneur leur montrait que sa voie ne peut être suivie que dans la force découlant de l'arche. Or, si un Israélite ne pouvait pas gagner l'héritage terrestre par sa propre force, comment le pécheur pourrait-il gagner le ciel par ses propres efforts?

Comme un Jourdain, la mort borne le désert de ce monde, à travers lequel les hommes sont en voyage, et il n'y a ni gué, ni bac, ni pont pour traverser ce torrent. Tôt ou tard, chacun des fils des hommes doit arriver au bord de la rivière, mais aucun d'eux n'entrera dans le séjour de la vie, au delà, si ce n'est, par le chemin que Dieu lui-même a choisi.

De même que dans la figure qui nous occupe, la course d'Israël, comme pèlerins murmurants et incrédules, finissait au Jourdain, ainsi notre histoire, comme hommes dans la chair, se termine, aux yeux de Dieu, dans la mort de son Fils. Dans la grâce et la puissance de Dieu, ce que le Fils a accompli, Il l'a accompli pour tous les élus et pour chacun d'eux. Le Seigneur et ses rachetés sont «devenus une même plante» (je ne dis pas: sont unis, car la mort n'unit pas) dans la mort. Ils occupent la même place; nous sommes «morts avec le Christ». C'est une grande joie pour le croyant de réaliser cette vérité ou plutôt ce fait; car quand nous savons que, aux yeux de Dieu, nous sommes judiciairement morts, et qu'il nous considère, non plus dans notre état naturel, mais dans son Fils seulement, nos doutes et nos craintes sont dissipés, et nous sommes rendus capables de nous «tenir nous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» ([Romains 6](#)).

La même puissance, qui conduisait à pied sec les sacrificateurs portant l'arche à travers la rivière, agissait de même pour le passage du dernier homme de l'armée. L'arche et le peuple étaient identifiés. Le Christ est descendu dans la mort et l'a dépouillée de sa puissance, comme l'arche de Jéhovah tarissait les eaux du Jourdain; et c'est par Lui que tout fidèle entre dans le séjour céleste. Si nous sommes «devenus une même plante avec Christ» dans la ressemblance de sa mort, nous sommes unis à Lui dans sa vie. Parce qu'Il vit, nous aussi nous vivons. «Nous sommes sauvés par sa vie» (Romains 5: 10). «Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3). Christ, notre arche, a conduit son peuple en sûreté, à travers le fleuve de ta mort, dans la terre promise. En Christ, le croyant est, en esprit, de l'autre côté du Jourdain, en repos en Canaan. «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Il peut être bon et instructif pour nous de rapprocher et de comparer les trois grands symboles de la Pâque, de la Mer Rouge et du Jourdain.

La nuit de la Pâque met sous nos yeux l'oeuvre de Christ, comme l'Agneau sans tache, dont le sang précieux a répondu à toutes les exigences de la justice contre nous, et «nous a délivrés de la colère avenir» (1 Thessaloniens 1: 10).

La nuit de la Mer Rouge nous montre l'oeuvre glorieuse de Dieu qui délivre son peuple de la puissance de Satan. Pharaon, s'il l'eût pu, aurait arraché des mains de Jéhovah, Israël racheté par le sang; il fit tous ses efforts dans ce but. Mais quand le matin approcha, Jéhovah regarda, à travers la colonne de nuée et de feu, le persécuteur et son armée, lesquels s'écrièrent: «Fuyons, car Jéhovah combat pour Israël contre les Egyptiens». Alors la mer retourna à son ancien lit et retomba sur eux. «Il n'en resta pas un seul» (Exode 14: 25, 28). Ainsi, par la puissance de Jéhovah, les six cent mille hommes d'Israël passèrent à pied sec à travers la mer, et chantèrent sur l'autre rivage: «L'Eternel s'est hautement élevé», les femmes répondaient à ce chant avec des tambours et des danses. Il y a là plus encore qu'un cantique de délivrance, car, par la foi, attribuant toute l'oeuvre de leur affranchissement à Jéhovah, ils s'expriment comme s'ils étaient déjà en Canaan: «Tu as conduit par ta miséricorde le peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté» (Exode 15: 13).

Quand le Seigneur Jésus ressuscita d'entre les morts, la puissance de Satan, le persécuteur de l'Eglise, fut détruite. Depuis ce matin triomphant, l'hymne de la victoire a été chanté par tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître Jésus comme leur Libérateur. Puis, par la foi, tout fidèle devrait savoir, non seulement qu'il est racheté, mais que, malgré le désert qui l'en sépare encore, il est, par la force de Dieu, amené dans les lieux célestes — «la demeure de la sainteté» de son Père.

Quand les Israélites commencèrent à marcher dans le désert, leur grande foi fit place à l'incrédulité. Leurs ennemis, il est vrai, étaient morts, mais le *moi* était dans toute son

activité; ils devinrent si occupés d'eux-mêmes, qu'ils en oublièrent leur grande délivrance et leur chant de triomphe au bord de la Mer Rouge.

Ils atteignirent le Jourdain au matin, et ils le passèrent en plein jour. Il n'est pas question de cris de victoire dans ce passage, — ni de tambourins, ni de danses: un silence solennel paraît régner sur eux tous, en regardant l'arche de l'Eternel descendre pour eux dans le lit du fleuve.

Une claire intelligence de cette scène nous apprend la mort au moi et la vie en Christ. Nous y apprenons que le même tout-puissant Sauveur, qui répandit son précieux sang pour de pauvres esclaves de Satan, et qui, par sa force, détruisit leurs ennemis, les a, dans la puissance de sa vie, amenés dans les lieux célestes. Il est réellement heureux de réaliser, par l'enseignement du Saint Esprit, la grandeur de l'oeuvre du Christ en faveur de son Eglise, telle qu'elle est figurée dans le passage de la Mer Rouge, et notre position en Christ, telle qu'elle est exprimée dans le passage du Jourdain.

Avant ce passage, Jéhovah avait dit à Josué: «Aujourd'hui je commencerai à te grandir aux yeux de tout Israël»; et quand le Jourdain fut traversé: «En ce jour-là l'Eternel grandit Josué aux yeux de tout Israël, et ils le craignirent comme ils avaient craint Moïse, tous les jours de sa vie» (4: 14).

Dieu le Père a magnifié Jésus comme le Vainqueur de la mort, et le Seigneur n'est jamais entièrement honoré par les siens, tant qu'ils n'ont pas compris la grandeur de son oeuvre en résurrection.

Quand tout le peuple eut traversé le Jourdain, l'Eternel donna cet ordre à Josué: «Prenez-vous d'entre le peuple douze hommes, un homme de chaque tribu, et commandez-leur en disant: Enlevez d'ici, du milieu du Jourdain, du lieu où les sacrificateurs ont posé un pied ferme, douze pierres que vous transporterez avec vous, et que vous déposerez au lieu où vous logerez cette nuit».

Ces douze pierres représentaient tout le peuple d'Israël, une pierre pour chaque tribu; étant sorties des profondeurs du Jourdain, elles parlaient de l'oeuvre de Dieu qui, par son arche, avait conduit le peuple au delà de ce fleuve. Ces pierres furent dressées dans le pays, comme un signe que tout Israël n'était qu'une seule famille — que les douze tribus étaient un seul peuple de Jéhovah: un signe aussi (alors qu'elles furent dressées en Canaan) que c'était là que l'union manifestée des tribus était réalisée. Deux tribus et demie avaient pu choisir leur territoire en delà du Jourdain du côté du désert — elles pouvaient ainsi n'avoir pas atteint la plénitude de bénédiction que le pays de promesse leur offrait; néanmoins leurs pierres étaient élevées dans ce pays de promesse et, malgré la faiblesse de leur foi, elles ne faisaient qu'un avec leurs frères en Canaan.

Israël était constitué, en une unité qui fut manifestée en Canaan; l'Eglise est un seul corps qui sera manifesté comme tel dans les lieux célestes (Jean 17: 22, 23). Dieu ne reconnaît en elle ni tribus, ni divisions, ni Juif, ni Gentil. «Il nous a vivifiés avec le Christ... il nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en

Christ Jésus». L'unité est effectuée par le Saint Esprit, comme résultat de l'oeuvre de Christ. En étant membres de son corps, nous sommes membres les uns des autres.

Si quelques membres de l'Eglise de Dieu (à l'instar des deux tribus et demie d'Israël qui choisirent leur part en dehors de la terre promise) prennent de leur libre choix une position qui, en pratique, est la négation de l'unité du corps, toujours est-il qu'étant unis à Christ, ils font partie de l'assemblée une et indivisible. Il est vrai qu'ils perdent la jouissance de leur partage; mais ils ne peuvent pas annuler le conseil de Dieu, ni changer son dessein de les bénir. Quoique, sur cette terre, les divisions détruisent la beauté de l'Eglise de Dieu, cependant, dans la gloire, aucun de ses membres n'y manquera. Quand, par la foi, le chrétien contemple le Corps dans sa divine et céleste beauté, il peut envisager avec calme les divisions de la chrétienté, il peut regarder, sans en être troublé, les schismes qui la déchirent, — car Christ n'est pas divisé, — il peut prendre en pitié la vanité des efforts que l'on fait pour former une union sur la rive du Jourdain du côté du désert, pour ainsi dire; union qui n'est pas céleste et qui n'est pas basée sur la puissance de la résurrection de Christ.

Les douze hommes, portant sur leurs épaules les pierres prises dans le lit du Jourdain, nous présentent ainsi une image de ce que devrait être la condition des disciples ressuscités du Seigneur, dans leur marche au travers de ce monde. «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps» (2 Corinthiens 4: 10). Ces représentants des douze tribus, en foulant la terre de promesse avec ces pierres sur leurs épaules, proclamaient, non pas seulement qu'ils avaient été introduits en Canaan, mais encore de quelle manière ils y étaient entrés. La vie de Jésus n'est pas rendue manifeste en nous, uniquement parce que nous nous disons ressuscités avec Lui; mais aussi et surtout pour le renoncement au moi, la mort au péché et au monde, par la puissance de la mort du Sauveur.

Ces pierres furent déposées à Guilgal, où elles devinrent «un mémorial pour les fils d'Israël à perpétuité»; or, combien plus la mort et la résurrection du Fils de Dieu devraient être le grand et unique mémorial pour tout chrétien! «Quand vos enfants interrogeront à l'avenir leurs pères, en disant: Que sont pour vous ces pierres? vous leur direz: C'est que les eaux du Jourdain furent suspendues devant l'arche de l'alliance de l'Eternel... quand elle passa le Jourdain... Israël a passé ce Jourdain à sec, parce que l'Eternel, votre Dieu, fit tarir les eaux du Jourdain devant vous jusqu'à ce que vous eussiez passé, comme l'Eternel, votre Dieu, avait fait à la mer Rouge, qu'il mit à sec devant nous jusqu'à ce que nous eussions passé; afin que tous les peuples de la terre sachent que la main de l'Eternel est forte, et afin que vous craigniez l'Eternel, votre Dieu, dans tous les temps». Ainsi les Israélites devaient répondre à la question: «Que signifient ces pierres-ci?» laquelle devait tout naturellement s'élever dans les esprits de plusieurs dans les âges à venir. Si quelqu'un nous posait une question analogue relativement à notre salut, nous pourrions hardiment répondre: Le Christ est mort et Il est ressuscité; par Lui nous avons passé à pieds secs à travers le fleuve de la mort; non seulement sa mort et sa résurrection nous ont, pour

toujours, délivrés de nos ennemis, mais elles nous ont encore affranchis de notre moi; et maintenant c'est le partage, à la fois heureux et glorieux de tous ceux qui se confient en l'Agneau qui a été immolé, de rendre témoignage à l'excellente grandeur de la puissance de Dieu envers ceux qui croient. Est-ce que le court espace de dix-huit cents ans a pu altérer pour le peuple de Dieu, le fondement de la foi chrétienne? Faut-il maintenant d'autres signes, des signes que l'Eglise primitive eût dédaignés? C'est, pour tout coeur fidèle, un lamentable fait, que la raison humaine et qu'un organisme religieux d'humaine invention, aient altéré et corrompu le simple et franc témoignage rendu à l'oeuvre du Christ. Néanmoins, quoi qu'il en soit de la réponse que les chrétiens donnent aujourd'hui à leurs enfants, le Fils de Dieu crucifié, ressuscité et monté au ciel est et sera toujours le seul fondement de la foi, comme tout pécheur sauvé l'attestera un jour. Puissions-nous être de fidèles témoins pour Dieu dans cette affaire! (Lisez 1 Corinthiens 15: 1-4, 14, 15).

Avant de quitter cette scène de «merveilles» de Jéhovah, notons encore ces paroles: «Josué dressa aussi douze pierres au milieu du Jourdain, au lieu où s'étaient arrêtés les pieds des sacrificateurs portant l'arche de l'alliance, et elles sont là jusqu'à ce jour». Le Fils de Dieu, monté au ciel, n'oublie jamais ceux pour lesquels il mourut. Il n'oublie jamais sa mort. Les eaux profondes, dans lesquelles son pied tout-puissant s'est tenu ferme, sont toujours présentes à son souvenir et à celui de son Dieu et Père. Du trône d'en haut, il se rappelle la croix.

Puissions-nous, nous qui, en Lui, avons foulé le chemin merveilleux, dont l'humaine raison ne peut se faire une idée, et qui, en Lui, sommes entrés dans les lieux célestes, tout en jouissant de l'ineffable bénédiction de la vie dans le Fils de Dieu ressuscité et exalté — puissions-nous conserver constamment le souvenir de sa mort, — et, par la puissance du Saint Esprit, plonger nos regards dans les eaux profondes qu'il a traversées pour nous!

6. Le caractère chrétien

«En ce temps-là l'Eternel dit à Josué: Fais-toi des couteaux tranchants, et circoncis de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois... Et voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, tous les hommes de guerre, étaient morts dans le désert en chemin, après être sortis d'Egypte. Or tout le peuple qui était sorti avait bien été circoncis; mais de tout le peuple qui était né dans le désert, en chemin, après la sortie d'Egypte, on n'avait circoncis personne. Car les fils d'Israël avaient marché dans le désert pendant quarante ans, jusqu'à ce qu'eût pris fin toute la nation des hommes de guerre, sortis d'Egypte qui n'avaient point écouté la voix de l'Eternel; et auxquels l'Eternel avait juré de ne point leur faire voir la terre que l'Eternel avait juré à leurs pères de nous donner, terre ruisselant de lait et de miel. Et il avait suscité à leur place leurs fils: ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin... »

«Et l'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (roulement) jusqu'à ce jour» (Josué 5: 2-9).

«Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu; mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre» (Colossiens 3: 3, 5).

Plus un homme fait de progrès dans la connaissance de Dieu, plus aussi il connaît la grâce. Si nous voulons appliquer à nous-mêmes, dans un sens spirituel, les enseignements que nous donne la circoncision pratiquée dans le pays, il faut que nous laissions à la grâce de Dieu, qui conduisait à la circoncision, toute la place qui lui appartient, et que nous nous rappelions que Dieu demande le dévouement à ceux qui lui appartiennent, parce qu'Il les a amenés, en Christ, à une position de parfaite faveur de sa part; sans cela, nous tomberions dans l'erreur d'un esprit monacal, offensant pour Dieu, en cherchant à obtenir cette faveur par nos efforts propres.

Est-ce parce qu'il avait observé les ordonnances de Dieu, ou bien est-ce par la puissante grâce de Dieu qu'Israël était entré dans le pays de promesse? Ils y entrèrent comme un peuple dans l'incirconcision, et par conséquent uniquement par la souveraine grâce de Dieu. Les fils d'Israël étaient circoncis avant qu'une sentence de jugement fût prononcée sur leurs hommes de guerre au désert de Paran, où ils méprisèrent la grâce de Dieu et durent, en conséquence, errer pendant quarante ans dans le désert (Nombres 14). Pendant ces quarante ans la circoncision fut négligée; c'est pourquoi Dieu, les considérant comme son peuple, maintenant qu'Il les a introduits dans la terre de promesse, ordonna à Josué de «circoncire de nouveau les fils d'Israël pour la seconde fois».

Dieu n'avait rien demandé aux Israélites, quant à la circoncision, aussi longtemps qu'ils furent «en chemin» dans le désert; mais quand Il les eut amenés dans le pays, alors («en ce temps-là») Il exigea la circoncision. Or d'où vient que Dieu ne requit pas la circoncision des enfants d'Israël, pendant qu'ils marchaient dans le désert? Le désert était la scène de leur défiance de Dieu. Pendant qu'ils y furent, ils doutaient de sa promesse de les amener dans sa terre et n'étaient, par conséquent, pas dans une position qui témoignât d'une entière séparation pour être à Lui, ce que signifiait la circoncision. Mais maintenant qu'ils étaient amenés par la fidélité de Dieu et, on peut le dire, presque malgré eux, dans le pays de promesse, et parce qu'ils étaient là, ne pouvant plus douter, Dieu pouvait réclamer d'eux la circoncision. La grâce les avait délivrés de l'incrédulité de leurs coeurs, la grâce les avait introduits dans le pays, et Dieu pouvait les appeler à une entière proximité de Lui, et en conséquence, à une entière séparation de toutes les autres nations.

Un esprit défiant est toujours dans l'ignorance du vrai caractère de Dieu et, par là même, il n'est pas moralement qualifié pour une séparation de tout en vue de Dieu; mais Dieu, nous ayant révélé, par sa grâce, que nous sommes dans les lieux célestes en Christ, attend et demande de nous une séparation en vue de Lui, correspondante à la liberté à laquelle Il nous a amenés. La grâce connue et réalisée est la seule vraie puissance, capable de produire la séparation du coeur pour être tout entier à Dieu.

«Voici la raison pour laquelle Josué les circoncit: Tout le peuple sorti d'Egypte, les mâles, les hommes de guerre, étaient morts dans le désert, en chemin... Et Jéhovah avait

établi leurs fils à leur place. Ce sont eux que Josué circoncit, parce qu'ils étaient incirconcis; car on ne les avait pas circoncis en chemin».

Une distinction est faite ici entre les hommes de guerre qui étaient sortis d'Égypte et ceux qui avaient grandi dans le désert. Les hommes de guerre sortis d'Égypte avaient été consumés dans le désert, parce qu'ils n'avaient pas obéi à la voix de l'Éternel, relativement à la terre promise (Nombres 14: 32, 33). Au désert de Paran, vers Kadès, ils refusèrent de croire à la promesse que Dieu leur avait faite de les amener dans le pays de Canaan; puis à ce péché d'incrédulité ils ajoutèrent celui de la propre volonté, en se décidant d'eux-mêmes, et malgré les avertissements de Moïse, à monter au pays de la promesse, dans l'énergie d'une chair rebelle. Dieu rejeta ces hommes de guerre et, à leur place, il en suscita d'autres dans le désert, qu'il éleva pour Lui par la discipline.

C'est par une longue et pénible expérience que les Israélites apprirent la mort de leurs hommes de guerre qui étaient sortis d'Égypte; — l'un après l'autre, pendant quarante dures années, ils déclinaient et moururent, jusqu'à ce que tous fussent consumés. Ainsi, c'est lentement, très lentement que la force et la vigueur, avec lesquelles nous sommes sortis du monde, diminuent et meurent en nous, à mesure que Dieu nous discipline, nous châtie et nous apprend ce que nous sommes. Cet enseignement ne se fait pas en un jour. C'est une expérience qui dure toute la vie et qui, dans un sens, embrasse les «quarante ans» de notre pèlerinage. Cet enseignement n'en est pas moins béni, car la même main qui consume suscite ce qui demeure à la place de ce qu'elle flétrit. Partout où Dieu discipline, c'est-à-dire dans le désert de ce monde, Dieu produit dans les siens de nouvelles capacités; à proportion que le *moi* diminue et meurt, la vie du Christ se manifeste. L'opération en est pénible, mais les résultats en sont bénis. Dieu, dans sa grâce, consume notre zèle charnel, afin que sa propre vertu demeure en nous.

La circoncision, pour Israël, était une ordonnance purement charnelle et, comme toutes les ordonnances, elle ne donnait aucune force, ni pour la communion avec Dieu, ni pour le combat avec ses ennemis. C'était un signe indiquant que les enfants d'Israël étaient la famille terrestre de Dieu, et un peuple séparé de tout le reste des hommes. La circoncision, faite sans mains, dont le chrétien est circoncis en Christ, est une séparation du monde pour être à Dieu. Dieu avait amené son peuple d'Israël dans sa propre terre, à Lui, et telle étant leur position devant Lui, il en résultait nécessairement que, pour les mettre en harmonie avec son propre caractère, Il exigeât d'eux cette condition. Il ne pouvait, sans se compromettre, tolérer que son peuple fût semblable au reste de l'humanité. «La sainteté sied à ta maison, ô Éternel! pour toute la durée des jours» (Psaumes 93: 5). C'est un principe de l'Écriture, que plus sont intimes avec Lui-même les relations dans lesquelles Dieu introduit miséricordieusement son peuple, plus aussi devient obligatoire l'appel qu'Il lui adresse de se séparer de tout mal.

Dieu commence par conduire les Israélites, à travers le Jourdain, en Canaan, puis Il leur commande de se faire circoncire. De même qu'ils étaient, par le fleuve du Jourdain, séparés pour Dieu, de l'Égypte, du désert et de leurs anciens «hommes de guerre», de même le

chrétien, par la mort de Christ, est séparé pour Dieu, du monde et de sa vieille nature, soit dans l'incrédulité, soit dans l'énergie de celle-ci. Et parce que nous avons une nouvelle vie en Christ, il nous est enjoint, dans la puissance de cette vie, de nous tenir nous-mêmes pour morts (Romains 6: 11). Quant à la marche et au témoignage du croyant, voici l'ordre que suit la parole de Dieu: «Vous êtes ressuscités»; «vous êtes morts». «Vous êtes ressuscités»; c'est pourquoi «cherchez les choses qui sont en haut... pensez aux choses qui sont en haut». «Vous êtes morts»; «mortifiez donc». Vous êtes ressuscités; le Christ est votre vie; de là, la force pour l'énergie céleste. Vous êtes morts; le Christ est mort; de là, la puissance pour mourir au monde et au moi. Le chrétien est, aux yeux de Dieu, mort à tout ce à quoi le Christ mourut; notre vieil homme a été crucifié avec le Christ» (Romains 6: 6).

Mais, tout en ayant la vie divine, le chrétien a encore la chair en lui. Autrefois il marchait dans les convoitises de la chair; mais maintenant, étant mort avec le Christ, il est exhorté à dépouiller les péchés de la vieille nature, attendu que «vous ayez dépouillé le vieil homme avec ses actions, et que vous avez revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé» (Colossiens 3: 9, 10). La nature d'Adam est appelée le vieil homme, dont il est dit que le chrétien l'a «dépouillé». Ceux qui ne sont pas morts avec le Christ vivent dans la désobéissance envers Dieu, et sont appelés «les fils de la désobéissance» (Ephésiens 2: 2; Colossiens 3: 6). Ils sont ainsi nommés, parce qu'ils sont les enfants de leur père Adam, l'homme désobéissant.

De même que Dieu avait ordonné aux Israélites, parce qu'ils avaient passé le Jourdain, d'être circoncis, vu que leurs voies d'indifférence dans le désert ne pouvaient plus être tolérées; ainsi le chrétien, parce qu'il est mort avec Christ au monde et à son vieux *moi*, est exhorté à mortifier ses membres, qui sont sur la terre, et ses voies mondaines ne lui sont plus permises. Cette mortification, c'est au fond le renoncement à soi-même par la puissance du Saint Esprit. Naturellement, l'homme aime le péché; il aime son propre chemin et sa propre volonté, qui sont l'essence du péché; mais celui qui vit en Christ est appelé à mourir à lui-même dans sa marche et sa conduite journalières. Le seul moyen de vivre pour Christ, c'est de mourir à soi-même.

Le Fils de Dieu, vu dans la gloire, tarit, d'un côté, toutes les sources de notre vieille nature, et, de l'autre, il donne de l'énergie à la vie nouvelle. Si donc le chrétien veut vivre en harmonie avec la mesure de grâce dans laquelle il est placé — comme rendu vivant dans un Christ ressuscité, il doit se rappeler qu'il est mort au monde avec le Christ. Impossible de se glorifier dans le fait d'être ressuscité avec le Christ, à moins que nous ne soyons morts avec Lui. Il n'y aurait point de place pour le chrétien dans les lieux célestes, si le Christ n'avait pas été cloué à la croix pour le péché. Jamais les fils d'Israël n'auraient pu demeurer dans les villes du pays de promesse, s'ils n'avaient pas traversé le Fleuve de la Mort.

Le système de doctrine chrétienne, qui ne se glorifie que dans «la vie cachée avec le Christ de Dieu» et qui ne traite pas le *moi* comme mort, n'est nullement pratique. Pour être saintement pratiques dans notre marche sur la terre, il faut que nous soyons comme des

hommes circoncis; c'est-à-dire, comme des hommes qui, étant morts au monde et à eux-mêmes par le Christ, mortifient leurs membres qui sont sur la terre.

Il ne suffisait nullement aux Israélites de savoir qu'ils avaient traversé le Jourdain, pour jouir des richesses de l'héritage; car tant que la circoncision n'était pas opérée ils ne mangeaient d'aucun des fruits de Canaan, et ils n'étaient pas appelés à combattre. De même, nous pouvons être assurés que, aussi longtemps que nous marchons selon la chair, et que nous nous complaisons à nous-mêmes, — il n'y aura pas pour nous de communion avec Dieu, nous ne pourrons pas nous nourrir du Christ; et, d'un autre côté, il n'y aura point de victoires dans le bon combat, à moins que le moi ne soit assujéti.

Les hommes ont toujours la tendance de donner une prééminence indue à quelque doctrine favorite, et les maux, résultant de cette erreur, se voient partout. Dans ces derniers temps, Dieu, dans sa grâce, a fait connaître à ses rachetés bien des vérités relatives à la vie en Christ et à la vocation céleste de l'Eglise; et Satan est activement occupé à essayer d'induire les enfants de Dieu à ne prendre que des portions ou qu'une face de ces vérités, afin qu'il puisse mettre de faux poids dans la balance et, ainsi, tourner la grâce de Dieu en dissolution.

Satan voudrait amener ou laisser les chrétiens, jeunes en la foi, dans l'atmosphère nuageuse d'une Canaan imaginaire, où il serait permis à la chair d'agir. Dans ce christianisme en l'air, il ne peut être question de la circoncision ou mortification de soi-même; on ne veut rien du résultat pratique d'être mort avec le Christ, qui vexe trop la volonté propre. Aussi n'y a-t-il là ni stabilité de l'âme, ni solide dévouement. Un tel croyant est comme l'insecte qui, n'ayant presque que des ailes et point de poids, est entraîné, par le premier orage, loin du jardin fleuri. Lorsque Dieu, par son Esprit, amène un tel homme à la conscience et à la claire intelligence de Sa présence, il s'ensuit une sainte et vigilante abnégation qui contrebalance et fait taire toutes les prétentions d'un christianisme de paroles.

Quelque dangereux et déplorable qu'il soit de laisser son imagination entraîner l'âme, l'effet de l'acceptation de la vérité par la seule intelligence l'est peut-être plus encore. Un chrétien qui ne reçoit la doctrine de la mort avec le Christ, et de la résurrection avec le Christ, que dans son entendement, passe de la lumière de la présence de Dieu dans des régions de froideur de mort. S'il pêche, son âme n'est pas travaillée au sujet de son péché; mais il se borne à dire: «Je suis mort». Il couvre ses mauvaises voies d'un manteau glacial de doctrine et parfois peut-être s'éloigne-t-il moralement de Dieu au point de dire que son caractère chrétien est de peu de conséquence en comparaison de sa position en Christ. Hélas! ce ne sont pas des portraits de fantaisie que nous faisons: nous avons vu les fruits délicats de la culture de Dieu rudement foulés aux pieds par des hommes de cet esprit. On se glorifiait de la doctrine, mais on ne tenait nul compte des oeuvres qui en découlaient. C'est vraiment une pauvre chose que de professer une doctrine seulement en parole; cela ne vaut guère mieux qu'un brillant clair de lune sur un morne paysage tout blanc de neige; ce qui ne réjouit pas le coeur et ne réveille aucun désir de demeurer sous son influence.

Si la circoncision, dans sa signification spirituelle, était dûment appréciée, de tels abus de la vérité de Dieu ne pourraient certes pas trouver place dans le coeur du croyant. Mortifier nos membres n'est pas un exercice agréable et facile. Dire: «Nous sommes morts», ce n'est pas mortifier; mortifier, c'est abjurer tous les désirs, les penchants et les goûts de notre vieille nature, et cela parce que «nous sommes morts». «Si par l'Esprit vous faites mourir [ou mortifiez] les actions du corps, vous vivrez» (Romains 8: 13).

Le simple fait de l'entrée des enfants d'Israël en Canaan ne les constituait pas en liberté devant Dieu. Ils avaient été introduits dans la terre de promesse par le passage du Jourdain; mais jusqu'à la circoncision ils ne furent pas déclarés libres de par Jéhovah «Et L'Eternel dit à Josué: Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte; et on appela ce lieu-là du nom de Guilgal (*roulement* et par conséquent *liberté*) jusqu'à ce jour». Dieu retire son peuple d'Egypte, Il le conduit, à travers le désert, dans le pays de promesse, Il leur ordonne d'être circoncis, après quoi Il déclare qu'Il les a rendus libres.

La liberté que Dieu donne à son peuple est l'oeuvre de Dieu et, par conséquent, elle est parfaite. Dieu l'approuve tout à fait et Il y prend plaisir. Le moyen, par lequel Il amène, pas à pas, son peuple à la jouissance de cette liberté, c'est la grâce. Si nous sommes les affranchis du Seigneur, c'est évidemment dans le pays de promesse que nous avons la liberté, car c'est seulement dans la plénitude de la faveur de Dieu que nous pouvons expérimenter qu'Il a roulé de dessus nous l'opprobre de notre servitude.

Or tout croyant en Christ est spirituellement au delà de la rivière de la mort, et assis dans les lieux célestes, «Tout le peuple a achevé de passer», car le Christ est ressuscité. Voici donc une question bien solennelle et propre à sonder le coeur jusqu'au fond, que tout croyant doit se poser à lui-même: Suis-je un des affranchis du Seigneur? Non seulement ressuscité avec le Christ et assis, en Christ, dans les lieux célestes, mais pratiquement délivré de l'amour du monde? Est-ce que la mort du Christ a sevré du monde mes affections, ou de même qu'Israël convoitait parfois la nourriture de l'Egypte, y a-t-il encore en moi des convoitises pour les attraits du monde? Dieu lui-même déclare que son peuple est libre; cette liberté était le résultat de son oeuvre, à Lui. Sa main miséricordieuse avait si bien tout opéré pour eux, que non seulement ils avaient traversé le Jourdain et étaient entrés dans le pays de Canaan, mais encore qu'ils s'étaient circoncis.

Guilgal est un centre et un foyer de force pour les Israélites durant tous les combats relatés dans le livre que nous étudions. C'est là qu'ils revenaient après chaque victoire et chaque défaite; c'est là qu'était le camp. De même nous avons besoin de retourner continuellement à notre Guilgal, soit à l'heure de l'affliction, soit aux jours de la prospérité. Si nous désirons marcher dans la fidélité envers le Seigneur, il faut que nous nous hâtions de revenir au lieu secret où se puise la force — à un saint jugement de soi-même dans la présence d'un Sauveur jadis crucifié et maintenant monté au ciel.

On ne saurait trop le répéter, c'est là un principe si profondément important, que Dieu exhorte ses rachetés à se dépouiller de tout le mal qui existe en eux. Il dit: «Vous êtes

morts, mortifiez donc vos membres». Dieu place la mort à notre vieille nature comme le point de départ, tandis que l'homme, dans ses enseignements religieux, exhorte ses semblables à faire mourir la vieille nature, afin qu'un jour ils puissent ainsi obtenir la vie; ce qui pousse les âmes dans le désespoir. De tels exacteurs sont plus impitoyables que ceux qui frappaient les esclaves, en Egypte, quand, la paille leur ayant été ôtée, ils alléguaient l'impossibilité où ils étaient de faire la même quantité de briques. Plus amer est le cri que font monter à Dieu plusieurs de ses bien-aimés: les uns martyrisant leurs corps dans le but de se délivrer de leurs convoitises; d'autres se torturant dans les pénitences; d'autres encore se levant avant le jour et ne se livrant au repos que fort tard: tous frappés par leurs tyrans spirituels et aiguillonnés, dans leurs tâches désespérées, par ces mots: «Vous êtes des paresseux, des paresseux». Ces pauvres chrétiens font de vains efforts pour détruire la vieille nature, ne sachant pas qu'ils ont été crucifiés avec le Christ et qu'ils sont morts; ils essaient de se mortifier par leur propre force, ignorant la puissance de l'Esprit qui habite en eux. «Si PAR L'ESPRIT vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez». «La chair ne profite de rien» (Jean 6: 63).

En présence d'un enseignement aussi clair que celui des épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens, il y a lieu de s'étonner que ces esclaves spirituels puissent s'assujettir à une telle servitude. Si le croyant n'avait pas une nouvelle nature, il ne pourrait pas être exhorté à se tenir lui-même (c'est-à-dire sa vieille nature) pour mort. Quand le chrétien s'impose le joug d'ordonnances charnelles, il se soumet à un système religieux qui s'adresse à l'âme par les sens — ou par des choses qui flattent la vue, l'odorat, l'ouïe — ce qui évidemment ne vient pas de la foi ni de l'Esprit de Dieu. Si, par la mort du Christ, le chrétien en a fini avec les rudiments du monde, s'il est mort à ces éléments, devra-t-il, comme s'il était encore en vie dans ce monde, se soumettre à des ordonnances qui n'affectent que les sens de sa vieille nature: «Ne prends, ne goûte, ne touche pas?» Se détournera-t-il de sa Tête glorifiée dans le ciel, de laquelle procède toute nourriture spirituelle, vers ces faibles et misérables éléments, tels que des viandes, des breuvages, des jours de fête, des nouvelles lunes ou des sabbats? Qui induira le plus faible des affranchis du Seigneur à une humilité volontaire et partant fausse, et au culte des anges? Cette «apparence de sagesse» est selon les commandements et les traditions des hommes, et non pas selon le Christ.

Les sources de la vie du croyant sont en Dieu et non dans l'homme: cette vérité simple et pourtant bénie (bénie au delà de toute expression pour ceux qui connaissent, par expérience, quelque peu de la puissante action du péché au dedans d'eux), cette vérité est comme une forteresse pour le croyant. Il n'existe pas la moindre relation avec Dieu par les canaux de la vieille nature adamique. Quand Dieu les fit, ces canaux, ils étaient aimables et purs; et, tels qu'ils étaient dans l'origine, ils pouvaient servir aux rapports de l'homme avec Dieu. Mais quand Adam tomba, quand, dans son esprit de désobéissance et d'indépendance, il mangea du fruit défendu — les sources de sa nature furent corrompues et les canaux en furent brisés. Dieu n'a jamais purifié les sources, jamais réparé les canaux. Il les laisse en ruines. Maintenant, c'est du Christ dans le ciel, comme d'une fontaine qui

donne la vie, et par le Saint Esprit, comme canal, que le peuple de Dieu est nourri, soutenu et restauré sur la terre. L'eau du ciel désaltère et entretient la nouvelle nature qu'il a donnée à ses rachetés; elle ne communique rien à la vieille nature — elle n'a rien à faire avec elle. Ceux de nos lecteurs qui ont observé les puits creusés sur les pentes des collines d'Italie, lesquels sont alimentés par des sources éloignées, comprendront mieux ce que nous voulons dire. Là, pendant de longs mois d'été, la sécheresse flétrit les vallées, et pour remédier au manque de fruits, les paysans creusent des puits, sur les flancs des collines. Les puits reçoivent l'eau des montagnes élevées vers le ciel, des cimes desquelles la source intarissable répand ses ondes. Les eaux de la source, nous pouvons bien le dire, sont la vie des puits; et le milieu par lequel l'eau parvient dans les puits est un petit filet d'eau, bien humble en apparence, mais des plus importants. Ce filet arrive du haut des montagnes jusqu'aux puits, projetant de petits canaux dans son cours de haut en bas, et il apporte, avec une constance infaillible, les bienfaits de la source dans les puits inférieurs. Semblable à la source est notre Tête dans le ciel, et semblable au canal est l'Esprit de Dieu, qui rend témoignage du Christ et communique de sa plénitude à ses bien-aimés.

La Parole de Dieu enseigne cette doctrine, et l'expérience de tout enfant de Dieu en atteste la vérité. En appeler à cette expérience, c'est en appeler au témoignage que l'Esprit rend au Christ en chaque racheté. Or, que dit cette voix? Elle ne parle que du Christ qui est notre Vie, notre Source, notre Force. Rien du moi, ou provenant du moi, ou étant dans le moi, ne nous aide, en aucune mesure, à connaître, à aimer Jésus Christ, ou à jouir de Lui; mais, au contraire, c'est quand le moi est perdu de vue, tenu pour mort et oublié, que l'amour de Dieu et la puissance de Dieu remplissent le vase de terre. «C'est nous qui sommes la circoncision, nous qui adorons Dieu dans l'Esprit, et qui nous glorifions dans le Christ Jésus et n'avons aucune confiance en la chair» (Philippiens 3: 3).

De quoi Dieu veut-il que ses enfants fassent usage pour leur mortification propre? C'est, nous le croyons, de la croix de Christ. Etant ressuscités avec Lui, nous avons le privilège de pouvoir user du fait de sa mort, comme d'un instrument de séparation d'avec tout ce qui est du *moi*, de la chair et du monde. La croix a prouvé que notre vieil homme — le moi est judiciairement mort aux yeux de Dieu. Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi (Galates 2: 20). Quand, par la grâce de Dieu, le croyant réalise qu'il est mort avec Christ, il n'y a plus moyen d'excuser l'inclination du vieil homme à transgresser la volonté de Dieu; il n'y a plus moyen de pallier les oeuvres de la chair ou les actes de péché. Et tant qu'il marche avec Dieu dans la puissance de la vie de Celui qui l'a aimé et qui s'est donné lui-même pour nous, il peut, par grâce, combattre, en pratique, les penchants de la chair et les surmonter. L'affection de la chair est toujours inimitié contre Dieu. Le monde qui haïssait le Fils de Dieu est toujours le même monde. Sa religion, ses conducteurs, son peuple, les uns comme les autres, sont opposés à Christ. Mais est-ce que la puissance de la croix a fait défaut dans les coeurs et dans la vie de ceux qui sont morts au monde et vivants à Dieu?

C'est une vanité que de dire: «Nous sommes ressuscités avec le Christ, et assis en Lui dans les lieux célestes,» si nous marchons ici-bas comme des hommes de la terre. «Vous êtes morts;... mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre».

7. Communion avec Dieu

«Les enfants d'Israël campèrent à Guilgal, et ils célébrèrent la pâque le quatorzième jour du mois, sur le soir, dans les plaines de Jéricho» (Josué 5: 10).

Précisément quarante ans avant le campement des fils d'Israël à Guilgal, ils étaient de pauvres esclaves, opprimés dans la maison de servitude, et Dieu avait déterminé leur entrée en Canaan, de telle manière que la première fête qu'ils y célébrèrent était le mémorial de leur délivrance.

La pâque et la fête de pâque étaient distinctes; l'une était la délivrance elle-même, l'autre le mémorial de la délivrance. Dans la première, les Israélites étaient occupés de leur fuite hors de l'Égypte; dans l'autre, ils méditaient sur les moyens par lesquels Dieu les avait fait sortir.

Maintenant, ils se réjouissaient devant Dieu, comme ils n'avaient pas pu le faire auparavant, parce que, étant en Canaan, ils n'ont plus, comme en Égypte, à craindre l'ange destructeur. De même, pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, qui sont passés de la mort à la vie, il n'y a maintenant aucune condamnation. Notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous. Faisons donc la fête; méditons avec des cœurs reconnaissants sur notre rançon, et sur l'amour jusqu'à la mort de notre Sauveur. Dieu a donné du repos à notre conscience, et il aime à voir nos affections constamment en exercice. Plus nous contemplerons le sacrifice de Christ, et plus nos cœurs jouiront de la communion avec Dieu le Père.

Si nous n'étions pas passés de la mort à la vie, nous ne pourrions pas nous souvenir de la mort du Seigneur Jésus, et plus nous connaissons la vie éternelle en Christ, plus aussi nous attachons de valeur à la mort de Christ.

C'était un témoignage aux yeux de Dieu, quand son peuple racheté, qu'Il avait introduit dans sa terre, célébrait la fête de pâque: «Et ceci te sera un signe sur ta main, et un mémorial entre tes yeux» (Exode 13: 5-10). De même, Dieu est glorifié dans le souvenir de la mort de Christ par ses rachetés, qui sont assis en lui dans les lieux célestes.

Israël, campant à Guilgal, la place de la liberté parfaite, Dieu dressa cette table pour eux en présence de leurs ennemis — «dans les plaines de Jéricho».

Mais ce n'était pas tout: «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du blé du pays;... et les fils d'Israël n'eurent plus de manne; et ils mangèrent du produit de la terre de Canaan cette année-là» (Josué 5: 11, 12). Tant qu'on n'était pas entré dans le pays, on ne pouvait pas manger du blé de la précédente récolte. Ce blé du pays représente le Seigneur Jésus ressuscité d'entre les morts. Ressuscités avec lui, nous sommes entrés en lui dans les lieux célestes, et il est la force de nos âmes. Si nous désirons croître dans l'appréciation de notre

héritage céleste, cela ne peut avoir lieu que dans la communion avec le Sauveur monté au ciel. Il est notre céleste objet, et c'est uniquement dans l'intimité avec lui par la grâce et la puissance de l'Esprit, que nous pouvons, en quelque mesure, apprécier les richesses des «choses d'en haut».

Les besoins journaliers du croyant le poussent vers le Seigneur Jésus, qui fut jadis humilié et rejeté ici-bas. Pour recevoir une grâce appropriée aux difficultés de chaque jour, il faut nous adresser à Jésus qui a lui-même passé par le désert, comme à Celui qui peut nous secourir et nous fortifier, et ainsi nous apprenons à le connaître comme «le pain du ciel», comme la Manne.

Quant à son corps mortel, le croyant est dans le désert; mais «notre vie est cachée avec le Christ en Dieu»; et tout ce qu'il nous faut pour cette vie se trouve dans la personne de Christ. Nous avons besoin de connaître le Christ, soit comme la Manne, soit comme le vieux Blé du pays.

Le pain sans levain est intimement lié à cette fête. «Il ne se verra point chez toi de pain levé, il ne se verra point chez toi de levain, dans toutes tes limites» (Exode 13: 7). «Dès le lendemain de la pâque, ils mangèrent du précédent blé du pays, des pains sans levain et du grain rôti, en ce même jour-là». Il est impossible à un chrétien de réaliser la présence de Christ, de se nourrir de Lui, si, en même temps, le mal est doux à sa bouche, et s'il le cache sous sa langue (Job 20: 12). Quand nous avons communion avec Christ, cela aussi se fait voir «le même jour». C'est pourquoi faisons la fête «avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (1 Corinthiens 5: 8).

Dès ce moment, le pays de Canaan fournit la nourriture à Israël», ils mangèrent du crû de la terre de Canaan cette année-là». Mais remarquez l'ordre divin: premièrement, l'ancien blé, ensuite le crû de la terre: Christ, d'abord, puis la jouissance des choses célestes.

Parmi les lecteurs de ces lignes, en est-il quelqu'un qui soit indifférent aux bénédictions célestes, et sans goût pour les choses du ciel? Il n'aurait pas encore goûté que le Seigneur est bon; il se contenterait encore du monde. «L'âme rassasiée foule aux pieds le rayon de miel» (Proverbes 27: 7); et de même le cœur du mondain se détourne de Christ.

Les fêtes d'Israël se célébraient annuellement, ce n'étaient que de pâles ombres de l'éternelle substance. Nos fêtes sont éternelles. Notre pâque est une «fête à l'Eternel» à perpétuité; le blé céleste de notre céleste pays nourrit éternellement.

8. Victoire

«Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent, après qu'on en eut fait le tour durant sept jours» (Hébreux 11: 30).

Dieu avait accompli bien des faits en faveur des Israélites, avant de pouvoir les employer comme son armée: ainsi, entre les plus récents, le passage du Jourdain — la circoncision et Guilgal — la pâque et le vieux blé du pays — ont successivement témoigné

de cette vérité. Maintenant le peuple sort pour faire la guerre. Tout le pays leur était donné, mais à la condition expresse de le conquérir pied à pied; c'est pourquoi leur responsabilité d'entrer dans la plénitude de la bénédiction ne pouvait cesser tant que n'avaient pas été subjugués, en Canaan, tous les ennemis, tous les géants, toutes les villes fortifiées. Ce n'est que quand tout cela serait fait qu'ils pourraient se reposer.

Josué, restauré par les fêtes de la pâque et des premiers fruits, s'approche de Jéricho: alors il voit le Chef de l'armée de l'Eternel, avec «son épée nue en la main». Josué se prosterne pour l'adorer; puis il apprend de Lui que la ville, son peuple et son roi sont livrés entre les mains d'Israël; il apprend aussi de quelles armes il doit faire usage dans cette guerre.

Remarquez que le verset 1 du chapitre 6 est une parenthèse qui coupe en deux les paroles du Chef de l'armée de l'Eternel, et qui a pour but de signaler l'esprit de rigueur et de défiance qui animait les habitants de Jéricho. Elle «était fermée et barricadée... personne ne sortait, et personne n'entrait». «Ils n'ont pas cru» (Hébreux 11: 31). Hélas! c'est là un tableau trop fidèle de l'esprit qui dirige aujourd'hui le monde. Est-ce que, oui ou non, nous suivons la marche de la foi, quelque méprisable qu'elle paraisse aux yeux des hommes du monde? Sommes-nous et nous tenons-nous dans la troupe méprisée de ceux qui sonnent des cors de bélier, ou sommes-nous avec les moqueurs sur les hautes murailles de la cité de destruction?

En figure, Jéricho est le monde. L'Egypte est aussi une figure du monde, considéré comme «la maison de servitude», de laquelle Dieu délivre et retire le pécheur par le sang de l'Agneau. Jéricho est le monde envisagé comme ville destinée à la perdition, et que le croyant, comme soldat du Christ et dans la puissance de la résurrection du Christ, vient conquérir.

Le Seigneur avait promis la victoire à Israël, dont les armes de guerre consistaient en la foi. «Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent». La foi s'approprie la force de Celui à qui tout est possible, et ainsi «toutes choses sont possibles à celui qui croit» (Marc 9: 23). Si les villes sont «fortifiées jusqu'au ciel» (Deutéronome 1: 28), Dieu siège sur le trône des cieux. Si les adversaires du croyant sont «les dominateurs des ténèbres de ce siècle» (Ephésiens 6: 12), le Seigneur de tous et de tout est sa force. Aussi, quels que soient les ennemis, comme ils sont moins que rien devant le Dieu tout-puissant, le soldat du Christ, s'appuyant sur le Seigneur, s'avance contre eux avec une parfaite assurance. «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4). La main de Dieu n'est point raccourcie, et Il exauce les prières en faveur de son peuple, aujourd'hui encore avec autant de puissance que lorsque, en réponse à la foi d'Israël, les murailles de Jéricho s'écroulèrent; ceux qui comptent sur Lui pour toutes choses éprouvent, par leurs fréquentes victoires, combien il est agréable à Dieu de voir ses enfants mettre en Lui toute leur confiance. «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (1 Jean 4: 4).

Josué donne des ordres pour un jour seulement, quoique l'Eternel eût assigné sept jours à l'oeuvre de la foi d'Israël. Le premier jour il dit: «Faites le tour de la ville... une fois», et ainsi leurs pensées devaient être occupées de la victoire finale promise par Jéhovah, et non pas de leur propre marche de ce jour. Laissons les résultats à Dieu. Si nos esprits sont préoccupés des résultats actuels de l'oeuvre que Dieu nous a donnée à faire, la foi n'est guère en exercice. L'apogée, pour le croyant de l'oeuvre de foi, le but auquel nous devrions toujours regarder, c'est la victoire finale, — l'apparition du Seigneur.

Les Israélites eurent à apprendre la patience dans leur oeuvre de foi; car ils devaient marcher sept jours autour de Jéricho — et sept fois de suite le septième jour. S'ils n'avaient pas marché patiemment jusqu'au bout, les murs de Jéricho ne seraient point tombés. De même dans le chemin de l'obéissance chrétienne, il est, pour le soldat du Christ, une septuple ou parfaite épreuve de la foi. Le Seigneur fait souvent passer les siens par la discipline de l'attente, comme Il le faisait avec Israël, afin de produire ou de manifester en eux les qualités d'un bon soldat. «L'épreuve de votre foi produit la patience» (Jacques 1: 3).

Outre la foi inébranlable, et la patience, il y avait chez les fils d'Israël de la diligence. «Josué se leva de bon matin», et, le septième jour, «ils se levèrent dès le matin à l'aube du jour». Une foi sincère, tout en se reposant calmement sur Dieu, n'est jamais oisive. Plus est grande la foi du soldat du Christ, plus aussi il se mettra avec une énergique vigueur à l'oeuvre de son Chef. Mais prenons garde à l'ordre divin: la foi premièrement, l'énergie ensuite. Hélas! cet ordre est trop fréquemment renversé; dans le cas d'une telle énergie, c'est le moi qui est la source de la force, et Dieu est laissé de côté. La foi lie nos âmes à Dieu, et il faut que nous soyons en communion avec Lui pour que la foi puisse agir. C'est de Dieu qu'elle tire toute sa force. Elle est un principe actif et vigoureux, tant qu'elle ne perd pas de vue son objet et, pourtant, en même temps, elle est patiente.

En obéissant à cette parole de Josué: «Vous ne pousserez aucun cri, vous ne ferez pas entendre votre voix, et il ne sortira pas une parole de votre bouche, jusqu'au jour où je vous dirai: Poussez des cris; alors vous pousserez des cris», les Israélites marchèrent en faisant le tour de Jéricho, et cet acte exprimait l'obéissance de leurs coeurs. De même, les pensées de Dieu devraient se lire aujourd'hui dans les vies de ses rachetés. Une vie chrétienne est plus persuasive que des sermons et des livres; et tous, soit jeunes enfants soit pères en Christ, ont part à ce témoignage. Que nul ne dise qu'il est trop faible pour cela, mais qu'il reçoive instruction de l'armée d'Israël, où non seulement les «hommes de guerre», mais aussi l'arrière garde — étaient tenus de faire le tour de la ville.

Le résultat certain de la foi en Dieu, c'est la victoire. En sonnant continuellement, les trompettes proclamaient, en quelque sorte, la victoire des Israélites ou leur triomphe prochain. Le jour du jubilé, il est vrai, ne revint que bien des années après la ruine de Jéricho; mais les trompettes employées dans cette occasion-ci avaient aussi leur haute signification, c'était comme l'écho de la foi triomphante en face de la cité arrogante de Jéricho.

Le soldat du Christ a, lui aussi maintenant, un chant de victoire — anticipatif de son jubilé — et le Seigneur en haut aime à l'entendre résonner. Nous ne devrions pas rester en arrière des éminents hommes de foi des temps passés, car nous savons que tout ce qui s'oppose à Christ, — tout ce qui s'élève contre Christ pour le repousser, toute la puissance du prince et dieu de ce monde — et toutes choses doivent être soumis à notre Seigneur. Si nous savions, comme Israël, porter, pour ainsi dire, nos chants et nos louanges sur nos fronts; si nous disions à nos coeurs — «Croyez en l'Eternel, votre Dieu, et vous serez affermis» (2 Chroniques 20: 20), nous aurions plus de sujets de nous réjouir de victoires remportées. La simple confiance dans le Seigneur commence et termine la lutte avec des actions de grâces; si nous réalisons que Christ est avec nous, comme Israël portait l'arche en tête de l'armée, il doit y avoir louanges. Plût à Dieu que l'armée du Seigneur présentât de nos jours une aussi glorieuse unité de foi, de patience, de diligence, d'obéissance et de triomphe, que le faisait le peuple d'Israël en faisant le tour de Jéricho! Plût à Dieu que tout croyant, en vue du jour qui s'approche, obéît au commandement de son Chef, et montât, que le chemin fût rude ou facile, «chacun devant soi».

Puissions-nous aussi ne jamais oublier que ce monde est la cité de destruction et, en nous le rappelant, que nous prêtions une sérieuse attention au solennel avertissement, contenu dans la malédiction prononcée par Josué sur celui qui rebâtirait Jéricho!

9. Défaite

Profondes et poignantes furent les leçons données à Israël par la défaite devant Aï, où le coeur du peuple, naguère fort par la foi, se fondit et devint comme de l'eau, où les cris de victoire firent place aux lamentations.

Au premier verset du chapitre 7, le doigt de Dieu montre la source cachée d'où sort l'affliction. Le mal commence au dedans, les oeuvres le manifestent au dehors. «Le coeur abusé le fait égarer» (Esaïe 44: 20). Le croyant qui décline est semblable au noble chêne qui, dans un état de déchéance, conserve l'apparence extérieure de la vie et de la vigueur, longtemps après que sa force est disparue.

C'est seulement dans la lumière que nous pouvons avoir communion avec Dieu. Si les Israélites eussent marché dans la lumière, ils auraient consulté le Seigneur avant la bataille, et se seraient ainsi épargné bien des souffrances. Les fils d'Israël jugèrent par la vue des yeux: «Ils montèrent et explorèrent le pays»; enflés par leur victoire, ils comptèrent sur leurs propres forces, au lieu de se confier en Jéhovah. «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là, car ils sont peu nombreux». Aussi, quand vint la défaite, le désespoir qui les saisit mit au dehors l'état réel de leur coeurs. Les circonstances manifestent toujours ce qui est dans l'homme en montrant sa vraie condition. Lorsqu'une chute grave surprend le croyant qui se confie en lui-même, le désespoir peut aisément s'emparer de lui.

Josué en vient presque à blâmer Dieu de la déroute d'Israël. Dans son amertume il crie: «Hélas! Seigneur Eternel, pourquoi donc as-tu fait passer le Jourdain à ce peuple, pour nous

livrer en la main des Amoréens, et pour nous faire périr?» Le désespoir provient de l'éloignement de Dieu. Josué voyait déjà Israël comme entièrement retranché, et il va jusqu'à dire: «Et que feras-tu pour ton grand nom?» Or, de fait, c'était la question même à laquelle la défaite et les hommes tués sur lesquels il pleurait avaient déjà répondu; et Dieu lui fait connaître qu'Israël a péché, et que Son Nom doit être, coûte que coûte, purifié de toute association avec le mal. Les Israélites avaient pris de l'interdit: ils l'avaient volé, et même ils l'avaient caché.

Quand les serviteurs de Dieu se mettent volontairement en contact avec le mal — quand ils dérobent ce que Dieu a destiné au feu, il y a en eux de la fraude et de la dissimulation. Or, comme «Dieu est lumière, et qu'il n'y a en lui nulles ténèbres» ([1 Jean 1: 5](#)), il doit juger de tels serviteurs, soit à cause de «l'interdit», soit parce qu'ils «ne marchent pas honnêtement et comme des enfants du jour». Est-ce que des enfants de Dieu dont les péchés sont expiés par le sang de Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, peuvent cacher le mal au milieu d'eux, quand Israël, qui s'approchait du Seigneur par le sang des veaux et des boucs, lequel ne pouvait jamais ôter les péchés, était séparé de Lui à cause de l'interdit qui était parmi leurs bagages?

«Sanctifiez-vous».

«Il y a de l'interdit au milieu de toi, ô Israël! tu ne pourras pas subsister devant les ennemis, jusqu'à ce que vous ayez ôté l'interdit du milieu de vous».

Josué s'empressa d'obéir, «il se leva le matin de bonne heure», et conformément à la parole de Dieu., il se mit à faire une enquête pour découvrir le mal. Dieu le lui fit trouver, ce qui réveilla chez le peuple une vive sollicitude pour la gloire du grand nom de Jéhovah. Ils coururent, ils prirent les objets cachés, ils les apportèrent à Josué et à tous les fils d'Israël, et ils les déployèrent devant la face de l'Eternel. Aucun détail du honteux péché qui avait été commis ne demeura caché, car la question pour le peuple était celle-ci: Acan ou Jéhovah. On n'avait point fait de quartier à Jéricho, comment aurait-on pu épargner l'Israélite qui avait introduit l'interdit de Jéricho dans le camp du Seigneur? Comme tout Israël était solidaire du déshonneur fait au nom de l'Eternel, tout Israël se réunit pour se purifier de cette souillure: «Tous les Israélites l'assommèrent à coups de pierre et ils les brûlèrent au feu».

Ils élevèrent sur le transgresseur un grand monceau de pierres, car ils ne voulaient pas que le souvenir de l'amère leçon qui leur avait été donnée s'effaçât de leurs esprits. Aussi «l'Eternel revint de l'ardeur de sa colère; c'est pourquoi on appelle ce lieu-là la Vallée d'Acor (*du trouble*) jusqu'à ce jour».

Cette vallée d'Acor devint a une porte d'espérance» pour Israël (Osée 2: 15) et, béni soit le Dieu de toute grâce, les vallées de trouble sont toujours des portes d'espérance pour le chrétien au coeur brisé et repentant, car «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). La

tristesse selon Dieu est toujours salutaire à l'âme. Pleurer sur le mal et le rejeter, c'est le moyen de recouvrer la bénédiction et d'obtenir de nouvelles victoires.

L'interdit lui-même a son instruction pour nous. Le beau manteau venait de Sinhar, la plaine sur laquelle fut construite Babel. Les hommes d'alors, s'éloignant de la lumière, partirent de l'orient, et après avoir quitté leurs lieux élevés — les montagnes où l'arche s'était arrêtée, ils trouvèrent une campagne au pays de Sinhar, où ils s'unirent de coeur et de main dans l'intention de s'acquérir de la réputation en se rendant indépendants de Dieu. C'est là ce qui devint Babel ou Confusion. Hélas! de nos jours les vêtements de l'apostasie sont non seulement cachés dans les tentes des croyants, mais ils sont portés au grand jour. Et quant à l'argent et à l'or, ils sont toujours pour les enfants de Dieu, un déplorable piège qui les transperce de beaucoup de douleurs.

Israël était maintenant rétabli dans toute la faveur de Dieu, qui leur rappelle les anciennes promesses et qui, dans son immuable fidélité, adresse de nouveau cet encouragement à Josué: «Ne crains point, et ne t'effraie de rien». C'est ainsi que le Seigneur amène nos âmes restaurées à la fontaine de sa grâce, et rafraîchit nos coeurs par son amour toujours le même. Mais parce que les fils d'Israël avaient été lâches et avaient dit: «Ne fatigue pas tout le peuple en l'envoyant là», l'Eternel leur ordonne maintenant de se mettre tous en marche: «Prends avec toi tout le peuple propre à la guerre»; et comme ils s'étaient confiés en leur propre force, ils ont maintenant à subir l'humiliation d'une fuite simulée afin de remporter la victoire.

Il est bon de marcher tranquillement après une chute, car bien que Dieu nous pardonne l'iniquité de notre péché après que nous en avons fait la confession, il n'en imprime pas moins profondément en nous le sentiment de nos mauvaises voies.

Il y a un encouragement à recevoir aussi en considérant la manière dont le roi d'Aï sortit contre les Israélites restaurés. Il n'aperçut aucune différence en eux, et se précipita plein d'assurance au-devant de son jugement. Les voies de Dieu avec les siens déjouèrent les calculs de leurs ennemis, qui ne voient qu'un combat d'homme contre homme, et laissent Dieu complètement en dehors de leurs combinaisons.

La clef pour l'entière victoire se trouve dans la persévérance de Josué à obéir aux commandements de l'Eternel: «Josué ne retira point sa main, laquelle il avait élevée en haut avec l'étendard, avant qu'on n'eût entièrement défait, à la façon de l'interdit, tous les habitants de Aï». Il nous faut un coeur bien décidé et un esprit de dépendance du Seigneur. Un homme de foi, bien cordialement dévoué, ne peut jamais être satisfait tant que le nom du Seigneur n'est pas glorifié et triomphant. C'est un pauvre soldat du Christ que celui qui, ayant une fois, à l'ordre de son Chef, étendu sa main, la retire en arrière avant que l'objet qu'il avait en vue soit pleinement atteint.

10. La Parole de Dieu

La discipline, subie par les Israélites, produisit des fruits paisibles de justice: ils montrèrent du zèle à obéir à la Parole de Dieu. C'est ce que l'on voit dans l'ordre donné par Josué (8: 29) d'enterrer le cadavre du roi d'Aï avant le coucher du soleil, de peur qu'en le laissant sur le bois, la terre ne fût souillée (Deutéronome 21: 23). Mais, en outre, ils se rendent maintenant sur les montagnes d'Ebal et de Guérizim, où Josué bâtit un autel de pierres sur lesquelles il écrit un double de la Loi.

Le Seigneur, par le moyen de Moïse, avait commandé aux fils d'Israël de dresser ces pierres à leur entrée en Canaan (Deutéronome 27: 2-4); il avait indiqué d'avance, dans le chapitre que nous venons de citer, ces montagnes sur lesquelles ils devaient prononcer les bénédictions et les malédictions, en rapport avec leur obéissance ou leur désobéissance à sa Parole, et leur avait fait connaître, qu'en affichant ainsi les paroles de sa Loi, ils se plaçaient sous son autorité et devenaient pour Lui un peuple de bonne volonté (voir Deutéronome 11: 29; 27: 9, 10).

La foi en Josué s'affirme en consacrant le premier autel, élevé par les Israélites en Canaan, à «l'Eternel, le Dieu d'Israël». Cet autel fut construit de pierres intactes, non souillées par des instruments de fer, et qu'aucune main d'homme n'avait taillées. Il servit à offrir des holocaustes et des sacrifices de prospérité; il n'est pas fait mention de sacrifices pour le péché à faire sur cet autel. Ceux qu'on devait y offrir impliquaient donc que les enfants d'Israël écoutaient la Parole de Dieu comme des adorateurs en communion avec Lui. L'autel fut bâti sur le mont Ebal, où furent prononcés les «Amen», répondant aux malédictions sur les transgressions de la loi.

Ils élevèrent aussi de grandes pierres sur la montagne, les enduisirent de chaux et y écrivirent les paroles de la loi (Deutéronome 27: 1, 2). Après quoi les Lévites, entourant l'arche dans la vallée entre les deux collines, Josué lut toutes les paroles de la loi, toutes les tribus d'Israël écoutant sur la pente des monts (Josué 8: 33). Les anciens d'Israël, ses officiers et ses juges «les étrangers ainsi que les Israélites de naissance»; le petit enfant, le guerrier, hommes, femmes et enfants: tous étaient là. Toute cette immense multitude était réunie, afin que, par de solennels «Amen» prononcés devant Dieu, ils se soumissent à sa Parole et à la responsabilité de l'observer.

Quelle leçon nous donne cette foule assemblée, manifestant ainsi son respect obéissant pour la Parole de Dieu. Hélas! la Parole de Dieu est trop peu révérée, trop peu observée par son peuple de nos jours. On se permet d'y associer des idées purement humaines; elle n'est pas toujours l'autorité finale à laquelle on en appelle, ni la force et la nourriture des enfants de Dieu. Leurs «Amen» ne s'élèvent pas toujours de leurs coeurs vers le ciel, quand ils lisent ou entendent les préceptes qu'elle leur adresse.

Les malédictions étaient lues à haute voix par les Lévites, et à mesure que chaque malédiction contre la désobéissance résonnait aux oreilles d'Israël, les centaines de milliers réunis sur le mont Ebal répondaient par d'unanimes «Amen». Douze fois ils dirent «Amen»

aux douze malédictions proférées, et la douzième: «Maudit soit celui qui ne persévère pas dans les paroles de cette loi pour les faire» (Deutéronome 27: 25), comprenait toutes les négligences et les transgressions possibles. Les bénédictions furent lues aussi (Josué 8: 33, 34); mais est-ce qu'alors les «Amen» retentissaient du mont Guérizim? L'écriture n'en dit rien. Elle ne nous rapporte pas un seul «Ainsi soit-il», en réponse aux bénédictions obtenues par l'obéissance de l'homme déchu (lisez Deutéronome 27). Il est bien juste que l'homme acquiesce à «tous les jugements» (Exode 24: 3) de la loi de Dieu; mais tous ceux qui sont et qui demeurent sous la loi, ou sur le principe des oeuvres de loi, sont et demeurent sous la malédiction de la loi (Galates 3: 10).

La position du chrétien présente un frappant contraste avec celle d'Israël dans cette scène. Par sa mort, Christ a affranchi ses rachetés, car, en Lui, ils sont morts à la loi. Sa croix les a délivrés de la puissance et de la domination de la loi, car la loi n'adresse pas ses prescriptions à des hommes qui sont morts: «Mes frères, vous aussi vous êtes morts à la loi par le corps du Christ» (Romains 7: 4).

L'alliance, écrite sur la chaux, couvrait des pierres. Il y a plus de dix-huit cents ans que l'apôtre Paul disait: «Ce qui devient ancien et qui vieillit est près de disparaître» (Hébreux 8: 13); mais l'alliance de grâce est immuable et éternelle.

«Si cette première alliance avait été irréprochable, il n'eût jamais été cherché de lieu pour une seconde» (Hébreux 8: 7). Mais celle de la grâce est parfaite devant Dieu. Le Seigneur Jésus en est le médiateur, et c'est son précieux sang qui l'a confirmée.

Nos bénédictions ne sont pas confiées à notre propre garde; mais elles sont sous la sûre et éternelle garde de Dieu notre Père lui-même, qui nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles «en Christ» (Ephésiens 1: 3).

Ce n'est donc pas sur un Ebal — une montagne de malédiction — que s'élève, comme celui d'Israël, notre autel d'actions de grâces et de culte, car «Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous» (Galates 3: 13).

Mais le contraste s'applique à notre responsabilité aussi bien qu'à nos bénédictions. Dieu requiert de ses serviteurs une sainteté en rapport avec les révélations qu'Il leur donne: ainsi, la mesure de sainteté pour Israël était la loi; la mesure pour le chrétien, c'est Christ; attendu que, nos bénédictions étant plus grandes que celles d'Israël, il en est de même de notre responsabilité.

Le chrétien est bien-aimé selon la souveraine grâce et il est exhorté à obéir à la vérité parce qu'il est ainsi bien-aimé, non pas de peur que, par sa désobéissance, il ne perde la grâce qui lui est témoignée (comp. Romains 12: 1, 2, avec Deutéronome 11: 26-28). Ceux qui se disent chrétiens sont, de leur propre aveu, sous l'autorité du Seigneur Jésus, et leur responsabilité est de marcher comme Il a marché. «Celui qui dit qu'il demeure en Lui doit, lui-même aussi, marcher comme Lui a marché» (1 Jean 2: 6). Un tel homme se soumet aux préceptes de la Parole, car le chrétien, qui n'obéit pas à la Parole de Dieu, dément son christianisme. «Celui qui dit: Je le connais, et qui ne garde pas ses commandements, est un

menteur, et la vérité n'est pas en lui» (1 Jean 2: 4). Le «service raisonnable» de ceux qui ont été amenés à la plénitude de la bénédiction de Dieu, c'est de livrer leurs corps «en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu». Précisément parce que leurs péchés sont pardonnés pour l'amour de son nom, il leur convient de rechercher et de faire tout ce qui est agréable aux yeux de Dieu. «Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles» (1 Jean 5: 3).

11. Alliance

«Et il arriva qu'en apprenant ces choses, tous les rois qui étaient de l'autre côté du Jourdain, sur la montagne et dans le bas pays et sur tout le littoral de la grande mer... s'unirent ensemble pour faire la guerre à Josué et à Israël, d'un commun accord» (Josué 9: 1, 2).

Les nouvelles de l'arrivée des fils d'Israël et de leur formelle prise de possession du pays à Ébal et Guérizim ravivèrent probablement l'antagonisme de leurs ennemis. Nous savons bien, nous aussi, combien l'inimitié du monde est excitée quand les enfants de Dieu affirment l'autorité de sa Parole, et le droit qu'ils ont à toutes ses promesses.

Quand l'opposition de nos ennemis spirituels s'élève contre nous, elle nous rejette sur le Seigneur pour trouver de la force, et cela nous est bon; mais s'ils nous abordent, déguisés en anges de lumière, et avec l'Écriture à la bouche, nous sommes en grand danger d'être trompés. C'est là ce qui arriva aux Israélites dans leurs transactions avec les habitants de Gabaon qui, ayant appris la destruction de Jéricho et d'Aï, «agirent avec ruse». Ils faisaient partie des nations ennemies qui combattaient contre Israël, mais ils prennent pour arme la fourberie au lieu d'une hostilité ouverte.

Les ambassadeurs gabaonites s'introduisent avec de douces et humbles paroles et des flatteries religieuses; ils font compliment à Israël de la renommée de son Dieu. Il est bien difficile de surmonter une semblable tentation, et tout naturellement ce genre d'honneur est agréable à l'homme. Les principaux du peuple auraient dû immédiatement recourir à l'Éternel, et chercher ses directions; mais ils commencent par parlementer avec le mal, ce qui ouvre toujours la porte à l'affliction, car quand Satan a réussi à se faire écouter par des serviteurs de Dieu, il a gagné beaucoup de terrain. Eve n'en fit que trop l'expérience, et, après elle, tous ses enfants déçus l'ont faite à leur tour. Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» ([Jacques 4: 7](#)). Les ambassadeurs, en ne parlant que des victoires remportées par Israël de l'autre côté du Jourdain, éludaient l'application de la parole de Dieu à eux-mêmes, sans pourtant en dénier ouvertement l'autorité. Ils faisaient usage de la vérité uniquement pour arriver à leur propre but; ils ne disaient qu'une partie de la vérité, qu'ils mettaient en avant pour cacher le mensonge qu'ils faisaient en assurant qu'ils venaient d'une contrée fort éloignée. C'est de cette manière que Satan emploie la parole de Dieu, et ses serviteurs savent bien revêtir les apparences de la dévotion et se servir au besoin du langage religieux; mais aucun d'eux ne se soumet à l'autorité de la parole divine, ni n'expose toute la vérité.

Comme preuves à l'appui de leur dire, les Gabaonites présentaient du pain moisi, des outres à vin crevassées et vides, de vieux sacs, des vêtements usés, et des souliers vieux et rapiécés à leurs pieds. C'étaient leurs moyens de déception: ces objets tout détériorés n'étaient que les signes caractéristiques de faux ambassadeurs.

Le vrai but des Gabaonites était d'obtenir une alliance avec les fils d'Israël: «Traitez maintenant alliance avec nous». Grande était la tentation; Israël était en pays ennemi; une alliance semblait lui donner de la force, et c'était un soulagement de rencontrer des amis là où l'on n'était entouré que d'adversaires: mais une alliance, dans la position où se trouvait Israël, c'eût été se confier dans un secours humain; ce qui était plus dangereux que l'opposition de toutes les forces réunies des puissances du pays. Aussi longtemps que les Israélites avaient résolument combattu contre les armées ennemies, ils en avaient triomphé; mais l'introduction de l'ennemi dans leur camp était le commencement de l'action d'un levain qui, avec, le temps, corrompait le peuple tout entier.

Satan s'efforce de faire former des alliances entre les enfants de Dieu et le monde, tout aussi bien qu'il cherche à les renverser par une opposition décidée. De nos jours, par exemple, il y a moins d'opposition ouverte, et l'on voit bien que le principal piège de l'Ennemi, ce sont les associations avec les infidèles, par lesquelles il n'a eu que trop de succès sur plusieurs, en les abusant et leur faisant quitter leur position d'intégrité et de vigilante dépendance du Seigneur pour le sable mouvant, où ils se sont placés, ou pour le borbier fangeux où ils enfoncent. Que tout chrétien, qui a à cœur la gloire du saint Nom de son Maître, considère ce qui se passe autour de lui et se demande: Où est l'église? où est le monde? N'y a-t-il pas maintenant une alliance entre eux? puis qu'il médite sur Jacques 4: 4.

En abordant le peuple d'Israël, les Gabaonites se trouvent dans un lieu saint. Le camp des Israélites avait été purifié par la discipline, parce que Dieu était là, et qu'ils étaient sous la responsabilité de maintenir le saint caractère du camp. La lumière de la sainte parole de Dieu venait de répandre un brillant éclat au milieu d'eux en présence du sacrifice, et elle avait expressément déterminé la conduite qu'ils devaient tenir envers les peuples de Canaan. Les exigences morales de Dieu voulaient que son peuple extermina entièrement de sa terre tous les idolâtres: étant saint, il requérait la sainteté de son peuple. Dieu habitait au milieu d'eux, pouvaient-ils donc impunément s'allier avec les ténèbres? S'ils croyaient en Dieu, pouvaient-ils avoir communion avec les infidèles? Toute alliance avec les Cananéens était, en pratique, une dénégation du saint Nom de Dieu, et une transgression de sa parole. C'était une infidélité envers le sacré dépôt que Jéhovah leur avait confié. S'allier avec les Cananéens, c'était, de fait, vouloir se passer de la protection de Jéhovah. Les princes de l'assemblée pouvaient faire la paix, mais c'était une paix avec le mal, et non pas la paix de Dieu.

Si ces chefs du peuple furent induits par tromperie à traiter alliance, cela vint de ce qu'ils ne se soumettaient pas à Dieu, et cela ne fit que rendre l'affaire plus mauvaise. «Ils prirent de leurs provisions; et ils ne consultèrent point la bouche de l'Eternel». Si nous

commettons des erreurs de jugement; cela vient de ce que notre propre sagesse nous égare, beaucoup plus probablement que de la conscience que nous devrions avoir, que nous n'avons point de sagesse. Si ceux qui dirigeaient le peuple de Dieu s'étaient soumis au Seigneur, Il aurait ouvert leurs yeux et leurs oreilles, de telle sorte que les mensonges du pain moisi et des flatteries religieuses eussent été manifestés.

Comme la confiance du peuple en lui-même leur procura la défaite d'Aï, ainsi la confiance des chefs en eux-mêmes amena l'alliance avec Gabaon. Israël manqua à son devoir de «vouer à l'anathème», ou de «détruire entièrement» les nations qui, en conséquence, leur enseignèrent «à faire selon toutes leurs abominations» (Deutéronome 20: 18). Toute la sagesse de Salomon ne lui servit de rien pour combattre le mal qui se trouvait dans sa maison; son cœur s'était détourné du Seigneur, et il devint un idolâtre. La connaissance ne sera pas une sauvegarde pour ceux qui transigent avec les injonctions morales de Dieu. Dans un temps tel que le nôtre, où nous sommes tout entourés de l'esprit de compromis et d'une soi-disant libéralité, qu'y a-t-il de plus à propos pour le chrétien que le devoir d'obéir à cette exhortation: «Garde-toi pur toi-même» (1 Timothée 5: 22); que de se conformer rigoureusement aux préceptes de la parole de Dieu, et de fermer la porte de son cœur à toute invitation à l'alliance avec le mal? Les princes d'Israël auraient paru fort désobligeants en doutant de la sincérité d'ambassadeurs qui se présentaient si paisiblement; mais: «La sagesse d'en haut est premièrement pure, ensuite paisible» (Jacques 3: 17).

Au bout de trois jours de marche les yeux des Israélites furent ouverts, et ils s'aperçurent que le résultat de leur alliance était une perte pour eux. Or, il était trop tard pour recouvrer le terrain qu'ils avaient perdu — trop tard pour se dégager de la position dans laquelle leur esprit d'accommodement les avait amenés. Ils ne pouvaient plus conquérir des villes qui auraient dû leur échoir — ils ne pouvaient plus en chasser les Gabaonites. Et toute l'assemblée murmura contre les princes». De combien de bénédictions les croyants ne se sont-ils pas privés en s'alliant avec le mal? Combien souvent n'ont-ils pas eu à déplorer la présence continuelle de ce qui était devenu une cause d'affaiblissement au lieu d'une force; — de ce qui contribuait à les égarer loin du Seigneur, au lieu de les aider à suivre ses voies. Aussi, plus de trois siècles après, Israël moissonna des fruits amers de cette alliance; car Saül, «dans son zèle pour les enfants d'Israël», chercha à exterminer les Gabaonites — prétendant ainsi écarter de sa propre main le châtiment que l'insouciance et la présomption des princes avaient attiré sur le peuple. Dieu en eut du déplaisir et envoya, trois ans de suite, la famine dans le pays (2 Samuel 21). «On ne se moque pas de Dieu, car ce que l'homme sème, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7).

12. L'héritage conquis

L'alliance des Israélites avec Gabaon leur attira de sérieux conflits; mais la grâce de Dieu eut le dessus, et la victoire la plus remarquable dont il soit fait mention en Josué, en fut le résultat.

Tandis qu'ils étaient au camp de Guilgal, les enfants d'Israël apprirent le dessein des cinq rois des Amorréens. «Josué donc monta de Guilgal, et avec lui tout le peuple qui était propre à la guerre, et tous les hommes forts et vaillants», et l'Eternel dit: «Ne les crains point; car je les ai livrés entre tes mains, et aucun d'eux ne subsistera devant toi». Se confiant en cette promesse, «Josué donc vint promptement à eux» et, répondant à sa foi, «l'Eternel les mit en déroute devant Israël». Nous pouvons suivre ici l'ordre des voies miséricordieuses de Dieu envers ses enfants. Il les conduit dans le chemin de l'obéissance, il leur donne des promesses propres à les encourager, les assure de la victoire, leur donne de croire à sa parole fidèle même au milieu des plus grands dangers, et enfin couronne le tout par un plein succès. En vérité, nous pouvons dire: «C'est toi qui prends soin de tout ce qui nous regarde».

Dans cette journée mémorable de la victoire d'Israël, en réponse à leur foi, Jéhovah détourna les lois de la nature, pour venir en aide à son peuple. Pour leur encouragement, et pour la déroute de leurs ennemis, il montra sa puissance «dans les cieux en haut, et sur la terre en bas» et le soleil et la lune qui étaient adorés comme Baal et Hastaroth (Juges 2: 13) s'inclinèrent devant le Tout-puissant. «Car l'Eternel combattait pour les Israélites».

Une leçon instructive nous est donnée par la seconde victoire à Hébron (versets 23, 36) Le roi de Hébron était l'un des cinq rois qui avaient été détruits, et son peuple avait été dispersé; néanmoins nous lisons, pour la seconde fois, que le roi de Hébron fut mis à mort. Dans la rapidité de leur victoire, les Israélites n'avaient pas eu le temps de fouiller toutes les cachettes des fugitifs, dont quelques-uns s'échappèrent, repeuplèrent et refortifièrent Hébron et y établirent un nouveau roi (verset 20). C'est pour cette raison que Hébron dut être conquis une seconde fois.

Dans les combats du chrétien, il ne suffit pas de vaincre et de mettre en déroute l'ennemi; il faut encore armer la forteresse. Les ennemis spirituels peuvent être défaits, mais ils ne sont nullement détruits. L'ennemi vaincu ne se retire que pour sortir de nouveau et avec une nouvelle énergie de son lieu d'embuscade. Il ne peut donc y avoir de repos ni d'arrêt; la lutte spirituelle doit avoir lieu sans relâche, sinon les anciennes batailles devront recommencer.

Dans cette campagne aucun habitant n'était épargné; tout ce qui respirait était totalement détruit au commandement de l'Eternel, le Dieu d'Israël; les victoires se succédaient très rapidement. «Josué prit donc tout à la fois ces rois-là et leurs pays, parce que l'Eternel, le Dieu d'Israël, combattait pour Israël». L'obéissance implicite à l'Eternel eut sa récompense. Et quelle force gagnerait le soldat chrétien, et quelles victoires lui seraient accordées, si, comme Israël dans cette campagne, il ne faisait aucun arrangement avec les ennemis de Dieu, mais obéissait à sa parole, dans la puissance de sa séparation à Dieu!

Les chefs du pays, les cinq rois, s'inclinèrent devant Israël. «Approchez vous», dit Josué aux capitaines qui étaient allés avec lui, «mettez vos pieds sur le cou de ces rois». Le Seigneur a promis d'écraser Satan sous les pieds de ceux qui sont ses soldats. «Ne craignez

point et ne soyez point effrayés; fortifiez-vous et vous renforcez; car l'Eternel fera ainsi à tous vos ennemis contre lesquels vous combattez».

Après la bataille contre les cinq rois, Israël retourna «en paix» au camp (verset 21). Jéhovah avait protégé chaque combattant individuellement, il les avait gardés et fortifiés, et ramené chacun sain et sauf.

La conquête du pays du Midi étant achevée, Israël, selon sa coutume, retourna au camp, à Guilgal.

C'est seulement à la place du vrai jugement spirituel que nous pouvons trouver la nouvelle vigueur nécessaire pour les nouveaux conflits qui nous attendent. Dans un sens nous allons à Guilgal tout naturellement après la défaite, mais la nécessité de nous y rendre après la victoire est tout aussi grande, sans cela nous devenons orgueilleux et nous nous confions en nos victoires au lieu de nous confier au Seigneur, car la prospérité engendre d'ordinaire la présomption et amène la négligence. Il serait bon que nous eussions toujours la sagesse de nous rappeler que la chair est morte, et la grâce de mortifier nos membres, et d'être ainsi préparés à combattre le combat de la foi.

Les victoires gagnées par les enfants d'Israël furent bientôt suivies de nouveaux conflits, car les rois du Nord s'unirent pour les attaquer. Jéhovah donna de nouvelles forces pour subjuguier ces nouveaux ennemis.

«Ne les crains point». Ils vinrent donc contre eux «promptement», car, dans le chemin de l'obéissance tout délai amène la faiblesse. L'Eternel commanda à Josué de détruire les chariots et les chevaux en qui les ennemis d'Israël se confiaient, et Josué obéit implicitement. Et si l'Eternel ne veut pas que son peuple s'appuie sur aucun autre bras que le sien, il ne veut pas non plus permettre qu'ils se fassent un centre du siège du gouvernement de leurs ennemis, c'est pourquoi Hatsor la capitale de tous ces royaumes-là fut brûlée. Et cependant dans la chrétienté ces leçons sont oubliées, et il est difficile pour le chrétien individuel d'en accepter les instructions. Il en est bien peu qui reconnaissent en pratique que les armes de notre guerre ne sont point charnelles et, qu'avec Dieu, elles sont puissantes pour abattre les forteresses; il en est peu aussi qui soient disposés à refuser l'influence et la force que les puissances de ce monde offrent à la chrétienté, et à ne reconnaître d'autre chef qu'un Sauveur ressuscité.

Il ne saurait y avoir de paix entre le bien et le mal, ni d'affinité entre la lumière et les ténèbres. En terminant le récit des guerres d'Israël, d'un côté il est dit: «Il n'y eut aucune ville qui fît la paix avec les enfants d'Israël excepté Gabaon» et de l'autre: «Josué fit la guerre plusieurs jours contre ces rois-là».

«Tel qu'est l'homme, telle est sa force». «En ce temps-là aussi Josué vint», et les géants de la montagne, les grands hommes qui avaient tant effrayé Israël et Eschol, furent détruits. Ils avaient été la première terreur des Israélites et ils furent les derniers à tomber. La première fois qu'Israël les vit, ils se mesurèrent homme à homme et «voici ils ne paraissaient auprès d'eux que comme des sauterelles». Mais maintenant ils avaient appris,

par l'expérience de nombreuses victoires, à se reposer sur Jéhovah, à comparer la force des géants avec celle du Tout-Puissant. Quel progrès dans la force de Dieu dénote cette destruction des Hanakins, mais combien d'années durent s'écouler, que de leçons durent être apprises avant d'en arriver à ce résultat! Et maintenant, les géants étant exterminés, il est parlé de repos.

«Josué donc prit tout le pays, suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse, et il le donna en héritage à Israël selon leurs portions et leurs tribus. Et le pays fut tranquille, sans avoir la guerre».

Le caractère de ce repos est toutefois différent de celui mentionné à la fin du chapitre 21. Ici c'est une tranquillité résultant de la soumission du pays «suivant tout ce que l'Eternel avait dit à Moïse», là c'est le repos que l'Eternel avait promis de leur donner selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères. Ici il s'agit d'une tranquillité dont Israël, délivré de ses ennemis, pouvait jouir, mais cela n'implique pas la cessation de toute lutte.

Ainsi, bien que les victoires sur les rois et sur les gouvernements soient énumérées au chapitre 12, il y avait cependant encore au milieu d'eux des restes de ces nations vaincues, qu'il fallait exterminer. Dieu avait laissé à dessein ces ennemis au milieu d'eux; ils devaient témoigner de la fidélité des enfants d'Israël à qui l'Eternel avait dit qu'après avoir vaincu leurs ennemis, ils devraient avoir en extrême horreur et en extrême détestation les abominations des nations (Deutéronome 7: 22-26).

Il en est de même avec le chrétien. Le Seigneur Jésus a brisé les puissances du mal. Il a vaincu Satan, et ses enfants maintenant doivent détester et repousser les ennemis qu'il a vaincus, tout en se reposant sur sa complète victoire.

«Car ce n'est point par leur épée qu'ils ont conquis le pays, et ce n'a point été leur bras qui les a délivrés; mais ta droite et ton bras, et la lumière de ta face, parce que tu les affectionnais» (Psaumes 44: 3).

13. Possessions

La seconde partie du livre de Josué (chapitre 13) commence par ces paroles de l'Eternel: Il reste encore un fort grand pays à posséder». Au nord et au sud, au levant et du côté du pays des Sidoniens, l'Eternel voyait des possessions qu'il avait données à Israël, non encore foulées par eux. Il ne voulait pas que son peuple perdît la jouissance de ses bénédictions, c'est pourquoi il lui promet de nouveau son secours et déclare, même devant leur indolence: «Je chasserai moi-même» l'ennemi. Ce «moi-même» était expressif et aurait dû réveiller Israël. Après cette promesse, l'Eternel dit à Josué: «Maintenant fais qu'on jette les lots (de tout le pays non conquis), afin qu'il soit à Israël en héritage, comme je te l'ai commandé». Ainsi la possession du pays tout entier leur fut assurée de nouveau. Mais l'énergie des Israélites était sur son déclin. Ils s'établissaient dans cette partie du pays de Canaan que leur valeur et leur persévérance leur avaient conquise.

Nous voyons ici que les deux tribus et demie ne réussirent pas à chasser le reste des géants de leur héritage de l'autre côté du Jourdain.

Ainsi donc Israël tout entier semble tombé dans une indolence plus difficile à vaincre que les ennemis qu'il avait subjugués. L'indolence devrait être la constante terreur du chrétien. «Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera» (Ephésiens 5: 14).

Si les Israélites avaient pu voir la longueur et la largeur de leur héritage comme Dieu les voyait, auraient-ils pu être si peu empressés à le posséder? Mais leurs yeux étaient fixés sur ce qu'ils avaient déjà conquis, et ils étaient aveugles pour ce que Dieu tenait en réserve pour eux.

Avec quelle ferveur Paul désire que tous les croyants aient «leurs coeurs unis ensemble dans la charité, et dans toutes les richesses d'une pleine certitude d'intelligence pour la connaissance du mystère de Dieu dans lequel se trouvent tous les trésors de la sagesse et de la science» (Colossiens 2: 2, 3). Et pourtant, bien que la gloire de l'héritage soit au-delà de toute description, qu'y a-t-il de plus difficile que d'amener l'âme à jouir des bénédictions qui sont «encore à venir?». Il est dangereux de vouloir nous reposer pour jouir de ce que nous avons déjà obtenu, car on ne saurait demeurer stationnaire dans les choses divines. Les Israélites découvrirent leur erreur en reperdant ce qu'ils avaient gagné.

«Je ne me persuade pas d'avoir atteint le but: mais je fais une chose, c'est qu'en oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant moi, je cours regardant au but, savoir vers le prix de la céleste vocation de Dieu dans le Christ Jésus». Voilà l'esprit qui devrait être notre modèle: «C'est pourquoi, nous tous qui sommes parfaits (d'âge mûr, hommes faits) ayons ce même sentiment» (Philippiens 3: 13-15).

14. Fidélité de coeur

Le Seigneur prend plus de plaisir à rappeler le zèle de ses enfants que leur indolence, leurs triomphes que leurs défauts. La fidélité de Caleb forme un beau contraste avec l'esprit général qui régnait dans le camp; et ce n'est pas sans une intention divine qu'il en est fait mention, avant l'énumération des possessions présentes ou futures d'Israël.

L'histoire de Caleb est un exemple de foi, une poignée du plus beau froment; — son coeur était selon le coeur de Dieu.

Caleb avait été éprouvé au jour de la défaillance. Il était demeuré ferme avec Josué, quand tout Israël abandonnait pratiquement l'Eternel. Lorsque les espions qui l'accompagnaient pour reconnaître la terre promise rapportèrent leurs mauvaises nouvelles, se lamentant de la présence des géants et faisant pleurer tout le peuple, Caleb, lui, ne pensant qu'à l'excellence de l'héritage promis et au plaisir que Dieu prenait en son peuple qu'il avait retiré du pays de l'esclavage, s'écrie de l'abondance de son coeur: «Montons hardiment, et possédons ce pays-là, car certainement nous y serons les plus forts». Son coeur rempli des preuves de la bonté et de la fidélité de Dieu était armé contre

l'incrédulité et les murmures. Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent; et Caleb de même que Josué, servait l'Eternel son Dieu en intégrité» et en face de la lâcheté et de l'incrédulité des enfants d'Israël, — ennemis plus redoutables que les fils de Hanak, — il leur déclare que: «l'Eternel est avec nous». C'est pour cette raison que Caleb occupa une place différente de celle de ses frères qui montèrent avec lui pour reconnaître le pays (Nombres 13; 14: 10).

Dans les dispensations de Dieu envers son peuple il arrive souvent que Dieu, après avoir donné la promesse, envoie l'épreuve. Les souffrances du désert, sa discipline, ses leçons, interviennent. Caleb dut errer avec les rebelles Israélites, supporter avec eux leurs humiliations; il vit leurs hommes de guerre tomber et mourir l'un après l'autre, il vit l'Eternel déshonoré par son peuple; — il souffrit de les voir négliger la circoncision et la Pâque et gémit de voir les idoles qu'ils portaient avec eux; mais la promesse le soutenait, son regard était fixé sur elle: elle brillait au-dessus du triste désert, elle éclairait sa route, elle dirigeait sa vie; son âme était élevée au-dessus du désert, ayant trouvé son trésor dans la terre promise.

Il avait foulé cette terre une fois précédemment, et par la foi se l'était appropriée. Il savait que c'était un pays excellent, et que le Dieu de grâce qui avait donné un tel pays au peuple en qui il prenait son plaisir, l'y conduirait aussi. Il n'avait pas oublié la saveur des premières grappes de raisin, ni la fertilité de la vallée d'Escol. Le feu de son amour, qui avait été allumé en ce premier jour, brûlait encore en lui.

Son intégrité de coeur n'avait nullement souffert par l'attente de l'accomplissement de la promesse, ni par les épreuves ou les espérances momentanément déçues.

Sa force non plus n'avait pas diminué, car à quatre-vingt-cinq ans ce noble soldat était encore aussi fort pour la guerre que quarante-cinq ans auparavant. Jetant un regard en arrière sur sa rude carrière dans le désert, il dit: «Or, maintenant voici, l'Eternel m'a fait vivre selon qu'il en avait parlé; il y a quarante-cinq ans que l'Eternel prononça cette parole à Moïse».

Il se confiait en Dieu pour lui-même et pour ses enfants, et pas une seule des paroles de l'Eternel ne tomba à terre! Ami chrétien, plût à Dieu que nos coeurs fussent fidèles et forts comme celui de Caleb! Ne laissons pas les murmures ou l'agitation de nos alentours éloigner nos âmes de la grâce du Seigneur. Nous avons la discipline à subir, non seulement pour nous-mêmes — pour éprouver nos propres coeurs, — mais aussi en communion avec la famille de Dieu en général. Si nous marchons pendant un certain temps dans le désert nous verrons «des hommes de guerre» tomber à nos côtés. Les uns sortiront des rangs, des autres retourneront au monde, d'autres feront cause commune avec l'adversaire; mais qu'aucune de ces épreuves n'éloignent nos coeurs de notre Dieu. L'Eternel est notre force, son secours ne fait jamais défaut: si nous demeurons en sa présence, il sera avec nous tout le long du chemin.

Le fait que Caleb pouvait jeter un regard sur le passé en face du présent, était une preuve certaine que son coeur ne le condamnait point et qu'il demeurait dans la force de Dieu. Ce n'était pas en doutant qu'il avait dit: «Peut-être que l'Eternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Eternel en a parlé», — mais en réalisant la nécessité d'avoir la force et la présence de l'Eternel, afin de pouvoir obéir à sa parole. La précieuse promesse: «Le Seigneur ton Dieu sera avec toi partout où tu iras», donnait de l'énergie à sa force. Le bon plaisir que l'Eternel prenait en son peuple, lui donnait force et courage vis-à-vis des géants et de leurs grandes villes fortes.

Il arrive parfois que le chrétien qui a été longtemps au service du Seigneur, oublie presque que Dieu seul est sa force et le «peut-être que l'Eternel sera avec moi» se change en une orgueilleuse confiance en soi-même: «Je sortirai et me tirerai de leurs mains, comme les autres fois» (Juges 16: 20).

L'Eternel récompensa la confiance que Caleb avait en lui: «Caleb prit Hébron et déposséda de là les trois fils de Hanak» (chapitre 15: 14).

Nous avons en Caleb un noble exemple des plus belles qualités d'un soldat chrétien: un coeur intègre, une force toujours la même, une constante dépendance.

«Et Josué le bénit». Son âme, sans doute, fut touchée par les paroles de Caleb.

Cette parole se termine par une sorte d'actions de grâces. «Et le pays fut tranquille sans avoir la guerre». La fidélité mérite le repos. «Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur». Caleb eut sa portion dans le grand héritage de Juda.

La prière en commun

ME 1870 page 125

Lisez Matthieu 18: 19, 20; Actes des Apôtres 4: 23-31; 12: 5

La prière!... voilà un sujet d'une bien grande importance et sur lequel il vaut la peine de méditer. Ce n'est pas cependant que ce qui en est dit dans la Parole soit difficile à entendre; au contraire, ce qu'elle enseigne sur ce point est simple et à la portée des petits, des enfants. C'est peut-être pour cette raison que les frères ne sont pas prodiges d'écrits sur la prière. Dans les lignes suivantes, mon but principal n'est pas de donner un enseignement sur la prière, mais bien de nous exciter à prier; car ma conviction est que ce qui nous manque à cet égard, c'est beaucoup moins le savoir que le faire, moins la théorie que la pratique. Nous *savons* très bien, par exemple, que la Parole nous exhorte à prier sans cesse, à prier en tout temps, par toutes sortes de prières; et nous *comprendons* à merveille ces exhortations; mais prions-nous ainsi? Le savoir et le faire sont-ils toujours chez nous en harmonie, dans de bons et honnêtes rapports? Il y a assez de droiture parmi nous pour reconnaître qu'à cet égard nous manquons tous plus ou moins.

Il est question dans l'Écriture de la prière *individuelle* et de la prière *en commun*. C'est seulement de cette dernière prière que je désire entretenir un instant mon lecteur. Les passages, notés en tête de ces lignes, nous parlent précisément de la prière en commun, et il me semble qu'ils sont bien propres à nous en faire sentir l'importance et à nous encourager à prier ensemble.

En Matthieu 18, nous avons deux promesses distinctes: «Où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux», dit le Seigneur. Grâce à Dieu, l'attention des frères a été fortement attirée sur cette promesse; ils s'y sont attachés et ils ont bien fait, car elle a une importance qu'on ne peut exagérer; elle est vraiment la ressource des fidèles dans ces jours fâcheux où la faiblesse et la confusion sont si générales. Mais à côté de cette si précieuse promesse, il y en a une autre qui ne l'est guère moins et que nous ne devons pas négliger: «*Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle leur sera faite par mon Père qui est aux cieux*». L'importance de ces paroles ne peut échapper à personne. On est tout étonné, au premier abord, de la grandeur de cette promesse; on lit et relit en se demandant si l'on a bien compris, s'il faut prendre les paroles du Seigneur à la lettre; mais on finit par être convaincu, si l'on est droit, qu'il faut recevoir cette promesse avec la même simplicité que celle qui l'accompagne, sans l'amoindrir, sans y rien retrancher, car c'est de la même bouche fidèle qu'elle est sortie et dans le même moment.

Il est vrai qu'une sorte de *condition* est attachée à l'accomplissement de chacune de ces deux promesses. Il est certain, par exemple, qu'il faut que les deux ou trois *soient réunis au nom de Jésus*, pour que sa présence soit avec eux; si un autre motif les rassemble, ils

n'ont pas le droit de compter sur l'accomplissement de cette promesse. Il est certain aussi que cette même condition est attachée à l'accomplissement de l'autre promesse; c'est-à-dire que, si ce n'est pas le nom de Jésus qui rassemble ceux qui prient en commun, ils ne peuvent pas légitimement s'attendre à ce que ce qu'ils demandent leur soit donné. En outre il y a cette autre condition: «*Si deux d'entre vous sont d'accord*». Nous avons à rechercher cet accord; mais nous n'y arriverons pas avant d'avoir la *foi en la promesse elle-même*. On ne peut jamais s'accorder pour faire ensemble une chose au succès de laquelle on ne croit pas. Croyons-nous donc, frères, que si deux ou trois s'accordent pour demander une chose quelconque elle leur sera donnée? S'il en est ainsi; si nous avons cette foi en commun, nous serons bientôt d'accord pour demander à Dieu une infinité de choses que par cela même que nous sommes chrétiens, nous savons être bonnes et selon la volonté de Dieu. Qui ne dira pas son Amen, par exemple, à une prière qui demandera que Dieu soit glorifié dans les siens — que les affligés soient consolés — les égarés ramenés — les ouvriers dirigés, encouragés — les pécheurs convertis etc. etc.?

Les deux passages des Actes, notés ci-dessus, nous montrent quelques chrétiens *priant ensemble, s'accordant* pour demander une chose à Dieu. Nous y voyons en outre que ce qu'ils demandent leur est accordé; de sorte que la promesse du Seigneur, en Matthieu 18, est véritablement démontrée, confirmée par ces exemples. Nous serions donc absolument sans excuse, si nous négligions de nous prévaloir de cette grande promesse et d'imiter ces exemples. Cette promesse!... l'estimons-nous à sa juste valeur? Nos coeurs s'y attachent-ils avec assez de puissance? — Nous comptons sur la promesse faite aux deux ou trois réunis au nom du Seigneur, et en cela nous faisons bien, très bien; mais pourquoi ne compterions-nous pas avec la même assurance sur l'autre promesse, sortie de la même bouche? L'une est-elle moins certaine, moins positive, ou moins importante que l'autre?

Ah! l'incrédulité! l'incrédulité! voilà bien ce qui nous affaiblit! Nous ne recevons pas avec assez de simplicité les simples paroles du Seigneur; nous ne savons pas tirer parti de la position dans laquelle la Grâce nous a placés; nous prions ensemble, cela est vrai, mais non pas toujours avec cette pleine assurance de foi et de confiance que ce que nous demandons nous sera fait. Or comme Jacques le dit: «Si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné; *mais* qu'il demande avec foi, ne doutant nullement; car celui qui doute est semblable au flot de la mer agité par le vent et jeté çà et là; or que cet homme-là ne pense pas qu'il recevra *quoi que ce soit du Seigneur* (Jacques 1). *Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, je le ferai*». C'est *tout*, ou *quoi que ce soit*; c'est *tout* ou *rien*, selon qu'on prie avec foi ou en doutant, et cela est vrai de la prière en commun comme de la prière individuelle.

Ce que nous sommes en droit d'affirmer, c'est que Dieu est fidèle et qu'il exauce toujours la prière que deux ou trois s'accordent à lui présenter; mais il est bon de rappeler ici que Dieu exauce à sa manière, selon ses pensées, selon sa sagesse et la parfaite connaissance qu'Il a de toutes choses. Nos vues et nos pensées relativement aux choses

que nous demandons sont étroites, bornées, imparfaites; il n'en est pas ainsi des pensées de Dieu: Il voit de loin, Il embrasse d'un seul regard toutes les circonstances d'une âme, d'une assemblée, même de toutes les assemblées et du monde entier. Seul donc, Dieu connaît d'une manière absolue et parfaite ce qui est bon à chacun et à tous; et seul par conséquent il fixe avec sagesse le moment favorable pour accorder la demande qui lui est faite. Voilà un père et une mère qui demandent, avec instances et dans le plus parfait accord, la conversion de leur enfant; et malgré ces prières l'enfant s'enfonce toujours plus dans le borborygme. Si Dieu jugeait et pensait comme ce père et cette mère, c'est incontinent, immédiatement, qu'Il répondrait; mais ses pensées ne sont pas nos pensées et ses voies ne sont pas nos voies. Nous ne savons pas pourquoi Il tarde; mais Lui le sait; et notre affaire est d'attendre dans la confiance et la patience, priant toujours sans douter, car celui qui a fait la promesse est fidèle.

Et puisqu'il s'agit de la prière en commun, c'est-à-dire, en général, de la prière dans les assemblées, je me permettrai de dire quelques mots sur une pensée que j'ai souvent entendu exprimer: On parle de la prière comme d'un *don* que quelques-uns possèdent et que d'autres ne possèdent pas. Il est clair qu'il ne peut être question que d'un prétendu don de prier en public à *haute voix*; car on ne conçoit pas un chrétien ne priant pas du tout, faute de don; mais on trouve beaucoup de frères qui ne prient jamais à haute voix dans les assemblées parce que, dit-on, ils n'ont pas ce don-là. Or cette pensée est fautive et dangereuse. Elle est fautive, car elle ne peut être justifiée par la Parole; elle est dangereuse par les conséquences qui en découlent. Si la prière n'est pas un don, prier dans une assemblée ne peut pas être l'exercice d'un don. On ne prie pas dans l'assemblée pour l'enseigner ou l'exhorter, et cependant combien de prières paraissent ne pas avoir d'autre but! Qui n'a pas entendu des propos comme celui-ci: «Un tel a fait une bonne prière»? Oublions-nous donc que lorsque nous sommes réunis, ce n'est pas «un tel» qui prie, mais l'assemblée? Trouvons-nous, en Actes 12, que Jean ou Jacques ou André aient bien prié? Nullement! Mais nous y trouvons que l'ASSEMBLÉE faisait d'instantes prières à Dieu pour «Pierre». C'est l'Assemblée qui priait, et non Jean ou Jacques; la prière, là, n'était pas un acte individuel, mais un acte collectif; ce n'était pas l'exercice d'un don; c'était une assemblée, composée de plusieurs individus réunis au nom de Jésus, tous d'accord, n'étant qu'un coeur, qu'une âme, pour demander une seule et même chose!

Si celui qui prie le fait dans le but d'instruire, d'édifier ou d'exhorter l'assemblée, la prière est, je crois, une chose manquée, quand bien même celui qui prie arracherait par sa ferveur ou son éloquence des larmes de tout l'auditoire. Si faisant partie d'une assemblée, je dis: «un tel a bien prié, il a édifié l'assemblée», mon langage dénote que je considère la prière comme un don, comme l'exercice d'un don auquel je ne participe pas. *J'ai écouté* prier, j'ai joui de la prière, j'en ai été édifié, mais... je n'ai pas prié moi-même, l'assemblée n'a pas prié, c'est «un tel»!

N'est-ce pas aussi à cette fautive vue (que la prière est un don), qu'il faut attribuer, du moins en partie, deux maux dont souffrent bien des assemblées? Je veux parler des prières

trop longues et du nombre trop restreint de frères qui prient à haute voix dans les assemblées. Ceux qui prient habituellement, ne sont-ils pas excités à le faire *longuement*, par ce fait qu'ils savent très bien que le nombre est petit de ceux qui prient à haute voix? Encore si dans ces longues prières, on ne trouvait que des actions de grâces et des demandes simplement faites; mais combien souvent à ces choses excellentes, ne se mêle-t-il pas une sorte de méditation, l'exposition, peut-on dire, de certaines vérités, très précieuses, il est vrai, mais qui ne constituent ni une demande, ni une action de grâces (*)?

(*) Ceux qui prient ou croient prier ainsi oublient une chose de toute importance, savoir, que prier dans une assemblée, c'est être la bouche de cette assemblée pour parler à Dieu; pour lui dire: «Nous te bénissons», ou «Nous te demandons». C'est donc méconnaître le caractère ou la nature de ce ministère que de s'en servir, disons mieux, d'en abuser pour exposer des doctrines, pour enseigner (est-ce qu'on enseigne Dieu?), pour développer quelque point traité ou omis dans la méditation de la Parole qui a précédé. Aussi est-il parfois impossible à plusieurs de mettre leur Amen à cette contrefaçon de la prière. Disons encore un mot sur une lacune, qui se fait, hélas! remarquer dans certaines assemblées et dont nous avons à nous humilier profondément. Je veux parler de l'absence trop fréquente de toute intercession dans les réunions de culte. Nous sommes là réunis comme frères pour rompre le pain, pour annoncer la mort du Seigneur, et aussi pour rendre témoignage à cette vérité que nous, qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain; et souvent, après le culte proprement dit terminé, aucune voix ne s'élève en faveur de nos membres, de nos frères, avec lesquels nous venons de reconnaître que nous sommes un seul corps; aucune intercession pour ceux d'entre eux qui souffrent, qui sont dans l'affliction, dans les difficultés, dans les combats ou dans les pièges de l'Ennemi! En serait-il ainsi dans un repas de famille dont quelques membres seraient éloignés, ou absents par la maladie? Est-ce qu'on les oublierait? Mes frères, que faisons-nous donc, en pratique, de l'unité du corps, de la solidarité, de la sympathie? — Qu'on nous comprenne bien: nous ne voudrions pas que la prière d'intercession devint une forme ou une formule, une liturgie, une affaire de remplissage; nous aimerions mieux qu'il n'y en eût point, s'il devait en être ainsi; mais nous voudrions qu'elle fût toujours un besoin senti et pressant pour nos coeurs en communion avec tous nos frères, et qu'ainsi nous prissions au sérieux la recommandation de l'apôtre de prier «pour tous les saints». En tous cas, l'absence d'intercession témoigne d'une grande misère spirituelle, de peu de communion avec les pensées du Seigneur, de peu d'intérêt pour l'Eglise de Dieu et de peu d'amour fraternel: c'est une déplorable disparate avec ce qu'on est venu faire et proclamer à la table du Seigneur, et il est, à la fois, triste et humiliant de sortir d'une assemblée de culte où l'intercession a fait défaut. Relisez sur ce sujet important les pages 117 à 119 du précédent numéro, et Dieu veuille en appliquer, avec la puissance du Saint Esprit, toute la vérité à nos consciences et à nos coeurs. Nous en avons besoin. (Note de l'Editeur)

Quoi qu'il en soit les frères qui prient à haute voix ont à prendre garde à ne pas trop prolonger, à ne pas s'imaginer qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup. Pourquoi un frère, qui n'aurait qu'un désir à exprimer, qu'une demande à présenter, ne le ferait-il pas, même dans une seule phrase?

En effet, lorsqu'un petit nombre de frères prient à haute voix dans les assemblées, la prière tend à dégénérer et à perdre son caractère; et une foule de besoins sont négligés et

ne sont pas présentés à Dieu. Cela est facile à comprendre: tel besoin est mieux connu par tel ou tel frère, et plus particulièrement sur son coeur, que sur celui de tel ou tel autre; et si celui qui a une connaissance spéciale du besoin se tait, sous prétexte qu'il n'a pas le don de prier en public, le besoin sera négligé. Est-il nécessaire d'ajouter qu'en parlant ainsi, je n'ai nullement la pensée que tous les frères soient appelés à prier dans les assemblées et doivent le faire. Si quelqu'un ne peut pas prier avec l'intelligence et de manière à ce qu'il soit compris et que l'assemblée puisse dire amen, qu'un tel se taise, selon 1 Corinthiens 14. Si j'appelle l'attention sur ce point, c'est parce que je suis convaincu que beaucoup de frères qui pourraient prier avec intelligence et être compris ne le font pas et que c'est là une perte très regrettable.

Au reste, comme je l'ai dit, mon but avant tout est de nous exciter et de nous encourager à *prier ensemble*. Si nous pensons aux besoins, ils se présentent nombreux et pressants; et la Parole est là, d'un autre côté, qui nous dit de présenter tous ces besoins à Dieu en priant avec foi sans douter: «Je vous dis encore que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle leur sera faite par mon Père qui est aux cieux; car où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux».

Extrait d'une méditation

Luc 23: 38-46 ME 1870 page 134

Dans ce monde il y a toutes sortes de misères; mais ce n'est pas le monde comme Dieu l'a fait, quoique les philosophes cherchent à tout expliquer, soit pour justifier Dieu, soit pour le blâmer. Il est étonnant de voir parfois les efforts qu'ils font pour démontrer que le mal est bien. Cela est plus ou moins bon dans un salon; mais s'il s'agit de traverser ce monde, on sent bien que le mal y est. — Mais Jésus est venu au milieu de tout ce mal. On peut pleurer ses morts, mais on ne peut les ressusciter. Or Jésus est la guérison à tous ces maux. Il pouvait envoyer ses disciples ressusciter les morts. Tous les maux, il lui suffisait d'un mot pour les chasser. Mais il y avait une autre chose; l'homme ne voulait pas Dieu si près de lui. Il pouvait sentir le besoin du bien; mais il était tellement habitué au mal que quand Dieu présente Christ, l'homme ne le veut pas. Allez voir si les jeunes gens veulent Christ? un peu de parure, un peu de misérable argent, des plaisirs... et je ne parle pas de personnes qui ouvertement le rejettent; mais quoi qu'il en soit le coeur est loin de Dieu. — Le coeur veut aller son train, mais où va-t-il? il n'en sait rien. — Or un vrai chrétien sait où il va; nous Lui serons semblables. Quel bonheur que d'avoir la révélation au milieu d'un monde si plein de ténèbres pour ceux qui ne l'ont pas.

Le passage que nous avons sous les yeux présente d'une manière très claire ce que Dieu a fait pour nous avoir dans le paradis. Il faut deux choses pour être là; il faut être né de nouveau; mais cela ne donne pas la justice, au contraire, la nouvelle nature fait que je suis mécontent de tout. Je ne fais pas ce que je veux et Dieu est saint;... Il ne veut pas le péché et moi j'en ai;... nous ne pouvons donc pas être ensemble. Voilà le sentiment que donne la nouvelle nature. — Je ne veux pas le mal et il est en moi. — La volonté renouvelée ne peut pas donner la justice; mais l'oeuvre que Christ a faite donne la paix. L'oeuvre de Christ a été faite à la croix et non pas en nous, et elle est parfaite pour nous. — Il n'y a rien dans l'homme, du fait que Christ s'est fait homme; c'était pour mourir pour nous.

Christ s'était tellement humilié qu'un misérable brigand pouvait l'insulter. Il avait renoncé à toute gloire et s'était abaissé jusqu'à la mort de la croix, c'est la dernière place dans ce monde. Il ne s'est jamais sauvé lui-même, et cela est si vrai qu'on le lui reproche en lui disant: «qu'il se sauve lui-même et nous aussi». — Si quelqu'un me fait du mal, me calomnie; point d'excuses. L'égoïsme juge du mal d'après le mal qu'il en reçoit; mais on peut calomnier Dieu et être même un honnête homme.

Nous trouvons deux choses dans l'exemple du brigand converti: il y a premièrement une oeuvre faite en lui mais il y en a aussi une faite pour lui. C'était un pauvre malheureux, nous ne sommes pas des brigands, la bonne providence a pu nous garder. Si j'avais été élevé avec des voleurs, probablement j'aurais été voleur. Mais ce n'est pas l'éducation qui change la nature, Christ n'est toujours rien pour le coeur. Mais voyez la pécheresse de Luc

7, pleurant aux pieds de Jésus! elle avait aperçu que l'amour de Dieu était là; tandis que le pharisien, qui avait invité Jésus pour savoir ce qu'il était, pense que si Jésus était prophète, il saurait qui est cette femme. Le pharisien était l'honnête homme et la femme était la plus misérable de la ville; mais l'intérieur était différent. Elle s'attache à Jésus; mais le pharisien est plus aveugle, car la propre justice endurecit la conscience. Ce n'est pas que le péché soit une bonne chose que Dieu nous garde de le justifier; mais la conscience de cette femme était atteinte.

Il y a donc une oeuvre de Dieu faite dans le brigand, il sent ses fautes sans excuses et devient prédicateur, disant à son compagnon: Arrête-toi; — pour nous, nous sommes pendus justement. Quand la conscience est réveillée, on dit nous, on ne pense pas aux fautes d'autrui, mais aux siennes propres. Le brigand avait la crainte de Dieu, il est sincère et confesse ses péchés, et il se porte garant pour Jésus: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Il répond de toute la vie de Jésus, sans l'avoir connu. C'est le cas du chrétien, il se porte garant du Seigneur Jésus, comme étant parfait dans sa nature et dans sa vie.

Le brigand connaissait donc un homme parfait, il dit: *Seigneur!* Quelle apparence y avait-il qu'il fût Seigneur? Tous l'outragent et ses disciples le laissent. Mais le brigand voit à travers le voile, il le discerne comme Roi. Quand tous crient: «Crucifie-le», et que ses disciples l'abandonnent, le brigand dit: «Souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne»! Avez-vous un coeur comme ce brigand? Dites-vous *Seigneur*, au milieu de ce monde? ou bien avez-vous honte de Jésus? On n'aura pas honte d'une fausse religion, pas même des idoles; mais on a honte du Christ, même les chrétiens; c'est terrible, et c'est terrible parce que c'est vrai. Or le brigand confesse Jésus quand tous lui tournent le dos. L'âme qui est enseignée de Dieu goûte la bonté de Jésus, ensuite elle le confesse et se recommande à lui. Il viendra dans son règne bien que tous le rejettent, et toute langue confessera que Christ est le Seigneur. Vous souvenez-vous de Jésus dans ce monde? Pensez-vous à lui plaire malgré tout?

Le brigand peut manquer de lumière; mais il demande selon sa lumière et il est certain de son affaire. Jésus lui répond: «Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis». Il y a bien une oeuvre faite en lui, mais il y en a une faite pour lui qui le rend propre à être le compagnon de Jésus dans le paradis.

Ce ne sont pas nos petits progrès qui nous qualifient pour le paradis. On se plaindra de soi, disant: J'aime la Parole, j'aime les frères, mais je vois tant d'égoïsme en moi... On fait très bien de se juger; mais si l'on avait la paix par ce moyen, on serait content de soi; au lieu que c'est par la seule offrande de Christ que nous avons une conscience parfaite. Par son oeuvre il nous rend parfaits pour toujours. Si je suis occupé de moi, je n'ose pas me croire justice de Dieu en Christ. C'est comme un pauvre homme, habitué à porter un mauvais habit, si on lui en donne un neuf, il aura honte de le porter. Christ a bu la coupe de la colère, et il a fait la paix. Il faut bien qu'il y ait une oeuvre dans le coeur; mais quand il s'agit d'aller dans le paradis, il faut l'oeuvre que Christ a faite. Lui peut dire au brigand: «Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis». Nous voyons Jésus à la croix après qu'il a

fait le bien partout. Quelle part avons-nous à la croix? Nos péchés,... c'est humiliant, mais c'est heureux; que si nos péchés sont là, ils sont tous ôtés. Cela s'est-il fait en frappant Christ? — Oui. — Christ s'est-il donné lui-même? — Oui. — Nos péchés n'y ont pas manqué; mais le sang n'y a pas manqué non plus, et Il a ôté nos péchés. La chose est parfaitement acceptée, et Christ est assis à la droite de Dieu. Dieu a dit à Christ en vertu de ce qu'il a fait: Assieds-toi là! Si tous vos péchés ne sont pas ôtés, ils ne le seront jamais, car il n'y a pas un autre Christ pour venir mourir.

L'oeuvre était tellement faite que Jésus prend ce pauvre brigand et le mène avec lui au ciel. S'il s'agit d'aller au ciel, ce n'est pas une affaire de progrès, le brigand ne peut en faire; et il est certainement au ciel. — Il est important, certes, pour le chrétien de faire des progrès, il faut ressembler à Christ; mais tout chrétien est propre pour le ciel. Il nous a rendus capables d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière. Que chaque jour on juge davantage le péché; c'est très important; mais il ne peut y avoir de progrès que lorsqu'on est établi dans la justice, — je parle des âmes exercées. Sans la sanctification personne ne verra le Seigneur! c'est très bien; mais si vous cherchez la justice par la sanctification, vous n'avez pas Christ. Quand je suis sûr d'entrer au ciel, alors je cherche la sanctification. Quand je suis établi dans la justice, que j'ai l'assurance du salut; alors j'ai besoin de sainteté. C'est le besoin de la nouvelle nature. Je suis enfant, il faut que je me conduise comme un enfant; mon Père est si bon!

Christ a fait une oeuvre entre lui et son Père, et cette oeuvre est faite pour nous. Nous sommes justifiés par la foi, Christ est assis à la droite de Dieu; il n'est donc plus question de nos péchés. Croyez-vous de pouvoir ajouter quelque chose à l'oeuvre de Christ? Essayez! — Quand une âme est convaincue de son impuissance, elle dit: Mes péchés, pour lesquels j'aurais dû être condamné, Christ les a portés! — En face du tribunal du Christ, je dis: Voilà l'homme qui a effacé tous mes péchés, il ne peut me les imputer, ce serait juger son oeuvre. Naturellement je parle des vrais croyants Mais ce n'est que quand nous sommes vraiment convaincus de péché, que nous pouvons avoir le péché en horreur, et Dieu ne veut pas panser la plaie de son peuple à la légère.

Avez-vous la paix en pensant au jugement? Si cela n'est pas, il y a en vous quelque chose de mauvais; vous ne vous êtes pas soumis à la justice et vous gardez quelque chose entre vous et Dieu. Mais celui qui s'est soumis à la justice de Dieu a la paix. Si l'on manque par négligence, Dieu disciplinera; mais cela ne change rien à notre position.

Que Dieu nous donne de voir en Christ ce que ce brigand y a vu, et d'être ainsi en paix et en joie devant Dieu qui nous a sauvés.

Extraits

ME 1870 page 139

Nous désirons dépendre de Lui journallement; c'est une position bien douce et bénie où l'on peut faire l'expérience de son amour en détail. C'est là que les soins de cet amour et de sa bonté se multiplient d'une manière bien douce pour le coeur.

Le Seigneur aime à entrer dans une relation journalière avec les siens, et aime à les enseigner dans l'amour. Ce n'est pas selon son coeur d'enseigner par la discipline, quoiqu'Il le fasse toujours dans son amour, parce qu'alors Il n'a pas l'occasion de nous montrer sa tendresse dans tous les soins minutieux qu'Il prend de nous, comme envers des enfants dociles et humbles. Ce n'est que là, du reste, que nous apprenons à connaître ce qu'est Dieu et ce qu'est Jésus, nous y faisons l'expérience de son amour et de sa grâce; douce expérience faite avec Jésus dans le secret; le coeur est gagné à Lui par la communion habituelle avec Lui-même dans son amour; alors conduits avec tendresse nous connaissons son coeur, et le chemin du désert s'aplanit, parce que nous y sommes avec Jésus, et à la suite de Jésus — nous avons avec nous Celui qui est la sagesse même, et qui a toute puissance dans le ciel et sur la terre, qui nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption. Il ne peut rien manquer dans une position et une relation aussi bénies. Quand nous sommes arrivés à Christ Lui-même, le coeur trouve en Lui une réponse parfaite: premièrement, à notre état misérable comme pécheurs perdus et coupables; ensuite à tous nos besoins pour la traversée du désert. Il est tout pour nous; que pourrait-on nous donner de plus? — Nous sommes unis à Jésus ressuscité et glorifié à la droite du Père, comme aussi nous avons été unis à Lui dans sa mort, et par conséquent délivrés de nous-mêmes; de notre nature de péché par le moyen de la mort. Quelle grâce! plutôt à Dieu que nous connussions davantage la puissance de cette vérité, qui nous sanctifie, nous met à part pour Lui dans ce monde, nous affranchit et nous fait ses témoins à la gloire et à la louange de son beau Nom.

ME 1870 page 160

Il faut que l'oeuvre soit de Dieu, pour qu'il y ait un résultat réel et durable; autrement ce ne serait que du foin, du chaume qui sera entièrement consumé au jour de l'épreuve. Il faut que Christ soit dans le coeur, autrement on ne possède rien que de la vanité; en Lui il y a paix et joie, une joie inexprimable par la présence du Saint Esprit et de Christ Lui-même dans le coeur. Tout est réuni pour nous dans sa précieuse personne, en sorte que nous nous glorifions en Lui; donc Il est pleinement suffisant pour répondre à tous les besoins. Je ne nie pas qu'Il ne puisse employer des moyens pour cela, mais ce qui est reçu directement a plus de saveur, plus de puissance pour mettre nos pieds dans le chemin de Jésus, sur ses traces, à travers le désert, et nous faire avoir part à sa réjection. Posséder sa pensée dans

un monde christianisé est une chose de toute importance; c'est l'unique moyen d'être gardés de la corruption religieuse qui a envahi toute la chrétienté, d'être gardés essentiellement pour Lui dans ce monde, comme des témoins vivants de ce qu'il est Lui-même, dans une communion habituelle avec Lui, prenant ainsi sa ressemblance par la contemplation de Lui-même, et dans la douceur d'une intimité inexprimable pour le coeur.

ME 1870 page 340

Combien les circonstances difficiles de cette vie nous font apprécier le bonheur que nous avons de Lui appartenir, d'être les objets de son amour, de sa bonté, de sa grâce, et des soins de cette grâce, et enfin de l'assurance que nous allons voir Jésus, Celui dont nous aurons un peu fait l'expérience ici-bas, dans la faiblesse, il est vrai, mais toutefois en goûtant son amour et sa grâce réellement et en connaissant ainsi son adorable Personne, de manière que, malgré la faiblesse, nos coeurs s'attachent à cette Personne qui devient ainsi notre tout ici-bas en l'attendant; ainsi ce n'est plus le monde, ni le moi qui sont notre objet, mais Christ lui-même, le Fils béni du Père; on est heureux ainsi dans ce petit bout de chemin que nous faisons dans ce pauvre monde avec un tel objet; on peut souffrir, c'est vrai, dans une bien petite mesure, comme Lui y a souffert, si nous sommes rendus conformes à sa mort; mais on est en paix, parce que, du côté de Dieu, tout est lumineux; le ciel nous est tout grand ouvert, et nous savons que nous allons y trouver Celui qui nous aime pour être toujours avec Lui et semblables à Lui dans la gloire; quelle grâce!

Qu'est-ce que l'Eglise et quel est notre devoir actuel?

ME 1870 page 141 Darby J.N.

Je reconnais pleinement qu'il y avait une certaine organisation dans les temps apostoliques et scripturaires; mais j'affirme que ce qui existe maintenant n'est point du tout l'organisation selon l'Ecriture, mais une invention humaine seulement, chaque secte s'arrangeant elle-même selon ses propres convenances, en sorte que, comme corps extérieur, l'Eglise est ruinée; et quoiqu'on puisse jouir de beaucoup de choses qui appartiennent à l'Eglise, je crois, d'après l'Ecriture, que la ruine est sans remède, et que l'église professante sera retranchée. Je crois qu'il y a une chrétienté professante extérieure, tenant une place des plus importantes et des plus responsables, et qui sera jugée et retranchée à cause de son infidélité (*).

(*) Comp. Romains 11: 29; 1 Pierre 4: 1 et suivants; 2 Thessaloniens 2: 3; Apocalypse 3: 16.

Le véritable corps de Christ n'est point cela. Il se compose de ceux qui, par le Saint Esprit, sont unis à Christ, et qui, lorsque l'église professante sera retranchée, auront une place avec lui dans le ciel. Est-ce que l'anglicanisme ne confond pas ces deux choses, lorsqu'il dit: «Le baptême dans lequel j'ai été fait membre de Christ, enfant de Dieu et héritier du royaume des cieux?» Mais l'Eglise, telle que nous la trouvons dans l'Ecriture, était extérieurement un corps uni et organisé: les chrétiens étaient une certaine classe de personnes, connue comme telle sur la terre, et il y avait dans chaque localité des anciens établis pour gouverner et pour surveiller, du moins parmi les églises des gentils, car nous ne voyons pas, d'une façon aussi claire, qu'il y ait eu au milieu des Juifs des charges régulièrement établies. Il n'y avait qu'une Eglise, une Assemblée formant un tout, et dans chaque localité un corps avec ses anciens, «l'église de Dieu» dans ce lieu là, une seule église réellement dans le monde entier, visiblement, extérieurement une. Si, de son temps, Paul avait adressé une épître à l'assemblée de Dieu qui était à tel ou tel lieu, il n'y aurait pas eu de difficulté pour savoir à qui la lettre appartenait. Si une épître portait la même adresse maintenant, où trouver le corps qui devrait la recevoir? La lettre tomberait au rebut. L'idée d'être *membre d'une église* est une chose inconnue à l'Ecriture: l'Ecriture parle de membres de Christ, parties d'un seul corps, une «main», un «oeil», etc.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y eût point d'organisation dans ce temps-là. Il y avait une organisation, mais il n'y avait pas, comme de nos jours, nombre de sectes volontairement constituées. L'organisation de Dieu est perdue dans le monde; elle a été supplantée, pendant des siècles, par le papisme. Des hommes se sont soustraits aux horreurs de celui-ci, chacun dans sa propre direction. D'abord il y eut des églises nationales, formées par le magistrat civil, — chose inconnue avant la Réformation; puis, lorsqu'on eut reconnu que ce système n'était pas scripturaire, il surgit d'innombrables sectes, dont chacune s'organisa à sa manière et eut ses membres. C'est cette sorte d'organisation, entièrement contraire à

l'organisation qui est scripturaire, que nous rejetons; et nous ne prétendons pas recommencer l'Eglise et la fonder de nouveau; mais nous croyons que l'Ecriture nous donne toutes les directions nécessaires pour ces derniers et fâcheux jours de ruine générale, dans lesquels nous nous trouvons et qui sont si clairement annoncés dans le Nouveau Testament. Il y a, dans toutes les dénominations, des saints dispersés, qui ont «la foi des élus de Dieu». Mais Christ s'est donné lui-même pour «rassembler en un» les enfants de Dieu qui étaient dispersés (Jean 11: 52). Pourquoi sont-ils dispersés maintenant? Ils devaient être «UN» afin que le monde crût (Jean 17: 20, 21). Aujourd'hui, ils sont l'objet du mépris des hommes à cause de leurs divisions. L'Eglise, comme corps responsable sur la terre, est en ruine. Ses organisations, car il y en a plusieurs, ne sont pas de Dieu. Paul ne pourrait pas, *en tout lieu*, appeler les anciens de l'Eglise et leur dire: «Le troupeau sur lequel *le Saint Esprit* vous a établis surveillants» (Actes des Apôtres 20: 28). Là où un état de choses pareil existerait, je courrais joyeusement pour m'y soumettre. Je n'ai pas besoin de rappeler les chapitres 2 et 4 des Actes, quelque solennel qu'en soit le témoignage, pour montrer de quelle manière effrayante nous nous sommes écartés de notre premier état.

Lorsque le Saint Esprit descendit au jour de la Pentecôte, il forma l'Eglise en un seul corps. Le livre des Actes nous dit que le grand événement de ce jour-là fut le baptême du Saint Esprit promis; et nous apprenons par le chapitre 12 de la 1^{re} épître aux Corinthiens, que nous «avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps». Or, que ce corps fût un corps visible, publiquement manifesté et parfaitement uni, est évident, cela d'après le chapitre lui-même. L'un ne pouvait pas dire à l'autre: «Je n'ai pas besoin de toi». Si l'un des membres souffrait tous souffraient; si l'un était honoré tous se réjouissaient avec lui. Les dons variés étaient des membres divers de ce corps, le Saint Esprit distribuant ces dons à chaque membre individuellement «comme il lui plaisait»; et il y avait «diversités de services, mais le même Seigneur». Les dons étaient placés «dans l'Eglise», dans le corps tout entier. Il y avait des dons de guérison, de langues et d'interprétation de langues: tout cela sur la terre, car tous ces dons n'ont absolument aucun sens à moins d'être rapportés à l'Eglise ici-bas. Les personnes, individuellement, pouvaient disparaître, comme des soldats qui ont achevé leur service, et puis être remplacées par d'autres; mais l'armée restait, c'est-à-dire la seule Eglise, unie par un seul Esprit, le corps de Christ, en tant que manifesté sur la terre comme un tout ayant des apôtres, des prophètes, des aides, des gouvernements, des guérisons et des langues, selon qu'il plaisait au Saint Esprit. Ceci est incontestable. Quoi qu'il en soit advenu dans la suite, c'était l'institution de Dieu, le seul corps manifesté, avec ses dons ou ses membres divers.

Si l'on me dit que ce corps sera parfait, comme corps de Christ, dans le ciel, je l'admets et j'en bénis Dieu: je crois même que la fin du chapitre 1^{er} de l'épître aux Ephésiens montre qu'il en sera ainsi. Mais ce fait glorieux ne détruit pas ce que nous trouvons en 1 Corinthiens 12, qui nous montre le corps établi comme un seul corps connu et visible sur la terre. Si l'on me dit, d'un autre côté, que cette unité n'a pas duré, qu'elle n'a été que l'expression momentanée d'un pouvoir qui a disparu, je ne le nie pas quant au fait même, quoique, pour

ce qui est de l'unité extérieure, il ne soit guère vrai avant le milieu du troisième siècle, alors que les Novatiens surgirent du sein de la terrible corruption du corps professant, admise et décrite par Cyprien. Paul dit que le mystère d'iniquité «se mettait déjà en train» (2 Thessaloniens 2); que «tous cherchaient leur intérêt particulier et non les choses de Jésus Christ» (Philippiens 2). Il nous dit (Actes des Apôtres 20) qu'après son départ il entrerait des loups redoutables qui n'épargneraient pas le troupeau, et que des hommes pervers s'élèveraient aussi du milieu des disciples pour entraîner des disciples après eux. Aussi longtemps que l'énergie de l'apôtre resta, le mal, quoiqu'il existât, trouvait son remède et était arrêté; mais après que cette énergie eut disparu par la mort de l'apôtre, le mal devait éclater et s'introduire; car Paul ne connaît pas de succession apostolique, mais il savait que son absence ouvrirait la porte à l'activité du mal. Il nous annonce prophétiquement que, dans les derniers jours, il surviendrait des temps fâcheux, où il y aurait une forme de piété, reniant la puissance de la piété; et il veut que celui qui a des oreilles pour entendre «se retire» de telles gens. Mais le chapitre 12 de la 1^{re} épître aux Corinthiens, décrit parfaitement la constitution originelle de l'Eglise comme corps de Christ sur la terre, la constitution de Dieu. Si les choses ont changé, alors la constitution régulière et divine du corps de Christ sur la terre a disparu par le péché de l'homme: le loup est entré et a dispersé les brebis, parce que les bergers étaient des mercenaires. Que les saints ne soient pas troublés par ce que je dis ici, car personne ne pourra les ravir de la main du grand Berger; mais les brebis, envisagées comme un troupeau, ont été dispersées. Nous oublions que nous avons passé par les siècles ténébreux du papisme, par ces jours où la plus affreuse corruption, sur laquelle l'oeil du Dieu saint se soit jamais arrêtée, se couvrait du nom de l'Eglise de Dieu.

Mais, dira-t-on, qui donc peut affirmer que nous soyons arrivés aux derniers temps? L'apôtre Jean nous le dit: «Il y a maintenant plusieurs Antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure» (1 Jean 2: 18). Pierre aussi nous apprend que «le temps est venu, où le jugement doit commencer par la maison de Dieu» (1 Pierre 4: 17). Jude nous fait savoir qu'il était obligé d'écrire au sujet du mal qui s'était déjà introduit, c'est-à-dire au sujet des personnes mêmes qui, comme classe, seraient jugées par Christ à son apparition, comme des corrupteurs et des adversaires. Dans les sept Eglises, nous trouvons Christ jugeant l'état dans lequel les églises étaient tombées. L'Eglise s'est-elle améliorée depuis lors? Les ténèbres du moyen âge et le protestantisme divisé, incrédule et égaré, nous le disent assez!

Que les chrétiens non plus ne s'étonnent pas de ce que la chute ait commencé si tôt! Il en a toujours été ainsi. L'amour patient de Dieu a supporté et sauvé; il a même connu les «sept mille», que celui qui était assez fidèle pour s'en aller au ciel sans passer par la mort, n'avait pas su trouver (1 Rois 19: 18): mais l'état extérieur des choses était corrompu, et le temps était venu pour le jugement. La première chose que nous lisons au sujet de l'homme, après qu'il eut été placé dans le paradis, c'est le récit de sa chute. Aucun enfant ne naquit à Adam innocent. La première chose que nous apprenions au sujet de Noé, après

qu'il eut dressé l'autel d'actions de grâces, c'est qu'il tomba dans l'ivresse: les rênes du gouvernement, qui lui avaient été confiées, échappèrent de ses mains, et firent place au scandale, à la honte et à la malédiction. La première chose que nous trouvons, après que Dieu parla à Israël du milieu du feu, avant que Moïse fût descendu de la montagne, c'est qu'Israël fit le veau d'or: la loi dans son propre et vrai caractère ne parvint jamais jusqu'à l'homme; il l'avait déjà violée. Les tables de la loi furent brisées au pied de la montagne et n'entrèrent jamais dans le camp! Auraient-elles été à leur place à côté du veau d'or? Le premier jour de service, après leur consécration, les fils d'Aaron offrirent un feu étranger; et Aaron n'entra *jamais* dans le lieu très saint avec ses vêtements de gloire et de beauté (voyez Lévitique 16)!

Le premier fils de David tomba dans l'idolâtrie et le royaume fut ruiné. Le roi des gentils, auquel le pouvoir fut transféré, fit son image d'or et eut un coeur de bête, et tous les temps des gentils furent caractérisés par ce fait (Daniel 4).

Je ne doute pas que tout ce que nous venons de rappeler ici: l'homme, la loi, la sacrifice, le fils de David, la royauté sur les gentils, n'ait un jour son accomplissement ou ne l'ait déjà eu, en quelque mesure, dans le second Adam, le Christ: c'est là un autre sujet, très intéressant, mais que je ne puis traiter ici. En tant que confié à la responsabilité de l'homme, tout ce que Dieu a établi a failli: l'homme y a failli et a failli immédiatement. L'Eglise, comme le corps de Christ sur la terre, ne fait pas exception; et si, du temps de Jean, il y avait plusieurs antichrists, en sorte qu'on voyait que c'était «la dernière heure», et si Pierre déclare que le temps était venu pour que le jugement commençât par la maison de Dieu, et si Paul dit que des hommes pervers et séducteurs iraient en empirant (1 Jean 2: 18 et suivants; 1 Pierre 4: 17; 2 Timothée 3: 13), ce n'était là rien de nouveau, mais seulement le triste cours de l'homme dans toutes les choses que Dieu lui a confiées. Le premier homme est l'homme qui tombe. Mais cela n'altère pas le fait que Dieu créa l'homme «droit» (Ecclésiaste 7: 29), et que l'Eglise, comme corps de Christ fut établie dans l'unité avec tous les dons qui étaient nécessaires et profitables pour elle, pour son bien et sa prospérité (comme nous voyons 1 Corinthiens 12); mais que l'Eglise est tombée dans le papisme, la division et l'incrédulité. Aucune des prétendues églises de nos jours ne peut se dire le corps de Christ; aucune d'elles n'a la prétention d'être un corps non déchu: la grande seule Eglise universelle, telle qu'elle est décrite dans la Parole, l'était alors, elle était le corps de Christ.

Remarquez ici (bien que nous allions précisément maintenant nous occuper du ministère), que dans la longue liste des dons énumérés dans ce chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens, pour l'administration de toutes les bénédictions dans le corps, ni évêques, ni diacres n'apparaissent et qu'il en est de même dans le chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens, où il est question des dons pour l'édification permanente du corps et pour le perfectionnement des saints. Mais nous reviendrons sur ce sujet. L'Eglise fut établie comme le corps de Christ, *une* sur la terre: aucun corps pareil ou unité pareille n'existe maintenant: l'Eglise est en ruine.

Mais l'Eglise, ainsi formée par le Saint Esprit venu du ciel a un autre caractère dans les Ecritures, elle est «la maison» ou «le temple de Dieu». Et je prie mon lecteur de remarquer que, sous ce caractère, l'Eglise nous est présentée sous deux aspects différents: selon le premier, elle est en parfaite sûreté, à l'infaillible abri de tout danger, l'oeuvre personnelle encore inachevée de Christ lui-même; selon le second, elle est en rapport avec la responsabilité de l'homme, une chose présente sur la terre.

Voyez ce que la parole de Dieu dit sur le sujet «Tu es Pierre (une pierre) et sur ce rocher J'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16: 18). Ici nous avons Christ bâtissant, et aucun pouvoir de Satan ne pourra l'empêcher d'édifier l'Eglise jusqu'à son complet achèvement. Celui qui bâtit cet édifice, c'est Christ, et dans l'oeuvre d'édification il n'est jamais question d'instrumentalité humaine. Ainsi nous lisons dans Pierre: «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante, vous aussi comme des pierres vivantes êtes édifiés...» (1 Pierre 2: 4 et suivants). Des hommes peuvent annoncer la parole, mais le travail est de Christ, l'homme disparaît: «Duquel vous approchant, vous êtes édifiés». Le travail d'édification n'est pas de l'homme et l'édifice n'est pas achevé encore. Des pierres vivantes peuvent être ajoutées chaque jour jusqu'à ce que la dernière pierre du faite ait été posée. Ceci, en un certain sens, est invisible, une oeuvre individuelle pour produire un temple à la fin. Ainsi encore Paul dit: «En qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur». Le temple s'élève par la grâce, il n'est pas achevé. Les apôtres et prophètes du Nouveau Testament étaient posés comme fondement, Jésus Christ étant la maîtresse pierre du coin. Les apôtres sont des pierres, et non des ouvriers.

Mais le chapitre 3 de la 1^{re} épître aux Corinthiens nous présente un autre aspect de la maison: «Comme un sage architecte», dit l'apôtre, «j'ai posé le fondement, et un autre édifie dessus; mais que chacun prenne garde comment il édifie». Ici l'homme bâtit, et aussitôt la responsabilité de l'homme est introduite. Nous sommes placés devant quelque chose d'externe, un édifice visible: «Vous êtes l'édifice de Dieu». L'édifice est l'édifice de Dieu, mais c'est l'homme qui a bâti, et il peut bâtir avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses; oui, mais il peut bâtir aussi avec du bois, du foin, du chaume, et son oeuvre ne rien valoir et être tout entière brûlée et détruite. Trois cas sont supposés ici. Dans le premier, le «bâtitteur» et son ouvrage sont bons; et tous deux, je n'ai pas besoin de le dire, sont reconnus. Dans le second, l'ouvrier est vrai, mais l'ouvrage est mauvais; l'ouvrier est sauvé, mais son oeuvre est détruite. Dans le troisième cas, il y a un corrupteur, Dieu le détruit lui-même comme tel.

Ici, nous ne voyons pas tout parfait, bien ajusté ensemble et croissant pour être un temple saint, Christ étant celui qui bâtit; ce sont des hommes qui bâtissent, et nous avons devant nous un édifice présent, vu sur la terre, appelé «l'édifice de Dieu», mais exposé à avoir toutes sortes de matières introduites dans sa construction, et même à être corrompu par ceux qui se proposent le mal. Rien de ce que je dis ici n'est-il arrivé? Je ne doute pas que Christ n'ait à la fin son temple saint. Ce que Lui bâtit ne sera jamais renversé, mais

croîtra pour être un temple saint. Que ce soit, dans ce caractère invisible, non pas certainement l'Eglise comme chose présente, établie, qu'il s'agrandisse en dépit des portes de l'enfer pour être un temple saint, je ne le nie pas; car, comme telle, l'Eglise n'est pas encore complète, mais une oeuvre s'opère pour la former par l'addition de pierres vivantes. J'ai la confiance que je suis, par grâce, une pierre dans ce temple, et j'ai la confiance que les critiques, auxquels je réponds ici, y ont place aussi.

Mais ce avec quoi nous avons affaire au point de vue de la responsabilité, ce qui nous occupe maintenant, c'est que l'homme a édifié, non pas l'Eglise invisible que Christ bâtit (celle-ci est sûre d'être parfaite), mais ce que les hommes, depuis Paul, le «sage architecte», ont édifié, ou même corrompu, ce que vous êtes, vous qui vous appelez nationaux, ou presbytériens, ou indépendants ou Wesleyens, ou baptistes, et qui êtes tous très visibles. Votre édifice est-il tel que l'homme responsable ici-bas puisse le reconnaître? Je ne doute pas un seul instant qu'il n'y ait, dans toutes vos dénominations, des pierres vivantes que Christ aura dans son temple et qu'Il a placées là déjà, de bien-aimés frères que je reconnais cordialement et joyeusement comme tels, membres de cette Eglise que Christ a aimée et pour laquelle il s'est donné lui-même, et que, comme partie de cette église, il se présentera glorieux. Je me réjouis de tout mon coeur de penser ainsi, et je suis assuré que c'est la vérité. Mais je distingue entre vous et ce que Christ bâtit pour se le présenter à la fin; et ma responsabilité se rattache, pour ce qui concerne les questions actuelles d'Eglise, non pas à ma relation avec l'Eglise invisible, mais à la question de savoir jusqu'à quel point la Parole me permet de vous reconnaître, vous et les diverses sectes qui se sont séparées de vous, qui ne sont pas et qui ne prétendent pas être cette Eglise invisible.

Ici vient se placer une autre partie de l'Ecriture. Si la corruption s'est introduite dès les jours des apôtres, comme nous voyons que cela a eu lieu, et si l'état de l'Eglise doit être jugé, et que celui qui a des oreilles doive écouter ce que l'Esprit lui dit, n'avons-nous pas de directions pour de pareils temps? Nous en avons certainement. La deuxième épître à Timothée traite de ces temps de confusion et de corruption, comme la première nous parle de l'ordre de l'Eglise visible. Dans le chapitre 2 de cette seconde épître à Timothée, je lis: «Le fondement de Dieu demeure ferme, ayant ce sceau: Le Seigneur connaît ceux qui sont siens». Ceci suppose, en une grande mesure, quoi qu'il en soit, que la vraie Eglise, les membres de Christ, sont invisibles. Le Seigneur les connaît. Il n'en était pas ainsi dans l'origine. Au commencement: «Le Seigneur ajoutait à l'Eglise (l'assemblée) ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2: 41, 47). Ils sont publiquement manifestés comme ajoutés à l'Eglise chrétienne, l'Assemblée à Jérusalem. Or nous lisons: «Le Seigneur connaît ceux qui sont siens». Nous admettons l'invisibilité, du moins de beaucoup des membres de Christ: le Seigneur les connaît. Mais est-ce tout? Non, nous avons affaire avec la profession visible, et l'Esprit de Dieu continue, disant: «Que quiconque *prononce le nom de Christ* se retire de l'iniquité». Je dois me retirer de *tout* ce qui est iniquité, et assurément dans la maison de Dieu non moins qu'ailleurs. Ce second point est le côté responsable du sceau de Dieu. Le fait que le Seigneur connaît ceux qui sont siens, ne m'appelle pas à autre

chose qu'à m'incliner devant lui comme devant une vérité. Mais le second côté du sceau me dirige, quant à mon chemin dans l'Eglise visible, — ceux qui prononcent le nom du Seigneur, et j'ai à me retirer de l'iniquité. Mais il y a, de plus, ce que je puis appeler la direction ecclésiastique: dans une grande maison je dois m'attendre à trouver des vaisseaux à déshonneur, et j'ai à m'en purifier, afin que je sois un vaisseau à honneur, propre au service du Maître. J'ai à faire la différence dans la grande maison, entre un vase et un autre et à poursuivre la foi, l'amour, la patience, avec ceux qui *invoquent d'un coeur pur* le nom du Seigneur. Ainsi, lorsque l'Eglise est devenue semblable à «une grande maison», je dois agir individuellement, en sorte d'éviter le mal, et rechercher ceux qui ont un coeur pur pour marcher avec eux: et le troisième chapitre, où il est question de ceux qui ont la forme de la piété sans la puissance, me dit: «Détourne-toi de telles gens».

En vain vous venez me dire que je ne dois pas juger.

Je suis appelé à écouter ce que l'Esprit dit aux Eglises (*), je suis tenu de me retirer de l'iniquité, de me purifier des vaisseaux à déshonneur, tenu de m'éloigner de la forme de la piété dans le corps professant, où la puissance de la piété n'est pas; et quoique j'admetsse qu'il soit défendu de juger les motifs individuels, cependant, pour ma propre marche, je dois juger le mal, ou bien je ne m'en détournerai pas. Si le papisme est un mal, je m'en retire: je ne condamne pas tous ceux qui s'y trouvent, car je suis persuadé qu'il y en a plusieurs qui iront au ciel. Je crois qu'il en sera de même de protestants de différentes sectes; mais si leurs systèmes ne sont pas selon l'Ecriture, je me détourne d'eux.

(*) Voyez Apocalypse 2: 7, 11, 17, 20; 3: 6, 13, 22.

C'est réellement un très mauvais principe que de dire, d'une manière absolue, que nous ne pouvons pas savoir qui sont les chrétiens. Sans doute il y en a beaucoup que nous pouvons ne pas connaître, à cause des ténèbres et de la confusion qui existent, et nous devons nous en remettre pour eux au jugement de Dieu, qui, Lui, les connaît; mais ne vouloir reconnaître personne comme chrétiens est un principe désastreux, parce que je ne puis pas aimer comme frères ceux que je ne reconnais pas pour tels. «Par ceci», dit le Seigneur, «tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres». Et l'on vient me dire que je ne puis pas savoir qui sont ceux qui doivent être aimés ainsi! Si le fait était vrai, la preuve distinctive que l'on est disciple de Christ a cessé d'exister. Où seraient les affections de famille, si nous avions à dire à nos enfants qu'ils ne peuvent savoir qui sont leurs frères et leurs soeurs? Mais le fait en lui-même montre la différence absolue qu'il y a entre l'état présent des choses et l'état apostolique sanctionné de Dieu. Alors, l'amour des frères, comme classe distincte de personnes, est présenté comme une preuve de christianisme, aussi bien que l'obéissance pratique et la justice (voyez les épîtres de Jean): «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons les frères» (1 Jean 3: 14, de même que 10 et 16). «Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort». Les frères, ce n'était pas tout le monde, mais une classe connue de personnes. Paul recommande dans l'une de ses épîtres, que la lettre

soit «lue à tous les saints frères»; et il veut qu'ils se saluent l'un l'autre par un saint baiser; tout comme il dit: «Tous les saints vous saluent».

Mais bientôt de faux frères se glissèrent furtivement au milieu des saints, mais il en existait de vrais au milieu desquels ils purent s'introduire ainsi. Quelques-uns apostasièrent et se retirèrent aussi, afin qu'il fût manifesté qu'ils n'étaient pas tous *des nôtres*. Les saints étaient réunis dans chaque localité en une assemblée, de sorte qu'ils pouvaient ôter du milieu d'eux le méchant (1 Corinthiens 5). On ne peut lire le Nouveau Testament sans voir que les chrétiens étaient une classe distincte, bien connue, de personnes connues l'une de l'autre, connues comme frères, et parmi lesquels, en contraste avec le monde, l'amour fraternel devait demeurer. Celui qui en faisait partie dans une localité, en faisait partie dans toutes les autres; il prenait une lettre qui le recommandait comme frère, s'il allait dans une assemblée où il fût inconnu. Dire que nous ne pouvons pas nous connaître, même si quelques-uns sont cachés, c'est nier toutes les affections chrétiennes auxquelles nous sommes astreints et dire que l'état tout entier du christianisme a complètement et fatalement changé. Il y avait une classe de personnes, «les leurs» (Actes des Apôtres 4: 23), qui se réunissaient comme un corps uni dans le monde entier, les croyants en Christ, quoique de faux frères pussent s'introduire au milieu d'eux. La puissance intérieure de leur unité, c'était le Saint Esprit. L'unité était l'unité de l'Esprit: «un seul esprit» et «un seul corps». Le symbole et le centre extérieur de l'unité, c'était la cène du Seigneur: «Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants d'un seul pain» (1 Corinthiens 10).

Or, quelle est, relativement à ce point, la position de l'anglicanisme, de la dissidence et des frères dits de Plymouth? Un de nos adversaires dit que les deux premiers systèmes reçoivent les personnes d'après leur profession, et qu'il ne connaît pas d'exemple où l'on ait permis à une personne reconnue adultère ou trompeuse de prendre part à la cène. Mais la théorie de l'anglicanisme est tout autre. Ce système fait ce dont il accuse les Frères: il confond, de la manière la plus funeste, le corps professant extérieur et l'Eglise invisible. Il enseigne que «dans le baptême, j'ai été fait membre de Christ, enfant de Dieu et héritier du royaume des cieux». Ces membres de Christ, qui ont reçu, nous dit-on, la rémission des péchés par une régénération spirituelle, doivent être amenés à l'évêque par leurs parrains et leurs marraines pour être confirmés, aussitôt qu'ils peuvent dire le «credo», l'oraison dominicale et les dix commandements, et qu'ils ont appris ce qui est brièvement exposé dans le catéchisme de l'église. Ils sont donc enfants de Dieu par le baptême et, comme tels, après avoir été confirmés, ils peuvent prendre la cène. Ils sont devenus membres de Christ par le baptême au commencement, quand ils sont incapables d'en rien comprendre; et ils sont amenés au sacrement lorsqu'ils ont reçu une instruction suffisante. En théorie, tout le peuple est supposé faire partie de l'Eglise, étant sorti du papisme à l'époque de la Réformation pour prendre place là: pendant longtemps on forçait les gens à être de cette église; et s'ils n'en sont pas aujourd'hui, c'est par leur propre volonté, et on les regarde

comme étant dans le schisme et la dissidence. Le moyen pour être membre de Christ n'est point la foi et le Saint Esprit, ni la profession; mais un sacrement.

Parler d'adultères *dévoilés* qui sont tenus à distance, cela ne justifie rien et ne sert qu'à montrer la faiblesse et le peu de délicatesse quant au mal, de la précaution. On est fait membre de Christ, enfant de Dieu, membre de ce qui est appelé l'église d'Angleterre, non par la foi, comme l'enseigne l'Écriture relativement à la position d'enfant de Dieu (voyez Jean 1: 12, 13; Galates 3: 26); non pas par le baptême du Saint Esprit, comme l'Écriture enseigne pour ce qui concerne le privilège d'être membre de Christ, — mais par un sacrement. Dévoilés ou non, ils sont membres de Christ, sans aucune foi personnelle professée par eux. La vérité est que tous les réformateurs, — anglicans, luthériens, presbytériens — ont admis la régénération baptismale (régénération faussement ainsi nommée, car l'expression de régénération n'est pas employée en ce sens dans l'Écriture); quelque peine que les presbytériens se donnent pour démontrer le contraire, les preuves en sont on ne peut plus évidentes, à la fois dans Calvin et dans leurs propres livres symboliques. Les Écossais, les Hollandais, et d'autres, ont tous cette doctrine dans leurs écrits. La seule différence qu'il y ait entre eux sur ce point, c'est que les presbytériens enseignent que la grâce invisible n'est pas si absolument liée au signe qu'elle soit réellement la part de qui que ce soit, excepté des élus; mais ceci ne fait que démontrer d'autant plus qu'ils croient que la grâce est ainsi conférée là où elle est effective. Luther, dans son catéchisme, insiste sur son application à tous, et le catéchisme d'Angleterre fait de même dans les termes les plus détestables.

De plus, comme fait distinct, le rassemblement de compagnies de croyants n'est pas nouveau. Tous les dissidents professent faire ainsi. Ils peuvent s'être jetés dans le monde et dans la politique avec plus d'acharnement que le nationalisme, et, dans une grande mesure, être tombés dans le rationalisme; mais ils professent de faire des églises de croyants (sauf peut-être les Wesleyens qui ont une constitution à eux). Mais ils font des églises des associations volontaires, et ceux qui s'associent ainsi sont membres de ces prétendues églises, chose complètement inconnue dans l'Écriture. *Être membre d'une église est une chose que l'Écriture ne connaît pas.* Tous les chrétiens sont membres de Christ (1 Corinthiens 6: 15-17; 12: 12, 13, 27); et il ne peut y avoir d'autre corps que le corps de Christ. Nous tous qui avons l'Esprit de Christ, nous sommes membres de son corps, de sa chair, de ses os. Le baptême, même comme figure, n'a rien à faire avec la communication de la vie ou la position de membre: celui qui était autrefois un enfant d'Adam pécheur est baptisé pour la mort de Christ. La cène est l'expression (à part d'autres vérités précieuses) de l'unité du corps de Christ. Chaque saint est membre de cette unité-là; et c'est sur ce principe que «les Frères» se rassemblent, en supposant naturellement que la personne qui vient n'est pas dans un cas où elle doive tomber justement sous la discipline. Le nationalisme fait de toute la nation (s'il le peut) des membres de Christ par le baptême à la naissance de chacun; les dissidents font des membres d'églises par association volontaire sous diverses conditions particulières; «les Frères» reconnaissent le seul corps de Christ

formé par le Saint Esprit, et ils s'assemblent sur ce principe, pour rompre le pain, ne reconnaissant d'autres membres que des membres de Christ, et croyant qu'il y a de ces membres de Christ dans toutes les sectes qui ont la doctrine de Christ, mais qui *se rassemblent*, les Eglises nationales selon un principe de sacrements pour tout le monde, les dissidents comme membres volontaires d'églises particulières établies par eux-mêmes, l'un de ces systèmes comme l'autre étant inconnu à l'Écriture. «Les Frères» ne confondent pas l'église professante extérieure avec celle que Christ se présentera à lui-même (la première sera jugée et retranchée, la seconde aura sa place avec Christ dans les cieux); mais ils voient, dans l'Écriture, un corps reconnu sur la terre. Ils voient que tout est en ruine, et que, sur le principe de corps professants existants, il faudrait qu'ils demeurassent dans le nationalisme qui est faux dans tous ses principes, ou qu'ils se joignissent à une secte et ne fissent pas partie d'une autre secte; qu'ils fussent membres d'une secte, ce qui ne se trouve nulle part dans l'Écriture. Ils croient que l'état des choses est un état de ruine, mais que Dieu y a pourvu dans sa Parole, et qu'ils peuvent se réunir sur le principe de l'unité du corps de Christ, lors même qu'ils ne seraient que deux ou trois, et trouver Christ au milieu d'eux, selon sa promesse, — heureux de se trouver avec tout enfant de Dieu qui marche pieusement et qui invoque d'un cœur pur le nom du Seigneur. Ils ne peuvent pas forcer l'unité, mais ils peuvent agir sur le principe de l'unité. Dieu seul, ils le savent bien, peut l'amener en détachant les chrétiens du monde, et en rendant Christ précieux et tout pour eux.

Les choses révélées, jadis cachées

ME 1870 page 174

«La gloire de Dieu est de celer une chose; et la gloire des rois est de sonder les affaires» ([Proverbes 25: 2](#)). C'est ainsi que parle Salomon, car Dieu révèle et l'homme est enseigné. Celui qui révèle peut choisir le moment convenable pour faire la révélation; jusque-là, ce qu'il sait demeure caché. Celui qui est enseigné sonde un sujet, afin d'augmenter sa provision de connaissances acquises. Comme le passage que nous avons cité (surtout la dernière partie) est devenu lui-même une illustration de la vérité qu'il expose, et cela d'une manière dont Salomon ne se douta probablement jamais! Car ces paroles, prononcées par lui avant qu'Israël fût séparé de Juda, ne furent sans doute insérées, — non plus que ce qui les suit — dans le livre des Proverbes, que lorsque Israël avait cessé d'être un royaume distinct sur la terre. Elles furent «copiées par les gens d'Ezéchias, roi de Juda» (chapitre 25: 1). Ce fut la gloire de ce roi de recueillir tout ce qu'il pouvait des paroles du plus sage d'entre les hommes remplis de sagesse, et auxquelles Dieu n'avait pas jusqu'alors donné de place dans ce livre.

Pendant la première partie du passage est pleinement confirmée quand nous regardons à d'autres portions des Ecritures, et que nous observons comment Dieu a tenu cachées certaines choses à l'homme, jusqu'à ce que le moment convenable fût là pour les révéler. Des siècles s'écoulèrent avant que Dieu plaçât entre les mains de son peuple la première portion écrite du volume du livre; et pendant quinze cents ans après cette époque, l'Esprit de Dieu ajoutait de temps en temps au volume sacré, jusqu'à ce que, à la mort de Jean l'évangéliste et le prophète, la plume inspirée fût mise de côté, l'étendue de la révélation de Dieu à son Eglise étant alors complète. Cette révélation, qui commence au livre de la Genèse par le récit de l'ancienne création, nous conduit jusqu'à la création nouvelle de toutes choses, nous donnant une esquisse des dispensations de Dieu envers l'homme et envers la terre dans le temps, séparant ainsi l'éternité du passé de l'éternité de l'avenir. Mais de même que la révélation parle peu de l'éternité de l'avenir, elle parle peu de l'éternité du passé; et même il nous faut pénétrer bien avant dans le livre et le parcourir presque jusqu'au bout, avant de trouver ce qu'il nous est permis de recueillir de ce qui se passa au commencement. Dieu révèle des choses à l'homme, mais chacune en sa saison.

L'histoire de la création en est un exemple. Pour la connaître nous consultons naturellement le commencement du livre de la Genèse, où nous voyons qu'elle forme le sujet spécial de la révélation. Mais tout ne nous est pas dit à la fois, car nous avons à chercher dans le livre de Job (chapitre 38: 7), pour apprendre que des créatures intelligentes ont été les témoins de l'établissement des fondations de la terre. Pour réprimander Job, qui parlait de choses auxquelles il n'entendait rien, l'Eternel fait mention des étoiles matinières qui chantent ensemble et de tous les fils de Dieu qui poussent des

cris de joie, en voyant le pouvoir tout-puissant agissant envers cette terre qui est la nôtre. Comment donc Job, dont l'existence était si limitée en la comparant à celle de ces créatures, dont la science était si pauvre, osait-il penser à s'asseoir en jugement devant les actions et les motifs de son Créateur?

Quelque loin en arrière que ceci nous reporte, nous pouvons par la pensée nous placer dans une époque plus reculée encore, lorsque nous entendons la voix de la Sagesse engageant les hommes à prêter l'oreille à son enseignement, comme étant pleinement compétente pour les instruire (Proverbes 8). En nous présentant ses lettres de créance, pour ainsi dire, comme preuve des droits qu'elle revendique, elle nous dit: «L'Eternel m'a possédée dès le commencement de sa voie, même avant qu'il fût aucune de ses oeuvres. Quand il disposait les cieux... j'étais alors par devers lui etc.». Le livre de la Genèse ne nous donne aucun de ces détails: Dieu les a fait connaître quand il fut nécessaire; il communique la vérité à l'homme en sa saison. Et quand nous recueillons ces aperçus de la création, ne sentons-nous pas que tout ce que Dieu connaît à ce sujet ne nous est pas encore dit? Nous savons quelque chose, mais seulement ce que Dieu nous a révélé, et la manière dont il l'a fait suggère la pensée que, fût-il requis, il pourrait nous en dire davantage. Du trésor complet de la connaissance il nous est fait part à certains moments, d'une petite partie de ce qu'il renferme.

Si nous consultons l'épître de Jude nous trouvons d'autres exemples du fait, que Dieu cache une chose jusqu'à ce que le moment vienne de la déclarer. Il en est ainsi du péché des anges déchus, de la dispute de l'archange Michel avec le diable et de la prophétie d'Enoch, le septième homme après Adam.

Dans la 2^e épître de Pierre, il nous est dit qu'un châtement attend les anges déchus, car la punition assurée des péchés forme le principal sujet de cette épître. Jude nous apprend quel fut le péché de ces anges: «Ils n'ont pas gardé leur origine». Mais pourquoi leur existence est-elle tenue secrète jusqu'à une époque aussi avancée dans l'histoire du monde? D'où vient que ce qui se passa, je crois, avant la création de l'homme, n'est révélé qu'après que l'expiation a été faite? Le caractère du péché des anges est le même que celui de la chrétienté apostate: ils ont abandonné leur premier état. Les hommes, aux derniers jours, mépriseront la domination. Hommes et anges ont rejeté la position de soumission dans laquelle Dieu les avait placés. Or cette tendance s'étant manifestée au temps de Jude, l'Esprit se sert de lui pour avertir les âmes. Le mal germait alors par l'introduction secrète dans l'assemblée d'hommes impies qui changeaient la grâce de Dieu en dissolution et reniaient notre seul Seigneur et Maître, le Seigneur Jésus Christ. Le péché de ces hommes est grand: mais si la terre avait jusqu'alors été étrangère à une iniquité aussi audacieuse, le ciel avait été témoin de quelque chose de semblable, lorsque les anges déchus abandonnèrent la place que Dieu leur avait primitivement assignée: et leur histoire est mentionnée afin de servir d'avertissement pour le temps présent.

Cependant si le caractère du péché de ces hommes se retrouve dans celui des anges déchus, ils sont repris de leur arrogance et de leur présomption par la conduite de

l'archange Michel. Nous assistons ici à une contestation entre lui et le diable, contestation qui eut lieu non pas avant la création d'Adam, comme l'événement dont nous venons de parler, mais — bien que l'homme n'en eût pas conscience — après qu'Israël avait été appelé à être le peuple choisi de Dieu. Les hommes dont parle Jude injuriaient les dignités; tandis que Michel l'archange «n'osa pas préférer de jugement injurieux», bien qu'il eût affaire à une dignité déchue, c'est-à-dire le diable. Il voulait maintenir l'autorité de Dieu et dit: «Que le Seigneur te censure»! — c'était l'affaire du Seigneur, non pas celle de l'archange. Ces hommes prétendaient exclure Dieu et agir d'une manière devant laquelle l'archange reculait.

Ils s'étaient glissés furtivement parmi les croyants, trompant les saints sur leur véritable caractère, quoiqu'ils ne pussent pas tromper le Seigneur. Dieu les avait vus, ils les avait décrits, et même avait prédit leur fin par son serviteur Enoch. Cependant si nous consultons la biographie de celui-ci dans le livre de la Genèse, il ne nous est rien dit de cette prophétie, et nous n'aurions pas su qu'Enoch eût jamais été employé comme prophète. C'est Jude qui nous découvre ce fait; il nous communique les paroles mêmes de la prophétie, et ainsi nous avons sous les yeux ce que des hommes d'avant le déluge ont entendu et connu, et nous écoutons un langage qui a dû être familier à quelques-uns d'entre eux. Aussi longtemps que Dieu s'occupait d'Israël comme d'un peuple distinct, séparé des autres peuples, les Gentils n'étaient pas généralement placés en évidence, sauf quand ils étaient en rapport avec Israël. Toutefois, maintenant que Dieu agit envers le monde entier et qu'il répand sa colère sur les impies, la prophétie d'Enoch reprend sa place parmi les révélations de Dieu et, pour la première fois, est rappelée dans le livre de Sa Parole. C'était une vérité «de saison» pour les âmes du temps de Jude, de sorte que, bien qu'existant depuis plus de trois mille ans, elle ne fut remise en lumière après le déluge que lorsque le moment fut venu, où elle devait servir comme un avertissement au sujet de ce qui allait arriver.

Avec quelle simplicité ces révélations du passé nous sont données! Elles ne sont point là comme des découvertes que l'écrivain vient seulement de faire, mais comme des faits que Dieu n'a jamais oubliés.

Ces exemples du fait que Dieu tient les choses cachées jusqu'au moment où la révélation doit en être profitable, doivent parler au cœur de l'homme et le faire hésiter avant qu'il s'asseye en jugement devant son Créateur, mettant en doute s'il est suffisamment informé de tout ce qu'il a besoin de savoir, comme si les actes et le caractère du Seigneur avaient à être jugés à la barre de l'opinion humaine! Combien l'homme sait peu de chose avant qu'Adam se promenât dans le Jardin! Qu'il est ignorant aussi de ce qui peut se passer autour de lui entre des esprits invisibles aux regards de l'homme! Qui d'entre les enfants d'Israël fut témoin de la contestation que Jude mentionne? Qui d'entre eux en avait conscience? Notre ignorance de ce qui s'est passé dans les âges primitifs nous est prouvée d'une manière frappante par ta prophétie d'Enoch, que Dieu nous a communiquée après un intervalle de tant d'années. En lisant ces détails du passé, l'homme doit

comprendre qu'il y a une histoire que Dieu seul connaît; et d'autres êtres créés dont nous savons peu de chose; et peut-être aurons-nous un jour à apprendre une histoire du temps présent dont nous ne connaissons rien. En face de ces lueurs sur ce qui a été avant nous, combien il nous convient d'être humbles et dociles devant les voies de Dieu, au lieu de juger avec orgueil les actes du Créateur qui connaît tout!

Explication de passages

Réponses à des correspondants - ME 1870 page 180

Nous retrouvons une lettre déjà ancienne de notre frère. P. M. au M. d'A., qui nous demande comment on peut concilier certaines divergences entre les évangélistes dans le récit de la résurrection du Seigneur. Nous renvoyons notre correspondant à un article de notre précédent volume, page 10, ou au précieux ouvrage dont il est question dans cet article; lequel lui donnera la clef ou lui indiquera la raison d'être de ces divergences.

Le même frère nous demande encore, si nous pensons que, de passages, tels que Romains 6: 6; 8: 9; Galates 2: 20; 1 Jean 4: 17, on peut conclure que la chair n'est pas en nous; à quoi nous répondons que non.

Tant que le chrétien est dans ce corps, la chair est en lui, convoitant contre l'Esprit qui habite aussi en lui. Cependant il n'est plus *dans la chair* (Romains 7: 5; 7: 9 etc.), c'est-à-dire que la chair n'est plus l'élément dans lequel il vit, le principe dirigeant qui domine en lui. De même nous ne sommes plus des *pécheurs* (Romains 5: 8), ce n'est plus notre *métier*, notre nom, et cependant nous péchons et bronchons tous; nous ne sommes plus *dans nos péchés*, le *péché* n'a plus *domination* sur nous, (1 Corinthiens 15: 17, etc.) — mais le *péché* est encore en nous, tant que nous sommes ici-bas; «celui qui est mort est quitte du péché» (Romains 6: 7).

Galates 6

Darby J.N. – ME 1870 page 181

Rien n'est plus difficile que de sortir un homme de lui-même; c'est même une chose *impossible*, à moins qu'on ne donne à l'homme une nouvelle nature. L'homme se glorifie de tout ce qui lui apporte de l'honneur, de tout ce qui le distingue de son voisin. Peu lui importe ce dont il s'agit, car il s'estimera même quelque chose, peut-être, s'il est seulement de plus haute stature que tout autre: tout ce qu'il lui faut, c'est un piédestal pour son orgueil qui l'élève au-dessus des autres.

Quelques-uns se glorifient de leurs talents. Il y a de la diversité dans l'esprit des hommes; chez les uns il y a davantage de *vanité*, plus de recherche de la bonne opinion des autres; chez d'autres plus *d'orgueil*, une plus haute opinion d'eux-mêmes. Les richesses, la connaissance, tout ce qui distingue un homme, servira d'échelon à son orgueil, chacun se faisant ainsi un petit monde autour de lui.

Mais à côté des talents, de la richesse, de la naissance, il y a une autre chose encore de laquelle les hommes se glorifient, c'est leur *religion*. Prenez un Juif; vous trouverez qu'il se glorifie de ce qu'il n'est pas un Turc; prenez un chrétien de nom, il se glorifiera de ce qu'il n'est ni un païen ni un publicain.

L'homme se sert ainsi de la chose même que Dieu lui a donnée pour le sortir de lui-même, pour se faire valoir. Ceux qui sont abusés, au point de se prosterner devant l'idole de Jaggernaut, ont peut-être moins de sujets dont ils puissent se glorifier ou s'imaginer qu'ils peuvent se glorifier; mais quoi qu'il en soit, la mesure de vérité, appartenant à la voie que les hommes professent, est le motif même de la vanterie. Le Turc, par exemple, qui reconnaît le vrai Dieu, se glorifiera de sa religion vis-à-vis de ceux qui ne reconnaissent pas le vrai Dieu; le Juif, de son côté, lui aussi se glorifiera de *sa* religion: il possède la vérité et le «salut vient des Juifs» ([Romains 3: 17-20](#); [Jean 4: 22](#)); le chrétien d'entre les nations aussi a la vérité, mais il s'en enorgueillit, et gâte ainsi tout. La subtilité de l'ennemi se montre en proportion que c'est de la vérité qu'il amène l'homme à se glorifier: et elle n'est pas si difficile à découvrir non plus, car si vous êtes *fier* d'être chrétien, tout est déjà dit. Il est clair que quand un vrai et sincère enfant de Dieu, marchant dans la puissance de la croix, se glorifie de ce qu'il connaît Dieu, c'est là une chose toute différente. Jonas était plein de cet orgueil-là précisément: il se glorifiait de ce qu'il *était Juif* et il ne voulait pas aller à Ninive comme Dieu le lui avait ordonné, parce qu'il craignait de perdre sa réputation. Qu'il aurait mieux aimé voir Ninive tout entière détruite, plutôt que de perdre son propre crédit comme prophète. Jonas était un vrai prophète, mais il se glorifiait de lui-même et il faisait de sa religion un motif pour s'enorgueillir.

Quelle que soit la chose dont vous pariez votre *moi*, — fût-ce même la connaissance des Ecritures, vous vous glorifiez dans la chair. La chose la plus insignifiante suffit pour que

nous nous complaisons en nous-mêmes: ce que nous ne remarquerions pas chez un autre, est suffisant pour rehausser notre *propre* importance.

Se glorifier dans la religion est chose plus grave. Tout ce qui vient de l'homme ne peut être que de nulle valeur. Un homme ne peut pas se glorifier de ce qu'il est un pécheur. La *conscience* ne peut jamais se glorifier et il n'y a pas de vraie religion sans la *conscience*; — sans parler ici de la justice de Dieu. De quoi donc l'homme se glorifie-t-il dans la religion? Ce ne peut être jamais que de quelque chose de *légal*, car il faut bien qu'il y ait pour lui quelque chose à faire — de dures pénitences, quelque oeuvre difficile, n'importe à quel prix, pourvu que *le moi* en reçoive de l'honneur. Tous ceux qui veulent avoir une belle apparence dans la chair, ceux là vous contraignent d'être circoncis; — ils veulent que vous soyez circoncis, afin de se glorifier dans votre chair» (versets 12, 13). L'homme pouvait imposer des fardeaux difficiles à porter. Mais pourquoi le ferait-il? Parce que le *moi* a ainsi quelque chose à faire. L'homme qui se glorifie en lui-même peut posséder la vérité dans une certaine mesure, mais sa religion dans ce cas a toujours un caractère légal, parce que l'homme a besoin d'avoir quelque chose qu'il puisse faire pour Dieu. Se glorifier dans la chair n'est pas se glorifier dans le *péché*; mais, comme nous le voyons au chapitre 3 de l'épître aux Philippiens, c'est un orgueil religieux, c'est se glorifier de quelque chose en dehors de Christ.

«Mais qu'il ne m'arrive pas à moi, dit l'apôtre, de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié et moi au monde» (verset 14). Dans la croix l'homme n'a rien en dehors de Christ de quoi se glorifier. La croix n'est pas ma croix, c'est «la croix de notre Seigneur Jésus Christ», et la seule part que j'aie eue dans la croix de Christ, ç'a été *le péché*. *Mon péché* avait affaire avec la croix, car c'est lui qui y a amené Christ: et ce fait met l'homme dans la poussière. Cette croix, qui sauve l'homme et en laquelle Dieu prend son plaisir, l'homme n'a pas pu aider d'un de ses doigts à la porter. «La folie de Dieu est plus sage que les hommes» (1 Corinthiens 1: 25). La seule et unique part que j'aie à la croix, c'est, je le répète, *mon péché*.

De plus, sans la croix nous sommes totalement perdus. *L'amour divin* me traite comme un pécheur entièrement perdu; et plus je vois cet amour parfait et divin, plus je vois combien je suis un être vil, méprisable, souillé et perdu. J'ai pris plaisir à me souiller, je suis un misérable esclave, entraîné à la souillure. La croix, quand je discerne ce qu'elle est, détruit ma «vanterie»; et de plus, elle *porte la vérité dans le coeur*, car elle ne me montre pas seulement combien je suis mauvais, mais elle fait que je suis heureux de *confesser* mon péché, au lieu de vouloir l'excuser. Ma conscience est réveillée et je dis: «Je suis coupable d'avoir aimé toutes ces choses». L'amour *ouvre le coeur* et me rend capable d'aller à lui, et de lui dire combien je suis méchant. Je trouve ainsi ma joie à rappeler tout ce qu'il a fait, tout ce que je lui dois et c'est là la reconnaissance. Mon coeur confesse sa perversité; il n'y a pas de fraude, — aucune jouissance dans le péché assurément, mais de la joie dans le remède.

Dieu aussi trouve sa joie dans la croix. «Ayant fait la paix par le sang de la croix» (Colossiens 1: 20), Dieu nous donne de nous réjouir avec lui dans la valeur de la croix. En premier lieu, nous voyons en elle *l'amour* inexprimable de Dieu, — non pas un amour produit comme le nôtre par un objet digne d'être aimé; non — «mais Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs. Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8). L'amour à la croix était l'amour agissant dans sa propre énergie, — de par lui-même seulement; — un amour si proprement divin qu'une âme, qui s'y *attendrait* comme à une chose toute naturelle, ne pourrait pas être propre à être un objet pour cet amour. L'oeuvre de Dieu et les voies de Dieu sont manifestées d'une manière que l'homme ne *pouvait* pas et ne *devait* pas imaginer. Je suis un pauvre misérable pécheur, et je découvre à la croix l'amour de Dieu, en ce que Dieu donne son propre Fils. Quand Dieu pardonne, il y a dans ce pardon l'énergie positive et active de l'amour, donnant ce qu'il y a de plus excellent, ce qui lui tient de plus près, pour le péché, la chose la plus éloignée de lui, et le donnant pour être «*fait péché*». Quand je tourne mes yeux vers la croix, je vois l'amour parfait et infini, Dieu donnant son Fils pour être «*fait péché*». Je vois aussi une sagesse parfaite et infinie (2 Corinthiens 5: 21; 1 Corinthiens 1: 18 et suivants).

Ayant une conscience, je ne puis jouir de l'amour de Dieu sans voir Dieu s'occuper de mon péché. Dieu peut être bon pour un passereau, cela est vrai, mais Dieu peut-il me recevoir dans mes péchés? Peut-il accepter une offrande imparfaite? Comme dit Michée: «Pourrai-je donner le fruit de mon ventre pour le péché de mon âme» (6: 7)? Caïn apporte le fruit de son propre travail, sans aucune conscience de péché; il montrait par cet acte la dureté de son coeur et un complet oubli de son péché. J'apprends à la croix *ce qu'est* mon péché. Je ne puis regarder à cela comme Dieu le voit, sans apprendre Dieu. L'homme a assez oublié Dieu pour s'élever contre Celui qui était le remède de Dieu pour sa misère. Alors il faut que le *jugement* soit exécuté; l'autorité de Dieu doit être maintenue: «Il était convenable pour lui... que, amenant plusieurs enfants à la gloire, il consommât le chef de leur salut par les souffrances» (Hébreux 2: 10). Est-ce que les anges doivent voir l'homme s'élever contre Dieu sans que Dieu en prenne souci? Non; c'est pourquoi: «Il était convenable pour lui, à cause de qui sont toutes choses et par qui sont toutes choses que, amenant plusieurs enfants à la gloire, il consommât le chef de leur salut par les souffrances». Dieu est un juste juge, et il faut que le jugement soit exécuté. On voit à la croix le jugement aussi bien que l'amour. Il n'y a pas simplement une nature sainte se chargeant du péché, mais Christ qui subit le jugement dû au mal. Il y a l'impitoyable colère de Dieu contre le péché, mais en même temps l'amour parfait de Dieu pour le pécheur. A la croix, la majesté de Dieu, à laquelle nous avons insulté, est vengée; le Fils lui-même s'incline devant elle; car s'il doit maintenir l'éclat de la gloire de son Père, il faut qu'il maintienne son caractère; de cette manière *la vérité* de Dieu fut démontrée à la croix: «Les gages *du péché*, c'est la mort» (Romains 6: 23). L'homme avait oublié ce que Dieu avait dit à Adam, mais Christ se lève, le témoin de Dieu, dans un monde comme celui-ci, que ce que Dieu a dit *est vrai*. «Les gages du péché, c'est la mort»; et l'amour, par lequel Dieu attire l'homme à lui, démontre cette même chose en même temps.

Il y a plus encore dans la croix. Par elle, Dieu accomplit tous ses desseins. Il amène «plusieurs enfants à la gloire» (Hébreux 2: 10); et comment pouvait-il introduire ces pécheurs souillés dans une même gloire avec son Fils? Parce que Dieu a si pleinement accompli l'oeuvre, que lorsque nous serons dans la gloire avec Christ, nous formerons une partie de la manifestation de cette gloire. C'est pourquoi il dit: «Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous» (Ephésiens 2: 7) — une Marie Madeleine, un Brigand sur la croix, des trophées de cette grâce, pour toute l'éternité! Et comment pouvait-il les placer dans un tel lieu avec son propre Fils? Sa propre gloire et son amour ont surmonté tout notre péché et l'ont entièrement aboli: Dieu lui-même l'a fait.

Pour *nous*, par conséquent, la croix a fait deux choses: elle nous a donné la paix de la conscience et non pas ce que l'homme peut voir en dehors et ensuite gâter. Non; «il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». Tout le péché est effacé et aboli. — Je puis donc me glorifier dans la croix, car mes péchés n'existent plus.

Il y a plus: nous avons maintenant «connu Dieu» (Galates 4: 9), mais plutôt nous avons été «connus de Dieu», pauvres misérables créatures que nous sommes, pour être faits les vases d'un pareil amour et d'une pareille grâce! La conscience a l'assurance et la paix, et plus que cela, elle a une confiance qu'Adam dans l'innocence n'aurait jamais pu avoir. Il y a communion et paix dans mon âme, et une autre chose encore: une intelligence claire des voies de Dieu. M'approcherai-je de Dieu à travers une série de cérémonies et de genuflexions, pour ajouter quelque chose à la perfection qui m'est donnée par la croix? Vous ne connaissez pas la croix; vous ne savez pas ce que Christ, — ce que Dieu — a fait par la croix, si vous essayez d'autres moyens pour vous rendre meilleurs. «Le More changerait-t-il sa peau» (Jérémie 13: 23)? Si une fois vous connaissez la croix, vous ne pouvez pas user de tous ces efforts pour satisfaire et tranquilliser votre conscience. Quand vous connaissez la croix, les affections spirituelles sont en liberté. Quand je vois la croix, je puis aimer Dieu. Si je l'ai offensé, je puis aller directement à lui et le lui dire; — je suis son enfant et ma *relation* avec Lui n'est pas altérée par mon péché, bien que le péché trouble ma communion: Ma communion est avec le Père et avec le Fils, — c'est là mon bienheureux privilège.

Quand je puis me glorifier dans la croix, je ne me glorifie plus en *moi-même*; car je ne suis rien qu'un pécheur. Christ nous a approchés de Dieu par la croix, car il a souffert, le juste pour les injustes. Est-ce que nous nous glorifions dans la croix du Seigneur Jésus christ, ou bien dans la vanité ou dans notre *moi*? Si vous ne vous glorifiez pas dans la croix, c'est à votre propre détriment, pour ne pas dire que c'est votre péché, car il est impossible que vous voyiez jamais l'amour de Dieu, la sainteté de Dieu, la sagesse de Dieu, la vérité de Dieu, comme vous les voyez à la croix: C'est *là où vous êtes* que vous pouvez apprendre la croix, car vous n'avez pas à monter quelque chemin difficile pour y atteindre; la croix est venue à vous là où vous êtes. Vous n'avez pas à attendre que vous soyez meilleurs pour vous approcher. Vous ne pouvez pas vous approcher quand vous êtes meilleurs, quoique

la croix vous rende meilleur. C'est *comme un pécheur* que vous devez venir à la croix. L'apôtre vint comme «le premier des pécheurs» (1 Timothée 1: 15); alors, il dit: «le monde m'est crucifié et moi au monde» (Galates 6: 14), La nature même qui se rattache au monde est ce qui occasionna la mort de Christ, c'est pourquoi quand je me glorifie dans la croix, je suis crucifié au monde!

Un mot à propos de l'étude de l'Apocalypse

ME 1870 page 189

De tous les Livres qui composent le Nouveau Testament, aucun n'a été, comme l'Apocalypse, l'objet de regrettables préjugés; aussi, en résulte-t-il que l'étude de ce Livre est presque entièrement négligée; même bon nombre d'âmes estimeraient perdu, le temps qu'elles mettraient à s'en occuper, bien qu'il soit positivement dit: «Bienheureux celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites», «car», lisons-nous encore, «le temps est proche».

Sans vouloir ici rechercher la source de ces préjugés, je crois cependant que les points de vue divers, où l'on se place pour l'appréciation des choses que l'Apocalypse nous révèle, contribuent à établir de tels préjugés et à en perpétuer l'existence. Ainsi, il y a beaucoup de personnes qui ne voient dans ce Livre que des mystères dont il faut attendre l'accomplissement pour en avoir la solution; d'autres n'y trouvent que des faits purement historiques, en majeure partie accomplis. Naturellement, si l'on a de telles pensées à l'égard de ce Livre, on y est rendu totalement indifférent. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ennemi se sert de cela pour détourner les âmes d'une lecture qui leur serait profitable, en leur faisant connaître les événements qui précéderont la venue, en gloire, du Seigneur Jésus.

Je voudrais donc, avec l'aide de Dieu, faire part à mes frères de quelques remarques qui pourront leur servir de jalons dans l'étude de cette portion du Livre de Dieu et leur en faciliter l'intelligence.

Pour ma part, je suis fortement convaincu que la *chute de l'Eglise* ou l'abandon de son premier amour est le point de vue où il faut se placer, pour étudier avec fruit les précieuses communications adressées aux assemblées d'Asie. En disant la *chute de l'Eglise*, je n'entends pas appliquer ce terme au salut gratuit que possède individuellement chacun de ses membres, mais je l'applique au *témoignage public* que l'Eglise primitive rendait *collectivement*. Tout chrétien non prévenu comprendra sans difficulté que l'Eglise, rassemblée en un seul corps par l'Esprit saint envoyé du ciel, avait à rendre publiquement un témoignage entièrement distinct du judaïsme, et que c'était par l'Eglise, comme corps, et non par chaque croyant individuellement ou isolé de l'assemblée, que ce témoignage était rendu.

De nos jours, l'idée *d'un témoignage collectif* est généralement perdue; un très grand nombre de vrais chrétiens ne pensent qu'à un témoignage *individuel*, résultant d'une marche fidèle et pure au milieu du monde; mais ce côté de la profession chrétienne, tout précieux et vrai qu'il soit à sa place, n'est pas celui qui est envisagé dans l'Apocalypse (l'exhortation: «A celui qui vaincra» vient après); c'est, je le répète, le témoignage que, comme corps séparé du monde, l'Eglise rendait au commencement. Or ce témoignage

aurait dû être maintenu par l'Eglise jusqu'à l'accomplissement de cette parole de Jésus: «Oui, je viens promptement». Hélas! il ne l'a pas été et l'Eglise, en «abandonnant son premier amour», n'a pas tardé non plus à abandonner le secret de sa force, qui était dans son Nazaréat! — elle s'est unie au monde (au lieu de s'en tenir séparée), à tel point que si, aujourd'hui, l'on demande où est l'Eglise? la seule réponse vraie et sérieuse à cette question est: dans le monde. Oui, dans le monde, car il est clair comme le jour qu'au commencement l'Eglise était séparée du monde et de son culte; le Livre des Actes des Apôtres et les épîtres sont là pour confirmer ce fait.

La chute de l'Eglise a donc nécessité une nouvelle intervention de Christ, qui n'était pas, remarquons-le, dans le cours ordinaire de ses relations avec l'Eglise. Ceci a une grande analogie avec deux autres faits rapportés dans l'Ancien Testament. Lorsque Adam eut abandonné sa position première, l'Eternel Dieu se présenta à lui, en lui adressant cette sérieuse question: «Adam, où es-tu?» Plus tard, quand Israël se fut associé à l'idolâtrie des nations, une question du même genre lui fut adressée par l'ange de l'Eternel: «Qu'avez-vous fait» (Juges 2: 1, 2)? C'était là évidemment une intervention toute spéciale. Il en est de même ici pour ce qui concerne l'Eglise ayant abandonné son premier amour; le Seigneur se présente à elle d'une manière extraordinaire et sous un aspect auquel elle n'était pas habituée (Apocalypse 1: 13-17). — L'Apocalypse est donc relative à ce fait, à la fois triste et humiliant, bien que le but de Dieu, en nous accordant cette révélation, ait été d'éclairer notre marche à travers les écueils auxquels donnait lieu l'abandon du premier amour.

Or, bien que ce livre soit une *révélation* donnée à l'Eglise, il revêt néanmoins un caractère *prophétique*, parce que les choses qui y sont écrites ont trait à des événements non encore accomplis. Cette remarque est très importante pour l'étude, d'un bout à l'autre, de l'Apocalypse, sans en excepter ce qui est particulier à la position et au caractère moral des assemblées locales, nommées au premier chapitre; cette remarque s'applique aussi aux promesses faites à celui qui vaincra, car ce ne sera qu'après avoir *obéi et vaincu*, qu'on en aura la jouissance. Bien entendu qu'ici le salut gratuit que possède tout croyant n'est pas impliqué, car quiconque croit en Jésus *sera par Jésus* définitivement sauvé.

Dans l'Apocalypse, il y a deux choses clairement définies, savoir: la *responsabilité* de l'homme et le *gouvernement* de Dieu. L'Eglise, ayant manqué à sa responsabilité propre et n'étant pas demeurée fidèle dans le témoignage qu'elle devait rendre pendant l'absence de Jésus, est devenue, sous ce rapport, objet de jugement, comme cela ressort implicitement des paroles mêmes du Seigneur aux assemblées de Sardes et de Laodicée (chapitre 3: 3 et 16). Il est donc important de tenir compte du fait que l'Eglise sur la terre est un corps religieux responsable (non pas, certes, l'Eglise assise dans les lieux célestes en Christ, mais ce qui a, au milieu des hommes, la forme et la prétention d'Eglise de Dieu), autrement on ne comprendra pas la portée des communications prophétiques dont nous occupe l'Apocalypse. On ne saurait trop le répéter, le jugement de Dieu ne s'applique pas à l'Eglise vue *en Christ*, car alors il s'appliquerait tout d'abord à Christ, ce qui, évidemment, ne peut pas être. Au chapitre 17, nous voyons la grande prostituée jugée; cette image

représente l'église nominale, comme n'ayant pas gardé *sur la terre* son caractère primitif, lequel consistait à être une vierge chaste pour Christ. Ne s'est-elle pas prostituée en s'alliant aux rois et aux peuples de la terre?

J'ai dit plus haut que la chute de l'Eglise avait motivé l'intervention particulière de Christ; j'ajouterai que c'est aussi ce qui a rendu nécessaire le don de la prophétie soit pour l'Eglise, soit aussi pour Israël. A cet égard l'analogie est très instructive. Lorsque sous Héli, souverain sacrificateur (1 Samuel 2: 13-36), le mal eut tout envahi, même la sacrificature, le témoignage public d'Israël, en tant que peuple de Dieu, manque complètement. Ce fut là l'occasion pour laquelle Dieu intervint et suscita Samuel pour *prophète* en Israël. La prophétie était destinée à révéler ce que Dieu allait faire à son peuple, en conséquence de l'état de péché dans lequel il était tombé. Naturellement la prophétie donnait à connaître les terribles jugements qui allaient fondre sur le peuple infidèle et sur la sacrificature. Ce fut donc par la révélation de ces jugements que Samuel débuta dans son ministère de prophète, et l'on en peut dire autant des autres prophètes qui ont été suscités au milieu d'Israël: — Esaïe, Jérémie et Ezéchiel, en particulier. Tous ces prophètes, en annonçant les jugements de Dieu, parlaient aussi de la restauration dont le peuple serait l'objet de la part de Dieu et ces promesses, accompagnant les menaces, étaient ce en quoi la foi des fidèles puisait les motifs et la force *pour attendre* l'accomplissement des promesses de bénédiction, comme on peut s'en convaincre par les remarquables paroles contenues au chapitre 8 d'Esaïe: «J'attendrai donc l'Eternel, qui cache sa face à Jacob, et j'espérerai en Lui» (voir aussi Luc 1: 67-75). En tout temps la foi a été soutenue par les sûres promesses de Dieu, à travers la longue période durant laquelle le peuple serait privé de la présence de Dieu.

L'Eglise, pareillement, n'ayant pas répondu aux intentions et au but de Dieu en ce qui la concernait, la prophétie apocalyptique est introduite, en annonçant à l'ange de l'assemblée d'Ephèse le retranchement du chandelier. L'Apocalypse comprend donc ces trois choses: 1° La révélation du mal, 2° le jugement du mal (*) et 3° des promesses. La prophétie ne tire pas son caractère, ni sa raison d'être, des relations ordinaires de Dieu avec son peuple, mais d'un état d'infidélité qui provoquera à la fin la colère et le jugement de Dieu. Cette remarque fera comprendre pourquoi on ne trouve pas, dans ce Livre, *la relation d'enfant* avec le Père, car elle n'est pas dans le sujet qui nous occupe. En rapport avec ce fait, je ferai observer que le mode même de communication de la prophétie diffère du mode de communication de Dieu avec ses enfants, comme on le voit en Romains 8: 16, et Jean 16: 12-16; — ainsi, les saints sont enseignés d'une manière tout à fait *intime*: dans l'Apocalypse, au contraire, c'est d'une manière *judiciaire* et par plusieurs intermédiaires. Les apôtres, organes de l'Esprit, adressaient directement leurs épîtres à ceux auxquels elles étaient destinées, soit aux assemblées, soit à des individus; mais ici (1: 1) Jésus reçoit de Dieu cette révélation, puis l'envoie signifier par son ange à Jean qui, à son tour, la transmet aux assemblées. Le fait qu'un ange paraît ici comme agent dans la communication de cette prophétie aux assemblées, me semble très significatif, si on le rapproche de cette parole

de Paul au sujet de la loi donnée à Israël; elle fut, dit-il, donnée par les anges dans la main d'un médiateur; — Etienne aussi en parle aux Juifs rebelles (Galates 3: 19; Actes des Apôtres 7: 53). Or la loi ne parvint à ce peuple qu'après qu'il eut fait le veau d'or (Exode 34); le peuple étant tombé dans cette infidélité, Dieu se tient, me semble-t-il, plus à distance de son peuple qu'Il ne l'aurait fait sans cet état d'infidélité. L'Eglise donc, telle qu'elle nous est présentée dans l'Apocalypse, me paraît dans une condition analogue à celle d'Israël et c'est pour cette raison que Dieu emploie un tel mode de communication.

(*) L'origine de ce mal a été l'altération de la vérité de Dieu et l'introduction de principes religieux corrompus, dans la profession du christianisme. Ainsi, le mal que Dieu a en vue, dans l'Apocalypse, pour le juger, a sa source dans l'Eglise.

Une autre remarque, qui se lie à notre sujet et qui peut servir à l'intelligence du caractère personnel de Christ et des saints, vus dans quelques-unes des visions rapportées dans l'Apocalypse, c'est qu'il faut, en quelque sorte, faire de nouveau connaissance avec eux; c'est ainsi qu'au chapitre 4, les Anciens, vus sur des trônes, ne représentent pas l'Eglise comme corps de Christ, bien que, il est évident, ils en soient membres; mais ils sont les symboliques représentants des saints dans cette position de juges, et quant au titre *d'Anciens*, il leur est donné dans une acception particulière; c'est à eux que le jugement est donné (20: 4); l'apôtre dit aussi: «Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?» L'Eglise, comme telle, ne juge pas le monde, ce sont ceux du dedans, non pas ceux du dehors, qu'elle juge. Cette différence peut, au premier abord, paraître un pur sophisme; cependant une telle impression disparaît bientôt quand on fait attention que l'Esprit de Dieu n'emploie pas, si j'ose le dire avec révérence, un mot pour un autre et que, s'il donne tel ou tel titre, c'est certainement avec une intention bénie; seulement ayons soin de ne pas les confondre, mais étudions-en le sens et la portée. Cette observation doit aussi être faite en ce qui concerne Christ, et comme exemple, prenons le chapitre 8, verset 3; — là, Jésus entre en scène comme l'Ange-Sacrificateur intervenant en faveur de son peuple terrestre, dont il offre les prières et les supplications à Dieu. Ici donc, il faut faire connaissance avec ce glorieux personnage, vu que c'est la première fois qu'il se présente avec ce titre dans le Nouveau Testament. Dans l'Ancien, au contraire, Il est souvent présenté comme l'ange de l'Eternel, — l'ange de l'alliance; mais pour nous, c'est un terme nouveau.

Enfin, les jugements apocalyptiques serviront à l'introduction, en puissance, du royaume de Christ ici-bas et cette série de jugements se terminera par l'apparition *glorieuse* et *personnelle* du Fils de Dieu. Alors cette parole de l'Ecriture: «Mais ceux-là, mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnerais sur eux, amenez-les ici et tuez-les devant moi» (Luc 19: 27), — sera littéralement accomplie. Toutes ces scènes nous révèlent les voies de Dieu, en gouvernement, au milieu des hommes. Quelle grâce, quelle condescendance de la part de Dieu, que de nous donner à connaître ainsi à l'avance, comme à des amis, les choses qui ne se voient pas encore, mais par lesquelles les hommes seront surpris! Cela ne ressemble-t-il pas à la position que Dieu fit à Abraham, lorsqu'Il lui révéla le jugement de Sodome et des villes d'alentour? L'Apocalypse n'est donc plus un livre scellé, bien qu'on se

plaise à le représenter ainsi, mais la preuve de la confiance que Dieu nous accorde, en nous initiant à ses secrets et à ses voies. Oh! que, par sa grâce, Dieu nous accorde de répondre à une telle confiance en marchant avec toute intégrité et droiture de coeur devant Lui. Amen.

Notes d'une méditation

Ephésiens 4: 20-32; 5: 1, 2 - ME 1870 page 197

Nous prendrons, en commençant, la règle de conduite du chrétien et comment Dieu l'introduit là. — «Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants», voilà la règle du chrétien. Mais pour imiter Dieu il faut le connaître; or Christ est Dieu manifesté en chair, c'est Dieu lui-même dans un homme. — Nous devons donc marcher comme Christ a marché. Il faut comprendre que nous devons être les imitateurs de Dieu. La loi était la règle de l'enfant d'Adam; la règle pour nous, c'est l'amour. «Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour comme le Christ nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur». Dieu pleinement révélé nous donne une règle parfaite selon lui. Dieu est lumière; nous sommes lumière dans le Seigneur; marchons comme des enfants de lumière.

La loi demandait d'aimer son prochain comme soi-même, ce qui certes était bon; l'amour de soi-même était la règle envers les autres; si cela était réalisé, le bonheur serait dans ce monde; mais le monde n'en est pas là. Il faut donc faire autre chose. Christ est la règle parfaite, l'abnégation de lui-même pour servir les autres, c'est ce qu'il a fait toute sa vie; il n'avait pas le temps de manger: voilà la règle chrétienne!

Il y a deux genres d'affections: soit envers un objet indigne, soit envers un objet excellent. Si l'on aime Dieu, l'affection est divine; mais l'amour du Christ pour les pécheurs était excellent dans son motif et avait pour objet Dieu lui-même. Aimer comme Christ, c'est manifester Dieu en pureté parfaite dans ce monde. Hélas! nous, nous y manquons, mais au moins nous cherchons à nous purifier comme lui est pur. La loi était la règle de ce que l'homme doit être, parfaite pour un enfant d'Adam; mais cela ne suffit pas pour le chrétien; Dieu est le motif de tout ce qu'il fait, et le chrétien se juge d'après cette règle: Soyez imitateurs de Dieu.

Christ est venu dans ce monde manifester Dieu au milieu des pécheurs, dans une abnégation complète de lui-même, il est venu chercher et sauver les pécheurs les plus indignes. Sa vie était la pureté parfaite, le Diable ne pouvait l'entamer, et il portait l'expression de l'amour de Dieu à l'homme dans sa misère. La sainteté, qui nous aurait fait peur, est venue nous apporter en grâce le salut, en invitant le coeur à se confier dans cet amour. Voyez la Samaritaine, Jésus fait appel à sa conscience, il lui montre ce qu'elle a fait; mais il était pour elle la bonté parfaite, Lui, descendu si bas qu'il devait dépendre de cette femme pour un peu d'eau! Le péché est là, — la justice le condamne, — mais Christ s'y place et porte le péché là à notre place, tout tombe sur lui. Il boit la coupe de la colère: «Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?» — Il fait face à tout là en amour. Il n'a pas reculé, il nous aimait tant qu'il s'est donné lui-même pour nous. Si cela était tombé sur nous, nous étions condamnés; Christ dit: Je prends tout sur moi! voilà l'amour infini!

Christ était seul à la croix pour nous, mais il a achevé l'oeuvre et s'est assis là-haut. Dieu a rencontré le péché à la croix; tous nos péchés sont effacés, et nous sommes morts au péché. Christ qui est mort pour nous est devenu notre vie; ce n'est plus le sauveur, mais nous greffés en Christ. Et Christ ayant été fait péché pour nous, notre responsabilité en Adam a fini à la croix. En vertu de la croix nous sommes devant Dieu blancs comme la neige. La grâce règne par la justice. Nous sommes associés à Christ, tout ce qu'il est, est à nous, il nous introduit dans sa position comme homme, et il s'est fait homme pour cela. Supposez un jeune homme criblé de dettes, son père le délivre; puis le père ayant fait de bonnes affaires se l'associe; et voilà le fils qui dit tout de suite: nos affaires, nos capitaux, notre clientèle,... comme si tout était à lui, quand il n'a pas apporté le sou. Ainsi nous sommes associés à Christ.

Dépouiller le vieil homme et revêtir le nouveau, c'est revêtir Christ. Ce n'est pas la position d'un enfant d'Adam, mais d'un enfant de Dieu. — Nous avons la position de Christ lui-même, comme nous avons eu celle du premier Adam. Notre vieil homme est crucifié avec Christ, tout est passé, et ayant revêtu le nouvel homme, tel que Christ est, tels nous sommes en ce monde. Puis ce que Christ a fait pour nous a mérité la gloire, et nous y serons. Il nous a acquis la gloire dans laquelle il est entré comme homme.

Si nous sommes en Christ, Christ est en nous, — et voilà la règle de notre conduite. Ayant dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, nous ne devons pas contrister le Saint Esprit qui est le sceau de la gloire de notre corps. Etant lavés dans le sang de Christ, Dieu met son sceau sur nous, et le Saint Esprit nous donne conscience que nous sommes en Christ. Je sais que je suis en Lui devant Dieu. Il y a faiblesse sans doute; mais ma relation est telle et actuelle. Alors les devoirs découlent de la position où l'on est déjà. Marcher comme Christ est la règle de l'enfant de Dieu. Et si Christ est ma vie et mon objet, le reste, ce sont des ordures. Ayant la vie de Jésus, on manifeste cela, et le monde verra bientôt que ce qui gouverne le coeur, c'est Christ.

Que Dieu vous donne de comprendre que votre position avec Dieu dépend de ce que Dieu a fait pour vous en vous donnant son Fils et en vous plaçant devant lui dans sa position. Qu'il vous donne de comprendre que Christ nous a acquis la gloire de Dieu, et comment il nous a aimés et s'est donné lui-même pour nous.

Notes sur quelques portions de l'Écriture

Paru dans le ME 1870 page 206, ME 1871 page 307, 381 & 404

1 Jean 4

Si nos yeux sont tournés vers l'homme, nous trouverons toute son histoire dans l'histoire d'Adam. Ce qu'Adam a été dans le paradis, l'homme l'a toujours été depuis lors, depuis Eden jusqu'à la croix. Dieu éprouva l'homme; mais l'homme ne fit que gâter tout ce qui lui fut confié.

Quand Dieu choisit un peuple, les choses n'allèrent pas mieux. Le peuple devint idolâtre, les rois furent rebelles, les sacrificateurs souillèrent leurs vêtements de sorte qu'ils ne purent pas se tenir devant Dieu, quoi que ce fût que Dieu ait donné dans sa grâce, création, providence ou loi, l'homme l'a abandonné. Lorsque le Seigneur du ciel vint, la nation inique le rejeta. Mais *Dieu ne faillit jamais*, et il montra son amour et sa sagesse en venant au-devant de son peuple *dans chacune* des choses dans lesquelles l'homme a succombé. Tout sera manifesté, en gloire comme le fruit positif de la croix. Nous apprenons à connaître bien plus de ce que Dieu est en connaissant l'homme; et nous apprenons bien plus de ce que l'homme est en connaissant Dieu.

Si nous regardons à l'Église, l'homme est encore le même; — le mystère d'iniquité est en train, l'esprit des démons est là, l'amour de plusieurs se refroidit, jusqu'à ce qu'il ne reste pas un seul juste, et que tout finisse dans une ruine complète.

Dieu donne une puissance en dehors de l'homme; il donne une nouvelle vie, et la vie dans son Fils. A cause de Lui, cette vie ne peut faillir. C'est la vie éternelle — *la vie en Christ*. Dieu était parfaitement manifesté dans le Fils quand il descendit du ciel pour donner la vie. Mais cela n'est pas assez. Mes péchés sont là! Avoir la vie ne suffit pas si la question du péché n'est pas réglée. Christ a porté nos péchés sur la croix. Christ descendit du ciel pour ôter mon péché; et il l'ôte en effet, et a pu dire: «En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous» (Jean 14: 20), La vie de Christ est *en moi*, la vie éternelle, et cette vie est dans le Fils (Jean 1: 4; 1 Jean 5: 11, 12). J'ai sa vie, non pas sa divinité, je n'ai pas besoin de le dire. Aussi certainement que j'ai participé à la vie et à la nature du premier Adam, j'ai la vie dans le second Adam. Si quelqu'un est en Christ c'est une *nouvelle création*: il y a une nouvelle nature, *la nature divine*. Elle est dans un vase de terre, cela est vrai; mais la nature est divine et je devrais la manifester dans ma vie et dans mon caractère. Plus je connaîtrai Dieu, plus je manifesterai ce qu'il est. Plus je regarderai à lui, plus je lui serai *semblable*. Qu'est-ce qui faisait resplendir la face de Moïse? Était-ce de regarder à lui-même? Non; mais d'être avec Jéhovah et de contempler sa gloire. Moïse ne savait pas que sa face était resplendissante avant qu'on lui demandât de la couvrir d'un voile. Il n'était pas occupé de lui-même; l'objet qu'il avait devant les yeux, c'était *Dieu*. Il avait contemplé *Dieu*, il était absorbé en Dieu, et ainsi il manifeste la gloire de Dieu. Il en

sera de même pour nous. Si Christ est l'objet que j'ai devant les yeux, je ne penserai pas à moi-même mais à Lui. Je le manifesterai, lui, m'arrêtant sur ce qu'il est, et non pas sur ce que *moi* je fais. Si mon regard est fixé sur Christ, je lui serai semblable (faiblement sans doute) en sainteté, en humilité, en amour. Je trouve ces choses en lui avec tout leur charme, toute leur beauté; je les *vois* dans toute leur perfection, et en le contemplant je suis transformé à son image (2 Corinthiens 3). En Lui se trouve tout ce que la nouvelle nature peut rechercher ou désirer. En lui je puis me reposer, et prendre mon plaisir et me réjouir. Quel bonheur de savoir que le Fils de Dieu est venu! Satan est à l'oeuvre, il est vrai, mais l'apôtre peut dire: «Vous êtes de Dieu» (verset 4) et cela règle tout. Nous ne sommes plus de la vieille nature, vivant et agissant selon la vie du premier Adam, mais dans la puissance de la nature nouvelle, qui vient de Dieu.

Quelle bénédiction que d'être participants de la nature divine, faits supérieurs aux anges! Oui, l'apôtre peut nous dire: «*Vous êtes de Dieu*», de lui, de qui la nature est divine, et nul autre que *Lui-même* ne peut répondre à ce qu'exige cette nature divine. Christ nous a lavés de nos péchés dans son propre et précieux sang. Il nous a, du haut du ciel, baptisés du Saint Esprit, et scellés du Saint Esprit de la promesse. «Or, celui qui nous a formés à cela même, c'est Dieu» (2 Corinthiens 5: 5). Il nous a *donné* une *puissance* qui est au-dessus de la puissance de Satan. «Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde» (verset 4). «Vous êtes de Dieu». Je suis amené à Dieu. Je suis né de Dieu. Je me repose en Dieu. J'apprends à connaître Dieu parce que j'ai reçu la nature qui peut le connaître, tout comme je ne pouvais connaître ce qu'est l'homme qu'en ayant sa nature.

Je ne connais pas tout ce qui concerne Dieu, il est vrai; mais je n'ai aucune incertitude. Supposez que j'aie un ami; il est possible que je ne sache pas tout à son sujet, mais il est *mon ami* et j'ai ma joie en lui comme tel; je n'ai pas de doute quant à son affection, parce que je ne connais pas tout ce qui le concerne. Dieu est mon ami, et je trouve un doux repos à le connaître comme mon ami. Dieu est mon ami, que me faut-il de plus? Qu'est-ce qui peut être plus précieux? Pour connaître Dieu, il faut que j'aie sa nature. Je ne puis connaître la nature à laquelle je ne participe pas. Je ne connais pas les anges: je ne participe pas à la nature des anges.

Nous voyons, dans ce chapitre de la première épître de Jean, deux choses qui apportent à l'âme une joie infinie. Le verset 9 nous montre la manière dont Dieu fait *connaître* son amour; au verset 17, nous voyons comment son amour *est consommé*. Le verset 9 nous dit que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui, afin que nous eussions la vie, nous qui étions morts et que nous fussions rendus participants d'une vie qui découle de la manifestation de l'amour de Dieu, — une vie séparée à la fois de la nature, et des affections et des plaisirs de la nature, une vie qui ne peut s'associer avec l'égoïsme. Et quelle est ma nature comme homme né d'Adam? n'est-elle pas pur égoïsme? Si je considère les motifs qui me dirigent, jour après jour, que sont-ils? Ne sont-ils pas le moi? Prenez la vie de chacun, ses affaires — quel en est le mobile? N'est-ce pas le *moi*? Nous ne nous faisons pas d'idée combien nous sommes sous l'influence

du moi. N'est-il pas vrai que les futilités de la toilette occupent davantage la pensée de plusieurs que *tout ce que Dieu a fait* en envoyant son Fils du ciel pour sauver des pécheurs? C'est là un fait positif et il est inutile de chercher à nous le cacher à nous-mêmes. Nous ne pouvons pas le cacher à Dieu. — D'un autre côté, plus je considère *cet amour*, l'amour divin, plus j'en vois la perfection. Il est dit: «Pour l'homme de bien peut-être, quelqu'un se résoudrait même à mourir» (Romains 5: 7); mais lorsqu'il n'y avait pas *une seule chose bonne* en nous, Dieu a constaté son amour à lui envers nous. C'était la grâce et rien autre.

Nous étions des pécheurs et rien que des pécheurs, lorsque Christ *mourut* pour nous sauver; et je ne comprendrai jamais ce qu'est l'amour de Dieu véritablement, jusqu'à ce que je puisse dire: je ne suis *rien* qu'un pécheur. Si vous ne savez pas ce que c'est que l'amour de Dieu, c'est que vous n'avez pas appris cette grande vérité, que: *Vous êtes un pécheur*. Qu'est-ce que Dieu a donné pour sauver des pécheurs? Il a donné ce qui était le plus près de son coeur, le bien le plus précieux qu'il avait à donner, son propre Fils unique et bien-aimé. On ne peut expliquer son amour; on ne peut l'estimer à sa valeur. Ce qui lui était cher par-dessus tout, c'était le Fils de son amour, et c'est lui qu'il a donné. Il n'y a pas de limites à son amour, Il m'a donné Christ, et il n'y a pas de fin à ce que je possède en lui. Le *Fils* de Dieu a été donné pour *mes* péchés: il descend jusque dans ces *abîmes*, et il en rapporte la vie. «En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés» (verset 10).

Comment puis-je savoir que Dieu m'aime? — C'est en regardant à l'objet parfait de son amour, et cela me donne du repos. Pourquoi? Parce que en lui je vois combien est merveilleux l'amour qui envoya le Fils pour me donner à *moi* la vie éternelle, et pour être la propitiation pour *mes* péchés. Si je n'ai pas trouvé le repos, ce dont j'ai besoin, c'est d'un sentiment plus profond du péché. Il faut que j'apprenne ce qu'est le péché, à la croix; et alors je discernerai l'amour qui s'en est occupé, qui a souffert pour lui; et ainsi mon âme trouvera *le repos*. L'amour de Christ n'était pas la théorie de quelqu'un qui vient et qui nous dit simplement ce que Dieu est, mais la manifestation pratique de Dieu. Christ présente Dieu dans toute la *variété* de son amour sans mesure et *sans réserve*. Comparez le verset 12 au verset 18 du premier chapitre de l'évangile de Jean: «Personne ne vit jamais Dieu»; Celui qui est au sein du Père, lui doit le faire connaître. Le *Fils* doit dire *ce qui* peut être connu du Père, tout *dépend* de Christ. Tous les obstacles sont ôtés par Lui pour le croyant; tout péché est ôté par Lui. J'acquies une place d'intime proximité avec Dieu, en *Lui*.

J'ai appris à la croix ce que Dieu était pour moi comme pécheur; et maintenant j'ai à apprendre comment il répond à mes besoins comme saint, ayant conscience de ma misère et la plaçant devant lui. Avoir faim ne suffit pas; il faut que je péricule de faim pour savoir ce qu'il y a dans le coeur de Dieu pour moi. Ainsi dans l'évangile, quand le prodigue eut faim, il chercha à se nourrir de gousses; mais quand il vit qu'il allait périr de faim, il se tourna vers la maison de son père, et apprit alors l'amour du coeur *du père*.

Remarquez au verset 15 jusqu'où Dieu s'abaisse: «Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui et lui en Dieu». Comme Dieu descend au devant de

nous! — de sorte que chacun sera trouvé sans excuse. «Quiconque confessera etc.». Le petit enfant, qui est tout juste capable de confesser Christ, a la vie éternelle aussi réellement que l'homme fait en Christ. Il ne s'agit pas de ce que je suis, mais de ce que Christ est. Je suis hors de vue, moi; tout dépend de ce que Christ est. Je suis hors de vue, moi; tout dépend de ce que Dieu est. Comment puis-je connaître cet amour? Faut-il que j'attende sa pleine manifestation? Non: «Dieu a répandu son amour dans mon coeur par le Saint Esprit qu'il m'a donné» ([Romains 5: 5](#)). Verset 16: «Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui». Si je demeure en Dieu, je demeure dans l'amour, et je devrais montrer l'amour en regardant à *Lui*, et non pas à d'autres. Verset 17: C'est une chose merveilleuse que de pouvoir dire: «Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Christ a pris sa place à la droite de Dieu, et il m'amène là.

Nous sommes maintenant devant Dieu dans la justice de Christ. Il est ma vie et je ne puis être, réellement, ni ne devrais paraître hors de lui en aucune chose: «En ceci est consommé l'amour avec nous, afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement» (verset 17). Est-ce que votre coeur est exercé à la pensée du jugement? Est-ce que la pensée de vous trouver devant le siège du Juge vous alarme? Pourquoi en serait-il ainsi? N'est-ce pas *ma justice* qui est *mon juge*? Lui n'a-t-il pas parfaitement ôté mon péché et purifié ma conscience de toute culpabilité? de sorte que je puis me reposer en Dieu sans crainte, n'ayant *plus* aucune pénible incertitude; mais regardant avec calme en avant dans la pleine assurance que *Christ* a été jugé à ma place et m'a amené à une communion bienheureuse avec *cet amour* qui me donne hardiesse au «jour du jugement»: «*Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde*».

«Il n'y a *pas* de crainte dans l'amour» (verset 18). S'il y a dans le coeur le moindre doute ou la moindre méfiance à l'égard de Dieu, vous n'êtes pas consommé dans l'amour, car l'amour parfait chasse la crainte. Il y a des choses que nous devons craindre, sans doute; nous avons raison de craindre le péché, et l'influence de nos propres intérêts égoïstes; mais l'effet pratique de se reposer sur Dieu est de bannir toute crainte et de consommer le coeur dans l'amour. L'amour de Dieu *est* parfait; nous n'avons qu'à le reconnaître, à nous incliner devant lui, à l'accepter comme nous appartenant en Christ, et à bénir Dieu pour lui. C'est là être consommé dans l'amour.

«Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier».

Philippiens 4

Il est très difficile de dire: «*Je fais une chose: oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort à celles qui sont devant, je cours, regardant au but*» (3: 14). L'apôtre avait une vue si distincte de ce qui se trouvait à la fin, que, pressé par elle, il était capable de courir vers le but.

L'épître aux Philippiens ne se distingue pas par de grandes doctrines, mais en ce qu'elle parle de la course chrétienne; et ce caractère de l'épître explique pourquoi l'apôtre parle

de: «Travailler à notre salut avec crainte et tremblement», non pas parce que *Dieu a tout fait pour nous*, mais parce que «*c'est Dieu qui opère en nous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir*» (2: 12, 13). Il en fut de même quand les Israélites furent sauvés: ils pouvaient parler du salut comme du but de leur course, et non comme de l'acceptation de leurs personnes.

L'ennemi semblait avoir remporté un grand avantage en amenant Paul en prison; mais pas du tout, dit l'apôtre: «*Je sais que ceci me tournera à salut*» (1: 19). Ce n'était *pas du tout* légèrement qu'il parlait de son désir de déloger pour être avec Christ. «*Ce que je dois choisir, je n'en sais rien*» (1: 22). Il avait à choisir entre Christ et le service ici-bas, et Christ et le repos là-haut.

Il ne dit rien des circonstances, rien de l'empereur Néron; il laisse tout cela de côté sans en tenir compte. «*Je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi*» (1: 25). Ce que nous apprenons par les Ecritures des circonstances où se trouvait l'apôtre lorsqu'il écrivit cette épître, nous est d'un grand secours pour comprendre l'esprit dans lequel il écrivait. Plusieurs de ses lettres, telles que celle aux Galates, celles aux Ephésiens ou aux Colossiens, nous donnent plus de doctrine; mais aucune ne nous dépeint comme l'épître aux Philippiens, l'expérience pratique de l'apôtre dans sa vie chrétienne.

Christ en résurrection se trouvait au bout de la perspective que Paul avait devant lui, et la lumière de ce Christ luisait d'un bout à l'autre sur son sentier. Ce qu'il désirait avant tout, c'était de participer aux souffrances de Christ. Il recherchait un constant rapprochement de la résurrection, car c'était dans la résurrection qu'il serait rendu conforme à Christ. Il *avait* été saisi à cet effet par la grâce, mais maintenant il désire saisir lui-même le but. Il pouvait estimer toutes choses comme des ordures «à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus»; et l'on n'aime pas à être occupé de ce qui est des ordures. Si nous ramassons du «rebut», nous n'avons pas une vue de la gloire de Jésus comme celle que Paul avait. Pendant la première ardeur de la conversion, il n'y a pas de difficulté à cet égard; il est facile *alors* de regarder toutes choses comme une perte. Paul ne dit pas: «J'ai fait tous ces sacrifices; voyez ce que j'ai fait». Il ne dit pas: «*j'estimais* toutes choses comme des ordures», mais il dit: «je les *estime*, etc.». Ce qui entretient son énergie vivante et fraîche, c'est qu'il ne court pas avec incertitude.

La première chose que nous avons à comprendre, c'est, non pas que nous courons vers la résurrection, mais que la résurrection nous a placés dans une certaine position. Cela donne de l'énergie pour courir en avant vers le but, parce que nous avons *un* objet devant nous. Il en est ainsi même dans l'homme naturel; il devient clairvoyant lorsqu'il n'a qu'un seul objet, au lieu d'en avoir plusieurs. Mais, dans les choses de Dieu, il en est d'autant plus ainsi, parce qu'il y a une intelligence divine et une énergie divine.

«*Réjouissez-vous toujours DANS LE SEIGNEUR*» (4: 4). Paul ne pouvait certainement pas se réjouir dans les circonstances, dans lesquelles il se trouvait, car il était prisonnier.

Les chrétiens sont souvent beaucoup plus heureux *dans* l'épreuve qu'ils ne le sont en y pensant, car dans l'épreuve la stabilité, la certitude, la proximité et la puissance de Christ, sont bien mieux connues; et ainsi les chrétiens sont plus heureux. Paul n'aurait pas pu dire aussi bien: «Réjouissez-vous *toujours* dans le Seigneur», s'il n'avait pas su ce que c'était que d'être prisonnier. C'est comme dans le Psaume 34; «Je bénirai l'Eternel *en tout temps*, sa louange sera *continuellement* dans ma bouche». Et pourquoi? «Cet affligé a crié, et l'Eternel l'a exaucé et l'a délivré de toutes ses détresses» (Psaumes 34: 6). «J'ai cherché le Seigneur et il m'a répondu» etc.; et c'est ce qui le rendait capable de dire: «Je bénirai l'Eternel en tout temps». Il avait été dans *la détresse*, et il avait été *exaucé* dans sa détresse. Ce dut être une épreuve extrêmement pénible pour un homme aussi actif pour le service que l'était Paul, que d'être tenu en prison; et pourtant c'est *alors* qu'il peut dire à ceux-là dont les coeurs se laissaient abattre jour après jour par les circonstances tout ordinaires dans lesquelles ils se trouvaient: «Réjouissez-vous *toujours* dans le Seigneur».

La grâce suffit pour les circonstances favorables, mais ce sont ces circonstances qui sont de beaucoup les plus difficiles (spirituellement) pour le croyant. Il y a une manière facile de marcher dans la mondanité, et il n'y a rien de plus triste que la vie d'un chrétien qui s'en va jour après jour, tranquillement à son aise, en dehors de la dépendance du Seigneur. Il fallait qu'Israël recueillît chaque matin la manne: et il faut ainsi recueillir chaque jour la nourriture spirituelle et vivre chaque jour dans la dépendance de Dieu. Si les circonstances se placent *entre* nos coeurs et Dieu, nous sommes sans puissance. Si Christ est plus près, les circonstances ne nous empêcheront pas de nous réjouir en Dieu.

«*Le Seigneur est près*» (verset 5.) Lorsque vous avez les yeux fixés sur une lumière, au milieu d'une nuit parfaitement obscure, quoique la lumière puisse se trouver à deux ou trois lieues de distance, elle semble être cependant tout près. Ainsi, plus nous sentons ce que sont les ténèbres du monde, tandis que nous jouissons de l'amour du Christ, plus l'espérance paraîtra proche.

«*Ne vous inquiétez de rien*», dit l'apôtre. Lorsque tout était fait pour lui donner de l'inquiétude; lorsqu'il savait ce que c'était que d'être en prison et d'avoir faim dans la prison! d'où vient qu'il puisse parler ainsi? Parce qu'il avait trouvé Christ là. De quoi un homme peut-il s'inquiéter lorsque Christ a soin de lui?

«*Et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus*». Ce n'est pas vous qui garderez la paix de Dieu; «la paix de Dieu gardera vos coeurs et vos pensées». C'est la paix dans laquelle Dieu habite, et quelle paix cette paix ne doit-elle pas être? Est-ce qu'aucune circonstance, peut ébranler le trône de Dieu? Dieu n'est pas troublé au sujet de circonstances. Placez tout le fardeau sur lui «et la paix de Dieu gardera vos coeurs et vos pensées», et elle coulera dans vos coeurs comme un fleuve» surpassant toute intelligence». La parole nous dit: «Ne vous inquiétez de rien», pas même au sujet de l'église, quoique Dieu nous garde de ne pas prendre souci de ce qui la concerne.

«Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, goules les choses qui sont de bonne renommée, s'il y a quelque vertu et quelque louange, que ces choses occupent vos pensées». Commencez par rejeter tous vos soucis et toutes vos inquiétudes sur Dieu, et alors vos coeurs seront à même de se tourner vers toutes ces choses qui sont aimables, etc., et de s'en occuper, — toutes ces choses précieuses, qui, en dépit de Satan, sont produites comme des fruits. Si l'âme est occupée du mal, il y aura de la faiblesse; mais quand nous nous occupons de ce qui est bon, l'âme sera fortifiée.

L'apôtre parle maintenant du «*Dieu de paix*». Vous marchez, dit-il, dans la puissance dans laquelle vous m'avez vu marcher. «Ces choses que vous avez apprises et reçues et entendues et vues en moi, faites ces choses et le Dieu de paix sera avec vous»; non seulement la paix de Dieu, mais le Dieu de paix. La puissance de Dieu sera avec vous. Paul avait marché dans ce chemin et, tout le long, il avait trouvé que «le Dieu de paix» était avec lui.

«Or je me suis fort réjoui dans le Seigneur de ce que maintenant enfin vous avez fait revivre voire pensée pour moi». Combien l'apôtre est content de voir du fruit! Tout en se réjouissant toujours dans le Seigneur, il se réjouit dans le Seigneur au sujet des Philippiens; ce qui le rendait heureux, c'était de voir Christ bénir les saints. Il n'y a pas de joie semblable à celle-là sur la terre (excepté la communion), la joie de voir les saints marcher dans la vérité (comp. [3 Jean 4](#)).

«Non que je parle ayant égard à des privations, car j'ai appris etc...» (versets 11-13). On prend quelquefois le dernier de ces versets comme une vérité générale; et il en est ainsi; cependant Paul ne l'applique pas ici de cette manière. Ce que nous avons ici, c'est la connaissance pratique et expérimentale que Paul avait de la chose dont il parle. Il avait été en péril, dans le besoin, et (ce qui est bien plus dangereux) dans l'abondance; et il avait trouvé qu'un Christ présent lui suffisait au milieu de tout. «*Je puis toutes choses en Celui qui me fortifie*». Christ ne peut pas être notre force dans des circonstances qui sont contraires à sa volonté. Il veut que l'âme soit exercée et qu'elle ne discerne pas clairement son chemin, lorsqu'elle marche dans un sentier contraire à sa volonté. Il ne peut y avoir cette heureuse liberté là où le chemin de la dépendance de Dieu a été abandonné. Lorsque des chrétiens au commencement quittent le chemin de la dépendance du Saint Esprit, ils trouvent des difficultés et du malaise; mais peu à peu ils s'y habitueront peut-être, et alors il y a chez eux moins de conscience et moins de malaise. Quand on est sorti du chemin de la puissance spirituelle, toutes les choses prennent la forme de devoirs; dans ce cas, la première opération de l'Esprit de Dieu, c'est de produire du malaise, et alors il n'y a rien autre à faire que de rebrousser chemin. Il y a des perplexités qui proviennent de ce qu'on a abandonné le simple et droit chemin; alors le Seigneur intervient et restaure l'âme pour l'amour de son nom. Le Seigneur donne du repos à son peuple pendant la route, comme il le fit pour Israël, lorsque l'arche marcha devant eux pour chercher un lieu où le peuple pût

se reposer. Les circonstances ne devraient jamais mettre obstacle à la puissance de la joie spirituelle. Que je sois dans la prospérité ou dans l'adversité, rien ne peut me séparer de l'amour de Dieu en Christ. Paul ne dit pas: «Je puis toutes choses en Celui qui *m'a fortifié*», mais «qui me *fortifie*»: c'est une chose actuelle.

«*Néanmoins vous avez bien fait de prendre part à mon affliction. Or vous avez, etc...*» (versets 14-18). Toutefois l'apôtre élève les Philippiens au-dessus des circonstances purement temporelles, et les amène à la conscience de la relation des saints avec Dieu — ce qu'ils ont fait envers lui est «*Un sacrifice acceptable et qui est agréable à DIEU*», — «*MON Dieu suppléera à tous vos besoins, selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus*»: — le Dieu auquel j'appartiens et qui, dans un certain sens, m'appartient à moi, — le Dieu dont je connais la fidélité, le Dieu qui m'a nourri quand j'avais faim, et qui m'a fortifié quand j'étais faible. Il est extrêmement doux de voir que ce par quoi Paul avait passé, l'avait amené si près de Dieu. En toutes choses, dans la prison, dans le besoin, il avait trouvé l'infaillible certitude qu'il était associé à *Dieu*.

Jean 17: 14 et suivants

Il y a deux grandes conséquences qui résultent de la position dans laquelle Christ nous a placés; l'une se rapporte au Père, l'autre se rapporte au monde.

La première grande vérité qui est la base de tout, c'est que Christ nous a placés dans une même condition avec lui, et là où il est lui-même. Lorsqu'il était ici-bas, sa position avait un double caractère, l'un en rapport avec le Père, l'autre en rapport avec le monde; et il en est exactement de même, maintenant, pour les saints. Ce qui est vrai de Jésus est vrai aussi de ceux qui croient en lui, sa joie étant accomplie en eux. Il était un témoin parfait pour le Père, et le témoignage du saint dans le monde est pour Lui aussi (verset 18).

La première partie de ce chapitre nous montre la position du saint devant *le Père*; la fin du chapitre nous fait voir la position du saint vis-à-vis du monde.

C'est une chose précieuse et admirable que les saints soient amenés par grâce à la même place et à la même condition que Christ lui-même. Christ avait cette place par droit; il y avait un titre; nous, nous la possédons par lui; elle est un témoignage rendu à la valeur de la rédemption accomplie par lui, et nous ne pouvons pas l'estimer trop haut. Cette participation à la position de Christ ne nous élève pas d'une manière charnelle, mais selon l'efficacité de ce que Christ a opéré en résurrection. Marie vient dire de sa part aux disciples: Je monte vers «*mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu*» (Jean 20: 17).

Si je m'occupe de l'état de ma conscience devant Dieu, je pense à Dieu comme à un juge. J'aime le Seigneur Jésus quand je crois quelque chose qui se rapporte à la valeur de son sang; mais si j'aime les choses de Christ, je découvre bientôt en moi beaucoup de choses qui ne sont pas semblables à Christ; et si le coeur est droit, on est bien plus facilement tranquilisé au sujet de ce qui est passé, qu'au sujet de ce qui existe dans le

présent. Ce que je trouve en moi *maintenant*, c'est là ce qui me trouble, et ma conscience doit trouver la paix à ce sujet-là, parce que les affections sont renouvelées là où est la vie. Même pour ce qui concerne les détails de ma conscience comme saint, j'ai une conscience sainte qui se juge *elle-même* devant Dieu; et ainsi ma conscience réveillée sera toujours plus malheureuse jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la paix; car Dieu est saint, l'âme est pécheresse, et le Père voit du péché. Qu'est-ce que Dieu fait quand il vient pour le jugement? Il met *le sang* sur la porte de l'Israélite, et ce sang étant sous ses yeux, l'ange destructeur ne peut pas entrer: Dieu ne voit que le sang et passe par dessus; il voit le témoignage de l'abolition du péché par la mort de l'Agneau. Il y a du repos pour la conscience par le sang. Ainsi la sentence a déjà été prononcée sur le mal de la part de Dieu. Ce qu'il aperçoit, c'est le sang; un substitut est intervenu, et Dieu est satisfait quant à l'exécution du jugement. Là où il y a de la droiture de coeur, il n'y aura jamais de *paix* avant que la conscience soit nette devant Dieu; la conscience ne doit pas avoir de *repos* avant d'être purifiée selon ce que Dieu a fait, car Dieu a fait la purification; Dieu l'a donnée, et Dieu nous fait connaître la satisfaction dans sa propre sainteté. Les saints désirs que Dieu a fait naître en nous ne sont pas satisfaits avant que tout ce que Sa gloire réclame, ait été accompli et ait obtenu pleine satisfaction.

Eh bien: supposons maintenant que la conscience soit en repos: qu'est-ce que Dieu va faire de ce peuple qu'il a racheté? et quelle est l'effet de son intervention en puissance? Dieu a fait l'oeuvre; non seulement il a effacé le péché, mais il nous a amenés près de lui-même. Le Fils de l'homme, le second Adam, nous a placés dans une même position avec lui. Etant ressuscité d'entre les morts le premier jour de la semaine, il dit à Marie: «Va vers mes frères, et leur dit: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Le premier Adam fit de même, il nous entraîna dans une même condition avec lui-même. Mais nous sommes prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu (Romains 8). De quoi ceci dépend-il? De la valeur de ce que la rédemption de Christ a opéré, et de la puissance de sa vie vivifiante en résurrection; et la manière de connaître ces choses, c'est de regarder au Seigneur Jésus lui-même. Où cette rédemption l'a-t-elle placé, lui? Elle l'a remplacé, lui, l'homme ressuscité, dans la présence de cette gloire dans laquelle il était auparavant comme Dieu. Il s'abaissa lui-même (Philippiens 3; Hébreux 2); c'est pourquoi Dieu lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Il est placé à la droite de Dieu. Et ici je puis contempler le résultat de cette rédemption que le Seigneur Jésus a accomplie et qui lui fit quitter le sein du Père: elle l'y remplace de nouveau.

Un autre point d'une grande valeur, c'est la puissance vivifiante. Quelle est cette puissance vivifiante? «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez» (Jean 14: 19); et nous qui avons à combattre le mal qui est en nous, et à tenir la chair à sa place dans la mort (Colossiens 3: 3, 4), nous avons la vie de Christ en nous. Cependant l'âme a besoin de la consolation du sang tous les jours. Où Dieu nous a-t-il placés? Si nous n'avons pas notre lot dans le premier Adam, nous devons l'avoir dans le second, — en *Christ*. Il n'y a pas de place auprès de Dieu pour quiconque est *hors de Christ*. Dieu ne peut pas avoir près de lui des

personnes qui sont *hors de Christ*, ou qui ne seraient qu'à *demi* glorifiées. Il n'y a pas de demi gloire auprès de Dieu. Nous sommes sanctifiés *dans* le Christ Jésus, agréables *dans* le Bien-aimé. «Si quelqu'un est *en Christ*, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 17). Si la rédemption n'avait pas donné aux croyants un titre à être avec lui, Christ n'aurait pas pu dire: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis ils y soient aussi avec moi» (Jean 17: 24).

C'est la découverte de l'état de perdition de l'homme qui nous rejette sur la rédemption qui est en Christ. Nous ne pouvons pas aller au-delà, ni rester en deçà. La complète impuissance de l'homme montre l'efficacité du sang qui a été versé.

Dans le monde, les chrétiens sont pauvres, misérables et faibles; mais Christ dit ces choses dans le monde, afin qu'ils aient sa joie accomplie en eux-mêmes. La foi et l'amour sont supérieurs à toutes *les circonstances*, et ne sont pas des obstacles, à moins que nous ne soyons dans une position contraire à la volonté de Dieu, ce qui est autre chose. La foi a un objet. Il y a une puissance vivante en Christ. Nous sommes gardés par lui et rendus capables par lui de passer à travers toutes les circonstances sans qu'elles nous nuisent. De quelle manière Christ nous place-t-il dans cette position de puissance? Ce n'est pas en nous *ôtant du monde*, mais en nous gardant du mal qui y est (verset 13). Il nous place dans la même position dans laquelle il est lui-même (verset 16). «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde»; et cette parole: «Ils ne sont pas du monde», demeure vraie aussi bien que ce qui concerne notre chemin et notre position: nous sommes des chrétiens dans le monde, dans la même condition que Christ lui-même! Comment Christ n'était-il pas du monde? Parce que sa vie ne procédait pas du monde, mais du Père. L'objet de cette vie était le Père: toute la marche de Christ est un témoignage que le monde n'avait rien à faire avec le Père; et en passant à travers ce monde comme le Témoin Fidèle, toutes ses voies déclaraient qu'il n'était pas du monde. Lorsque Celui qui a créé le monde était dans le monde, le monde ne l'a pas connu. «Voyez quel amour le Père nous a accordé que nous soyons appelés enfants de Dieu; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu» ([1 Jean 3: 1](#)). Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu; et nos coeurs trouveraient en ceci une consolation, si nous étions dans une vraie communion avec Jésus. Le saint est appelé à traverser ce monde sans le secours du monde, dans le secret avec le Père, et soutenu par lui. Le monde ne peut pas savoir où nous avons notre vie, et le saint a à passer à travers le monde sans avoir la puissance de montrer d'où cette vie tire sa source. C'est une chose qui ne se voit pas.

Si le monde avait pu reconnaître et dire: «Nous savons que celui-ci est le Fils de Dieu», — Jésus eût trouvé là une sorte de secours. Il en est de même pour les saints: non seulement ils ne sont pas compris, mais ils ne sont pas reconnus, — séparés du monde parce que leur nature vient de Dieu. Si nous sommes disposés à prendre cette place, nous ne pouvons l'avoir qu'*au-dessus*, et *au-dessous* du monde, car le Père ne peut pas reconnaître le monde; c'est donc une place où le saint sera éprouvé, non pas une fois pour toutes seulement, mais il sera sanctifié par la vérité, la vie du saint ici-bas étant une

séparation *continue*. — Nous ne pouvons rien mettre entre Christ et l'âme, entre la Tête et les membres, Il n'y a rien entre l'unité du Père et du Fils, ni entre l'unité de Christ et de l'Eglise; mais il y a ce qui est «croître jusqu'à lui, le Chef».

«Sanctifiés *par la vérité*». Il n'y a pas simplement une opposition *négative* au monde de la part du chrétien, il y a une opposition positive. Nous avons à passer par beaucoup d'épreuves. C'est une bénédiction que d'être en butte à la tentation etc. (Jacques 1: 2-4), non pas de tomber dans une tentation coupable, bien entendu, comme celle dont il est dit, Jacques 1: 13, que Dieu ne tente personne; mais il peut y avoir des circonstances très humiliantes sans qu'il y ait du péché. Le moi doit être maté; et c'est à cette école de l'épreuve que nous voyons et apprenons Dieu, lorsque l'âme est devenue capable de se juger elle-même. Dieu peut déraciner et retrancher tous les rejetons *du vieux tronc*.

Non seulement le chrétien n'est «pas du monde», parce qu'il connaît le caractère du monde, mais il est délivré du monde (verset 19). Nous voyons la position dans laquelle il est placé. Le Seigneur se met Lui-même à part, afin que l'Esprit puisse prendre «les choses de Christ» et nous les communiquer, pour que nous soyons plus semblables à Christ dans le monde. Le Saint Esprit prend de ces choses et descend du ciel en puissance vivante pour en entretenir nos âmes; — le Père, le Fils, et l'Esprit, agissent tous de concert. L'amour du Père et la puissance du Fils et de l'Esprit nous sont donnés. L'Eglise et le saint individuellement se tiennent devant le monde pour montrer, comme l'épître de Christ, la puissance d'efficacité de l'amour du Père. Je ne parle pas de ce à quoi nous sommes parvenus, mais de ce à quoi nous sommes destinés; — *de la place* où nous sommes *établis* comme à *notre place*; et bien que nous n'y soyons pas encore, partout où nous allons, nous portons le témoignage vivant de ce que la grâce du Père a fait de nous. Israël aurait dû être ce que la loi exigeait; mais remarquons la différence, la chute, pour Israël, amena la condamnation.

Ce n'est pas de justice que nous avons besoin devant Dieu, si nous sommes chrétiens, nous avons reçu une fois pour toutes l'abondance de la justice. Voyez Hébreux 10: 14: «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés»; et Romains 8: 4: «Afin que la justice de la foi fût accomplie en nous qui ne marchons pas selon la chair»; et aussi Daniel 9: 24: «Pour amener la justice *des siècles*». Mais pour ce qui concerne la manifestation ici-bas, Paul en appelle aux Corinthiens pour la recommandation de son apostolat. Chaque croyant est une lettre de recommandation de la grâce de Dieu, montrant ce que Dieu est. Christ était la *vivante* épître de Dieu sur la terre. Quand il prenait un enfant dans ses bras, ou quoi qu'il *fît*, il manifestait Dieu. Il nous dit: «Soyez donc parfaits comme votre Père qui est aux cieux est parfait» (Matthieu 5: 18). «Aimez vos ennemis; en un mot, faites que les hommes voient en vous l'esprit de votre Père. Nous avons, je le répète, la place de Christ devant Dieu, et dans le monde également, — en étant peut être haïs et persécutés jusqu'à la mort.

Il est parfaitement clair que si Christ nous envoie dans le monde comme ses témoins, toute la question de notre acceptation devant Dieu est déjà réglée. Il nous faut l'union et

la communion avec lui. Si Christ n'avait pas été complètement un avec le Père, il n'aurait pas pu le représenter. L'Eglise est mise à la place de Christ, et elle est envoyée dans le monde pour dire quelles grandes choses Dieu a faites pour elle, étant pour Dieu, l'épître de Christ écrite par le Saint Esprit.

Nous sommes établis maintenant dans la grâce; et les hommes jugent de ce qu'est la profession de Christ par ce que les chrétiens sont (je ne dis pas qu'ils le fassent toujours droitement). — Si nous vivons dans la communion de Dieu, nous ne pensons pas à nous-mêmes: Moïse ne savait pas que son visage resplendissait quand tous les autres le voyaient. Il avait regardé en haut en dehors de lui-même, et il revenait vers la terre portant sur lui la lumière du ciel.

Quelqu'un pourrait dire, et avec vérité peut être: Je sais si peu de *Christ*; — toutefois *chacune* des grâces qui sont en Christ, se trouve dans *chacun* des saints, bien que non développée. Vous êtes peut-être un petit enfant en Christ: — on peut voir chez des petits enfants bien des choses à admirer et à imiter. Si je suis vraiment humble de coeur, je manifeste Dieu, comme un petit enfant le manifeste; mais si, étant un petit enfant, j'essaie de manifester Christ comme si j'étais un *homme* fait, je faillirai. Ma sagesse consistera en ce que je ne me place pas au-dessus de ce que je suis réellement. Si je marche dans une vraie humilité, manifestant cette nature de Christ qui est en moi, il y aura un progrès certain en moi. — C'est dans la présence de Dieu que le péché pouvait être découvert et mis au jour. Je déshonore Christ quand je fais un faux pas dans mon chemin. Si *moi* je discerne le péché secret dans mon coeur, je serai humble devant *Dieu*, — je serai humble devant le monde. Si je découvre en moi de l'orgueil, ou tout autre péché, j'irai à Dieu et je le confesserai. Je puis ne pas avoir le pouvoir d'empêcher une pensée mauvaise; mais si j'y résiste, l'Esprit n'est pas contristé, et il amène l'âme dans la communion et l'intimité avec Christ. Il y a de la joie aussi dans l'âme, quoiqu'on soit humilié. Si je vis avec Christ, l'Esprit me fait voir ce qui est bon en Christ pour moi. Ainsi dans notre chemin à travers ce monde, nous sommes participants de sa sainteté, «étant transformés dans la même image de gloire» (2 Corinthiens 3: 18).

Remarquez en outre que le chapitre 17 de Jean nous parle trois fois de l'unité. En premier lieu, il en parle comme d'une unité absolue: nous avons une même nature avec Christ, la communion de la même nature divine, et un seul Saint Esprit, ainsi que l'unité pratique qui découle de là. «Père saint, garde-les en ton nom, (le nom) que tu m'as donné, afin qu'ils soient un comme nous» (verset 11). Or le Saint Esprit habite en nous et nous fait *un*, — non pas un entre nous, mais entièrement dans le Père et dans le Fils. Toute question, relativement à ce que la personne est par elle-même, est hors de vue: le Saint Esprit, le Père et le Fils ont communion; — et nous, par la communion du Saint Esprit, nous sommes amenés à la conscience de cela, la question de notre acceptation devant Dieu étant entièrement réglée. — Secondement, il n'y a pas seulement union; mais il y a communion. «Or je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croient en moi par leur parole, afin que tous soient un, comme toi, Père, es en moi et moi en toi;

afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé» (versets 20, 21). — En troisième lieu, nous ne sommes pas simplement vivifiés, mais (verset 22) la gloire qui a été donnée à Jésus nous a été donnée. Ce n'est pas ici l'union *essentielle* comme celle dont nous avons parlé en premier lieu, ni la communion mentionnée ensuite, c'est la *manifestation* de l'unité, Christ manifesté dans l'Eglise, et Christ manifestant le Père: *Moi en eux et toi en moi*, — commençant là-haut, et descendant ici-bas; c'est la manifestation complète de la rédemption, alors que le monde verra l'unité et les saints anges aussi, et que nous ayant reçu de Christ la gloire et la puissance, nous serons avec le Père. Les miracles, au commencement, en étaient comme un échantillon: le pouvoir de guérison procédait de *l'Eglise*. Christ sera admiré dans ses saints (2 Thessaloniens 1: 10), — cette sainte cité à la lumière de laquelle les nations sauvées marcheront (Apocalypse 21: 23, 24). La manifestation est, afin que le monde *connaisse*, etc. (verset 23). *Maintenant* le monde ne nous connaît pas, mais alors le monde connaîtra que nous avons été aimés *comme Christ* a été aimé. Mais nous, avons-nous à attendre pour connaître, jusqu'à ce que le monde connaisse? Non; par la foi, par la révélation du Saint Esprit, nous savons déjà maintenant ce que le monde connaîtra plus tard, — nous croyons avant que nous voyions. Si j'ai la conscience d'être aimé comme le Père a aimé Jésus, quel bonheur sera le mien! Mon âme, pleine de cette grâce, la manifestera à d'autres. Quelle fontaine de grâce il y a là! Le monde ne connaît pas cette grâce; mais si j'en suis revêtu, je suis armé de grâce, je vis de la vérité et j'en jouis présentement. L'amour du Père a donné Christ pour vous et vous a donné Christ. Est-ce que le monde trouve en nous la même grâce et le même amour (le même genre d'amour, non pas la même mesure) que Christ a manifestés? Etes-vous fidèle à porter partout ce caractère de Dieu devant le monde? Dieu est venu sur la terre *en Christ, dans un homme*, afin de manifester la perfection de ses voies divines et de sa divine tendresse sous la forme d'un homme. Si j'attends quelque chose de vous avant de vous montrer de l'amour, je serai déçu et je ne manifesterai pas Dieu. Je ne dois rien attendre: je dois agir *en grâce*. Peu importait en un certain sens ce que Christ trouvait chez les autres; il trouvait toujours sa satisfaction en Dieu. — Toute sa joie était en Dieu. Si nous étions parfaitement satisfaits en Dieu, ce serait la *perfection*. Supposez que l'affection d'un frère nous fasse défaut pour nous encourager dans l'épreuve, eh! bien, dans la mesure où vous serez remplis de ce que *Dieu est*, vous serez satisfaits. Ou bien supposez que vous soyez laissé seul pendant deux heures, si vous n'êtes pas en communion avec le Seigneur, vous chercherez un livre, ou quelque autre chose, montrant ainsi que Dieu ne vous suffit pas.

Dans l'Eglise primitive nous voyons que les saints avaient la faveur de tout le peuple (Actes des Apôtres 2: 47; 5: 13). L'homme Christ Jésus croissait en faveur auprès de Dieu et des hommes (Luc 2: 32); il était toujours le serviteur de chacun. La première chose qui me frappa, il y a quelques années, en lisant l'évangile, ce fut qu'il y avait là un homme qui ne faisait jamais rien pour lui-même. Quelle merveille que de voir un homme qui ne vivait pas pour lui-même, car pour lui-même il avait Dieu! Avons-nous réalisé ce que nous sommes en Christ, de manière à ce que nos coeurs soient remplis de lui? Dieu nous a donné la place de Christ, en vie, — et puis l'adoption et la gloire; c'est pourquoi la vie devrait se montrer

plus clairement. Recherchons-nous la place de Christ *maintenant*? Y a-t-il en vous cette énergie active de l'Esprit qui vous fait désirer d'être là? Eh! bien, cette place vous l'avez: et que vous soyez un petit enfant, ou un vieillard ou un jeune homme, ne vaut-il pas la peine de l'avoir, de porter le caractère de Christ, d'être appelé à rendre témoignage à Jésus?

Dans les derniers versets du chapitre qui nous occupe, Christ résume le résultat de ce qu'il avait dit: il ne nous a pas simplement placés ici-bas, un avec lui-même, mais il veut nous avoir avec lui là où il est, pour que nous voyions toute sa gloire, pour être avec lui et lui être semblables. Il compte sur notre amour qui se réjouira dans *sa* gloire» (verset 24).

«Père *juste*» (verset 25). Cette parole solennelle est la séparation éternelle entre le monde et Christ. Le monde ne le verra plus jamais. Christ, si j'ose le faire parler, dit: Le monde ne veut pas de moi; il m'a rejeté. Si je dois être éprouvé, ceux qui m'ont rejeté parce que je manifestais le Père, ne peuvent pas avoir une même part avec moi; c'est donc Toi, Père, qui dois décider la question. Nous pouvons lire la réponse de Dieu au chapitre 12, verset 31: «Maintenant est le jugement de ce monde». Quand le Saint Esprit vient (Jean 16), c'est parce que Christ a été rejeté; l'Esprit dit: Je suis *ici-bas*, parce que Christ est *là-haut*.

«Je leur ai fait connaître ton nom» (verset 26). Le Seigneur Jésus nous soutient ainsi. — C'est ici ce qu'il fait maintenant: il nous communique la connaissance du Père, non seulement en grâce, mais dans la communion de la gloire. Il nous la communique du haut de la demeure et du haut du trône du Père, selon la connaissance qu'il en a comme étant avec le Père. Le Père, par l'Esprit, nous montre Jésus à la droite de Dieu. «Et moi en eux» (verset 26). Jésus se manifeste aux siens, quand il en a fini avec le monde, d'une manière que le monde ne connaît pas.

Il y a une différence entre des désirs bons et spirituels et la puissance du Saint Esprit prenant les choses de Christ pour nous les communiquer. Il nous faut non seulement la *nouvelle* nature, mais la puissance de l'Esprit, si nous sommes fidèles à Christ. Si je m'occupe d'autres choses (je ne parle pas des péchés), je suis en dehors de la communion. Même un regard insouciant contriste le Saint Esprit, et me fait perdre la puissance de la communion. Notre religion ne devrait pas être une religion de *regrets*, mais d'une joie de coeur continuelle, l'amour étant répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit. Dieu nous a Placés ici-bas comme l'épître de Christ. Ne cherchons pas à être satisfaits en regardant à nous-mêmes ou aux autres, mais regardons constamment à Lui, croissant à son image de plus en plus.

Psaume 16

Ce que nous trouvons écrit dans les Psaumes, se rattache en principe proprement aux Juifs et au Seigneur Jésus lui-même, particulièrement comme Messie. Les Psaumes se rapportent d'une manière spéciale au résidu pieux des derniers jours; et une foule des expressions qu'on y trouve appartiennent entièrement aux Juifs et ne peuvent s'appliquer

à l'Eglise; et ce fait si simple donne la vraie clef de ces passages, qui ont été une si terrible pierre d'achoppement pour des chrétiens, qui n'en ont pas eu connaissance. Les saints de la dispensation présente ne peuvent pas justement attendre la destruction de leurs ennemis, comme un moyen d'échapper à leurs afflictions; tandis qu'au temps de la tribulation sans pareille qui est à venir (comparez Matthieu 24: 31, 32), il sera tout à fait juste pour le Juif opprimé d'attendre des jugements pour être délivré. Ces jugements sont les promesses de Dieu et ce sur quoi repose *leur* espérance. — Mais l'Eglise attend d'être enlevée pour échapper à l'affliction en étant avec le Seigneur dans le ciel, en même temps qu'il est très vrai qu'elle jouit de la sympathie de Christ dans ses souffrances ici-bas. — Les Psaumes sont occupés principalement des souffrances de l'âme, des afflictions des Juifs pieux et du résidu, et de la venue de Dieu en jugement, comme leur Rédempteur, pour exécuter la vengeance sur tous leurs ennemis. Christ y est vu associé à Israël et entrant dans toutes les souffrances du saint résidu.

Ensuite, il y a certains Psaumes qui se rapportent au Seigneur personnellement. Ils mettent en lumière le caractère de l'Esprit de Christ, comme les Evangiles montrent la marche et l'oeuvre du Sauveur. Les Evangiles font connaître Celui dans lequel il n'y avait pas d'égoïsme; ils révèlent le coeur qui était prêt à servir chacun. Quelle que fût sa propre affliction, toujours Christ était occupé des autres. Il pouvait avertir Pierre à Gethsémané, et consoler le brigand mourant sur la croix. Son coeur était élevé au-dessus des circonstances; jamais il n'agissait sous leur pression, mais toujours selon Dieu, quelles qu'elles fussent. Nous voyons qu'il était toujours sensible à tout, et bien des expressions dans les Psaumes nous disent ce qu'il éprouvait alors: «Je me suis écoulé comme de l'eau, tous mes os sont déjoints; mon coeur est comme de la cire» (Psaumes 22: 14). Il était l'homme tenté et éprouvé; et moi comme homme tenté et éprouvé, je suis appelé à le suivre. Je devrais m'oublier moi-même et toutes les choses qui sont du moi, en montrant de l'amour aux autres. Le véritable effet d'être près de Christ, me met en communion avec lui au sujet des autres, au lieu que je sois sous l'influence de mes propres circonstances. Comment puis-je incliner mon coeur vers les joies de l'un et les douleurs de l'autre, à moins que je ne vive tout près de Christ et en ayant mon coeur rempli de lui au lieu d'être plein de moi-même? Tout le long de la vie de Christ, telle que les évangiles la placent devant nous, nous voyons cette absence totale d'égoïsme, qui jamais, en aucune manière, ne faisait rien pour soi. Il pouvait se réjouir avec ceux qui étaient joyeux, et pleurer avec ceux qui étaient dans la peine. Il pouvait encourager, avertir, réprimander, selon que l'occasion l'exigeait. Quoi que l'amour dictât, cela l'accomplissait.

Dans le Psaume 22, nous voyons Christ seul, souffrant sous la main de Dieu, endurant la colère que méritait le péché, mais toujours comme l'homme juste, criant à Dieu et le justifiant, même en étant abandonné de lui; et si nous le considérons dans le Psaume 69 comme souffrant plutôt de la part des hommes, Dieu est toujours son asile. Son coeur passe par toute la souffrance, que le péché pouvait amener sur quelqu'un, qui prend la place du pécheur. Christ passa par les exercices *les plus profonds* que le coeur puisse endurer, mais

il place tout devant Dieu. Nous avons souvent la plus grande difficulté à apporter notre affliction à Dieu. Comment le puis-je faire, dira quelqu'un, puisque mon affliction est le fruit de mon péché? Comment puis-je l'apporter à Dieu? Si je souffrais pour *la justice*, je le ferais sans doute; mais je souffre pour *mon péché*; — puis-je donc, dans l'intégrité de mon coeur devant Dieu, aller à lui avec mes peines, sachant que je les mérite? Oui; vous le pouvez; Christ est allé à Dieu à leur sujet. Voilà donc le fondement sur lequel vous pouvez aller: l'expiation, une expiation parfaite, a été faite pour tous mes péchés; Christ a été jugé pour eux. Dieu nous jugera-t-il, tous les deux, lui et moi? Non; je vais à Dieu sur le fondement de l'expiation faite, et Dieu peut venir à moi dans toute mon affliction, parce que l'oeuvre de Christ a été accomplie si parfaitement. En général, toute affliction a sa source dans le péché, et tout secours est basé sur l'expiation. Il serait impossible que je pusse me confier en Dieu, si toute la question du péché n'avait pas été réglée avec un autre que moi.

Dieu ne pouvait pas être indifférent au sujet du péché; et Pierre le savait quand il dit: «Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur» (Luc 5: 8). Le saint caractère de Dieu a été pleinement en exercice, quand il abolit le péché. Dieu a agi envers Christ, à l'égard du péché, selon tout ce qu'il est lui-même. Il est possible, que j'aie à goûter toute l'amertume des fruits du péché, Dieu peut me faire sentir les conséquences de mon péché, *parce qu'il* ne me jugera pas pour lui: «Afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice en vie éternelle par Jésus Christ, notre Seigneur» (Romains 5: 21). Ma conscience est *parfaitement* purifiée, par le sang de Christ, qui a été répandu en amour parfait. L'obéissance de Celui qui a porté mes péchés, est à moi. Je suis déclaré juste par la justice d'un autre. Mon coeur est libre, je puis avoir des rapports avec Dieu au sujet de mon péché, parce que Dieu a agi à son égard envers Christ sur la croix; et je puis aller à Dieu dans toute mon affliction à son sujet. Je puis confesser mon péché; oui; je puis même dire: «*Sonde-moi*, ô Dieu, et éprouve-moi — et regarde s'il y a en moi quelque voie mauvaise» (Psaumes 139: 23, 24). Par la grâce, je puis prendre devant Dieu la place que Christ prend; et mon titre pour le faire, c'est l'expiation.

Nous trouvons dans les Psaumes une expression divine pour toutes nos souffrances; et il est précieux de considérer nos souffrances sous cet aspect. Christ est entré dans toutes les conséquences du péché, comme nul autre ne peut le faire et comme nous n'y entrerons jamais; et après qu'il a été «entre les cornes des licornes», — le passage même à travers la mort, pour ainsi dire — et qu'il a réglé avec Dieu tout ce qui concerne le péché, il peut dire: «J'annoncerai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de l'assemblée» (Psaumes 22: 21, 22). Nous ne perdrons jamais Christ comme notre compagnon; — quelle consolation! Nous le suivrons dans la gloire. — Je vais être avec lui, et sa présence sera ma joie. — Quelle position que celle à laquelle les saints sont amenés à Christ! — toute souffrance est passée.

Dans le Psaume 16, nous trouvons les expressions de la propre joie du Seigneur, la joie de Celui que Dieu appelait son compagnon (Zacharie 13: 7). Pierre, sur la montagne de la transfiguration, aurait voulu placer Jésus à un même niveau avec Moïse et Elie, mais Dieu dit. Non; il est mon compagnon, non pas celui de l'homme. Lorsque le jeune homme, dans

l'Evangile, vient à Lui, disant: «Bon Maître» — s'approchant de lui *comme homme*, Jésus dit: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon qu'un seul, Dieu» (Luc 18: 18, 19).

Il ne fallait pas chercher la bonté dans un homme, pas même en lui s'il n'avait été qu'homme.

Les saints font la joie constante de Christ, et le pauvre pécheur qui met sa confiance en Dieu, a Jésus pour son Consolateur; et Jésus ayant été tenté, sait ce qu'il faut pour le secourir, comme nul autre ne peut le savoir.

Aux jours de Jean le Baptiseur, tous ceux qui se repentaient, venaient aux eaux du baptême; Jésus vint comme les autres. Il n'avait pas à se repentir, mais il ne voulait pas être séparé d'eux, et il dit: «Ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice» (Matthieu 3: 15). Je veux prendre ma place parmi vous, avec les saints qui sont en la terre.

Quelles abondantes consolations, la foi apporte à l'homme qui s'attache à Dieu! Christ ici-bas pouvait dire: «Je me propose toujours l'Eternel devant moi» (Psaumes 16: 8), et ne le ferai-je pas, moi? Est-ce que dans les détails de la vie, je n'ai pas constamment besoin de Lui? Ne suis-je pas continuellement ébranlé par les circonstances? Lui seul peut me soutenir. Christ a pris une fois la place de la dépendance. Il fut ressuscité par la *puissance* de l'Esprit, par Dieu le Père. Christ aurait pu se ressusciter lui-même; *la mort* n'avait *aucune* puissance sur lui. Le Fils faisait les délices du Père; et le coeur du Père était lié au Fils. Le Seigneur Jésus Christ faisait *toutes* les délices du Père.

Christ est dans la présence de Dieu comme homme et pour l'homme; comme notre précurseur et notre chemin. Il est si doux de regarder à Christ comme étant notre *chemin*; cela l'approche si près de nous. Aussi sûrement que j'ai participé, comme homme, à la nature du premier Adam et aux conséquences de son péché, aussi certainement, comme croyant, j'ai une part dans le second Adam. Le Seigneur Jésus Christ est dans la présence de Dieu pour moi. Il y a bien des difficultés ici-bas, mais je serai avec Lui là où il y a des plaisirs pour jamais. Dieu sera glorifié comme Dieu, mais il sera manifesté comme homme aussi, et nous, comme étant en Christ, nous partagerons la gloire. Que de grâce et de vraie bénédiction il y a dans ces paroles: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 1-3). Il sera avec ses saints, et ses saints seront avec lui. Ils seront rendus conformes à son image; ils seront manifestés portant son image. Nous le verrons, et nous lui serons semblables; et maintenant, dans la mesure où nous le contemplons, nous sommes transformés à son image.

C'est là notre part positive; et dans la communion avec lui nous avons part à ce qu'il est. Sa joie est dans les saints; il est entré dans leurs plus profondes douleurs, et ils partageront sa joie et sa gloire, là où il est maintenant.

De quelle manière est-ce que j'agis envers Christ maintenant? Est-ce que je vais à lui avec tout ce qui m'occupe? Est-ce qu'il est ma première pensée dans toutes mes nécessités, dans tous les exercices de mon âme, comme dans tous mes moments de bonheur?

C'est ainsi qu'on apprend à le connaître, et à connaître l'amour qui est dans son coeur.

Il n'y a pas de situation dans laquelle je ne puisse avoir Christ pour compagnon. Il est descendu dans toute la profondeur de ma souffrance. Il a pu dire: «Un abîme appelle un autre abîme» (Psaumes 42: 7). Il n'y a pas un lieu où la foi ne puisse trouver Christ. «Or, qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même que celui qui est monté au-dessus des cieux, afin qu'il remplît toutes choses» (Ephésiens 4: 9, 10).

Mais est-ce que, en effet, je traverse le monde avec lui, réglant mes pas d'après lui? Mes plaisirs sont-ils de ceux que je puisse partager avec lui? Est-ce avec lui que je marche dans ma vie de tous les jours? Quand je suis affligé, dans quelle mesure est-ce lui qui m'a relevé? Si je me repose en lui, c'est lui qui m'a relevé; et c'est là mon privilège positif. Le coeur qui se remet à Christ, trouve une constante consolation; le coeur qui se tient près de Christ, n'a rien en dehors de lui (voyez le Psaume 22). S'il s'agit d'un besoin, je puis dire: Je ne crains rien; «l'Eternel est mon berger». Est-ce que je dis: Je suis dans des «parcs herbeux», mais ils auront bientôt disparu? Non; le Seigneur me fait m'y «reposer». Il y a aussi les «eaux tranquilles»; mais ne seront-elles pas *bientôt troublées*? Mais, si c'est *Christ qui me mène le long de ces eaux*? Mon coeur est affligé: je me suis égaré loin de Christ; cela est triste; mais Christ «restaure mon âme». Et si j'ai à passer par la vallée de l'ombre de la mort, il sera avec moi et il me consolera. Mais je suis peut-être dans le pays de mes *ennemis*? Que vais-je devenir? Christ dresse une table pour moi dans leur présence même. «Tu as oint ma tête d'huile odoriférante; ma coupe est comble. Quoi qu'il en soit, les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel pour longtemps».

Qu'il est doux de considérer le Seigneur sous cet aspect! Il est notre joie présente et éternelle. Le temps viendra où toute notre affliction aura cessé, mais notre Ami demeurera. Il est notre Ami fidèle et éprouvé. Il a pris part aux plus profondes angoisses de nos coeurs et il vint nous faire partager sa joie à jamais. Notre bénédiction, notre sécurité, notre espérance, tout est basé sur l'expiation.

Y a-t-il une âme qui, en lisant ceci, ne peut pas se réjouir en Christ, qui ne le connaît pas comme sa portion? Y a-t-il quelqu'un qui dit: Mon péché est trop grand pour être pardonné? Il est très bien que vous sentiez votre péché, mais, que vous désespériez à son sujet, cela est très mal. Vous dites en réalité: Mon péché est plus grand que la *grâce de Dieu*. Vous n'oserez pas parler ainsi quand vous regarderez à Christ. Christ serait-il devenu insuffisant? La grâce est-elle au-dessous de votre péché ou au-dessus? Christ est la part de chaque pauvre âme qui croit en lui; l'oeuvre expiatoire est accomplie: le sang de Jésus Christ le Fils de Dieu purifie de tout péché.

Jean 10

Plus nous étudions les voies du Seigneur Jésus, plus nous trouvons ce qui est insondable en bonté et en beauté. Les extrêmes se touchent ici, quand nous regardons à lui! Quelle puissance et pourtant quelle soumission! Quelles hauteurs de gloire morale et en même temps, quelles profondeurs d'abaissement! Jésus se présente comme le Fils de Dieu, et cependant il entre par la porte et le portier lui ouvre.

La personne du Seigneur Jésus, si nous l'étudions, fournira toujours de la nourriture à nos âmes; et tout en étant humiliés en le contemplant, nous serons fortifiés par la conscience que tout ce qu'il est, il l'est *pour nous*. Le coeur trouve ses délices en lui comme en quelqu'un qu'il sent lui appartenir, et qu'en même temps il peut admirer et adorer.

Aux jours dont nous parle ce chapitre, le Seigneur avait mis Israël pleinement à l'épreuve, et les chapitres 8 et 9 nous montrent combien Jésus était réellement et pleinement rejeté. Au chapitre 8 *sa parole* est rejetée; au chapitre 9 *ses oeuvres* sont rejetées; et ainsi le résultat de sa venue est qu'il est jeté dehors et il dit: «Je suis venu dans ce monde pour le jugement» (9: 39); et les Juifs, à cause du traitement qu'ils lui ont fait subir, sont coupables et criminels. «Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché mais maintenant vous dites: Nous voyons; votre péché donc demeure» (9: 41); puis le Seigneur semble dire: Rien de tout cela n'est arrivé en vain. Il était venu comme il le devait et de la manière prescrite: — «par la porte»; et Dieu reconnaîtrait et rendrait efficace sa venue et lui ferait porter son fruit, bien qu'il fût rejeté et méprisé. Toutes ses brebis viendraient à lui; et il pouvait dire: «J'ai usé ma force pour néant et sans fruit; toutefois mon droit est par-devers l'Eternel, mon oeuvre est par-dessus mon Dieu» (Esaïe 49: 4). S'il était venu reconnu comme roi, en gloire et en puissance, beaucoup l'auraient suivi; mais maintenant, quoique humble et méprisé, tous ceux-là qui avaient réellement besoin de lui, néanmoins viendraient à lui.

«Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie des brebis, est un larron et un voleur» (verset 1). Tous ces grands messies, qui s'élevaient «se disant être quelque chose» (et il y en avait beaucoup), n'étaient que des voleurs et des larrons. Nous voyons dès l'abord ici quel est celui qui entre par la porte; et la première chose que nous trouvons chez Lui, c'est une soumission absolue; et ce trait qui distingue avant tout le Berger, est vrai aussi de tous ceux qui suivent le Berger. Toute puissance et tout vrai et réel service, découlent toujours d'une parfaite soumission. — La part de *Christ* était d'être absolument rejeté; il l'exprime en disant: «Des chiens m'ont environné». — «Mon coeur est comme de la cire». C'était une chose douloureuse pour lui que de rencontrer un pareil accueil, — de voir tout, à mesure qu'il avançait, se tourner contre lui et s'assombrir jusqu'à la mort; mais il passa à travers tout, et entra ainsi par la porte en parfaite soumission. Ceux qui le trouvaient devaient aussi être amenés à cette même place, car c'est là que Lui les avait trouvés. Voyez l'aveugle-né: où Jésus l'avait-il trouvé? Au lieu de la réjection. Christ est devant lui quand «ils le chassèrent dehors» (9: 34): il n'y a pas une seule de ces pauvres brebis à laquelle la

voix du Berger ne puisse arriver. Christ rencontre les âmes précisément là où elles ont besoin de lui, dans la détresse ou les difficultés, n'importe ce qu'il aura à souffrir lui-même pour elles. Il entra par *la porte*, et il est le vrai Berger, — non pas d'Israël, hélas, car, comme peuple ils le rejetèrent; mais il est le Berger des brebis, — de tous ceux dont la conscience et le cœur étaient atteints. Il est «le Berger des brebis» (10: 2). Est-ce qu'il se prévaut de sa puissance en les réclamant pour lui-même? Non; il est l'homme soumis, qui vient dans une parfaite dépendance de Dieu. Ainsi lorsque Lazare était mort, il resta là où il était jusqu'à ce qu'il eut une parole de Dieu pour se lever et monter à Béthanie. Il avait pris la forme d'un serviteur, et un serviteur doit être dépendant et obéissant.

«A celui-là le portier ouvre» (verset 3). «J'ai mis devant-toi une porte ouverte que personne ne peut fermer» (Apocalypse 3: 8). Jésus était ici-bas dans le plus profond et plus complet abaissement; et c'était là sa perfection *comme homme*. Dieu, son Père, ne lui épargne pas la souffrance, mais il lui ouvre la porte. Il est venu et les brebis écoutent sa voix. Bien que foulé aux pieds par les boucs qui sont sur son chemin, il ne s'en inquiète pas, mais il cherche les brebis; les brebis savent qu'il s'occupe d'elles; elles comprennent qu'il s'intéresse à elles, car elles «écoutent sa voix». Pourquoi supportait-il tout le mépris dont on couvrait ses paroles et ses oeuvres, lui le Fils de Dieu? N'était-ce pas pour l'amour des brebis? Il endurait volontiers les outrages des boucs pour l'amour des brebis qui se trouvaient au milieu d'eux. — Et puis, il y a en lui la capacité parfaite pour délivrer les brebis; il ne les laissera pas parmi les boucs; non, «il les mène dehors», il attire leurs cœurs; il se fait connaître à elles et se charge de les garder et de les sauver. «Il va devant elles» (verset 4). Quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles. N'y a-t-il donc pas des dangers et des difficultés sur le chemin? Lorsque les Israélites, tirés d'Egypte, eurent traversé la mer, ne couraient-ils aucun danger de perdre leur route? Sans doute; mais la nuée était là pour les guider. N'y avait-il pas d'autres dangers, des ennemis sur leur route? Oui; mais il y avait le Chef de l'armée de l'Eternel. Il en est de même maintenant pour les brebis: Jésus les mène dehors et ne les laisse pas. Il va devant elles et les brebis le suivent. Quelle assurance il y a là!

Certaines personnes peuvent faire l'une ou l'autre observation; mais si je sais que c'est la voix de Christ que j'ai entendu, cela me suffit. «Sortons donc vers lui hors du camp» (Hébreux 13: 15). Il n'est pas convenable pour moi maintenant de demeurer dans le parc juif. «Christ *mène dehors*» ses brebis. Mais quelqu'un dira: Comment savez-vous que ce n'est pas votre propre volonté que vous suivez? L'Ecriture répond: «Elles *connaissent sa voix*». Les brebis connaissent la voix de Christ et si elles n'entendent pas sa voix, elles s'arrêtent jusqu'à ce qu'elles l'entendent. Il y a *une* voix qu'elles connaissent. Il y a beaucoup d'autres voix, mais elles ne les connaissent pas. Les brebis sont de sottes, stupides créatures, cependant elles connaissent la voix du Berger, cette seule voix.

Du moment que la voix de Christ m'a atteint, c'est assez: ce fait si simple m'a donné pour le chemin une paix et une tranquillité que rien d'autre ne peut donner. Il n'est pas nécessaire de beaucoup de sagesse ni de force, mais seulement d'écouter la voix du Berger

et de la connaître. Si la voix n'est pas celle du Berger, on la *craint*. «Elles ne suivront pas un étranger, mais elles s'enfuiront loin de lui» (verset 5). Elles n'ont pas peur du berger. Il donne de la force et de la confiance et si voix étant une fois parvenue jusqu'au coeur, on n'a besoin de rien d'autre. Il en est ainsi quand l'oeil est simple. Si l'oeil est double, on est inconstant dans toutes ses voies, non pas dans une seulement, mais dans toutes.

Jamais l'amour divin n'a été manifesté comme il l'a été en Christ, quand il est descendu si bas; et c'est parce que Christ était ce qu'il est qu'il a pu le faire briller. Si Adam abandonnait son premier état, il *péchait*; mais Christ pouvait s'abaisser lui-même et c'était la perfection de l'amour. Tandis qu'il entre lui-même personnellement par la voie prescrite, il est lui-même la porte; il est l'entrée du chemin pour tout autre. Comme Juifs, ceux qui entouraient Jésus n'auraient pas eu d'autorité pour quitter le bercail Juif, si Christ n'était pas venu comme la porte, qui donnait entrée dans une autre scène. Il était leur garant et il est aussi le nôtre. Par lui, nous pouvons entrer et sortir et trouver la paix et la bénédiction. Ce qui distingue la brebis, c'est que Christ est sa porte. Christ est «la porte des brebis».

Les brebis ne pouvaient pas dire qu'elles fussent sauvées parce qu'elles étaient d'Israël, quoique les Juifs possédassent les oracles de Dieu et beaucoup de privilèges de toute manière; les brebis ne pouvaient être sauvées que par *Christ*.

Remarquez qu'il est dit: «Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé» (verset 9); non pas: si elles marchent bien, mais si elles *«entrent»*. Il faut que la voix du bon Berger soit vraiment écoutée. Si quelqu'un entre, il est sauvé; il ne peut pas entrer sans être sauvé. Ensuite il y a un chemin à suivre, sans doute, mais c'est la conséquence de ce qu'on est sauvé. Nous trouverons le chemin souvent pénible peut-être, Satan nous faisant broncher, puis le monde et la chair; mais la porte est là pour entrer et sortir; il y a de la liberté de coeur. Je puis sortir et m'en aller dans le monde pour rendre témoignage à Christ, parce que mon âme est sous la sauvegarde de Christ lui-même, non pas enfermée dans des ordonnances, ni dans le monachisme. Il y a aussi de la nourriture, et les brebis «trouvent de la pâture». Elles jouissent de toute la vérité de la Parole de Dieu.

Les brebis de Christ sont aussi en *sûreté*. «Personne ne les peut ravir de la main de mon Père» (verset 29). Elles ont de la *liberté*, «entrant et sortant», et elles ont *toute* la nourriture que Dieu peut donner. Elles «trouvent de la pâture» et que peuvent-elles vouloir de plus? Bientôt elles posséderont *la gloire*.

Ensuite Christ se place lui-même en contraste avec tous ces faux docteurs qui étaient venus avant lui, et il dit de lui-même: «Je suis venu afin que les brebis aient *la vie*»; et non content de donner simplement la vie, il donne la vie *«en abondance»* (verset 10), comme nous lisons ailleurs: «Ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce — régneront en vie par un seul, Jésus Christ» (Romains 5: 17). Ici-bas nous servons en vie; alors nous régnerons en vie. Quelle liberté, quelle abondance en toutes choses n'avons-nous pas, quand nous voyons que Christ est notre vie! Il donne la vie en abondance; n'importe à quel prix, il veut sauver ses brebis. «Il met *sa vie* pour ses brebis» (verset 15), disant en quelque sorte: Je me dévoue

pour vous, et je suis résolu à vous sortir de ce lieu de misère où vous êtes; je vous en délivrerai coûte que coûte. «Je suis le bon Berger, le bon Berger met sa vie pour les brebis». C'est *de cette manière* qu'il a donné la *vie* à ses brebis; et maintenant il veut leur donner tout ce dont elles ont besoin dans la vie (voyez le contraste avec les bergers mercenaires).

On pourrait penser: Si Christ a donné sa vie pour les brebis, il ne peut faire rien de plus. Mais non, il n'en est pas ainsi *de lui!* Voyez le verset 14: «Je connais les miens et je suis connu des miens». Il ne prend pas soin seulement du troupeau comme d'un tout, il prend soin aussi de chaque brebis individuellement, — «et je suis connu des miens». Paul savait que Christ aimait *l'Eglise* et qu'il «s'était donné pour elle»; mais il savait aussi que Christ l'aimait, *lui*, et qu'il s'était donné pour *lui*.

Ensuite il y a entre Christ et les brebis une relation d'amour aussi vraie qu'entre Christ et son Père: «Je connais les miens, et les miens me connaissent; comme le Père me connaît, et moi je commets le Père; et je mets ma vie pour les brebis» (verset 15).

Plus loin nous lisons «Il y aura un seul troupeau, un seul berger» (verset 16). Juifs et gentils devaient être amenés dans l'église de Dieu. «A cause de ceci, le Père m'aime», dit Jésus, «c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (verset 17). La merveilleuse valeur de l'oeuvre qu'il a accomplie, apparaît ainsi; elle est un motif pour *l'amour du Père!* Cependant, dans quelque mesure qu'il s'abaissât, même jusqu'à laisser sa vie, Christ pouvait reprendre sa vie. Il en avait le pouvoir (le droit ou l'autorité); mais il était dans la position de l'obéissance — «J'ai reçu ce commandement de mon Père» (verset 18). Il avait le pouvoir, mais il était le serviteur obéissant; quelle différence il y a ici entre lui et nous! Nous ne pourrions pas reprendre nos vies, si nous les laissions; ce fut en vertu de son droit et de son pouvoir divins, comme de son amour, qu'il s'abassa ainsi si bas pour nous.

Les versets 24 et suivants nous montrent les diverses manières dont les pharisiens écoutaient et recevaient ce que le Seigneur leur disait de ce que feraient ses brebis. La voix de Christ a de la puissance sur le coeur des brebis, et c'est là le secret de la différence entre elles et les boucs. Remarquez à cette occasion la pleine sécurité et l'étendue de la bénédiction qu'elles possèdent en vertu du droit et du pouvoir du Berger: «Je leur donne *la vie éternelle*» (verset 28)! C'est une vie qui est éternelle, non pas quelque chose qui doit de nouveau nous être ôté... Quiconque a écouté la voix de Christ, *a la vie éternelle*. Il faut que ce soit une vie éternelle que Christ donne, car si l'une de ses brebis pouvait périr, il faudrait que Christ périt; et la vie qu'il donne doit être une vie *sainte* aussi, par la même raison. Ce que Christ donne doit être *saint*, car il est saint. «Elles ne périront jamais». Une brebis est une créature périssable, mais les brebis de *Christ* ne périssent pas. Nous pouvons nous endormir ou être transmués, mais la même vie que nous avons maintenant en Christ et avec lui, nous l'aurons alors, à sa venue.

La bienheureuse sécurité des brebis consiste en deux points: premièrement, Christ est *en* elles, comme leur vie; secondement, Christ dit: Personne ne les ravira de ma main. Elles sont dans sa main. Le Père nous a donnés à Christ, et c'est à lui de faire l'oeuvre pour nous.

L'amour du Père y est intéressé, et Christ est capable de tout accomplir. Il faut que vous trouviez quelqu'un de plus puissant que Dieu, si vous devez être ravi hors des mains du Père. Le Père a envoyé le Fils et le Fils a envoyé l'Esprit, en sorte que tous les trois s'intéressent à notre salut.

Il y a donc pour les brebis le salut et la vie éternelle; mais comment pouvons-nous savoir quelles sont les brebis? Ce sont ceux qui connaissent la voix du Berger.

Ensuite nous trouvons la douce pensée que comme le Berger, Christ conduit les brebis tout le long du chemin. Ce qui distingue le chrétien, c'est qu'il écoute la voix de Christ, quoiqu'il y ait de l'affliction et de la détresse, des difficultés et des perplexités; mais la voix de Christ a pour lui une autorité et une puissance absolues; et s'il est peut-être «dans la perplexité», il n'est toutefois «pas sans ressource» (2 Corinthiens 4: 8).

Combien il est merveilleux que Christ soit descendu ainsi jusqu'à nous, pour nous faire entendre sa voix! Qu'il est précieux d'apprendre *ici* que Jésus et le Père sont un! que la gloire de la personne du Fils est identifiée avec la sécurité des brebis, contre la faiblesse intérieure comme contre la violence du dehors, comme il en est de la hauteur et de la profondeur de l'amour dont les brebis sont les objets. Le Père et le Fils sont un en essence divine, comme ils sont un en amour efficace pour les brebis!

Le repos de la foi

ME 1870 page 221

Nota Bene :

Cet article a dû être sujet à un [commentaire correctif](#) (à la page 432 de l'original) et qui est repris à la fin de la méditation

Je désire rendre grâce à Dieu pour tout ce qu'il m'a révélé de son amour, de sa grâce, de sa puissance, de sa vérité!

Je me souviens du temps où j'étais un jeune homme méchant et déréglé, dont aucun pouvoir humain ne pouvait vaincre ou contenir les passions coupables; et je me souviens aussi d'avoir entendu le nom précieux et doux de Jésus et d'avoir été arrêté tout d'un coup dans ma course effrénée. Je me rappelle le jour où mon âme se confia dans le sang précieux répandu à la croix; je pourrais indiquer le moment et montrer la place où Dieu me révéla Christ comme Celui qui me sauvait de l'enfer. Il y a cinq ans que je crus au Seigneur Jésus Christ et que Dieu sauva mon âme; et depuis cinq ans, j'ai pu, dans quelque société que ce fût, me lever pour raconter par quelle expérience mon âme avait passé et quel bonheur j'avais éprouvé en étant fait un enfant de Dieu. Je savais que Jésus m'avait racheté et je bénissais Dieu pour la vérité si précieuse qu'il m'enseignait dans sa Parole.

Mon âme avait soif de vérité; mon cœur désirait ardemment en connaître toujours davantage. J'étudiais la Parole de Dieu et je pensais m'être familiarisé avec un grand nombre des doctrines de la Bible; mais je n'étais pas constamment heureux. Je ne me nourrissais pas de Jésus comme j'aurais dû le faire; je savais qu'il était mon Sauveur, mais je n'avais pas la joie et la paix que j'aurais dû avoir. Je ne me réjouissais pas toujours. Par moments j'étais très heureux; je jouissais de la communion de Dieu; je languissais après l'apparition de Jésus et j'avais la conscience de marcher avec lui; toutefois ces moments étaient rares et courts. Je trouvais dans ma Bible précepte après précepte, commandement après commandement, auxquels je n'obéissais pas. J'y lisais: «La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, justement et pieusement» (Tite 2: 11). Je savais que vivre *pieusement*, c'est vivre avec Dieu, pour Dieu, et je savais aussi que, quant à moi, je ne vivais pas pieusement. Je faisais profession de prendre pour mon guide la Bible et rien que la Bible, et elle me disait: «Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1: 16).

Je savais que mon Père céleste était juste et je savais que son enfant devait aussi être juste; c'est pourquoi je prêchais la sainteté, je prêchais la séparation du monde. J'insistais sur le devoir pour le chrétien d'imiter son Seigneur et Maître; de ne pas dire une parole que Christ n'aurait pas dite; de ne pas faire une action que Christ n'aurait pas faite; de ne pas avoir une pensée que Christ n'aurait pas eue, et cependant, *moi* je faisais ce que Christ

n'aurait pas fait; *moi* je disais des choses que Christ n'aurait pas dites, et *moi* j'avais des pensées que Christ n'aurait pas eues, et je sentais que je n'y pouvais rien.

Ce n'étaient pas des péchés scandaleux qui me troublaient: il est facile au chrétien qui s'appuie sur Dieu de triompher de tels péchés; il est rare que ce soient de tels péchés qui le placent sous un jugement, et ce n'étaient pas de tels péchés qui avaient le dessus sur moi. Satan n'essayait pas de me tenter à m'enivrer de vin, car il savait qu'il ne le pouvait pas; il n'essayait pas de me pousser à voler, à mentir, à jurer; il savait qu'il n'y parviendrait pas. Mais il me faisait me mettre en colère sans motif; il me faisait m'irriter contre mon frère quand celui-ci me traitait mal; il me faisait m'emporter même en discutant sur la vérité de Dieu. De petites choses pouvaient me mettre complètement hors de moi: je me fâchais, je m'irritais intérieurement et je n'y pouvais rien.

Telles étaient les choses qui me troublaient; or, des petits péchés, comme on les appelle, sont tout aussi haïssables aux yeux de Dieu que les grands; ces derniers peuvent paraître pires aux yeux des hommes, et ils le sont en effet, mais devant Dieu le péché est le péché. Dieu ne peut pas tolérer le péché et Dieu dit: «Soyez saints», et je savais que le péché ne pouvait pas exister avec la sainteté.

Et ainsi, après le péché venait la repentance, puis l'angoisse de l'âme, la confession et ensuite la paix; puis venait encore le péché et l'angoisse et la confession et la paix, et cela revenait toujours ainsi jusqu'à ce que mon âme en fut malade au dedans de moi. Je voyais dans ma Bible, du commencement à la fin, des injonctions à être saints; j'y voyais aussi de la puissance pour l'être: «Tu appelleras son nom Jésus, car il sauvera son peuple *de leurs péchés*» (Matthieu 1: 21); mais *moi*, je n'étais pas délivré des miens.

Je voyais en Christ mon Rédempteur, je savais qu'il m'aimait et qu'il s'était donné lui-même pour moi, pour me racheter, et j'étais heureux d'être sauvé de l'enfer. — Mais, hélas! je savais aussi que je ne plaisais pas à Dieu. Et pourquoi cela? Parce que, après avoir été délivré de la mort et de la perdition par la puissance de Dieu, après avoir eu mes pieds placés sur le roc et avoir été fait bourgeois des cieux, je ne voulais pas laisser à cette même puissance qui m'avait sauvé, le soin de me *garder*, et je tâchais de me garder moi-même. J'étais hors d'état de le faire et par suite je péchais, et je me repentai et je pleurais. Je languissais après la délivrance et ne savais où la trouver. — Je parlais de Christ aux autres et je les pressais de se confier en lui; je leur disais que s'ils ne se confiaient pas en lui, ils ne pouvaient pas être sauvés, pendant que moi-même j'avais besoin de la même leçon. Moi qui connaissais Jésus comme le Sauveur qui sauve de l'enfer, je ne le connaissais pas comme le Sauveur qui sauve du péché. Je n'avais pas encore réellement compris que la sanctification était, avant tout, un point de départ, c'est-à-dire que, en Christ, qui nous a été fait, de la part de Dieu, «sanctification», aussi bien que «rédemption», j'étais «saint», ce qui veut dire «mis à part», retiré du présent siècle mauvais pour être à Dieu; que j'étais, par grâce, moi aussi, «un frère saint, participant de l'appel céleste» et que c'était en réalisant ce précieux privilège par la foi, en demeurant en Christ, ma justice et ma sainteté parfaites, que je pourrais marcher dans une vraie sainteté pratique.

S'il y avait un chrétien dans ma position qui eût le droit de se dire heureux, c'était moi — moi, appelé à prêcher l'évangile et amenant un grand nombre d'âmes à Christ. Quelquefois on venait me dire combien on souhaitait d'être aussi pieux que moi, afin de pouvoir vivre de la vie de foi dont je vivais et marcher aussi près de Dieu. Hélas! on ne savait pas où j'en étais! Comme Pierre, c'était de loin que je suivais Jésus et non pas de près!

Je vins dans ce pays (l'Amérique) pour prêcher Jésus et pour dire aux pécheurs de se confier en Christ. Un soir que j'avais prêché, je m'en retournais chez moi rempli de joie d'être ainsi employé par le Seigneur. C'était un de mes bons moments où je pouvais ne regarder qu'à Jésus, car toutes les fois que je réussissais à m'oublier moi-même, je le voyais, Lui. Mais quand je regardais à moi-même et à mes manquements, je perdais Christ de vue et je n'avais que *moi* devant les yeux; — je ne voyais plus le Seigneur. Ce soir-là nous causions de Dieu, de sa bonté et des commandements qu'il nous donne à nous ses enfants et j'en vins à avouer franchement au frère et à la soeur avec qui je demeurais, quel était l'état de mon âme, et combien j'étais complètement incapable d'être ce que Dieu voulait que je fusse.

- Avez-vous jamais demandé à Dieu de vous rendre pratiquement saint? me dit-on.
- Oui, répondis-je, je l'ai demandé bien souvent, continuellement.
- Et vous êtes-vous attendu à ce que Dieu le ferait? me demanda-t-on encore.

Ici je fus obligé de répondre: «Non»; et l'incrédulité de mon cœur me fut révélée. — «Non, je ne croyais pas que je *pusse* être rendu saint en pratique. — Je pensais que j'étais dans la chair, tandis que la Parole dit le contraire (Romains 8: 9); sans doute la chair est encore en nous, et elle ne peut jamais être améliorée. Je pensais que, pendant toute ma vie, j'aurais à vivre de fait dans le 7^e des Romains, bien qu'il fût possible que, de droit, je vécut dans le 8^e. Je me figurais devoir toujours m'en aller en gémissant: «Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort» (Romains 7: 24)? Je savais que la chair était la chair, que le cœur était désespérément malin par-dessus toutes choses et qu'en moi il n'habitait aucun bien; comment donc pouvais-je devenir saint?

– Par conséquent, dit mon ami, vous demandiez à Dieu de faire pour vous une chose qu'en même temps vous ne croyiez pas qu'il ferait réellement? Que penseriez-vous d'un homme qui demanderait continuellement à Dieu le pardon de ses péchés, mais qui ne croirait jamais que Dieu le lui accorderait? Son incrédulité serait-elle plus coupable que la vôtre? — Avez-vous jamais essayé, continua-t-il, de vous confier en Christ pour votre vie de chaque jour, de la même manière que vous l'avez fait pour avoir la vie éternelle?

Ma seule réponse à ces paroles fut encore: «Non!» et de nouveau j'entrevis quelque chose de mon méchant cœur d'incrédulité.

- C'est votre légalisme qui vous a été en obstacle, dit mon ami.
- Mon légalisme! à *moi!* m'écriai-je, je ne suis pas légal, je suis tout autre chose que légal!

– N'est-ce pas être légal, être sous la loi, demanda-t-il, que de vouloir faire vous-même ce que Jésus a fait pour vous par sa mort? Si la justice, la justice pratique, est par la loi, alors Christ n'est-il pas mort en vain pour autant qu'il s'agit d'elle? Cette promesse n'est-elle pas digne de confiance que «Dieu veut opérer» en nous le vouloir et le faire (Philippiens 2: 13)? Et s'il fait cela, ne devons-nous pas cesser de vouloir le faire nous-mêmes?

La vérité commençait à se faire jour dans mon âme.

On cita ce passage: «Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu» (Hébreux 11: 6), et je découvris quelle vie d'incrédulité avait été la mienne pour ce qui regardait cette question de sainteté. Je compris que, dans mes prières mêmes pour obtenir la sainteté, j'avais péché, parce que j'avais demandé à Dieu de me rendre conforme à l'image de Christ, et accompli en toute bonne oeuvre, tout en ne m'attendant jamais à ce qu'il le ferait.

– Vous vous être confié en Christ pour vous sauver de l'enfer, me dit encore mon ami, pourquoi ne vous confiez-vous pas en lui de la même manière pour vous sauver du péché?

– *Pourquoi, en effet?* me demandais-je à moi-même. J'avais toujours demandé à Dieu de me rendre conforme à l'image de Christ, mais j'avais toujours essayé d'y parvenir par mes propres efforts; il n'était donc pas étonnant que je n'eusse pas réussi. Dans mon angoisse j'avais passé des heures entières à genoux, car je désirais avant tout ressembler à mon Maître — et à mesure que mon ami parlait, je voyais combien le chemin de la foi était simple. Je vis que le Seigneur Jésus avait le pouvoir et la volonté de me sauver et je m'abandonnai à lui. Ce fut alors que j'éprouvai une paix comme je n'en n'avais jamais éprouvé depuis la première semaine de ma conversion, car je me confiai en Jésus pour me sauver de la puissance et de la domination du péché, comme je m'étais confié en lui, il y a cinq ans, pour me sauver de la culpabilité.

Mon ami dit: «Nous examinerons les Ecritures, et nous prierons plus abondamment à ce sujet samedi prochain». Mais je répondis: «Non, non; je ne puis pas attendre jusqu'à samedi pour me confier en Jésus. Je prends Dieu au mot; je crois que Jésus peut me sauver entièrement».

Et depuis lors, je me suis toujours confié en lui; je me suis confié en lui pour mes péchés, pour ma marche, pour toute chose, et il ne m'a jamais déçu. — *Maintenant* je sais ce que c'est que de vivre de la vie de la foi; *maintenant* je comprends ce que Paul voulait dire quand il disait — «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). Je vois que Dieu fait pour nous ce qu'il promet de faire. Dieu dit: «Ne savez vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit» (1 Corinthiens 6: 19)? Et cela n'est-il pas un fait? Dieu dit encore: «Car vous êtes le temple du Dieu vivant» (2 Corinthiens 6: 16). Et cela n'est-il pas un fait? Et notre Seigneur dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 23). Et cela n'est-il pas un fait?

Si je suis mort et si Dieu vit en moi, pourquoi le fait-il? N'est-ce pas pour qu'il puisse parler pour moi, vivre pour moi, marcher pour moi, en un mot pour qu'il puisse produire

en moi ce qui est agréable devant ses yeux? Ah! je suis convaincu que si les chrétiens connaissaient que Dieu vit en eux et qu'il le laissassent faire, ils n'essayeraient plus jamais de vivre par eux-mêmes. Et tant que nous nous confierons en Christ, il fera ces choses en nous; mais aussitôt que nos yeux se détournent de lui, le *moi* revient au-dessus. Toutefois il n'est pas difficile de demeurer en Christ quand une fois on en connaît le secret: quand on sait que c'est par la foi; non pas la foi du moment actuel seulement, mais la foi de chaque instant, toujours, continuellement.

Ah! mon armure avait été là m'attendant et je ne l'avais jamais revêtue. Le casque du salut avait été là, et qu'est-ce que le salut si ce n'est Christ? La cuirasse de la justice avait été là, et qu'est-ce que la justice si ce n'est Christ? Le bouclier de la foi avait été là, et ce bouclier, n'est-ce pas Christ? Et l'épée de l'Esprit avait été là, et cette épée, n'est-ce pas la vérité de Christ? Tout est Christ et tout est pour moi. Que le Seigneur me soit donc en aide pour ne pas être effrayé par l'Ennemi, car aucun de ses dards ne m'atteindra si je suis renfermé en Christ; ils glisseront, tous impuissants, sur mon bouclier. Aussi longtemps que je suis en Christ, je marche par la foi, je parle par la foi, je vis par la foi, je fais toutes choses par la foi. Et ce qui est fait par la foi est fait à la gloire de Dieu. «Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu», mais par la foi cela est possible et mon âme est heureuse de le savoir. Enoch a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu; et tout enfant de Dieu plaît à Dieu quand il se confie en lui, et lui déplaît quand il se confie en lui-même, et qu'il tend à être saint, pur, irréprochable et semblable à Christ, mais n'y tend pas par la foi.

Souvenons-nous donc par-dessus tout de cette grande vérité, dont la Bible est remplie, que si nous nous confions en Christ nous sommes agréables à Dieu; et ne rejetons pas loin de nous notre confiance qui a une grande récompense, mais croyons que, si Christ peut nous garder aujourd'hui, il peut nous garder pendant toute notre vie.

Puissions-nous donc nous abandonner à lui avec une confiance inébranlable.

Commentaire correctif

ME 1870 page 432 [Quelques pensées sur «le repos de la foi \(*\)»](#)

(*) Nous acceptons cette critique d'un article qui a paru dans le no 12 du *Messenger Evangélique*, article que nous avons positivement refusé et qui a été *publié, en notre absence*, par un malentendu que nous avons fort regretté. (*L'Editeur*)

Bien cher frère,

Si je vous fais part de ces quelques pensées, ce n'est pas que je veuille que l'on tienne pour coupable un homme qui exprime mal ce qu'il pense, d'autant plus que cet homme est un de mes frères, un enfant bien-aimé de Dieu, pour lequel Christ est mort; ce n'est pas non plus que je désire faire naître des sujets de controverse; car la controverse ne fait que roidir le parti que l'on tâche de convaincre; c'est uniquement parce qu'il me semble qu'il y a dans l'article auquel je fais allusion, des expressions qui ont une tendance nuisible, et qui

pourraient même devenir un piège pour les enfants de Dieu, et une difficulté pour ceux qui ne sont pas encore affranchis.

Il faut que chaque âme fasse ses propres expériences, et Dieu nous enseigne dans nos expériences par sa précieuse parole; mais je ne crois pas que nous puissions être enseignés par des expériences d'autrui, telles que celles que nous trouvons dans cet article. Ce n'est pas la description de la fondrière et l'effet qu'elle produisit sur moi, quand je m'y suis enfoncé, qui apprendra à un autre comment il l'évitera. Non, c'est plutôt la description de la bonne voie, les indications et les jalons que Dieu y a prodigués dans sa parole qui serviront à nous y maintenir.

Du reste les expériences de chaque âme sont différentes; la Parole ne varie jamais. et il y a dans la Parole ce qui s'applique à toute expérience; mais si je me laisse conduire par les expériences d'autrui, je ne manquerai pas de tomber dans le mysticisme de certains chrétiens; je me chagrinerai, quand je verrai que je n'ai pas eu les expériences de tel ou tel, et quand j'entendrai parler d'expériences opposées aux miennes, il n'y aura rien de sûr pour mon âme, ni de repos pour moi. C'est ce qui se voit en effet chez les Wesleyens: après bien des années d'une marche chrétienne, selon la foi de Jésus, ils n'osent guère dire qu'ils sont enfants de Dieu. Mais quand on revient à la Parole, on y voit que bien loin de nous jeter sur nos expériences, elle les juge, et très souvent elle les dément, de sorte qu'au lieu de s'occuper des expériences, il faut prendre la place que Dieu nous donne en Christ et ensuite dépendre de lui et de sa force pour la marche. De plus, si nous apprenions nos leçons directement de la parole de Dieu, nous trouverions que nos expériences prendraient le caractère de la joie et du bonheur (même peut-être en souffrant pour le nom de Christ), plutôt que celui du châtement, de la détresse et de la douleur d'esprit.

On devrait apprendre à connaître Dieu dans la parole qui le révèle à nos coeurs, et non pas dans nos expériences; bien que ces dernières nous ouvrent les yeux quelquefois, quand nous sommes stupides, et soient bonnes à réveiller nos consciences endormies.

Quand on fait l'examen de cet article, «le Repos de la foi», il me semble que l'on y voit une confusion complète entre la position d'un homme en Christ et sa marche, pour ne rien dire de plusieurs expressions qui ne sont certainement pas scripturaires.

A la page 229, tout à la fin de l'article, le passage d'Ephésiens 6: 10-18, est cité comme se rapportant à la position chrétienne, tandis que, dans la Parole, il est clair que ce sont des exhortations adressées à ceux qui connaissent déjà leur position en Christ, comme pardonnés, créés de nouveau et adoptés pour être les enfants de Dieu, de sorte que tout le passage s'applique à la marche, et non pas à la position: aussi est-il évident que, si je n'ai pas déjà la position d'un enfant de Dieu, il m'est impossible de marcher, puisqu'il est dit: «Soyez donc imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés enfants». Ainsi il est tout à fait faux de parler d'un revêtement de l'armure, dans le sens de l'affranchissement de la domination du péché. L'armure est pour ceux qui sont déjà affranchis, et qui savent qu'ils le sont.

C'est pourquoi, je ne suis pas étonné de voir que l'article en question parle de «*mon armure*», tandis que la Parole l'appelle «l'armure *de Dieu*», par deux fois, versets 11, 13; ni non plus de voir cette expression: «aussi longtemps que je suis en Christ, je marche par la foi, je parle par la foi, etc.».

Est-il donc possible de sortir de Christ une fois que Dieu nous a placés en lui? Ou bien est-ce que notre ami veut dire que, si l'on est enfant de Dieu, il est impossible de tomber dans le péché? vu qu'il a assez de confiance en lui-même pour dire (page 223): «Satan n'essayait pas de me tenter à m'enivrer de vin, car il savait qu'il ne le pouvait pas». Comment oser s'exprimer ainsi en face de cette déclaration solennelle de l'apôtre Paul: «Nous n'avons pas de confiance en la chair» (Philippiens 3: 3); et encore: «Moi donc je cours, mais non comme ne sachant pas vers quel but; je combats, mais non comme battant l'air; mais je mortifie mon corps, et je l'asservis de peur qu'après avoir prêché à d'autres je ne sois moi-même réprouvé» (1 Corinthiens 9: 26, 27)?

Et remarquez-le, ce ne sont pas ici des expressions isolées qui sont tombées par hasard, pour ainsi dire, car on lit encore, à la même page 229: «*Il n'est pas difficile* de demeurer en Christ quand une, fois on en connaît le secret», ce qui est analogue à ce qui se trouve à la page 223: «*Il est facile* au chrétien, qui s'appuie sur Dieu, de triompher de tels péchés».

Il est évident que, dans l'intention de l'écrivain, il y a un état auquel on peut arriver, où il devient facile de ne plus pécher; c'est-à-dire, donc, que l'on n'aura plus besoin d'autant de vigilance.

Pour lui, j'espère que notre Dieu lui montrera, dans sa bonté, plus clairement ce que la Parole nous enseigne; mais je crois qu'il nous faut être corrects dans ces derniers jours, et nous tenir strictement à la Parole pour ne pas tomber dans les pièges de l'ennemi qui sont si abondants de tous côtés, maintenant que la science est augmentée (Daniel 12: 14).

On lit (Jean 15: 2): «Tout sarment *en moi* qui ne porte pas de fruit, etc.». Je suppose que l'on ne niera pas qu'un sarment *dans le cep* doit être un chrétien, envisagé toujours au point de vue de son témoignage sur la terre, et de sa responsabilité. Comme on l'a dit, on ne plante pas de vignes dans le ciel. Il s'agit ici du témoignage rendu sur la terre, et quand le Seigneur parle de la profession sans qu'il y ait de la vie au 6^e verset (Jean 15), il ne dit pas: «*Si un sarment*», mais «*si quelqu'un* ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme un sarment, et il sèche», c'est-à-dire qu'il peut y avoir la ressemblance d'un sarment, mais comme il n'y a pas de connexion avec le cep (Christ), toute cette apparence ne durera pas longtemps; les feuilles sèchent bientôt, et la fin est d'être brûlé (Hébreux 6: 8). Mais, au second verset, on voit bien que le Seigneur a en vue la possibilité de trouver un chrétien en Lui, qui ne glorifie pas son Père, en portant du fruit. Et voilà ce qui est important pour nous.

Encore dans la 1^{re} épître de Jean, on lit: «Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste». Cet avocat est auprès *du Père*, de sorte que, si j'ai péché, étant enfant,

la relation, dans laquelle Dieu m'a placé, n'est pas brisée et elle ne peut pas l'être. Toutefois ma communion avec lui est nécessairement perdue pour un temps et elle ne se retrouve que quand j'ai les mêmes pensées que Dieu quant à mon péché *et quant à moi-même*, parce qu'il faut bien arriver à juger le mal dans son principe. Le péché qui s'est ouvertement manifesté n'est que le fruit d'une racine de méchanceté, dont je ne connaissais peut-être pas même l'existence, jusqu'au moment de sa manifestation; c'est donc la racine qu'il faut juger, et non pas le fruit seulement.

Quant à la marche chrétienne, la Parole nous fait voir qu'il n'y a pas un état que l'on puisse atteindre, qui nous dispense du même degré de vigilance et de dépendance du Seigneur qu'au commencement; au contraire, le chemin devient toujours plus étroit, de sorte qu'il est plus facile d'en sortir après quelque temps, si ce n'est pas la grâce qui nous y maintient. Ce n'est pas au commencement de leur voyage que le coeur manqua aux enfants d'Israël, mais ce fut à cause des difficultés du chemin qu'ils avaient trouvé si long et si pénible (Nombres 21: 4).

Or, la source de notre triomphe et de notre joie ne consiste pas dans la victoire que le Seigneur peut nous donner dans tel ou tel cas; elle consiste dans la victoire déjà remportée par le Seigneur Jésus sur la croix, quand il dépouilla les principautés et les autorités, et les produisit en public, triomphant d'elles hardiment dans la croix; comme Il nous dit lui-même: «Vous aurez de l'affliction dans le monde, mais ayez bon courage, *j'ai vaincu le monde*». Ce n'est pas notre victoire, c'est la sienne, qui nous donne du courage.

Mais cette victoire du Seigneur Jésus nous donne aussi une position inébranlable. C'est par cette victoire qu'il a fait la paix entre Dieu et l'homme, en triomphant sur la puissance de Satan, et en délivrant les pauvres enfants d'Adam, séduits par Satan, au moment même où leur méchanceté et leur incrédulité contre Dieu étaient montées au comble. Christ, portant le péché, devient malédiction pour nous, subit la juste colère de Dieu, et ainsi il nous est fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification, et rédemption.

C'est dans l'exécution du jugement inexorable de Dieu sur le péché que je suis associé à Christ, parce qu'il devient mon remplaçant sous le jugement; et c'est dans sa résurrection, après avoir traversé le jugement et la mort, que je me trouve uni à lui, et, selon les pensées de Dieu, assis en lui dans les lieux célestes.

Quand Dieu m'accorde la grâce de saisir ce fait par son Saint Esprit, alors j'éprouve le repos que la foi me donne et j'entre dans la jouissance de cette relation intime avec lui, qu'Il m'a fait connaître, par son Fils Jésus Christ. Alors je puis l'appeler «Père» avec toute la confiance d'un enfant bien-aimé. Alors je suis délivré de ce présent siècle mauvais et je suis à même de jouir des bénédictions spirituelles dont il nous a bénis dans le Christ. Mais c'est alors que j'ai besoin de prendre l'armure complète de Dieu, afin de tenir ferme contre les artifices du Diable.

C'est le «bon soldat» qui se revêt de l'armure; mais il faut d'abord être soldat. Dieu m'a fait soldat de Jésus Christ; je connais mon Capitaine, je connais le régiment, je connais

les drapeaux. Maintenant il me faut *son* armure, car j'en aurai bien besoin. Tout est de Dieu, et rien autre que *son* armure ne me tiendra en ma place; la sainteté convient à sa maison, à sa présence. C'est pourquoi le premier mot d'ordre que j'apprends est celui-ci: «Ote les souliers de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte» (Josué 5: 15). Mais le Seigneur me donne la force pour le combat, aussi bien que la lumière pour la marche, afin que je ne bronche pas; et c'est toujours sa force et non pas la mienne: — «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de *sa* force» (Ephésiens 6: 10). Ailleurs: «*Ma* puissance s'accomplit dans la faiblesse» (2 Corinthiens 12: 9).

Si Dieu m'a appelé à la communion de son Fils Jésus Christ (1 Corinthiens 1: 9), il faut que je marche dans la lumière, comme il est dans la lumière; sinon je ne puis pas marcher *avec lui*. Mais je vois que Dieu, qui m'a appelé à cette communion, est un Dieu *fidèle*, de sorte que je n'ai rien à craindre. Il est fidèle pour me donner la force qui m'est nécessaire (comp. 1 Thessaloniens 5: 23, 24; Jude 24).

Mais il ne faut pas confondre le combat avec la marche. La marche est morale, et, jusqu'à un certain point, elle doit attirer l'admiration des gens du monde, sinon exciter leur envie. Le combat est spirituel, dirigé contre Satan, et attire toujours la haine du monde. Mais pour l'un et l'autre, il faut que la chair soit tenue pour morte, non que l'on doive la *sentir* morte, on ne le peut pas, parce qu'elle existe toujours; mais on doit faire son compte, qu'elle est morte et ensevelie, de sorte que l'on n'a maintenant rien à faire avec elle, — ni pour se débarrasser de son pouvoir (Christ a fait cela), — ni pour la tenir assujettie à la loi de Dieu (c'est impossible), — ni pour lui plaire (elle est morte). Il faut vivre pour Christ, vivre pour les enfants de Dieu, dépenser et être dépensé pour eux; «chacun plaisant à son prochain en vue du bien pour l'édification; car aussi Christ n'a pas cherché «sa propre satisfaction» (Romains 15: 1, 7, 9; comp. Philippiens 2).

Mais quant au combat, il est impossible de combattre, si l'on est occupé de la chair, en quelque manière que ce soit. Si l'on veut se battre contre ses ennemis extérieurs, il faut d'abord que la guerre avec soi-même soit terminée.

De même, quant à la marche: «Marchez par *l'Esprit* et vous n'accomplirez pas la convoitise de la chair» (Galates 5: 16). «Car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort... afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui ne marchons point selon la chair, mais selon l'Esprit (Romains 8: 4); c'est l'Esprit de Dieu qui nous constitue l'épître de Christ (2 Corinthiens 3), «et là, où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté».

Quand le chrétien est considéré, dans la Parole, au point de vue de Dieu, et de ses conseils vis-à-vis de lui, on voit toujours que sa position est inébranlable, arrêtée pour toute l'éternité dans les conseils immuables de Dieu: — «Je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main; mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père» (Jean 10:

28, 29). «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» «Aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur» (Romains 8: 31, 39).

De tels passages et une foule d'autres nous donnent toute confiance sur ce sujet: mais en même temps, Dieu veut que ses enfants soient en route pour le ciel; et envisagés à ce point de vue, l'on entend parler de manquements, de trébuchements, de chutes même. On dit souvent des «si»; comme, par exemple, «*si* nous retenons ferme jusqu'à la fin la confiance et la gloire de l'espérance» (Hébreux 3: 6). «*S'il* n'a pas combattu selon les lois», — «*si* nous Le renions», etc. (2 Timothée 2: 5, 12). Cependant il n'y a pas de «*si*» dans les conseils de Dieu, «car en Christ, tout est oui et amen à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20).

Comment me connaître ?

ME 1870 page 230

Je suis placé en face des cieux et de la terre: l'univers est comme un livre continuellement ouvert devant moi; par la lecture et l'étude attentives de ce livre, je puis bien arriver à comprendre quelque chose de «la puissance éternelle et de la divinité» de son Auteur. Et cette leçon n'est certainement pas sans importance. Mais ce livre-là ne peut pas m'apprendre ce que je suis. En me comparant à une pierre, ou au soleil, ou à un arbre, je puis bien découvrir des ressemblances et des différences entre ces objets et moi; je puis même dire que je ne suis que comme un grain de sable dans le vaste système du monde; mais toute la science que je puis acquérir par l'étude de la nature ne peut pas m'apprendre ce que je suis.

«Sans doute, me dit-on; et si tu veux te connaître, replie-toi sur toi-même, considère-toi toi-même; fais paraître ton *moi* devant ta raison, scrute ton coeur, examine les pensées, tes sentiments, tes désirs, tes craintes, tes motifs et tes oeuvres; toutes ces choses réunies seront comme un miroir où tu te verras tel que tu es». — Ah! oui! je verrai en effet mon *moi* tel qu'il est à *mes yeux*; je me dirai à moi-même ce que je suis; mon intelligence jugera de mon intelligence, ma raison de ma raison, ma pensée de ma pensée, et quand je me serai ainsi examiné, pièce après pièce, j'arriverai à ce merveilleux résultat: je saurai ce que *je pense de moi-même!* Mais est-ce là se connaître? Non! car ce que je veux savoir, c'est ce que je suis devant Dieu, c'est ce qu'Il pense de moi, car ce que je suis aux yeux de Dieu, c'est ce que *je suis réellement*.

«Oh! alors, me dit-on encore, si c'est là ce que tu veux savoir, la chose est simple et facile: tu as une conscience; or la conscience est la *voix de Dieu*, interroge-la donc, écoute-la et tu seras satisfait: tu sauras ainsi ce que Dieu pense de toi; à la lumière de ce divin flambeau tu te verras tel que tu es». — Bien! essayons! Deux choses pour moi sont indiscutables, savoir que Dieu est un et que tous les hommes ont une conscience. Or voici: chaque jour je vois une conscience absoudre ce qu'une autre conscience condamne. Voilà deux hommes: l'un me dit que sa conscience lui commande impérieusement de faire tel acte, et l'autre me dit que sa conscience lui interdit formellement de faire le *même* acte. Exemple: un protestant vous dira: ma conscience m'interdit d'invoquer les saints, et un catholique vous dira que sa conscience l'oblige, lui commande de le faire. Admettre que la conscience soit la voix de Dieu dans les deux cas serait une monstruosité, car Dieu est un; Il ne peut pas dire oui et non, l'une au moins des deux consciences erre et s'égare..., et cela me suffit pour que je ne me fie point à la mienne, pour que je ne la prenne pas pour le flambeau qui peut me montrer ce qu'est Dieu et ce que je suis devant lui.

«Cela est évident, me dit-on encore; et si tu veux savoir ce que tu es *devant Dieu* il n'y a que la religion qui puisse te l'apprendre». — Je suis prédisposé à croire que c'est dans la

religion que je trouverai la lumière après laquelle soupire mon âme. Et pourtant mon embarras est grand: la religion s'occupe de Dieu, et Dieu est un, et je vois vingt religions sur la terre. Je vois que les ministres de ces religions diverses sont en guerre perpétuelle. Si tous ces hommes parlaient du même Dieu, s'ils le connaissaient, s'ils avaient sa pensée, ne tiendraient-ils pas tous le même langage, puisque Dieu est un? Qui donc écouterai-je? Qui me dira la vérité sur Dieu et sur l'homme? Tous, je le sais bien, prétendent être dans le vrai; mais ils s'aveuglent, car tous se contredisent: ce que l'un affirme, l'autre le nie; celui-ci démolit ce que celui-là établit. Dans les religions, au lieu de trouver la lumière, je découvre la confusion et la contradiction: les unes disent oui sur Dieu et sur l'homme, quand les autres disent non. Là donc n'est pas la lumière.

Ainsi j'ai beau interroger la nature, sonder la profondeur des cieux et des abîmes, j'ai beau me replier sur moi-même et demander la lumière à ma raison, à mon intelligence, à mon coeur et à ma conscience; je puis m'adresser à toutes les religions du monde, c'est en vain; après ce travail, je ne connais pas Dieu et je ne me connais pas moi-même.

Où donc me tournerai-je? A qui m'adresser? Que me reste-t-il encore à interroger?

Il me reste, ô mon cher lecteur, un livre merveilleux qui révèle Dieu et montre ce qu'il est: un seul Dieu, éternel, infiniment grand, puissant, sage et bon: — un livre qui m'apprend que ce Dieu a eu des rapports avec les hommes, qu'il leur *a parlé*; en un mot, un livre qui manifeste clairement ce que Dieu est envers l'homme et ce que l'homme est devant Dieu, — j'ai nommé la Bible. Pas de contradictions, pas de confusion, ni sur Dieu, ni sur l'homme, dans ce livre admirable. Dieu s'y révèle progressivement, en divers temps et en diverses manières, mais c'est toujours le même Dieu; le Dieu vivant et vrai; or, dans la Bible, l'homme est placé devant Dieu; et, devant Dieu, devant cette lumière, il apprend ce qu'il est. Il me semble, mon cher lecteur, que cette vérité est incontestable, savoir: *que Dieu seul peut me dire ce qu'il est et ce que je suis devant lui*; et voilà précisément ce que je trouve dans les saintes Ecritures, la Bible, *et nulle part ailleurs*.

Ici donc, je pourrais poser la plume, car mon but était de chercher et de trouver une lumière qui me montrât ce que je suis devant Dieu; cette lumière, je l'ai trouvée, je viens de vous la nommer. Mais je désire ajouter quelques mots sur ce que ce saint livre m'a appris soit sur Dieu, soit sur l'homme.

Et d'abord, quant à l'homme, la Bible met en évidence ces deux choses: 1° qu'il a été créé droit, bon, et qu'il portait primitivement l'image de Dieu; et 2° qu'il s'est corrompu, rebellé, révolté contre Dieu, son créateur. La Bible nous raconte que le premier homme a vécu un certain temps dans l'innocence, mais qu'ensuite il est tombé dans le péché et que *tous* les enfants qu'il a engendrés sont nés *pécheurs*; en sorte que *l'histoire* que la Bible nous donne est celle, non d'hommes innocents, mais d'hommes pécheurs. Elle raconte simplement ce que les hommes ont fait, et cela suffit pour démontrer jusqu'à l'évidence que l'homme est un être méchant, pécheur. On trouve dans la Bible des récits de fratricide, d'incestes, d'adultères, de meurtres et d'autres semblables; et on les y trouve parce que

les hommes ont commis de tels crimes: Dieu, dans son livre, n'invente rien, n'exagère rien, mais ne cache rien quant à l'homme; Dieu dit ce que l'homme a fait, et ce qu'il a fait montre ce qu'il est.

Si nous jetons un rapide coup d'oeil sur l'ensemble de l'histoire de l'humanité d'après la Bible, voici ce que nous trouvons: Caïn tue son frère. Dès que les hommes se sont multipliés, la corruption devient si générale et si abominable que Dieu détruit, par les eaux du déluge, toute la race humaine, excepté Noé et sa famille. Après le déluge la terre se peuple de nouveau, la corruption reparaît, et l'idolâtrie s'introduit dans le monde. Alors Dieu se révèle à Abraham, et l'appelle, le sépare du monde, et ses descendants forment le peuple d'Israël auquel Dieu se révèle aussi et avec lequel il a des rapports. Dès ce moment toute l'histoire que la Bible nous donne de l'homme se concentre sur ce peuple. Elle nous le montre en Egypte dans la servitude; elle raconte sa délivrance par la puissante intervention du Dieu qui l'avait élu. De l'autre côté de la Mer Rouge, ce peuple chante les louanges de son Rédempteur. Mais au désert que de murmures! que de rébellions! que d'idolâtries! Toute la génération sortie d'Egypte est condamnée à périr dans ce désert, à cause de ses péchés. Ensuite pendant tout le temps qu'Israël a habité la terre promise, ses iniquités ne peuvent plus se compter. Et enfin, quand, pour accomplir ses desseins de grâce Dieu envoie son propre Fils au milieu de ce peuple, on l'abreuve d'outrages et on le crucifie entre deux brigands. Et ces faits ne peuvent pas être contestés: les hommes ont commis les actes, les péchés que la Bible leur attribue, et les déclarations suivantes au sujet de ce qu'est l'homme sont d'une éclatante vérité.

«L'imagination des pensées de leur coeur n'est que mal en tout temps» (Genèse 6: 5). «Le coeur est rusé, et désespérément malin par-dessus toutes choses; qui le connaîtra?» (Jérémie 17: 9.) «Il n'y a point de juste, pas même un seul; il n'y a personne qui ait de l'intelligence; ils se sont tous détournés du droit chemin; la crainte de Dieu n'est point devant leurs yeux», etc. (Romains 1; 3).

Voilà ce qu'est l'homme! voilà *ce que je suis devant Dieu*: un être souillé, *un pécheur*! Ah! je le sais: instinctivement l'homme fuit la lumière qui lui montre ce qu'il est, il essaie de contester contre Dieu, contre sa parole qui lui dit: tu es un pécheur! Mais c'est folie: les preuves qui établissent que je suis un pécheur abondent et me ferment la bouche.

Mais ce n'est pas tout: non seulement la Bible me dit ce que je suis, un pécheur; mais, en outre, elle me fait comprendre quelle est *ma position* devant Dieu; elle me dit que Dieu ne tolère pas le mal et que rien de souillé ne peut entrer dans sa présence; elle me dit que l'âme qui péchera sera celle qui mourra; et comme j'ai la certitude que mon âme a péché, j'ai aussi la certitude qu'elle est vouée à la mort. La mort de l'âme, ce n'est pas l'anéantissement de l'âme, mais sa séparation du Dieu qui est vie, lumière et amour; c'est ce qu'en divers endroits la Bible appelle la perdition, une ruine éternelle de devant la face du Seigneur. En termes plus simples, mais exactement vrais, la Bible m'apprend que *tel que je suis*, un pécheur souillé, je ne puis pas entrer au ciel, ni voir la face de Dieu: elle me dit: «tu es perdu, tu es perdu».

«Alors, dira sans doute mon lecteur, je ne puis pas comprendre votre admiration pour ce livre; en supposant que ces choses soient vraies, laissez-nous les ignorer, car la vie a déjà assez d'épines sans y introduire encore celle-ci; puisque les pauvres pécheurs sont perdus, laissez-les vivre dans l'illusion et ne les tourmentez pas avant le temps!»

Je serais entièrement de votre avis, mon cher lecteur, *si* la Bible ne m'apprenait *rien autre* que ce que je suis devant Dieu, un pécheur perdu; dans ce cas, je vous dirais: ne lisez pas ce livre. Mais la Bible est pour moi d'un prix infini, parce qu'elle m'apprend encore ce qu'est Dieu, ce qu'est Dieu pour l'homme déchu et ce qu'Il a fait pour le délivrer, le sauver! Si elle me parle de l'homme comme étant méchant, elle me parle de Dieu comme étant miséricordieux, pitoyable, lent à la colère, grand en bonté, ne prenant aucun plaisir à ce que le méchant périsse, mais voulant qu'il se convertisse et qu'il vive. Ce saint livre m'apprend que «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle». Ce Fils unique de Dieu est venu dans le monde, comme un homme, semblable à nous, excepté le péché, et il disait: Je suis venu chercher et sauver ce qui était perdu. Pour cela il s'est donné en sacrifice pour nos péchés; il s'est constitué notre Substitut et, comme tel, a reçu le châtement dû à nos péchés, qui, par ce sacrifice, sont et demeurent abolis. Ainsi si la Bible m'apprend que je suis perdu à cause du péché, elle m'apprend aussi que je suis sauvé par Jésus Christ; si elle me montre ma misère, elle me montre la grâce de Dieu qui est plus grande que ma misère; si elle me condamne, elle m'apprend que Dieu lui-même me justifie moyennant la foi en son Fils. Si, d'un bout à l'autre, elle démontre que Dieu hait le péché et l'a en horreur, d'un bout à l'autre aussi, elle démontre qu'Il aime le pécheur, et que son amour a été si réel et si actif qu'il a fait tout ce qui était nécessaire pour qu'un pécheur comme moi pût être sauvé. Voilà pourquoi j'aime la Bible. Voilà pourquoi aussi, lecteur, je vous dis: lisez et relisez ce saint livre.

Il n'y a rien de semblable à la croix

Darby J.N. ME 1870 - page 238

Je regarde autour de moi. Que vois-je? Le paganisme, les hommes qui adorent le bois et la pierre; le christianisme qui souvent déparerait un païen; en même temps de la bonté et de la sagesse manifestées au milieu de tout. Que dois-je penser? Tout est confusion. La bonté et la sagesse que j'aperçois tournent, en dépit de moi, mon âme vers Dieu, et les pensées de Dieu me confondent quand je vois tout le mal. La philosophie, — pauvre philosophie, — voudrait justifier le mal pour justifier Dieu. Mais quand je vois Christ, l'énigme est résolue. Je vois la perfection du bien au milieu du mal, occupé du mal et ensuite souffrant sous le mal. Mon coeur se repose. Je trouve un objet qui satisfait tous les besoins de mon âme, qui s'élève au-dessus de toutes ses aspirations. J'ai ce qui est bon dans la bonté elle-même. Je vois ce qui est au-dessus du mal qui pesait sur moi. Mon coeur a trouvé du repos dans ce qui est bon, et dans ce qui est tel au milieu du mal et au-dessus du mal, et c'est cela dont j'ai besoin, et mon coeur est soulagé parce que j'ai trouvé en Celui-là ce qui est la puissance sur le mal.

Mais je vais un peu plus loin et je trouve bien plus encore. Je suis ce Sauveur duquel tous ont reçu du bien et qui allait de lieu en lieu faisant le bien avec une patience infatigable, et j'entends les cris d'une foule en délire, et je suis les plans ténébreux d'ennemis jaloux; — je vois l'homme qui ne peut pas supporter ce qui est bon. Je vois les juges qui ne peuvent pas s'occuper de ce qui est méprisé dans le monde et qui voudraient apaiser la méchanceté en lui laissant son cours et en lui livrant la bonté en victime. En y regardant de plus près je vois ce que l'homme est: inimitié contre Dieu et contre ce qui est bon. Quelle scène! L'ami le plus vrai le renie, le plus proche trahit, les faibles qui sont honnêtes s'enfuient. Les sacrificateurs, établis pour avoir compassion de ceux qui ont péché par ignorance, accusent avec fureur l'innocence; le juge se lave les mains de l'avoir condamnée. La bonté est là absolument seule, et le monde, tous les hommes, inimitié, universelle inimitié contre elle. La lumière parfaite a mis en évidence les ténèbres, l'amour parfait, la haine. L'égoïsme voudrait avoir son cours et ne pas avoir Dieu, et la croix clôt la scène pour autant que l'homme est en question. La pensée de la chair est inimitié contre Dieu. Mais voici, c'est ici précisément ce dont j'ai besoin.

Où me tournerai-je et trouverai-je la délivrance? Puis-je me dire meilleur que mes voisins? Non, je me suis vu moi-même. La vue d'un Christ rejeté m'a découvert moi-même à moi; les replis les plus cachés de mon coeur sont mis à découvert, et mon moi, l'horrible moi, est là; — mais non pas sur la croix. Là il n'y a point d'égoïsme, et l'amour infini de Dieu se lève et brille dans sa propre perfection par-dessus tout. Je puis adorer Dieu en amour, si je m'abhorre moi-même. Dieu s'est montré avec l'homme; il s'est élevé au-dessus de lui; il l'a mis de côté dans son péché, quelque absolu que soit celui-ci en lui-même quand Dieu le

sonde. La révélation de Dieu en Christ l'a mis en évidence dans toute son étendue à la croix. La croix était la haine contre l'amour en Dieu; mais elle était l'amour parfait envers ceux qui le haïssaient, et amour quand ils étaient tels et là où ils étaient tels. Elle était la haine parfaite de l'homme et l'amour parfait de Dieu pour celui qui le haïssait, ce qui ôtait la haine, et effaçait le péché qui l'exprimait.

Il n'y a rien de semblable à la croix! elle est le lieu de rencontre du péché parfait de l'homme avec l'amour parfait de Dieu. Le péché s'y est élevé à son plus haut point de méchanceté, et il a disparu, il est ôté et perdu dans son acte le plus mauvais. Dieu est élevé au-dessus de l'homme même là où le péché de l'homme est à son apogée, — non pas en tolérant le péché, mais en l'ôtant par Christ mourant pour lui en amour. La lance insultante d'un soldat, le témoignage sinon l'instrument de la mort, eut pour réponse le sang qui expiait le coup qui le faisait jaillir et l'eau qui en purifiait. Le péché était connu, et pour que le coeur soit vrai, il le faut; et Dieu était connu, connu en lumière, et le coeur droit en a besoin, mais connu en amour parfait, amour parfait devant lequel nous n'avions aucun besoin de cacher ou de couvrir le péché. Aucun péché n'était toléré, mais aucun péché n'était laissé sur la conscience; tous nos rapports avec Dieu fondés sur ce glorieux fait: la grâce régnant par la justice.

Josué 5

ME 1870 page 241

Nous devons nous souvenir que toutes ces choses qui sont écrites «arrivaient en types aux enfants d'Israël, et qu'elles ont été écrites pour nous servir d'avertissement, à nous que les fins des siècles ont atteints» (1 Corinthiens 10: 11). L'expression de «fin des siècles» a soit importance, de même que cette autre parole: «en la consommation des siècles» (Hébreux 9: 26). Elles disent, l'une et l'autre, où nous en sommes en tant que chrétiens à la suite de toutes les dispensations et de toutes les voies de Dieu envers l'homme pour l'enseigner ou l'éprouver, qui ont pris fin. L'homme, comme tel, a été pleinement mis à l'épreuve, en effet, et Dieu a suscité un autre homme, qui est en même temps plus qu'un homme; toutefois un autre homme; et Dieu est intervenu ainsi en grâce aussi assurément pour des pécheurs, afin que nous trouvions un meilleur paradis que celui qui a été perdu. Le Seigneur Jésus Christ a pu dire quand il voyait la croix devant Lui: «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31). L'homme, je le répète, a été éprouvé de toute manière depuis l'innocence jusqu'à la croix de Christ; et le Fils lui-même a été jeté hors de la vigne et mis à mort. Jean Baptiste vint après la loi et les prophètes et prêcha la repentance; mais les hommes ne voulurent pas se repentir (Matthieu 11). Quand il leur chanta des complaintes ils ne se lamentèrent pas, et quand le Seigneur vint et qu'il joua de la flûte, ils ne voulurent pas danser. Dans ce même chapitre, Jésus leur dit: «Venez à moi». Or, il faut, d'après la propre invitation du Seigneur, que l'homme vienne à Lui comme étant perdu.

L'homme peut vivre loin de Dieu décevement ou dans la grossière débauche; mais tout cela revient au même: «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu» (Romains 8: 7). Il faut arriver au second homme, à Christ. Dieu n'établit pas le second homme, tant qu'il put reconnaître le premier. Dieu ne peut pas les reconnaître tous les deux; et reconnaître maintenant l'homme dans la chair, c'est nier le fait que Dieu a établi un autre homme.

Ce que je désire mettre en relief en ce moment, c'est la pleine délivrance que nous avons dans le Seigneur Jésus Christ. Je n'ai pas besoin de dire que cette délivrance n'est pas celle du corps; mais la bienheureuse liberté de l'esprit pendant que nous attendons la délivrance du corps. Nous sommes non seulement pardonnés, mais nous sommes placés dans la liberté *d'association avec Dieu* en sainteté.

Cette délivrance dont je parle est représentée dans l'histoire d'Israël par différentes figures, telles que l'Egypte, le désert, le Jourdain, Canaan. Nous savons tous que l'idée générale, c'est que le Jourdain est la mort, et Canaan le ciel. Mais dès que nous entrons en Canaan, nous trouvons la lutte: Canaan n'est donc évidemment pas les lieux célestes comme lieu de repos. Ce qui caractérise Canaan, c'est le combat, et nous y trouvons une image de ce qui est placé devant nous dans le chapitre 6 de l'épître aux Ephésiens, c'est-à-

dire la lutte, non pas contre le sang et la chair, mais contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes et contre lesquelles nous avons besoin de l'armure complète de Dieu. Mais pour combattre là, il faut d'abord nous trouver là. Je voudrais donc parler ce soir, de la manière dont nous entrons *dans les lieux célestes*.

Rappelez-vous que Christ *est* dans le ciel. L'histoire d'Israël nous apprend comment une âme avance jusque dans les lieux célestes. Ce n'est pas dans le désert, mais quand le peuple est parvenu en Canaan que l'opprobre d'Égypte est ôté. Les enfants d'Israël célébrèrent la pâque après qu'ils eurent été circoncis; ils mangèrent du blé du pays, et la manne cessa.

Tel est le chemin par lequel l'âme trouve la délivrance du «présent siècle mauvais» (Galates 1: 4) et est introduite dans les lieux célestes. Les Israélites étaient esclaves en Égypte, faisant des briques sans paille; mais Dieu descend pour les délivrer et il ne leur parle que de Canaan et non du désert. Mais il se présente d'abord comme un Juge; il faut qu'il les fasse passer par le jugement. Ils étaient d'aussi grands pécheurs que ces Égyptiens (plus peut-être, car ils avaient une plus grande connaissance de Dieu); toutefois là où était le sang, là on était à l'abri, en parfaite sécurité. C'était uniquement parce que le sang était sur les portes des Israélites que Dieu passait par-dessus; il ne s'agissait pas de communion, mais du sang pour tenir Dieu à distance comme Juge.

Il en est ainsi pour le croyant maintenant. Là où l'on met sa confiance dans le sang, Dieu ne peut pas apercevoir un seul péché, il faudrait qu'il niât l'efficacité du sang s'il ne passait pas par dessus. Ce qui garantissait les enfants d'Israël, ce n'était pas qu'eux, ils voyaient le sang, mais que *Dieu* le voyait. On entend souvent dire: je ne sais pas si *moi* j'ai *accepté* le sang comme il faut; mais ce qui donne la paix, c'est de savoir que *Dieu* a *accepté* le sang. On pense qu'on doit s'examiner soi-même pour savoir si on a *accepté* le sang de la bonne manière; mais une âme simple aurait ses pensées tournées d'un autre côté et serait trop heureuse de se reposer sur la valeur que le sang de Christ a *pour Dieu*. Il peut y avoir bien du travail pour former les affections afin qu'elles soient ce qu'elles doivent être, et il est tout à fait vrai que le sang de Christ doit nous devenir chaque jour plus précieux, mais cela ne met pas en question mon acceptation auprès de Dieu. Il s'agit de tout autre chose dans ce cas, savoir du développement des affections; mais *ce qui donne la paix*, ce n'est pas le développement des affections, mais le fait que Dieu a *accepté* le sang; et il faudrait que Dieu niât l'efficacité du sang de Christ s'il ne me recevait pas. L'effet du sang fut qu'il arrêta la main de Dieu en jugement. Non seulement mon péché a été pardonné, mais

Dieu a été glorifié à la croix de Christ: c'est là ce qui donne au sang sa pleine valeur.

Si Dieu ne faisait que juger le péché, il serait *juste* mais il n'y aurait *pas d'amour*. Si au contraire il avait dit des hommes: «Ce sont de pauvres misérables créatures, et ils ne peuvent être autrement, c'est pourquoi je veux tout pardonner», il pourrait y avoir de *l'amour* manifesté, mais il n'y aurait *pas de justice*: l'amour ne serait pas un amour saint. Mais quand nous regardons vers la croix, nous y trouvons *la justice parfaite* et *l'amour*

parfait. La vérité et la majesté de Dieu y sont pleinement manifestées, parce que Christ, «le Chef de notre salut» y fut «consommé par les souffrances» (Hébreux 2: 10). Christ a souffert, et maintenant le Fils de l'homme est glorifié et Dieu est glorifié en lui. Il a achevé la course et est assis à la droite de Dieu.

«Dieu l'a haut élevé» (Philippiens 2: 9). En vertu de la croix, l'homme est glorifié. Etienne voit le *Fils de l'homme* dans le ciel: c'est là la chose merveilleuse. Etienne ne dit pas: «Je vois la gloire»; — il était naturel qu'elle fût dans le ciel; — mais il dit: «Je vois le Fils de l'homme se tenant à la droite de Dieu» (Actes des Apôtres 7) dans les cieux, — l'homme dans le ciel. Christ n'est pas dans le ciel seulement comme Fils de Dieu, il y est aussi comme homme; il a pris place dans la gloire de Dieu, il y a pris place parce qu'il a achevé l'oeuvre que Dieu lui avait donné à faire. Aucun autre que lui ne pouvait être assis là. Dieu a été glorifié par ce qu'un homme a accompli. Il va sans dire que cet homme était divin, autrement il n'aurait pas pu accomplir l'oeuvre. Or c'est ici ce qui devient le fondement de tout: l'homme a une place *dans la gloire de Dieu*, — je ne dis pas «à la droite de Dieu», car d'être placé à la droite de Dieu est la prérogative de Christ seul. Or Christ ayant pris place ainsi dans le ciel, a envoyé le Saint Esprit pour convaincre le monde de péché, de justice et de jugement: — de *justice* pour le croyant comme pour l'incrédule; pour celui-ci parce qu'il rejette Christ, et pour le croyant parce qu'il est associé à Christ. Le Saint Esprit convainc le monde, non pas individuellement, mais comme un seul tout. Quand le monde rejeta Christ, le Père dit de Lui: «Je veux l'avoir auprès de moi», et maintenant Christ est assis à la droite de Dieu en conséquence de son oeuvre qu'il a achevée: Il reçoit la gloire maintenant de son Père, comme homme, et les anges désirent de regarder de près dans ces choses. Tous les attributs moraux de Dieu ont été glorifiés dans l'homme dans la personne de Christ; et c'est là le fondement, non seulement de l'abolition de notre péché, mais de la gloire de Dieu en justice et en vérité.

Quand nous avons passé à travers la voile et que nous sommes entrés dans le saint des saints dans la conscience de nos âmes, quelle valeur nous découvrons dans le sang! Alors nous comprenons ce qu'est la croix! Alors je contemple la croix pour les affections de mon âme. La croix devient le sujet de mes pensées et de mes méditations et alors il y a croissance. Quand nous sommes à l'aise et familiers avec Dieu, il peut y avoir croissance; mais ce n'est pas là que je trouve *la paix*. On trouve la paix quand on apprend que la justice a accepté le sang que l'amour a donné. Maintenant l'amour me donne la paix, mais la justice est glorifiée en la donnant. Les enfants d'Israël marchent vers la mer Rouge, et là ils sont arrêtés par les eaux: ils se voient enfermés de tous les côtés et ils ont «*une très grande peur*» (Exode 14). Toutes les fois qu'un homme est délivré du jugement dans un sens, il rencontre d'une manière ou d'une autre la mort, et trouve que Satan le poursuit. Plus d'une âme trouve la paix et du soulagement quand elle regarde à la croix, qui s'effraie en pensant au jugement. Elle dit: «Je suis un pauvre pécheur me réjouissant en la croix; la croix est ce qu'il me faut». Est-ce que c'est le jugement qu'il *vous* faut? — Quand les Israélites vinrent à la mer Rouge, ce ne fut pas le jugement qu'ils trouvèrent, ce fut Dieu comme un Sauveur

positif. Ils avaient connu Dieu comme un *Juge* en *Egypte*, et le sang les avait garantis; maintenant à *la mer Rouge* ils apprennent à le connaître comme un *Libérateur*. Il ne voient pas le «salut de Dieu» avant d'être arrivés à la mer Rouge et d'être sortis d'*Egypte*, et alors ils ne sont pas seulement à l'abri du jugement, ils sont amenés aussi dans une position nouvelle.

Le sang du Christ nous met à l'abri du jugement que nous méritions à cause de nos péchés, et par la même croix et la même résurrection nous sommes amenés à Dieu. L'épître aux Romains nous présente ce sujet: Christ mort et ressuscité; et la conséquence de la mort et de la résurrection de Christ, c'est que nous sommes amenés à Dieu comme à notre Père. La mort et la résurrection de Christ me sortent complètement de la condition dans laquelle je me trouvais. Si je dis: «Je suis un pécheur coupable», Christ dit: «Tu es justifié». Si je dis: «Je suis souillé», il dit: «Tu es nettoyé». Si j'ai offensé Dieu, je suis pardonné. Christ a vidé toutes les questions qui pouvaient amener du trouble dans l'âme.

L'homme a une nouvelle place où, parfaitement racheté, il est amené à Dieu. Non seulement ses péchés sont effacés, mais il est délivré, tiré hors d'*Egypte* et amené dans le désert. Quand Dieu parle de délivrance, il ne fait aucune mention du désert. Je suis placé dans une position entièrement nouvelle; ce ne sont pas encore les lieux célestes, mais j'ai «la rédemption par son sang» (Ephésiens 1: 7). Ainsi, nous voyons les Israélites dans deux conditions: dans le désert d'abord, puis en *Canaan*; et dans la vie du chrétien, il y a également deux parties distinctes, premièrement ce qui nous est présenté dans l'épître aux Hébreux et dans l'épître aux Galates, savoir: la scène de «*la délivrance du présent siècle mauvais*» (Galates 1: 4), ce qui est le désert; et ensuite *Canaan* et ce qui s'y rapporte, ou *les lieux célestes*, dont nous entretenons les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens. Le désert est ce que le monde est pour le chrétien: qu'est-ce qu'un homme mort et ressuscité a à faire avec le monde? Maintenant la *mort* et *le jugement* sont derrière moi, mais je n'en ai pas fini avec la lutte.

Le Seigneur passa par la mort et porta le jugement. Si je suis associé à Lui, la mort et le jugement sont derrière moi, comme ils sont derrière lui. Si j'ai une part en Christ, j'ai une part dans la délivrance (voyez le Psaume 22). Aussitôt qu'il fut exaucé a d'entre les cornes des licornes», il dit: «Je déclarerai ton nom à mes frères». La première chose que le Seigneur fait, dans la résurrection, c'est de déclarer le nom du Père à *ses frères*. Il les sort d'une position et les introduit dans la même position dans laquelle il est lui-même. Au chapitre 20 de l'évangile de Jean, il dit à Marie Madeleine: «Va vers mes frères», et alors il conduit leurs louanges comme le premier-né entre plusieurs frères: «Je te louerai au milieu de l'assemblée». Il les amène à son Père et à leur Père, à son Dieu et à leur Dieu. Il avait été tout seul dans ses souffrances et sous la colère de Dieu, et maintenant tout est achevé et il dit: «Au milieu de l'assemblée». Il nous associe aux louanges: — «Il ne prend pas à honte de les appeler frères» (Hébreux 2: 11). Il ne dit jamais «mes frères», ni de «paix vous soit», avant d'être ressuscité. Il avait dit: «Ne craignez point», et par anticipation il avait dit: «Je vous donne ma paix», c'est-à-dire, «vous aurez cette paix»; mais la paix n'était pas faite

alors, et ce n'est qu'après qu'il a fait la paix par le sang de sa croix qu'il vient et «annonce la bonne nouvelle de la paix à vous qui étiez loin et à ceux qui étaient près» (Ephésiens 2: 17). Il entra dans sa nouvelle position comme homme, et nous dit: «Maintenant vous êtes ici avec moi». Maintenant nous sommes associés à Christ et nous pouvons chanter comme le peuple d'Israël: «Tu as conduit par ta miséricorde ce peuple que tu as racheté; tu l'as conduit par ta force, à la demeure de ta sainteté»; et la promesse de la gloire est à nous aussi: «Tu les introduiras»... (Exode 15: 13-17).

Le désert est le chemin du chrétien dans lequel il apprend à se connaître lui-même; c'est la place d'une âme qui est véritablement en repos devant Dieu. Il peut y avoir eu auparavant l'expérience de la servitude, et d'autres exercices; mais ces expériences étaient celles d'une âme dans laquelle Dieu a agi, mais qui n'était pas délivrée. Le désert est le lieu où se trouve une âme qui sait qu'elle est rachetée. Si je ne connais que «le sang», je suis toujours en Egypte, mais si j'ai passé la mer Rouge, je connais Dieu comme un Libérateur; «je ne suis pas dans la chair, mais dans l'esprit» (Romains 8). Le fils prodigue fit des expériences avant de retourner chez lui, mais c'étaient les expériences de quelqu'un qui n'avait pas rencontré le père. Il y avait une oeuvre dans cet homme, il sentait qu'il périssait. Il s'était repenti et s'était mis en route, mais la question demeurait: «Que me dira-t-il quand je le rencontrerai? Me placera-t-il à sa droite ou à sa gauche?» Ce qu'il voulait dire à son père était tout préparé et il avait fixé à l'avance la place qu'il devait occuper dans la maison; il pensait y entrer comme un mercenaire; mais il n'avait pas encore rencontré le père. Il apprend quelle est sa place dans la maison, parce que le père est pour lui quand il le rencontre, et il ne parle pas de la place de *mercenaire*. Il est introduit dans la maison comme *un fils*. Il ne dit pas, il ne *pouvait* pas dire: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires» ([Luc 15](#)), car son père était à son cou. Il ne s'agissait pas de ce qu'il était pour Dieu, mais de ce que Dieu était pour lui. Le père le revêtit de «*la plus belle robe*», non pas *d'une robe*. Le père avait couru au-devant de lui quand il était dans ses péchés, mais il ne le fait pas entrer dans la maison avec ses péchés. Dieu l'avait rencontré dans ses haillons, mais il l'introduit dans la maison où *Christ est introduit*.

Si j'ai passé la mer Rouge, Dieu est pour moi un Libérateur et non un Juge, en vertu de l'oeuvre glorieuse de Christ. Je ne suis pas dans la chair (voyez Romains 8: 9).

Non seulement mes péchés sont pardonnés, mais je suis dans le second homme, en Christ, devant Dieu; et le premier effet pratique de ce fait, c'est que je suis amené dans le désert; un homme a bien des choses à apprendre après qu'il est racheté. Je suis *hors de la chair* et j'ai ma place en Christ et avec Christ; mais faire la connaissance de la *chair en moi* est un travail humiliant. «Et qu'il te souvienne de tout le chemin par lequel l'Eternel ton Dieu t'a fait marcher durant ces quarante ans, afin de t'humilier, de t'éprouver, etc.». «Ton vêtement ne s'est point vieilli sur toi, et ton pied n'a point été foulé durant ces quarante ans» (Deutéronome 8). Dieu prenait souci même des vêtements et des pieds des Israélites; mais en même temps, il les disciplinait et les corrigeait selon qu'il le fallait, pour les révéler eux-mêmes à eux-mêmes; et lorsque dans leur incrédulité ils refusent d'entrer dans le pays

de Canaan et ne veulent pas monter pour combattre les Amoréens, Dieu, dans sa grâce, retourne en arrière dans son fidèle amour et sa patience et habite avec eux pendant les quarante années que durèrent leurs pérégrinations à travers le désert.

Ce qui caractérise le chrétien, c'est la présence du Saint Esprit, Dieu habitant en lui en vertu de la rédemption. Dieu n'habite pas dans l'innocence: Dieu n'habita jamais en Eden. L'habitation de Dieu avec l'homme fut toujours une conséquence de la rédemption, soit qu'il s'agit de sa présence dans la nuée avec Israël ou dans l'Eglise par le Saint Esprit. Dieu s'est promené dans le jardin d'Eden avec Adam; il a mangé avec Abraham; mais il n'a jamais habité avec eux. Mais aussitôt qu'il s'est acquis un peuple racheté, il habite avec lui et parle de *sainteté*. Il s'adapte aux circonstances des enfants d'Israël. Quand ils sont esclaves en Egypte, il vient à eux comme un libérateur; quand ils sont dans le désert, habitant dans des tentes, il établit sa tente au milieu d'eux et les conduit vers le pays de la promesse; quand ils arrivent en Canaan, il vient au-devant d'eux l'épée à la main comme leur Chef (Josué 5: 13-15), pour les mener au combat; et quand à la fin ils sont tous établis dans le pays, il bâtit une maison magnifique et habite au milieu d'eux. Il fait de même pour les siens maintenant. Il habite avec nous par le Saint Esprit; d'abord en chacun de nous individuellement. «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit? (1 Corinthiens 6: 19); puis dans l'Eglise collectivement: «En qui aussi vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22). Ce n'est pas simplement que nous soyons nés de Dieu, mais le sang est sur nous, et le Saint Esprit habite en nous. «Auquel ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse» (Ephésiens 1: 13). «Il disait cela du Saint Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui» (Jean 7: 39). Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ et qui nous a oints, c'est Dieu» (2 Corinthiens 1: 21). *Dieu vivifie ceux qui ne croient pas et il habite en ceux qui croient*. La présence du Saint Esprit est ce qui fait le caractère distinctif du chrétien et de l'Eglise. Le lépreux était lavé, aspergé et oint; le sang était mis sur son oreille, sur sa main et sur son pied, et puis l'huile après le sang (Lévitique 14). Rien de ce qui peut souiller ne doit passer par l'oreille ou être accompli par la main; rien non plus qui puisse souiller les pieds dans la marche. L'onction, — c'est-à-dire la présence du Saint Esprit en nous, — est le *sceau* de la valeur du sang. «L'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs par le Saint Esprit» (Romains 5: 5). Le Saint Esprit est les arrhes, non pas de l'amour de Dieu, car nous le possédons déjà, mais de l'héritage que nous attendons.

Dans le désert, Dieu nous humilie, nous éprouve et fait travailler toutes choses à notre bien. La circoncision ne peut pas être appliquée dans le désert. Le peuple d'Israël arrive au Jourdain et le traverse; c'est une figure, non pas de Christ mourant pour moi, mais de moi-même mourant et ressuscitant avec Christ. Ce n'est pas simplement que Christ est mort pour moi; mais je suis crucifié avec Christ. Je me tiens moi-même pour mort et j'ai reçu Christ comme ma vie. Je suis mort, ressuscité et assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Je suis entièrement sorti du désert. Nous étions là morts dans nos péchés, et Christ vint et mourut pour les péchés; et maintenant nous sommes vivifiés, ressuscités et assis en

Christ. Telle est la position nouvelle qui nous est faite, et que l'épître aux Ephésiens nous fait connaître. Si je suis chrétien, je ne suis plus du tout envisagé comme vivant dans la chair; Dieu m'a fait asseoir dans les lieux célestes; et du moment que je suis là, tout est à moi, tout ce que l'apôtre renferme dans cette expression: «*Toutes* bénédictions spirituelles dans les lieux célestes», dit Ephésiens 1. Toutefois ce n'est que lorsque je pose le pied sur ce qui m'a été ainsi donné que je me l'approprie pratiquement. Je découvre alors qu'il y a là encore un autre pied que le mien: l'ennemi est en possession du pays, de sorte que j'ai besoin de l'armure complète de Dieu. Le lieu que nous avons à traverser comme un désert, c'est le monde; mais, quant à ma position, je suis dans les lieux célestes et ma marche doit y correspondre, Si je vis dans le monde comme un homme dans la chair, je trouve d'autres hommes autour de moi, et peut-être des hommes bons et obligeants; mais aussitôt que je veux leur parler des choses célestes, ils se montrent opposés.

Eh! bien, j'ai à manifester Christ dans des relations vivantes. S'il est vrai que *moi je suis en Christ*, il est aussi vrai que *Christ est en moi*. «En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi et moi en vous» (Jean 14: 20). La mesure de ma marche, ce n'est pas un homme qui court vers le ciel, mais de manifester le Christ qui est en moi. «Portant toujours, partout, dans le corps, la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre corps», — cela et rien autre. «La mort opère en nous, mais la vie en vous» (2 Corinthiens 4: 10-12). Paul se tenait pour mort; c'était Christ qui agissait par Paul. Si nous tombons en faute, c'est une oeuvre du désert. Si Christ est en moi, je ne dois jamais laisser voir en moi autre chose que Christ. Or vous avez Christ en vous, ce qui est de la puissance positive, et rien autre; et maintenant *vous voyez* qu'on vit *cela* et rien autre. L'Eternel dit à Josué: «Je vous ai donné tout lieu où vous aurez mis la plante de vos pieds» (Josué 1: 5). Le pays est à vous. Je suis entré en Canaan et aussitôt je trouve la lutte. Je suis assis dans les lieux célestes en Christ; tout est à moi, et étant là, je cherche à saisir les choses auxquelles j'ai un droit. C'est pourquoi quand Josué lève les yeux, il voit devant lui un homme qui a une épée nue à la main et qui lui dit: Je suis venu maintenant comme le Chef de l'armée de l'Eternel (Josué 5: 13-15). Dans le désert nous sommes mis à l'épreuve; en Canaan il s'agit de lutte. Quand je suis en Canaan, j'ai de l'intelligence et de l'activité spirituelles dans ce qui m'appartient. Nous sommes «héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ» (Romains 8). Dans quelle mesure avons-nous chacun réalisé les bénédictions spirituelles qui sont à nous?

Les pierres ôtées du milieu du Jourdain nous disent que le croyant porte avec lui le caractère de la mort. L'arche descendit dans le fleuve. Nous sommes morts au péché; le monde et la puissance de Satan n'existent plus. Nous appartenions jadis à la mort, maintenant la mort est à nous. Maintenant nous sommes obligés de nous «tenir nous-mêmes pour morts» (Romains 6: 11). Dieu ne nous dit jamais de mourir au péché, mais que nous «sommes morts». La première chose, c'est que nous avons passé le Jourdain à pied sec; et c'est là notre titre pour nous tenir nous-mêmes pour morts. La circoncision est l'application pratique de cela: «Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre»

(Colossiens 3: 5). Quand je vois un homme qui s'impatiente, je ne nie pas qu'il soit mort, mais je dis: Vous avez besoin d'un peu de Guilgal. Quand j'en vois un autre qui tourne ses yeux vers des frivolités, je dis: Je ne nie pas que vous soyez mort, mais vous avez besoin d'être circoncis. Telle est l'application pratique de la mort de Christ à nos âmes, quand nous la réalisons.

Il est frappant de voir, dans le livre de Josué, qu'une fois Aï pris, les conquêtes se succèdent; mais nous trouvons que Guilgal, le lieu de la circoncision, était toujours le lieu où le camp retournait après la victoire.

N'importe quels aient été vos succès, il faut que vous retourniez à Guilgal. Le livre de Josué est l'histoire de l'énergie victorieuse; le livre des Juges est l'histoire de la chute et puis de l'intervention de Dieu pour y remédier de temps à autre.

Guilgal, la place du jugement de soi-même, est la place de la puissance divine pratique. Nous découvrons que même les victoires sont dangereuses, si nous ne retournons pas au jugement de la chair. Après avoir prêché l'évangile, après ce travail le plus excellent, il faut que nous retournions à Guilgal. Les Israélites avaient bien commencé à Jéricho: qu'est-ce que les hautes murailles avaient été pour la foi? Plus les murailles sont hautes, plus leur chute est grande quand elles tombent. Mais au lieu de revenir à Guilgal, les Israélites prennent de la confiance en eux-mêmes et n'envoient qu'un petit nombre de gens pour prendre Aï; et alors arriva la déroute. Il faut qu'ils retournent à Guilgal et qu'ils jugent la chair. Dans le livre des Juges, l'Ange de l'Eternel monte de Guilgal pour les trouver à Bokim (Juges 2: 1-5), il passe du lieu de la puissance au lieu des pleurs. Les enfants d'Israël avaient abandonné le lieu de la puissance pour celui de l'affliction; ils y offrent un sacrifice, — mais ils l'offrent en pleurant

Après le passage du Jourdain, la première chose que nous avons vue, c'est l'érection des douze pierres; puis vient la circoncision et ensuite nous avons la pâque. Maintenant les enfants d'Israël peuvent regarder en arrière vers le fondement de tout dans la rédemption. Ils célèbrent la pâque maintenant, non pas comme des coupables abrités sous le sang, — il en avait été ainsi en Egypte; — mais comme rendant hommage à la vérité, que la mort du bienheureux Fils de Dieu est le fondement de toute bénédiction. La Cène du Seigneur n'est rien de moins que la célébration de ce qui est le fondement sur lequel Dieu donne toutes choses. Plus nous la considérons, plus nous voyons que la croix occupe une place que rien autre n'a, excepté Celui qui mourut sur la croix. «Tel le céleste, tels aussi les célestes» (1 Corinthiens 15: 48). «Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). La croix est même une chose plus profonde que la gloire. La gloire a été obtenue par la croix, mais la croix est la place où la nature morale de Dieu, sa sainteté et son amour ont été glorifiés. Ici, nous voyons le croyant circoncis en Canaan, se nourrissant de l'agneau, le mémorial de la mort de Christ.

Ensuite, après l'érection des douze pierres, après la circoncision et la Pâque, nous voyons les enfants d'Israël mangeant «*le blé du pays*» (Josué 5: 11), et la manne cesse. Le

blé du pays est le type du Christ céleste. La manne convenait pour le désert, c'était Christ descendu du ciel: au milieu de toutes les circonstances par lesquelles nous passons ici-bas, Christ se tient près de nous dans notre pèlerinage et nous nous nourrissons de lui. C'est le même Christ — présenté seulement sous un caractère différent — qui est figuré dans le blé du pays. Nous avons un Christ humilié et un Christ glorifié pour l'aliment de nos âmes: non pas simplement sa vie ici-bas, mais ce que nous trouvons au chapitre 3 de la 2^e épître aux Corinthiens. «Or nous tous contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit». C'est le fruit du pays, un Christ humilié, qui est maintenant dans la Canaan à laquelle nous appartenons. Les enfants d'Israël n'avaient pas encore pris une ville, mais ils s'asseyent à la table que Dieu a dressée pour eux en la présence de leurs ennemis. Tout est à moi avant que j'aie remporté une seule victoire. Je m'assieds à la vue de mes ennemis: Dieu dresse une table pour moi. Les délices de Dieu font mes délices. Avant que je tire l'épée pour le combat, je m'assieds et je sais que toutes choses sont à moi.

En dernier lieu, nous trouvons l'homme qui a son épée nue en sa main et qui vient pour prendre sa place comme le Chef de l'armée de l'Eternel. Dans les choses célestes tout est lutte. Remarquez ce qui est en question ici: «Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis?» Il n'y a pas de place intermédiaire, mais une séparation complète. Si vous êtes pour le monde, vous êtes contre Christ. Du moment qu'il est question de Christ, il faut que l'on soit pour lui et contre lui. Le monde a crucifié Christ, et Christ a dit: «Celui qui n'est pas avec moi est contre moi» (Matthieu 12: 30), et «celui qui n'est pas contre nous est pour nous» (Marc 9: 40). Je sais que le sens de ces deux déclarations a été contesté et trouvé difficile à accorder, mais la chose est très simple. Si nous sommes pour Christ, il faut que nous soyons contre le monde; et si nous ne sommes pas contre Christ, l'opposition du monde contre lui est si forte, qu'elle ne veut pas de nous. «La lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière» (Jean 3: 19), et on ne peut pas unir la lumière et les ténèbres. Vous ne voyez jamais que le monde accepte la fidélité à Christ. Le coeur de l'homme est inimitié contre Christ. Le grand objet de Satan est d'amener des chrétiens à accommoder leur christianisme au monde. Vous n'amènerez jamais le monde à choisir Dieu pour sa part. L'homme à l'épée nue dit: «Je suis le chef de l'armée de l'Eternel, qui suis venu maintenant». C'était le Seigneur lui-même. Nous retrouvons ici les mêmes paroles que celles qui furent adressées à Moïse devant le buisson ardent. «Déchausse tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens, est saint» (comp. Exode 3: 5). Dans les luttes spirituelles que nous avons à soutenir, il s'agit autant de sainteté que de rédemption, et quand nous nous avançons pour le combat, il faut que nous soyons aussi saints que nous le serons quand nous serons avec Christ. Grâce à Dieu, la rédemption a fait cela; et le Seigneur sera avec nous dans la lutte. Celui qui soutient et dirige le combat est le Saint qui nous a rachetés, et la force du Seigneur lui-même est avec nous. Jusqu'à quel point en avons-nous le témoignage? Pouvons-nous dire: «Je suis mort et ma vie est cachée avec Christ en Dieu» (Colossiens 3: 3)?

Votre pensée et votre propos sont-ils d'être à Guilgal ou à Bokim? Désirez-vous croître dans la connaissance d'une parfaite rédemption, pour que tout ce qui est de la chair soit jugé, et que vous ayez avec vous la force du Seigneur pour lutter victorieusement?

Eprouvez toutes choses! Par quelle mesure? — Celle de votre propre compréhension, ou bien la parole révélée de Dieu? — «Tenez ferme ce qui est bon!»

Réponses à des correspondants

ME 1870 page 259

Au frère S. B. au B. de P:

1. Il me semble que 1 Pierre 2: 13, répond clairement à votre question: «Soyez donc soumis à *tout* établissement humain pour l'amour du Seigneur». Le mot *tout* n'implique-t-il pas tous les supérieurs selon *l'ordre humain*, que nous pouvons avoir?
2. Luc 23: 11 et Matthieu 27: 28, ne parlent pas du même manteau. Dans le premier passage, il s'agit de celui dont Hérode revêtit le Seigneur; dans le second, de celui que les soldats romains mirent sur ses épaules déchirées par les verges. Celui-ci était «de pourpre», symbole de la royauté; l'autre était un vêtement éclatant».
3. La Mer de fonte ou Cuve d'airain, d'après 1 Rois 7: 26, contenait 2000 baths d'eau, ou 70'000 litres. C'était là la contenance ordinaire de la cuve seule; dans 2 Chroniques 4: 5, il est dit qu'elle contenait 3000 baths ou 105'000 litres, ce qui peut signifier que sa contenance pouvait aller jusque-là, quand on remplissait non seulement la cuve même, mais encore les soubassements et les dix cuves plus petites qu'ils supportaient.

Au frère J.-F. R. de M.

Ce que vous me dites de l'agitation et des menées qui ont eu lieu au sujet de l'acte politique auquel vous avez cru pouvoir participer, le jour où il a eu lieu, le malaise que vous avez éprouvé, devaient suffire, il me semble, pour vous faire voir et sentir que ce n'était pas là votre place. Le chrétien est bourgeois des cieux; l'Evangile lui prescrit d'être soumis aux puissances qui existent, quelles qu'elles soient, et ne lui donnent aucune règle qui pourrait le diriger selon Dieu dans l'exercice d'une magistrature de ce monde. Celle que vous exerciez en était bien une et des plus importantes; vous agissiez comme *souverain*, et notre place, c'est d'être soumis. N'est-il pas toujours déplorable et préjudiciable à la cause du Seigneur, de voir des disciples du rejeté des hommes, du Crucifié, se joindre aux partis politiques, arborer leur drapeau et repousser, par cela même, de l'Evangile ceux d'un autre parti? Il est écrit: «Mon fils, crains l'Eternel et le roi; ne te mêle pas avec les gens remuants» (Proverbes 24: 21). Ne vous conformez pas au présent siècle» (Romains 12: 2).

Extraits de méditations

Ephésiens 6: 10-18 - ME 1870 page 277

Il y a trois phases dans la position du chrétien, ou trois caractères: en Egypte, dans le désert et en Canaan.

En Egypte l'on est garanti du jugement par le sang; toutefois on n'est pas délivré de sa position. Mais en traversant la mer Rouge, on se trouve délivré de la position dans laquelle on était. Délivrés d'Egypte et mis en route, on se trouve devant la mer, et il n'y a pas d'issue, c'est Romains 7. Alors la mort de Christ nous délivre, et l'on entre dans le désert. Mais aussi c'est pour y être avec Dieu. Là se trouvent les expériences de ce que nous sommes et de ce que Dieu est. Alors l'effet d'entrer dans le Jourdain, c'est d'entrer dans le combat. Etant morts et ressuscités avec Christ, on est enrôlés dans l'armée de Dieu. Mais avant de combattre, on mange du crû du pays. Avant de commencer un seul combat, tout ce qui est dans le ciel est à nous. Christ comme manne est la réponse à tous nos besoins ici-bas; mais avant de combattre je jouis de Christ tel qu'il est dans le ciel. Nous sommes complètement délivrés et non seulement pardonnés.

La croix s'adapte à nous comme pécheurs, et comme tels la croix nous va. Mais si nous pensons au jugement, au tribunal de Christ, alors le jugement ne nous va pas comme pécheurs. Mais quand Christ apparaîtra, nous lui serons semblables. Je suis en Christ, et quand le jugement viendra je serai semblable à Christ, semblable au Juge lui-même.

Les armes que nous avons ici sont des armes de Dieu contre Satan. Quant à notre position, elle n'est pas le résultat de ce que nous sommes, mais de ce que Christ est. Ici, il ne s'agit pas de la force du Diable, mais de ses embûches; il est vaincu dans sa force.

Les reins ceints de la vérité; c'est la vérité réglant tout ce qui est dans nos coeurs, mettant tout en ordre dans le coeur pour nous amener tels que nous voudrions être si Dieu était là visible tout près de nous. Le premier effet de l'armure ici, c'est l'état subjectif. La vérité prend connaissance de ce qu'il y a dans nos coeurs et y met tout en ordre selon la vérité.

La cuirasse de la justice; c'est la justice pratique. C'est une bonne conscience, une conduite irréprochable.

Les pieds chaussés des dispositions de l'évangile de paix; c'est tout céder plutôt que de perdre le caractère de Christ qui nous a donné la paix. Mieux vaut lâcher son manteau que le caractère de Christ. C'est Christ descendu.

Le bouclier de la foi; c'est la foi dans le sens pratique, la confiance que Dieu est pour nous. Il nous a enrôlés dans son armée, et Il est pour nous tel qu'Il est, et il est cela quant à notre relation avec lui. Rien ne nous séparera de son amour en Jésus Christ. Quand on a l'âme en ordre, on marche dans la conscience que Dieu est pour nous.

Le casque du salut; on lève la tête dans la conscience que Dieu est pour nous.

Ensuite vient l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu. Il faut les armes défensives avant de pouvoir manier les armes offensives. Mais si tout est en ordre, on peut manier la Parole.

Puis on est ramené à une entière dépendance: toutes sortes de prières. C'était le cas de Christ, et c'est ce qui caractérise le nouvel homme; l'obéissance et la dépendance, au lieu que ce qui caractérise le vieil homme, c'est la désobéissance, l'indépendance et les prétentions.

La guerre se fait en priant plus qu'en agissant; nous mettons Dieu en activité pour nous en priant; il s'agit de veiller à cela, et de s'exercer à avoir une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes. Tout tourne en prières si l'on est près de Dieu et l'on a la pensée de Dieu et la force de Dieu en toutes choses.

Si vous êtes en Christ, Christ est en vous. Alors j'espère que le monde ne voit rien autre en vous. Christ est pour nous devant Dieu, et nous sommes pour Christ devant le monde.

Quant à notre position devant Dieu, nous sommes en Christ, justice de Dieu en Lui. Là je parle de ma mort, de ma résurrection, etc. Tout est en moi en tant que je suis en Christ. Mais aussi, veillez-vous dans ce monde comme dans un pays où il y a des ennemis?

En regardant vers Dieu, tout est clair; nous sommes en Christ: il y a le combat avec nous-mêmes, le combat avec Satan, le combat avec le monde; mais parfaite paix avec Dieu!

Genèse 35 - ME 1870 page 293

Dieu dit à Jacob: «Lève-toi, monte à Béthel». Dans ces quelques mots, se révèle toute la manière d'agir de Dieu à notre égard, quand Il veut nous approcher de Lui, pour que nous jouissions pleinement de sa communion. Il parle d'abord à la conscience de Jacob et lui rappelle sa promesse (Genèse 28: 15), de le ramener à Béthel; c'est là qu'il pouvait adorer et remercier le Dieu qui l'avait béni. C'était à Béthel qu'avait paru jadis l'échelle qui reliait la terre au ciel, et nous savons tous que ce lien entre les choses visibles et les invisibles est une figure de la personne de Jésus, vrai lien entre Dieu et la créature. Or c'est dans la communion avec le Seigneur, — dans notre rassemblement autour de sa personne, que nous rappelons à notre souvenir ce qu'a fait pour nous le Dieu qui nous a sauvés. Mais pour y être heureux et bénis, il faut tout d'abord que nous nous soyons jugés. Le jugement de nous-mêmes est intimement lié à notre communion avec Dieu. Aussi la conscience de Jacob fut-elle profondément remuée par ces seuls mots: «Monte à Béthel».

Il comprend aussitôt de quoi il s'agit, c'est pourquoi il donna cet ordre aux siens «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous et vous purifiez». Remarquez qu'il ne demande pas «Avez-vous des dieux ou des ornements?» Il dit: «Otez-les»; — «et ils enterrèrent leurs dieux et leurs bagues sous un chêne». C'est là aussi ce que nous avons à faire, toutes les fois que nous voulons nous approcher de Dieu, pour y être bénis dans la

communion de sa présence. Au pied de la croix, dont le chêne peut nous être une figure, doivent se déposer non seulement les dieux étrangers, c'est-à-dire tout le mal qu'il peut y avoir en nous, mais encore les bagues et les ornements, ou, en d'autres termes, nos avantages extérieurs, nos qualités mêmes et les oeuvres que nous pouvons faire pour Dieu. Ce n'est qu'après nous être ainsi jugés jusqu'au fond, — qu'après nous être entièrement dépouillés de nous-mêmes, que nous pouvons réaliser la communion avec Celui dont l'échelle de Béthel est la figure.

Après cela, Jacob dut faire une nouvelle expérience: «Alors mourut Déborah, la nourrice de Rébecca, et on l'enterra sous un chêne». Ici de nouveau se présente la figure de la croix: «*sous un chêne*». Il faut que Jacob laisse là quelque chose et, cette fois, c'est une personne aimée, l'objet d'une longue et tendre affection. Déborah, la nourrice de Rébecca, celle qui l'avait accompagnée lors de son long voyage sous la conduite d'Elihézer; celle qui l'avait nourrie et aimée meurt à Béthel. Ainsi se termine cette longue carrière de secours et d'aide qui avait entouré Rébecca de ses soins: il faut la laisser sous un chêne à Béthel. Cela ne nous rappelle-t-il pas d'une manière frappante ce que dit Paul, en parlant de son ministère chez les Thessaloniens: «Nous avons été doux au milieu de vous, comme une nourrice», etc. Nous sommes ainsi autorisés à voir en Déborah la figure des dons que Dieu a départis au milieu de son Eglise pour son édification pendant le voyage. Eh! bien, ces dons aussi doivent être ensevelis sous le chêne, c'est-à-dire que, devant la croix, dans la communion avec le Seigneur, cela aussi doit s'effacer pour nous, afin que nous puissions réellement jouir de cette communion. Comme pierre de touche, adressons-nous cette question: Dans notre rassemblement, cherchons-nous la présence du Seigneur seul, ou nous attachons-nous à la bénédiction que Dieu peut nous départir par le moyen de ses dons? — Si nous cherchons autre chose que la présence du Seigneur seul, ne soyons pas étonnés de rencontrer bien souvent autre chose que la bénédiction. La présence seule du Seigneur peut nous procurer une réelle bénédiction, et rien ne peut la remplacer.

Jacob vient donc à Béthel et, après avoir élevé là un autel et réalisé la présence du Seigneur, il reprend le chemin de sa demeure. Cependant, une autre épreuve l'attendait: Rachel meurt, en donnant le jour à un enfant que dans sa douleur elle appela *Bénoni* (fils de ma douleur), mais que Jacob appela Benjamin (fils de ma droite ou de bonheur). Ainsi, il faut encore qu'il laisse en chemin quelque chose de bien précieux à son coeur. Rachel mourut en Ephrat. Il fallut donc que Jacob connût par expérience ce que c'était que Bénoni, avant que de jouir de Benjamin. La mère dut partir pour qu'il pût jouir du fils.

Toutes ces choses sont des types pleins d'instruction, et la grande pensée qui en ressort surtout, c'est que pour jouir de la présence du Seigneur et de la joie qui l'accompagne, il faut abandonner ce qu'on a de plus précieux,— de plus cher au coeur naturel et faire l'expérience de la douleur. Alors, on est rendu capable de jouir de Lui; alors Il se révèle tout entier à notre coeur, et nous jouissons du bonheur ineffable que procure la communion du fils de la droite.

2 Pierre 1 - ME 1870 page 296

On ne peut être en relation avec les chrétiens de nos jours, avoir des rapports avec eux, sans être frappé d'une plainte générale qui s'élève de toutes parts. — Une souffrance commune fait gémir les membres du corps de Christ, et de tous côtés on entend ces paroles de détresse et de découragement: Nous manquons de vie! — Un tel état de choses est-il sans remède? Non, Dieu soit béni! et la portion de l'Écriture que nous avons sous les yeux, le montre clairement.

Pierre adresse son épître à ceux qui ont obtenu, dit-il, «une foi de pareil prix avec nous». Et ne sommes-nous pas précisément ceux à qui Pierre parle? N'est-ce pas nous qui, par la grâce de Dieu, avons obtenu une foi de pareil prix? N'est-ce pas à nous aussi que Dieu a donné, par sa divine puissance, tout ce qui appartient à la vie et à la piété? C'est la même puissance qui a donné aux apôtres et à nous; il n'y a rien de changé du côté de Dieu. Pourquoi donc cet affaiblissement dans la vie spirituelle des chrétiens de nos jours, ces soupirs, ces plaintes; tout autant de choses qui réagissent sur l'état même des assemblées? En voici la cause. Les chrétiens n'ont pas compris que la *sanctification* est, aussi bien que la justification, un objet de foi. Il n'ont pas senti toute la portée de ces paroles: «Christ nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption». Dans ce passage, il y a deux choses à considérer: 1° la justification pour le salut et la paix de l'âme; 2° la sanctification pour la marche ici-bas. Si nous avons compris que l'homme, dans sa nature propre, ne peut rien pour son salut, nous devons comprendre aussi qu'il ne peut rien pour marcher dans le chemin de Dieu ici-bas. Grâce à Dieu, nous avons compris cela pour notre justification. Nous nous sommes jugés devant Dieu entièrement incapables de faire la moindre des choses pour améliorer notre état de péché, nous nous sommes vus totalement perdus et souillés devant Lui; et c'est le sentiment de cet état d'incapacité qui nous a poussés vers Christ. Alors nous avons trouvé qu'il était «notre justice», et que, conséquemment, nous étions «*justice de Dieu en Lui*», en sorte qu'il en est résulté, pour notre âme, une profonde paix, une paix solide, fondée sur Christ lui-même. Or ce que nous avons saisi quant à notre justification devant Dieu, au sujet de notre salut, nous devons le saisir aussi, pour ce qui concerne notre sanctification. La cause donc de notre manque de sanctification est que nous n'avons pas suffisamment compris que l'homme ne vaut rien, absolument rien, et que la même incapacité existe chez lui pour la sanctification, que celle qui existait pour la justification. Si le chrétien veut faire quelque chose pour plaire à Dieu, il ne le peut pas, tant qu'il compte sur lui-même en une mesure quelconque. Ce n'est que dans la conscience de sa totale incapacité qu'il se trouve dans une bonne position pour faire le bien. Alors comprenant et sentant que par lui-même il ne peut rien, il cherchera et trouvera en Christ la sanctification, comme il y a trouvé la justification. C'est en allant à Christ, en le contemplant, que le chrétien se trouve dans la position qui lui convient; alors la toute puissance de Christ peut se déployer en lui, mais seulement alors. Tant que le chrétien n'a pas entièrement renoncé au moi, — tant qu'il ne s'est pas jugé totalement incapable, il lui est impossible de faire ce qui est bien.

Pourquoi donc tant de plaintes, tant de soupirs? — Nous ne faisons rien, nous ne pouvons rien faire! Tant mieux, si nous ne pouvons rien; tant mieux surtout, si une fois pour toutes nous le comprenons, car ce n'est qu'en le comprenant que nous irons à Christ comme nous devons y aller, et que nous trouverons en Lui notre sanctification. Paul dit: «Je fais une chose», etc. — et quelle chose? Contempler Christ et le connaître, et la vertu de sa résurrection. Ensuite, il ajoute: «Je puis toutes choses par Christ qui me fortifie».

Il ne s'agit donc pas de faire beaucoup de choses pour sortir de l'état pénible où gémissent tant d'enfants de Dieu, il n'y a qu'une seule chose à faire: celle que nous avons faite quant à notre justification; c'est-à-dire, aller à Christ, dans le sentiment de notre impuissance à rien faire, car Lui-même a dit: «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Voilà dans quel état la vertu de Christ peut se déployer. Cessons donc de nous plaindre de notre faiblesse, mais que notre faiblesse nous conduise à la source de toute force. Le grand mal est que nous ne sommes pas assez dégoûtés de nous-mêmes, — que nous cherchons encore quelque chose en nous. Allons donc à Dieu avec le sentiment qu'il nous convient d'avoir; quelquefois, semble-t-il, nous attendons d'aller à Lui que nous soyons mieux? Attendre! — quoi? Ah! si pour notre justification, nous avons attendu d'aller à Christ, que quelque parcelle de bien se fût produite en nous, n'attendrions-nous pas encore aujourd'hui? N'attendons rien; allons à Christ tels que nous sommes et n'ayons aucune confiance en nous-mêmes. Alors nous serons heureux dans le sentiment de notre incapacité, à cause de la puissance de Christ qui s'y manifestera. Nous marcherons alors, joyeusement et en toute humilité devant Lui, dans ce chemin où toute la gloire est pour Dieu, et pour Dieu seul; mais où nous trouverons, pour notre part, une joie parfaite.

Sur 1 Jean 3: 1-5 - ME 1870 page 299

Il y a trois choses: 1° L'homme et sa responsabilité. 2° La relation d'enfant de Dieu, et 3° la conduite qui en découle.

Il faut que l'homme sache ce qu'il est et ce qu'il a fait.

L'effet de la grâce, c'est que Dieu fait maintenant en amour ce qu'Il fera plus tard par le jugement. L'homme ne peut pas venir à Dieu; Dieu vient à l'homme. Si Dieu nous a sauvés, il ne s'agit pas de venir nous juger. Si nous mêlons ce que nous sommes avec ce que Dieu a fait pour nous, ce n'est pas le salut. Quand on a reconnu qu'il n'y a point de bien en soi, on se jette sur la grâce.

S'il s'agit de nos actes, Christ a porté nos péchés en son corps sur le bois. Quant à notre nature, nous mourûmes avec le Christ. Je suis mort, j'ai le droit de dire à ma chair: je ne te connais plus, je ne te dois rien. Christ m'a fait comprendre la manière dont il a gagné mon cœur.

Dieu a eu cette pensée, de nous rendre semblables à Jésus! Nous sommes enfants de Dieu, dans le second Adam. Par la foi, je ne suis plus enfant d'Adam, mais de Dieu. Christ

dit: Je vais à mon Père et votre Père; vous êtes avec moi et comme moi devant Dieu, — comme moi homme.

Nous avons l'Esprit. Il faut que nous ayons conscience que nous sommes en Christ, et que Christ est en nous.

Ensuite, il y a une seconde chose. Il paraîtra et nous lui serons semblables. Mais nous avons conscience de notre position par le Saint Esprit. Il y a non seulement ce que nous serons, mais ce que nous sommes.

En rapport avec ce que nous serons, nous lisons: quiconque a cette espérance en Lui se purifie. Nous avons une nouvelle responsabilité comme enfants de Dieu. Toute responsabilité découle de la position et de la relation que l'on a; il faut être dans la relation pour avoir le devoir. Je suis enfant de Dieu; ma marche doit être celle d'un enfant, c'est la mesure de ma responsabilité. Or Christ est le modèle d'un homme, fils de Dieu. Si nous sommes en Christ, Christ est en nous, alors il faut le montrer, faire voir Christ dans toute notre vie.

Nous avons maintenant la conscience de la relation, nous en aurons la possession! Nous allons être semblables à Christ; il faut donc lui ressembler autant que possible maintenant. Si je suis mort avec Christ, cela coupe l'herbe sous les pieds dans ce monde; que voulez-vous que je fasse dans ce monde, si je suis mort?

Le bien et le mal

ME 1870 page 281

Introduction

La question du Bien et du Mal est d'une telle étendue qu'il y aurait stupidité de ma part à prétendre la traiter dans son entier et l'examiner sous toutes ses faces. Si dans les lignes suivantes, je réussis à attirer sérieusement l'attention du lecteur sur cette grande question, mon but sera atteint.

Et d'abord, il est facile de faire sentir l'importance d'une telle question et la nécessité qu'il y a pour nous à savoir discerner le Bien et le Mal, car il est écrit: «Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal; qui font la lumière ténèbres et les ténèbres lumière; qui font l'amer doux et le doux amer» (Esaïe 5: 20). «Ayez en horreur le mal; tenez ferme au bien. Ne sois pas surmonté par le mal, mais surmonte le mal par le bien» (Romains 12: 10, 21). Comment nous serait-il possible d'échapper au «malheur» annoncé par le prophète et d'obéir aux exhortations de l'apôtre, si nous ne connaissons pas ce qui est bien et ce qui est mal? Au reste, voyez en Hébreux 5: 14, comment le Saint Esprit parle de ceux qui ont les sens exercés à discerner le bien et le mal; ils sont appelés *des hommes faits!* et cela suffit, ce me semble, pour nous montrer l'importance que la Parole attache à cette connaissance, dans laquelle nous avons de grands progrès à réaliser.

Le premier point sur lequel il importe d'être au clair, c'est de savoir comment et par quel moyen on arrive à la connaissance du Bien et du Mal. Hébreux 5: 14, va nous mettre sur la voie. Dans ce passage, il est question de «sens exercés à discerner le Bien et le Mal». Je n'ai pas besoin de dire que ces «sens» ne sont pas ceux dont les organes sont dans notre corps, mais qu'il s'agit ici de sens moraux dont notre âme est douée. Parmi ces sens la *conscience* tient certainement une grande place. On sait que c'est par la chute que l'homme a acquis ce sens, alors qu'il mangea «du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal». Or je suis persuadé que rien ne serait plus important que de bien déterminer la fonction de la conscience dans la question qui nous occupe. Je dirai quelques mots sur ce point délicat, ne demandant pas mieux que d'être redressé, si je me trompe.

Quelle est donc la fonction de la conscience dans cette question? A-t-elle la connaissance innée, primitive, du Bien et du Mal? Est-elle, comme on l'a prétendu, «un dieu dans l'homme», de sorte que, sans sortir de lui-même, sans aucun secours venant du dehors, en interrogeant ce «dieu» et en écoutant ses réponses, l'homme arrive par ce moyen à savoir ce que Dieu approuve et ce qu'il désapprouve, ce qu'il aime et ce qu'il hait; en un mot à connaître le bien et le mal? Selon moi, c'est là une opinion erronée et bien dangereuse. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'oeil sur ce qu'est devenue la connaissance du bien et du mal *partout* où la conscience a été *laissée à elle-même*, sans un

secours, un guide, une lumière *venant du dehors*. Qu'est donc alors devenue cette connaissance? Demandez la réponse aux peuples anciens ou modernes qui ont été ou sont privés de la révélation. Leur histoire vous démontrera jusqu'à l'évidence que la conscience, laissée à elle-même, ne peut pas tirer de son propre fonds la connaissance du bien et du mal. La conscience n'est qu'un *sens moral* (l'ouïe ou la vue, comme vous voudrez), par le moyen duquel notre âme reçoit la connaissance du bien et du mal; mais pour cela il faut que le bien et le mal soient placés sous cet oeil ou dits à cette oreille, comme il faut qu'un objet ait été placé sous les yeux de mon corps, pour que j'en connaisse la forme, la couleur, les dimensions.

Qu'est-ce donc qui montre à la conscience ce qui est bien et ce qui est mal? Je réponds: *la Parole de Dieu et elle seule*. Je n'ai pas besoin de prouver cette affirmation, car les lecteurs habituels du *Messenger* disent tous les jours que la Parole de Dieu *s'adresse à la conscience*; et quand ils annoncent l'évangile à un pécheur, ils disent qu'ils *parlent à sa conscience*. Ainsi, en fait, on reconnaît que, sans l'intervention, et le secours de l'Écriture, une âme ne peut pas apprendre à discerner le bien et le mal. Si cela est vrai, on comprend que, dans cette question, l'Écriture tienne la première place et remplisse une fonction indispensable. Quelle importance donc ne devrions-nous pas attacher à l'Écriture? Car, voyez ce que devient la connaissance du bien et du mal, même dans *un chrétien qui néglige la Parole de Dieu*. Sa conscience, n'étant pas dans la lumière, ne peut pas discerner le bien et le mal, et ce chrétien fait tranquillement des choses répréhensibles, des choses qui ne sont pas dignes de sa vocation, dignes de Dieu. Et quand l'amour fraternel avertit ou reprend un tel chrétien, il répond invariablement: «Mais je ne vois pas de mal en ce que vous me reprochez, car ma conscience est bien tranquille». Et ce chrétien dit vrai: *je ne vois pas!* Comment verrais-tu, ô mon ami, si ta conscience n'est pas dans la lumière? Et comment serait-elle dans la lumière si tu négliges la Parole qui seule peut l'éclairer? Prenons garde que la conscience elle-même ne devienne un piège pour nous. A entendre certaines personnes, il semblerait que, pourvu qu'on ne fasse rien *contre* sa conscience, tout va bien. Mais cet homme qui fait des oeuvres pour se sauver, qui se prosterne devant des images, qui prie et donne de l'argent pour retirer une âme du purgatoire; cet homme-là ne fait rien *contre* sa conscience; au contraire, il l'écoute et lui obéit, seulement cette conscience *n'est pas en bon état*, n'étant pas éclairée par la Parole de Dieu, et cet homme fait le mal en croyant faire le bien.

Mais on me dira: «Si la Bible est le seul moyen, par lequel on puisse connaître le Bien et le Mal, n'en faut-il pas conclure que les hommes, qui n'ont rien connu de la Bible, n'ont absolument rien su non plus ni du bien, ni du mal? Et une telle affirmation ne serait-elle pas en opposition avec les faits et même avec certains passages de l'Écriture elle-même, tels que Romains 2: 15, 16, par exemple?» Je réponds que Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage, donnant du ciel des pluies et des saisons fertiles, et intervenant ainsi pour le bien de l'homme dans le gouvernement du monde. En outre Dieu *parle* à tous les hommes par les oeuvres de la création, comme on le voit par le Psaume 19. Ainsi, tout en maintenant

mon affirmation que c'est par l'Écriture que nous apprenons à connaître ce qui est bien et ce qui est mal, je me garderai bien d'affirmer que les hommes, qui n'ont jamais connu l'Écriture, n'aient jamais eu *aucune* connaissance du bien et du mal. Les œuvres de la création et le gouvernement de Dieu sont aussi des choses qui *parlent*, à l'intelligence et à la conscience de l'homme. Hélas! la contemplation de ces choses, qui aurait dû amener les hommes à glorifier Dieu «comme Dieu», n'a pas eu ce résultat dans la plupart, car leur cœur était dépourvu d'intelligence et rempli de ténèbres. L'homme, n'ayant que l'âme, n'a pas mieux compris ce que Dieu dit par le livre de la création, qu'il ne comprend ce que l'Esprit dit dans l'Écriture.

Je me résume sur ce point: La conscience laissée à elle-même ne peut pas nous apprendre ce que c'est que le bien et le mal; elle *reçoit* elle-même cette connaissance par la Parole de Dieu. Si donc je contrôle l'Écriture par ma conscience, j'établis juge ce qui doit être jugé; quand, pour savoir si un acte ou un principe est bon ou mauvais, je le traduis à la barre de ma conscience, je suis simplement un usurpateur, m'attribuant une autorité qui n'appartient qu'à la Parole de Dieu. La conscience est faillible, sujette à errer, et par conséquent tous les jugements, tous les arrêts prononcés en son nom doivent être soigneusement contrôlés par la Parole, toujours la même, seule infaillible et incorruptible, La Bible, en définitive, est donc notre seul guide sûr dans cette question comme dans toute autre, tandis que la conscience, privée de ce guide, peut nous mener à la ruine, car, comme l'a dit Pascal: «Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que lorsqu'on le fait par conscience».

Et maintenant: qu'est-ce que le Bien et qu'est-ce que le Mal? Je me garderai d'essayer une définition de ces deux mots. Il sera plus utile de jeter un rapide coup d'oeil sur ce que la Parole nous en dit. Commençons par le Mal

Le Mal

Il semble, au premier abord, que c'est faire de la Bible un usage bien singulier que de s'en servir pour apprendre à connaître le Mal. Cependant autant vaudrait prétendre qu'il n'est pas bon que nous sachions discerner le mal, que de condamner cet usage. La Bible, certes, n'apporte pas, ne crée pas le Mal; elle le signale, le caractérise, le constate; elle nous le montre tel qu'il est dans toute sa laideur, et cela afin de nous amener à en avoir horreur. Dieu a voulu pour notre bien que nous pussions prendre connaissance de toute la misère dans laquelle nous sommes tombés, de tout le mal dont nous sommes capables; et les récits des turpitudes que les hommes ont commises sont là pour notre profit; les pages qui les contiennent frappent comme une massue sur la tête du colosse appelé: *l'orgueil humain*.

La Bible donc nous fait connaître le Mal. Elle nous le montre d'abord dans son origine, dans un être mystérieux, Satan, qui n'a pas persévéré dans la vérité et qui a réussi à introduire le Mal sur la terre dans le premier homme. Selon la Bible, le Mal est un *principe* introduit dans l'homme par la chute, principe qui se transmet de père en fils, de génération

en génération, et qui est un élément constitutif de la *nature* de l'homme. Le bois de la branche d'un arbre est de *même nature* que le tronc, et je suis, moi, de la même nature que mon père Adam, qui a perdu l'innocence et en qui le mal est entré; ou, pour me servir des termes mêmes de l'Écriture: «par la désobéissance d'un seul homme, plusieurs ont été constitués pécheurs» (Romains 5: 19). Il y a donc dans la nature de tout homme un *principe* de mal, d'où sortent, comme d'une source, les *actes mauvais* qu'il produit. La Bible appelle «*péché*» ce principe de mal, ainsi que les actes qu'il produit, mais elle ne confond jamais le principe et les actes. Ainsi lorsque Jean dit: «Si nous disons que nous *n'avons pas de péché*, nous nous séduisons nous-mêmes», il parle du mal comme *principe*; mais quand il ajoute: «Si nous disons que nous *n'avons pas péché*», il en parle comme *acte* (1 Jean 1). Et que les actes mauvais procèdent de ce mauvais principe, c'est ce que Jésus affirme quand il dit: «Du cœur *viennent* les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures» (Matthieu 15).

Cette distinction du mal, comme principe et comme acte, est d'une grande importance; quiconque ne la comprend pas ne comprendra jamais bien l'évangile. Le mal est dans la *nature* de l'homme, il y est parce qu'il est homme, enfant d'Adam; il y est avant toute manifestation de mal; un homme se séduit, s'il ne voit pas le mal *en lui*; il se séduit également, s'il dit n'avoir pas *fait le mal*. Le mal étant en l'homme, la Bible déclare que la *nature de l'homme est mauvaise*. Et c'est ce mal dans la nature, le mal comme principe qui devrait surtout préoccuper le pécheur et l'évangéliste, car c'est au mal dans sa *source* qu'il faut s'attaquer, si l'on veut en être délivré. J'ai moi-même été longtemps converti sans connaître le mal dans *ma nature*. Je ne me préoccupais alors que des *actes mauvais* que je commettais et, je n'ai pas besoin de le dire, ma vie se passait à gémir et à solliciter des pardons qui me semblaient d'autant plus difficiles à obtenir, que mes péchés se multipliaient. Ce ne fut que quand je compris que je n'étais que mal aux yeux de Dieu, qu'«*en MOI, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite pas du bien*», que tout fut changé. Je compris que l'homme n'est pas séparé de Dieu seulement à cause de ce qu'il *fait*, mais à cause de ce qu'il *est*; je compris aussi que Dieu dans l'Évangile ne se borne pas à pardonner, mais qu'il crée, il fait naître de nouveau, qu'il communique une *nature*, une *vie* que le mal ne peut pas atteindre. Il y aurait d'importantes considérations à présenter sur ce sujet; je ne puis que recommander cette étude à mon lecteur: une intelligence claire du mal dans la nature de l'homme est l'un des éléments essentiels à l'intelligence de l'Évangile.

Mais la Bible, en déclarant que l'homme est mauvais par nature, justifie suffisamment cette déclaration en plaçant sous nos yeux ce que les hommes *ont fait*. Il n'y a pas de livre au monde aussi conséquent que la Bible: contradictions apparentes à cause de notre ignorance, je l'admets; réelles, jamais. Elle déclare que le mal est en *tous* les hommes, et elle nous montre que *les plus sages* ont fait des actes mauvais, très mauvais même. Et les actes que la Bible rapporte, les hommes les ont faits; elle ne les invente pas. Comment contester la vérité de l'Écriture sur ce point, quand tous les jours les mêmes actes mauvais se reproduisent sous nos yeux? Et si les hommes *font le mal*, comment nier que le mal soit

en eux? Depuis le meurtre d'Abel, jusqu'au meurtre du Fils de Dieu, que de pages de la Bible ne sont pas consacrées à mettre sous nos yeux ce que les hommes ont fait, leurs actes mauvais, leurs infamies, leurs crimes! Plusieurs trouvent que ces récits font une étrange figure dans le livre de Dieu, mais ils y sont divinement distribués un peu partout, pour rappeler sans cesse au lecteur *ce qu'il est*. Car on accordera que juger l'arbre par son fruit est un principe toujours vrai. Or, en voyant les fruits que l'homme produit, il est impossible de ne pas prononcer ce jugement sur lui: *l'arbre est mauvais!* Telle est la leçon qu'on apprend en lisant ce que l'Écriture dit quant au Mal, leçon de laquelle on reçoit un double profit: elle humilie l'homme et le place dans la vérité devant Dieu.

Et maintenant portons nos regards sur le Bien

Le Bien

Dieu est le principe, la source et l'auteur de tout Bien. Dans sa nature Il est exempt de tout mal. Depuis que le mal a été introduit dans la création, le bien s'y est manifesté en présence du mal, au milieu du mal et contre le mal. Après la chute, Dieu intervint pour délivrer l'homme de la puissance du mal, Il entreprit de surmonter le mal par le bien. L'homme ne pouvait être ramené à Dieu que par l'abolition, la destruction du mal. La Bible nous expose le plan et les oeuvres de Dieu pour atteindre ce but, et le Bien est révélé par le moyen de ce plan et de ces oeuvres. Mais l'examen de ce sujet m'entraînerait trop loin. Il suffira de dire que, dans ce que Dieu a fait en Christ, l'homme peut trouver une délivrance complète et immédiate du mal. Car l'Écriture dit que Jésus, l'Agneau de Dieu, ôte le péché du monde, que son sacrifice l'a aboli, et que celui qui croit en Lui est passé de la mort à la vie.

Mais examinons le Bien dans l'homme. Dieu s'est fait homme: Il est descendu ici-bas au milieu du Mal, «allant de lieu en lieu faisant le Bien». Jésus est un homme véritable, mais n'ayant en lui aucun principe de mal, ne péchant pas. Il marche dans le bien: tout ce qu'il pense et dit et fait est absolument bon. Ses oeuvres nous sont rapportées dans la Bible: Il guérissait toutes sortes de maladies et d'infirmités parmi le peuple; il enseignait les ignorants, chassait les démons, donnait du pain à ceux qui avaient faim, etc. Sa vie entière a été employée à faire le bien. Or, dans les oeuvres que Jésus a faites, il y a deux choses à considérer: D'abord, le motif qui le faisait agir. Jésus s'étant constitué serviteur, Il devait comme tel obéissance et dépendance absolues à son Maître. Or cette obéissance et cette dépendance ont été parfaites en Jésus. La volonté de Celui qui l'avait envoyé était sa règle, son motif, comme aussi son plaisir, sa viande.

Ensuite Jésus n'avait d'autre but que la gloire de Dieu. On peut faire une chose bonne dans le but d'en rapporter la gloire à soi. Plusieurs font le sacrifice de leur repos ou de leur fortune, afin de moissonner la gloire qui vient des hommes. Agir ainsi, ce n'est pas faire le bien *selon Dieu*. Jésus ne s'est jamais proposé d'autre but que la gloire de Dieu; «Pour moi, disait-il, je ne cherche point ma gloire» (Jean 8: 50), et il s'est toujours conformé à cette règle: «Faites tout pour la gloire de Dieu».

Or, il est bien important de ne pas l'oublier, ces deux choses sont *essentiels* à l'accomplissement du bien: il faut qu'on le fasse par un principe de dépendance, d'obéissance, et qu'on n'ait d'autre but que la gloire de Dieu. Si nous comprenons l'importance de cette vérité, notre jugement sera fixé sur la valeur du bien qui se fait dans le monde et par *les gens du monde*. Le chrétien, qui connaît le témoignage de la Parole quant à la nature de l'homme et qui sait qu'en la chair n'habite aucun bien, ne se rend pas toujours compte du bien qui se fait par les gens du monde. L'embarras ne serait pas long si l'on connaissait le motif qui fait agir et le but qu'on se propose. Satan lui-même se déguise en ange de lumière, il ne lui en coûte pas de faire le bien; mais il lui est impossible de le faire selon Dieu, par principe d'obéissance et pour la gloire de Dieu. Et n'est-il pas vrai que plus le bien que Satan peut faire paraît excellent, plus il est abominable? Souvenons-nous de l'histoire d'Ananias et de Sapphira.

Il est donc évident que, pour que l'homme soit capable de faire véritablement le bien, il faut qu'il y ait en lui un principe, une nature qui veuille et aime le bien. Or le croyant possède ce principe, cette nature. Il participe à la nature divine, la vie de Christ lui a été communiquée, et cette vie non seulement aime le bien, mais le mal ne peut pas l'atteindre, ne peut pas la corrompre. La manifestation de cette vie, ses actes, voilà la pratique du bien. L'Écriture est pleine de sollicitations et d'exhortations adressées au *croyant* pour le pousser à la pratique du bien, mais quant à l'homme du monde, Dieu ne lui demande qu'une chose, savoir de *croire* pour avoir la vie. Sans la foi il est impossible d'être agréable à Dieu; le Bien, c'est l'oeuvre de la foi, le travail de l'amour et la patience de l'espérance.

Nous tous qui croyons, appliquons-nous à l'étude du Bien. Nous ne le connaissons qu'imparfaitement; nous n'en voyons pas toute la beauté, l'excellence, et nous ne le pratiquons que dans une faible mesure. Ne nous laissons ni effrayer, ni décourager par la grandeur du mal qui nous entoure. Nous sommes quelquefois tentés de dire: que peux-tu, toi, contre le mal? Tes efforts pour l'arrêter ne sont-ils pas comme si tu soufflais contre un chêne pour le déraciner? Sois donc sage et reste tranquille! Et l'on se met à regarder le mal en disant: c'est le torrent qui passe: — Puis l'on s'occupe de soi... qui de sa métairie, qui de son trafic, en répétant: hélas! le monde va son train! Il se hâte vers le jugement, et se précipite vers la ruine... Et, sous prétexte que nous ne pouvons pas arrêter le torrent, nous nous croiserions les bras!... À Dieu ne plaise!... Si nous ne pouvons pas soulager toutes les infortunes, panser toutes les plaies, essuyer toutes les larmes, relever tous les coeurs abattus, ramener tous les égarés, évangéliser tous les pécheurs, en un mot guérir toutes les misères — empressons-nous d'autant plus à faire tout le bien possible. «Ne nous relâchons pas en faisant le bien, car nous moissonnerons en la propre saison, si nous ne défailions pas. Ainsi donc, comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais principalement à ceux de la maison de la foi» (Galates 6: 9, 10).

L'amour invariable de Dieu

ME 1870 page 301 - Réflexion de Julien, Anachorète de Norwich

Avertissement (*)

Ces réflexions furent originellement écrites par Julien, anachorète ou ermite de Norwich, en 1326. Elles furent plus tard, par la permission du supérieur, publiées par H. F. S. Cressy, moine.

Elles ont été récemment léguées en manuscrit, comme un témoignage «d'amour jusqu'à la fin», par une mourante à celui qui, dans le sentiment de leur valeur intrinsèque, s'est senti poussé à les réimprimer. Il demande à Dieu que les dernières heures de tous ceux qui les liront soient aussi pleines de paix et d'espérance, que le furent celles de cette bien-aimée soeur en Christ, qui, au milieu des souffrances corporelles les plus aiguës et les plus angoissantes, déclarait, d'une voix ferme et avec un regard rayonnant, qu'elle était PARFAITEMENT HEUREUSE.

(*) Nous avons accepté cet article, traduit de l'anglais, en pensant que nos lecteurs verraient avec intérêt, un pauvre ermite comprenant si bien la grâce, il y a 540 ans, c'est-à-dire au milieu des profondes ténèbres et des affreuses superstitions du moyen âge, et que cet intérêt les ferait passer avec indulgence sur quelques idées que nous exprimerions autrement. (L'Editeur)

«Tout va bien» 2 Rois 4: 23

«Je t'ai aimée d'un amour éternel; c'est pourquoi j'ai prolongé envers toi ma gratuité» (Jérémie 31: 3).

«Toutes choses se termineront bien (*)» et même le plus petit détail ne sera pas oublié. Il peut y avoir bien des choses et bien des actions qui sont mauvaises à nos yeux, et il semble que beaucoup de mal doit en résulter, tellement qu'il nous paraît impossible que le résultat final puisse en être bon. Et là-dessus nous regardons et nous nous affligeons et nous menons deuil et nous ne parvenons pas à nous reposer, comme nous devrions le faire, dans la contemplation bénie de Dieu. Notre raison est si aveugle et si terre à terre que nous sommes incapables de comprendre la haute et merveilleuse sagesse, la puissance et la bonté de la bienheureuse Trinité. Mais Dieu dit: «Plus tard tu verras par toi-même que toutes les choses se termineront bien à la fin». Tout ce qui n'est pas bien sera *rendu bien* (**); c'est pourquoi la volonté de notre Seigneur Dieu est que nous cessions de tenir les yeux fixés sur le mal qui agit autour de nous et dont la contemplation nous empêche de jouir de Lui-même; mais que nous soyons en paix dans nos âmes et que nous nous reposions dans son amour.

(*) Les passages cités de l'Écriture ne sont naturellement pas littéralement les mêmes que dans les versions actuellement en usage.

(**) Romains 8: 28.

Dieu veut que nous soyons extrêmement attentifs à tout ce qu'il *a fait*, car c'est ainsi qu'il veut nous apprendre à nous confier en lui et à croire à tout ce qu'il *fera* encore, et nous avons toujours plus besoin d'abandonner la préoccupation de nos propres actions et de nos propres volontés et de désirer d'être semblables à nos frères, les saints qui sont dans le ciel, où ils n'ont pas d'autre volonté que la volonté de Dieu.

Le péché est la plus rude verge dont une âme élue puisse être frappée; mais le Seigneur nous garde précieusement, lors même qu'il nous semble que nous sommes comme abandonnés. Dieu considère le péché comme une affliction et une douleur pour ses enfants, auxquels, en raison de son grand amour pour eux il n'impute aucun blâme (*). Notre Seigneur plein de grâce ne veut pas que ses serviteurs soient poussés au désespoir par leurs fréquents manquements, ni même par leurs graves chutes, car nos chutes n'empêchent pas qu'il ne nous aime. Sa paix et son amour sont toujours en nous, bien que nous ne soyons pas toujours dans la paix et dans l'amour. Dieu est le fondement de notre vie entière en amour et c'est un effet d'amitié souveraine de notre Seigneur miséricordieux, qu'il nous garde avec tant de tendresse pendant que nous nous trouvons dans notre péché: et qu'ensuite il nous touche (**) et nous le montre par la douce lumière de la miséricorde et de la grâce. Alors nous sommes poussés par le Saint Esprit à la prière et au désir du Christ; puis notre Seigneur se révèle à l'âme dans une amicale bienvenue, comme si elle avait été en peine et en prison, lui disant: «Mon cher enfant, je suis content que tu sois venu à moi dans ton infortune. J'ai été avec toi tout le temps et maintenant tu me trouves t'aimant toujours». C'est ainsi que nos péchés sont pardonnés et nos âmes reçues dans la joie, chaque fois que nous revenons à Dieu, par l'opération bénie du Saint Esprit et la vertu de la passion du Christ.

(*) Nombres 23: 21; 1 Jean 1: 9. – (**) Luc 22: 61.

Mais comme nous ne pouvons pas avoir la joie et la paix en perfection pendant que nous sommes ici-bas, il nous convient de vivre continuellement dans la prière, en désirant avec amour d'être avec notre Seigneur Jésus Christ, car lui-même désire nous amener à la plénitude de la joie.

Toutefois que nul homme ou nulle femme ne soit poussé par la Folie à conclure de toutes ces consolations spirituelles, en disant: S'il en est, ainsi, il est bon de pécher (*); ou à moins se condamner à cause de leurs péchés. Gardez-vous de cette pensée, car si elle surgit en vous, c'est de l'Ennemi qu'elle vient. Le même amour qui nous fournit ces ressources précieuses, nous enseigne et nous conduit à haïr le péché; et je suis assuré, par ce que j'éprouve moi-même, que plus l'âme discerne l'amour de notre Seigneur Dieu, plus elle abhorre le péché (**) et plus elle a honte de le commettre. A mes yeux, il n'y a pas de plus terrible enfer que le péché.

(*) Romains 3: 8. – (**) Tite 2: 11-15.

Christ lui-même est le fondement de toute loi pour les chrétiens. De même que son amour ne *nous* fait pas défaut à cause de notre péché, il ne veut pas que *notre* amour nous fasse défaut à *nous-mêmes*, ni à nos *frères chrétiens*; mais nous devons haïr le péché tel qu'il est et aimer les âmes infiniment comme Christ les aime.

Tout ce qui est bon, notre Seigneur le fait; tout ce qui est mal, il le supporte. Nos manquements sont une chose affreuse; nos chutes, une chose honteuse; notre mort, une chose affligeante; mais dans tout cela, le doux regard de l'Amour et de la Pitié ne se détourne jamais de nous, et l'oeuvre de la miséricorde ne cesse pas. La miséricorde est une qualité particulière de compassion, qui appartient à la Maternité dans son tendre amour; la grâce est une qualité particulière pleine d'adoration, qui appartient à la Seigneurie royale dans le même amour.

Dieu en Christ est notre paix même (*), il est notre sûr gardien lorsque nous-mêmes nous ne sommes pas en paix, et il travaille sans relâche pour nous conduire dans l'éternelle paix. L'âme est *rendue une* avec le Christ, quand, par l'oeuvre de la miséricorde et de la grâce, elle est devenue humble et débonnaire, et qu'elle est vraiment en paix avec elle-même; car dans le Christ, il ne se trouve pas de colère, ni pour un temps court, ni pour un temps long, car si Dieu était irrité pendant un temps *quelconque*, nous n'aurions ni vie ni existence. Dans cette vie mortelle, la miséricorde et le pardon sont le chemin qui nous conduit toujours à la grâce. Aux yeux de Dieu, l'âme qui sera sauvée n'a jamais été perdue et ne le sera jamais (**). Tous ceux qui seront sauvés par la précieuse incarnation et la passion du Christ, sont *de l'humanité* du Christ: il est la Tête, nous sommes les membres. Le jour et le temps sont inconnus, où toutes les infortunes passagères et toutes les douleurs prendront fin, et où notre joie et notre félicité éternelles seront accomplies. Mais c'est *après ce jour* que toute la compagnie du ciel soupire et languit.

(*) Ephésiens 2: 14. – (**) Ephésiens 1: 4.

Tous ceux qui sont sauvés sont en Jésus (*). Maintenant le Fils ne se tient pas devant son Père à sa gauche comme un serviteur, mais il est assis à sa droite dans un repos et une paix sans fin (**).

Nous avons en nous pendant cette vie un merveilleux mélange de bonheur et de malheur. Nous avons en nous le Seigneur Jésus Christ ressuscité (3*), et nous avons également en nous la misère et le mal, conséquences de la chute et de la mort d'Adam. Par Christ nous sommes continuellement gardés (4*); et par sa merveilleuse résurrection nous sommes élevés à l'assurance même du salut. En vertu de la chute d'Adam, nous sommes brisés dans notre esprit par le péché et par diverses souffrances, et nous sommes devenus si ignorants et si aveugles que nous pouvons à peine éprouver quelque joie; cependant dans notre coeur nous nous attendons à Dieu, et nous comptons avec foi obtenir miséricorde et grâce. Et c'est là la propre opération de Dieu en nous; dans sa bonté, il ouvre les yeux de notre entendement, par lesquels nous discernons tantôt plus, tantôt moins, selon que Dieu nous en donne la capacité. Tantôt nous sommes élevés à un état d'âme —

tantôt nous tombons dans un autre. Tel est le mélange extraordinaire de ces deux natures en nous, que, souvent, c'est à peine si nous pouvons savoir, soit quant à nous-mêmes, soit quant à nos frères chrétiens, dans laquelle des deux nous nous trouvons, à cause de l'étrangeté de ces sentiments complexes (5*). Parfois nous sommes d'accord avec Dieu: nous sentons sa puissance en nous, nous désirons sincèrement d'être avec lui de tout notre coeur et de toute notre âme, et alors nous haïssons et nous avons en mépris nos mauvaises pensées et tout ce qui peut être une occasion de péché, soit pour l'âme soit pour le corps. — Et néanmoins, quand la douceur de cette puissance en nous nous est voilée, nous retombons dans l'aveuglement et par suite dans le malheur, la tribulation et dans diverses transgressions. Mais alors, voici quelle est notre consolation: — nous savons par notre foi que, par la vertu du Christ qui est notre Gardien, nous n'agréons jamais à ce triste état; au contraire nous en gémissons, nous y passons avec douleur et peine; et c'est ainsi que nous sommes dans ce conflit tous les jours de notre vie. Cependant Christ désire que nous croyions qu'il est constamment avec nous. Il est avec nous dans le ciel, vrai Homme, nous attirant à lui en haut; il est avec nous sur la terre, nous conduisant; et il est avec nous dans notre âme, où il habite éternellement, nous dirigeant et nous guidant.

(*) Colossiens 3: 3. (**) La gauche étant le côté du service; la droite, celui du pouvoir. (3*) Romains 8: 11. (4*) 1 Pierre 1: 5. (5*) Galates 5: 17.

Nous devrions extrêmement jouir du fait que Dieu demeure dans notre âme, et plus encore, du fait que notre âme demeure en Dieu (*).

(*) 1 Jean 4: 15

Notre âme est assise en Dieu dans le repos même; notre âme se tient en Dieu dans une force assurée; et notre âme est miséricordieusement enracinée en Dieu dans un amour infini.

Christ a lié ensemble en Lui-même tous ceux qui seront sauvés; et en lui et par lui nous sommes retirés en puissance de la misère de cette terre et placés en grâce dans le ciel (*).

(*) Ephésiens 2: 6.

Notre Père dans le ciel, le Dieu Tout-Puissant, nous connaît, et il nous a aimés dès avant le commencement des temps (*); et à cause de son grand et merveilleux amour, dans les profonds conseils de la bienheureuse Trinité, le Père a voulu que la seconde Personne, son Fils bien-aimé, devînt, pour ainsi dire, notre Mère, notre Frère, et notre Sauveur. Nous avons notre être en lui, en qui se trouve le principe de la Maternité, avec toute la douce surveillance de l'amour qui s'ensuit sans jamais discontinuer. Le service d'une mère est le plus rapproché, le plus empressé, le plus sûr.

(*) 1 Pierre 1: 2.

Par notre mère terrestre nous naissons pour souffrir et mourir; par Jésus nous naissons pour le bonheur et une vie éternelle (*). Jésus nous a soutenus jusqu'à ce que la plénitude du temps fût là; alors il endura les douleurs les plus aiguës qu'il puisse y avoir et qu'il y aura

jamais; ensuite il mourut en nous donnant la vie pour une félicité éternelle. Comme une mère nourrit son enfant, ainsi notre précieux Jésus nous nourrit de Lui-même (**). La bonne mère, qui connaît les besoins de son enfant, le garde avec une grande tendresse; et à mesure que l'enfant croît en âge et en stature, elle modifie son oeuvre, mais non pas son amour, et il en est ainsi du Seigneur Jésus. Quand nous sommes devenus forts par sa douce opération dans nos âmes, nous le recevons avec joie, et par sa grâce nous le servons. Et pourtant, après cela, il permet que quelques-uns d'entre nous tombent, et tombent, comme il nous semble, plus profondément que jamais nous ne le fîmes auparavant (3*). Alors nous croyons que tout est fini; mais il n'en est pas ainsi; car si nous sommes tombés par notre faute, il fallait que nous le vissions, sinon nous ne connaîtrions ni notre faiblesse et notre misère, ni l'amour admirable de notre Créateur et Rédempteur. Certainement après cette vie, nous saurons combien a été grande la culpabilité de notre péché pendant notre existence ici-bas; toutefois en même temps nous verrons qu'elle ne nous a jamais nui dans son amour éternel, ni n'a amoindri la valeur que nous avons à ses yeux; et le souvenir de notre état de péché nous donnera, pendant toute l'éternité, le sentiment le plus profond et le plus complet de l'amour merveilleux de notre Dieu (4*). Un autre avantage encore que nous recueillons de nos chutes, c'est la douceur et l'humilité du coeur, qui nous conduisent à rechercher les choses d'en haut, disposition à laquelle nous ne pouvons jamais parvenir *sans* cette humilité.

(*) Romains 6: 23. – (**) Jean 6: 57. – (3*) Marc 14: 71. – (4*) Deutéronome 8: 2.

La mère peut permettre que son enfant tombe quelquefois, et qu'il se blesse de diverses manières, pour son propre profit; mais son amour ne permettra jamais qu'il lui arrive quelque mal réel. Il en est de même de notre bien-aimé Jésus, qui est à la fois Puissance, Sagesse, Amour; il ne permettra jamais qu'un seul de ses rachetés périsse (*). Souvent, dans la conscience de notre état de péché et de misère, nous avons peur et nous sommes honteux; mais alors notre Seigneur ne veut pas que nous nous enfuyions loin de lui; il veut que nous suivions l'exemple d'un enfant qui, lorsqu'il est malade ou effrayé, court promptement à sa mère et, s'il ne peut rien faire de plus, crie de toutes ses forces pour que sa mère vienne à son secours. Ainsi devrions-nous faire à l'égard de notre Seigneur, et nous pouvons être assurés qu'il agira envers nous comme une mère sage. S'il voit que cela nous est bon de mener deuil et de pleurer, il le permettra avec pitié et sympathie, jusqu'à ce que le moment soit venu de manifester son amour dans notre délivrance; c'est pourquoi nous devons avoir la confiance d'un enfant, qui compte toujours sur l'amour de sa mère dans l'heur et le malheur.

(*) Jean 10: 28.

Le fleuve de miséricorde — le précieux sang du Christ — abonde pour nous rendre purs et nets (*); ses plaies bénies sont encore ouvertes pour nous guérir, et ses mains compatissantes toujours prêtes et actives autour de nous; comme celles d'une tendre nourrice qui n'a rien autre à faire qu'à veiller à la sécurité de son enfant.

(*) 1 Jean 1: 7

C'est l'office du Christ de nous sauver; c'est sa gloire d'*accomplir* notre salut, et c'est sa volonté que nous le *sachions*; car il veut que nous l'aimions tendrement, et que nous comptions sur lui avec humilité et confiance. C'est ce qu'il nous fait voir dans ces paroles pleines de grâce: «Je te garde sûrement». Car, en manifestant sa sagesse, sa puissance, son amour, il nous garde aussi tendrement, aussi doucement et, quant à notre *salut*, aussi *certainement*, dans les temps de fragilité, de chute, de malheur, que lorsque nous sommes dans une paix et une tranquillité profondes. Son précieux *amour* ne permet pas que rien soit perdu pour nous, puisque toutes choses concourent à notre plus grand bien.

Quelques-uns d'entre nous croient que Dieu est Tout-Puissant et qu'il *peut* tout faire; qu'il est Tout-Sage et *sait* tout faire — mais croire qu'il est Tout-Amour et qu'il *veuille* tout faire, — voilà en quoi nous manquons (*). C'est l'ignorance sur ce point qui, à mon avis, est le principal obstacle à l'amour chez les enfants de Dieu.

(*) Romains 8: 32

Par suite de nos péchés passés, de nos péchés de tous les jours, de ce que nous ne gardons pas la pureté dans laquelle le Seigneur nous a placés, de ce que nous tombons souvent dans une iniquité si grande (chose honteuse à dire), il y a en nous une crainte qui nous attriste et nous sommes si abattus que nous ne pouvons discerner aucune ressource. Nous prenons quelquefois cette crainte pour de l'humilité; mais c'est un terrible aveuglement, et un mal; car la fidélité à aimer Dieu est, de toutes les dispositions chrétiennes, celle qui a le plus de prix aux yeux de la bienheureuse Trinité. Il n'y a pas de crainte qui soit agréable à Dieu, sinon la crainte respectueuse et filiale (*); or celle-ci est délicate, elle nous fait fuir tout ce qui n'est pas bien et nous jette sur le sein du Seigneur, comme un enfant se jette dans les bras de sa mère, de tout notre cœur et de toute notre âme, dans la conscience de notre faiblesse et de notre grand besoin, ainsi que de la bonté éternelle de notre Dieu et de son précieux amour; ne recherchant que lui pour notre salut, et nous attachant à lui avec la confiance de la foi. Aucune autre crainte n'est fidèle, bien qu'elle puisse prendre la couleur de la sainteté. *Plus* nous nous confions en Dieu, et plus nous le faisons avec *assurance*, plus aussi nous lui sommes agréables et plus nous glorifions le Seigneur en qui nous nous confions ainsi (**).

(*) 1 Jean 4: 18, 19. - (**) Jean 5: 10-15.

Ce qu'une créature peut faire de plus sage, c'est d'agir conformément à la volonté et à la pensée de son plus grand et souverain Ami. Cet Ami précieux, c'est Jésus; et c'est sa volonté et sa pensée que nous nous tenions toujours près de lui, dans quelque condition que nous nous trouvions. Que nous soyons en chute, ou que nous soyons nets, nous sommes les mêmes dans son amour éternel. Que ce soit dans l'heur ou le malheur, il ne veut pas que nous nous éloignions de lui; mais bien qu'il soit constant, lui, nous sommes changeants et, par notre folie et notre aveuglement, nous bronchons souvent. Alors l'Ennemi nous tente, en disant: «Tu sais bien que tu es un misérable et un pécheur, et que tu es infidèle; tu ne gardes pas ta position; souvent tu promets à ton Seigneur que tu te conduiras mieux, et puis tu tombes de nouveau» (par négligence ou perte de temps, ce qui,

à mon avis, est le commencement de la plupart des péchés). Le but de l'Ennemi en ceci est de nous inspirer une fausse terreur et, ainsi, de nous faire craindre de nous présenter devant le Seigneur plein de grâce, et de nous faire cesser de le contempler et de regarder avec bonheur à notre constant Ami (*). Tout ce qui est contraire à l'amour et à la paix est de l'Ennemi et de son parti.

(*) 1 Jean 3: 21.

C'est par notre faiblesse et notre folie que nous tombons; c'est par la grâce et la miséricorde du Saint Esprit que nous sommes relevés et restaurés en joie (*). Si notre Ennemi tire quelque profit de notre chute, il perd bien davantage par notre restauration en amour et en humilité; et ce glorieux relèvement est une douleur et une souffrance si grandes pour lui, qu'il en est consumé d'envie sans relâche.

(*) Psaumes 23: 3.

Notre remède, soit dans le péché, soit dans l'affliction, est de connaître notre misère et notre faiblesse et de courir vers notre Seigneur; car plus nous sommes en détresse, plus il est nécessaire que nous le touchions. Nous devrions dire dans notre coeur: «Je sais que j'ai mérité cette peine, mais mon Seigneur est Tout-Sage, il me châtiara avec sagesse; — il est Tout-Bon et il m'aime tendrement». Lorsque nous acceptons avec patience et avec joie le châtiment que le Seigneur nous envoie, c'est une louable humilité chez une créature pécheresse, effet unique de la miséricorde et de la grâce du Saint Esprit. Nous verrons qu'il est très facile de tout supporter, si nous trouvons notre plaisir en notre Dieu et en tout ce qu'il fait.

La pénitence que l'homme s'impose à lui-même, je ne la vois pas dans la Parole de Dieu; mais ce que j'y vois bien distinctement est *ceci*, c'est que nous devons humblement et patiemment supporter la discipline que Dieu lui-même nous inflige, dans l'esprit de Celui qui était humble et obéissant dans ses souffrances bénies, car lorsque nous avons l'esprit de Christ, alors nous souffrons avec lui (*).

(*) Philippiens 2: 5-11.

La terre est une prison; la vie est une discipline; mais la volonté de Dieu est que nous nous réjouissons dans notre remède (*), et ce remède, c'est que notre Seigneur est avec nous, qui nous garde et nous conduit vers la plénitude de la joie. C'est à notre infinie consolation, que Celui qui sera notre félicité quand nous serons là-haut, est notre Gardien pendant que nous sommes ici-bas; — notre Chemin et notre Ciel en fidélité et en amour.

(*) Philippiens 4: 4.

Courons donc vers notre Seigneur et nous serons consolés; touchons-le et nous serons nettoyyés; attachons-nous à lui et nous serons en sûreté et à l'abri de tout mal.

Notre Seigneur, dans sa miséricorde, nous fait voir notre péché et notre faiblesse, en se montrant lui-même plein de grâce; car notre péché est si noir et si horrible, que Dieu, dans sa bonté, ne veut pas nous le faire voir sinon à la lumière de sa miséricorde (*). Il est

si effrayant, que nous ne pourrions pas supporter de le voir, tel qu'il est; c'est pourquoi Dieu nous en mesure la vue, en nous apprenant à nous connaître nous-mêmes, sans quoi nous n'aurions pas une vraie humilité, et sans celle-ci nous ne sommes pas en sûreté. Cette connaissance, nous ne l'acquérons pas par nous-mêmes, ni par nos ennemis spirituels, car ceux-ci ne voudraient pas nous faire tant de bien: si cela dépendait d'eux, nous ne nous connaîtrions qu'au jour de notre mort; aussi avons-nous toute raison de rendre grâces à Dieu de ce qu'il nous fait voir ce que nous sommes, pendant le temps de la grâce et de la miséricorde.

(*) Psaumes 103: 13, 14.

Par la foi, nous savons que le Fils de Dieu a pris notre nature, et lui seul; que lui seul a accompli les grandes oeuvres qui concernent notre délivrance (*), et nul autre que lui; et de plus, que lui seul demeure maintenant en nous, nous gardant à travers la vie, et nous amenant à sa félicité éternelle. Et il le fera aussi longtemps qu'il y aura sur la terre une âme, devant entrer dans le ciel; de telle sorte que, s'il n'y avait sur la terre qu'une seule âme qui se trouvât dans ce cas, il demeurerait avec cette âme seule, jusqu'à ce qu'il l'eût conduite chez lui dans la gloire.

(*) Hébreux 10: 14; Romains 6: 23.

Quand nous tombons dans le péché, que nous abandonnons la pensée de Christ et la garde de notre âme, alors Christ se charge, lui, de nous-mêmes; puis il s'occupe à nous ramener à lui, pour qu'il ne soit plus laissé seul. Il n'est ici-bas qu'à cause de nous. Quand nous nous aliénon de lui par le péché, la défiance ou la négligence, nous laissons le Seigneur seul, pour autant qu'il est en nous. Toutefois, bien qu'il en soit fréquemment ainsi de nous, sa miséricorde ne veut pas que nous soyons seuls; mais il est toujours avec nous; il nous excuse avec tendresse et nous garde devant lui sans reproche (*).

(*) Ephésiens 1: 4; Colossiens 2: 10.

L'honneur le plus grand que nous puissions rendre à Dieu, c'est de vivre heureux, nous réjouissant dans son amour pendant cette vie de discipline qui est la nôtre, car il nous regarde avec tant d'amour, qu'il voit que notre vie ici-bas est, en effet, une discipline. Notre désir après lui est une discipline durable qu'il opère en nous d'abord et qu'ensuite il nous aide, par sa grâce, à supporter.

La volonté de notre Seigneur est que, pendant notre passage à travers cette vie, nous détournions nos pensées du mal que nous *ressentons*, pour les porter vers cette félicité sur laquelle nous *comptons*. Soit que nous tombions, soit que nous soyons relevés, nous sommes constamment gardés dans cet amour, par lequel nous avons été élus de toute éternité (*).

(*) Romains 8: 28-30.

En contemplant Dieu nous ne tombons pas, et en nous contemplant nous-mêmes nous ne demeurons pas debout; cependant tant que nous sommes dans cette vie, il est

nécessaire que nous tenions les yeux fixés sur les deux à la fois. La contemplation de Dieu nous maintient dans la joie et dans le véritable amour de Dieu; la contemplation de nous-mêmes nous garde dans la crainte de Dieu et dans l'abaissement de nous-mêmes. Notre bon Seigneur voudrait que nous tinssions surtout nos regards fixés sur lui, et que cependant nous ne laissions pas entièrement de nous regarder nous-mêmes, jusqu'au moment où nous serons ravis en haut, là où nous habiterons avec le Seigneur Jésus selon le désir de nos coeurs, et où nous serons remplis d'une joie sans fin, en le voyant tel qu'il est (*).

(*) 1 Jean 3: 1-3.

La foi est une lumière qui procède, avec amour, du jour éternel, c'est-à-dire de Dieu notre Père, et dans laquelle le Saint Esprit nous conduit à travers cette vie passagère. Cette lumière nous est mesurée avec discrétion, et nous est nécessaire dans les ténèbres. La lumière est la source de notre vie, — la nuit est la source de nos souffrances et de nos infortunes. Mais notre infortune prendra fin; soudain nos yeux seront ouverts, et notre lumière sera parfaite à notre vue éclaircie. Cette lumière, c'est Dieu — Père — Saint Esprit, et le Christ Jésus notre Sauveur.

Aussi véritablement que, après cette vie, nous serons éternellement dans la joie de Dieu, lui rendant louanges et actions de grâces, aussi véritablement avons-nous existé de tout temps dans la préconnaissance de Dieu, et nous a-t-il connus et aimés dès avant le commencement. Dans l'amour sans commencement (*) dans lequel il nous créa, dans ce même amour il nous garde; et il ne permet jamais que quoi que ce soit nous nuise au point d'empêcher notre bonheur. Aussi quand la fin sera là, et que nous serons tous élevés dans le ciel, nous verrons clairement en Dieu bien des choses qui nous sont cachées maintenant. Alors aucun de nous ne sera porté à dire: «Seigneur, s'il en avait été ainsi, tout aurait été bien»; mais tous nous dirons d'une seule voix: «Seigneur, béni sois-tu; car il en est ainsi, et tout est bien ainsi. Maintenant nous voyons que toutes choses ont été faites selon ton propos arrêté». Dans tout ce que notre Dieu a fait, il nous a aimés; cet amour ne s'est jamais ralenti, il *ne s'affaiblira jamais*, et par cet amour, il a fait concourir toutes choses à notre profit. Dans notre création il y eut un commencement; mais l'amour, par lequel Dieu nous créa en Christ, n'a pas eu de commencement, et c'est dans cet amour que nous eûmes notre commencement. Tout cela nous le verrons en Dieu éternellement.

DEO GRATIAS.

(*) 1 Jean 4: 10.

Extrait d'une lettre

ME 1870 page 318

La différence entre ces deux vérités, que j'ai fait remarquer à V. et que vous me rappelez, ne manque pas d'importance. Quand je dis que Christ est mort et ressuscité pour moi, je parle d'une oeuvre accomplie pour moi, oeuvre qui a effacé mes péchés et qui me justifie devant Dieu. Quand je dis: Je suis mort et ressuscité *avec* Christ, j'en ai fini (pour la foi) avec la nature qui a produit ces péchés. Je fais mon compte que je suis mort au péché et vivant à Dieu, par Christ. Mais je dis davantage; je parle d'association avec Lui dans sa résurrection, de sorte que cela me conduit à l'union, je dis individuellement, je suis *en Christ*. C'est plus que de dire: Il a été ressuscité pour ma justification. Romains 8 suppose cela, mais n'explique pas comment on y est arrivé. C'est notre position en Christ devant Dieu, non ce que Dieu a été et ce qu'Il a fait pour nous. Ensuite on se trouve membre de Christ. Voyez Ephésiens 2. Nous avons été ressuscités avec Lui et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en Jésus Christ, en vertu de notre union avec Lui. Je n'existe plus quant au vieil homme. Je l'ai dépouillé, et non seulement j'ai été vivifié par Christ, mais j'ai revêtu le nouvel homme. J'en ai fini avec le péché et avec Adam, et je suis en Christ, et ainsi à Christ devant Dieu. Le fait que Christ est mort et ressuscité pour moi m'introduit, comme un racheté, dans le désert. C'est la doctrine de l'épître de Pierre. J'ai une espérance vivante du ciel. Le fait que moi je suis mort et ressuscité avec Lui m'introduit dans la Canaan céleste. C'est la doctrine des Ephésiens.

Ceci vous montrera aussi, cher frère, combien celui-là est dans le faux, qui nie que nous soyons dans le désert. Toute l'épître de Pierre est pour le saint dans le désert. L'épître aux Colossiens ne nous place pas dans le ciel, tout en y tendant; notre vie est cachée avec le Christ en Dieu; mais nous *cherchons* les choses qui sont en haut. C'est la rédemption qui nous introduit dans le désert. Qu'est-ce que ce monde, si ce n'est pas un désert? S'il ne l'est pas, c'est l'Egypte. Toute l'épître aux Philippiens nous place dans le désert. Le salut ou la justification est placé à la fin de la carrière chrétienne. Notre bourgeoisie est dans le ciel, mais nous n'y sommes pas.

Les exagérations font du mal, et sont d'un mauvais signe à l'égard de l'état de l'âme de celui qui s'y jette. Canaan et le désert sont les deux parties de la vie chrétienne qui suivent la rédemption. Christ n'a pas demandé que nous fussions ôtés du monde, et si nous y sommes, et qu'il ne soit pas un désert pour nous, tant pis. N'a-t-on pas besoin de manne? *c'est dans le désert* seul que nous la trouvons, ainsi que les tendres soins de Dieu Lui-même qui nous conduit à travers toutes les difficultés par un chemin connu de Lui seul. Le même genre de doctrine s'est montré en niant la sacrificature de Christ pour nous, et qu'il soit avocat auprès du Père. L'on est parfait en Christ, on n'en a pas besoin. L'esprit de dépendance s'y perd, on est dur, sec, content de soi-même et loin de Dieu, et voilà tout.

Les soins de Christ, la tendre affection du Père s'appliquent à notre position dans le désert. Envisagés comme étant assis en Lui dans le ciel, nous sommes parfaits. Tout le développement de la vie chrétienne est dans le désert, par le moyen de ce qui est céleste, mais dans le désert. Les combats avec les malices spirituelles sont dans les lieux célestes. C'est dans le désert que nous avons nos sens exercés pour discerner le bien et le mal, dans le désert que nous sommes éprouvés, que notre foi est éprouvée. Il n'y a pas de creuset dans le ciel. C'est dans le désert que nous agissons par amour; seconde partie de nos privilèges divins. La doctrine générale du Nouveau Testament nous place dans le désert avec une espérance céleste. Le mystère nous montre unis à Christ, et, en Lui, assis dans les lieux célestes.

Fragments

Fragments	295
ME 1870 page 320 - Darby J.N.	295
ME 1870 page 478	295

ME 1870 page 320 - Darby J.N.

La possession de la vie n'est pas la puissance de la vie. La puissance de la vie se trouve en Christ seul; car le caractère du nouvel homme est d'être dépendant et obéissant. Si vous dites que vous possédez la vie de la part de Dieu, et qu'en conséquence vous avez la puissance de cette vie, vous ne dites pas vrai. Mais si vous parlez ainsi: «J'ai reçu de Dieu la vie; seulement Satan et le monde m'entourent de tentations et de pièges pour me détourner de la pratique de cette vie»; et si vous criez à Dieu en lui disant: «Père, garde-moi; j'ai besoin que tu me gardes, alors, vous aurez véritablement la puissance de la vie de Christ».

ME 1870 page 478

Dans le cas d'Israël, l'homme avait été mis à l'épreuve sur le terrain de l'obéissance à Dieu, et il n'avait pas été capable d'obtenir la bénédiction qui aurait été le résultat de l'obéissance. Alors Dieu abandonna ce gouvernement direct du monde, quoiqu'en restant toujours souverain Seigneur dans le ciel; et rejetant le peuple élu avec les nations qui étaient à l'entour, et son propre trône qu'il avait placé là, il assujettit le monde à un seul chef, mettant l'homme ainsi à l'épreuve, afin de voir s'il reconnaîtrait le Dieu qui lui avait donné le pouvoir pour qu'il rendît heureux ceux qui lui étaient assujettis alors qu'il peut faire ce qu'il veut dans le monde. Cet état de choses commença avec Nébucadnetsar, la tête de la statue, image du système du pouvoir impérial. Nous savons que l'homme faiblit ici aussi. Mais le Seigneur Christ réunira dans sa personne ces deux gloires: il sera l'homme auquel toute la domination sera donnée, et sous lequel Israël en même temps que les différentes nations et leurs rois, sera rétabli chacun dans son propre pays et son propre héritage comme avant le temps de Nébucadnetsar, à l'exception d'Edom, de Damas, de Hatzor et de Babylone elle-même (je parle ici de ces nations qui occupent le territoire d'Israël, et de Babylone qui avait absorbé et pris la place de toutes les autres, et qui doit disparaître par le jugement de Dieu pour rendre à celles-ci la place qu'elles avaient eu jadis).

Mort et vie – Union et gloire

ME 1870 page 321 - Pensées en rapport avec la cène du Seigneur E.C.

Introduction

Cette brochure a été écrite dans le but de mettre en évidence ce que l'Écriture enseigne au sujet de la Cène du Seigneur. Il est à craindre que beaucoup d'enfants de Dieu n'aient qu'une intelligence très limitée des vérités que le Seigneur veut qu'ils discernent à sa Table. Il y a peu de chrétiens qui voient autre chose, dans la Cène du Seigneur, que le mémorial de l'amour qui a fait mourir Christ pour les pécheurs. Sans doute c'est là une chose très précieuse à rappeler, et nous devrions être reconnaissants de posséder cette institution, vu que notre mémoire est si mauvaise; mais ce n'est pas là tout ce que le croyant éclairé discerne quand il est assis à la Table du Seigneur. Nous espérons être en état de montrer dans le cours de cet écrit, que bien plus que la mort de Christ est placé devant ceux qui participent au mémorial du pain et du vin.

Autant que cela peut se faire, je désire présenter le témoignage de la Parole de Dieu à l'égard du sujet en question, en y associant aussi peu que possible les pensées de l'homme. Les Saintes Écritures nous ont été données par inspiration de Dieu; elles sont la seule règle de vérité et de pratique pour l'enfant de Dieu, et je désire me tenir tout près d'elles, surtout dans ces derniers temps, où la marche du chrétien est entourée de tant de difficultés et de périls. Par l'accroissement de l'iniquité, l'amour de plusieurs s'est refroidi déjà maintenant; et, ce qui est pis encore, des hommes professant le christianisme et s'appelant du nom de chrétiens font tout ce qu'ils peuvent pour nous enlever cette charte précieuse, dans laquelle Dieu nous parle dans un langage si simple, si facile à comprendre. Que n'avons-nous des cœurs plus ouverts pour Dieu et sa Parole; une plus grande simplicité en la lisant, et une conscience plus vivante qui se soumit aussitôt à tout ce que le Seigneur nous a dit dans la Parole de sa grâce!

Mon intention n'est pas de m'arrêter aux opinions et aux pensées d'autrui. L'homme, dans sa sagesse, a été entraîné vers les idées les plus opposées sur le sujet de la Sainte Cène. La raison humaine se complaît dans les extrêmes et lorsqu'elle n'est pas soumise à la pensée et à la volonté de Dieu, elle ira inmanquablement aussi loin qu'elle pourra. Il en a été ainsi de la question qui nous occupe; car tandis que les uns sont allés jusqu'à dire que le pain est changé dans la vraie chair et le vin dans le vrai sang du Seigneur Jésus, d'autres ont enseigné précisément le contraire, ont nié tout à fait l'institution de la Cène et l'ont spiritualisée.

Aussi, par la grâce de Dieu, notre seule règle et notre guide dans les recherches qui vont suivre seront cette parole: «Que dit le Seigneur?» — «A la loi et au témoignage! Que

s'ils ne parlent selon cette parole-ci, certainement il n'y aura point de lumière pour eux» (Esaïe 8: 20).

Or, dans la Cène du Seigneur quatre vérités extrêmement précieuses sont présentées au croyant. Quand il est assis à cette Table, et que son âme réalise la dépendance du Seigneur de la fête, rien moins que quatre vérités profondes et solennelles sont placées par le Saint Esprit devant son coeur et son esprit. Chacune de ces vérités a son caractère et sa beauté propres; en même temps toutefois, l'une n'est pas séparée de l'autre; chacune d'elles se rattache aux autres; et ces vérités, importantes et fondamentales, que le Saint Esprit enseigne à la table du Seigneur, ce sont la Mort et la Vie, l'Union et la Gloire. Maintenant, en nous attendant à cet Esprit qui habite *dans* les enfants de Dieu et *avec* eux, pour les conduire dans toute la vérité, et sans lequel nous ne pouvons rien connaître des choses de Dieu, et nous demeurons dans l'obscurité la plus absolue, examinons chacune de ces vérités selon leur ordre.

En premier lieu, c'est la mort

La mort

C'est la mort qui est mise en évidence quand celui qui croit en Jésus mange le pain et boit le vin: c'est l'amour du Seigneur mourant pour des pécheurs que l'on commémore, c'est-à-dire que l'on rappelle où ensemble. Le Seigneur Jésus institua la Cène dans la nuit même où il fut livré par un de ses disciples; la nuit précédant le jour où il s'avança comme un agneau sans défaut et sans tache, caractère sous lequel il s'était offert lui-même à Dieu par l'Esprit éternel, comme une offrande volontaire pour les péchés de son peuple, offrande qui fut agréée de Dieu. Il fut pour Dieu une offrande et un sacrifice de bonne odeur. Ce fut le sacrifice du Juste pour les injustes, afin qu'il amenât à Dieu ceux qui étaient loin de lui (1 Pierre 3: 18).

Au chapitre 22 de l'évangile de Luc, l'institution de la Cène nous est ainsi rappelée: «Et ayant pris un pain et ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna, en disant: Ceci est mon corps qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi. De même il prit la coupe aussi après le souper, en disant: Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang qui est versé pour vous» (versets 19, 20).

Paul également, ayant reçu une révélation spéciale de Dieu à ce sujet, écrit ainsi aux saints de Corinthe, *avec tous ceux qui en tout lieu* invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ: «J'ai reçu du Seigneur ce qu'aussi je vous ai enseigné: c'est que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et après avoir rendu grâces, il le rompit, et dit: Ceci est mon corps qui est rompu pour vous, faites ceci en mémoire de moi. Pareillement aussi après le souper, il prit la coupe en disant: Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang; faites ceci toutes les fois que vous en boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne» (1 Corinthiens 11: 23-26).

Combien ce récit est simple! et cependant que de vérité profonde et bénie il révèle dans sa simplicité! La méditation en est bien propre à créer chez le vrai chrétien le désir d'obéir à ce commandement: «Faites ceci en mémoire de moi». Non pas dans un esprit légal ou comme un devoir imposé, mais comme un doux et heureux privilège; non pas dans une crainte servile... mais avec les louanges et les actions de grâce du coeur, entrant avec une pleine assurance dans la présence même de Dieu, ayant la conscience purifiée des oeuvres mortes, et servant le Seigneur dans la parfaite liberté de l'Esprit Saint; non pas dans un esprit de doute et d'incertitude, mais avec une vraie et sainte joie, nous réjouissant dans cette liberté qui nous convient comme enfants de Dieu. Nous avons sous les yeux le mémorial du sang de Jésus qui purifie de tout péché; aussi le croyant peut entrer dans le saint des saints sans la moindre frayeur et sans la moindre crainte.

Qu'il est étrange qu'un si grand nombre de ceux qui sont les enfants de Dieu ne jouissent pas de cette liberté de l'âme quand ils prennent part à la Cène du Seigneur. Combien n'en est-il pas qui y viennent en déplorant leur état et en s'accusant eux-mêmes! Que de craintes, quelle frayeur sont souvent ressenties à cette Table, qui place devant ceux qui y participent cela même qui a ôté tout péché et éloigné tout motif de crainte! Ah! s'il plaisait au Seigneur de bénir cet écrit, en mettant en paix et en liberté une seule âme maintenant sous l'esclavage de son moi, je ne croirais pas avoir écrit en vain.

Les passages de l'Écriture que nous venons de citer nous présentent quatre pensées

1. Le corps;
2. Le corps donné et rompu;
3. Le corps donné et rompu pour vous;
4. Faites ceci en mémoire de moi.

1. Le corps

C'est ainsi qu'en participant convenablement à la Cène du Seigneur, la grande et merveilleuse incarnation du Fils de Dieu est rappelée à notre mémoire: «Tu m'as formé un corps» (Hébreux 10).

Or c'est là un sujet extrêmement sérieux; c'est un profond mystère: «le mystère de la piété est grand: — Dieu manifesté en chair» (1 Timothée 3). Le chrétien fait bien de prendre garde à la manière dont il s'en approche; c'est un terrain sacré, et il faut y marcher dans un esprit d'humble révérence. Plusieurs ont porté là-dessus une main téméraire, et, en le faisant, ils ont occasionné un brèche (2 Samuel 6: 6-8). C'est le fait de la foi de recevoir cette vérité, ce n'est pas celui de la raison. Pour celle-ci cette vérité est pleine de mystère, elle confond la raison, tandis que, pour la Foi, elle est précieuse; et lorsque la foi la saisit, le coeur s'épanche en louanges et en adoration envers Dieu. La personne de Christ est un sujet trop élevé pour que l'intelligence finie de l'homme puisse l'embrasser. Tout ce que l'homme peut faire, c'est d'écouter la Parole de Dieu et de *la croire*. Dieu dit qu'en envoyant Jésus en ressemblance de chair de péché et pour le péché, il a condamné le péché en la chair. Que le chrétien croie cette déclaration, qu'il voie l'amour sans pareil de Dieu qui a

ainsi préparé à Jésus un corps, dans lequel il pût venir au secours de toutes les misères humaines, et alors, dans un esprit d'humble reconnaissance il admirera, il aimera, il adorera, et rendra hommage à Celui qui s'est manifesté dans une grâce aussi illimitée. Et c'est ce qu'il fera surtout à la table du Seigneur.

2. Le corps donné et rompu

Ensuite, non seulement nous sommes amenés à voir, par la foi, l'amour de Dieu en ce qu'il a préparé un corps à son Fils, mais nous voyons son amour en ce qu'il l'a *donné*: «Ceci est mon corps qui est *donné* pour vous».

C'est uniquement par grâce que le pécheur est sauvé — par une grâce libre et souveraine. N'eussent été les richesses de Dieu en miséricorde et le grand amour dont il nous a aimés, nous aurions été perdus à jamais. Qu'il nous souvienne toujours, quand nous sommes assis à la table du Seigneur, du grand fait qu'elle nous présente, savoir que lorsque nous étions sans force Christ est mort pour des impies; que nous sommes débiteurs envers la grâce et la miséricorde de toutes les bénédictions que nous possédons; que nous ne pouvons rien par nous-mêmes; que notre condition était d'être morts dans nos fautes et dans nos péchés; que nous étions tout à fait perdus, dans une ruine complète, nos pensées étant inimitié contre Dieu et nos coeurs rusés et désespérément malins par-dessus toutes choses; et que, aussi longtemps que Dieu ne venait pas à nous en grâce, nous étions sans espérance: le désespoir et un malheur éternel, tel était le sort qui nous attendait. Mais la grâce est venue à nous dans notre misère, et nous a tirés de notre état de perdition. «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle» (Jean 3: 16). «En ceci est l'amour, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce que Lui nous aime, et qu'il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés» (1 Jean 4: 10). Ce n'est que par la grâce gratuite de Dieu que nous nous trouvons à la table du Seigneur. Veuille le Dieu de toute grâce maintenir cette pensée vivante dans nos âmes! Jésus fut non seulement le don gratuit de Dieu, mais encore Il nous a tant aimés qu'il s'est donné *lui-même* en offrande libre et volontaire à Dieu pour nos péchés. «Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est DONNE LUI-MEME pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu en odeur de bonne senteur» (Ephésiens 5: 2). «Combien plus le sang de Christ, qui par l'Esprit éternel s'est OFFERT LUI-MEME à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des oeuvres mortes pour servir le Dieu vivant» (Hébreux 9: 14)?

Combien ce sacrifice est grand, par conséquent! Qu'il est donc grand le péché qui l'a rendu nécessaire! De plus quelle perfection dans ce sacrifice! Christ s'est offert lui-même à Dieu, sans défaut et sans tache, et il l'a fait par l'Esprit éternel. Remarquez dans cet acte la réunion des trois personnes de la Divinité: CHRIST s'est offert lui-même à DIEU par *l'Esprit éternel*. Combien le péché doit être affreux et odieux aux yeux du Dieu saint, puisqu'il a fallu un tel sacrifice pour l'effacer! Et combien l'homme, par nature, est dur, de cou roide, comme il est vraiment mort dans ses offenses et ses péchés; comme il est éloigné de Dieu, puisque, d'innombrables fois, il peut entendre parler du grand amour de Dieu et pourtant

y demeurer froid et indifférent! Nous faisons bien de regarder en arrière au rocher d'où nous avons été taillés, et au creux de la fosse d'où nous avons été tirés (Esaïe 51: 1). Cela magnifie à nos regards l'amour et la grâce de Dieu.

Que le Seigneur incline le coeur de ses serviteurs à l'adoration et à la louange, lorsqu'ils se souviennent à sa table de leur effrayante perte et de son amour infini, en donnant son Fils unique et bien-aimé, afin de les délivrer d'une si grande mort et de les amener à *lui-même*; car Christ a souffert une fois, le Juste pour les injustes, afin de nous amener à DIEU. Puisse le coeur dire continuellement: «Grâces soit rendues à Dieu pour son don inexprimable»!

3. Le corps donné et rompu pour vous

Cela nous conduit à remarquer, en troisième lieu, que le corps de Jésus n'a pas seulement été donné, mais qu'il A ETE ROMPU. Pourquoi? «Il a été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. — Toutefois l'Eternel l'ayant voulu froisser l'a mis en langueur. Après qu'il aura mis son âme en oblation pour le péché, il se verra de la postérité, il prolongera ses jours, et le bon plaisir de l'Eternel prospérera en sa main» (Esaïe 53: 5, 10).

4. Faites ceci en mémoire de moi.

Mais nous demandons encore une fois: Pourquoi cet Etre saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, a-t-il tout quitté et est-il venu sur la terre? Jésus lui-même donne la réponse: «Ceci est mon corps qui est donné, ceci est mon sang qui est répandu pour VOUS».

Pour VOUS: de qui parle-t-on ici? Est-ce des grands et des nobles, des riches et des puissants de ce monde, ou d'hommes qui étaient dignes de cette faveur? Pas du tout; c'est tout le contraire. «Je ne suis pas venu pour appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs», dit Jésus. «Car, frères, vous voyez votre vocation, qu'il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles.

— Mais Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour couvrir les hommes sages de honte; et Dieu a choisi les choses faibles de ce monde pour couvrir de honte les choses fortes; et Dieu a choisi les choses viles de ce monde et les méprisées, et celles qui ne sont point, pour annuler celles qui sont; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu» (1 Corinthiens 1: 26-29).

Considérez ceux que Jésus aime et pour lesquels il s'est donné lui-même volontairement; voyez-les dans leur véritable caractère naturel comme Dieu les voit. L'homme peut avoir une bonne opinion de lui-même; mais la question est: Qu'est-ce que Dieu pense de lui?

Eh bien donc:

1. *Quel est l'état dans lequel ils se trouvent?*

Ephésiens 2: 5: «Alors même que nous étions morts dans nos fautes, (Dieu) nous a vivifiés avec le Christ».

Quelle est leur pensée?

Romains 8: 7: «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi ne le peut-elle pas».

Colossiens 1: 21: «Et vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement dans les mauvaises oeuvres, il vous a maintenant réconciliés».

2. *Quel est leur coeur?*

Jérémie 17: 9: «Le coeur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses, qui le connaîtra?»

3. *Quelle est leur marche?*

Ephésiens 2: 2, 3: «Vous avez marché autrefois selon le train de ce monde, selon le prince de l'autorité de l'air, de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance; entre lesquels nous aussi avons tous conversé autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées, et nous étions par nature des enfants de colère comme les autres».

C'est pour de tels hommes que Jésus est venu, et non pas pour ceux qui se glorifient d'avoir fait du mieux qu'ils ont pu, en ne faisant de tort à personne, en accomplissant tous leurs devoirs religieux. Oh! non. C'est celui que les hommes rejetaient que Jésus est venu secourir; c'est le captif de Satan qu'il est venu délivrer. Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu; il est venu laver et purifier le pécheur souillé et corrompu. Bienheureuse est l'âme qui a été amenée à sentir son état de péché et qui peut dire comme le pauvre Joseph:

Pauvre pécheur, je ne suis rien du tout;

Mais Jésus Christ est pour moi, tout en tout,

Mais Jésus Christ est pour moi, tout en tout, parce qu'alors elle est capable de réaliser quelque chose de la profondeur et de la hauteur de cet amour qui surpasse toute intelligence. Assis à la table du Seigneur, cet homme peut dire dans la joie de son âme: par moi-même je suis un pauvre, misérable, indigne pécheur; mais Jésus m'a aimé, et il s'est donné pour MOI. Il a été livré pour MES offenses et a été ressuscité pour MA justification. Voici le mémorial de l'oeuvre qu'il a achevée — une rédemption accomplie; et maintenant, dans le Christ Jésus, je puis et je veux rendre grâces au Père. Oui. «Rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière; qui nous A délivrés de la puissance des ténèbres et nous A transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous AVONS la rédemption, la rémission des péchés» (Colossiens 1: 12-14). «Par une seule offrande il a RENDU PARFAITS à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14).

Il n'est donc pas étonnant que l'âme qui connaît son affranchissement en Christ désire obéir à cette injonction: «Faites ceci en mémoire de moi». Ce qui est étonnant, c'est que nos coeurs soient si froids, si morts, si formalistes, quand nous nous réunissons pour faire la commémoration de l'ineffable amour du Christ pour nous pécheurs — de cet amour qui, en effet, surpasse toute connaissance! tandis que nos coeurs devraient éclater en accents d'adoration, d'amour, de louanges!

Moi

Mais il est ici un point que je dois tout particulièrement relever. Jésus dit: «Faites ceci en mémoire de MOI». Quelque précieuses que soient toutes les doctrines de la Parole, quelque précieuse que soit cette Parole en elle-même, quelque grandes que soient les bénédictions que nous apporte l'Evangile, rien cependant n'est aussi grand, aussi précieux, aussi plein de bénédictions pour nous que la PERSONNE du Seigneur Jésus. «Faites ceci en mémoire de MOI». IL est la source de toute bénédiction. IL est la vie, la lumière, la vérité, la sagesse, la justice, la sanctification, la rédemption et la paix; en un mot, IL est le TOUT en TOUT de son peuple. Toute plénitude habite en lui, et en lui les siens sont accomplis et parfaits. Par conséquent, si nous désirons jouir de ses bénédictions, c'est à Jésus que nous devons regarder; c'est JESUS dont nous devons nous souvenir et que nous devons considérer. *Ce n'est pas en étant occupés de doctrines ou de bénédictions que nous serons réjouis ou consolés*; mais c'est lorsque la pensée et le coeur sont occupés d'un CHRIST VIVANT ET PERSONNEL, A LA DROITE DE DIEU, que l'âme est bénie. Un grand nombre de chers chrétiens demeurent attachés à une série de doctrines, et ainsi ils n'ont jamais ni paix *stable* ni puissance. C'est Christ qu'il leur faut, et alors les doctrines prendront la place qui leur appartient. D'autres encore regardent à leurs dispositions, à leurs sentiments, à leurs expériences, etc. et par là ils n'arrivent pas à une paix stable. S'ils S'OCCUPAIENT DE CHRIST et de *son* amour pour eux, au lieu de penser à *leur* froideur et à *leur* manque d'amour pour lui, ils posséderaient une paix constante et invariable. Il est certain qu'il n'y a rien dans notre froideur glaciale qui puisse nous réchauffer. Non, sans doute; c'est l'amour parfait de Christ qui attire les affections vers lui. L'amour engendre l'amour.

Cependant il est encore un autre motif pour nous souvenir de Jésus dans la communion de la Cène du Seigneur, et c'est en même temps un motif de grande importance: c'est là que nous est rappelée la mort du Christ. Or il est essentiel que nous nous souvenions de JESUS PERSONNELLEMENT, parce que *nous* sommes intimement *unis* A Lui dans SA *mort*. Jésus veut que nous nous souvenions de sa personne à la croix, car Dieu *nous* a vus là *avec* lui, crucifiés et morts avec lui dans sa mort; c'est une vérité importante et des plus précieuses, mais qui n'est pas généralement discernée par les chrétiens. Voyons ce que la Parole de Dieu dit à ce sujet. C'est une vérité merveilleuse et profonde, mais que le Saint Esprit nous transmet dans les termes les plus clairs; et si nous voulions seulement prendre la place de petits enfants, et nous soumettre à la Parole de Dieu, nous comprendrions et apprécierions la vérité de Dieu bien autrement et bien plus que nous ne

C'est à la Cène du Seigneur que cette vérité nous est présentée d'une manière toute particulière.

Maintenant je suppose que quelqu'un dise: «Vous nous mettez de côté comme morts, et vous dites que Dieu aussi nous considère comme ensevelis loin de sa présence. C'est une bonne nouvelle assurément, pour autant qu'elle est bien comprise, puisque je suis délivré ainsi de la colère à venir, et que j'ai la paix avec Dieu. Mais cela ne suffit pas: il me faut quelque chose de plus. J'ai besoin, non pas seulement du pardon des péchés, quelque précieux qu'il soit, mais d'aller au ciel, de jouir de la présence de Dieu et d'être toujours avec le Seigneur. Or vous dites que nous sommes morts avec Christ; mais ce qui est mort n'a que faire dans le ciel. Tout est *vie* là, par conséquent je dois avoir la vie, afin de pouvoir apprécier le ciel. C'est parfaitement juste; et cela me conduit à la seconde vérité que nous avons à examiner, comme étant présentée dans la Cène du Seigneur, c'est-à-dire: la vie.

La vie

En effet, c'est de VIE que nous avons besoin et le ciel ne peut pas être le ciel pour celui qui n'a pas la vie. Jésus nous a réellement délivrés de la colère à venir, quand il a été livré pour nos offenses et qu'il est ressuscité. Son sang a effacé tous nos péchés, et ainsi toute crainte de la mort, du jugement, de l'enfer est entièrement et pour toujours écartée. Il fut vivifié dans le tombeau et il ressuscita des morts pour notre justification. Il est sorti vivant du tombeau par la puissance de Dieu, afin qu'il pût être — et qu'il pût nous donner — la vie et la justice, par lesquelles nous pouvons nous tenir devant lui et nous réjouir en sa présence.

Ainsi donc nous avons vu que, quant à ce qui concerne la vieille nature, elle est crucifiée, morte, ensevelie et que Dieu la traite comme une chose tout à fait méprisable. Remarquez que, du côté de Dieu, il n'a rien fait du tout pour améliorer la vieille nature. Non: il faut à Dieu un état de choses entièrement NOUVEAU; c'est pourquoi il fait, si je puis m'exprimer ainsi, complètement table rase des «choses vieilles», afin de manifester la chose nouvelle selon sa pensée et sa volonté. Le vieil homme est mort avec Christ, et «si un homme est en Christ, c'est une *nouvelle* création». Les choses vieilles sont judiciairement passées de devant Dieu, et voici, toutes choses sont faites nouvelles, et toutes sont de Dieu (2 Corinthiens 5: 17). Maintenant, nous ne pouvons rien faire de mieux que de consulter la Parole elle-même et de voir ce que Dieu dit au sujet de cette vie — de cette nouvelle création en Christ.

1. *C'est une nouvelle naissance, et elle est de Dieu.*

«Lesquels ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (Jean 1: 13).

2. *C'est un ouvrage, et il est de Dieu.*

«Car nous sommes SON ouvrage, étant créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles» (Ephésiens 2: 10).

3. *C'est une vivification.*

«Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour par lequel il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, *nous a vivifiés avec le Christ*, (vous êtes sauvés par grâce)» (Ephésiens 2: 4, 5).

4. *Cette vie est Christ.*

«Jésus lui dit: Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra» (Jean 11: 25). «*Celui qui a le Fils a la vie*, et celui qui n'a pas le Fils de Dieu, n'a pas la vie» (1 Jean 5: 12).

5. *Nous sommes vivifiés en Christ et avec Christ.*

«*Alors même que nous étions morts dans nos fautes*, il nous a vivifiés AVEC CHRIST (vous êtes sauvés par grâce)» (Ephésiens 2: 5). «Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ENSEMBLE AVEC CHRIST, nous ayant pardonné toutes nos offenses» (Colossiens 2: 13).

6. *Ayant été vivifiés avec Christ, nous sommes ressuscités avec Lui.*

«*Alors même que nous étions morts dans nos fautes*, Dieu nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par grâce) et nous a RESSUSCITES *ensemble*, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 5, 6). «Etant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été RESSUSCITES ENSEMBLE par la foi dans l'opération de Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts» (Colossiens 2: 12).

7. *Ce n'est pas tout, car nous sommes MONTES AU CIEL EN LUI.*

«Et il nous a fait ASSEOIR ENSEMBLE *dans* les lieux célestes DANS LE CHRIST JESUS» (Ephésiens 2: 6).

Nous ne pouvons pas, nous n'osons pas raisonner sur cette vérité profonde et précieuse. Elle ne peut être reçue que par la foi; et celui-là la comprendra et en jouira le mieux, dont la foi est la plus simple et la plus enfantine. C'est une vérité qui délivre l'âme de toute incertitude et de toute crainte, et la met en état d'avoir communion avec Dieu.

La somme de tout ceci est donc, en un mot, que le croyant devient une NOUVELLE création dans le Christ Jésus. Quand il REÇUT CHRIST, il passa de la mort à la vie (Jean 5: 24); car celui qui a *le Fils a la VIE*. C'est aussi de la personne du Christ Jésus que nous avons à nous souvenir dans la Cène du Seigneur, car c'est *avec LUI* que nous sommes morts et ressuscités. «Faites ceci en mémoire de MOI». Dans quel esprit de joie et de louanges ne devons-nous donc pas nous souvenir de Jésus, en rendant grâce au Père qui nous a rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière! En vérité, comme quelqu'un l'a dit: «La Cène du Seigneur doit être prise comme un mémorial, ou un souvenir de Christ. Le pain représente son corps — la coupe représente son sang — accomplissant la rémission des péchés.

«En mangeant et en buvant dans ce repas, nous exprimons notre participation aux vertus de son sacrifice (1 Corinthiens 10: 18). Ainsi la Cène est faite en souvenir de Christ, en témoignage de l'intérêt que le coeur prend à ce que son sacrifice a accompli pour les pécheurs; c'est pourquoi la Cène doit être prise avec actions de grâces.

«Ce mémorial de ce que le sacrifice de Christ a accompli doit être accompagné d'actions de grâces. Là il n'est pas besoin de supplications, parce que c'est une oeuvre achevée — une pleine rémission — que la table rappelle.

«Prier pour le pardon des péchés serait en disharmonie avec ce que dit la Table; ce serait (sans intention peut-être) exposer à l'opprobre le sacrifice de l'Agneau de Dieu. Ce serait rebâtir ce que Christ a détruit, et faire de lui, selon les paroles et la pensée du chapitre 2 des Galates, un «ministre de péché», — Ce serait mettre son sang au même rang que celui des taureaux et des boucs, en faire simplement une commémoration du péché, et «non pas ce qui l'efface».

C'en est assez quant à la vérité en rapport avec la Cène du Seigneur, pour ce qui concerne individuellement ceux qui croient au Seigneur Jésus Christ. Toutefois le croyant en Jésus ne demeure pas un être isolé et indépendant; car, après être né de nouveau par l'Esprit de Dieu — après avoir été retiré du présent siècle mauvais par la foi en la mort et en la résurrection du Christ, il est placé personnellement dans l'Eglise de Dieu; de sorte que nous pouvons nous «réunir» pour rompre le pain. Ceci nous amène à considérer le troisième point qui se présente à l'âme intelligente dans la commémoration de l'amour du Christ par la Cène, c'est-à-dire l'Union.

L'union

Dans l'ancienne dispensation, il y avait des âmes sauvées, mais il n'a jamais été dit qu'elles fussent unies en un seul corps, comme cela est dit des chrétiens dans la dispensation actuelle.

Ce fut lors de la mémorable occasion où Pierre confessa Jésus comme le Christ, le Fils du Dieu vivant, que le Seigneur communiqua pour la première fois son intention de bâtir son Eglise. Après la confession de Pierre, Jésus dit: «Tu es Pierre, et sur ce rocher je BATIRAI mon Eglise»; montrant ainsi que l'Eglise n'existait pas *alors*, et que, bien que, dans la dispensation précédente, une multitude d'âmes eussent été sauvées, elles n'avaient pourtant jamais appartenu à ce qui est appelé maintenant: «l'Eglise du Dieu vivant».

Le premier rapport historique au sujet de l'Eglise comme telle se trouve dans le second chapitre du livre des Actes, où nous lisons que le Seigneur ajoutait journellement à l'EGLISE ceux qui devaient être sauvés.

1. *L'Eglise de Dieu est comparée, dans l'Ecriture, à un temple spirituel.*

«Ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin; en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour

être un *temple saint* dans le Seigneur; en qui aussi vous êtes *édifiés ensemble* pour être *une habitation* de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 20-22).

2. *Ce temple est formé de pierres individuelles, taillées hors du monde; de pierres vivantes édifiées, pour être une maison spirituelle.*

«Vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pierre 2: 5).

3. *L'Eglise de Dieu est aussi comparée au corps humain.*

«Car de même que le corps est un et a plusieurs membres, mais que tous les membres de ce seul corps, quoiqu'ils soient plusieurs, sont *un seul corps*, ainsi aussi est le Christ» (1 Corinthiens 12: 12).

4. *L'Eglise est la plénitude du Christ.*

«Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'Eglise, qui est son corps et la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (Ephésiens 1: 22, 23).

Tous ces passages montrent clairement l'UNITE du corps de Christ, qui, du reste, dans d'autres endroits de la Parole, est affirmée de la manière la plus positive.

«Car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit» (1 Corinthiens 12: 13). «Il y a un seul corps» (Ephésiens 4: 4).

C'est ainsi que le Seigneur voulait que son Eglise fût un seul corps, non seulement devant les regards de Dieu, mais aussi devant les regards du monde, afin que le monde crût et reconnût que Dieu avait envoyé Jésus.

Au lieu de cela, l'homme est intervenu avec *ses pensées* et *ses arrangements à lui* et le résultat en a été que l'Eglise, au lieu de manifester son unité, est divisée en plusieurs sectes différentes. Combien cela doit offenser Celui qui est la Tête du corps!

La Cène du Seigneur est destinée à être le signe extérieur ou le symbole de l'unité et de l'union de l'Eglise. «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la COMMUNION du sang de Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la COMMUNION du corps de Christ? Car nous, qui sommes *plusieurs*, sommes UN SEUL pain et UN SEUL corps, car nous sommes tous participants d'UN SEUL pain» (1 Corinthiens 10: 16, 17).

Quel symbole remarquable que ce pain *unique* NON ROMPU, indiquant l'unité des membres du corps uni de Christ!

Dans quelques lieux de culte, au lieu de placer sur la table un seul pain pour exprimer l'unité du corps, on y place le pain déjà coupé en petits morceaux, et l'on montre ainsi la désunion de l'Eglise. Le pain unique non rompu enseigne une vérité, tandis que le pain coupé en morceaux enseigne une autre vérité bien différente.

Ensuite, lorsque l'unité de l'Eglise est vue, ou devrait être vue dans la Cène, on ne doit pas oublier ces paroles du Seigneur: «Faites ceci en mémoire de MOI». Il est la TÊTE de l'Eglise. «Et il est le chef du corps de l'assemblée, lui qui est le commencement, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne, lui, le premier rang» (Colossiens 1: 18). Lorsque nous distinguons l'unité des membres, nous devons aussi nous souvenir de la Tête.

On conviendra sans doute que ces assertions concernant l'unité du corps sont scripturaires, et par conséquent vraies; mais la question s'élèvera aussitôt: Où voit-on, de nos jours, le corps de Christ, l'Eglise de Dieu dans son unité?

On ne la voit nulle part sous ce caractère. On a essayé de la réaliser, mais, hélas! on y a complètement échoué. Il y a, par exemple, l'Alliance Évangélique; elle fait profession de manifester l'unité du corps; mais le fait-elle? Après une de ses réunions générales, où l'unité de l'Eglise est, dit-on, manifestée, chacun de ceux qui la composent retourne à sa secte et à son parti. Puis, alors que des chrétiens anglicans, luthériens, réformés, méthodistes, dissidents sont réunis pour fraterniser, si l'un d'eux proposait de prendre ensemble la Cène comme expression de cette unité, ne rencontrerait-il pas de l'opposition de la part de plusieurs? Ainsi l'ordination même que Dieu a instituée comme un symbole de l'unité de l'Eglise deviendrait, comme elle l'est, hélas! par le fait, une cause de division?

Je demande donc ce que vaut cette union qui ne supporte pas l'épreuve de la Parole de Dieu?

Cependant il est bien affligeant de voir que, tandis que ces dissensions existent et qu'il n'est pas, humainement probable que, pendant la dispensation actuelle, tous les chrétiens soient rassemblés en un seul corps visible, il est bien affligeant de voir, dis-je, qu'eux-mêmes y soient si indifférents. Cet esprit sectaire est un très grand mal, et les croyants devraient en avoir la conscience. L'apôtre se sert des termes les plus forts pour condamner les divisions de l'Eglise de Dieu. «Or je vous prie, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus Christ, que vous parliez tous un même langage, et qu'il n'y ait point de divisions parmi vous, mais que vous soyez parfaitement unis dans un même sentiment et dans un même avis» (1 Corinthiens 1: 10). «Car puisqu'il y a parmi vous de l'envie et des querelles et des divisions, n'êtes-vous pas charnels, et ne marchez vous pas à la manière des hommes» (1 Corinthiens 3: 3)? Malgré tout cela il y a beaucoup de chrétiens qui se glorifient de leur système et de leur marche sectaire, comme si c'était une chose qui fût bonne.

Qu'y a-t-il donc à faire dans de telles circonstances? Pas grand-chose, il est vrai: une parfaite restauration n'est plus possible; cependant ce que le croyant peut faire, et ce que la Parole place devant lui, c'est d'obéir à cette exhortation: «VOUS APPLIQUANT A GARDER l'unité de l'Esprit par le lien de la paix» (Ephésiens 4: 5). On ne peut faire que peu, en effet, mais ce peu devrait peser sur la conscience des chrétiens devant Dieu, de sorte qu'ils ne demeurassent pas tranquilles et indifférents, quand il s'agit d'une marche à laquelle la Tête du corps ne peut pas être insensible.

Quelque affligeant qu'il soit de ne pas «s'appliquer à garder l'unité», combien plus il doit l'être pour des chrétiens de voir s'élever de grands systèmes sectaires, et cela parfois dans un but politique! Ah! bienheureux est l'homme qui en a fini avec tout esprit de secte! — et qui, d'accord avec le coeur de Jésus, pleure sur les dissensions, et fait de son mieux, quelque chétif que soit ce mieux, pour s'appliquer à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Dans ces derniers temps, grâces en soient rendues à Dieu, le Seigneur a suscité quelque peu de croyants qui «s'appliquent» à cette oeuvre.

Il est de la plus grande importance de remarquer, et sans doute on le fait, que l'Eglise de Dieu est composée de croyants en Jésus, c'est-à-dire uniquement d'âmes sauvées — sorties du monde et unies à Christ par le Saint Esprit. Dans le corps de Christ, il ne peut y avoir d'union entre des croyants et des incrédules, comme aussi la Parole de Dieu le dit: «Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les infidèles, car quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité? et quelle communion y a-t-il entre la lumière et les ténèbres? Et quel accord de Christ avec Bélial? *ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle?* Et quelle convenance y a-t-il du temple de Dieu avec les idoles? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit: «J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple» (Lévitique 26: 11, 12). «C'EST POURQUOI SORTEZ DU MILIEU D'EUX, et vous en séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai» (Esaïe 52: 11), et je vous serai pour père, et vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur Tout-Puissant» (2 Corinthiens 6: 14-18). Jésus a dit que ses disciples n'étaient pas du monde — qu'ils en étaient retirés; quel péché n'est-ce donc pas de retourner au monde, ou d'amener le monde dans l'Eglise!

Mais supposons que le mal pénètre dans l'Eglise par le moyen de l'un de ceux qui en font partie; cet homme doit alors être placé sous la discipline, et même si cela est nécessaire, ainsi que ce fut le cas à Corinthe, il doit être retranché. Si le Seigneur restaure son âme, il peut rentrer dans la communion avec les saints. Evidemment il n'y a pas de place dans l'Eglise pour ceux qui ne croient pas; c'est-à-dire, que telle est la pensée et la vérité de Dieu. Mais l'homme, hélas! est intervenu avec ses arrangements à lui, et il a fait de l'Eglise un grand système mondain; et cela à tel point, que — ainsi que c'est le cas presque partout dans la chrétienté, c'est le monde qui gouverne l'église. Il en est résulté que le monde a eu le dessus, et que la vraie Eglise de Dieu a été corrompue, et divisée en un grand nombre de sectes. Une chrétienté en a surgi, dans laquelle sont admis (même pour le ministère) des incrédules, des fornicateurs, des ivrognes; et pour ce qui est de l'infidélité, elle est maintenant consacrée par la loi. Hélas! hélas! l'Eglise est devenue une cage pour toute espèce d'oiseaux, même impurs. Comment des chrétiens véritables et éclairés peuvent rester là, ce n'est pas à moi de l'expliquer. Dieu les voit, et c'est devant Lui qu'ils ont à tomber ou à se tenir debout.

C'est une vérité scripturaire et une vérité des plus importantes, que «les mauvaises compagnies corrompent les bonnes moeurs» (1 Corinthiens 15: 33), et de plus, si nous nous associons avec des chrétiens qui marchent dans le désordre, nous participons à leurs

mauvaises oeuvres (2 Jean). Ensuite, à supposer que le mal ne soit pas ôté, qu'il s'étende comme le levain, et si rapidement qu'à la fin il n'y ait aucune puissance dans l'assemblée pour l'extirper, que faut-il faire? La Parole nous le dit encore: «Or, dans une grande maison il y a non seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; et les uns sont à honneur et les autres à déshonneur. Si DONC QUELQU'UN SE PURIFIE DE CEUX-CI, il sera un vase à honneur, sanctifié et utile au Maître, et préparé pour toute bonne oeuvre» (2 Timothée 2: 20, 21). «Or, sache ceci qu'aux derniers jours, il surviendra des temps fâcheux; car les hommes seront égoïstes, avares, vantards, orgueilleux, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, profanes, sans affection naturelle, implacables, calomnieux, incontinents, cruels, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu» (2 Timothée 3: 1-4).

Or, où faut-il regarder pour trouver tout ce mal qui doit abonder dans ces derniers jours? L'apôtre dit que c'est là où il y a une forme de piété. Eh bien! donc, qu'est-ce que le chrétien a à faire? Le remède est simple; l'exhortation est impérative. «EVITE DE TELLES GENS». Il ne doit pas rester là où est le mal, dans le but d'y amener une réforme, parce que le même chapitre nous dit que nous ne devons pas nous attendre à ce que les choses se modifient et aillent mieux, qu'au contraire, «les hommes méchants et les imposteurs iront EN EMPIRANT, séduisant et étant séduits» (2 Timothée 3: 13).

C'est pourquoi, la seule chose que le croyant puisse faire, c'est «d'EVITER DE TELLES GENS» (verset 5).

Maintenant, en dernier lieu, nous en venons au quatrième sujet qu'il nous reste à considérer, comme se rattachant à la due célébration de la Cène du Seigneur, et c'est la gloire.

La gloire à venir

«Car toutes les fois que vous mangez de ce pain et que vous buvez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce QU'IL VIENNE». Telles sont les paroles de l'apôtre sur un sujet, concernant lequel il avait reçu les instructions par la révélation spéciale et directe de Dieu. Et que peut-on dire à cet égard? Que peut-on dire sur un thème aussi élevé et aussi glorieux que le retour du Seigneur Jésus? Oh! que n'a-t-on la plume d'un écrivain diligent, pour transcrire ce que le coeur médite dans un excellent discours touchant le Roi!

Ceux qui ont reçu une foi de même prix savent, en quelque mesure, ce que c'est que la présence de Jésus par son Esprit. Souvent ils l'ont vu par la foi, et médité à son sujet pendant les veilles de la nuit. Ils peuvent dire: Nous voyons Jésus assis à la droite de Dieu, couronné de gloire et d'honneur, après qu'il a fait par lui-même la purification du péché. S'ils ne connaissent pas la présence permanente de Jésus, ils savent pourtant quelque chose parfois de ses visites.

Ces visions de Jésus ont été encourageantes et bénies; il a ainsi été fidèle à sa promesse, et le Saint Esprit a réellement été fidèle à son office; car il a glorifié le Christ et il a pris des choses de Christ et les a montrées au coeur de ses rachetés. Toutefois, quelque heureux qu'aient été ces moments, ils n'ont eu de réalité que pour la foi, et non pour la vue. Jusqu'à présent Christ n'est vu qu'au travers d'un milieu obscur. Cependant, Jésus doit revenir, et ses saints le verront FACE A FACE, ET LE CONNAITRONT COMME ILS ONT ETE CONNUS. Ah! que ce sera doux, plus doux encore, quand il viendra; car celui qui viendra, c'est le même Jésus que nous aimons; oui, le *même* Jésus et non un autre. C'est le même Jésus qui passait de lieu en lieu faisant du bien, de la bouche duquel sortaient tant de paroles d'amour et de grâce, celui qui parlait comme jamais homme ne parla — LUI, Jésus lui-même, reviendra. «Hommes Galiléens, pourquoi vous tenez-vous ici en regardant le ciel? Ce JESUS, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, VIENDRA de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel» (Actes des Apôtres 1: 1).

Or, dans la commémoration vraie de la Cène du Seigneur, cette bienheureuse espérance est rappelée au croyant intelligent et spirituel; car là il annonce la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'IL VIENNE; et ainsi aussi, nous voyons que c'est de la *personne* de Jésus que nous devons nous souvenir: «Faites ceci en mémoire de MOI». C'est toujours Jésus; ce n'est pas une doctrine par rapport à lui ou à ses actes, c'est LUI-MEME entièrement. Nous avons à nous souvenir de lui, non seulement comme de Celui qui a été mort et qui vit — non seulement comme de la Tête de l'Eglise, son corps — mais comme du Seigneur Jésus qui vient; qui vient, non pour souffrir et pour mourir, mais pour prendre à lui son Eglise.

Mais adressons-nous encore une fois à la Parole de Dieu elle-même, pour qu'elle nous présente quelques pensées bien claires sur ce sujet.

1. *L'Eglise est appelée dans l'Ecriture l'EPOUSE de Christ.*

«Car je suis jaloux à votre égard d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à un seul mari pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste» (2 Corinthiens 11: 2; Apocalypse 21: 2, 9).

2. *Christ vient comme l'Epoux.*

«Voici, l'époux vient» (Matthieu 25: 6).

3. *Dans quel but vient-il?*

«Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). «Car le Seigneur LUI-MEME, avec un cri de commandement et une voix d'archange et la trompette de Dieu, DESCENDRA DU CIEL; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 16, 17).

4. *La grâce de Dieu enseigne au chrétien à attendre la venue de Jésus.*

«Car la grâce de Dieu, qui apporte le salut, est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle, sobrement, justement et pieusement; attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tite 2: 11-13).

5. *C'est là ce que le chrétien doit ATTENDRE.*

«Car eux-mêmes racontent de nous quelle entrée nous avons eue auprès de vous, et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieus son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient (1 Thessaloniens 1: 9, 10).

6. *Quand viendra-t-il?*

«Car encore TRES PEU DE TEMPS et Celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera pas» (Hébreux 10: 37). «Vous donc aussi, usez de patience; affermissez vos coeurs, car la VENUE DU SEIGNEUR EST PROCHE» (Jacques 5: 8). «Celui qui rend témoignage de ces choses, dit: Oui, je viens BIENTOT. Amen. Viens, Seigneur Jésus!» (Apocalypse 22: 20).

C'est là, en effet, une bienheureuse espérance; c'est l'espérance et l'attente *propres* du chrétien; ce pour quoi il devait toujours être sur le qui-vive. L'espérance du croyant n'est pas d'être sauvé; c'est là une question réglée, *sinon il n'a ni droit ni place à la table du Seigneur*, qui est la place des louanges et des actions de grâces pour le sang de Jésus qui a ôté le péché, pour le sacrifice dont le pain et le vin sont le mémorial. C'est un non-sens, en vérité, pour un incrédule ou même pour un chrétien qui doute de son salut, de venir à la table du Seigneur, puisqu'ils ne savent pas si leur péchés sont pardonnés; car comment peuvent-ils rendre grâces pour ce qu'ils ne possèdent pas? Ainsi donc, celui qui croit en Jésus n'espère pas être sauvé, mais il attend que le Seigneur Jésus revienne prendre son Eglise, afin d'être toujours avec Lui.

De quelle animation et de quelle joie les coeurs des chrétiens devraient être remplis, quand ils se réunissent autour du Seigneur à sa Table, annonçant sa mort jusqu'à ce qu'IL VIENNE! événement qui peut arriver d'un moment à l'autre. Que le Seigneur daigne raviver cette vérité dans nos âmes par la puissance du Saint Esprit!

L'oeuvre du Saint Esprit

Maintenant il s'élève une question très importante: de quelle manière le chrétien peut-il discerner toutes ces vérités? Quelle est la puissance par laquelle il sera rendu capable, quand il est assis à la Table du Seigneur, de voir la mort et la vie, l'union et la gloire? Voici la réponse: Le Saint Esprit est cette puissance, et c'est dans ce but que le Saint Esprit est sur la terre, pour demeurer dans le croyant et avec lui, afin de lui révéler Jésus en sorte qu'il puisse le glorifier. La Parole de Dieu est très explicite sur ce point; prenez, par exemple, la mort de Christ: c'est le Saint Esprit qui en rend témoignage au croyant: «Mais celui-ci,

ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis et demeure assis à perpétuité, à la droite de Dieu. Et l'Esprit saint nous en rend témoignage» (Hébreux 10: 12, 15).

Il en est de Même quant à la gloire à venir: «Celui-là, l'Esprit de vérité, vous annoncera les CHOSES QUI VONT ARRIVER» (Jean 16: 13). «Or que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie et de toute paix en croyant, afin que vous abondiez en espérance PAR LA PUISSANCE DE L'ESPRIT SAINT» (Romains 15: 13).

Et il en est ainsi de toute vérité. Le Saint Esprit est sur la terre pour conduire les disciples de Jésus dans TOUTE la vérité. La vérité — la vérité de Dieu ne peut donc pas être acquise par l'intelligence purement humaine; car comme le dit l'apôtre: «Ce que l'oeil n'a pas vu et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment; — Dieu nous l'a révélé par SON ESPRIT; car L'ESPRIT SONDE TOUTES CHOSES, MEME LES CHOSES PROFONDES DE DIEU. Car qui est-ce d'entre les hommes qui connaisse les choses de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? AINSI AUSSI PERSONNE NE CONNAIT LES CHOSES DE DIEU, SINON L'ESPRIT DE DIEU. Mais pour nous nous avons reçu non pas l'esprit du monde, MAIS L'ESPRIT QUI EST DE DIEU, AFIN QUE NOUS CONNAISSIONS LES CHOSES QUI NOUS ONT ETE DONNÉES DE DIEU» (1 Corinthiens 2: 9-12).

Ensuite, il ne peut pas y avoir de culte vrai et agréable à Dieu, sinon par la puissance du Saint Esprit; car le Père cherche des adorateurs qui l'adorent en esprit et en vérité. Ainsi donc, la puissance, par laquelle le chrétien doit croître dans la connaissance de Dieu, et croître jusqu'à Christ, c'est le Saint Esprit qui lui a été gratuitement donné de Dieu. Dans ce cas, il s'ensuit naturellement que, lorsque les enfants de Dieu se réunissent autour de la personne de Jésus à sa Table, *le Saint Esprit doit avoir la place de l'autorité et de la direction, et les âmes des saints doivent être simples, dans une soumission filiale à l'Esprit, s'attendant à lui pour annoncer la mort et la vie de Jésus — l'unité du corps et la gloire à venir.* Cela est très important — important pour ce qui concerne l'honneur et la gloire de Dieu, comme pour ce qui concerne le bonheur et l'édification des saints.

Maintenant je demande: Est-ce que, dans le lieu de culte où se rend le lecteur de cet écrit, le Saint Esprit a la place qui lui appartient? A-t-il le droit d'employer celui qu'il veut pour dire une parole d'édification, d'exhortation ou de consolation? Peut-il se servir de qui il veut d'entre les saints rassemblés là, pour prier ou pour louer Dieu? Ou bien toute l'oeuvre du ministère est-elle exclusivement l'affaire d'une ou deux personnes désignées par l'homme, et payées pour faire ce qui devrait être fait par celui des frères de l'assemblée à qui le Saint Esprit le donnerait? car il est Souverain et il distribue à chacun en particulier ses dons comme il LUI plaît (1 Corinthiens 12: 11).

Insistons sur ce sujet pour le rendre plus clair encore; car l'auteur de ces lignes a toujours plus vivement conscience du péché effrayant que l'on commet de nos jours, en rejetant le Saint Esprit — comme, de fait, tant de chrétiens de profession le font. Supposons donc, cher lecteur, que vous fussiez poussé à prier, à indiquer une hymne, ou à lire une

portion de la Parole de Dieu, dans votre lieu de culte, selon les *commandements* du Seigneur (1 Corinthiens 15: 57); est-ce qu'on ne vous regarderait pas comme un intrus troublant l'ordre? et qui sait, peut-être, si l'on ne vous conduirait pas devant des magistrats, chrétiens ou non, au lieu de vous conduire devant les saints comme tels (1 Corinthiens 6: 1)? Je laisse au lecteur à répondre comme *dans* la présence de Dieu.

La Mort et la Vie — l'Union et la Gloire — telle est la vérité qui est exposée à la table du Seigneur, là où le Saint Esprit a sa place propre, là où il a la liberté de prendre des choses de Christ pour les placer devant les âmes de ceux qui sont assis à cette Table. Veuille le Seigneur garder les coeurs de ceux d'entre les siens qui se trouvent là où l'Esprit de Dieu a sa place; oui, qu'il veuille les garder dans un esprit de soumission pratique et constante à LUI et à SON enseignement. Assurément, c'est surtout au moment où la Cène du Seigneur est commémorée, que toute présidence humaine doit être mise de côté, et la Seigneurie de Jésus pleinement reconnue. C'est bien expressément la Table du SEIGNEUR — c'est la coupe du SEIGNEUR — le corps du SEIGNEUR — la cène du SEIGNEUR — et c'est le peuple du SEIGNEUR qui rappelle la mort du SEIGNEUR jusqu'à ce qu'IL vienne.

Aux jours des apôtres, quand les disciples se souvenaient de la mort de Jésus à la Cène du Seigneur, ils se réunissaient le premier jour de la semaine; mais ils se réunissaient dans ce but spécial, et uniquement pour adorer Dieu en esprit et en vérité, à cause du don de Jésus, et de cette grâce par laquelle ils l'avaient reçu comme leur Seigneur et Sauveur. Ils ne se réunissaient pas alors pour entendre des sermons; non, ils s'attendaient au Seigneur par l'Esprit de Dieu, et en se souvenant de Jésus, ils trouvaient pour leurs âmes un thème de bénédictions, riches et inépuisables; et dans la personne de Jésus, ils trouvaient un objet d'adoration, de culte, de louanges, tel que la parole était impuissante à l'exprimer. Par l'Esprit de Dieu, ils discernaient la MORT et la VIE — l'UNION et la GLOIRE.

Faut-il au chrétien — peut-il avoir un objet de contemplation plus élevé? un objet plus précieux pour son culte et son adoration, puisqu'en JESUS toute la plénitude de la déité habite corporellement (Colossiens 2: 9)? Impossible. Il est le chef entre dix mille, et tout en lui est aimable.

Le croyant aurait-il besoin d'un meilleur docteur que le Saint Esprit? Certainement non. Que le Seigneur aide les siens à abandonner l'affreux péché de regarder à l'homme et d'exclure de fait le Saint Esprit du lieu de culte (sauf sous certaines conditions établies par l'homme). Et que Jésus devienne le premier — le seul objet de nos affections; que tout le reste soit secondaire relativement à LUI; que les dons et les doctrines, quelque utiles qu'ils soient à leur place, fassent place à Jésus. Les doctrines ne sont que de bien pauvres choses, si elles ne conduisent pas l'âme à Jésus.

Le chrétien a reçu, comme une possession *actuelle*, toutes bénédictions spirituelles en Christ. Il a la vie, la paix, la joie, la sagesse, la justice, la sanctification et la rédemption. Il a Christ lui-même et Christ est tout et en tout. Dieu subvient à tous les besoins de son peuple selon ses richesses en gloire dans le Christ Jésus. Oh! si nos coeurs étaient plus larges pour

embrasser et utiliser tout ce qui nous est si abondamment et si gratuitement donné de Dieu en Christ, et pour en jouir!

Ce qu'il faut, c'est la foi et un coeur soumis à Christ par l'Esprit de Dieu. La MORT et la VIE — l'UNION et la GLOIRE se voient dans la Cène du Seigneur, dans tout ce à quoi le croyant est le plus intimement uni, mais qui, dans la dispensation présente, ne peut-être discerné que par la foi; car nous marchons par la foi et non par la vue.

Veuille le Seigneur bénir ce petit écrit pour l'amour du Christ, et qu'à Lui soient toute louange et toute gloire.

Le dernier avertissement

ME 1870 page 353

«*Tu l'enduiras de poix dedans et dehors*» (Genèse 6: 14).

Une conviction s'élève et se répand toujours plus parmi les croyants: c'est que la venue de Christ est proche. Des personnes inconverties, et même des infidèles confessent que «quelque chose d'une grande importance pour le genre humain est sur le point d'arriver». Ils ne savent pas ce que c'est; ils ne le demandent probablement pas à ceux qui pourraient le leur dire; fiers de la vaine suprématie de la raison, ils préfèrent ses vagues conjectures et ses déductions incertaines aux déclarations solennelles de la parole de Dieu.

Il en était ainsi il y a dix-huit-cents ans. L'histoire nous dit — l'histoire écrite par des auteurs païens, qui, par conséquent, ne puisaient pas une idée dans la parole de Dieu — que, immédiatement avant la première venue du Christ, on pressentait dans le monde, d'une manière très générale, que quelque événement remarquable allait avoir lieu.

Sans doute, ces convictions ont leur source primitive dans cette parole de la prophétie, dont, cependant, les enseignements sont rejetés, méconnus, méprisés ou dénaturés par beaucoup de gens; mais qui n'en est pas moins destinée comme la prédication de Noé, à avertir, en grâce, les hommes de ce qui va arriver, si seulement, pour leur bien, ils veulent écouter et se repentir. Beaucoup d'erreurs ont été commises sur la prophétie par des écrivains renommés, qui assignent une telle importance aux principaux événements de l'histoire du monde dans nos jours, ces dernières années surtout, qu'ils s'efforcent de leur donner une place dans la prophétie, en fixant même les époques, et en prédisant les résultats. Or l'accomplissement de leurs prédictions ayant fait défaut, cela va sans dire, ils ont fourni aux incrédules le prétexte de mépriser le sujet lui-même et de rejeter sur la prophétie la cause des erreurs dans lesquelles sont tombés ses soi-disant interprètes. Que Satan sût tirer parti de ces erreurs pour détourner de la prophétie l'attention des esprits sérieux, et même celle des croyants, c'est bien à quoi l'on pouvait s'attendre, tout déplorable que cela soit. Néanmoins la conviction devient toujours plus profonde et plus générale parmi les chrétiens: que la venue du Seigneur est proche; puis, que cette conviction soit plus affermie chez ceux qui, par grâce, marchent le plus près du Seigneur, étudient habituellement sa parole, et sont instruits plus à fond dans la vérité en général, et dans la vérité prophétique en particulier, c'est un fait que l'on peut bien regarder comme digne d'être admis, sans crainte d'être taxés d'enthousiasme. Effectivement, pour la foi, la venue du Seigneur est toujours proche, et l'a *toujours* été. Mais quand nous voyons le monde lui-même déclarer que «quelque chose va arriver»; quand nous, qui sommes ou devons être «attentifs à la parole prophétique, rendue plus ferme, comme à une lampe qui brille dans un lieu obscur», nous voyons autour de nous (sans prétendre les signaler en détail) de grandes et palpables évidences d'un état de choses prédit comme indiquant

l'approche de la fin du siècle, — nous pouvons bien répéter le cri: «Voici, l'Epoux vient!» Aucun signe, il est vrai, n'est donné dans la parole comme devant précéder ou introduire la venue du Christ. Il eût pu venir en quelque moment que ce fût pendant ces 1800 ans, sans rompre la chaîne des événements prophétiques; car la venue du Seigneur est placée tout à fait en dehors du cours des temps; or ce cours a bien certainement un commencement et une fin. Mais, *avant la fin*, et nous ne savons pas combien de temps *avant la fin*, le Seigneur viendra. Si donc il y a de nombreuses raisons de croire que la fin vient rapidement, qu'elle est *proche*, combien plus proche doit être ce moment béni, où ceux qui aiment le Seigneur le verront face à face!

Un indice de l'approche de la fin sera le bouleversement de l'ordre dans lequel sont actuellement groupées les nations, comprises dans les limites de l'ancien empire romain, afin de faire place à un autre état de choses, prédit, il y a bien longtemps, dans Daniel 2; 7, etc., et Apocalypse 13; 17, etc. Nous ne dirons pas que l'état d'agitation et de trouble du continent, les cruelles et sanglantes batailles qui se livrent actuellement, dans lesquelles des armées fortes de plus d'un demi-million d'hommes (ou plutôt, comme il est écrit, Matthieu 24: 7, *nation* contre *nation*, car c'est bien le cas aujourd'hui), se ruent l'une contre l'autre, aient quelque rapport immédiat avec les prophéties citées plus haut. En se prononçant positivement à cet égard, on imiterait ceux qui ont déjà fait un tort irréparable aux âmes. On sait bien que telle révolution a pu être prévue longtemps à l'avance (non pas pourtant dans ses rapports avec la prophétie), par des hommes d'Etat; par celui, par exemple, qui, hier encore, gouvernait la France; par des hommes qui ne tiennent aucun compte de la parole de Dieu — révolution, disent-ils même, qui doit se terminer par «un nouvel arrangement de la balance du pouvoir». Cette révolution a-t-elle commencé à ébranler les nations de l'Europe? Y a-t-il quelque indice d'un mouvement qui menace les petits états d'une prompt absorption par les plus grands; ce qui amènerait une prochaine réduction du nombre excédant dix? La balance du pouvoir paraît-elle pencher toute d'un côté? Il va sans dire que dix rois doivent s'élever et s'élèveront, puisque Dieu l'a dit. Aussitôt que l'ensemble des états, compris actuellement dans les limites de l'ancien empire romain, sera réduit à dix royaumes, il en surgira un qui aura la primauté sur tous les autres, ainsi que cela est prédit dans les Écritures indiquées ci-dessus. Mais lorsque lui, l'HOMME DU SIECLE, duquel des écrivains inconvertis disent qu'ils l'attendent, sera manifesté, le Jour du Jugement — ce jour qui est comme mille ans (2 Pierre 3) — sera là. Que le lecteur considère l'inévitable conclusion où cela nous conduit, Premièrement, *si le mouvement mentionné a réellement commencé*, — et la simple *possibilité* de ce mouvement n'est que suggérée ici, — nous sommes sur le seuil même du JOUR DU JUGEMENT. Secondement, *avant que ce jour-là* surprenne un monde qui rejette le Christ, le Seigneur descendra dans les airs (non pas sur la terre), les saints vivants et ressuscités seront enlevés ensemble, et — pensée solennelle pour ceux qui seront laissés en arrière! — «la porte sera fermée». Combien cette terrible perspective rapproche de ce moment redoutable l'homme pécheur, le chrétien de nom et de profession seulement, l'hypocrite de fait, l'insouciant, l'incrédule déclaré! Quand Noé bâtissait l'arche, les uns se moquaient, d'autres peut-être «suspendaient leur

jugement», et attendaient. Ils avaient encore du temps devant eux; le déluge ne pouvait pas venir avant que l'arche ne fût achevée. Mais lorsque Noé commença à «*l'enduire de poix en dedans et en dehors*», l'heure du jugement était si proche que tout délai était une folie.

O pécheur, laisse-toi persuader! Nous répétons que le Seigneur peut venir d'un instant à l'autre. Tu ne peux pas, *en sûreté*, attendre de voir quelque signe, quelque preuve irrécusable de sa prochaine venue; rien ne l'indiquera. Il peut venir *maintenant*, pendant que tu lis; il peut venir cette nuit, pendant ton sommeil; ou demain, tandis que tu seras occupé dans ton bureau, dans ton magasin, dans ton atelier, ou dans tes champs. Les événements sérieux qui se passent sur le continent n'ont rien à faire avec sa venue; ils ne peuvent ni la hâter ni la retarder. S'ils ne sont pas ce qu'ils semblent être et quoi qu'il arrive, le Seigneur peut venir, la porte peut être fermée; et toi, tu serais PERDU POUR TOUJOURS? Mais s'ils sont ce qui, tout au moins, paraît *probable*, nous ne disons pas que le Seigneur *peut* venir, mais qu'il *doit* venir; et, par conséquent, pour parler d'une manière figurée, que c'est maintenant que l'arche s'enduit «de poix dedans et dehors». Désormais donc tout délai, c'est ta propre et volontaire destruction, c'est ton éternelle misère, rendue mille fois plus affreuse par le souvenir ineffaçable des avertissements que tu as reçus, lorsqu'il était encore temps, et que tu n'as pas voulu écouter! Encore une fois, «Voici MAINTENANT le temps favorable; voici MAINTENANT le jour du salut» (2 Corinthiens 6: 5).

Remarques sur 1 Corinthiens 10: 12

ME 1870 page 358

Qu'il est étrange de voir combien de chrétiens se sont habitués à citer complétement à faux cette portion de la Parole de Dieu, en disant toujours: «que celui qui *est debout* prenne garde qu'il ne tombe». On détourne ainsi la pensée de Dieu, son avertissement, de sa vraie direction, ce qui est un mal sérieux si on l'examine à fond, car c'est fausser la Parole de Dieu pour en détruire le bon effet, et pour en éviter le tranchant pour soi-même. En effet on remarquera qu'en général les personnes qui le citent ainsi n'ont peut-être jamais connu ce que c'est que d'être réellement *debout*, car la Parole ne dit pas même qu'il soit debout, mais: «que celui qui *croit être debout* (*)», ou qui a *l'air d'être debout*, qui *paraît* l'être; elles omettent ainsi le mot important du passage, qui renferme toute la force de l'avertissement et je ne doute pas que ce ne soit un artifice de l'Ennemi pour empêcher les chrétiens de profiter des avertissements de la Parole qui n'en donne aucun, sans qu'il y ait un danger réel de faire le contraire de ce qui est expressément recommandé aux chrétiens; comme de veiller, par exemple; mais est-ce qu'un chrétien qui *croit* être debout, qui se complaît en lui-même dans cette pensée, qui se *dit* debout, veille? Hélas! on ne tarde pas à voir la preuve du contraire, car l'orgueil est là, et l'orgueil va devant l'écrasement (Proverbes 16: 18). Ce n'est donc pas à celui qui réellement est debout par un effet de la pure grâce et pure miséricorde de Dieu, que cet avertissement est donné, comme on le fait dire à la Parole; car celui-là ne pense pas à lui-même; il a accepté de coeur, comme de la part de Dieu même, cette vérité qu'il est *mort*, qu'il a été crucifié avec Christ, et qu'enfin c'en est fini de lui-même comme *homme*; il est humble et il veille, il a conscience de son *néant*, et il est occupé de Christ qui est la Vie, sa propre vie, de Celui qui prend son plaisir à le garder dans cet état d'âme où il n'y a pas danger de tomber, tant qu'il restera sur ce terrain béni, où le coeur est épris de Jésus de manière à être entièrement sevré du monde et du *moi*, où il y a connaissance intime de sa Personne et de la puissance de sa résurrection et de la communion de ses souffrances, étant rendu conforme à sa mort, etc. (Philippiens 3: 10).

(*) J'ai longtemps pensé que nous avions quelques versions qui prêtaient à cette fausse citation, mais après examen de différentes versions, j'ai trouvé que toutes s'accordent pour le fond de la pensée. Osterwald dit aussi: «que celui qui *croit être debout*»; Martin, «qui *croit demeurer debout*»; celle de Lausanne, «qui *pense être debout*», et une ancienne version de Genève, «qui *s'estime être debout*».

Pensées

ME 1870 page 359

Dieu, prévoyant un temps difficile pour ses témoins dans ce monde, nous a accordé de bien précieuses grâces par sa Parole dans ces derniers temps: des lumières toutes nouvelles sur ce qu'Il est Lui-même, et il s'est plu à nous révéler la précieuse personne de son Fils bien-aimé de manière à lier nos coeurs étroitement à Lui et à sa Parole, en les sevrant *ainsi* du monde et du *moi*. Il sait que les flots du mal iront en augmentant et emporteront avec eux tout ce qui ne sera pas revêtu de cette force nouvelle qu'il daigne dans sa miséricorde communiquer à tous ceux qui désirent de coeur le glorifier, et à tout prix rester ses témoins vivants. Ces grâces, ces lumières sont données pour faire face à l'état de choses actuel, et nous sommes convaincus que tous ceux qui ne profiteront pas de ces ressources que la grâce de Dieu donne sont et seront en grand danger d'être entraînés par le courant des pensées de ce monde; les grâces, les lumières anciennes ne suffiront pas pour les préserver contre la force de ce courant. — Les soucis et les inquiétudes de ce monde peuvent priver complètement les chrétiens de ces ressources, malgré toute la droiture de coeur qui peut se trouver en eux. Dieu ne communique pas ses grâces, ni ses ressources en vain, sans nécessité; cette nouvelle force intérieure sans qu'il y ait une force extérieure proportionnée. Dieu qui est fidèle ne peut laisser manquer de rien ceux qui aiment son Nom et le Nom de Jésus et sa Parole. Il leur donnera tout ce dont ils auront besoin pour tenir ferme ce Nom et cette Parole dans ce temps difficile, fâcheux, dans lequel nous sommes. Prenons donc garde, chers frères! chères soeurs! de ne pas manquer de cette grâce de Dieu, de ces ressources par les préoccupations de cette vie, de ce présent siècle mauvais, par tant de choses diverses qui ne profitent pas, ne nourrissent pas de Christ et de sa Parole, de manière que, quand l'épreuve viendra, vous ne puissiez pas résister et tenir ferme le Nom de Jésus et sa Parole, et que vous ne soyez entraînés par le courant qui vous effacerait comme témoins de la grâce et de l'amour de Dieu dans ce monde!

ME 1870 page 420

Dans le chemin de la volonté de Dieu, tout ce qu'il y a en moi de puissance divine est manifesté; et c'est toujours par une humble obéissance et par le renoncement à soi-même que cette divine puissance se déploie.

Les chrétiens parlent toujours de *difficultés* et la Parole parle de *souffrances*. La foi ne connaît pas ce mot *difficulté*; il y a difficulté chaque fois que l'on veut garder pour soi quelque chose du monde. La foi n'a rien à perdre et rien à gagner dans ce monde, elle n'a affaire qu'avec ce qui est en dehors de ce monde, là où il n'y a point de difficultés. Par le fait que je la traverse, la difficulté cesse d'être ce qu'elle était, pour devenir souffrance.

C'est toujours parce que l'on cherche à éviter la souffrance que l'on se croit dans la difficulté; on raisonne alors sur celle-ci, parce que l'on ne veut pas la souffrance. En 1 Thessaloniens 3, l'apôtre ne demande pas des nouvelles des difficultés, mais des nouvelles de *leur foi* de laquelle il parle cinq fois dans ce chapitre, quant aux souffrances il ne dit pas qu'elles cesseront, ni qu'elles diminueront; non, nous sommes destinés à cela, mais il s'inquiète de la santé de *leur foi* (voyez Deutéronome 1: 17; 17: 8; [2 Rois 2: 10](#); 2 Chroniques 14: 11; Jérémie 32: 17, 27; Zacharie 8: 6).

Notes sur l'Évangile de Luc

ME 1870 page 361 – ME 1871 page 3 – ME 1872 page 36

Chapitre 1

Luc, dans son évangile, nous présente le Sauveur dans son caractère de Fils de l'homme, manifestant la puissance de Jéhovah en grâce au milieu des hommes. Au début, sans doute, nous voyons Jésus en relation avec Israël, auquel il avait été promis; mais plus loin des principes moraux qui s'appliquent à l'homme comme tel, où que ce soit qu'il se trouve, sont mis en évidence. Mais ce qui caractérise vraiment le récit de Luc et ce qui lui donne un charme et un intérêt particuliers, c'est qu'il nous présente *Christ lui-même*, non pas sa gloire officielle comme Matthieu, ou sa mission, son service comme Marc, ou la révélation particulière de sa gloire divine comme Jean. Luc nous parle de Jésus *Lui-même*, tel qu'il était, un homme sur la terre marchant au milieu des hommes un jour après l'autre.

Versets 1-4. Plusieurs avaient entrepris de raconter ce qui était historiquement reçu au milieu des chrétiens, comme le leur avaient transmis ceux qui en avaient été les témoins oculaires. Mais quelque bonne qu'eût été l'intention des auteurs de ces écrits, leur oeuvre était une oeuvre entreprise et exécutée par des hommes. Luc avait une exacte et intime connaissance de tout dès le commencement, et il trouve bon d'en écrire «par ordre» à Théophile, afin qu'il connût la certitude des choses dont il avait été instruit; et ainsi, par lui, Dieu a pourvu aux besoins de l'église par l'enseignement renfermé dans le tableau vivant de Jésus, dont nous sommes redevables à cet homme de Dieu, car Luc, quoiqu'il ait pu être personnellement déterminé par des motifs chrétiens, n'en n'était pas moins, je n'ai pas besoin de le dire, inspiré par le Saint Esprit pour écrire.

Versets 5-17. Le récit de Luc nous place ici au milieu d'institutions, de pensées et d'espérances juives. Nous trouvons un sacrificateur de la classe d'Abia, l'une des vingt-quatre classes établies par David (voyez 1 Chroniques 24), et sa femme qui était des filles d'Aaron. «Et ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur, sans reproche». Tout chez eux était selon la loi de Dieu judaïquement; mais ils ne jouissaient pas de la bénédiction si ardemment désirée par tout Juif; ils n'avaient pas d'enfant. Il est dans l'ordre des voies de Dieu de bénir, tout en manifestant la faiblesse de l'instrument dont il se sert. Le temps était venu, maintenant, pour Lui, où il ne devait plus retenir davantage la bénédiction si longuement désirée et demandée: quand Zacharie entre dans le temple pour offrir le parfum, l'ange de Jéhovah lui apparaît. Zacharie est troublé à sa vue; mais l'ange lui dit: «Ne crains point, car tes supplications ont été exaucées, et Elisabeth, ta femme t'enfantera un fils, et tu appelleras son nom *Jean*» c'est-à-dire, «la faveur de Jéhovah»; et plusieurs se réjouiront de sa naissance, et il sera grand devant le Seigneur et sera rempli du Saint Esprit

dès le ventre de sa mère. «Et il fera retourner plusieurs des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu; et il ira devant sa face dans l'Esprit et la puissance d'Elie... pour préparer au Seigneur un peuple bien disposé». — «L'Esprit d'Elie», c'est ce zèle ferme et ardent pour la gloire de Jéhovah et pour le rétablissement, par la repentance, des relations d'Israël avec Lui. Le coeur de Jean s'attachait à ce lien du peuple avec Dieu et c'est dans la force morale de son appel à la repentance que cet homme de Dieu est comparé ici à Elie.

Versets 18-23. Mais la foi de Zacharie, comme il arrive, hélas! souvent, n'était pas à la hauteur de la grandeur de sa requête. Il ne sait pas marcher sur les traces d'Abraham et il demande encore comment ces choses arriveront (verset 18). La bonté de Dieu tourne l'incrédulité de son serviteur en un châtiment profitable pour lui et qui servait en même temps de preuve pour le peuple, qu'il avait été visité d'en haut. Zacharie reste muet jusqu'à ce que la parole de Jéhovah soit accomplie.

Versets 24-25. Elisabeth, avec le sentiment qui convenait si bien à une sainte femme, se souvenant de ce qui avait été un opprobre pour elle en Israël, et qui n'était rendu que plus sensible par la bénédiction surnaturelle qui lui était accordée, se cache, en reconnaissant en même temps la bonté du Seigneur envers elle. Mais ce qui peut nous cacher aux yeux des hommes a un grand prix devant Dieu.

Versets 26-38. La scène change maintenant, afin d'introduire le Seigneur lui-même sur cette scène merveilleuse qui se déploie devant nos yeux. A Nazareth, cette ville méprisée, il y avait une jeune vierge, inconnue du monde: son nom était Marie. Elle était fiancée à un homme nommé Joseph qui était de la maison de David; mais tout était dans un tel désordre en Israël que ce descendant d'un roi était charpentier. Mais qu'est-ce que cela pour Dieu! Marie était un vase d'élection; elle avait trouvé grâce devant Dieu.

Il faut remarquer qu'il s'agit ici de la naissance de l'enfant Jésus comme étant né de Marie. Il n'est pas tant question de la nature divine du Sauveur comme la Parole qui était auprès de Dieu et qui fut faite chair (quoiqu'assurément ce soit la même précieuse personne que celle que Jean nous présente) que de Jésus comme réellement et véritablement homme, né d'une vierge. Son nom devait être appelé Jésus, c'est-à-dire Jéhovah le Sauveur. «Il sera appelé le Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père», l'Esprit regardant toujours à lui comme homme né dans le monde. Mais il était Dieu aussi bien qu'homme. Saint par sa naissance, conçu par la puissance de Dieu, ce Sauveur précieux qui, même comme étant né de Marie, est appelé «cette sainte chose», devait être appelé le «Fils de Dieu».

L'ange annonce ensuite à Marie la bénédiction qui a été accordée à Elisabeth. La merveilleuse intervention de Dieu avait rendu Marie humble au lieu de l'élever; elle avait vu Dieu et non pas elle-même dans ce qui était arrivé. Le *moi* était caché de devant ses yeux parce que Dieu avait été amené si près, et elle se soumet à sa sainte volonté: «Voici l'esclave du Seigneur; qu'il me soit fait selon ta volonté».

Versets 39-43. Marie s'en va visiter Elisabeth, car son coeur aime à voir et à reconnaître la bonté du Seigneur. Elisabeth, parlant par l'Esprit, reconnaît Marie comme la mère de son Seigneur et annonce l'accomplissement de la promesse de Dieu: «Bienheureuse est celle qui a cru, car il y aura un accomplissement des choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur».

Verset 46. Le coeur de Marie est rempli de joie et elle élève sa voix en un cantique de louange. Elle reconnaît Dieu son Sauveur dans la grâce qui la remplit d'une telle joie, en même temps qu'elle reconnaît son propre néant; car quelle que puisse être la sainteté de l'instrument que Dieu emploie, — et c'était le cas de Marie, — elle n'était grande qu'aussi longtemps qu'elle se cachait elle-même, car alors Dieu était tout. En s'estimant quelque chose, Marie eût perdu sa place; mais elle ne fit pas ainsi. Dieu la garda, afin que sa grâce fut pleinement manifestée.

Le caractère des pensées qui remplissent le coeur de Marie est juif. Son cantique nous rappelle le chant d'Anne (1 Samuel 1) qui parle prophétiquement de cette même intervention de Dieu. Mais Marie remonte aux promesses faites aux pères et embrasse tout Israël.

Verset 56. Après être demeurée trois mois avec Elisabeth, Marie s'en retourne dans sa maison pour poursuivre humblement son chemin, afin que les voies de Dieu suivent leur cours. Rien n'est plus beau à sa place que ce tableau des rapports de ces saintes femmes, inconnues du monde, mais qui étaient des instruments de la grâce de Dieu pour l'accomplissement de ses glorieux desseins. Elles se mouvaient dans une sphère où rien n'entraîne que la piété et la grâce; mais Dieu était là lui-même, aussi inconnu du monde que l'étaient ces pauvres femmes, mais préparant et accomplissant ce que les anges désirent regarder de près.

Versets 57-59. Ce qui n'est connu que de la foi en secret est finalement accompli devant tous les hommes. Le fils de Zacharie et d'Elisabeth naît et Zacharie, à qui la parole est rendue, prononce la précieuse prophétie rapportée dans les versets 68-80. La visitation d'Israël par Jéhovah, dont cette prophétie parle, embrasse toute la bénédiction du millénium, liée à la présence de Jésus sur la terre. Toutes les promesses sont oui et amen en lui. Toutes les prophéties l'entourent d'un cercle de gloire qui sera alors réalisé. Nous savons que, depuis lors, il a été rejeté, et que, étant absent maintenant, l'accomplissement de ces choses est nécessairement renvoyé à son retour.

Chapitre 2

Lorsqu'il plaît à Dieu de s'occuper de ce monde et de prendre une part à ce qui s'y passe, il est merveilleux de voir comment il agit et quelle instruction il donne. Il n'y a nul accord, mais une complète opposition entre ses voies et les voies des hommes: l'empereur et son décret ne sont que d'insignifiants instruments de ses mains. César Auguste agit en vue de ses sujets; mais, sans le savoir, il est le moyen de l'accomplissement de la prophétie

qui annonçait que Jésus devait naître à Bethléem. Le cours tout entier de ce monde est en dehors du courant des pensées de Dieu. Le point capital pour Dieu et pour son royaume ici-bas, c'est la naissance de l'enfant de Bethléem: mais l'empereur ne se doute de rien de pareil. Son décret met le monde en mouvement, et Dieu accomplit ses pensées ici-bas. Qu'elles sont admirables les voies de Dieu! Tout le monde est en mouvement, afin qu'il arrive, comme il était nécessaire pour l'accomplissement de la prophétie, que le pauvre charpentier avec Marie, la femme qui lui avait été fiancée, se trouve dans la cité de David et que l'héritier de David naisse là et alors. Ce fait est d'autant plus remarquable que le recensement lui-même n'eut lieu que quelques années plus tard, lorsque Cyrénus était gouverneur de la Syrie. Dieu accomplit ses desseins d'amour; mais l'homme n'a pas d'yeux pour les voir! Qui prenait garde au pauvre Juif, bien qu'il fût de la maison et de la lignée de David? Les choses qui sont absolument indifférentes pour l'homme remplissent le coeur et le regard de Dieu.

L'atmosphère est toute juive ici: des promesses s'accomplissaient, l'enfant doit naître à Bethléem, dans la ville de David (verset 4; comp. Matthieu 2: 1 et suivants). «La ville de David» n'est rien pour le chrétien comme tel, sauf comme témoignage de l'accomplissement de la prophétie: *pour nous*, le Fils vient du *ciel*. Sur la terre l'enfant Jésus est l'objet des conseils de Dieu: les anges et le ciel sont occupés de sa naissance; mais dans le monde il n'y a point de place pour Lui! Allez là où le vaste monde enregistre chacun, entrez dans le petit monde d'une hôtellerie où l'oeil exercé du serviteur mesure chacun et lui assigne sa place, depuis la mansarde jusqu'au premier étage...: il n'y a point de place *pour Jésus!* Et la crèche, quand le temps est venu, amène à la croix

Quelle leçon pour nous relativement à ce monde! Quelle différence aussi entre laisser le monde et être laissé par lui! Nous disons adieu au monde avec une certaine facilité peut-être; mais quand le monde nous méprise comme Christ a été méprisé, nous découvrons, à moins que Lui ne remplisse et ne satisfasse notre coeur, que nous tenions de son estime un compte dont nous ne nous doutions pas. Si l'obéissance est pour nous, dans notre mesure, aussi importante qu'obéir l'était pour Christ, nous poursuivons notre course, quoi que nous ayons à rencontrer sur notre route, sans nous inquiéter du monde, non que nous soyons *insensibles*; mais quand Christ est l'objet, on est occupé seulement de Lui.

Toute intelligence des choses de Dieu vient de sa révélation, et non pas des raisonnements des hommes. C'est pourquoi, les pauvres en esprit avancent davantage dans l'intelligence spirituelle que les sages et les prudents de la terre. Dieu agit ici de manière à mettre de côté toute apparence de sagesse humaine. Heureux celui qui a assez saisi l'intention de Dieu pour être identifié avec elle, et n'avoir besoin de personne si ce n'est de Dieu! Tels étaient les bergers: ils entraient peu dans la pensée qui avait présidé à l'enregistrement; mais ce fut à eux, et non aux sages, que Dieu se révéla. Notre vraie science est par le moyen de ce que Dieu révèle; mais nous n'arrivons jamais à la possession des plus pleines bénédictions de Dieu avant que notre chair soit abaissée, et détruite; je parle ici de la *marche*. Nous ne pouvons pas entrer dans la joie simple et la puissance de

Dieu jusqu'à ce que nous ayons accepté la place de l'abaissement et de l'humiliation, jusqu'à ce que le coeur soit dépouillé de ce qui est contraire à l'abaissement de Christ. Les bergers qui reçoivent le message de Dieu étaient paisiblement occupés de l'accomplissement de leur humble devoir: et c'est là qu'est la place de la bénédiction. Celui qui transige avec le monde ne marche pas avec Dieu; car Dieu n'est pas là avec lui. Depuis la crèche jusqu'à la croix tout, en Christ, était simple obéissance. Combien différent était Theudas, qui «se disait être quelque chose!» Christ faisait tout selon que Dieu l'enseignait, et il faut que nous en venions là nous aussi.

La gloire du Seigneur resplendit autour des bergers; l'ange leur parle; il leur donne le signe auquel ils reconnaîtront l'enfant; et quel signe! «Vous trouverez le petit enfant emmailloté et couché dans une crèche» (verset 12). «Et aussitôt avec l'ange il y eut une multitude de l'armée céleste, louant Dieu», — et pourquoi? A cause du mystère de la piété: «Dieu a été manifesté en chair»... (1 Timothée 3: 16). L'espérance d'Israël est révélée aux bergers, les bonnes nouvelles d'une grande joie pour tout le peuple (verset 10), car Jésus est le pivot de tous les conseils de Dieu en grâce. Adam lui-même n'était qu'une figure de Celui qui devait venir (Romains 5: 14) Christ était toujours dans la pensée de Dieu. Il n'est pas donné tous les jours à des yeux mortels de contempler de pareilles manifestations de gloire, mais Dieu place ces manifestations devant nous dans sa Parole; et chaque jour il nous faut suivre le signe donné, il nous faut suivre Jésus, l'enfant dans la crèche.

Si *Lui* remplissait l'oeil, l'oreille, le coeur, quels n'en seraient pas les effets relativement à notre personne, notre esprit, notre conversation, nos habillements, nos maisons, nos richesses!...

Le signe que Dieu donne de l'accomplissement de sa promesse et de sa présence dans le monde, c'est donc: «un enfant emmailloté et couché dans une crèche». — Ce qui est le plus petit et le plus humble! Mais on trouve *Dieu* là, quoique ces choses dépassent l'homme qui ne peut pas marcher avec Dieu, ni comprendre sa gloire morale: — mais le signe de Dieu est à portée de la foi, le signe de la faiblesse parfaite, un petit enfant qui ne peut que pleurer. Tel est, né dans ce monde, Christ le Seigneur; telle est la place que Dieu choisit, la dernière place! L'intervention de Dieu est manifestée et reconnue par un signe comme celui-là. L'homme n'eût pas eu *cette* pensée-là. Les armées du ciel louent Dieu, et disent: «Gloire à Dieu dans les lieux très hauts; et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes» (versets 13, 14); car rien n'est plus merveilleux, sauf la croix, pour ceux qui ont la pensée du ciel. Le chœur céleste voit Dieu, Dieu manifesté en chair, et il loue Dieu dans les lieux très hauts. Les anges se réjouissent de ce que «ses plaisirs sont avec les fils des hommes» (comp. Proverbes 8: 30, 31). Aux jours d'autrefois Dieu s'était révélé à Moïse dans une flamme de feu qui ne consumait pas le buisson (Exode 3); et ici d'une manière bien plus merveilleuse, il se révèle dans la chose la plus faible sur la terre: pensée infinie, moralement, quoique le monde puisse la mépriser. Qu'il est difficile de recevoir que l'oeuvre de Dieu et de son Christ s'accomplit toujours dans la faiblesse!

Les chefs du peuple voyaient en Pierre et en Jean des hommes ignorants et illettrés. La faiblesse de Paul à Corinthe était l'épreuve de ses amis, la joie de ses ennemis, ce dont lui se glorifiait (2 Corinthiens 12: 7-10; 1 Corinthiens 2: 3-5). La puissance du Seigneur s'accomplit dans la faiblesse. L'écharde dans la chair faisait tomber le mépris sur Paul, et il pense qu'il vaudrait mieux que l'écharde fût ôtée. Il avait besoin de la leçon: «Ma grâce te suffit». Il fallait qu'il apprît que Dieu choisit les choses faibles pour confondre les fortes. Il faut que *tout* repose sur la puissance de Dieu, autrement l'oeuvre de Dieu ne peut pas se faire selon la pensée de Dieu. On se persuade difficilement qu'il faut être faible pour faire l'oeuvre de Dieu, mais Christ a été crucifié en faiblesse, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes (1 Corinthiens 1: 17-29). Pour faire l'oeuvre de Dieu, il faut que nous soyons faibles afin que la puissance soit de Dieu (2 Corinthiens 4: 7 et suivants), et cette oeuvre demeurera quand la terre passera.

Versets 21-38. Mais à côté du témoignage additionnel que rend l'offrande de la mère de Jésus aux circonstances dans lesquelles le Seigneur de gloire naquit ici-bas, nous pouvons voir que, tandis que Dieu, au travers de l'Évangile tout entier, place l'homme dans sa nouvelle place devant lui, il n'oubliait pas son ancien peuple. Oui, Dieu, on le voit ici, était là pour satisfaire toute pensée dans tout coeur d'homme qui était touché par la grâce, en Israël; son coeur était spécialement tourné vers ceux qui menaient deuil sur les péchés et la désolation de son peuple, et qui en outre attendaient la délivrance, criant à lui du milieu des ténèbres: «Jusqu'à quand, Seigneur?» — Dieu accomplira en puissance ce en quoi l'homme a failli au point de vue de sa responsabilité. Serait-ce là une raison pour nous tenir pour satisfaits lorsque le peuple de Dieu ne glorifie pas Dieu? — Non, assurément: la foi n'est pas insensible, elle mènera deuil, mais elle se confiera en Dieu et attendra que le temps de Dieu soit venu; car Celui qui a promis est «fidèle, qui aussi le fera»: il saura accomplir ses propres desseins.

Verset 25. — Ainsi, Siméon «attendait la consolation d'Israël»; ainsi, Anne ne quittait pas le temple, mais servait Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour (versets 36, 37); ainsi faisaient tous ceux qui attendaient la délivrance, à Jérusalem. Il y avait «ceux qui attendaient», et Anne les connaissait et leur parlait. Les autres sans doute étaient occupés de l'oppression romaine; mais ces quelques-uns attendaient le Christ, fléchissant sous la main de Dieu en jugement du mal, mais attendant sa délivrance.

Je pense qu'il y avait dans l'âme de Siméon quelque chose de plus que la joie de tenir dans ses bras le petit enfant, le Messie désiré: Siméon sentait qu'il avait *Dieu*; et il était satisfait. C'est pourquoi, sans même regarder en avant jusqu'à la gloire, il dit: «Seigneur, tu laisses maintenant aller ton esclave en paix selon ta parole». Au chapitre 5, verset 11, de l'épître aux Romains, l'apôtre, après avoir dit que nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu, ajoute: «Et non seulement cela» (car il y a même plus que cette espérance); «mais nous nous glorifions même *en Dieu*». Les yeux de Siméon ont vu le salut de Dieu, et il demande au souverain Seigneur de le laisser maintenant aller en paix.

Nous voyons souvent quelque chose de semblable au lit de mort des chrétiens qui jouissent profondément de l'amour du Seigneur pour les siens, et de la proximité de sa venue pour eux. Quelqu'un dira peut être: Quelle consolation apportera la proximité de la venue de Christ à ceux qui meurent et qui s'en vont auprès de lui? — Le voici: plus nous sommes près de Dieu, plus nous attachons de prix à toute la vérité de Dieu et à tout ce à quoi il attache, *Lui*, du prix. Ainsi, dans les versets 30-32, Siméon, se réjouit en contemplant l'étendue de la délivrance de Dieu: elle était pour la révélation des nations, qui avaient été jusqu'alors cachées dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'impiété, aussi bien que pour la gloire d'Israël. Mais l'âme de Siméon est satisfaite, parce qu'elle possède Christ et qu'elle anticipe l'effet de sa présence dans tout le monde: Siméon a *tout* EN LUI, et désire s'en aller en paix. Si un homme marche avec Dieu et qu'il ait achevé sa course, il sait que son oeuvre est accomplie, et il a le sentiment que le temps du Seigneur est venu; il est associé et en communion avec le Seigneur, avec lequel il a marché. Si, au contraire, il est simplement placé sur un lit de maladie, il n'est pas, à ce moment-là, *prêt* à s'en aller, non pas qu'il craigne, mais Dieu lui apprend quelque chose d'autre. Mais lorsque le temps de Dieu est venu, tout est joie et l'âme est prête; elle sent comme Siméon, et elle dit: «Tu laisses maintenant aller ton esclave en paix».

Quand Siméon bénit Joseph et Marie, l'Esprit lui donne d'annoncer les résultats plus immédiats de la présence de «l'Enfant» en Israël: Jésus devait être une pierre de touche pour plusieurs coeurs, une occasion pour la chute, aussi bien que pour le relèvement de plusieurs en Israël; il devait être un signe auquel on contredirait, et l'âme de Marie devait être transpercée, quelle que fut d'ailleurs la joie présente ou la gloire à venir.

Israël en effet était tombé bien bas, mais Israël ne le savait pas et il fallait que Dieu le lui fît connaître; et nous aussi, nous avons besoin que Dieu nous enseigne à cet égard, car Christ a dû descendre dans le sépulcre et ressusciter d'entre les morts. Il faut que les pensées du coeur soient révélées, quelle que soit l'apparence extérieure de l'homme; mais Christ est celui qui manifeste les pensées *de Dieu* aussi. S'il est le Christ, la gloire du peuple de Dieu, il est aussi Celui qui abaissera la chair et qui rencontrera et humiliera l'homme dans son orgueil; il est celui qui vous fera connaître si *Lui, dans sa réjection*, est plus précieux que tout le reste.

Verset 39. Quand ils eurent tout accompli selon la loi, les parents de Jésus s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth. Jésus ne serait pas le Christ dont nous avons besoin s'il avait reçu quelque gloire de Jérusalem: sa place est au milieu des pauvres du troupeau, — sa place partout en Israël.

Verset 40. «Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, et était rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était avec lui». Luc nous fournit plus de détails que les autres évangiles sur la réalité de l'enfance du Sauveur. Il n'en a pas été de Jésus comme d'Adam qui a été créé *homme fait*.

Si une âme lit seulement sans commentaires ces pages que Dieu nous a données, combien elle en sent l'indicible prix! Quand nous voyons *qui* est Celui dont elles nous parlent, nous voyons la nature humaine en lui remplie de Dieu, si je peux dire ainsi. Il ne s'agit pas d'une distinction officielle; mais le coeur sent que Dieu s'est approché de lui, et le charme et la beauté intrinsèque de l'enfant le remplissent.

Verset 41 et suivants. — L'incident lié à la pâque, alors que Jésus avait 12 ans, n'est pas moins profondément instructif que ce qui précède. Le vrai caractère du Seigneur y apparaît, quoique Jésus ne fût pas encore appelé à agir en conséquence. Il vint pour être un Nazaréen, pour être aux affaires de son *Père*, Luc nous le dit positivement avant que Jésus entre dans son ministère public, afin qu'il soit bien évident que ce caractère se lie à sa personne et ne dépend pas seulement de son office. Jésus était le Pasteur du troupeau, en esprit et en caractère. Le troupeau était à lui. Il était le Fils du Père, quoiqu'il attendît le temps de Dieu pour le manifester.

Verset 51. «Et il descendit avec eux, et vint à Nazareth et leur était soumis». Quelle majesté dans toute la vie du Sauveur. Le fait qu'il était Dieu assurait sa perfection comme enfant et comme homme ici-bas. Il avait toujours conscience de sa relation avec son Père; il était un enfant obéissant, mais qui avait conscience aussi d'une gloire qui était indépendante de tout assujettissement à une parenté humaine. Il était à Marie et même à Joseph; mais, dans un autre sens, il n'était pas à eux. Il savait tout aussi bien qu'il était Fils de Dieu, que son obéissance à ses parents était, en son lieu et place, absolument juste et bonne.

Verset 52. «Et Jésus avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes»: son intelligence humaine se développant, il devenait ainsi, — quoique toujours parfait — parfait dans un sens plus complet: l'enfant parfait devient l'homme parfait. La fleur pleine de beauté et de grâce croît et s'épanouit devant Dieu et devant les hommes.

Chapitre 3

Les deux chapitres précédents nous ont donné le caractère général de l'évangile de Luc; ils nous ont montré comment les pensées de Dieu descendent vers *l'homme*. Luc ainsi, si nous considérons son évangile dans son ensemble, est spécialement occupé de ce qui n'est pas juif; toutefois la partie qu'on peut appeler juive est donnée d'abord avec beaucoup de détails, parce que Israël, à cause de son incrédulité et de sa dépravation morale, doit être mis de côté pour ouvrir la voie à de nouvelles relations, fondées sur ce que Dieu révèle lui-même être pour l'homme en Jésus, le vrai et seul Médiateur. Mais si le chapitre premier nous a montré la fidélité de Dieu, aux promesses abrahamiques, à son alliance et à son serment, le chapitre 2 nous met en présence du gouvernement actuel du monde et de la terre et du peuple du Seigneur, sous la quatrième «bête» qui est l'empire romain. Quelle confusion le péché ne crée-t-il pas! Les Juifs sont assujettis aux nations: Joseph et Marie, de la maison royale de David, s'en vont pour être enregistrés et taxés. Les

voies de Dieu brillent néanmoins d'un éclat d'autant plus grand qu'elles s'accomplissent au milieu des ténèbres. Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui (2 Corinthiens 5: 19). Israël, toutefois, allait être mis à une nouvelle épreuve morale par le fait que Dieu se présentait ainsi Lui-même aux regards des hommes. Hélas! on devait voir bientôt que si les Juifs n'avaient pas gardé la loi, ils haïssaient la grâce. «Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira».

Au chapitre 3, Dieu intervient par un prophète comme jadis il était intervenu par le ministère de Samuel: «La parole de Dieu vient à Jean, fils de Zacharie, au désert». — Ce n'est pas sans motif que l'Esprit mentionne ici la quinzième année de Tibère César: toute la terre jouissait en apparence du repos sous son seigneur païen; la parole de Dieu trouvait la sphère qui lui convenait dans le *désert*: La loi et les prophètes étaient *jusqu'à* Jean; et au milieu de pareilles circonstances quel lieu pouvait convenir à Jean, si ce n'est le désert? Aurait-il pu reconnaître moralement un pareil état de choses? Dieu ne veut pas que son messenger soit à Jérusalem.

La «prophétie» est cette intervention souveraine par laquelle Dieu peut communiquer avec son peuple, quand celui-ci est déchu et s'est détourné de Lui. Jean le comprend et prêche le baptême de repentance pour la rémission des péchés. Esaïe le prophète, déjà bien des siècles auparavant, lui avait assigné cette place. Il ne servait de rien à Israël de mettre en avant ses droits et ses privilèges: son état tout entier était mauvais et le Juge était à la porte. Jean ne rappelait pas le peuple en arrière vers la loi; il préparait le chemin du Seigneur. En cela il différait des prophètes aussi bien que de la loi, ou plutôt il allait plus loin; car le temps de Dieu était venu pour faire un pas en avant. Les prophètes ramenaient en arrière vers Horeb; Jean parle autrement quoique son père fût un sacrificateur, et lui-même, nous n'avons pas besoin de le dire, un descendant d'Aaron. Jean ne cherche pas à rétablir ce qui était clos; il annonce le royaume. Il n'introduit pas l'église peut-être, ni même les bonnes nouvelles de la grâce de Dieu, qui toutes deux attendaient l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption; mais il laisse la loi et montre que le dessein de Dieu, c'est «le royaume».

La citation d'Esaïe met de côté Israël, non pas les gentils seulement, mais Israël, comme de l'herbe séchée dans laquelle il n'y a plus un seul brin vert. Cependant la parole de Dieu demeure à jamais et elle demeure quand tout espoir du côté de l'homme s'est évanoui. Israël peut avoir failli, mais la parole de Dieu demeurera. De plus, puisque c'est le Seigneur qui vient: «*toute* vallée sera comblée *et toute* montagne *et toute* colline sera abaissée;...» et non seulement les Juifs, mais *toute chair* verra le salut de Dieu. Si le péché plonge tout dans une commune ruine et sous un même jugement, Dieu peut satisfaire aux besoins de l'homme ainsi déchu; mais sa gloire ne sera pas renfermée dans les limites étroites d'Israël.

Versets 7-14. Mais, pour être béni, il faut que l'homme se *repente*. Dieu veut de la réalité et non pas seulement un peuple nominal; Dieu veut des faits qui conviennent à des coeurs qui sentent et jugent leur condition morale et qui par conséquent se tournent d'eux-

mêmes vers Lui. Des ordonnances, des titres formels, qui auraient dû être des moyens de bénédiction, n'offriraient aucun abri contre la colère qui venait, et Dieu non plus ne permettrait pas à ceux qui se prévalaient de ces titres d'empêcher qu'il créât de vrais enfants de la promesse, Si la génération présente ne devait être de nouveau que «Ismaël». Le jugement doit commencer par la maison de Dieu (voyez 1 Pierre 4: 17).

De fait, nous le savons: Jean fut décapité et le Seigneur fut crucifié, et le royaume présenté en Lui et par Lui fut rejeté par Israël. Le moment vient où le royaume sera établi visiblement et en puissance (*). En attendant l'Eglise est formée parce que le royaume n'est pas encore établi sous cette forme visible, et ceux qui maintenant prennent leur place avec le Seigneur partagent sa réjection. Ils sont membres de son corps, l'église; ils partageront sa gloire; mais ce sera une gloire céleste, et non pas terrestre. En un autre sens, nous sommes dans le royaume maintenant, *pour la foi*. Les cieux règnent maintenant et nous le reconnaissons et nous le savons; mais Satan est actuellement prince et Dieu de ce monde; et ainsi, ceux qui sont faits *rois* pour Dieu (car c'est là notre vraie place en tant que chrétiens) sont appelés à *souffrir*. C'est pourquoi Paul allait partout, prêchant le royaume de Dieu, aussi bien que Christ et l'église. Nous avons ce en vertu de quoi nous régnerons avec Christ; mais nous avons une part bien plus glorieuse encore qui est d'être avec Christ, son corps, et son Epouse. Pour peu que notre pensée s'arrête sur la personne de Christ, nous comprendrons facilement que, lorsque *Lui* est retranché, tout est fini pour ce qui concerne la terre. Il est le centre de tout; et lorsqu'il est rejeté, c'en est fait de ce que la prophétie annonçait et de ce qui semblait sur le point de s'accomplir. Mais Christ rejeté ressuscite et monte au ciel, entrant dans une gloire qui est au-dessus des cieux; et là, dans les cieux, les saints trouvent leur place avec Lui (comp. Psaumes 2 et 8).

(*) Remarquez que Matthieu seul se sert de l'expression de: «royaume des cieux». Cette expression peut souvent, dans un sens général, être confondue avec celle de «royaume de Dieu», comme nous le voyons par la comparaison avec Luc; cependant ces deux termes ne peuvent pas toujours se remplacer mutuellement, et Matthieu dit: «royaume de Dieu», dans quelques passages où il ne pouvait pas dire: «royaume des cieux» (voyez Matthieu 6: 33; 12: 28; 21: 43).

Ainsi le «royaume de Dieu», *était présent*, lorsque Christ, le roi, était présent ici-bas; le «royaume des cieux» commença lorsque Christ monta *dans les cieux*. Le jour vient où Satan cessant de gouverner, le «royaume des cieux» (et «de Dieu» aussi, sans doute) prendra une autre forme, non plus en mystère, mais en manifestation. Le «royaume de Dieu» a aussi un sens moral que le terme de «royaume des cieux» n'a pas; et dans ce sens, l'expression est fréquemment employée par Paul dans ses écrits et elle convenait particulièrement au dessein de l'Esprit dans Luc (voyez Actes des Apôtres 20: 25; Romains 14: 17; 1 Corinthiens 6: 9, 10; 15: 50; 2 Thessaloniens 1: 5; Luc 6: 20; 8: 1; 9: 62; 13: 38, etc.).

Jean s'adresse aux Juifs, demandant la repentance et la justice qui en est le fruit. Il montre aux Juifs, que si extérieurement, comme Juifs, ils sont plus rapprochés de Dieu que les nations, ils doivent aussi attendre le jugement d'autant plus tôt; il insiste sur ce que, si le Seigneur venait, il devait trouver ce qui convenait *au Seigneur*. La cognée était déjà alors mise à la racine des arbres; si les arbres ne portaient pas de bon fruit, chacun devait être

abattu et brûlé. Repentance ou colère: *choisissez!* Le Seigneur n'admettra pas vos prétentions comme descendants d'Abraham, si vos voies renient Abraham: Le Seigneur veut de la justice. C'est le Seigneur qui vient! Et il faut qu'il ait un peuple préparé pour lui; sinon des pierres mêmes, il se formera pour lui-même un peuple tel qu'il le veut.

Evidemment, la parole de Jean n'est pas une voix de miséricorde pour le pauvre pécheur; Jean présente Dieu comme juge, et non pas comme agissant dans la souveraineté de sa grâce. Jean ne dit pas et ne pouvait pas dire: «Venez à moi», parce que Jean n'était pas Christ. Christ seul a pu dire: «Venez à moi». Jean venait dans les voies de la justice.

Les versets 10-14 renferment un témoignage moral. Jean entre dans les détails et s'occupe de l'iniquité pratique de chacune des classes dont se composait la foule qui l'entourait. Ainsi, même lorsque la question de Christ est soulevée dans les versets 15-18, Jean dit: «Il en vient un plus puissant que moi»; il pense particulièrement à la puissance de Celui qui vient, à sa puissance, moralement aussi bien qu'extérieurement. «Celui-là vous baptisera de l'Esprit saint et de feu». Il s'agit ici de la puissance du Saint Esprit et de son jugement consumant. Jean ne pouvait pas parler de la grâce de l'Évangile que nous connaissons maintenant; il annonce un glorieux personnage qui vient après lui, non pas un salut présent. Tout ce qui ne pouvait pas endurer le feu devait être brûlé; «car il a son van en sa main, et il nettoiera entièrement son aire, et assemblera son froment dans son grenier» (comp. Esaïe 21: 10 et suivants). «L'aire de Dieu», — c'était Israël.

Là le Seigneur trouvait son froment, s'il y en avait; mais il a son van dans sa main et il va faire une oeuvre abrégée. Titus finalement a mis de côté l'aire de Dieu sur la terre; le péché d'Israël lui avait fait perdre sa place moralement, lorsqu'il rejeta Christ; mais à la destruction de Jérusalem Israël perdit cette place entièrement pour le présent.

Verset 19 et suivants Le mode d'enseignement de Luc mérite d'être remarqué ici en passant: il montre que Jean avait prêché et exhorté au point de vue moral, et ensuite, il dispose de lui, l'éliminant pour ainsi dire de la scène, afin d'y introduire Christ. Ce n'est pas que, historiquement, Jean ait été emprisonné à ce moment-là par Hérode, le tétrarque, car cet événement n'a eu lieu que beaucoup plus tard; mais nous avons ici un exemple de la manière de faire de Luc, qui revient au Seigneur prenant sa place au milieu du résidu d'Israël, car le Seigneur ne s'identifie pas avec la nation; mais dès qu'il y a un pauvre résidu il s'identifie avec lui.

Nous trouvons le récit de ce fait dans les versets 21 et suivants et qu'elle est merveilleuse et pleine de grâce, cette entrée de Jésus au milieu de ceux que la voix de Jean-Baptiste avait rassemblés! «Et il arriva que, comme tout le peuple était baptisé, Jésus aussi étant baptisé et priant, le ciel s'ouvrit et l'Esprit saint descendit sur lui sous une forme corporelle comme une colombe; et il y eut une voix du ciel, disant: Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai trouvé mon plaisir». — Quelqu'un eût pu contempler et écouter avec tristesse ce que nous lisons au sujet de Jean Baptiste et de son témoignage; nous eussions pu, en entendant le glas funèbre de l'humanité, nous écrier: Qu'est-ce que *l'homme*? Mais

maintenant mon oeil se repose sur Jésus: Je trouve le Seigneur venu du ciel, un *homme!* Tout est à recommencer. Si je demande encore: Qu'est-ce que l'homme? — aussitôt Christ apparaît. Si je regarde à moi-même, à tout ce qui m'entoure, que vois-je? — assez pour briser le coeur, s'il y a un coeur qui puisse être brisé. La seule chose qui empêche qu'on ne soit entièrement accablé par la vue de l'état des choses ici-bas, c'est qu'on n'a pas de coeur pour sentir les choses comme elles sont. Mais ici il y a du repos! J'ai trouvé un homme maintenant qui a satisfait Dieu, un homme sur la terre dans la présence de Dieu, regardant vers Dieu, et étant un objet pour Dieu! — non pas le Messie purifiant son aire, mais celui en qui toutes les pensées et tous les conseils de Dieu sont renfermés; — non pas l'homme et sa beauté détruits par la teigne, mais Jésus, le fils de l'homme, non seulement le descendant d'Abraham et de David, mais celui dont la lignée remonte jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu, — «fils d'Adam, fils de Dieu», le second homme, le dernier Adam, l'Esprit vivifiant! Quelle consolation! — car qu'est-ce que l'homme? Qu'est-ce que le «moi», quand le péché du coeur est connu, ce «moi», qui, depuis le commencement jusqu'à maintenant, abandonne Dieu pour le fruit d'un arbre? Mais ici un homme apparaît, un homme béni «*et priant*». Nous ne trouvons pas ce détail ailleurs. Mais pourquoi nous est-il donné ici? — Parce que Luc présente l'homme dans sa perfection, l'homme *dépendant*; car la dépendance est l'essence d'un homme parfait. Sans doute, nous voyons *Dieu* briller en Jésus, mais en Jésus, l'homme dépendant, à la place et dans la condition de perfection comme homme. La racine du péché, en nous, c'est la volonté propre, l'indépendance; ici, en Jésus, mon coeur trouve du repos! — un homme dépendant au milieu de la misère et de la ruine, mais parfaitement avec Dieu en toutes choses (comp. le récit que Luc nous donne de la transfiguration aussi). Dans l'humiliation ou dans la gloire, il n'y a point de différence quant à ce point: l'homme parfait est toujours l'homme *dépendant*.

Et lorsque ce coeur exprimait ainsi sa dépendance, ne reçut-il aucune réponse? «Le ciel s'ouvrit». Est-ce que le ciel s'ouvre ainsi sur moi? Il *est* ouvert pour moi, en vérité, sans doute; mais *moi*, je prie parce qu'il est ouvert; — il s'ouvrit parce que *Lui* priait. Moi, je viens, et je regarde en haut, parce que les cieux furent ouverts *sur Lui*.

Quel attrayant tableau de la grâce, un tableau dont nous pouvons dire avec hardiesse, que le Père aimait à le contempler. Oui, le Père aimait regarder d'en haut sur la terre, au milieu de tout le péché, sur son Fils. Rien que ce qui était divin ne pouvait ainsi éveiller le coeur de Dieu; et cependant l'homme humble et parfait, Jésus, ne prend pas la place de sa gloire éternelle comme le Créateur, le Fils de Dieu; il s'abaisse et il est baptisé. Il dit à Dieu: «En toi je me confie» (Psaumes 16). Il dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur, tout mon bien ne va pas jusqu'à toi»; et il dit au résidu fidèle en Israël, c'est-à-dire aux saints qui sont en la terre et aux excellents: «En eux je prends tout mon plaisir». Jésus n'avait pas besoin de repentance, et cependant il est baptisé avec eux, précisément, comme plus tard il met dehors ses brebis et va devant elles. Il s'identifie en grâce avec Israël, c'est-à-dire avec ceux qui avaient le coeur pur; et le Saint Esprit descend comme une colombe sur lui, — juste emblème de cet homme sans tache, — juste lieu de repos pour l'Esprit dans le déluge de

ce monde (comp. Genèse 8: 9)! Combien aussi il est précieux pour nous, que Jésus *nous* soit désigné comme l'objet de *Dieu*. Nous savons quels sont les sentiments du Père à son égard; nous sommes initiés aux pensées du Père et admis à l'entendre exprimer son affection pour son Fils, à voir les liens se reformer entre Dieu et l'homme. Le ciel est ouvert, non pas sur quelque chose qui est en haut, mais sur un homme, sur la terre. Ainsi je trouve du repos; et mon coeur entre en communion avec Dieu en son Fils bien-aimé. Il n'y a que le croyant qui en jouisse; mais le lien est là; et si j'ai en moi et autour de moi ce qui trouble mon âme, j'ai en Lui ce qui est une joie et une consolation qui ne pourront défaillir.

La généalogie dans Luc s'accorde avec la pensée que Dieu agit en grâce dans l'homme et envers l'homme. Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, a une généalogie qui remonte jusqu'à Adam et jusqu'à Dieu. Jésus est Fils de l'homme; il est héritier dans ce sens et vient revendiquer l'héritage que Dieu donna à l'homme. Oh! quelle vérité! De quel côté le coeur se tournerait-il pour trouver du repos, s'il n'avait pas Jésus pour se reposer en lui? Avec Lui, que le ciel et la terre soient renversés, j'ai cependant un repos! Quel bonheur pour le coeur d'avoir l'objet dont Dieu lui-même est occupé! Que nos coeurs aussi soient de plus en plus occupés de Lui.

Chapitre 4

Nous avons vu le Seigneur prenant sa place de serviteur au milieu des «excellents» en Israël, et là-dessus le ciel s'ouvrant sur lui, et lui-même étant reconnu par le Père comme son Fils bien-aimé. Ses plaisirs étaient avec les fils des hommes; et sa généalogie n'est pas retracée seulement jusqu'à Abraham, la racine et le dépositaire des promesses juives, mais jusqu'à Adam et à Dieu lui-même. Indépendamment de sa propre gloire divine comme Fils du Père, Jésus devait être appelé le «Fils du Très-Haut» le «Fils de Dieu». Comme homme sur la terre, il fut scellé du Saint Esprit. Il prit la forme d'un serviteur et fut fait à la ressemblance des hommes. Son entière perfection maintenant était d'accomplir comme serviteur la volonté de Celui qui l'avait envoyé; car un serviteur qui fait sa propre volonté est un mauvais serviteur. La dépendance, la patience et l'obéissance étaient les traits caractéristiques de cette place qu'il prenait, et elles sont trouvées en lui au plus haut degré. C'est pourquoi le Psaume 40 nous le présente prophétiquement en disant: «J'ai attendu patiemment l'Eternel». Il ne *demande* pas la puissance, mais il s'attend à Dieu: «Penses-tu que je ne puisse pas maintenant invoquer mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges?» (Matthieu 26: 53). Mis absolument et foncièrement à l'épreuve, il n'a jamais rien voulu si ce n'est faire la volonté de son Père. Il fallait qu'il apprit l'obéissance; (comp. Hébreux 5: 8). Ayant pris la place de serviteur, il garde cette place jusqu'au bout, non pas dans *un* acte, mais en faisant l'expérience de la force de cette expression: «*apprenant* l'obéissance» sans qu'il ait eu aucune consolation ici-bas, avec des ennemis tout autour de lui, des chiens l'entourant, de puissants taureaux de Basan l'environnant. Il dut apprendre l'obéissance, là où l'obéissance était toujours la souffrance même jusqu'à l'abandon de la vie. Chacun de ses pas était un pas dans l'humiliation, jusqu'à ce qu'il vint au terme de son

sentier, à la croix, là où il porta la colère de Dieu en amour pour nous. Sans doute il trouva dans sa réjection des champs blancs pour la moisson, et nous aussi, dans notre mesure nous en trouvons, si nous marchons dans le même chemin; mais la croix était toujours devant lui, — tout ce qui pouvait arrêter un homme; cependant il poursuivit sa route, attendant patiemment et ne demandant pas de délivrances. Ainsi il présente le Dieu parfait à l'homme, et l'homme parfait à Dieu.

Verset 1. Dans ce chapitre, Jésus entre dans ce sentier de souffrante obéissance, publiquement. La première chose que nous ayons à remarquer ici c'est que, étant plein du Saint Esprit, le Seigneur est conduit par *l'Esprit* au désert là où il est tenté par le diable. L'Ennemi est puissant de deux manières — il tente, ou il effraye. Dans le premier cas, il agit par nos convoitises, présentant ce qui est calculé pour attirer, et ainsi il domine sur nous naturellement; — dans le second cas, il a la puissance de la mort. Ainsi, Judas, étant un homme avare et qui n'avait pas la foi qui purifie le cœur, Satan suggère l'occasion et s'empare de lui, non pas que Satan ait aucun droit de dominer sur les hommes, mais il acquiert la domination sur eux par les convoitises de la chair; — d'un autre côté il effraye par les terreurs de la mort. Il assaillit le Seigneur de ces deux manières, mais ne trouva rien en lui (comp. verset 13 et Jean 14: 30).

Ici donc nous trouvons le diable se rencontrant avec *l'homme* dans la puissance de l'Esprit de Dieu; nous voyons l'homme tenté, non dans le paradis, mais dans le désert. Jésus ne dit pas: «Je suis Dieu et toi, tu es Satan, va arrière de moi!» — Dieu n'aurait pas été glorifié ainsi et ce n'aurait été d'aucun profit pour nous. Mais comme le Seigneur avait été conduit dans le désert non par la convoitise (le penser serait un blasphème!), mais par le Saint Esprit, ainsi dans sa grâce il se place lui-même là où l'homme se trouvait. Il ne reçoit de secours de personne, pas même de Jean-Baptiste; tout au contraire, il est entouré de tout ce qui l'aurait fait broncher, si cela avait été possible: il passe au travers de tout comme homme. Il faut qu'il soit tenté, et qu'il soit vainqueur là où l'homme, non seulement avait failli, mais où il gisait sous la puissance du mal.

Versets 2, 3. Il n'y avait pas de mal à avoir faim: ce n'était pas un péché, Jésus eût pu commander que les pierres devinssent du pain; mais faire ainsi, sauf à la parole de son Père, c'eût été faire sa propre volonté, et alors Jésus n'aurait pas été l'homme parfait. Satan cherche à introduire dans le cœur un désir qui n'était pas dans la parole de Dieu: il avait réussi à insinuer une convoitise dans le cœur d'Adam; mais ses traits faillissent contre Jésus, quoique Jésus soit quarante jours exposé à sa présence et à sa puissance. Jésus dut apprendre par l'expérience ce que c'est que d'être sans secours, de quelque part que ce soit, sans amis, dans une affreuse solitude, n'ayant autour de lui que les bêtes sauvages, exposé aux attaques du diable! Il mesura ainsi la puissance de Satan. L'homme fort était là devant lui, usant de toutes ses armes; mais celui qui était plus fort que lui le vainquit. Jésus lie l'homme fort. Il fut en dehors de la condition humaine, quarante jours, non pas comme Moïse, pour être seulement avec Dieu, mais comme Celui qui était toujours avec Dieu pour être exposé aux attaques de Satan. Aucun autre homme n'a besoin de sortir de sa condition

pour être tenté, il n'a qu'à poursuivre sa route avec les hommes; mais en Jésus cette séparation extraordinaire avait lieu pour qu'il fût avec le diable. Pour être avec Dieu, Jésus n'avait besoin de rien en dehors de son sentier de tous les jours, car sa place naturelle était d'être avec Dieu; mais pour être avec Satan, il avait besoin de cette séparation extraordinaire dans laquelle nous le voyons ici. D'autres sont étrangers à Dieu et familiers avec Satan; Lui dans les choses les plus adverses, est un étranger pour Satan et demeure dans le sein du Père. Mais il s'anéantit lui-même comme Dieu pour devenir un serviteur, comme homme; et en figure comme un homme, un homme dépendant, il s'attend à la Parole de Celui qu'il servait. Le Père qui est vivant l'avait envoyé, et Lui vivait à cause du père (voyez Jean 6: 57): il était comme homme sous l'autorité de Celui qui l'avait envoyé, et sa viande, c'était de faire sa volonté. «Par la parole de tes lèvres je me suis gardé de la voie du destructeur» (Psaumes 17: 4).

Verset 4. Jésus se sert toujours de la parole écrite, et Satan est sans puissance. Quelle importance extraordinaire Jésus donne aux Écritures. Dieu agit maintenant par la parole, et on résiste moralement à Satan de cette manière. Satan ne peut pas toucher un homme qui garde simplement la parole: «Celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5: 18). Ce n'est pas par un acte de son autorité divine que Jésus renvoya Satan, mais l'ennemi est démontré impuissant devant l'obéissance à la parole de Dieu. Si le diable ne peut pas faire sortir du chemin de l'obéissance il n'a point de puissance. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus simple? tout enfant de Dieu a le Saint Esprit *agissant par la parole* pour le garder.

Jésus ne raisonne pas avec Satan. Un simple texte réduit au silence, quand on s'en sert dans la puissance de l'Esprit. Tout le secret de la force dans la lutte se trouve dans un juste emploi de la parole de Dieu. Quelqu'un dira peut-être: Je ne suis pas comme cet homme parfait. Il a pu en être ainsi pour Christ, dites vous; mais comment est-ce que moi je puis espérer le même résultat? En effet nous sommes ignorants et la chair est en nous; mais Dieu est toujours par derrière, et il est fidèle et ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons supporter. La tentation peut être simplement une épreuve de notre obéissance comme elle le fut pour Abraham, non pas un piège pour nous détourner du droit chemin. Satan présente ce qui n'a aucune apparence de mal. Le mal serait, — si quelqu'un faisait sa propre volonté. Or ce qui résout toute difficulté, c'est qu'on se demande — *non pas*, quel mal y a-t-il à faire ceci ou cela? — *mais*, pourquoi est-ce que je fais ceci ou cela? Est-ce pour Dieu ou pour moi-même? Quoi, direz-vous peut-être, je devrais être toujours sous ce frein? Le secret de notre nature est ainsi mis en évidence: nous n'aimons pas le frein de faire ce que *Dieu* approuvera. C'est un *frein* pour nous que de faire la volonté de Dieu! Nous voulons faire notre propre volonté. Agir seulement parce qu'*il faut*, c'est la loi, et non pas la direction de l'Esprit. La parole de Dieu était le *motif* de Christ, et c'est de cette manière que Christ dirige les siens. Notre sauvegarde contre Satan ne consiste pas à entourer le vieil homme d'une barrière, mais elle est dans le nouvel homme, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Versets 3-13. La première tentation est un appel fait aux besoins du corps; la seconde (dans Luc, non pas dans Matthieu), est la tentation de la gloire du monde; la troisième (dans notre Evangile), est la tentation religieuse par la parole de Dieu, et par conséquent moralement la plus subtile de toutes pour quelqu'un qui apprécie cette parole. C'est pour cette raison que Luc s'écarte de l'ordre historique des événements, afin de grouper ceux-ci moralement comme il est dans l'habitude de le faire ailleurs aussi. Le tentateur donc s'attaque d'abord au Seigneur Jésus en rapport avec la vie de l'homme; en second lieu, en rapport avec la *puissance* donnée à l'homme, et en troisième lieu en rapport avec les promesses faites à Christ lui-même.

Le Seigneur eût pu raisonner avec le diable, mais il ne lui dit pas même que de toute manière le règne du monde lui appartiendrait un jour. Il se place sur un terrain qui met tout en règle et qui est un exemple parfait pour nous: il s'en tient à la parole de Dieu et au culte de Dieu. Il s'attend à sa Parole; il lui rend hommage à *lui*; il le sert *lui seul*. Que tout cela est simple et beau! C'était le lien direct d'un coeur obéissant avec Dieu. La question était une question de relation avec Dieu. Ainsi jadis, Eliézer est béni; mais avant qu'il commence à jouir de la bénédiction, il rend grâces (Genèse 24: 26, 27, 52): il avait d'abord la parole, ensuite la bénédiction; et qu'est-ce qui vient après? Il courbe sa tête et adore. Dieu est la première pensée de son coeur. Il en est de même ici du Seigneur d'une manière bien plus complète. La dernière et la plus subtile des tentations était fondée sur les promesses faites au Messie (versets 9-11). Si tu es le Fils de Dieu pourquoi ne pas essayer? Mais pourquoi Jésus mettrait-il Dieu à l'épreuve, lui qui savait que Dieu était pour lui? Pourquoi serait-il présomptueux comme Israël autrefois, qui, désobéissant à Dieu, voulut monter sur la montagne afin d'éprouver si Dieu était au milieu de son peuple? Même lorsque Lazare est malade, il ne fait pas un pas jusqu'à ce que ce soit la volonté de son Père, quoique tout ce qui est nature se fût mis en mouvement; et il connaissait bien l'affliction de cette maison qui était son refuge; car «Jésus aimait Marthe, et sa soeur et Lazare».

Le Seigneur n'écoula pas Satan. Qui l'eût écouté, dites-vous peut-être? Mais vous écoutez Satan chaque jour de vos vies où vous cherchez même la plus petite chose de ce monde. N'y avait-il donc pas une promesse? Assurément, il y en avait une; mais *pourquoi* Jésus se serait-il jeté en bas pour s'assurer si Dieu serait aussi bon que sa parole? Ne savait-il pas que Dieu était avec lui? Il en est de même pour nous: appliquons-nous seulement à avoir la parole *derrière* nous, sans nous inquiéter de ce que nous pouvons avoir devant nous. Nous ne devrions jamais soulever la question de savoir si Dieu est avec nous. S'il ne nous envoie pas, tenons nous tranquilles, mais ne mettons jamais en question sa présence. Si nous sommes dans le simple sentier de sa volonté, le Saint Esprit agira *en* nous pour guider, et non seulement *sur* nous pour redresser.

Ainsi donc, dans l'ordre que suit Luc et qui, comme nous l'avons vu, n'est pas historique mais moral, nous trouvons les exercices progressifs d'un homme: d'abord, ce qui est relatif aux convoitises naturelles; secondement, ce qui concerne les convoitises mondaines (*), et enfin, les tentations spirituelles. Le Seigneur Jésus a été tenté *ici-bas*, dans le grand système

dans lequel nous nous trouvons, non pas en Eden. Il se plaça lui-même, par la volonté et la sagesse de Dieu, dans le lieu de nos difficultés dans ce monde, là où l'homme se trouve. Il a traversé toutes les difficultés qui environnent un fidèle. Qui a besoin de son secours? — non pas un pécheur, car un pécheur a besoin de salut, mais un saint, car un saint a besoin de secours et de sympathie dans son sentier. Nous avons à maintenir pratiquement notre premier état, en tant qu'hommes renouvelés; Satan ne peut pas toucher le nouvel homme, mais il essaie de nous faire sortir du sentier de la piété. Nous avons besoin de secours pour marcher comme des enfants d'obéissance là où Christ a marché.

(*) La parole de Satan que nous lisons Luc 4: 6: «Je te donnerai toute cette autorité...; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux»... était fausse en *droit*, mais vraie en *fait* par les convoitises des hommes. Aussi loin que vont celles-ci, Satan donne cette autorité; mais Dieu, après tout, est au dessus de lui et gouverne en providence.

Verset 14. «Et Jésus s'en retourna en Galilée dans la puissance de l'Esprit; et sa renommée se répandit par tout le pays d'alentour. Et il enseignait dans leurs synagogues, étant glorifié par tous». En toutes choses son obéissance est manifestée. Sans que Satan le touche, il s'avance avec une puissance que rien n'arrête, comme dans notre mesure, nous aussi, nous ferons, si comme lui nous passons par la tentation de manière à ne pas être touchés par Satan.

Verset 16. «Et il vint à Nazareth, où il avait été élevé», — à Nazareth, la ville humble et méprisée, mais le lieu de la puissance spirituelle. N'en a-t-il pas toujours été de même? Quand est-ce que la puissance spirituelle s'est trouvée alliée aux choses grandes de ce monde?

Versets 17, 18. «Et on lui donna le livre du prophète Esaïe, et... il trouva le passage où il était écrit: L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres»... C'était le trait caractéristique de la grâce, qu'elle vint pour les pauvres, les malades. La grande affaire de Christ était de prêcher, c'est-à-dire de présenter Dieu. Le Saint Esprit fournit la parole convenable au temps convenable et de la manière convenable. Le Seigneur ne raisonne pas; il dit: «Aujourd'hui cette écriture est accomplie, vous l'entendant» (verset 21). La manière de faire de Dieu, c'est de présenter ce dont nous avons *besoin*. Vous avez besoin de salut: le voici. Vous avez besoin de miséricorde: la voici. Dieu seul peut descendre ainsi par grâce jusqu'à la place d'un pécheur. Ils s'étonnaient, car les paroles de Jésus étaient de précieuses paroles. Mais bientôt ils demandent: «Celui-ci n'est-il pas le fils de Joseph?» Avait-il honte d'être le charpentier? La grâce descend jusqu'au besoin le plus bas; elle prend la dernière place. Mais l'homme en prend occasion pour mépriser la grâce, parce qu'elle se revêt d'humiliation. Il ne peut pas ne pas voir *Dieu*, mais il se détourne pour regarder à l'humiliation et pour montrer la haine de son coeur. L'homme méprise la grâce de Dieu, et il hait sa souveraineté. *Dieu* ne méprisa pas Nazareth; mais l'homme méprise Jésus, parce qu'il vient de Nazareth. Nathanaël même, Israélite sans fraude, demande: «Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth» ([Jean 1: 47](#))? Combien peu l'homme pieux même sait discerner les voies de la grâce! Christ s'abaisse jusqu'à la

misère de l'homme et le trouve là où il est. Un ange eut-il pu faire ainsi? Non. Il se tient là où Dieu l'a placé, faisant les commandements du Seigneur et écoutant la voix de sa parole (Psaumes 103: 20).

Un ange ne devait pas descendre jusqu'à moi dans mes péchés; Dieu seul, dans sa grâce, peut faire ainsi. Et l'homme, — malheureux qu'il est, — méprise l'abaissement dans lequel la grâce a placé Dieu!

Mais Israël résista *toujours* à la grâce, et cependant la grâce fut toujours la voie du bon plaisir de Dieu, témoins la veuve de Sarepta de Sidon et Naaman le lépreux syrien. La grâce débordait par dessus les limites d'Israël (versets 25-27). Les Juifs pouvaient s'en irriter, mais la grâce *débord*e par dessus leurs limites. Ils se levèrent, et l'avant chassé hors de la ville et mené sur le bord escarpé de la montagne, ils voulaient en précipiter celui qui avait nié leurs privilèges; mais lui passant au milieu d'eux, s'en alla (verset 30) pour renouveler ailleurs l'oeuvre de la grâce (versets 31, 32). Cette contradiction des Juifs n'émeut pas Jésus; elle l'éprouve et brise son coeur, mais elle ne l'émeut pas. Le mépris de l'homme le tourne vers Dieu; — sa consolation, dans sa réjection, c'est la volonté de son Père: «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux». C'est la perfection sur la scène de la grâce, comme précédemment, sur la scène de la tentation.

Mais, à côté de la promesse, il y avait aussi la manifestation de la puissance; il y avait l'accomplissement de la promesse pour la délivrance de l'homme en puissance, aussi bien que la grâce; et ceci demeure vrai pour nous qui connaissons le Seigneur comme homme ressuscité et élevé à la droite de Dieu. La simple promesse ne fournit pas un *centre pour les affections*: Christ lui-même est ce centre, Christ, l'objet de la promesse. Il éveille en nous des pensées et des sentiments divins qui ne trouvent aucune réponse ou satisfaction en quoi que ce soit dans ce monde. Tel est Christ: lorsqu'il se présente *Lui-même*, il apporte avec lui la paix et la grâce; et, en communion avec lui, l'âme peut se réjouir avec actions de grâces en *ce qu'il est*.

Cette grâce s'adapte à toutes les difficultés, de manière à réconcilier l'homme avec Dieu. Les démons mêmes savaient qui était Jésus; l'homme seul était sourd et aveugle. Le diable tenait captif, mais une simple parole de Jésus met en liberté le captif. *Jésus* était là, — non pas seulement une promesse, mais une puissance opérante, la puissance vivante du Seigneur au milieu des hommes, la puissance de Dieu dans l'homme vainquant Satan. Tel était Jésus dans la synagogue de Capernaüm devant l'homme qui avait un esprit immonde.

Versets 33-37. Jésus est le même quand il sort, et puis qu'il entre dans la maison de Simon: la maladie disparaît; celle qui était faible est rendue forte. Il se penche sur la mère de Simon qui était prise d'une grosse fièvre, «et incontinent elle se leva et les servit».

Versets 38, 39. Qui est-ce qui résisterait à cette puissance libératrice qui était là présente dans la personne du Seigneur Jésus? «Et comme le soleil se couchait tous ceux qui avaient des malades de diverses maladies les lui amenèrent; et avant imposé les mains à chacun d'eux, il les guérit; et les démons aussi sortaient hors de plusieurs» (verset 40 et

suivants). Il allait de lieu en lieu faisant du bien et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance (comp. Actes des Apôtres 10: 38). C'est pourquoi quand les foules le retenaient, afin qu'il ne s'en allât point d'auprès d'elles, il leur répond que sa mission est de prêcher ailleurs aussi: il est toujours l'homme obéissant.

Chapitre 5

Il est intéressant de connaître la puissance progressive de la parole de Dieu. Le Seigneur *prêchait*, comme nous l'avons vu à la fin du chapitre 4, et en faisant ainsi, aussi bien que dans les miracles qu'il accomplissait, il manifestait la puissance de la bonté. Ces miracles qu'il opérait avaient un double but; savoir: la confirmation du témoignage rendu, et la délivrance actuelle de la puissance de Satan. Mais la grande oeuvre du Seigneur, c'était de prêcher le royaume de Dieu. Il établira bientôt le royaume en puissance; mais son grand objet, alors, était et est encore de mettre les coeurs en rapport avec Dieu; et la parole est plus efficace pour cela que les miracles.

Verset 1. En une certaine mesure, même les hommes inconvertis sont sensibles à la présence de Dieu.

Adam ouït la voix de l'Eternel Dieu et chercha à se cacher dans les arbres du jardin. Quand l'Evangile est prêché avec puissance, il rassemble des foules, touchées peut-être par quelque chose de nouveau, mais sans qu'il y ait de fruit. Il en était ainsi de la prédication et des miracles du Seigneur: les foules se pressaient autour de lui, amenées souvent, nous le savons, par des motifs égoïstes — mais Lui poursuivait son chemin malgré tout. Descendu ici-bas pour la bénédiction de l'homme, il voulait associer d'autres hommes avec lui-même dans cette oeuvre de grâce; mais il les appelle d'une manière qui ne laisse aucune gloire à l'homme: «Il vit deux nacelles qui étaient au bord du lac; or les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. — Et montant dans l'une des nacelles qui étaient à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de terre; et s'étant assis, il enseignait les foules de dessus la nacelle. Et quand il eut cessé de parler, il dit à Simon: Mène en pleine eau, et lâchez vos filets pour la pêche» (versets 2-4). La parole avait de l'autorité dans la conscience. Pierre et André avaient vu Jésus avant ce moment déjà; mais ils n'étaient pas demeurés avec lui; il n'y avait pas eu assez de puissance dans leur foi pour les attacher à Christ. Il y a beaucoup de personnes, maintenant comme toujours, qui reconnaissent l'autorité de la parole et qui cependant ne sont pas attachées par sa puissance à la personne du Sauveur, un grand nombre d'entre elles étant absorbées par leurs préoccupations de tous les jours, la parole n'ayant pas pris possession de leurs âmes de manière à les faire marcher entièrement avec Christ. C'est *une* chose de simplement entendre la parole de Christ quand elle nous est adressée, et c'est une autre chose tout à fait différente d'avoir le coeur atteint par la parole en sorte qu'elle devienne la source et le mobile de toutes nos voies. Ainsi, pour Pierre et André, ils avaient passé quelques heures avec Jésus; ils l'avaient entendu parler, et ils le reconnaissaient comme le Messie; et ainsi, ici encore, nous les voyons obéir à sa parole

quand elle vient à eux. A la parole de Jésus, ils prennent le large, et à sa parole ils lâchent leur filet.

Le miracle que le Seigneur accomplit était un miracle de toute manière propre à agir sur ceux auxquels il devait parler. Simon et ses compagnons confessent leur impuissance: «Maître, nous avons travaillé toute la nuit et nous n'avons rien pris». L'homme était impuissant dans une circonstance comme celle où ils se trouvaient. Si Jésus pouvait y apporter remède, c'était parce que tout était à sa disposition: «Mais sur *ta parole*, dit Simon, je lâcherai le filet» (verset 5).

Versets 6-8. «Et ayant fait cela, ils enfermèrent une grande quantité de poissons, et leur filet se rompa; et ils firent signe à leurs compagnons...; et ils vinrent et remplirent les deux nacelles, de sorte qu'elles enfonçaient». Il n'y avait pas même chez eux la force de recevoir par eux-mêmes. «Quand Simon Pierre eut vu cela, il se jeta aux genoux de Jésus, disant: «Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Si la parole de Jésus n'eût pas atteint le coeur de Pierre, il eût simplement obéi en usant de cette parole comme d'un secours temporel; mais Pierre reconnaît Jésus comme le Seigneur, entendant bien plus que les paroles ne paraissaient dire. Sa conscience est atteinte; le Seigneur lui-même lui est révélé, et il est ainsi placé dans la lumière pour se voir comme il est. Quand l'oeil de Dieu repose sur nous et que nous en avons conscience, nous voyons en nous-mêmes ce que lui voyait: c'est ce qui arriva à Pierre; quand il lui amené dans la présence de Dieu, il découvrit qu'il s'était séduit lui-même.

La grâce commence ici; mais nous n'avons pas encore la fin. Ainsi Paul fut aveugle trois jours, et son âme fut si profondément travaillée, qu'il ne put ni manger ni boire. Ici, Pierre tombe aux pieds de Jésus. — Il en est de même pour nous: quand nous sommes réellement amenés dans la présence de Dieu, nous faisons la découverte de notre état de péché. Les moyens dont Dieu s'est servi pour nous amener là peuvent être divers, — les circonstances de la vie, des événements providentiels, dans le cas de Luther par exemple un orage; — mais quand nous sommes convaincus de péché, Christ lui-même est révélé à l'âme, et, partout où il est, il prend dans l'âme la place qui lui appartient. Ce n'est pas seulement qu'un homme alors soit sauvé, mais il n'est plus heureux sans que Dieu ait la place qui lui appartient devant lui.

Pierre ne fuit pas devant le Seigneur comme Adam s'était caché devant lui; il est attiré vers lui. En même temps il est là, dans sa propre conscience, un homme pécheur, jugé et convaincu, qui prend le parti de Christ contre lui-même: «Retire-toi de moi», dit-il; mais il dit ces paroles aux genoux de Jésus. Il peut sembler qu'il y ait là quelque chose comme une contradiction. L'acte de Pierre était réellement le témoignage d'un amour vrai et d'un souci réel pour la gloire de Christ, parce que la parole qu'il avait entendue avait révélé Christ à son âme. Son coeur n'était pas parfaitement en paix; mais Christ avait pris possession de lui. La grâce attire vers Christ; mais l'âme reste encore sous le sentiment de sa propre indignité jusqu'à ce que l'oeuvre de Christ soit connue dans toute sa portée pour la paix de l'âme. Dieu voit les pensées et les intentions du coeur, et nous sommes amenés à les voir

comme lui les voit: la justice est implantée dans la conscience: Dieu et l'homme se rencontrent. Ce n'est pas que Pierre pût être heureux ailleurs qu'aux pieds de Jésus, mais Pierre sentait pendant tout le temps, combien il était impropre à se trouver en pareille société.

Mais le Seigneur agit en grâce; il ne laisse pas Simon Pierre. Il connaissait tout le péché de Pierre avant qu'il entrât dans la nacelle, et il lui dit: «Ne crains pas, dorénavant tu prendras des hommes» (verset 10). Jésus entra dans la nacelle pour montrer à Pierre qu'il n'avait rien à craindre. En vérité, «l'amour parfait chasse la crainte» ([1 Jean 4: 18](#)). La crainte porte avec elle du tourment, jusqu'à ce que la grâce soit pleinement révélée; et elle l'était maintenant avec autant d'autorité que cette parole qui accomplissait des miracles: «Lâchez vos filets pour la pêche». «Ne crains pas», c'était la parole de Christ pour le coeur de Simon Pierre. Si Pierre s'y confiait pour le poisson, pourquoi pas pour sa frayeur? Il avait dit: «Retire-toi de moi»; mais au lieu de se retirer, Christ était déjà venu, sachant tout ce que Pierre était mieux que Pierre lui-même, Jésus était venu comme un Sauveur — il fait plus encore, il annonce à Pierre qu'il allait faire de lui un instrument pour le rassemblement d'autres objets de sa grâce. Chacun de ceux dans le coeur desquels l'amour de Dieu est versé par le Saint Esprit, devient lui-même un vase de grâce vivante: non pas la *source*, mais *l'eau qui vient de la source*, se répand par lui, en sorte que d'autres puissent venir et boire. Vases de la grâce, nous sommes associés à Christ dans l'activité de l'amour. Il n'est pas question ici de don extérieur, mais de ce grand fait qu'il y a communion vivante entre les membres du corps de Christ et le Chef dans le témoignage de sa grâce et de sa puissance.

Les effets de tout cela apparaissent dans les disciples. Ils sont absorbés par Christ maintenant. Ils ne regardent pas seulement à lui pour le salut, mais ils ne pensent plus qu'à lui seul pour la vie, pour parler ici d'une manière générale et à part toute chute particulière: «Ils quittèrent tout et le suivirent»; Christ devint leur *vie*. C'est un courant tout nouveau, — non pas seulement l'obéissance à un commandement exprès, avec la réserve, peut-être, qu'il n'y a *pas de mal à ceci ou à cela*. Christ n'a pas cherché sa propre satisfaction (Romains 15: 3): son motif pour agir, c'était la volonté, de son Père, non pas l'absence d'une défense; et *nous*, nous sommes sanctifiés pour l'obéissance de Jésus Christ et l'aspersion de son sang (1 Pierre 1: 2). «Ils quittèrent tout»; et là où Christ allait, ils allèrent. Ils sont associés à leur Seigneur dans son amour pour les âmes et dans la marche de la vie. C'est là la liberté. Puissions-nous, ayant Christ pour vie, avoir Christ aussi comme seul mobile de toute activité, étant détachés de tout pour être liés à lui, et étant cependant des canaux pour toute la bénédiction et la grâce que nous avons nous-mêmes goûtées en lui! Il y a en Christ une puissance qui attire et délivre de toute la corruption environnante et qui place l'âme dans le courant des pensées et des voies de Dieu par la révélation de Christ lui-même.

Verset 12 et suivants Christ était la manifestation de la puissance et du caractère de Dieu en grâce. L'histoire du lépreux, qui fait suite ici à ce que nous venons de lire, en est un témoignage frappant; car la lèpre était un mal que nul ne pouvait guérir, si ce n'est Dieu seul. Mais Dieu *était là* présent, en grâce en Christ. La lèpre est la figure du péché sous son

caractère de souillure. Un homme plein de lèpre, voyant Jésus, se jeta sur sa face et le supplia, disant: «Seigneur, si tu veux, tu peux me rendre net». Le lépreux reconnaît la puissance divine en Jésus; mais il n'a pas pleine confiance en sa grâce; il semble découragé par la misère; et presque désespéré, il dit: «*Si tu veux...*». Mais Celui qui seul sur la terre avait le droit de parler ainsi, dit: «*Je veux*». Dieu seul pouvait dire ainsi, et il le faisait, non dans le ciel, mais descendu sur la terre, dans l'homme et au milieu des hommes. Christ était là présent qui seul pouvait toucher le lépreux et la lèpre sans en être souillé. Il fallait la puissance divine assurément, et les sacrificateurs même ne pouvaient que reconnaître les résultats de son intervention; mais c'était l'amour divin et parfait qui touchait le lépreux, en même temps que c'était la main d'un homme, d'un homme qui reconnaissait les ordonnances de Dieu, comme étant né sous la loi (comp. [Galates 4: 4](#)). Ainsi la guérison du lépreux «leur fut un témoignage»; car le lépreux devait se montrer au sacrificateur. Et qu'est-ce que celui-ci devait penser? Qui est-ce qui avait visité Israël? Il fallait que *Jéhovah* fût venu, car lui seul pouvait guérir le lépreux.

Verset 16. Que voyons-nous maintenant? Jésus se retira dans le désert; «*et il priait*». Quelque grande et manifestement divine que soit la puissance exercée par lui, Jésus est l'homme dépendant, et c'est en ce point précisément que nous, nous manquons.

Une autre scène se présente (verset 18 et suivants). Il ne s'agit plus de la puissance de Satan comme au chapitre 4, ni de la souillure du péché telle qu'elle est figurée par la lèpre, mais de la *coulpe* du péché. Les hommes introduisent le paralytique devant Jésus, parce qu'ils avaient le sentiment de sa misère; et il y avait chez eux la persévérance de la foi qui ne voulait pas être renvoyée jusqu'à un autre jour. Et Jésus apporte le pardon des péchés, aussi bien que la purification de la souillure. C'est là ce qui nous est présenté dans le cas du paralytique. Le premier et grand point, c'est que Jésus déclare les péchés de cet homme pardonnés. L'autorité de pardonner était venue dans la personne du Fils de l'homme sur la terre, quoique scribes et pharisiens pussent en penser. Dieu était là, le Seigneur *Jéhovah*; mais c'était le Fils de *l'homme* en même temps, ayant sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés, et usant de ce pouvoir. C'est de cette manière que, lorsque le moment sera venu, Israël trouvera le pardon de ses péchés (comp. Psaumes 103: 3). C'est pourquoi aussi le Seigneur donne ici la preuve de cette autorité qu'il a de pardonner, en guérissant la maladie du paralytique. «Mais afin que vous sachiez etc...» (verset 14). L'homme devait avoir conscience, dans sa relation vis-à-vis de Dieu, que la culpabilité de son péché était ôtée. Dans sa grâce infinie Dieu nous a donné plus que même cela car nous avons la justice de l'homme accepté dans la présence de Dieu: nous sommes faits la justice de Dieu en lui (voyez 2 Corinthiens 5: 21). Le paralytique que Jésus guérit ici est un exemple de ce qui, dans l'avenir, sera la portion d'Israël. Jésus pardonnait les iniquités et guérissait les infirmités. Il avait montré qu'il avait le pouvoir de faire la première de ces choses; maintenant il allait montrer qu'il pouvait faire la seconde aussi. C'est la joie de Dieu de faire l'une et l'autre. Vous pouvez ne pas croire que vous puissiez avoir en partage un pareil don mais il est vôtre en Christ. L'homme parfait est venu avec un titre parfait dans sa personne.

Dieu opérait dans la scène que nous avons ici devant nous; mais ce qu'il opérait il le faisait aussi comme homme rempli du Saint Esprit. Le croyant aussi, dans sa marche, est une preuve, non pas tant pour lui-même que pour les autres, que Dieu a été là. L'homme ne devrait pas mettre en question s'il pourra marcher? S'il a de la foi, il se lèvera et marchera.

Nous trouvons deux choses ici: d'abord l'immense et glorieuse grâce que le Seigneur *est venu*, la puissance de Dieu dans la sphère de la misère humaine qui, quelque extrême qu'elle soit, ne fait que rendre évidente cette puissance. Si je regarde autour de moi comme homme, je suis perdu; je ne peux pas résoudre l'énigme de l'histoire du monde. Je vois des abominations commises au nom de Christ, — Christ lui-même rejeté par son peuple d'Israël, par ces gentils auxquels Dieu avait confié le gouvernement du monde; — je vois le mahométisme, — le paganisme...! Quelle espèce de Dieu avez-vous, dit le coeur raisonneur de l'homme, si le monde est ainsi fait? Mais ici je trouve le Seigneur descendu sur la terre au milieu de la misère, de la maladie et du péché; mon coeur se détourne des plaisirs et de la peine vers Lui. Qu'il est beau de voir un coeur après l'autre attiré ainsi vers Lui, le seul vrai centre, vers lui, qui bientôt devait être le Chef ressuscité de la nouvelle création, — Lui, l'objet qui éveillait dans les coeurs des sentiments et des affections dont seul il était digne, Lui, qui par son excellence communique l'excellence et qui par ses pensées de grâce envers nous produit et met en activité des pensées de grâce en nous. En second lieu, nos coeurs pour être fixés ont besoin d'un objet; — ils ne sont fixés selon Dieu que lorsque nous avons Christ lui-même devant nous. Comment puis-je aimer, si je n'ai rien à aimer? Un homme est ce qu'il sent et aime et pense. Si mon âme vit et se nourrit de ce qui est vraiment excellent, de Christ le pain de Dieu, alors dans un sens pratique Christ est formé dans mon coeur. En lui, l'homme Christ Jésus, Dieu a trouvé tout son plaisir, et aussi la manifestation de ce qui le satisfait parfaitement.

Remarquez en outre que, dans ce que nous avons vu jusqu'ici, la puissance divine dans la personne de Jésus le Fils de l'homme s'exerce au milieu d'*Israël*. Au chapitre 4, versets 31-41, Luc nous a montré le triomphe de cette puissance sur la puissance de l'ennemi dans les maladies et les possessions démoniaques, et puis le témoignage du royaume dans lequel tous les effets pareils de l'oeuvre de Satan disparaîtront. Ce dernier point ouvre la voie pour la plus positive et plus profonde bénédiction des âmes, celles-ci étant mises en rapport avec Dieu. C'est pourquoi, depuis les versets 1-26 du chapitre 5 comprenant l'appel de Pierre, la purification du lépreux et le pardon donné au paralytique, il s'agit de l'état de l'âme, quelles que soient les circonstances accessoires, de l'autorité de la parole sur le coeur, de la foi, et de la gloire personnelle de Christ. Cependant, toujours, c'était la grâce agissant envers Israël, la grâce en rapport avec le gouvernement de Dieu. Dieu avait dit à Israël qu'il ne ferait pas venir sur lui les plaies d'Egypte, sinon pour le châtier de ses péchés. Israël était un peuple extérieurement élu et racheté; mais il était sous le gouvernement de Dieu. C'est pourquoi le châtiment, dont la lèpre et la paralysie étaient des cas particuliers, tomba sur lui. Jésus montre qu'il est «Jéhovah qui te guérit» (Exode 15: 26). Au milieu d'Israël, quoique le laissant maintenant, il passe à une manifestation plus étendue de

puissance et de bonté. Il aurait pu guérir tous les Israélites, lépreux ou paralytiques; il aurait pu les délivrer de toutes les maladies qui étaient tombées, hélas, sur eux, mais dans les cas qui nous sont présentés ici, ceux qui sont les objets de la grâce qui visitait Israël, viennent à Jésus, en lui demandant qu'il les guérisse, et c'est en réponse à leur foi que Jésus agit; Jésus était *là présent*, manifestant la puissance et la grâce divine en guérissant.

Verset 27 et suivants. — Mais cette grâce étant de Dieu et souveraine ne pouvait pas être bornée par les circonstances humaines. Partout où un besoin se montrait devant lui, Jésus pouvait-il renier sa puissance ou son amour? — Voyez maintenant comment ce fait se lie avec ce qui suit. Dieu en Christ apportait une pleine délivrance pour tous ceux qui en Israël, se confiaient en lui; mais il ne pouvait ni ne voulait *limiter sa grâce*. *La loi* limitait; mais quand *Lui-même* vint, le Dieu qui donna la loi, quiconque a besoin de Lui est bien venu: sa maison est une maison de prière pour toutes les nations (comp. [Marc 11: 17](#)). C'est pourquoi il appelle un publicain, — un Juif sans doute, mais un Juif détesté par les Israélites, et en un sens justement, parce que le service des publicains était une marque de la servitude nationale du peuple de Dieu. Un publicain était un homme qui tirait son profit de l'oppression des Gentils qui extorquaient des tributs à Israël; et ainsi il était naturellement haï; mais Jésus appelle un de ces hommes nommé Lévi qui était assis au bureau de recettes; il l'appelle à être un apôtre! Il faut que la grâce agisse selon ses propres droits. Si Dieu a été bon envers vous et envers moi, cela empêche-t-il que sa miséricorde et son amour s'étendent sur d'autres? La grâce crée l'instrument dont elle a besoin, et elle se répandra plus loin encore que jusqu'au publicain: elle atteindra même le plus éloigné des Gentils. Sans doute Israël avait des promesses et le Gentil à proprement parler, n'en avait point; mais, pour cette raison même, la grâce s'étendant aux Gentils, était plus purement la grâce, et elle voulait se répandre sur les gentils. Le Seigneur lui-même, *Dieu*, était là sur la terre; et Israël ne pouvait pas être le centre, ni le temple, quand *Lui* était là, le Seigneur méprisé et par Israël et par les Gentils. Il est la *porte*, le nouveau centre et le nouveau point de départ de la bénédiction: non pas une simple branche du vieux cep, mais lui-même «le vrai cep». Comme Juif, il était soumis aux ordonnances; mais comme le *Seigneur*, il est au dessus des ordonnances, et il passe par dessus toutes les anciennes restrictions.

«Et Lévi lui fit un grand festin dans sa maison; et il y avait une grande foule de publicains et d'autres gens qui étaient avec lui à table. Et les scribes et les pharisiens murmuraient...» Voir le Seigneur Jésus en pareille compagnie était en effet un terrible coup pour ces hommes. Mais Jésus répondant, leur dit: «Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la repentance». Ils se méprenaient complètement sur le compte du Seigneur: il était venu pour montrer comment la grâce pouvait se déployer envers ceux qui n'avaient point de justice.

Verset 33 et suivants. Le Seigneur franchit pour ainsi dire les limites de l'ancien ordre de choses, il est fidèle *envers* Israël; mais il met fin à cet ordre de choses-là. Comment auraient-ils pu jeûner, ceux qui reconnaissaient la présence du divin mari d'Israël, le

Messie? Le temps approchait où il faudrait prendre la croix; mais quand l'Epoux était présent, jeûner n'était pas de saison.

Versets 36-39. De plus le vieux vêtement ne peut pas être rapiécé avec du drap neuf; Jésus ne voulait pas accorder le christianisme avec le judaïsme; il ne voulait rien faire de semblable. La chair et la loi vont ensemble; mais la grâce et la loi, la justice de Dieu et la justice de l'homme ne se mêleront jamais. On ne peut pas davantage, sans perte de tous côtés, mettre le nouveau vin, la puissance de l'Esprit, dans le vieux vaisseau des ordonnances légales. Un homme accoutumé aux formes, aux arrangements humains, à la religion des pères et autres choses semblables n'aime jamais le nouveau principe de la puissance du royaume; il dit: «Le vieux est meilleur». Ainsi est faite la nature: la grâce l'offense. L'homme non plus ne fait pas des progrès dans les choses divines. Il peut se dégrader et abandonner ce que son coeur ne savoura jamais, et c'est ce que nous voyons s'accomplir rapidement de nos jours.

Chapitre 6

Ce chapitre s'ouvre par un sujet des plus importants, le sabbat, — un sujet qui agite souvent les esprits des hommes et qui avait alors une signification particulière, parce que les relations juives prenaient fin. On se rappellera que c'est précisément là que le Seigneur était moralement arrivé à la fin du chapitre précédent: les droits de sa personne et sa grâce, toujours plus rejetés maintenant par les zéloteurs de la religion des pères en Israël, franchissaient les limites étroites de ce peuple orgueilleux; et Dieu là dessus, par degrés, annonçait le propos à venir de sa miséricorde. Son salut, quand le moment sera venu, sera envoyé aux gentils; et ils entendront, si le Juif se juge lui-même indigne de la vie éternelle. Dieu *veut* se satisfaire lui-même en sauvant des âmes quelque part.

Il est évident que l'incident des épis que les disciples arrachèrent «le jour de sabbat second premier» (versets 1-5) rentre tout à fait dans le sujet dont l'Esprit est occupé ici. «Le fils de l'homme est seigneur même du sabbat». La gloire de sa personne lui donne droit à la suprématie sur ce qui était le signe de l'alliance de la loi; et dans la guérison de l'homme qui avait la main sèche (versets 6-10), il affirme son droit de faire du bien les jours de sabbat, de même que ses adversaires montrent le même jour leurs dispositions à détruire. Le sabbat, en tout vrai sens, l'homme l'avait absolument perdu; l'homme n'était même jamais entré dans les pensées de Dieu au sujet du repos. Le sabbat était le repos *de Dieu*; et si le péché n'avait pas tout gâté, l'homme aurait joui de ce qui était le résultat, non pas de son propre travail, mais du travail de Dieu. Tel est le vrai caractère de ce repos qui appartient à l'homme distinctivement; mais le péché étant entré dans le monde, il est devenu nécessaire que Dieu travaille de nouveau, si l'homme doit jamais avoir part au repos de Dieu (voyez Hébreux 4). En attendant Christ est apparu et a achevé l'oeuvre que Dieu lui a donné à faire; et ainsi, nous qui croyons, nous trouvons le repos en Christ, comme le fait Dieu lui-même. En lui en vertu de l'oeuvre accomplie et agréée de la rédemption, nous avons notre sabbat spirituellement.

Le jour du sabbat fut mis à part et sanctifié dès le commencement (Genèse 2). Plus tard il fut introduit, d'abord en grâce donné à Israël, distingué par la cessation de la manne, et par l'ordonnance de recueillir une double portion de celle-ci pour ce saint jour (Genèse 16); et ensuite, comme une partie de la loi de Sinai, et incorporé à chaque nouvelle et spéciale intervention de Jéhovah (Exode 20 voyez aussi 31: 13, 14; 33: 14; 34: 21; et 35: 2). Le sabbat fut dès lors un mémorial de la délivrance d'Egypte (Deutéronome 5: 15). Les prophètes, en conséquence, traitent le sabbat comme un signe de la séparation d'Israël d'entre toutes les nations pour Dieu, et de l'alliance de Dieu avec Israël (Ezéchiel 20: 12-20; 22: 8; 23: 38; 44: 24; Esaïe 56; 58; Jérémie 17: 4). Israël, pécheur dans le passé, avait donc reçu le sabbat comme une ordonnance légale, et il était par conséquent condamné par le sabbat comme par tout le reste.

Où est maintenant cette alliance avec Israël? Elle est abolie à cause de l'iniquité du peuple, qui, en conséquence, a été livré entre les mains des gentils et est devenu esclave: «Voici, nous sommes aujourd'hui esclaves, même dans le pays que tu as donné, à nos pères pour en manger le fruit et les biens; voici, nous y sommes esclaves, et il rapporte en abondance pour les rois que tu as établis sur nous à cause de nos péchés et qui dominent sur nos corps et sur nos bêtes à leur volonté, de sorte que nous sommes dans une grande angoisse» (Néhémie 9: 36, 37). S'ils eurent un temple, après la captivité, ce fut uniquement par la miséricorde des Perses qui dominaient sur eux. L'emblème extérieur demeura sans doute et devint une occasion spéciale pour déshonorer Dieu de qui il était le don et l'oeuvre si significative, mais où était sa réalité quand Jésus était sur la terre? Hélas! Jésus gît dans le tombeau tout le jour que ses meurtriers gardaient comme un jour saint à Jéhovah, — «car ce sabbat-là était grand», — effrayant témoignage pour les Juifs de la position où ils se trouvaient. Leur propre Messie mis à mort par son propre peuple: telle était la vérité que le jour du sabbat proclamait pour celui qui avait des oreilles pour entendre. Israël n'entra jamais dans le repos de Dieu; car si Josué lui avait donné le repos, Dieu n'eût pas parlé après ces choses d'un autre jour: «il reste donc un sabbatisme pour le peuple de Dieu» (verset 5), mais il faut qu'il reconnaisse d'abord Jésus.

Mais Jésus rejeté était le fils de l'homme; et le fils de l'homme était seigneur même du sabbat, vérité de la plus haute gravité et qui doit être proclamée avec toute puissance. Ceux qui confondent le jour du Seigneur avec le sabbat sont en danger de l'oublier. C'était précisément ce point qui était le sujet de la controverse entre Jésus et les Juifs, qui voulaient que le sabbat fût supérieur au Seigneur. Mais Jésus montre qu'un autre nouveau principe était entré sur la scène, un principe qui dépassait complètement l'ancien, et que rester dans l'ancien, c'était se priver de toute délivrance, car il est impossible qu'une créature qui a des convoitises demeure, sans être condamnée, sous un commandement qui condamne la convoitise. Mais la grâce est venue par un Christ rejeté; et maintenant il y a un repos pour nous qui croyons, — non pas pour ceux qui sont sur le principe de la loi.

C'est pour cette raison que les chrétiens gardent le premier jour de la semaine et non pas le septième qui est le sabbat. Le repos fut acquis par la puissance de la rédemption

accomplie par Christ; et le premier jour, auquel il ressuscita d'entre les morts, était ce qui proclamait ce repos pour la foi, en dépit de la culpabilité et de la ruine de l'homme. Le septième jour sera le repos de l'homme sur la terre; le premier jour célèbre notre élévation par Christ dans le ciel, en lui: une fois Christ ressuscité, la vie d'entre les morts était la vie en abondance, — la liberté dans l'affranchissement du joug de la loi et de toutes les conséquences du péché, — en un mot, la victoire de la grâce. C'est pourquoi le *premier* jour de la semaine est le privilège distinctif du chrétien, parce que ce jour dépend et témoigne de l'oeuvre achevée de Christ, et qu'en conséquence il introduit le repos céleste. Le premier jour de la semaine est en contraste avec le dernier, qui appartient à la sphère du travail du premier homme et du Juif sous la loi, dans laquelle Adam et Israël succombèrent. Le premier jour est *le jour du Seigneur* emphatiquement, il rend ainsi témoignage du triomphe de la parole de Christ et de la gloire de sa personne: il n'est pas le jour qu'une coupable incrédulité aurait voulu réduire en une preuve de l'infériorité du Seigneur et en un moyen de l'entraver dans son oeuvre. Il est une bénédiction positive et directe pour celui qui le reconnaît et qui l'honore, non pas parce qu'il est le terme du travail légal, mais parce qu'il est le commencement de l'espérance chrétienne, le jour de la résurrection où nous commençons notre vie spirituelle et où nous regardons en avant vers ce qui couronnera un gage si précieux.

Ici dans Luc, toutefois, ce dont il s'agit principalement, c'est du maintien des droits et de l'autorité du Fils de l'homme. Il est impossible, selon Dieu, de jamais revendiquer les droits du sabbat vis-à-vis du «Seigneur du sabbat».

Versets 3-5. Que fit David, l'Oint du Seigneur, lorsque Saül le persécutait et en voulait à sa vie? Eut-il été selon Dieu alors de maintenir l'ordonnance et de faire périr ainsi l'homme selon le coeur de Dieu? Non, assurément, les fondements étaient renversés et, tout devenait «commun» en Israël quand le roi élu était ainsi méchamment rejeté. Mais un personnage plus glorieux et un péché plus grave étaient maintenant au milieu du peuple. Oui, «le Fils», mais «la Racine» de David, — Dieu lui-même était là. Celui qui institua le sabbat, le Seigneur du sabbat était là présentement dans la personne du Fils de l'homme.

Versets 6-10. Mais si Dieu est au milieu de son peuple, reniera-t-il sa bonté, ou retiendra-t-il son pouvoir en présence de la misère humaine, parce que «les scribes et les pharisiens l'observent pour voir s'il guérira un jour de sabbat?» Non, il faut que l'amour divin agisse et guérisse la main sèche, même si l'homme dans sa misère cherche à trouver là un motif d'accusation. «Et ils furent hors d'eux-mêmes, et s'entretenirent entre eux de ce qu'ils pourraient faire à Jésus» (verset 11). Mais Jésus, «en ces jours-là, se retira sur une montagne pour prier» (verset 12): il s'approcha de Dieu afin de s'entretenir avec lui de ce qu'il devait faire pour eux. A lui appartenait l'activité de la grâce, de l'amour qui se manifestait saintement et puissamment au milieu du mal.

Versets 13-16: «Et quand le jour fut venu, il appela ses disciples et il en choisit douze». Dans cet appel des douze, le Seigneur montra qu'il était le seul qui pouvait communiquer à d'autres la puissance de rendre ce témoignage aussi; et en même temps, ici comme dans

tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, Jésus est l'homme humble et dépendant, l'homme parfait, aussi bien qu'il est Dieu. Il était dans une parfaite et ininterrompue communion avec son Dieu et Père, quoiqu'il fût Lui-même Dieu manifesté en chair. Combien tout cela l'approche de nous, quoiqu'il reste toujours si infiniment au-dessus de nous! A ce qu'il faisait nous devrions aspirer, quelles que soient d'ailleurs notre mesure et notre petite sphère d'activité. En Lui nous voyons l'homme parfait dans cette position de puissance dans laquelle il vint.

Il savait qui étaient ceux qu'il avait choisis. Il savait que l'un d'entre eux avait un démon; néanmoins il les envoya. Il en choisit douze spécialement, qu'il nomma aussi apôtres, ou «envoyés». Ce terme était important et significatif, comme étant bien distinct et de la loi et des promesses. La loi n'envoya jamais personne. Mais Dieu est actif; il envoie son Fils, et le Fils envoie des apôtres. L'amour de Dieu est actif en rassemblant des âmes. Ce premier «Envoyé» est un homme, réellement et véritablement. L'oeuvre de la grâce de Dieu doit être accomplie par le Fils de Dieu, non pas par des anges, mais par son propre Fils comme l'homme Christ Jésus; et *Lui* envoie des hommes d'auprès de lui. Le point de rassemblement c'est l'Homme, — Lui-même assurément. Dieu a tout remis entre les mains de l'Homme. Il faut que ce soit Dieu qui montre de la grâce; mais c'est le Fils de l'homme qui vient avec la mission de l'amour et qui envoie des hommes à des hommes.

Versets 17-19. Quel que soit le trait par lequel il attire, Jésus rassemble autour de Lui en éveillant l'adoration dans les coeurs; il s'entoure de ses disciples, et ensuite il descend et s'arrête dans un lieu uni. Les grandes multitudes sont attirées par ses miracles et par leurs besoins; elles viennent pour entendre et pour être guéries. La foule des disciples forme le cercle intérieur. «Toute la foule cherchait à le toucher», non pas que ceux qui le pressaient ainsi aient été convertis, mais il sortait de Lui une puissance vivante qui guérissait leurs misères corporelles et les délivrait du pouvoir de Satan.

Verset 20 et suivants. Maintenant il élève ses yeux vers ses disciples et il leur parle, non pas comme dans Matthieu, chapitre 5 et suivants, où il leur expose les principes du royaume, mais en distinguant de la masse et en reconnaissant comme le résidu ceux qui l'entouraient. C'est pourquoi il dit ici: «Bienheureux *vous...*» Il met son sceau et son cachet sur ceux qui sont là actuellement rassemblés autour de lui. Il faut qu'ils lui ressemblent. Il est à la fois leur centre et leur modèle. Il était Dieu; mais la plénitude du Saint Esprit habitait en Lui comme homme aussi, et ainsi il pouvait dire: «Je fais toujours les choses qui lui plaisent» (Jean 8: 29). Il devait en être de même de ceux qui l'entouraient.

Versets 20-26. «Bienheureux vous pauvres, car le royaume de Dieu est à vous; bienheureux vous qui maintenant avez faim, car vous serez rassasiés; bienheureux vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. Vous êtes bienheureux quand les hommes vous haïront...» Ces paroles du Sauveur nous montrent le contraste qu'il y a entre ceux qu'il déclare bienheureux et tous ceux qui sont à leur aise dans le monde. Ceux qui, s'ils n'avaient leur espérance en Lui, que pour cette vie seulement, seraient de tous les hommes les plus misérables, forment le petit nombre des bienheureux: ils sont distingués de tous les autres

et sont mis en relation avec Lui, la source de la bénédiction, pour être bénis. Si vous pouvez trouver le bonheur et être à votre aise dans ce monde qui a rejeté Jésus, ne comptez pas sur sa bénédiction.

Ce sont les pauvres, ceux qui sont méprisés avec Jésus, qui posséderont, le royaume. Jésus dit, si j'ose m'exprimer ainsi: «Je vous distingue, *vous* (*). Je suis venu comme le centre de la puissance et de l'amour vivant et agissant. Il n'y a qu'une seule place de béatitude sur la terre. Avec moi vous êtes bienheureux». D'autres peuvent trouver leur plaisir et se réjouir là où Christ n'a point de place; mais c'est un temps où une âme vraiment spirituelle ne peut rien trouver de bon sinon avec Christ. Christ, je le répète, distingue positivement de la grande multitude du peuple les disciples qui se sont attachés à lui et il s'adresse à eux. Le verset 22 nous le montre clairement, en omettant la persécution pour la justice que Matthieu rapporte soigneusement.

(*) Car on ne trouve pas ici, comme dans Matthieu 5, l'énumération de principes abstraits; mais le Seigneur parle aux coeurs de ceux qui sont rassemblés autour de Lui.

Ici, dans Luc, il s'agit seulement d'une question de souffrance «à cause du Fils de l'homme».

Jésus vint au milieu d'un monde de misère et d'égoïsme et il y manifesta, non la loi ni le jugement, mais la grâce. Mais «la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise».

Semblable à l'aspic qui n'entend rien (Psaumes 58: 4), le monde va son train, aussi sourd qu'il est aveugle. Non, — pour vous qui êtes rassasiés maintenant, Jésus n'a pas de charme; mais *vous* les disciples, qui pleurez maintenant parce que la misère et le péché de l'homme pèsent sur votre âme, vous vous réjouirez. Quand le bon plaisir de Dieu s'accomplira, vous qui ne pouvez pas être satisfaits par les gousses, vous serez rassasiés. Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez de joie, car voici, votre récompense est grande dans le ciel, car leurs pères en ont fait de même aux prophètes. Vous avez votre part avec Christ ici-bas, vous l'aurez avec Christ dans le ciel. Vous souffrez avec le Saint, vous partagerez la gloire avec le Glorifié. Et les autres?... Ils auront ce qu'ils ont recherché. Pour ceux qui sont rassasiés, il y aura une famine, car ils ont perdu Dieu. Si vous pouvez rire dans un monde comme celui-ci, vous pleurez quand le temps de Dieu pour bénir sera venu. «Ils sont du monde»; — et «le monde aime ce qui est sien» (1 Jean 4: 5; Jean 15: 19). «Leurs pères en ont fait de même aux faux prophètes». Les temps sont-ils changés? Le caractère de Christ est-il changé? Non, il n'est en aucune façon plus agréable à la chair; et si vous pouvez trouver votre joie, vos aises, votre plaisir dans le monde, Christ ne l'a pas su et vous n'avez pas son Esprit. Celui qui se fait ami du monde, se fait ennemi de Dieu (Jacques 4: 4). Le disciple de Christ peut-il se réjouir dans un monde plein de péché? Sans doute il peut jouir de la communion de Jésus, il peut se réjouir dans l'Esprit, tout en étant patient dans la tribulation, mais celle joie qu'il porte ainsi avec lui a un autre caractère: c'est une joie sérieuse quoique très réelle et précieuse.

Depuis le verset 27, le Seigneur montre quelle doit être la conduite de ses disciples comme tels: ils doivent manifester *Dieu*, ils doivent être les témoins vivants de ce qui était manifesté en Lui. La grâce qui habitait en Lui dans sa plénitude et sa perfection doit être reproduite en eux, quelque infidèles que nous soyons tous à cet égard; elle doit être le principe de leur sentier: «Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent...» Dieu nous aima, *nous*, quand nous étions ses ennemis, et nous devons manifester dans notre conduite ce que Dieu est. Le verset 29 nous amène complètement dans des circonstances humaines, là où nous apprenons avec patience, faisant bien, comme dit Pierre, et souffrant pour cela en endurant tout patiemment (1 Pierre 2: 19 et suivants). Il semble qu'il y ait là peu de consolation; mais *Jésus* fit ainsi, et l'amour *doit* se manifester ainsi dans un monde mauvais. Le temps vient où Dieu jugera au lieu d'user de patience comme il fait maintenant; mais à présent, à quelque prix que ce soit, manifestez l'amour comme le fit Christ. La chair peut aimer pour de l'amour (versets 32, 33); mais les disciples de Christ sont appelés à imiter Dieu et à marcher dans l'amour (comp. Ephésiens 5: 1, 2). «Aimez vos ennemis, et faites du bien, et prêtez sans en rien espérer, et votre récompense sera grande et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bon envers les ingrats et les méchants» (verset 35).

Quel caractère que celui sous lequel Dieu apparaît ici! Ce n'est pas sa justice qui se montre, bien qu'assurément il *fut* juste; mais dans le monde où il avait à faire avec les ingrats et les méchants, Dieu fait luire *la grâce*. Pour les anges Dieu n'a pas de grâce, mais de l'amour; mais Christ, dans ce monde de péché, est grâce, c'est-à-dire amour pour ceux qui ne méritent pas d'être aimés. «Soyez donc miséricordieux comme aussi votre Père est miséricordieux». Le Seigneur ne dit pas *avec* votre Père, mais: *comme* votre Père. Comme Lui aime ses ennemis, ainsi faites, vous aussi; il est miséricordieux, soyez miséricordieux vous aussi. Le caractère de Dieu, l'amour parfait, est ainsi manifesté dans un monde de pécheurs. Il faut qu'il nous en coûte quelque chose; il en coûta la vie de Christ. L'amour de Christ était un fleuve qui, s'il rencontrait des obstacles sur son passage, poursuivait son cours, les surmontant et les laissant derrière lui, jusqu'à ce qu'il atteignît la croix.

Verset 37. Il ne s'agit pas ici de certaines choses acquises pour avoir la vie, mais du résultat d'une certaine conduite. «Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés; ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés; acquittez et vous serez acquittés...». Le Seigneur voulait dire par là que chacun trouverait les conséquences de sa conduite comme il lui est arrivé à Lui-même. Il prit la place la plus basse, mais maintenant il a obtenu la place la plus élevée. Il l'abassa lui-même, «c'est pourquoi Dieu l'a haut élevé...» (Philippiens 2: 9-11). Il ne vint pas pour juger, et maintenant tout jugement est donné au Fils (Jean 5: 22, 27). Ainsi, nous n'avons pas seulement la manifestation de la grâce, mais le caractère divin trouvant ses conséquences. Il s'agit de gouvernement, — de marche avec le Seigneur: Il faut qu'il en coûte beaucoup le long du chemin; mais au bout, on vous donnera «bonne mesure pressée et secouée et qui s'en ira par-dessus les bords». Il y aura la bénédiction de Dieu aussi dans le chemin, quoique le «*moi*» soit mortifié. La grâce abondera selon les voies de Dieu.

Verset 39. Remarquez le contraste qu'il y a entre ceux qui sont tout aveuglement, et les aveugles qui conduisent des aveugles. Laissez-les; laissez-les poursuivre leur propre chemin; mais vous, vous devez prendre votre place avec Moi et le disciple n'est pas au-dessus de son Maître, mais vous serez comme votre Maître. Si votre Maître souffre, vous souffrirez; s'il en a coûté cher à votre Maître, il faut qu'il vous en coûte cher à vous. Si Christ vous enseigne, il fait ainsi pour que vous possédiez la science divine qu'il a lui-même. Et voyez quelle place il nous donne! Quand il donne, que donne-t-il? La chose même que Lui possède. «Comme Lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde» (1 Jean 4: 17). «Je ne vous donne pas comme le monde donne» (Jean 14: 27), car le monde, s'il donne un peu, réserve le principal pour lui-même; mais, quant à Lui, si j'ose faire parler le Seigneur, c'est comme s'il disait: Je vous place dans la même connaissance, qui est dans ma nature: la grâce que moi j'ai, vous l'aurez. Mais on n'aime pas faire les choses que Jésus a faites. Pourquoi tant raisonner sur ce seul passage: «Ne résistez pas au mal» (Matthieu 6: 39)? Parce que l'homme aime résister au mal: sa volonté est touchée, sa conscience est atteinte, car elle lui est donnée comme une exhortation naturelle; mais il ne l'aime pas, et s'il le peut, il s'en débarrasse. Ces choses sont données comme une pierre de touche pour la conscience; elles jugent l'oeil, non pas seulement le sentier. «Si ton oeil est simple, tout ton corps aussi est éclairé» (Luc 11: 34). L'objet est mauvais, si vous n'avez pas la lumière pour le pas que vous avez à faire. Vous pouvez rencontrer des difficultés en faisant l'ascension d'une colline escarpée, mais si vous voyez clairement le but auquel vous tendez, vous passerez par dessus les difficultés aussi rapidement que vous pourriez: c'est là le sens de l'expression: «Je fais une chose...» (Philippiens 3: 13-44). L'âme a un objet, et elle le poursuit, absorbée par lui. S'il en est ainsi de vous, vous pouvez être assuré que la lumière éclairera votre sentier, la lumière non pas pour dix ans de chemin, mais pour ce pas que vous avez à faire, et puis pour un autre pas. Dieu dit à Moïse: «Parle aux enfants d'Israël, qu'ils marchent» (Exode 14: 15), et quand il introduisit le peuple dans le désert, il lui donna la nuée pour les guider tout le long du chemin. Il en est de même pour nous: nous sommes appelés à suivre Christ sur le principe de l'obéissance, et ainsi nous sommes mis en relation avec Lui dans la révélation de sa volonté qui ne nous donne pas de voir à l'avance tout le chemin que nous avons à parcourir. Un homme peut voir un mur se dresser devant lui, et dire: «Je ne puis avancer dans ce chemin-là», alors que s'il faisait un seul pas en avant il apercevrait qu'il y a un sentier courant tout le long du mur.

Verset 44. «Chaque arbre se connaît à son propre fruit». Nous ne devrions pas seulement porter du fruit, mais du fruit que Christ produit. Il est tel fruit qui est produit par une nature honnête et droite, — un fruit semblable à celui du jeune homme qui vint à Jésus (Matthieu 19: 16 et suivants; Marc 10: 17 et suivants); mais ce fruit n'est pas du fruit divin, — «son propre fruit»: et là où Christ est la racine et le tronc, le fruit est du fruit chrétien, du fruit qui demeurera (Jean 15: 16). Deux hommes peuvent marcher de front jusqu'à un certain point; puis une épreuve pour Christ se présente, et l'un poursuit sa route avec Christ, tandis que l'autre se détourne. Le fruit que l'Écriture appelle «son propre fruit» se montre lui-même et se produit spontanément. On ne demandera pas: Quel mal y a-t-il à

ceci ou à cela? Quel mal y a-t-il à être riche, comme me disait un jour quelqu'un? Si votre richesse ou telle autre chose vous exclut du ciel, cela est-il indifférent? Vous n'aviez pas cette pensée peut-être? Mais le secret de votre état, c'est que vous aimez les choses en question. Le mal n'est pas dans les choses elles-mêmes, tirées de la terre, mais dans l'amour pour elles qui est dans le coeur. «De l'abondance du coeur la bouche parle» (verset 45): une parole d'impatience trahit le coeur. Je retiens mon bras peut-être, mais je laisse échapper la parole.

Verset 47 et suivants. Devant toute la multitude, le Seigneur parle maintenant de la maison bâtie sur le roc. Il ne s'agit pas ici de bâtir sur Christ, le Rocher, pour le salut du pécheur; mais c'est le sentier du fidèle qui fait le sujet du passage. Mais là où la parole de Christ ne met pas en rapport avec Lui, voyez quel est le résultat!

La chose même à laquelle nous sommes appelés, c'est de le suivre; et si je le suis, il y a là une preuve que les paroles du Maître ont tellement pris possession de mon âme qu'elles ont la puissance de me faire surmonter les difficultés. «Mon âme s'est attachée à toi pour te suivre». Christ prend possession de mes affections, de mon coeur, de ma volonté, qui sont désormais liés à Lui, au lieu qu'elles soient liées à moi. — Est-ce que Christ a pour moi assez de prix pour que j'abandonne tout et que je le suive, afin de faire les choses qui lui plaisent? «Si quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas, car il voit la lumière de ce monde». «Comme quand la lampe t'éclaire de son éclat» ([Jean 10: 9](#); [Luc 11: 36](#)). Si nous nous tenons près de Christ, la lumière luit sur nous. Si nous avons à *entrer* dans la lumière, la lumière peut-être nous éblouira. Ainsi Christ a rassemblé autour de Lui dans la lumière et dans l'amour ceux qu'il appelle à jouir de Lui et dont il veut être comme le Maître, afin que, quand le moment sera venu, ils soient rendus conformes à son image en gloire.

Chapitre 7

Nous avons vu le Seigneur, rejeté par Israël, graduellement dépasser en vertu de sa personne et de ses droits les anciennes limites et rassembler le résidu autour de Lui, le nouvel et seul juste objet de Dieu, la source d'une mission de grâce, le plein développement et le vivant exemple du saint amour dans un monde mauvais car quels que soient les principes établis dans le chapitre 6, ces principes ne sont que l'expression du caractère de Dieu en grâce, tel qu'il a été manifesté en Christ ici-bas sur la terre.

L'histoire si frappante de la guérison de l'esclave du centurion est bien à sa place ici. Elle ne nous rapporte pas seulement un acte de grâce, mais un acte de grâce envers un gentil. Ce n'est pas tout; le principe même sur lequel l'apôtre fait reposer cette grande question de la grâce s'étendant aux gentils est mis en lumière: «C'est donc sur le principe de la foi, afin que ce soit selon la grâce, pour que la promesse soit assurée à toute la semence» (Romains 4: 14). La foi est introduite comme grand principe et pivot de la bénédiction. Ce n'était pas seulement de la théorie qu'il y avait chez le centurion, mais une foi vivante, et une foi telle qu'on n'en avait pas vu en Israël. Ce n'était pas non plus de la

présomption qu'il y avait chez cet homme, mais une humilité remarquable. Il reconnaissait l'honneur que Dieu avait conféré à Israël; il voyait cet honneur, et en tenait compte; il le reconnaissait et s'appuyait sur lui, en dépit de la vile et misérable condition du peuple de Dieu. Quelque méprisés et en chute que fussent les Juifs, le centurion les aimait parce qu'il voyait en eux le peuple de Dieu, et pour l'amour de Dieu: et il leur avait bâti une synagogue. Il était vraiment humble, bien que sa foi dépassât de beaucoup ceux qu'il honorait, ou plutôt parce que sa foi les dépassait. Aussi avait-il une très haute idée de la puissance et de la gloire du Christ comme personne divine, comprenant que cette gloire s'étendait bien au delà de toutes les pensées juives. Le centurion ne parle pas du Seigneur comme Messie, mais il reconnaît en Lui la puissance de Dieu en amour. Il avait cette bienheureuse foi qui s'oublie dans l'exaltation de son objet. Il n'avait pas vu Jésus, il semble; mais d'après ce qu'«il avait entendu» à son sujet, il avait certainement compris que pour Lui les maladies n'étaient rien que les occasions de la manifestation de son autorité absolue et de sa grâce souveraine. Le centurion était un étranger, et les Juifs étaient le peuple de Dieu: les Juifs et leurs anciens n'étaient-ils donc pas mieux qualifiés que personne pour amener ce glorieux personnage, Jésus? — Car le centurion avait foi en la miséricorde aussi bien qu'en la puissance de Jésus; et son serviteur qui lui était «fort cher» était malade et s'en allait mourir. Il lui fallait Jésus.

«Et Jésus alla avec eux; et comme déjà il n'était plus guère loin de la maison, le centurion envoya des amis vers lui, lui disant: Seigneur, ne te donne pas de fatigue, car je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit; c'est pourquoi je ne me suis pas cru digne moi-même non plus d'aller vers toi; mais dis une parole et mon serviteur sera guéri». Il y avait là assurément le plus profond respect et la plus vraie affection personnelle. Quelque ignorant qu'il fût peut-être à d'autres égards, le centurion avait un sentiment profond de l'excellence de la personne de Christ, et ici encore avec l'humilité correspondante à la mesure de gloire qu'il discernait. Le message des amis du centurion dépeint admirablement le caractère et les sentiments de celui-ci. *Lui* ne disait rien à Jésus des services qu'il avait rendus aux Juifs; il ne parlait de rien qui lui fût personnel, si ce n'est de son indignité, et il était si conséquent dans toute sa manière d'agir qu'il demandait à Jésus de ne pas venir sous son toit, tant il se sentait indigne de le recevoir. Il y avait dans l'âme de cet homme tout juste l'opposé de l'idée de faire à Christ un honneur en croyant en Lui, et il ne pensait pas à recevoir Christ pour se donner du crédit à lui-même: deux choses qui, hélas, se retrouvent souvent ailleurs. La simplicité de coeur de cet homme est aussi apparente que sa grande foi: il n'y en avait pas de pareille en Israël; et cependant elle se trouvait chez un homme qui aimait Israël. C'était une leçon de grâce, en toute manière, pour la foule qui suivait Jésus, et pour nous également, je n'ai pas besoin de le dire.

En même temps que la grâce envers les gentils, apparaissait la puissance de ressusciter les morts; mais cette puissance était manifestée ici dans des sympathies humaines, en témoignage que Dieu avait visité son peuple (versets 11-17). La puissance de la résurrection était mise en évidence, une puissance qui devait être manifestée encore plus

glorieusement et devenir la source de ce qui est nouveau pour l'homme selon Dieu, le Dieu qui ressuscite les morts. C'était une nouvelle et merveilleuse démonstration que le Seigneur, dans le caractère de son oeuvre, dépasse ici la sphère de la loi et de ses ordonnances: «Car la loi a de l'autorité sur un homme aussi longtemps qu'il vit» (Romains 8: 1). De quel profit peut-elle être pour celui qui est mort? «Mais ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance du péché et pour le péché...» (Romains 8: 3). La grâce et l'énergie divine se déployaient dans un homme touché par le sentiment de nos infirmités. Chaque détail en est la démonstration. Le mort était «le fils unique de sa mère, et elle était veuve». «Et le Seigneur la voyant, fut ému de compassion envers elle, et lui dit: Ne pleure pas. Et s'approchant, il toucha la bière... et le mort se leva sur son séant et commença à parler. Et il le donna à sa mère». Comme tout ici est à la fois admirablement humain et en même temps manifestement divin!

La guérison de l'esclave du centenier et la résurrection du fils de la veuve montrent le changement qui se fait dans cette partie de Luc. Il en est de même de la scène qui suit et qui met par le fait en évidence le pivot de la dispensation; le Seigneur rend témoignage à Jean-Baptiste, non pas Jean au Seigneur. Jean envoie deux de ses disciples auprès du Seigneur, dont on lui avait rapporté les miracles, afin d'apprendre de sa propre bouche qui il était. En sommes-nous surpris? — Jean avait prêché et baptisé en la confession des péchés et en la foi au Messie qui venait. Mais tout était changé maintenant. Jean était en prison, non délivré — et il ne s'agissait plus d'un peuple se préparant pour le Seigneur. Cela n'était-il pas étrange? En tout cas, Jean cherchait une réponse catégorique, et il pouvait compter justement sur la parole de Celui qui opérait de si grandes et saintes oeuvres! Mais quel commentaire que ce message de Jean, quant au merveilleux changement qui s'opérait! Jean remettait pour ainsi dire ses disciples au Seigneur. «Et, en cette même heure-là, Jésus guérit plusieurs personnes de maladies et de fléaux et de mauvais esprits, et il donna la vue à plusieurs aveugles». Et répondant aux messagers de Jean, il leur dit: «Allez et rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu, que les aveugles recouvrent la vue...» (versets 21-23). En même temps, si le Seigneur ne reçoit plus témoignage de Jean, il rend, Lui, témoignage à Jean, il reconnaît Jean et son oeuvre, mais il le fait comme d'un terrain plus élevé sur lequel il s'était placé en grâce et en puissance de résurrection, tout ceci étant fondé sur sa complète réjection dans le monde et par le monde, en sorte que, quoiqu'il fit du bien à tous, il dit cependant: «*Bienheureux* quiconque n'aura pas été *scandalisé* en moi». C'est pourquoi, dans le verset même dans lequel le Seigneur reconnaît Jean-Baptiste de la manière la plus explicite, il fait ressortir le changement qui allait s'opérer, disant: «Mais le moindre dans le royaume de Dieu est plus grand que lui» (verset 28). Bienheureux ceux qui justifiaient Dieu en étant baptisés par Jean; malheureux les hommes à propre justice qui rejetaient le conseil de Dieu contre eux-mêmes! «La sagesse est justifiée par tous ses enfants»; ils comprennent les voies de Dieu dans le serviteur ou dans le Seigneur. Ces voies sont très différentes, mais comprises en grâce. «Cette génération», hélas, ne comprend ni les unes ni les autres, et trouve à redire aux unes,

comme aux autres. Jean est trop juste pour eux, Jésus est trop plein de grâce. Les plaintes de l'un et les douces mélodies de l'autre leur inspirent la même aversion. Telle est la sagesse de l'homme devant les voies de Dieu. Mais les enfants de la sagesse justifient néanmoins la sagesse.

En dépit de la perversité des hommes, notre Seigneur ne cesse pas de se manifester au monde. En conséquence Luc introduit ici (versets 36-50) une histoire qui montre comment la sagesse de Dieu est justifiée par ceux qui la reconnaissent en Jésus. C'est une scène de grâce, de pure, pleine grâce qui pardonne et qui ne s'arrête pas jusqu'à ce qu'elle ait renvoyé en parfaite paix la pécheresse qui en est l'objet. Jésus est dans la maison du pharisien, qui avec toute sa sagesse était en défaut sur le point essentiel: Simon n'avait pas su reconnaître la gloire de Christ. Le Seigneur, en réponse à la pensée qu'il lisait dans son coeur, lui montre, en contraste avec la femme «qui était une pécheresse» que le point au sujet duquel il portait un jugement, était précisément ce en quoi il était en défaut. Les pensées de Dieu ne sont pas comme nos pensées, ni ses voies comme nos voies. Quoi? — Si ce Jésus méprisé n'était pas seulement un prophète, mais un Sauveur de pauvres pécheurs perdus? Dieu n'était pas connu; — c'était là le secret! L'âme convertie voit la gloire du Seigneur comme la grâce envers elle; celui qui n'est pas convaincu, quoique humainement intéressé, juge selon ses propres pensées et par conséquent ne sait pas voir la gloire qui n'est pas selon ces pensées. Le jugement de l'homme à l'égard de l'évangile doit donc être faux; recevoir l'évangile comme une grâce est la seule chose juste et la seule voie pour arriver à le connaître.

L'histoire de la femme pécheresse nous fournit donc un exemple clair et direct des voies de Dieu: Dieu pardonnait les péchés en grâce, souverainement, librement à tout pécheur quel qu'il fût, manifestant, et produisant l'amour dans l'âme pardonnée qui aime Dieu, parce que Dieu est amour, et cela à l'égard de ses péchés, en Jésus le Seigneur. C'était vraiment la grâce, — le principe sur lequel un homme quelconque, gentil ou non, serait reçu, et sur lequel Dieu était manifesté, non en exigeant de l'homme et en donnant ainsi de l'importance à l'homme dans la chair, mais en faisant Dieu tout, le caractère de Dieu en grâce souveraine introduisant ainsi la bénédiction et ses bienheureux effets dans le coeur ramené à la confiance en Dieu par le sentiment de sa bonté.

Quel tableau! La bonté connue non seulement dans l'acte, mais dans la personne de Celui qui l'accomplit. Le discernement du péché dans sa forme grossière par l'homme était une chose; mais la grâce de Dieu qui pouvait tout effacer et pardonner était une autre chose bien différente. Christ n'était pas là pour juger et pour sanctionner des pharisiens, mais l'amour pour un pécheur manifestait Dieu sous ce nouveau caractère de grâce, produisant un amour saint et plein de gratitude pour Dieu et une relation bénie, souveraine et hors de la portée de l'homme. Mais il faut que Dieu démontre toujours de nouveau la justice et la perfection de ses voies de bonté envers l'homme, tant est dur le coeur de l'homme! Mais le Seigneur s'identifie Lui-même avec le croyant; et il le soutient et le défend contre le monde orgueilleux: et la foi puise là son assurance. Parfaitement sans égard pour

les commentaires, il s'adresse non à l'incrédulité, ce qui serait sans profit, mais à ceux qui ont de la foi; et ayant communiqué le pardon, montre à l'âme sa droiture, c'est-à-dire les justes pensées quant à Dieu et au «moi», qui sont la part de la foi. La dernière parole du Seigneur met tout en règle. L'amour de la femme était une base d'évidence et de raisonnement, non pas certainement la cause. «Ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix». La conscience est déchargée de tout le poids qui l'oppressait, et le coeur se trouve infiniment et éternellement débiteur à la fontaine toujours jaillissante de toute grâce.

Chapitre 8

Nous avons vu, dans ce qui précède, le Seigneur se présentant par ses paroles et par son oeuvre comme un centre nouveau, vers lequel et autour duquel les siens étaient rassemblés. Avant ce moment, quand Israël était le point de rassemblement, *Jéhovah* avait été le centre, car *Jéhovah* était au milieu des Juifs, et le temple était le lieu où il se rencontrait avec le peuple. Mais maintenant le *Fils* est là, «Dieu manifesté en chair», et il faut que Lui soit le centre de tout. Mais Israël ne voulait pas être rassemblé, comme le Seigneur lui-même le dit au chapitre 23 de l'évangile de Matthieu: «Jérusalem, Jérusalem, la ville qui fait mourir les prophètes, et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants..., et vous ne l'avez pas voulu» (verset 37). Esaïe tient le même langage, chapitre 62: 2: «J'ai tout le jour étendu mes mains vers un peuple rebelle». — Israël ne pouvait pas jouir de la bénédiction, parce que la chair était incapable de la retenir. La chair envisagée simplement comme telle est «comme l'herbe» (Esaïe 40). «Toute chair est comme l'herbe». Nous retrouvons ces deux grands principes au travers des derniers chapitres d'Esaïe: d'abord, la chair comme chair ne pouvait pas retenir la bénédiction et être dépositaire des promesses, car lorsque la grâce parfaite vint dans la personne du Seigneur, celui-ci trouva le peuple auquel il était envoyé, flétri comme l'herbe. «L'herbe est séchée et sa fleur est tombée; mais la parole de notre Dieu demeure éternellement». Mais Dieu n'abandonnait pas ses desseins: c'est pourquoi, au chapitre 49, nous trouvons *Jéhovah* disant au Christ: «Tu es mon serviteur, ô Israël, en qui je serai glorifié», et le Christ répondant: Si Dieu doit être glorifié *en Israël*, «j'ai travaillé en vain et j'ai usé ma force pour néant et sans fruit: toutefois mon droit est par devers l'Eternel, et ma récompense par devers mon Dieu». Alors *Jéhovah* dit: «Quoique Israël ne soit pas rassemblé, moi je serai toutefois glorifié aux yeux de *Jéhovah*... C'est pourquoi je t'ai donné pour lumière aux nations afin que tu sois mon salut jusqu'au bout de la terre». Voilà ce que Christ devient dans l'évangile de Luc une lumière pour éclairer les gentils, etc.; et plus tard, Paul, avec cette parfaite justesse de l'Esprit, cite ce même passage, si bien fait pour eux, aux Juifs d'Antioche. «C'était à vous premièrement qu'il fallait annoncer la parole de Dieu, mais puisque vous la rejetez et que vous vous jugez vous-mêmes pas dignes de la vie éternelle, voici, nous nous tournons vers les nations, car le Seigneur nous a commandé ainsi: Je t'ai établi pour être la lumière des nations...» (Actes des Apôtres 13: 46l, 47 et encore Actes des Apôtres 28: 28); Israël sera rassemblé plus tard, car Christ rétablira les tribus de Jacob et délivrera les captifs d'Israël; mais auparavant, il se tourne vers les nations. Le

Seigneur nous présente un tableau de tout cela dans Luc. Au chapitre 7, nous voyons Israël rejeter et Jean-Baptiste et Christ, mais «la sagesse justifiée par tous ses enfants». Les pharisiens et les docteurs de la loi ne justifiaient pas Dieu du tout, car ils ne voyaient aucune beauté en Jésus, tandis que les publicains; le faisaient; et ainsi la pauvre femme «qui était une pécheresse», dont le coeur était touché par la grâce de Dieu, est le vrai «enfant de sagesse» et est introduite ici comme démonstration du grand fait que Christ est le nouveau centre de bénédictions, «quoiqu'Israël ne soit pas rassemblé».

Le Seigneur ensuite poursuit son témoignage, rassemblant d'abord par la parole, comme au chapitre 8, et ensuite, au chapitre 9, en envoyant ses disciples prêcher avec cet ordre de secouer la poussière de leurs pieds, s'ils n'étaient pas reçus, en signe que le dernier témoignage était donné alors qu'ils étaient rejetés.

Versets 1, 2. Deux classes de personnes sont rassemblées ici autour de Christ. D'abord, les douze apôtres, les témoins publics donnés par la grâce de Dieu pour être les vases de témoignage, manifestant le pouvoir électif de Dieu dans leur appel et dans le fait que Christ les envoyait dans toute l'énergie du ministère, — les apôtres de Christ, envoyés par Lui-même, selon qu'il dit: «Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi je vous envoie» (Jean 20: 21), — ses «élus», comme ailleurs il dit: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis, etc.» (Jean 15: 16); en second lieu, d'autres personnes que l'affection rassemblait autour de Christ, des personnes qui n'avaient aucun office dans l'Eglise, mais dont les coeurs avaient été touchés et attirés vers lui, des personnes qui n'étaient pas envoyées comme ceux dont nous venons de parler plus haut, mais qui n'étaient pas moins dévouées de coeur que les apôtres, car elles suivaient le Seigneur et l'assistaient de leurs biens.

Les versets 4-8 nous donnent la parabole du *semeur*, avec ceci de particulier que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il ne s'agit pas ici du royaume comme dans Matthieu, mais du témoignage relativement à ce que Christ ressemblait et à ceux qu'il rassemblait, non pas quant à la forme que prendrait plus tard le royaume. Le fait même que Christ venait comme Semeur démontrait qu'*Israël* était mis de côté, car si Christ avait été là pour Israël sa vigne, il eût dû chercher du fruit de sa vigne qu'il avait plantée si longtemps auparavant: Christ était venu ainsi à Israël précédemment, cherchant du fruit, et n'en trouvant point. Mais maintenant il vient sous le nouveau caractère d'un *Semeur*, ce qui est bien différent. Il vient dans un vaste monde où il n'y avait rien, et où il commence une oeuvre nouvelle. Dieu ne cherche pas maintenant du fruit de l'homme, dans un certain sens, parce que l'homme a été démontré un arbre mauvais et que plus vous labourez et vous fumez le sol autour d'un mauvais arbre, plus l'arbre porte de mauvais fruits: «chaque arbre se connaît à son propre fruit» (Luc 6: 44). Christ vint pour chercher et sauver ce qui était perdu. Dieu va produire maintenant le fruit qu'il veut: il ne pense pas désormais à demander à l'homme de produire quelque fruit que ce soit, car Jean Baptiste dit que «tout arbre qui ne fait pas de bon fruit est coupé et jeté au feu». C'est pourquoi le Seigneur vient

maintenant comme un Sauveur, ne cherchant pas de fruit, mais faisant ce qui produira ce fruit.

Le Seigneur décrit ensuite le caractère et l'effet de son oeuvre de semeur, et les disciples (versets 9-15) lui demandent de leur expliquer le sens de la parabole. Israël comme tel avait perdu sa place et était ainsi devenu «un peuple sans intelligence» (Esaïe 27: 11). Dieu avait usé de longue patience envers lui; sept cents ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait envoyé Esaïe disant: «Va et dis à ce peuple: En entendant vous entendrez, mais vous ne comprendrez pas» (Esaïe 6: 9). Individuellement un Juif pouvait être attiré vers Jésus; mais, comme nation, Israël était endurci. Le Seigneur donne aux disciples l'explication de la parabole; mais au peuple comme tel il parle en paraboles (voyez verset 10), accomplissant ainsi les paroles mêmes du prophète prononcées si longtemps auparavant. Le témoignage est clos maintenant quant à Israël, quoique non pas quant au propos final de Dieu à son égard.

La semence est semée indistinctement, et quoique l'homme la rejette parce que sa *volonté* est opposée, elle est semée néanmoins dans le coeur, car la parabole du semeur montre comment la parole de Dieu est parfaitement adaptée aux besoins de l'homme, parlant à sa conscience et à son coeur. «Jamais homme ne parla comme cet homme» (Jean 8: 46). Christ parla avec une puissance qui atteignait le coeur et les affections; mais la *volonté* est corrompue, et ainsi elle résiste à la parole. Il ne s'agit pas ici de grâce abstraite, mais la condition de l'homme est reconnue; c'est pourquoi nous trouvons la parole si parfaitement appropriée aux besoins de l'homme, non pas réclamant de lui la justice, mais intervenant avec puissance pour lui montrer qu'il est un pécheur et mettant à découvert les pensées et les intentions du coeur (comparez Hébreux 4: 12, 13). Quand le coeur est ainsi mis à nu, la parole vient avec toute la douceur et les consolations de la grâce; car il y a en Dieu de quoi satisfaire une âme dans quelque état qu'elle puisse se trouver. La parole s'adresse au coeur, c'est pourquoi l'évangile laisse l'homme sans excuse.

Quelques-uns reçoivent la parole avec joie (verset 13). c'est la preuve que la *conscience* n'est pas touchée, car lorsqu'elle est touchée, l'âme est tout plutôt que joyeuse, jusqu'à ce qu'elle connaisse le pardon. Les sentiments peuvent être atteints pour un temps et la parole être écoutée avec joie, mais cette joie fera place à la douleur. La parole, là où elle est ainsi reçue, n'a pas de racine; et ainsi elle est reçue avec joie et abandonnée dans la *tribulation*.

Une autre classe est celle de ceux qui ont la parole semée au milieu des épines. L'intelligence peut être convaincue et recevoir la vérité; mais les soucis, les plaisirs et les richesses de ce monde viennent et étouffent la parole. Ces *soucis* sont d'autant plus subtils qu'ils se présentent comme des *devoirs* nécessaires, et que ce n'est pas un mal de faire son devoir, bien au contraire, car il est bon et juste que chacun vaille à son devoir dans sa vocation journalière. Mais si ces devoirs étouffent la parole et qu'un homme perde ainsi son âme par eux, n'avons-nous pas fréquemment besoin, à cause de la tendance naturelle du coeur, d'être rappelés à cette parole: «Voyez, et gardez vous de l'avarice» (Luc 12: 15),

c'est-à-dire de l'amour des choses d'ici-bas. Un homme était venu au Seigneur, disant: «Maître, dis à mon frère qu'il partager avec moi l'héritage». Le coeur de cet homme désirait jouir de ce qui lui revenait. Si l'amour du monde ou l'avarice s'introduisent au milieu des saints, le mal est d'autant plus difficile à guérir qu'il a un caractère insidieux et que souvent la discipline ne peut pas atteindre. Si l'avarice se glisse dans le coeur, elle entrave la puissance de Christ sur l'âme et sur la conscience et elle boit pour ainsi dire la vie pratique du chrétien; et l'âme est flétrie, — flétrie! La puissance de Dieu peut lui mettre une barrière; mais ces soucis de l'avarice pour les choses de la terre sont si subtils que lors même qu'il n'y a rien de positif sur quoi mettre la main, la puissance pratique de la vie chrétienne dans l'âme est perdue, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, la *vie éternelle* ne puisse jamais se perdre en ceux qui l'ont une fois reçue.

«Mais ce qui est tombé dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un coeur honnête et bon, et portent du fruit avec patience». Le monde peut estimer qu'il y a des fruits beaux et excellents; mais là où le coeur n'a pas saisi Christ, on devient *las*. Il n'y a pas de persévérance là où Christ ne possède pas l'âme; mais là où il la possède, il y aura un motif qui demeurera; et l'âme persévérera et «portera du fruit avec patience». Ceux qui entendent et qui gardent persèverent; car ils ont dans le Seigneur leur motif pour agir. La tribulation peut surgir dans l'Eglise; on peut être désappointé même dans des frères; mais ceux qui ont Christ devant eux persèverent; la parole qu'ils ont entendue et qu'ils gardent les met en rapport avec Lui et Christ est plus que tout le reste.

Il s'agit ici (versets 16-18), non du salut éternel, mais de l'effet pratique de la parole semée dans le monde, — de la croissance de la parole dans l'âme; et cet effet ne restera pas caché sous un boisseau. «Vous êtes la lumière du monde» et «le sel de la terre» (Matthieu 5: 13-16). Ceux qui paraissent seulement être chrétiens se montreront bientôt tels qu'ils sont: «A quiconque n'a pas, cela même qu'il *paraît* avoir lui sera ôté». Mais ceux en qui la parole opère efficacement sont appelés à être comme une «lampe» placée sur un pied de lampe. Israël étant rejeté pour un temps, Dieu place une nouvelle lumière dans le monde, une lumière que Dieu a allumée à cause des ténèbres du monde. Quand Christ était sur la terre, il était la lumière du monde, à cause des ténèbres de celui-ci; et maintenant nous, nous devrions être une lumière dans le monde, car nous sommes «lumière dans le Seigneur» (Ephésiens 5: 8). La lumière est allumée ici par la parole de Christ, et les hommes sont responsables de la parole qu'ils ont reçue. Supposez que vous ayez entendu la parole et que vous ne portiez pas de fruit; il sera bientôt manifesté que vous avez entendu la parole et que vous l'avez *perdue* avec la puissance spirituelle qui l'accompagne; car lors même que vous seriez des saints, il n'est pas moins vrai que tout ce que vous avez entendu sans fruit ou puissance qui en découlât, apparaîtra au grand jour, «car il n'y a rien de caché qui ne se connaisse et ne vienne en évidence». «Prenez donc garde comment vous entendez». Christ attend les *résultats* de son travail de semeur: il faut non seulement écouter, mais posséder; et à cela tient la responsabilité, car si vous gardez la parole que vous avez entendue, il vous sera donné davantage. Si, en écoutant, je possède ce que

j'entends, n'ayant pas seulement de la joie en le recevant, mais le possédant comme mon bien, — alors ce que j'entends devient une partie de la substance de mon âme et j'en recevrai davantage; car lorsque la vérité est devenue une réalité dans mon âme, il y a une capacité pour recevoir davantage. Vous avez entendu parler par exemple de la seconde venue du Seigneur et vous avez compris la part de l'Eglise comme Epouse de Christ; si vous ne saisissez pas ces choses pratiquement pour les posséder, ayant communion avec Dieu à leur sujet, ce qui est la possession, il arrivera que vous perdrez l'attente présente de cette venue de Christ et que vous oublierez votre place de séparation d'avec le monde; et la vérité peu à peu vous échappera, parce que vous ne l'avez pas gardée dans votre âme devant Dieu. Puis votre âme s'émuera et tombera dans un sommeil de mort et vous perdrez la vérité même que vous aviez reçue. Par contre, si vous vivez dans l'attente journalière du Seigneur venant du ciel, vous ne ferez pas de plans d'avenir, vous n'amasserez pas des biens pour le lendemain, mais vous apprendrez toujours plus, parce que d'autres vérités viendront se grouper autour de cette grande vérité centrale, et vous serez gardés dans la vérité. Si, au contraire, comme je l'ai dit plus haut, vous laissez échapper cette vérité centrale en disant que Jésus ne peut pas venir encore, parce qu'il faut que tant de choses s'accomplissent avant qu'il vienne, le progrès de votre communion avec Dieu se trouvera entravé; car tout progrès d'une âme est selon la mesure de ce que cette âme a entendu et gardé devant Dieu. Quel profit peut-il y avoir à m'apprendre que le Seigneur peut venir demain, si je continue à vivre comme s'il ne devait pas venir avant un siècle? Quelle consolation aussi et quelle bénédiction cette vérité apportera-t-elle à mon âme, si je dis dans mon cœur: «Mon Maître tarde à venir» (voyez Luc 12: 45)? Quoique je ne puisse pas perdre la vie éternelle, cependant je perds la vérité et la lumière que j'avais, et je flotterai simplement dans le courant de la vie, moitié monde, moitié Christ, et toute la puissance de la vie chrétienne sera obscurcie dans mon âme. Si la vérité est tenue ferme en communion avec Dieu, elle sépare pour Dieu. La *vérité* doit produire du fruit; et vous n'avez aucune vérité qui ne porte du fruit. La vérité est là pour édifier l'âme: «Sanctifie-les par ta vérité; ta parole est la vérité» (Jean 17: 17). Christ me devient précieux dans la vérité que j'apprends, et par cette vérité; et si la vérité n'a pas cette puissance, elle se perd, elle n'aboutit à rien et est ôtée. Si Christ a du prix pour moi, je l'attendrai *avec affection*, et s'il n'en est pas ainsi, la simple vérité sera bientôt abandonnée.

Versets 19-21. Ici le Seigneur clôt sa relation avec Israël selon la chair, car les relations de mère et de frères le mettent en rapport avec Israël selon la chair. Remarquez que Jésus ici distingue le résidu par l'expression de: «*ceux-ci*», comme il avait fait au chapitre 6 en disant: «*Vous*». Sa mère et ses frères venaient auprès de lui seulement à cause de leur relation naturelle avec lui; et il y *avait* toutes les affections naturelles dans le Seigneur, comme à la croix nous le voyons se souvenir de sa mère et la recommander aux soins de Jean. Mais ici, dans sa réponse, c'est comme s'il disait: Je suis sur un terrain nouveau; «ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique». Israël, quant à la relation selon la chair qu'il avait avec le Seigneur, était rejeté, Jésus n'avouant et ne reconnaissant pour siens que ceux dans les cœurs et dans les consciences

desquels la parole de Dieu avait eu de l'effet. Il ne s'agissait pas de ce qu'on trouvait dans la nature, mais de ce qui était le fruit de la grâce, et qui était ainsi produit par la puissance divine, par la parole, le principe étant ainsi établi, afin qu'il s'étende aux nations aussi bien qu'aux Juifs, quoiqu'il n'ait été pleinement manifesté qu'après la résurrection du Seigneur. Ces trois versets 19-21 sont une sentence judiciaire contre Israël, qui prend fin au verset 21.

Dans les versets 22-26 nous trouvons une exposition parabolique de ce que nous avons à attendre si nous suivons le Seigneur et de ce que le Seigneur sera pour ceux qui seront éprouvés par des circonstances comme celles qui nous sont présentées ici. Le fait qu'ils étaient les disciples et les compagnons de Jésus a pour effet de placer ceux qui suivent ainsi le Seigneur à toute heure dans toutes sortes de dangers: ils ne sont pas sur *terre ferme*, mais ils sont ballottés sur une mer orageuse et Christ est absent; — «il dormait». Un vent impétueux fond sur le lac, la nacelle se remplit d'eau et les disciples pleins d'effroi sont en péril. Mais Jésus était dans la même nacelle qu'eux. Celui qui a fait les mondes, le Fils de Dieu, était avec eux, et cependant ils sont effrayés et s'écrient: «Maître, maître, nous périssons», comme si Lui avait pu être englouti par les eaux, montrant ainsi qu'ils ne connaissaient pas *quel* était Celui qui était avec eux dans la nacelle. Pour nous qui lisons paisiblement les détails de cette scène, nous trouvons bien absurde l'incrédulité des disciples; mais n'en est-il pas de nous, hélas, exactement de même, spirituellement? N'avons-nous aucune crainte, quand nous sommes poussés çà et là par la tempête et que les flots bruient dans l'Eglise? Assurément oui, car plus d'un coeur a dit. «Qui nous fera voir des biens?» — oubliant ce que *Dieu* fait et opère, quoique l'homme lutte visiblement contre les desseins de Dieu. Mais on ne se moque pas de Dieu, et Dieu poursuit l'accomplissement de ses desseins à travers tous les orages que les hommes ou le diable peuvent susciter. Au chapitre 16 de l'évangile de Jean, nous voyons les disciples dans la tristesse, parce que Jésus s'en allait. Le Seigneur leur avait dit (25: 28): «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père; car le Père est plus grand que moi»; — à présent (chapitre 16) il leur dit: «Maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé, et aucun d'entre vous ne me demande: Où vas tu? Mais parce que je vous ai dit ces choses la tristesse a rempli votre coeur». Dieu accomplissait ses conseils de grâce en rédemption par le départ de Christ. Les disciples perdaient de vue que Dieu était à l'oeuvre dans tout ce qui se passait et que rien ne peut l'empêcher d'accomplir ce qu'il s'est proposé. Ils pensaient lorsque Jésus fut crucifié, que toutes leurs espérances étaient réduites à néant. Ils disaient: «Nous espérions que c'était Lui qui doit délivrer Israël» (Luc 24: 21), au moment même où, par la résurrection de Jésus, tout allait s'accomplir pour eux. Ils auraient dû demander: «Où vas tu?» (voyez Jean 16: 5). Ce n'est pas qu'il ne paraisse pas maintenant y avoir des périls, de la confusion, des afflictions; mais la foi regarde vers Dieu et voit Dieu à travers tout, et elle demande: Que fait le Seigneur? Où va le Seigneur? En tout et à travers tout, le Seigneur ne s'est pas détourné de son chemin de l'épaisseur d'un cheveu. Nous pouvons être dans la détresse; mais la foi ne dira pas que le Seigneur se tient loin; elle le sait près. Jésus permet que ses disciples soient en péril, que la nacelle s'emplisse d'eau, et lui dormait, — *afin* de

mettre à l'épreuve la foi des disciples pour voir s'ils se confiaient réellement en lui, et si d'aussi folles pensées que celles qu'ils expriment, surgiraient dans leurs coeurs en présence du danger. «Maître, maître, nous périssons», s'écrient-ils, mais ils étaient dans la nacelle avec Christ, et les flots étaient impuissants contre eux. Il leur dit: «Où est votre foi?». Et il pouvait justement leur parler ainsi; car, si l'eau remplissait la nacelle, Lui aussi était là, et il pouvait dormir au milieu de l'orage. Mais les disciples ne pensaient pas tant à Lui qu'à eux-mêmes, et ils disent: «Nous périssons». Il en est exactement de même aujourd'hui: on peut être en danger avec Christ dans la nacelle, en tout temps, *aujourd'hui* comme *alors*, et Christ est réellement bien plus avec nous maintenant qu'il ne l'était alors avec les disciples, car il nous est bien parfaitement révélé, et nous sommes unis à Lui, un avec Lui, en sorte qu'il est avec nous à chaque instant dans la puissance de l'Esprit. Quelle que soit l'élévation des vagues, la mer n'engloutira pas son amour et ses pensées envers nous. Dieu éprouve notre foi, Il pose la question si nous avons cette foi qui réalise la présence de Christ de telle manière qu'elle nous tient calmes et en paix au milieu de l'orage comme dans les jours sereins. Ce n'était pas réellement à l'état de la mer, à ce qu'elle était calme ou agitée, que tenait le danger que Pierre courait (Matthieu 14), car *sans Christ* il aurait enfoncé aussi bien dans une mer calme que dans une mer agitée. Ce qui faisait que Pierre enfonçait, c'était que ses yeux s'étaient détournés de Christ et regardaient vers les flots. Si nous marchons avec Christ nous rencontrerons toutes sortes de difficultés, plus d'une mer orageuse; mais étant *un* avec Lui, *sa* sûreté est la nôtre. Notre oeil devrait se *détourner* des événements, quelque solennels qu'ils soient, — et ils le sont de nos jours, j'en ai le sentiment profond, — et demeurer fixé sur Christ. Oui, les temps sont graves, le mal croît; — mais tout est sûr et arrêté comme si le monde nous était favorable. J'ai vraiment peur de la manière dont beaucoup de bien-aimés frères s'occupent des événements, au lieu de regarder à Christ et de l'attendre. Le Seigneur Lui-même est la sûreté des siens; et que le monde suive son train comme il l'entend, aucun événement ne peut atteindre Christ. Nous sommes sains et saufs sur la mer, si seulement nos yeux ne regardent pas aux vagues et que nos coeurs soient concentrés sur Christ et sur les intérêts de Christ: alors le diable lui-même ne peut nous toucher.

Verset 26 et suivants. Quel tableau solennel des conséquences de la réjection de Christ par le monde! Christ vient et trouve l'homme entièrement sous la puissance du diable. Un homme d'entre les Gadaréniens était possédé; mais Christ le délivre, montrant ainsi qu'Il avait toute puissance sur l'ennemi. Une parole de Christ chasse les démons. «Le Fils de Dieu a été manifesté, afin qu'il détruisît les oeuvres du diable» ([1 Jean 3: 8](#)). Quel fut l'effet de cette délivrance opérée par le Seigneur? — «Tous ceux qui habitaient le territoire des Gadaréniens *prièrent Jésus de s'en aller de chez eux*». Ces Gadaréniens. qui avaient supporté les démons. parce qu'ils ne pouvaient pas s'en débarrasser, ne veulent pas supporter Christ, et ils le prient de s'en aller de chez eux! L'homme voudrait bien enchaîner «Légion», s'il pouvait, car il n'aime pas les effets de la puissance de Satan; mais la *volonté* de l'homme est opposée à Christ; l'homme a une haine délibérée contre Christ. Le Seigneur vint dans le monde, plein d'amour et de puissance, pour délivrer des conséquences du

péché; mais l'homme rejeta Christ, et Dieu ne demeure pas là où la *volonté* est résolue et déterminée contre Lui. Quand les Gadaréniens demandèrent à Christ de se retirer de chez eux, il monta immédiatement dans la nacelle et s'en retourna. Le monde dans lequel nous vivons est comme ces gens: il a tranquillement rejeté Christ. Mais Dieu les abandonna-t-il, quoique Christ s'en soit allé pour un temps? Non, il ne le fit pas; bien au contraire il envoya au milieu d'eux l'homme qu'il avait guéri, afin qu'il leur racontât quelles grandes choses Dieu lui avait faites: et c'est là ce que les disciples de Christ ont fait dans le monde; et le résidu délivré, lui aussi, dira au monde quelles grandes choses Dieu aura faites pour lui.

Les «porcs» me semblent représenter l'état des Juifs après qu'ils ont rejeté Christ. Le Seigneur sans doute permet aux démons d'entrer dans les pourceaux, car les porcs, n'ayant pas de passions à eux, étaient poussés par les démons à se précipiter dans la mer, montrant que c'était leur possession par les mauvais esprits qui les poussaient à la destruction. Nous savons par Joseph et d'autres sources historiques qu'il est difficile de se figurer l'infatuation avec laquelle les Juifs se précipitèrent vers leur propre ruine, lorsque ces puissances gentiles vinrent et foulèrent la sainte ville. Leur ruine fut la conséquence de la réjection du Seigneur dont ils se rendirent coupables.

Le Seigneur nous fournit par le moyen de faits réels deux autres tableaux de ses voies pour délivrer. Au verset 40 et suivants, nous trouvons le récit de la résurrection de la fille de Jaïrus qui nous présente en figure (dispensationnellement) l'histoire d'Israël: Le Seigneur s'en allait guérir Israël qui se mourait; mais pendant qu'il était en chemin, le peuple le serrait. Et «qu'il était venu faire, il le fit; car le monde le serrait tandis qu'il était en chemin pour guérir «la fille de mon peuple» qui était malade. Quiconque pouvait le toucher par la foi trouvait la guérison, la puissance sortant de lui. La fille de Jaïrus «se mourait»; l'homme n'a pas été déclaré mort avant que Christ ait été crucifié. Avant que Christ vint, il n'y avait pas de guérison pour l'homme. Abraham a désiré de voir le jour de Christ (Jean 8: 16). Il y a eu des prophètes qui ont parlé de Christ comme de Celui qui guérirait; la bénédiction était promise, mais il n'y avait pas de médecin. «N'y a-t-il point de baume en Galaad»; N'y a-t-il pas quelqu'un pour guérir? Non, il n'y avait personne; car aucun médecin ne pouvait guérir la condition de l'homme jusqu'à ce que Christ vint; et quand il vint, on le crucifia. En lui il y avait une puissance vivante, car lorsque la foule le pressait, une femme touche seulement le bord de son vêtement, et il sort de lui de la puissance qui la guérit. La guérison ne dépendait pas de l'état de ceux qui étaient guéris, mais de la puissance de Celui qui guérissait. Des médecins pouvaient appliquer remède après remède, tout était inutile jusqu'à ce qu'il vint, Lui qui pouvait communiquer la vie, alors tout changeait. Quand les foules le serrent, Jésus reconnaît que quelqu'un l'a touché du toucher de la foi, et il dit: «Quelqu'un m'a touché; car je sais qu'il est sorti de moi de la puissance»; et avant qu'il intervienne dans la puissance et la gloire de la résurrection pour apporter la vie d'entre les morts en Israël, il guérit parfaitement là où il y a de la foi, car le Seigneur est toujours vivant pour répondre à la *foi*. La femme se cachait, car elle avait honte de se montrer à cause du sentiment qu'elle avait du mal dont elle avait eu besoin d'être guérie. Mais elle ne pouvait

être cachée. Le coeur craint toujours de s'ouvrir, tant qu'il est replié sur lui-même; mais lorsqu'il regarde vers Christ, il s'ouvre à Christ, car c'est là toujours l'effet de la présence de Jésus sur l'âme. La honte, la réputation, le caractère qu'on peut avoir aux yeux des hommes, tout s'efface devant le sentiment de *ce que Lui est*. Quand la grâce atteint le fond du coeur, tout le reste est facilement abandonné. Un lien s'était formé entre l'âme de cette femme et Christ: «Ta foi t'a guérie; va-t-en en paix». Le Seigneur apporte la paix et une consolation parfaites dans l'âme de cette femme: car il ne guérit pas seulement, mais il se fait connaître aussi. La femme ne doit pas seulement être guérie, mais elle doit recevoir de sa bouche l'assurance de la paix.

Dans ce moment, quelqu'un vient de chez Jaïrus, disant: «Ta fille est morte; ne fatigue pas le Maître», car ces gens pensaient que Jésus pourrait bien peut-être guérir la jeune fille aussi longtemps qu'elle serait encore vivante; mais maintenant qu'elle était *morte*, ils supposaient qu'il ne pouvait plus rien. Dans cet état la jeune fille est une image d'Israël qui est *mort* devant Dieu, comme le sont les nations, assurément. Mais Jésus répond, disant : «Ne crains pas; crois seulement, et elle sera sauvée». Et quand il arrive dans la maison, il ne laisse entrer personne que Pierre et Jacques et Jean (les colonnes de la gloire future, pour le temps où il viendra comme la résurrection et la vie pour la nation morte) et le père de la jeune fille et la mère.

Nous trouvons donc, dans ce chapitre, un tableau de ce qui s'accomplissait alors et de ce qui arrivera dans l'avenir. La semence, «la parole» est semée; nous apprenons quel effet elle produit, l'usage que l'homme en fait. Dieu nous fournit l'explication de tout ce qui arrivait et qui était parfaitement connu et arrêté dans sa pensée; et si un orage s'élève, et si Christ paraît dormir et semble insensible au danger, quoique «Celui qui garde Israël ne sommeille ni ne s'endorme» (Psaumes 121), comme disciples nous sommes dans la nacelle avec lui. Qu'il nous donne de nous reposer sur cette assurance en toute simplicité et sans laisser nos coeurs se tourner ailleurs, car Christ est dans la nacelle aussi bien que l'eau. Il faut seulement que le regard de la foi demeure arrêté sur Lui; et alors, adviene que voudra, nous dirons: «Qui nous séparera de l'amour du Christ?... Au contraire, dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés» (Romains 8). Plus alors il y aura de difficultés, plus aussi il y aura de bénédiction, à cause de l'exercice de la foi.

Chapitre 9

Après nous avoir fourni au chapitre 8 un tableau de tout ce qui s'accomplissait, si je puis dire ainsi, le Seigneur, au chapitre 9, soulève la grande question quant à sa propre personne: Qui était-il? Et puis il dit à ses disciples que quelques-uns d'entre eux verraient sa gloire, car la montagne de la transfiguration montre ce que sera la gloire du royaume. Pierre parle de cette scène comme de «la puissance et de la venue de notre Seigneur Jésus Christ», «lorsqu'une telle voix lui fut adressée par la gloire magnifique étant avec lui sur la sainte montagne» (2 Pierre 1: 16 et suivants). Mais c'était un témoignage final ici que les

disciples étaient appelés à rendre, quoique la gloire dût venir; et comme preuve de ce caractère de leur témoignage, les disciples devaient secouer la poussière de leurs pieds lorsqu'ils n'étaient pas reçus. Il est intéressant de remarquer toutes les circonstances qui mettent en évidence le fait que c'était le Seigneur lui-même qui était là, et qui mettait ainsi Israël à l'épreuve. Il opérait des miracles et pouvait conférer à d'autres le pouvoir d'en accomplir, nous l'avons vu; mais ici il ne confère pas seulement la puissance à qui il veut individuellement, il fait quelque chose de plus: il confère la puissance à un *certain nombre d'hommes réunis*, leur donnant puissance et autorité sur les démons.

Nous avons signalé trois choses en rapport avec le témoignage du Fils de l'homme: 1° le témoignage de Dieu à son sujet; 2° la misère de l'homme ôtée par lui; et 3° les démons chassés, triple preuve que c'était réellement le Seigneur qui visitait ce monde en grâce et en puissance. La manifestation de la puissance aura lieu quand le moment sera venu; mais le Seigneur, en sa personne, introduisait la manifestation de ce qui alors sera plein et parfait, et qui était ainsi une anticipation «des miracles (litt.: puissances) du siècle à venir», dont parle l'épître aux Hébreux (6: 5). Ce n'est pas ici la rédemption, mais l'exercice de la puissance vis-à-vis de l'inimitié de l'homme contre le Seigneur; et les hommes n'ont pas voulu de lui quand il s'est ainsi présenté.

Verset 3 et suivants. Le Seigneur envoie ses disciples; et en faisant ainsi, il règle toutes les circonstances du chemin qu'ils auront à parcourir: tandis qu'il était avec eux, il pourvoyait à tout ce qu'il leur fallait; — ils ne manquaient de rien (comparez Luc 22: 35). La puissance du Seigneur était là pour prendre soin d'eux partout où ils allaient. Plus tard, lorsqu'il fut sur le point de les quitter, il leur dit de prendre une épée leur montrant qu'ils auraient à se garantir eux-mêmes, pour ainsi dire; mais tandis qu'il était avec eux, il les gardait et prenait soin d'eux. Ainsi à propos de l'ânon sur lequel il devait entrer à Jérusalem, il montre son autorité royale et divine à la fois, disant: «Le Seigneur en a besoin» (Luc 19: 29-34). — Les disciples s'en vont, prêchant l'évangile et guérissant partout. Alors s'élève la question de sa personne: «Hérode... étant en perplexité de ce que quelques-uns disaient que Jean était ressuscité d'entre les morts...»; Jésus voulait que les consciences fussent exercées à son sujet. Deux choses, on le voit, sont mises en évidence dans l'homme par cette question: d'un côté, la curiosité est excitée, — d'un autre côté, la perplexité et la crainte.

Versets 7-9. Jésus poursuit son chemin, et partout où il y a une oreille pour entendre, il est pour l'homme le ministre de la *grâce du royaume*.

Versets 11-12. Les disciples lui demandent de renvoyer la foule, «afin qu'ils s'en aillent aux bourgades et aux champs d'alentour et s'y logent et trouvent des vivres». Non, dit le Seigneur, «vous, donnez-leur à manger». Il ne dit pas qu'il les nourrirait, mais il communique à d'autres la même puissance qu'il avait lui-même, et il veut exercer leur foi dans ce qu'il pouvait faire par eux. Ceci s'applique à l'église, maintenant: la foi use de la puissance qui est dans le Chef (la Tête). «Vous, donnez-leur à manger». Ce que Jésus attendait, c'est que la foi usât de sa puissance divine, de ce que les disciples voyaient en

Lui. Nous devrions ainsi compter sur la puissance qui est dans le Chef. Le Seigneur mettait la foi des disciples à l'épreuve: «Vous, donnez-leur à manger». Mais, non, hélas! ils n'avaient pas de foi; ils faisaient le compte de leurs ressources: «Nous n'avons pas ici plus de cinq pains et de deux poissons!». Il en est ainsi de nous! Nous n'avons point de foi! De la mémoire n'est pas de la foi. Il frappa le rocher et les eaux jaillirent et les ruisseaux débordèrent. Mais pourrait-il bien donner aussi du pain? Il nous donne de l'eau, mais peut-il nous donner de la nourriture? Nous savons qu'il a fait cette chose; mais pourrait-il bien aujourd'hui faire cette autre chose? Il faut que nous sachions compter sur l'énergie de l'amour du Seigneur et nous attendre à ses soins pour nous. Quand il dit à ses disciples: «Vous, donnez-leur à manger», ils auraient dû s'attendre à ce qu'il leur donnerait la puissance pour faire ce qu'il leur disait. Jéhovah était au milieu d'eux, exerçant sa puissance; mais leur réponse trahit leur affreuse incrédulité. L'incrédulité exclut Dieu et se réduit à ce qu'elle voit: «A moins que nous n'allions et que nous n'achetions de quoi manger...». Mais lui les fit asseoir par rangs de cinquante chacun... «et ils mangèrent tous et furent rassasiés». Le Psaume 132 avait dit: «Je rassasierai de pain ses pauvres»; et ici en Jésus cette parole s'accomplissait. Le psalmiste parlait de leur Roi. Jéhovah avait choisi Sion; il l'avait désirée pour sa demeure; et ici il montrait par un miracle qu'il était là pour accomplir sa promesse car il rassasiait de pain leurs pauvres. Il ne transmettait pas seulement la puissance par ses disciples, mais il était *lui-même* au milieu d'eux; non pas seulement comme un homme, un messenger; mais selon l'expression de Hébreux 2, la parole «commença d'être annoncée par le Seigneur». Il était, Lui, «l'Apôtre». D'autres furent envoyés après Lui; mais lui vint le premier comme l'Apôtre d'Israël. — C'est une chose bien solennelle de penser que le Seigneur a réellement visité ce monde! Il est venu et il s'est présenté d'abord à son peuple d'Israël; mais Israël ne voulut pas de lui! Nous apprenons ainsi quel est le monde dans lequel nous sommes. Dieu agit maintenant en grâce envers les hommes, quoique son Fils ait été rejeté.

«Et de ce qui leur restait, on ramassa douze paniers de morceaux». Remarquez en passant, que le nombre *douze* est l'expression du pouvoir exercé en rapport avec le gouvernement: il y a douze apôtres, douze portes de la ville dans l'Apocalypse, etc.

Jusqu'ici nous avons vu Christ se présentant au milieu d'Israël comme le Messie: maintenant le voici un homme dépendant, priant. Il était Emmanuel, Dieu avec nous; il était Fils de David, il était Fils de l'homme: il résume en Lui toutes ces gloires. Alors il soulève au milieu des disciples la question: «Qui disent les troupes que je suis?» (versets 18 et suivants). «Et répondant ils dirent: Jean le baptiseur; d'autres Elie, etc.»; les uns une chose, les autres une autre. Mais Pierre dit: «Le Christ de Dieu!» — sur quoi Jésus leur défend de dire cela à personne. C'était la foi, quelque faible qu'elle fût, qui avait dicté la réponse de Pierre; c'est pourquoi il n'a pas besoin d'y réfléchir. Avec une parfaite assurance, il dit: «Le Christ de Dieu!» La foi fait toujours ainsi. Quand l'Esprit de Dieu applique la vérité avec puissance, il n'y pas dans l'âme d'incertitude à son égard. Un homme peut croire ou ne pas croire que Christ est le Fils de Dieu; mais son esprit peut travailler et l'amener à penser

peut-être: Je ne l'aime pas assez pour être sauvé, et ainsi l'incertitude entre dans l'âme. Mais quand l'Esprit montre avec puissance que quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, alors je le crois, et je vois que Dieu «ne se souviendra plus» de mes péchés. L'Esprit peut conduire un homme à penser aux conséquences d'une vérité.

Verset 21. Le Seigneur laisse maintenant ce qui a été déjà mis en évidence, et il se présente à ses disciples comme le Fils de l'homme; et comme tel il va souffrir, il sera crucifié. Il faut par conséquent qu'ils sachent prendre leur croix et le suivre. Jésus leur annonce quelque chose de tout nouveau: Il allait être rejeté et crucifié; puis il ressusciterait le troisième jour. Il ne reste pas sur le terrain *messianique*, mais il place l'espérance des siens dans une sphère qui est entièrement au delà de celle qui se rattache au Messie. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et me suive». «*Chaque jour*», — là est l'épreuve. Un homme, par un mouvement héroïque, pourrait prendre sa croix une fois pour toutes, et il deviendrait un objet d'admiration pour plusieurs; on écrirait sur lui beaucoup de livres, peut-être; mais il est bien difficile de poursuivre son chemin chaque jour en se reniant soi-même et sans que personne en sache quoi que ce soit. Ce que le Seigneur disait revient à ceci, que si vous épargnez la chair dans cette vie, vous perdrez votre vie dans la vie qui est à venir: «Et que servira-t-il à un homme de gagner le monde entier, s'il se détruit lui-même et se perd lui-même?». Ou: «Que donnera un homme en échange de sa vie?». Il ne s'agit pas d'abaisser la vie au niveau de la chair; mais si vous faites la perte de votre vie ici-bas, vous la trouverez ailleurs, au dessus et au delà de ce monde; «car quiconque veut sauver sa vie la perdra; et quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, celui là la sauvera». Faire abandon de ce monde pour la *vie éternelle* ou pour la misère éternelle, voilà ce dont il s'agit réellement! «Que profitera-t-il à un homme?». — Il faut de *toute manière* que vous fassiez la perte de ce monde: vous ne pouvez pas le conserver.

Là est la gloire du royaume; là est la manifestation de la gloire à venir. Ces affections et ces dispositions qui attirent l'âme vers Jésus ne peuvent trouver leur satisfaction ici-bas. «Ils montrent clairement qu'ils cherchent une patrie; c'est pourquoi Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu»... (Hébreux 11: 13-16). «Quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans *sa gloire*». «Voici comme le Fils de l'homme et il vint jusqu'à l'Ancien des jours ... et il lui donna la seigneurie, l'honneur et le règne ...» (Daniel 7: 13). Mais il vient aussi dans la gloire du Fils de Dieu, la gloire de son Père et dans la gloire des anges. Les anges le servent Lui qui les créa, car ils ont été créés pour Lui aussi bien que par Lui, et ainsi ils le glorifient lui le Fils de l'homme, lui rendant la gloire qui lui appartient, car il n'a pas perdu un atome de sa gloire: «Tu l'as établi sur les oeuvres de tes mains ...». «Que tous les anges de Dieu lui rendent hommage». Au Sinaï il était entouré de cette même gloire: «La loi a été ordonnée par des anges...» ([Galates 3: 19](#)). «La cavalerie de Dieu se compte par vingt mille, par des milliers...» (Psaumes 68).

Nous trouvons maintenant la gloire manifestée sous ce triple caractère dont nous venons de parler (verset 26). Il apparaîtra dans cette gloire, quand il sera manifesté; et il aura honte de ceux qui auront eu honte de Lui parce qu'ils n'auront pas su renoncer à des avantages présents. Je ne parle pas ici de la maison du Père qui a, il va sans dire, un autre caractère. Il s'agit ici du royaume manifesté à la terre dans sa gloire.

Verset 28. «Et il arriva... qu'il monta sur une montagne pour prier». Ce détail ne se retrouve pas dans les autres évangiles. Le Seigneur allait montrer sa gloire à ses disciples, afin de faire connaître sa puissance et sa venue (voyez [2 Pierre 1: 16](#)); et d'après les autres évangiles, nous savons qu'une semaine après cet événement, il monta à Jérusalem où il devait être crucifié. — «L'apparence de son visage devint tout autre» (verset 29). Un changement complet a lieu ici. Jésus parle de son «départ», qu'il devait accomplir à Jérusalem, où il aurait dû être couronné, mais où il va pour être crucifié. Là, à Jérusalem, où cette corne de David devait germer, cette racine de David sera prise et crucifiée et mise à mort par des mains iniques. C'est ici qu'il faut chercher le centre profond de tout le changement qui s'accomplit. «Et voici, deux hommes qui étaient Moïse et Elie parlaient avec Lui». On peut considérer ce fait sous deux aspects différents. Nous pouvons l'envisager à un point de vue dispensationnel, regardant Moïse et Elie comme représentant respectivement la loi et les prophètes. A ce point de vue Moïse avait une place très particulière, car c'est par lui que la loi fut donnée; mais la place d'Elie était presque aussi importante parce que quoique les Juifs fussent dans une position bonne et vraie, ils y avaient failli et étaient déchus, — c'est pourquoi Elie s'en retourne à Horeb. Les autres prophètes ne furent jamais appelés à opérer des miracles; à part le fait du cadran d'Achaz (Esaïe 38: 8) nous n'entendons parler d'aucun miracle dans Esaïe, Jérémie, Osée, Habacuc, etc.... Ces prophètes envoyés de Dieu montraient que Dieu prenait soin d'Israël; mais dans tout ce que nous apprenons d'eux, il n'y a aucun événement qui ressemble à l'appel qu'Elie adresse à Israël pour le ramener à Dieu. Elie nous apparaît comme celui qui maintient la loi lorsque le peuple s'en est grossièrement détourné, quoique tous les prophètes, même jusqu'à Malachie (voyez Malachie 4: 4), rappelaient à l'observation de la loi.

Moïse et Elie disparaissent et Jésus est laissé seul. La loi avait disparu, la prophétie avait pris fin, et Christ reste seul et il allait être crucifié. Tout l'édifice bâti par la loi et les prophètes (non pas le témoignage rendu par eux, mais la loi comme donnée à l'homme dans la chair) est renversé, parce que l'homme en vint jusqu'à tuer le Seigneur venu en chair: tout est fini désormais. Pierre aurait voulu placer ensemble et comme sur la même ligne le Seigneur et ses deux compagnons: «Maître, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, etc....» Mais à ce moment Moïse et Elie disparaissent, et une voix de la nuée se fait entendre disant: «Celui-ci est mon fils bien-aimé; écoutez-le» (verset 35). C'est maintenant la justice de Dieu sans loi, en Jésus. La loi n'envoya pas Christ. Quelle loi eût-on pu imposer à Dieu pour qu'il l'envoyât? L'amour divin seul pouvait avoir une telle pensée. «La grâce règne par la justice» (Romains 5: 21). La loi était bonne et parfaite; mais Christ dépassait de beaucoup la loi. Moïse et Elie ne devaient

donc avoir aucune place avec Lui. Dieu le Père les fit disparaître quand Pierre désire de les associer à Jésus. Ils disparaissent: et ce fait est la chose importante pour nous. Chaque parole de la loi et des prophètes est la vérité de Dieu; mais la loi et les prophètes sont jusqu'à Jean. Maintenant le Fils de Dieu est le messenger de l'amour du Père et celui qui accomplit la justice divine. Quand il est là, la voix dit: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le et Jésus est laissé *seul*.

Remarquez aussi que quand Moïse et Elie parlent avec Lui, ils sont occupés de sa *mort*. Une chose occupe le ciel et la terre: Jésus allait souffrir la croix là où il aurait dû être Roi. En pareille circonstance, le ciel et la terre n'avaient pas à s'entretenir d'autre chose que de sa mort. Il en est de même pour nous: le grand sujet qui doit nous occuper relativement au Messie, c'est qu'il mourut. Quoiqu'il eût pu détruire tout le mal qui était entré dans le monde, il faut qu'il meure, en grâce, je n'ai pas besoin de le dire. Tout doit prendre fin dans la mort, parce que la pensée de la chair n'est pas seulement sous la puissance de Satan, mais inimitié contre Dieu: c'est pourquoi il faut que le ciel parle.

Sion, le lieu même qu'Il avait choisi, où Il avait été et où Il sera, le lieu spécial de la faveur de Dieu, doit être la scène de sa mort. C'est là qu'il est rejeté hors du monde qu'il venait sauver; c'est là que Celui en qui toute justice et toute perfection humaine et divine sont concentrées doit mourir. Toute la nature de l'homme, dans les circonstances les plus favorables, toute sa méchanceté en dépit de la publicité, de la patience et de la variété des voies gouvernementales de Dieu, sont manifestées là.

Moïse avait pu s'occuper de l'homme comme homme, et faire jaillir de l'eau du rocher pour le peuple, en réponse à ses murmures. Le prophète pareillement avait pu dire: «*Comparaisons ensemble*». «Remets-moi en mémoire, et plaidons ensemble». Mais maintenant c'en est fait de tout cela. Dieu avait cultivé sa vigne; il avait fait pour elle tout ce qui pouvait être fait. Il restait encore une chose, — la meilleure, — son Fils. Il l'envoya; et ils le jetèrent dehors et le tuèrent. Désormais le témoignage au sujet de l'homme est celui-ci: il a «mis à mort le Prince de la vie»; il a «renié le Saint et le Juste» (Actes des Apôtres 3: 13). Nous n'avons jamais de paix jusqu'à ce que nous ayons trouvé le pardon par le Christ, à la croix. — Ici apparaît un vrai tableau du ciel; mais toutes les voies intermédiaires de témoignage manquent complètement de ce que nous trouvons en Christ sur la croix, parce que la vérité quant à ce que l'homme *est* réellement leur fait défaut, cette vérité qui ne fut mise pleinement en évidence que lorsque l'homme «mit à mort le Prince de la vie».

Quand Jésus abandonne sa position de Messie, il prend celle de Fils de l'homme qui doit souffrir et puis être élevé dans le ciel. Il n'est plus là comme le Chef d'Israël sur la terre, mais comme le Christ céleste, car il prend sa place dans le ciel quand il est rejeté par l'homme ici-bas; et ce grand fait devait donner un caractère au sentier de ceux qui le suivent. Ce caractère est double, savoir la réjection sur la terre et puis une place céleste. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour et me suive» (verset 23). Le Seigneur montre à ses disciples que l'appel céleste implique la croix ici-bas: il en a été ainsi pour Lui-même. La place glorieuse qui lui est

donnée dans le ciel dépendait, dans les conseils de Dieu, de la croix qu'il porta comme Homme. «Il s'abaissa Lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix; ... *c'est pourquoi* aussi Dieu l'a haut élevé, et lui a donné un nom au dessus de tout nom...» (Philippiens 2: 6-11). La croix fut pour lui le chemin du ciel; et si nous devons avoir une place dans le ciel, il faut que nous passions par le même chemin. La croix était pour la destruction du péché et pour la destruction du «moi» dans lequel habite le péché. Il en est de même pour nous; c'est pourquoi Jésus dit: «Vous, gardez bien ces paroles que vous avez entendues, car le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes». Nous avons besoin de l'appel céleste pour recevoir la puissance qu'il nous faut pour prendre et porter la croix; et c'est en même temps dans la mesure selon laquelle nous mourons aux choses d'ici-bas, que les choses célestes sont réalisées par nous. Quand le sang du sacrifice était porté au dedans du voile, la victime était menée hors de la porte: nous avons à sortir ainsi «hors du camp, portant son opprobre» (Hébreux 13: 11-14); et si nous saisissons la valeur du sang et que nous entrons au dedans du voile, nous prenons place là où la victime était brûlée, *hors du camp*; car tandis que nous sommes en Esprit là où le sang a été porté, au dedans du voile, nos corps sont là où le corps de la Victime a été brûlé, c'est-à-dire hors du camp. Le judaïsme plaçait l'homme dans une position intermédiaire: le Juif n'entrait pas au dedans du voile, et il ne sortait pas hors du camp (Hébreux 8: 10; 13: 10, 11). Christ allait prendre une autre place, et ses disciples doivent l'y suivre; et alors, pour les fortifier à cet effet, il leur montre la gloire de la position céleste. «Il prit avec lui Pierre et Jean et Jacques, et il monta sur une montagne pour prier, etc.» (verset 28). La partie céleste du royaume est représentée ici par Christ, Moïse et Elie; — la partie terrestre par les disciples (et il y a une partie qui fait allusion à l'Eglise ici-bas, à sa position sur la terre). Pierre parle de toute cette scène comme «de la puissance et de la venue de notre Seigneur Jésus Christ» (2 Pierre 1: 16). Christ lui-même dans la position de l'homme dépendant, c'est-à-dire priant, prend ses trois disciples avec lui sur une montagne. «Pierre et ceux qui étaient avec lui étaient accablés de sommeil», endormis en la présence de la gloire, comme ils l'ont été à Gethsémané, — montrant ainsi ce que c'est que la nature humaine. Elle est sans force, dans la souffrance ou dans la gloire, pour fixer son attention sur Christ et les intérêts de Christ.

Moïse et Elie apparaissent dans la même gloire que le Seigneur; et nous, nous sommes les compagnons de Christ dans la même gloire, la gloire du royaume dans son caractère général, non pas, je n'ai pas besoin de le dire, la gloire essentielle de Christ. «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste» (1 Corinthiens 15: 49), c'est-à-dire du Fils de Dieu dans la gloire. Nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2). «Quand Christ qui est votre vie sera manifesté, alors vous aussi vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 2). Notre part n'est pas d'être bénis sous le sceptre de Christ, mais d'être avec Christ. «Nous apparaîtrons avec lui en gloire», avec lui dans la même gloire. Nous attendons le Seigneur Jésus Christ des cieux comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire...» (Philippiens 3: 20, 21). Nous serons avec lui et semblables à lui; nous le serons tous, les uns

comme les autres, quoiqu'il doive y avoir différents degrés de gloire pour l'un et pour l'autre, car la mesure de Paul ne sera pas celle de chacun. Nous parlons ici de la gloire commune, et nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils» (Romains 8: 29). «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée» (Jean 17: 22).

Moïse et Elie sont parfaitement à leur aise dans la gloire; ils s'entretiennent familièrement avec Jésus; — ils ne lui présentent pas une requête, ils ne sont pas à ses pieds, quoique cette place précieuse nous appartienne aussi. Cette partie céleste de la scène est l'image de la *communion*, de la liberté familière de relation, qui est la même que celle des disciples sur la terre, quoique plus excellente. Sur la sainte montagne, dans la gloire, les compagnons de Christ avaient une intelligence plus profonde de ce qui les occupait que les disciples, mais c'était le même sujet qui les occupait. Nous apprenons ainsi quel est le genre de relation que nous avons avec Jésus maintenant, car nous appartenons à la partie céleste du royaume.

Le sujet de l'entretien du Seigneur avec Moïse et Elie n'est pas moins digne de remarque. C'est une chose toute nouvelle, car Christ aurait dû être un Roi. Mais l'homme était pécheur, et il fallait que le conseil déterminé de Dieu s'accomplît, savoir *la rédemption*: Jérusalem était la cité royale, et c'est là que son «départ» devait s'accomplir, là où il aurait dû être reconnu comme Roi. Il y avait complète intimité entre Lui et ceux qui parlaient avec lui quant au sujet qui occupait son cœur; car ils parlaient de sa mort. Plus tard, il dit à ses disciples quelles seraient pour eux les conséquences de cette mort: il fallait qu'ils se renonçassent eux-mêmes. «Vous, gardez bien ces paroles que vous avez entendues...». Le grand sujet qui occupait le cœur de Dieu devait être celui-là, pour nous. Une autre chose, c'est que c'est la gloire qui nous rend capables de parler de ce sujet. Nous ne pouvons pas en parler avant que nous ayons la paix avec Dieu par la connaissance du pardon des péchés. Aussi longtemps qu'un homme ne connaît pas ce pardon, il faut qu'il vienne à Dieu dans sa misère et qu'il trouve le pardon; mais quand il l'a trouvé, il peut le contempler et en jouir. En outre, Dieu voyait tout ce qui se passait dans l'âme de Christ quant à l'obéissance jusqu'à la mort... Nous ne cesserons jamais d'avoir de l'intérêt pour ce sujet glorieux; quand nous serons auprès du Père dans la gloire, il sera le thème absorbant. Christ dit Lui-même: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin...» (Jean 10: 17): combien plus *nous* ne l'aimerons-nous pas pour ce même motif? Pensez à ce que ce devait être que d'être occupé avec Christ de sa «mort»! Pensez à la connaissance qu'il avait de ce qu'il allait faire! Il savait ce qu'était l'homme, ce qu'était le conseil de Dieu. Il vint pour «réconcilier toutes choses avec Lui-même» (Colossiens 1: 20); et il accomplit si effectivement cette oeuvre de la réconciliation que l'oeil de Dieu ne pouvait plus voir que l'effet de ce sang en ce qui était lavé par lui. Le Christ rejeté un Sauveur! — et ce sujet le fond de la communion avec Christ lui-même! Car «ils parlaient de sa mort».

Pierre dit: «Maître, il est bon que nous soyons ici; et faisons trois tentes, etc.» et immédiatement il y eut une voix de la nuée, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé; écoutez-le!». L'effet de ce que Pierre voyait, fut de le porter à placer Moïse et Elie sur le

même niveau que Christ. Nous avons parlé de ce sujet plus haut, l'envisageant à un point de vue dispensationnel, la loi et les prophètes étant associés avec Christ; mais comme nous l'avons dit, on peut considérer la scène à un autre point de vue, remarquant que ce qui caractérisait le Fils lui était particulier. Rien ne pouvait être placé sur le même niveau avec Lui. C'est pourquoi nous trouvons ici le témoignage que le Père rend au Fils: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé...!». Quand une fois un homme connaît le Sauveur, quoiqu'il sache aussi qu'il Lui sera semblable quand Il sera manifesté et que tous les saints lui seront semblables également, Christ cependant a la suprématie dans son coeur. Il est seul béni, étant souverain dans le coeur, en même temps qu'il est l'objet de la foi. Je prends mon plaisir dans les saints, mais Christ est le seul objet de la foi. J'entre dans cette communion avec le Père; j'ai les pensées du Père au sujet du Fils et les pensées du Fils au sujet de l'oeuvre; j'ai communion avec le Père et avec le Fils. Nous ne pouvons pas avoir communion avec le Père au sujet de l'oeuvre de la rédemption parce que le Père n'a pas été fait homme. Remarquez que le Père ne dit pas: Ceci est mon Fils que vous devez adorer et admirer, mais il parle de ses propres pensées quant à Lui, disant: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé». Pourquoi «bien-aimé»? Le voici: «C'est pourquoi le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie». Ainsi je sais que j'ai une même pensée avec le Père, quand je trouve ma joie dans le Fils et dans la mort du Fils. Le Père, je le répète, communique ses propres pensées au sujet du Fils, et par la puissance du Saint Esprit ces pensées sont versées dans mon âme; et comme conséquence, je sais que celui qui a la vie éternelle ne viendra jamais en jugement (voyez Jean 5: 24).

Remarquez aussi comment ils entrèrent dans la gloire excellente. Une nuée vint, qui les couvrit de son ombre. La nuée est le «Shechinah», le lieu de la demeure de Dieu, qui avait été donné au peuple pour le conduire à travers le désert, et Israël devait marcher ou s'arrêter, selon que la nuée se levait ou s'arrêtait (voyez Nombres 9). La nuée était la présence divine. «Et ils eurent peur comme ils entraient dans la nuée». Ils ne sont pas protégés par la nuée comme Israël l'avait été et comme il le sera plus tard, «car sur toute gloire il y aura une couverture» (Esaïe 4: 5, version anglaise), mais ici ils entrent dans la nuée; et entrer dans la nuée, c'était entrer dans la présence du Père, maintenant un lieu d'habitation pour nous. C'est de là que la voix du Père se fit entendre: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé...»; c'est de là qu'ils apprirent qui était ce Fils. Il avait été avec eux comme l'un d'eux. Il était le Fils bien-aimé du Père, dans une position digne d'adoration, mais le compagnon de leurs coeurs. *Lui* les amenait «au Père», la seule place dans laquelle la rédemption nous introduit, pour ce qui est de notre relation avec Dieu. Jusqu'à ce qu'un homme connaisse la rédemption et soit amené dans la présence du Père, il ne peut jamais savoir ce que c'est que l'amour du Père; mais une fois qu'il est arrivé là, il ne peut jamais connaître la fin de cet amour. C'est un genre d'amour que le prodigue (Luc 15) ne connut jamais avant qu'il fût dans les bras de son père. Il avait des doutes et des craintes pendant qu'il s'en allait vers lui, et des pensées quant aux mercenaires, mais rien de tout cela quand il fut dans la maison de son père. Cet amour n'est connu que par l'enseignement du Saint Esprit en nous, — dans la nuée, — Dieu en nous. C'est dans la présence de la gloire, réalisée

par la foi maintenant, que nous connaissons la puissance de la rédemption, et par sa gloire et sa vérité elle efface toutes les autres relations.

Remarquez *quels* sont ceux à qui cette gloire est révélée. Ce sont des saints vivants sur la terre, Pierre, Jacques et Jean; et il en est de même pour nous. Les vérités écrites dans ce livre ne nous sont pas données pour les connaître dans le ciel. Est-ce que l'amour du Père ne serait connu que lorsque nous serons dans le ciel? La rédemption serait-elle connue seulement là? La relation de Dieu avec ceux qui étaient sur la terre était-elle moins intime que l'était sa relation avec ceux qui étaient dans le ciel? Nullement. La communication de Dieu est adressée à Pierre, à Jacques et à Jean, non pas à Moïse et à Elie. La voix du Père était pour des hommes sur la terre. Nous apprenons ici la réjection de l'homme, et la grâce qui nous a amenés à avoir une part dans la gloire.

Dans ce qui suit (versets 57 et suivants), nous voyons le Seigneur descendant au milieu de la foule de ce monde; il ne reste pas sur la montagne. Nous pouvons écouter et jouir; mais il faut que nous descendions de la montagne et que nous passions à travers ce monde. Le Seigneur descend, et rencontre trois choses: une grande foule, la puissance de Satan et l'incrédulité des disciples. Il ne se tient pas à l'écart ici, mais il s'approche d'une foule. Quel tableau de détresse nous trouvons ici! — Le fils d'un homme qui avait un démon, et le cœur du père plus torturé que le corps du fils! Le monde pleurera jusqu'à ce qu'il soit las de pleurer, et puis il recommencera son même train.

Nous avons vu plus haut comment le Seigneur était venu dans la manifestation de sa puissance et avait lié l'homme fort. Les disciples n'ont «pas pu» le faire. Le pouvoir de Satan reste le même jusqu'à ce jour, Satan n'est pas littéralement jeté dehors; il reste «le chef du monde» (Jean 14: 30), caractère qu'il a acquis et non pas perdu par le christianisme. Il sera lié; son pouvoir sera renversé de fait, et non pas seulement pour la foi (voyez Apocalypse 20: 1-3; 7-10). La question, quant au droit de Satan, devait être vidée. Qu'est-ce que le Seigneur dit de lui? «Maintenant est le jugement de ce monde. Maintenant le chef de ce monde sera jeté dehors» (Jean 12: 31). Son droit, c'est: «il sera jeté dehors»; mais Christ n'a pas encore exercé ce pouvoir. C'est pourquoi, dans les épîtres, l'Écriture parle de Satan comme régnant encore dans ce monde. Dans l'épître aux Ephésiens, elle l'appelle «le prince de l'autorité de l'air», «l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance». Plus loin elle parle des «dominateurs de ces ténèbres...» (Ephésiens 2: 2; 6: 12). Quand «les puissances du siècle à venir» sont pleinement manifestées, Satan sera jeté dehors entièrement; mais la scène que nous avons ici devant nous, et d'autres, montrent qu'il était alors présent et actif, comme il l'est encore. Le Seigneur dit: «Jusques à quand serai-je avec vous etc.?». Non pas parce que Satan était présent, mais parce que les disciples ne savaient pas user de la puissance qu'il avait apportée ici-bas; et c'est là ce qui mettait fin à la dispensation. Il en sera de même de celle dans laquelle nous nous trouvons. La puissance et la bonté de Dieu amenèrent Christ dans le monde; mais l'incapacité de l'homme à croire, pour user de cette puissance, mettra fin à la dispensation actuelle. Ainsi nous lisons dans l'épître aux Romains, chapitre 11: 22: «La bonté envers toi, si tu persévères dans cette

bonté, puisque autrement toi aussi, tu seras coupé». Mais jusqu'à ce que la grâce cesse, la porte est ouverte pour que nous trouvions notre refuge auprès de Christ. Pendant qu'il était ici-bas, dès que le père de l'enfant eut recours à Lui, il chassa le démon. Aussi longtemps que la grâce de Christ est à l'oeuvre, lors même qu'il n'y aurait qu'un seul croyant sur la terre et que tout le reste serait en chute autour de lui, le fidèle trouvera la puissance de Christ prête à s'exercer en sa faveur. Il est impossible que le besoin d'une âme ne soit pas satisfait, parce que, comme Christ est là, à qui on peut aller, on trouve du secours en lui. Quelque sombre que la dispensation puisse être, il y a toujours de la part de Dieu pour le fidèle exactement la grâce qui lui est nécessaire pour la position où il se trouve; non pas que Dieu veuille que nous fermions nos yeux à l'obscurité qui nous entoure, car si nous ne prenons pas garde à l'état de ruine au milieu duquel nous nous trouvons, la conscience est en mauvais état. Si je suis disposé à dire: «Pourquoi Christ ne resterait-il pas?» lorsqu'il dit: «Jusqu'à quand serai-je avec vous?» je suis insensible à l'état de chose qui m'entoure; mon âme n'est pas en état de répondre à ce que demande l'amour de Christ pour l'église; mais d'un autre côté, si je ne sais pas regarder en haut et compter sur la grâce de Christ pour satisfaire à tous les besoins qui se rattachent à un pareil état de chose, quelque mauvais qu'il soit, je suis sans force.

Verset 45 et suivants. «Et tous furent étonnés de la grandeur de Dieu». Il est bien humiliant de voir combien ils étaient *étonnés*. Ils ne témoignaient pas d'étonnement quant à la puissance du mal, et ils auraient dû compter assez sur la puissance de Christ pour être étonnés si cette grande puissance ne s'était pas exercée. Christ les ramène à la croix; «Vous gardez bien ces paroles que vous avez entendues, car le Fils de l'homme va être livré entre les mains des hommes». Vous auriez dû être capables de recevoir cette puissance, mais il faut maintenant que vous connaissiez, non seulement la puissance de Christ, mais la croix d'un Christ rejeté. «Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux». Nous avons plus à nous réjouir d'avoir nos noms écrits dans les cieux, que si un miracle devait être opéré demain: il y a plus de bénédiction à connaître la croix qu'à jouir de cette puissance qui chassait les démons. Christ eût voulu que les disciples eussent compris que le reconnaître comme le rejeté des hommes valait bien mieux que de recevoir de lui cette puissance des effets de laquelle ils venaient d'être témoins. Chers amis, vous ne pensez pas à ce que *Dieu* fait dans ce moment, si vous ne voyez pas qu'il ne s'agit pas maintenant de puissance sur la terre, mais de réjection.

Verset 46. «Et il s'éleva au milieu d'eux une question, celle de savoir lequel d'entre eux serait le plus grand». Quelle révélation dans ce fait! Quel égoïsme pénètre tout! Même quand Jésus mange la dernière pâque avec eux et qu'il institue la cène avant de souffrir, les disciples font de même: ce détail nous est fourni par Luc dans lequel sont mises en évidence tant de choses relativement à ce que l'homme est.

Nous voyons donc, d'après ce qui précède, qu'il faut que nous descendions de la montagne, — non pas pour être sans Jésus, mais pour apprendre ce que l'homme est.

Il n'est pas nécessaire de descendre de la montagne, comme disent quelques-uns, de peur que nous ne nous élevions là, car nous ne nous élèverons jamais tant que nous serons sur la montagne. Comme Pierre, nous pouvons être effrayés; mais nous ne nous enorgueillissons jamais quand nous sommes dans la présence de Dieu; c'est quand nous sortons de cette présence que nous sommes en danger. Paul ne s'enorgueillit pas outre mesure quand il se trouva dans le troisième ciel; mais après qu'il en fut descendu, il eut besoin d'une écharde en la chair, afin qu'il ne s'élevât pas (2 Corinthiens 13).

En outre, il y a une nécessité historique pour nous de passer par ce monde; mais Jésus était tout autant avec ses disciples quand ils descendirent de la montagne, que lorsqu'ils étaient sur la montagne, et c'est là notre consolation et ce qui doit nous encourager. Ne pensons pas un instant que nous ayons perdu Christ. Nous avons à le servir, à marcher avec lui, à apprendre de lui, et à discerner sa patiente grâce envers nous dans toutes les circonstances et tout le long de notre chemin. — Que le Seigneur, pendant que nous traversons ce monde, nous donne de connaître quel Christ nous avons, gardant nos cœurs purs du monde qui nous entoure, en sorte que, soit que nous ayons un avant-goût de la gloire ou que nous traversions la foule de ce monde, il *nous* soit toutes choses, comme il est toutes choses de la part de Dieu *pour* nous.

Verset 46 et suivants. Le Seigneur montre maintenant à ses disciples la place qu'il leur convient de prendre sur la terre. Ils ne sont pas appelés à être associés avec lui comme le Messie dans une gloire terrestre; la gloire du ciel, ils ne peuvent la posséder qu'à la fin; en attendant ils ont à prendre leur place avec lui dans la réjection. Ils étaient ainsi mis à l'épreuve, car dans ce chemin ils avaient à abandonner des choses qui étaient très bonnes en elles-mêmes: il fallait qu'ils haïssent père, mère, femme, etc., ne tenant pas compte de toutes ces relations terrestres qui avaient un droit sur eux et qui l'avaient particulièrement sur eux comme Juifs: «Honore ton père et ta mère». Toutes ces relations, quelque bonnes qu'elles fussent, ne pouvaient pas demeurer, à côté de la croix. Il fallait que tout fût sacrifié, que tout ce qui liait l'homme avec la terre fût entièrement rompu pour la foi, quand Christ était rejeté. Le caractère du monde a été pleinement manifesté en ce qu'il a rejeté Christ; ses oeuvres étaient mauvaises, et il rejeta la lumière. L'incarnation qui aurait dû être le lien pour amener la bénédiction de l'homme est rejetée; Christ accomplit la rédemption par sa réjection sur la terre, et il a une place dans le ciel. Ce fait change le caractère de toutes choses; il introduit le jugement du moi, ce qui n'aurait jamais eu lieu si Christ avait été couronné sur la terre. Mais «il a été livré entre les mains des hommes...». Celui-là, dont le nom même apportait la puissance et l'autorité, doit être livré. Si Christ avait eu sur la terre la place qui lui appartenait, le coeur de l'homme n'eût jamais été mis à l'épreuve, et cela par la raison que, si les hommes avaient vu manifestées sur la terre toute la dignité et la gloire qui lui appartenaient, la grandeur de cette gloire eut flatté leur chair. Mais la chair ne peut pas hériter du ciel; et quelle place a-t-elle à la croix? La croix et le ciel sont là si merveilleusement associés; et pour la chair, il n'y a de place ni à l'une ni dans l'autre. Il y avait une séparation complète entre l'homme et Dieu, et Celui qui y aurait porté remède,

les hommes le crucifièrent. Alors toute pensée charnelle qui était en harmonie avec un pareil acte doit être jugée. Les disciples étaient à disputer entre eux lequel serait le plus grand, — non pas le plus grand dans le monde, mais le plus grand dans la gloire. C'était le «moi» après tout. Ils n'ont pas besoin d'en dire beaucoup; mais leurs *pensées* sont jugées. Dans la lumière, tout est jugé. Jacob, dès qu'il a la parole de Dieu qui lui dit d'aller à Béthel, se tourne immédiatement vers sa famille et vers tous ceux qui étaient avec lui, disant: «Otez les dieux étrangers qui sont au milieu de vous» (Genèse 35: 1-5). Et pourquoi? — Parce que tout est mis à découvert dans la présence de Dieu. Jacob a pu recevoir la bénédiction avant d'aller à Béthel; mais quand il se trouve devant Dieu, les idoles sont jugées. Quand il est délivré des idoles, il appelle Dieu «El-Bethel», le Dieu de Béthel. Les disciples raisonnaient entre eux lequel serait le plus grand; et quand Christ voit leur pensée, «il prit un petit enfant et le plaça auprès de lui, etc.». Nous apprenons ainsi quelle est notre place: nous devrions rechercher la dernière place, quoiqu'elle ne puisse jamais être notre part, parce que Christ l'a prise. Il s'abaissa sous le péché, sous la colère, sous la mort. Il prit la place la plus basse parce qu'il était le Serviteur de tous. C'est la place vraiment bénie pour nous; mais comme elle juge le «moi»! La croix juge le moi; — non seulement elle juge les idoles, mais le «moi».

C'est une grande bénédiction d'en avoir fini avec le «moi». Quand il y a place pour *Dieu*, nous pouvons être pleins de joie et de bonheur. Nous ne sommes pas humbles alors même que nous sommes occupés de notre néant ou de notre méchanceté; mais nous sommes humbles quand nous ne pensons pas à nous du tout. Quand nous apprenons notre néant et notre iniquité, nous sommes *humiliés*; si nous nous égarons loin du Seigneur, nous avons besoin d'être ramenés, et c'est là une opération humiliante. Il faut que nous jugions la chair en *nous-mêmes*. La juger dans un autre n'est pas difficile, mais ce qui nous manque, c'est de la juger en *nous*.

Verset 49 et suivants. Tout se dessine; le moment est venu: «Celui qui n'est pas contre vous est pour vous». Le Seigneur a conscience parfaitement de son entière réjection par l'homme; il l'a si complètement qu'il dit que celui qui n'était pas *contre* eux était démontré être *pour* eux. Christ était parfait; c'est pourquoi il était une pierre de touche parfaite pour les consciences des hommes; et pour autant que *Lui* est manifesté en nous, nous le serons aussi. Paul pouvait dire: «Si notre évangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent...» (2 Corinthiens 4: 3). Comment se fait-il que Paul puisse parler ainsi? — Parce que l'évangile se répandait par lui aussi pur qu'il l'avait reçu. Jean dit: «Nous le lui avons défendu parce qu'il ne te suit pas avec nous». Voilà le résumé de tout: les disciples pensaient à eux-mêmes, non à Christ. Ils étaient occupés de leur propre importance, non de la gloire de *Christ*. S'ils avaient pensé à *sa* grandeur, ils se seraient réjouis de voir l'effet de son nom, — car cet homme chassait les démons en son nom, — et de voir comment son pouvoir était exercé par l'homme. Mais non, — ils sont occupés d'eux-mêmes autant que du Messie. Même *Jean* faisait servir ainsi le nom de Christ à rehausser sa propre importance. N'y a-t-il pas chez nous aussi quelque chose de semblable, une satisfaction dans ce qui élève le *moi*

aussi bien que Christ, au lieu que nous cherchions la gloire de Christ seul? Le Seigneur répond à Jean comme étant déjà absolument rejeté, anticipant l'heure qui approchait: «Celui qui n'est pas contre nous, est pour nous». L'égoïsme même de Jean met en évidence la grâce de Christ: Si vous trouvez quelqu'un qui sache user de la puissance de mon nom, *réjouissez-vous-en!*

Verset 51 et suivants. «Il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem» (Luc 13: 33). Je vais recevoir une part dans le ciel, et vous aurez la même part; mais, pour l'obtenir, il faut passer par la réjection ici-bas. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix chaque jour, et me suive».

«Or il arriva comme les jours de son assumption s'accomplissaient, qu'il dressa sa face résolument pour aller à Jérusalem». «J'ai rendu mon visage semblable à un caillou», dit Esaïe (50: 7). Jésus accomplissait la volonté de son Père ici, comme dans toute sa carrière. La rédemption dut être accomplie par la *croix*. «Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes» (Hébreux 5: 8). Cette obéissance est la même qu'au commencement lorsqu'il venait au milieu d'Israël, disant: «Bienheureux, vous pauvres, etc.»; elle est plus *douloureuse*, et sans doute Christ sentait la différence; mais néanmoins il poursuit son chemin dans le même esprit et avec la même ferme résolution. «N'y a-t-il pas douze heures au jour? Si donc quelqu'un marche de jour, il ne bronche pas...» (Jean 11: 9).

Il avait trouvé «sa viande» à faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé (Jean 4: 34), et il y avait de la joie pour lui en cela; mais dans la coupe de la colère qu'il allait boire maintenant il n'y avait point de joie. Il avait rencontré ici le mépris; là, il avait été frappé, rejeté du commencement à la fin; mais il n'avait rien rencontré qui fût pareil à cette coupe; c'est pourquoi il s'écria, disant: «S'il est possible que cette coupe passe loin de moi». Christ démontra sa perfection, car il sentit ce que c'était que d'être «fait péché». Sa sainte nature reculait devant cette coupe; toutefois il persévéra dans la même paisible, ferme et patiente obéissance, car «il dressa résolument sa face pour aller à Jérusalem», comme il fit toujours. Il connaît la volonté de son Père et il la fait; il tourne sa face vers le lieu où la volonté de son Père devait s'accomplir, ne regardant ni d'un côté ni de l'autre, mais *là*, — vers Jérusalem.

Nous aussi, selon la mesure dans laquelle notre oeil sera simple, nous suivrons le même sentier, marchant résolument vers la croix avec un seul but; et dans la proportion dans laquelle nous ferons ainsi, nous rencontrerons l'opposition de ceux qui ne dressent pas ainsi leur face. Mais le Seigneur dit: «Si quelqu'un me sert qu'il me suive» (Jean 12: 26). Paul s'appliquait à servir chaque jour, mais nous trouvons que le Saint Esprit lui avait défendu d'aller en Bithynie ou en Troade; et, cependant deux ans après nous lisons que «tous ceux qui étaient en Asie... ouïrent la parole du Seigneur» (Actes des Apôtres 19: 10). Il fallait que l'oeuvre de Dieu fût accomplie, mais il fallait qu'elle le fût au temps de *Dieu* et selon son commandement. Son serviteur n'avait qu'à suivre dans l'obéissance le chemin qu'il lui traçait: il en avait été de même de Moïse. La nature dirait de lui: Pourquoi ne pas rester à la cour de Pharaon afin que ceux qui sont là soient convertis, plutôt que de

l'abandonner? La chair ne peut pas comprendre ce à quoi la foi conduit. Ensuite après qu'il est sorti dans tout le zèle de son esprit, *l'énergie naturelle* intervient, mais alors il n'y a pas de délivrance; il faut que Moïse aille et qu'il soit berger quarante ans au désert pour être brisé et réduit à néant. Et quelle était la part d'Israël pendant tout ce temps? — Sa part était d'*attendre*. Alors, quand Moïse revient pour les servir, comment le fait-il? La chair réapparaît encore ici d'une autre manière. «Hélas! Seigneur, je ne suis point un homme qui ait ni d'hier ni d'avant d'hier la parole aisée...» (Exode 4: 10). Alors Dieu envoie Aaron avec lui, et l'oeuvre est faite dans la puissance de Dieu.

Verset 52 et suivants. «Et il envoya devant sa face des messagers; et, s'en étant allés, ils entrèrent dans une bourgade de Samaritains...; et ils ne le reçurent point parce que sa face était tournée vers Jérusalem». Son obéissance même, la simplicité de son oeil, qui le conduisent à faire la volonté de Dieu sans honneur, sans rien qui la rende attrayante ou qui lui fasse une réputation, sont la raison pour laquelle les Samaritains ne veulent rien avoir à faire avec Jésus. Remarquez l'opposition religieuse des disciples qui s'élèvent contre les Samaritains. Ceux-ci ne voulaient pas se soumettre aux voies de Dieu. *Christ s'y soumet*: c'est là la différence entre eux et lui; et les disciples demandaient que le feu descendît du ciel, comme avait fait Elie, et au lieu même où Elie fit le miracle. Dans leurs raisonnements charnels ils pensent que Christ est aussi digne qu'Elie de faire descendre le feu du ciel. C'est ici un autre genre plus subtil du «moi» que l'autre: il révélait l'apparence du zèle pour Christ; mais les disciples ne comprenaient pas le zèle de Christ; il n'était pas venu pour juger ni pour détruire la vie des hommes, mais pour *souffrir lui-même pour eux*. S'ils avaient compris les pensées de Dieu, ils se fussent soumis paisiblement. Pierre non plus ne comprenait pas la pensée du Seigneur quand il tira son épée et qu'il en frappa le serviteur du souverain sacrificateur. Tous les miracles d'Elie sont caractérisés par l'esprit de jugement, au contraire du service d'Elisée, qui avait reçu sa mission du ciel. Le témoignage *d'Elie* était un témoignage de jugement et de justice semblable à celui de Jean-Baptiste qui vint dans l'esprit et la puissance d'Elie, disant: «Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits est coupé et jeté au feu, et déjà aussi la cognée est mise à la racine des arbres». *Elisée*, au contraire, avait la puissance qui communique la vie, et il était un type de la grâce. Elie passa à *travers* le Jourdain, (en type, la mort); tandis qu'Elisée vient de l'autre côté du Jourdain, en résurrection.

Verset 56. «Et ils s'en allèrent à une autre bourgade». Ce n'est pas une chose agréable que d'être foulé aux pieds; mais Christ le fut. Notre part, c'est de faire bien, et de souffrir en faisant le bien, et de l'endurer patiemment; et est-ce là tout? Oui, et cela est agréable et digne de louange devant Dieu. Christ vint pour souffrir, pour endurer toutes choses pour l'amour de Dieu et des siens; et il n'aurait pas fait cela s'il avait fait descendre le feu du ciel sur les Samaritains. *Nous* sommes appelés à suivre Christ en portant le témoignage de l'amour de Dieu dans le monde dans toute notre marche au travers de ce monde. Le monde en a besoin. Nous ne devons rien rechercher pour nous-mêmes, mais avoir Christ pour objet.

Dans la dernière partie du chapitre, le Seigneur continue à montrer comment les liens avec le monde doivent être rompus.

Versets 57-58. «Un certain homme lui dit: Seigneur, je te suivrai partout où tu iras»; mais Christ met cet homme à l'épreuve: «Tu ne peux pas me suivre» si tu n'as pas fait ton compte d'être associé à Celui qui n'a pas où reposer sa tête; mieux vaudrait s'en aller aux oiseaux de l'air pour trouver un nid, ou aux renards pour trouver une tanière, qu'au Fils de l'homme pour avoir un chez soi dans ce monde. Il ne fallait pas venir à lui maintenant comme à Celui qui avait les promesses, mais comme à Celui dont le sort était d'être entièrement et absolument rejeté. Le suivre ne pouvait pas s'allier avec les aises et le confort ici-bas: il devait être livré entre les mains des hommes. Il en est de même lors de sa naissance: l'hôtellerie était pleine, mais pour lui il n'y avait point de place; et si quelqu'un avait besoin de lui et le recherchait, lui, que célèbrent les anges, il fallait qu'il s'en allât à la crèche.

Verset 59. «Et il dit à un autre: Suis-moi». L'homme dont il est question plus haut avait besoin de quelque chose en outre de Christ; ici où Jésus dit: «Suis-moi» une difficulté s'élève immédiatement. C'est lorsque le Seigneur *appelle* quelqu'un que les difficultés se font sentir. Celui qui disait, sans l'appel de Christ: «Seigneur, je te suivrai partout où tu iras», n'avait pas le sentiment de ces difficultés; mais celui qui était appelé dit: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père». Il s'en va présentement, mais un lien qu'il sent le retient. Jésus dit: «Laisse les morts ensevelir leurs morts»; laisse-les, il faut que tu les abandonnes pour me suivre. Vous pouvez penser que les choses de la terre n'ont pas de puissance sur vous; mais allez et essayez ce que c'est que de les avoir, et vous apprendrez l'étendue de leur pouvoir. Un homme retenu par une corde s'en va aussi loin que va la corde, mais quand il arrive au bout il est arrêté. Un père avait les premiers droits selon la nature, et particulièrement pour un Juif, mais Christ dit: Je t'appelle dehors dans la puissance de la *vie*; je fais valoir mes droits pour la vie que je t'ai donnée, et ils rompent toute chaîne ici-bas. Il s'agit d'une vie au milieu de la mort. Ce «*premièrement*» dans la réponse de celui qui est appelé et qui dit: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père», manifeste quelque chose qui va avant Christ, et qui fait dire à l'homme: Il y a quelque chose que *moi* je place avant *ton* appel. La mort était entrée, et le motif même que l'homme mettait en avant disait à Christ que les hommes étaient tous sous la mort. Il était parfaitement bon et juste que l'homme ensevelit son père; mais si la vie est venue et qu'il s'agisse de rédemption, d'être perdu ou sauvé, il faut se rendre à ce fait. A la lumière divine de la croix, Christ voyait tous les hommes morts; c'est pourquoi il dit: «Laisse les morts ensevelir leurs morts». L'unique et seule chose à faire maintenant, c'est de suivre Christ: il s'agit de mort dans le monde ou de vie en Christ. *Où se trouvent les affections?*

Verset 61. «Un autre aussi lui dit: Seigneur, je te suivrai; mais permets-moi de prendre premièrement congé de ceux qui sont dans ma maison». Dans le cas précédent, l'homme avait dit: Lorsque mes premières affections seront satisfaites, je viendrai et te suivrai. Il n'a rien de bon là; et le Seigneur répond: «Laisse les morts ensevelir leurs morts». Mais ici

l'homme n'avait pas rompu de coeur avec ceux qu'il avait laissés dans sa maison; il sentait qu'il fallait les quitter et cependant son coeur restait en arrière. Et Jésus lui dit: «Nul qui met la main à la charrue et qui regarde en arrière n'est propre pour le royaume de Dieu». «Souvenez-vous de la femme de Lot». «L'homme incertain dans ses pensées est inconstant dans toutes ses voies». Si Christ n'est pas le *premier* et le *dernier*, il sera toujours le *dernier*, car la foi n'est pas en activité. La question est si nous marchons comme des gens qui comprennent ce que la croix nous dit. La croix soulève le voile, montrant le squelette de ce monde; et quand je vois cette sentence écrite sur tout ce qui est dans le monde, sur le «moi» aussi bien que sur les choses extérieures et sur nos liens d'affection avec elles, j'apprends qu'il faut renoncer à tout, mais Christ *lui-même* et l'amour qui est en lui sont là pour faire face à la difficulté. La croix jugera et doit juger le «moi», et elle manifeste la volonté aussi, car il y a beaucoup de volonté dans cette crainte de la croix. On parle des droits des affections, mais il n'y a pas réellement et seulement les affections de famille; mais la volonté qui lie au «moi» se fait sentir. Les affections naturelles sont très bonnes, — l'absence de ces affections sera même un signe des derniers jours fâcheux (2 Timothée 3: 3); mais si vous avez le pouvoir de vous juger vous-mêmes, vous découvrirez que le secret de plus d'une de vos excuses est là, en fin de compte: ainsi dans l'affliction, dans les séparations, etc. Ce n'est pas l'affection qui est touchée, mais la volonté. Il y a de la douceur dans la douleur aussi longtemps que nous y réalisons Christ, et l'affection seule souffre. Mais si la volonté est en question, il y a rébellion, résistance, lutte, et il faut que le Seigneur juge tout cela, car tout ce qui est la chair et le moi ne peut jamais suivre Christ. Quels merveilleux détails que tout ce que nous lisons ici! Dieu passe par nos coeurs regardant dans les coins et les recoins. Et pourquoi? A cause de l'invariable et constante fermeté de son amour; et comme un père aime son enfant quand il n'est pas sage aussi bien que lorsqu'il se conduit bien, ainsi notre Dieu prend de la peine, si on peut dire ainsi, pour nous tous, alors même que nous sommes si méchants.

L'effet de tout n'est pas seulement de nous rendre pratiquement justes, mais heureux, — «imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1). il faut que nous sachions, d'un côté, nous juger et voir ce qu'il y a à découvrir en nous, et d'un autre, voir la plénitude de la grâce divine en Christ.

Que le Seigneur nous donne de sentir toujours plus que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu (Jacques 4: 4), et que l'énergie de la chair ne peut pas faire l'oeuvre de Dieu, en sorte que nous apprenions à travailler comme *de la part* de Dieu, *pour* Dieu, et *avec* Dieu!

Chapitre 10

Le sujet qui nous a occupé dans le chapitre précédent se retrouve ici, lié avec le changement qui a eu lieu dans la position du Seigneur lui-même au milieu d'Israël et des hommes. Il ne faut plus désormais regarder au Messie sur la terre, mais vers le Christ céleste. Un autre trait est mis en évidence dans l'importance extraordinaire qui est

attachée à ce moment: le dernier témoignage étant adressé à Israël, en rejetant ce témoignage, ceux qui l'avaient entendu seraient dans une condition plus terrible au jour du jugement que Tyr et que Sidon. Ces villes-là se seraient repenties si elles avaient eu la vérité que *vous*, vous avez; mais vous ne vous êtes pas repentis! La bénédiction maintenant c'était que le Seigneur était présent ici-bas; et le Seigneur était si glorieux et excellent, que l'entendre était la source première de la bénédiction. Tout dépendait pour chacun d'une seule chose, le recevoir ou le rejeter, *Lui*. La mission des soixante-dix avait sa source dans la même patiente grâce que celle des douze qui l'avait précédée: s'ils n'étaient pas reçus, ils devaient secouer la poussière de leurs pieds... Dieu ne s'arrête jamais, quelle que soit l'iniquité de l'homme, avant qu'il ait achevé son oeuvre. Sa grâce ne faillit jamais. Christ regarde à la puissance de la grâce en Dieu plus qu'à l'iniquité des hommes; et il poursuit patiemment sa course, disant: «La moisson est grande», quoiqu'il sût bien tout ce qui l'entourait. Il n'était pas comme Elie qui avait besoin qu'on lui rappelât les 7000 que Dieu connaissait, qui n'avaient pas fléchi le genou devant Bahal. Il est entré par la porte, et passa à travers tout avec Dieu. Rien ne l'arrêta ni ne l'empêcha de rechercher ses brebis dispersées sur les obscures montagnes. Il mit sa vie pour sauver ses brebis, et aucune d'elles ne sera perdue.

Pour les rassembler, il poursuivait sa route dans la puissance de la grâce. Paul était rempli de cet esprit quand il dit: «J'endure tout pour l'amour des élus» (1 Timothée 2: 10).

Christ ne souffrit-il pas dans ce sentier? Voyez-le, fatigué de la route, assis sur la fontaine avec une pauvre pécheresse devant lui à laquelle il donne l'eau de la vie (Jean 4). Là il trouve de la viande à manger que ses disciples ne connaissaient pas; et il dit: «Les champs sont blancs pour la moisson». Il y avait autant de fraîcheur en Lui et il était aussi heureux dans son témoignage, quand il était ainsi assis sur la fontaine, conversant avec cette pauvre femme, que si tout Jérusalem l'avait reçu, parce que la fontaine était au dedans de Lui. En lui, il y avait «une fontaine d'eau jaillissant...»; et il en est de même pour nous. Si nous marchons avec Lui, nous serons affligés de toutes manières, mais non pas réduits à l'étroit; nous serons dans la perplexité, mais non pas sans ressource, nous serons persécutés, mais non pas abandonnés, abattus, mais non pas perdus» (2 Corinthiens 4: 8, 9). Le témoignage est dans des vases de terre, il est vrai; mais la fontaine est dans ces vases; — les disciples devaient être parfaitement dépendants de Dieu et indépendants de tout le reste. Ils devaient s'attendre à rencontrer des ennemis: «Allez, voici, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups». Vous ne pouvez pas faire d'un agneau un loup qui se défend lui-même. Pierre prit son épée pour en frapper l'esclave du souverain sacrificateur; mais le Seigneur l'arrêta, disant: «Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée» (Matthieu 26: 52). C'est une chose difficile de souffrir toutes choses et de ne rien faire, d'être un agneau au milieu des loups, comme Sadrac, Mésac et Abed-Négo menacés de la fournaise, disant: «Il n'est pas besoin, ô roi, que nous te répondions sur ce sujet. Voici, notre Dieu que nous servons, nous peut délivrer de la fournaise de feu ardent...» (Daniel 3).

«Ne portez ni bourse, ni sac, ni sandales, et ne saluez personne en chemin», — non pas pour être impolis, mais pour ne pas perdre votre temps en cérémonies inutiles, etc....

Quand on est au service de Dieu et au milieu des ennemis de Dieu, il faut que Dieu soit tout. Il faut pour cela que votre coeur soit concentré en Lui, sachant que le monde a rejeté votre Maître et vous rejettera si vous lui êtes fidèles. La foi sait cela, et elle va en avant, non pas avec une prudence charnelle et avec une sagesse mondaine, mais comme sachant que faire et persévérant à le faire. La foi apporte toujours à la maison *la paix* (verset 5); elle produit l'inimitié, — deux contre trois, et trois contre deux, — parce que quelques uns veulent recevoir cette paix et d'autres n'en veulent pas: mais la chose qui est apportée est toujours la paix. «Le royaume de Dieu s'est approché de vous» (verset 9). Il ne s'agit pas seulement d'une déclaration que telle ou telle chose est la volonté de Dieu, mais de ce que, quoique vous fassiez, — que vous le receviez ou que vous le rejetiez, — «le royaume de Dieu s'est approché de vous». L'état du monde actuellement, c'est que le monde a rejeté le royaume. Le Fils de Dieu, le Roi, est venu dans le monde et a mis le monde à l'épreuve; et le monde a dit: Je ne veux pas de Lui. Ce fait n'a pas perdu sa solennité maintenant, car nous traversons le monde qui a rejeté Christ; nous lui apportons un message de paix, — de la paix qui a été faite, car le sacrifice a été offert (voyez Ephésiens 2: 11-17; 2 Corinthiens 5: 19-21). Il est aussi vrai que le témoignage a été rejeté: «Mais sachez ceci que le royaume de Dieu s'est approché de vous» (versets 10, 11). La foi amène ces choses dans sa propre sphère, n'ayant besoin que d'une chose, savoir de la parole de Dieu. La vue des yeux tend toujours à obscurcir le jugement de la foi; et si la foi n'est pas nourrie par la Parole, elle baisse et elle s'évanouit. Si nous ne nous nourrissons pas de la Parole, la foi n'est pas nourrie, car elle ne peut pas être nourrie par la vue des choses qui nous entourent. Quand le Seigneur parla à Jérusalem, disant aux Juifs que leur maison leur serait laissée abandonnée, les Juifs ne pouvaient pas, dans ce moment-là, voir les pierres tomber; mais ils étaient appelés à croire cette parole de Christ qu'ils entendaient. Le raisonnement naturel est nourri par ce que nous voyons, mais la *foi* est nourrie par ce que Dieu a révélé à l'âme.

«Toi, Capernaüm..., tu seras abaissée jusque dans le hadès» (versets 15), aux *yeux de Dieu*, non pas aux yeux de l'homme. Pour l'oeil de l'homme, Capernaüm peut donc être élevée jusqu'au ciel; et ainsi ce monde! Qu'est-ce que cela prouve? Que le monde durera aussi longtemps que Dieu le permettra, mais que sa parole sera accomplie qui dit: «la terre et les oeuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement» (2 Pierre 3: 10). Il n'y a rien de stable ici-bas. Quand Dieu entrera sur la scène, où seront toutes ces choses? — quoiqu'il y ait des moqueurs qui disent: «Où est la promesse de son avènement?» (2 Pierre 3: 3, 4).

Verset 16: «Celui qui vous écoute, m'écoute». C'est ici qu'est la ressource de la foi. En écoutant la parole que le disciple a dite, j'entends Christ lui-même. Ainsi marche la foi. Je sais que ce que j'entends doit être vrai, parce que Christ l'a dit. Tout peut aller de travers, le monde, les Juifs, l'Eglise, mais la parole de Dieu, jamais; et elle a été donnée. Elle ne change jamais; car elle a été donnée par l'inspiration de Dieu, et elle est utile pour

enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire... (2 Timothée 3: 16, 17). L'église, comme fondement de confiance en fait de témoignage, a failli (quoique nous sachions qu'elle est fondée sur le roc, et que quant à sa sûreté, elle ne peut jamais être détruite), mais la parole de Dieu ne faillira pas. Tout ce que nous voyons tend à affaiblir et à altérer la foi et met à l'épreuve ce que sont les affections de l'âme, parce que le chemin de la foi ne sera pas ce que j'aime, mais ce que Dieu dit.

Versets 17-20. «Mais réjouissez-vous, parce que vos noms sont écrits dans les cieux». Cette parole montre que tout est changé désormais. Les démons peuvent vous être assujettis, mais le Seigneur dit: Ce n'est pas là la portion dont vous devez vous réjouir; je manifeste ma puissance d'une autre manière maintenant.

Cette parole: «Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair», fait allusion au temps où Satan, «l'accusateur des frères» (Apocalypse 13: 10), sera précipité sur la terre. Maintenant il est dans le ciel, non pas dans la présence de Dieu, dans la lumière inaccessible, mais devant le trône du jugement, ce qui est fort différent. La parole de l'Eternel: «N'as tu point considéré mon serviteur Job?» démontre que lorsque d'autres se présentaient devant le trône, Satan aussi s'approchait. Les versets 19 et 20 sont en contraste l'un avec l'autre: l'un parle de ce qu'on peut voir; l'autre, de ce qui peut être connu seulement de la foi. Les pensées invisibles de votre coeur sont infiniment plus importantes que ce qui peut être vu: ce qui est invisible est toujours plus important que ce qui se voit.

L'état de ce monde n'est pas seulement caractérisé par le fait que l'homme est pécheur, mais par cet autre fait que la puissance du mal est entrée dans le monde. Satan s'est emparé de ce monde par le péché de l'homme. C'est pourquoi le Seigneur dit de la pauvre femme, que «Satan l'avait liée, voici il y a dix-huit ans». Mais quand l'église sera enlevée dans le ciel, Satan sera précipité: «Il y avait un combat dans le ciel, etc....» (Apocalypse 12: 7). Mais quand Satan sera sur la terre, pendant trois ans et demi, il poussera l'homme de la terre contre le Seigneur du ciel et puis le Seigneur viendra, et le pouvoir de Satan sera ôté: mais Satan ne sera pas jeté dans «l'étang de feu» avant la fin des mille ans, mais il sera jeté dans «l'abîme» (Apocalypse 12; 20: 1-5, 7-10). C'est là précisément que les démons demandaient au Seigneur de ne point les envoyer, quand ils furent chassés de l'homme qui avait nom «Légion» (Luc 8: 31). Nous retrouvons dans les deux passages la même expression, «l'abîme». Le Seigneur ne les y envoya pas, parce que le temps n'était *alors* pas encore venu.

C'était une grande chose que cette capacité de chasser les démons. La communication du pouvoir par le Seigneur était un pouvoir plus grand que l'accomplissement des miracles eux-mêmes; elle exigeait la puissance divine: celle-ci seule pouvait communiquer ce pouvoir à d'autres. Dans le millénium la puissance du bien et la puissance du mal ne coexisteront point; la puissance du mal sera ôtée: «Le trône de la méchanceté aura-t-il communion avec toi?» (Psaumes 94: 20). La fosse sera préparée pour le méchant. Il faut que Satan soit jeté dehors; et quand Christ était sur la terre, il se présentait lui-même, dans

la puissance de Dieu, pour lier l'homme fort et piller ses biens. C'était une chose merveilleuse que de rencontrer un homme sous la puissance de Satan, et de jeter Satan dehors: c'était une anticipation des «miracles du siècle à venir»; le «siècle à venir» ne se rapportant nullement au ciel, mais au temps du renouvellement de cette terre. Jésus déployait alors la même puissance qu'il exercera pleinement dans le royaume qui vient.

Verset 19. «Voici je vous donne l'autorité pour marcher sur les serpents et sur les scorpions et sur toute la puissance de l'ennemi». C'était au moment où il était rejeté que le Seigneur disait ces choses. Il savait ce qui s'accomplissait; et quoiqu'il dit: «paix!» — on ne lui dit pas «paix», à Lui. «Je vous donne l'autorité... sur toute la puissance de l'ennemi; — toutefois ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont assujettis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux»; voilà la place de l'église. Lorsque Christ vint et fut manifesté sur la terre, c'était une immense bénédiction; mais c'est une bénédiction plus grande encore d'être ses compagnons dans le ciel comme nous le serons quand il viendra pour nous prendre auprès de lui; — oui c'est une bénédiction plus grande d'être avec lui et comme lui dans la maison du Père. Nous n'avons rien à faire avec la terre; nos noms ne sont pas écrits ici-bas, quoique nous y sommes des rois; mais notre portion n'est pas sur la terre: Dieu «nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (Ephésiens 1: 3). Nous posséderons l'héritage avec Lui; mais l'héritage est au-dessous de nous; notre espérance est d'être avec Lui, plus haut que l'héritage. La possession de celui-ci est la conséquence de ce que nous avons cette place avec Lui (Ephésiens 1). Nous sommes enfants du Père, — pour être «saints et irréprochables devant lui en amour». Maintenant, nous avons notre portion selon les richesses de sa grâce, comme de pauvres pécheurs qu'il a sauvés, et nous serons «à la gloire de sa grâce» quand nous serons manifestés dans la position que cette grâce nous a faite. L'héritage vient après. «Mais réjouissez-vous parce que vos noms sont écrits dans les cieux». Le Seigneur ne veut pas que les âmes des siens soient remplies des choses d'ici-bas, mais qu'ils pensent à ce qu'ils ont en lui et avec lui. Deux grands sujets nous sont présentés dans les voies de Dieu, savoir le gouvernement de ce monde, ce qui est encore prophétique et lié au royaume, et puis l'Eglise en haut dans le ciel. Quand il est question de l'héritage, celui-ci est toujours présenté comme une chose future; mais quand il s'agit de la place qui nous a été faite en Christ, cette place est toujours présentée comme étant dans le ciel. Le Seigneur prévoyait que l'établissement présent du royaume faillirait, et il apportait avec lui ce qui est meilleur que quelque royaume que ce soit: et il se réjouissait en cela, car quand il donne de la joie à d'autres, il ne peut pas ne pas l'avoir aussi Lui-même. Quand le brigand sur la croix lui demande de se souvenir de lui dans son royaume, il lui dit: «Aujourd'hui tu seras *avec moi* dans le paradis». Il satisfaisait le brigand et il se satisfaisait aussi lui-même. Ainsi il voulait pour ses disciples aussi, qu'ils ne se réjouissent pas dans les bonnes choses d'ici-bas: elles ne sont pas assez bonnes. Ne vous laissez pas troubler par les mauvaises choses, mais ne vous réjouissez pas dans ce qu'il y a de meilleur ici-bas dans le monde. «En cette même heure, Jésus se réjouit en esprit, et dit: Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre,... car c'est ce que tu as trouvé bon». Jésus sentait profondément qu'elles étaient

les circonstances au milieu desquelles il se trouvait, mais son âme puisait à la source, et il voulait dire qu'il était parfaitement juste que ces orgueilleux vissent qu'ils n'étaient rien, et que ces pauvres agneaux méprisés obtinssent la gloire. «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon». Il faut qu'il supporte le mal parce que le temps pour le juger n'était pas encore venu. Le mal suit toujours son cours, et les hommes disent: Où est le Dieu de la terre? Il faut que nous endurons cela, le Seigneur l'a enduré. Il faut que nous apprenions à renoncer à l'espoir de voir l'état des choses s'améliorer ici-bas. L'âme qui entre dans les pensées et les desseins de Dieu s'incline devant sa volonté: «Oui, Père...!».

Maintenant Jésus se retire, si on peut dire ainsi, dans la gloire de sa personne. Le *Fils* est là pour révéler le *Père*. Le monde le rejette, et Lui se soumet à la réjection du royaume et met en évidence, à sa place, la bénédiction céleste, et il parle maintenant de lui-même comme du Fils, et se réjouit en cela. Le résultat présent de sa venue, c'est le Fils révélant le Père; et cela vaut mieux que même le royaume. Le témoignage brille plus glorieusement, relativement à ce qui occupe Dieu, si je reçois toutes choses patiemment et que je me soumette, désirant ne pas être un loup au milieu des loups. Il est extrêmement difficile pour le cœur de se soumettre et de dire: Je ne veux rien être qu'un agneau. Mais c'est là notre place, car le Seigneur dit: «Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais laissez agir la colère. A moi la vengeance; moi, je rendrai la pareille...» (Romains 12: 19); et «Ne donnez pas lieu au diable» (Ephésiens 4). Si vous ne laissez pas agir la colère, vous donnerez lieu au diable. Perdrons-nous quelque chose en demeurant tranquilles et en prenant toutes choses patiemment? Non, car il dit: «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre» (Matthieu 28: 18). Il faut que nous nous soumettions à l'état de choses extérieur et que nous soyons satisfaits avec ce qui est écrit; sinon, nous ne ferons que nous fatiguer et nous travailler dans la grandeur de notre voie. Puisseons-nous nous réjouir et être satisfaits d'avoir «nos noms écrits dans les cieux»

Versets 23, 24. «Et se tournant vers ses disciples, il leur dit en particulier...» On ne pouvait jouir de ces choses que par la *foi* et le Seigneur voulait que ses disciples fussent heureux, dans la conscience d'une bénédiction présente.

Verset 25. Maintenant que le Seigneur a montré le changement dispensationnel qui s'opérait, il s'occupe aussi du changement moral. Un docteur de la loi vient et demande comment il peut acquérir la vie éternelle. Jésus le place devant la loi et lui dit: «Fais ces choses et tu vivras». Mais le docteur est aussitôt arrêté par la simplicité de ce: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même». Il n'aime pas son prochain comme lui-même! Il demande: «Et qui est mon prochain?» — «Fais cela et tu vivras!». Mais qui aime son prochain comme lui-même? Le bon Samaritain ne demande pas qui est son prochain, mais il agit *en grâce*, sans demander quel titre le prochain a à son amour. *Christ* a le droit de faire du bien à celui qui est dans la misère et le besoin.

La grâce est en ceci, qu'on donne sans que celui à qui on donne y ait aucun titre.

Cette grâce et cet amour pensent à tout. Le Samaritain ému de compassion vint à l'homme; il n'envoya pas quelqu'un d'autre, mais il s'approcha lui-même, banda les plaies du blessé, y versa de l'huile et du vin; et l'avant placé sur *sa propre bête*, le mena dans l'hôtellerie et eut soin de lui. Il le confia à l'hôte et dit: «Prends soin de lui, et ce qu'il dépensera de plus, moi, à mon retour, je te le rendrai». Quelle beauté dans tous les détails de l'activité de cette grâce qui découle de ce qui est au dedans, et qui agit selon ce qui opère là, et non selon les titres qu'on aurait sur elle.

Dans la dernière partie du chapitre 10 (versets 38-42), nous voyons que la grande chose, la seule chose nécessaire, c'était d'écouter la parole de Jésus. C'est pourquoi Jésus approuve Marie par dessus Marthe qui, en un certain sens, faisait une très bonne oeuvre. Marthe recevait Jésus dans sa maison et le servait. Mais il y a quelque chose de meilleur que cela: «Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée». Jésus voulait que ses paroles entrassent dans l'âme et eussent de la puissance dans le coeur. La seule chose qui demeure à jamais, c'est la «parole du Seigneur» (1 Pierre 1: 25). La sagesse de ce monde va contre elle, le raisonnement de l'homme va contre elle; mais elle est la seule chose qui soit digne qu'on y prête une sérieuse et diligente attention; et si les chrétiens se mettent à raisonner sur les choses de Dieu au lieu d'en appeler à la Parole, ils sont sûrs de déchoir. Ce dont nous avons besoin, c'est que la parole demeure dans nos coeurs, c'est d'être assis aux pieds de Christ afin que nous comprenions la parole et que nous la gardions soigneusement. Ecouter Jésus, est la «seule chose» nécessaire; aucune attention, même pour Lui dans la chair, alors même qu'elle viendrait de quelqu'un qu'il aimerait et qui l'aimerait, ne peut remplacer cela. Les «beaucoup de choses» qui occupaient Marthe finissent par le désappointement et la mort, au lieu de conduire à la vie éternelle comme font les paroles de Jésus, débordant d'un coeur brisé pour que le fleuve de la vie en décollât librement. Jésus prenait plaisir à l'oreille attentive à sa parole. Il apportait la *vérité* aux âmes: «La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». «De sa propre volonté, il nous engendra par la parole de la vérité». «Vous, vous êtes déjà nets par la parole que je vous ai annoncée» (Jean 1: 17; Jacques 1: 18; Jean 15: 3). La vérité met tout en ordre; elle donne à Dieu et à l'homme leur vraie place, autrement elle ne serait pas la vérité. Le péché, la justice, l'amour ne furent jamais pleinement manifestés par la loi, mais «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ». Tout était placé moralement dans la lumière parfaite par lui, mais les hommes ne virent pas la lumière, parce qu'il ne l'ont pas connu, Lui. La *parole*, maintenant, est l'instrument pour la révélation de la vérité. La loi était parfaite parce qu'elle était de Dieu; mais la loi ne disait pas ce que *l'homme était*, bien moins ce que *Dieu* était; elle disait ce que l'homme *aurait dû être*. Christ vient comme la lumière (Jean 12: 46; 12: 35; 1: 9), et il dit: Vous êtes tous morts; mais je puis vous donner la vie. Sa venue dans le monde manifesta chaque chose exactement telle qu'elle était. Il vint, la Parole vivante, et révéla Dieu à ceux qui pouvaient voir, — Dieu, non pas d'abord en rédemption, mais en témoignage. Que valait pour lui tout le souci que Marthe se donnait pour le servir, en comparaison de l'âme qui écoutait sa parole! Il en est de même pour un chrétien maintenant. Quand la parole de Dieu vient sans rien d'autre, elle a droit d'avoir de la

puissance sur l'âme. Elle fait son chemin par sa propre autorité et sa grâce attractive pour le coeur; et là où elle est reçue elle donne la vie en Christ. Il n'y a point de puissance vivante dans un miracle pour vivifier une âme, mais il y a une puissance vivante dans la parole. C'est par la parole qu'une âme peut entrer dans le ciel; et il n'y a pas d'autre voie. Nous sommes engendrés par la parole. Si la parole ne le fait pas, l'oeuvre ne se fera jamais.

Il y a trois choses qui sont constamment mises en avant, en liaison avec la puissance de la parole: en premier lieu, les paroles qui ont été dites viendront témoigner contre ceux qui, les ayant entendues, ne les auront pas reçues (Jean 12: 47 et suiv.); ensuite, quoique des temps fâcheux viennent (2 Timothée 3), la parole peut rendre sage à salut par la foi en Jésus Christ; enfin, quand une âme est vivifiée par la parole, l'effet moral de celle-ci est de rendre l'âme dépendante et obéissante, de la «sanctifier... pour l'obéissance» (1 Pierre 1: 2), car tel est le caractère du nouvel homme, comme celui du vieil homme est de vouloir toujours être indépendant.

Chapitre 11

Verset 1. Au commencement de ce chapitre nous voyons encore une fois le Seigneur *priant*: et la prière est l'expression de la dépendance vis-à-vis de Dieu. Alors ses disciples lui demandent de leur enseigner à prier. Ils n'avaient pas appris à se confier dans le Père comme des enfants qui s'adressent naturellement à lui et lui disent tout. On peut n'avoir pas toute la sagesse dans ce qu'on demande, mais on devrait avoir toujours la confiance de la communion par le Saint Esprit. Même Paul n'a pas eu toujours l'intelligence de la pensée de Dieu; autrement il n'aurait pas demandé que l'écharde dans la chair fût ôtée; mais il n'a pas craint de faire sa requête. Les disciples n'avaient pas cette simplicité de coeur pour se confier dans le Père; ils ne comprenaient pas leur place d'enfants du Père. Jésus condescend à les enseigner quand ils sont dans cet état, et il leur donne la prière que nous trouvons ici. Il leur apprend à prier pour des choses au sujet desquelles son propre coeur était occupé. «Père, glorifie ton nom», telle était l'expression du grand désir de son coeur; et il enseigne ses disciples à demander: «Notre Père..., que ton nom soit sanctifié». Il leur parle en premier lieu de Celui avec qui ils sont mis en relation, non pas qu'ils eussent la puissance actuelle du Saint Esprit leur donnant la conscience de leur relation avec Lui; car ce privilège, ils ne l'ont possédé que depuis le jour de la Pentecôte; mais il leur apprend à dire: «Notre Père..., que ton nom soit sanctifié». Voilà la perfection. C'est le désir quant à Dieu que Dieu soit glorifié, quoique celui qui prie ainsi ne se rende pas compte de ce qui en résultera pour lui. Avec cela, il y aura dans le coeur le désir de ne pas pécher, et d'autres. Cette première demande était l'expression du désir parfait qui était en Christ lui-même: «Que ton nom soit sanctifié!».

«Que ton règne vienne». Le changement des choses muables, faites de main, viendra, afin que celles qui sont immuables demeurent (voyez Hébreux 12: 26 et suivants). Etes-vous bien sûr que vous voudriez voir le Seigneur venant dans ce royaume qui implique l'ébranlement de tout ce qui ne demeurera *pas*? Assurément ce désir détacherait votre

coeur d'une foule de choses qui vous lient à ce qui n'appartient pas au royaume qui vient. Je peux aimer les choses du royaume, tout en ayant en même temps la conscience que quelque chose me voile et les tient à distance de moi, en sorte que je n'en jouis pas librement, quoique je sache qu'Il est «un porte-enseigne entre dix mille» et que «tout ce qui est en Lui est aimable» (Cantique des Cantiques 5: 9-16). Il y a des prières qui sont comme une plainte de l'âme, et qui tiennent à ce que celle-ci n'a pas la jouissance présente de la vue du Seigneur dans le sanctuaire, quoiqu'elle en ait le souvenir. Nous pouvons avoir l'espérance de la venue du Seigneur, nous réjouissant d'arriver au bout du désert, parce que c'est un désert, ou bien nous pouvons soupirer en nous-mêmes, désirant sortir du désert, parce que Canaan vient après. Si nous ne sommes pas dans ce dernier cas nous courons danger de nous lasser dans notre course, ce qui est toujours mauvais. Nous devrions avoir l'esprit de pèlerins dans l'attente, non pas de pèlerins *las*. Nous ne devrions pas être las: je ne dis pas que nous ne le *soyons* pas, mais nous devrions toujours désirer la venue du Seigneur, parce qu'Il est précieux. Au chapitre 18, verset 22 de l'Apocalypse, l'Epouse dit: «*Viens*», en réponse à ce qu'Il est, lorsqu'il dit: «Je suis l'Etoile brillante du matin». Dieu ne rejette pas le cri qui monte jusqu'à Lui «des lieux profonds»; mais il y a une différence entre le cri de la *détresse* et le cri du *désir*.

«Que ta volonté soit faite...». Quand Christ était sur la terre, il y avait une réponse en lui à toute la volonté de Dieu, car il faisait toujours les choses qui plaisaient à son Père. Il faisait cette volonté comme jamais ange n'a pu la faire.

Ensuite, le Seigneur descend jusqu'aux détails de nos besoins de tous les jours, et en prend connaissance, car à cet égard aussi nous sommes dépendants: «Donne-nous chaque jour le pain qu'il nous faut».

«Remets-nous nos péchés, car nous-mêmes aussi nous remettons...». Il n'est pas question ici des privilèges proprement dits de l'Eglise: les *désirs* exprimés sont parfaits, mais la *position* n'est pas connue. Le Seigneur touche à toutes les circonstances d'ici-bas. L'homme regarde de la terre en haut, il marche ici-bas et a besoin que ses pieds soient lavés. Il y a des fautes qui ont besoin d'être pardonnées, et on a besoin de l'esprit de grâce. Aucun péché ne nous est imputé maintenant, car le péché tout entier a été aboli; mais cela me rendra-t-il dur quand d'autres pécheront? Non, — la croix où Christ a souffert pour moi me donne la conscience de ma liberté, mais non de l'indifférence quant au péché. Au lieu d'être endurci par elle, elle me donne un esprit de débonnairété et de tendresse.

«Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal». On peut se demander pourquoi Dieu nous induirait jamais en tentation? — Il faut quelquefois qu'il nous fasse passer sous une certaine discipline pour que nous apprenions notre faiblesse. Voyez Pierre: il avait besoin d'être criblé, autrement Jésus eût pu prier pour lui afin qu'il fût préservé de cette chute; mais Jésus ne demande pas cela. Une âme désirerait toujours de ne pas passer par ce criblement. Christ lui-même, quoique la tentation fût une chose différente pour lui, désira d'en être délivré lorsqu'il dût porter le péché. Paul pria que l'écharde fût ôtée, mais Paul ne fut pas élevé dans un quatrième ciel; — cela n'eût fait qu'aggraver son état; mais il

lui fut donné une «écharde dans la chair», quelque chose qui le rendait méprisable et un objet de dégoût quand il prêchait (car autrement on eût pu venir à lui et lui dire: Il faut que tu sois meilleur que tous les autres, car tu as été dans le troisième ciel), afin qu'il ne s'élevât pas et qu'il fût gardé de l'orgueil. La grâce prenait ainsi soin de lui. Toutefois c'est un désir juste et bon qu'une âme demande à ne pas être induite en tentation, mais à être délivrée du mal.

Verset 5 et suivants. «Qui est celui d'entre vous qui ayant un ami, etc...». Nous avons ici un autre caractère de la prière, l'attente patiente envers Dieu. Il y a de la majesté dans la bonté de Dieu, et cependant il prend connaissance de tous nos besoins et nous devons nous attendre à sa volonté et à son bon plaisir. Supposez qu'un enfant demande quelque chose à son père et que le père lui dise d'attendre un moment; — l'enfant dira-t-il: Non, je ne peux pas attendre; il faut que tu me donnes immédiatement ce que je t'ai demandé? En même temps, tandis que nous attendons, la *foi* est exercée et la volonté est brisée dans le sentiment du besoin dans lequel nous nous trouvons. Voyez Daniel. Dieu lui donna un profond sentiment de son identification avec Lui dans ce qu'il faisait; c'est pourquoi il le tient en prière trois semaines avant de lui accorder l'objet de sa requête: c'est là un grand privilège, car c'est avoir communion avec Dieu. Dans le cas que nous avons devant nous, un intérêt profond pour l'objet du désir est suscité et à cause de l'importunité de celui qui vient ainsi, l'homme obtient ce qu'il cherchait. Il y a une *certitude* d'exaucement et de bénédiction de la part de Dieu pour celui qui demande, quoique Dieu puisse tarder.

Versets 9-13. La prière dont il s'agit ici est celle pour le Saint Esprit, que les disciples, quoique *croyants*, n'avaient alors pas encore reçu. En un sens, quelqu'un peut faire cette demande à Dieu maintenant, quand il n'a pas l'Esprit d'adoption, comme c'était le cas des disciples dans ce temps-là. Mais *maintenant* le Saint Esprit a été donné, en conséquence de l'ascension de Christ à la droite du Père (Actes des Apôtres 2: 33). Il ne pouvait pas y avoir d'union avec l'homme Christ sur la terre. C'est comme peuple céleste qu'il y a union avec lui. Christ était seul jusqu'à ce que son oeuvre fût accomplie: «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul...» (Jean 12: 24). Le Saint Esprit était le sceau de l'oeuvre de Christ, non pas de la prédication de Jean, prêchant la justice. La seconde fois que Christ reçut le Saint Esprit, il le reçut pour l'Eglise. Il reçut le Saint Esprit pour lui-même à son baptême (Matthieu 3: 16), mais pour nous quand il monta au ciel après avoir accompli l'oeuvre de notre salut (Actes des Apôtres 2: 33). Les fruits de l'Esprit en nous sont les conséquences de la grâce et de la justice en Lui, le seul homme juste. Les premiers fruits de l'Esprit en nous sont l'amour, la joie, la paix; — ensuite viennent les fruits pratiques vis-à-vis de l'homme: les premiers sont vis-à-vis de Dieu, — ensuite la patience, la tempérance vis-à-vis des hommes. Le Saint Esprit ne peut pas être le sujet de la requête de l'Eglise comme telle, *maintenant*; parce que maintenant le Saint Esprit a été donné, comme nous voyons, Actes 2. Nous prions par ou *dans* l'Esprit saint, maintenant (Ephésiens 6: 18), non pas pour recevoir l'Esprit. Nous devrions prier pour qu'il agisse davantage en nous et désirer davantage d'en être rempli, pauvres et étroits de coeur que nous sommes,

— mais nous pouvons être *remplis* (Ephésiens 5: 18; Actes des Apôtres 6: 3; 7: 55). Il ne résulte nullement du fait que nous sommes «scellés du Saint Esprit» que nous soyons aussi «remplis de l'Esprit». Si nous étions remplis de l'Esprit, nous serions gardés de mauvaises pensées. La présence du Saint Esprit en nous n'ôte pas d'au dedans de nous la mauvaise nature qui demeurera aussi longtemps que nous demeurerons ici-bas; mais par elle cette nature sera tenue dans l'assujettissement (Romains 8: 12-14; Galates 5: 13-25).

Verset 14 et suivants. Voyez l'affreuse opposition du coeur de l'homme contre le Seigneur et la solennelle épreuve qu'elle amène: «Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'assemble pas avec moi, disperse». Quand Christ est manifesté, c'est pour ou contre lui que chacun prend position. Nous avons des ennemis spirituels contre lesquels nous devons lutter; et Josué qui conduisait le peuple à la lutte, était la figure de l'Esprit conduisant l'âme contre nos ennemis spirituels. Ce ne sont pas les chrétiens, mais c'est Christ qui est devenu le centre de Dieu. Nous pouvons rassembler des chrétiens, mais si, dans l'esprit de chacun, ce n'est pas Christ qui rassemble, c'est disperser. Dieu ne connaît pas d'autre centre d'union que le Seigneur Jésus; il est lui-même l'objet, et lui seul peut être le centre. Tout ce qui n'est pas rassemblé autour de ce centre, pour lui et de sa part, c'est disperser. On peut rassembler, mais si on n'assemble pas «avec moi», c'est disperser. Nous sommes par notre nature si essentiellement sectaires que nous avons besoin de veiller pour ne pas tomber dans cette voie. Je ne peux pas faire de Christ le centre de mes efforts, si Christ n'est pas le centre de mes pensées. C'est beaucoup pour un homme de dire: je n'ai pas d'autre objet que Christ, aucune activité dans mon coeur si ce n'est pour Christ. Il ne faut pas seulement que Christ soit le principal objet au fond du coeur, car il en est ainsi pour tout chrétien, mais encore que toutes ces choses qui tiennent le milieu entre le dedans et le dehors dans nos coeurs, soient jugées par nous. A côté de l'amour pour Christ, il peut y avoir dans nos coeurs l'amour de la société et d'autres choses, et il faut que nous jugions tout ce qui est entre nous et Christ, la racine et les rejetons.

Verset 27 etc. «Bienheureux est le ventre qui t'a porté etc.». La femme parle de l'honneur qu'il y a à être la mère du Seigneur; mais non, la relation la plus étroite avec le Fils de l'homme n'est rien en comparaison de garder la parole de Dieu. Le monde religieux fait grand cas des affections naturelles; mais, quelque justes et bonnes qu'elles soient à leur place, elles ne sont rien en comparaison de la vie de Dieu dans nos âmes. Assurément c'était une bénédiction d'être la mère du Seigneur, mais ce n'était qu'une relation naturelle quoique miraculeuse; la mère du Seigneur ne pouvait pas la tenir pour peu de chose non plus, dans son coeur; cependant la relation restait bien inférieure à la bénédiction que la parole de Dieu apportait à une âme en l'amenant ainsi à Dieu. Chers amis, si vous avez soin seulement de garder dans vos coeurs la pure parole de Dieu, vous trouverez qu'elle dissipera toutes les imaginations et les pièges trompeurs de la chair.

Verset 29. Les foules recherchent un signe — une autre chose *naturelle*; mais le Seigneur dit: «Il ne leur sera pas donné de signe». Jonas est un signe; il prêcha, et les Ninivites se repentirent. Maintenant ma parole est venue à vous et elle vous met, *vous*, à

l'épreuve. «Une reine du midi se lèvera au jugement», etc. La parole de Dieu est si parfaitement adoptée aux besoins du cœur de l'homme que même les sentiments naturels sont touchés par elle. La parole est *semée dans le cœur*, quoiqu'elle puisse ne point porter de fruits.

Versets 33-36. *La lumière est là*; mais quel est l'état de l'oeil de l'homme? Si un homme a des yeux malades la lumière le fait souffrir; ainsi est la parole pour celui qui n'a pas la vue claire, ou dont l'oeil n'est pas simple. C'est une parole solennelle, que celle que nous lisons ici; elle pourrait être vraie d'une personne qui serait convertie d'hier seulement: cette personne pourrait être remplie de lumière. Qu'on soit enfant en Christ ou homme fait, il en est de même à cet égard. Là où Dieu demeure dans l'âme, celle-ci voit sa lumière: «Si quelqu'un marche de jour il ne bronche pas». «Si donc ton oeil est simple..., tout ton corps aussi est éclairé, n'ayant aucune partie ténébreuse, etc.». Quand la lampe est là, nous voyons *tout* à l'entour d'elle; elle se montre *elle-même*, et ainsi elle montre tout ce qui est autour d'elle. L'oeil reçoit la lumière, qu'il soit *simple* ou *mauvais*; l'oeil n'est pas simple ou double, mais simple ou *mauvais*. Si l'oeil n'a pas Christ pour objet, il a devant lui quelque objet mauvais. Si l'oeil est simple, tout est simple, quoiqu'on doive rencontrer certainement des difficultés sur le chemin, comme il en fut pour Paul. La lampe est placée sur un pied de lampe, afin que tous ceux qui s'approchent «voient la lumière».

Il faut que chacun se pose la question s'il voit ou s'il ne voit pas. Christ a fait luire la lumière dans le monde: Dieu s'est manifesté en lui; et l'effet de cela, c'est de nous montrer notre état. Vous dites peut-être: «Permetts-moi premièrement d'aller ensevelir mon père», vous avez donc quelque chose qui vient *avant* Christ. Si mon corps n'est pas rempli de lumière, c'est qu'il y a quelque chose qui n'est pas simple dans mon oeil, quelque chose qui n'a pas cédé devant la puissance de Christ, — quelque chose à quoi je n'ai pas renoncé. Vous dites, peut-être: je ne vois pas. Sans doute, et vous ne pouvez pas voir, car vous avez quelque autre lumière. De plus, ce que vous voyez maintenant, vous le perdrez bientôt si vous ne marchez pas dans la puissance de ce que vous avez reçu. «Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres». Notre façon de juger peut être fautive, parce que notre mesure n'est pas Christ; et alors la lumière devient ténèbres: nous sommes menés de travers, et nous errons de notre sentier. Quand, au contraire, notre oeil est rempli de Christ et que nous jugeons toutes choses par cette lumière-là, si nous voyons quoi que ce soit qui ne glorifie pas Christ, nous sentons que cette chose n'est pas convenable pour nous. Nous pouvons être de petits vaisseaux, mais il faut que nous soyons *entièrement* pour Christ. Que Dieu nous donne de marcher dans la puissance du Saint Esprit et selon le divin enseignement du Seigneur Jésus, heureux de le suivre, et ne cherchant pas d'autre sentier que celui dans lequel Lui nous conduit, nos yeux étant fixés sur lui, et sur lui seul, en sorte que lorsque d'autres objets sont placés devant nous, nous soyons capables de dire: «Je fais *une chose*» (Philippiens 3: 13). Oui, puissions-nous passer au travers de ce monde en étant occupés de Christ, non pas en étudiant le mal pour le juger, mais en étant «simples quant au mal» (Romains 16: 19).

Depuis le verset 37, nous voyons le Seigneur juger les différentes formes que revêtait la religion sans vie des conducteurs d'Israël. Ce jugement du Seigneur est exprimé de différentes manières; mais c'est son jugement, et un jugement sans mélange. Le premier motif de condamnation, c'est la substitution de lavages et de services extérieurs que la chair peut accomplir, au lieu et place de la pureté de coeur et de l'esprit d'amour. Là où ces derniers existent, les choses extérieures sont pures. Ainsi le coeur aime l'argent, là où il n'y a qu'une forme religieuse, car le «Mammon» représente le monde; et l'amour des premières places est une autre expression de la même chose. Ensuite (versets 45 et suivants). les docteurs de la loi reçoivent leur sentence, eux qui imposent aux hommes des fardeaux difficiles à porter, et qui ne touchent pas eux-mêmes à ces fardeaux d'un de leurs doigts. On ne voit pas d'abord peut-être pourquoi «bâtir les sépulcres des prophètes», démontrait que ceux qui faisaient ainsi approuvaient ceux qui avaient tué les prophètes, mais il était de fait que les docteurs de la loi cherchaient en cela leur propre honneur, au lieu de recevoir le témoignage des prophètes qui les aurait humiliés à cause de la complète ruine de la nation; mais ils ornaient les tombeaux des justes, comme si tout avait été en ordre. C'était l'esprit du monde qui animait ces hommes, cet esprit qui veut se donner du crédit par la piété envers les morts et non par une sainte crainte éveillée par l'avertissement et la censure du prophète. Mais Dieu, dans sa sagesse, devait donner une preuve plus grande encore que ces docteurs de la loi ne prenaient pas plaisir à la parole des prophètes, mais bien aux oeuvres de leurs pères: «Je leur enverrai des prophètes et des apôtres», et de nouveau «ils en tueront et en chasseront par des persécutions». Les pharisiens étaient des hypocrites, et étaient jugés comme tels; les expositeurs de la loi traduisaient en haine contre tout vrai témoignage rendu à leur propre conscience leur familiarité avec les Ecritures; moins que tous, ils pouvaient supporter ce qui découvrait leurs péchés; c'est pourquoi, dans leur orgueil et leur crainte, ils accaparaient toutes les sources de la connaissance, n'entrant pas eux-mêmes, car ce sont les pauvres en esprit, les misérables et ceux qui sont perdus qui apprennent; mais les docteurs de la loi n'entraient pas eux-mêmes, ni ne permettaient d'entrer à ceux qui auraient voulu entrer, de peur de se condamner eux-mêmes et de perdre en outre leur honneur et le caractère qu'ils voulaient maintenir. Les derniers versets du chapitre nous montrent l'invariable conduite de la fausse piété: n'ayant aucune réponse de vérité morale à l'évidence de tromperie et d'iniquité manifestée dans leurs voies, ils cherchaient à embarrasser et à faire tomber dans le piège. Convaincus de péché et incapables de vérité, ils auraient voulu rendre vaine la bonté de Dieu en accusant même Christ d'erreur. C'était de la miséricorde de la part du Seigneur envers d'autres de s'exprimer nettement quant à ces faux conducteurs: c'est pourquoi il les dénonce sans ménagements.

Chapitre 12

La dernière partie de cet évangile que nous venons de parcourir (10: 58 et suivants; 11) nous a présenté les deux grands moyens de la bénédiction pour l'âme, savoir la parole de Dieu et la prière, le précieux don de Dieu et le vrai besoin de l'homme en présence d'un

Messie rejeté; elle nous a montré en outre le jugement du peuple qui refusait tous les témoignages de Dieu. Dans le chapitre 12, nous voyons les disciples poursuivant leur témoignage au milieu de l'hypocrisie et de l'opposition, mais dans la puissance du Saint Esprit. Le Seigneur s'adresse tout premièrement à eux; il s'adresse à eux sans détour et sans crainte devant une grande foule, comme quelqu'un qui agissait dans l'esprit de ce qu'il enseignait. Il les met en garde contre ce formalisme religieux qui consiste dans ce qui pouvait être présenté à *l'homme* et il insiste fortement et explicitement, sur ce qu'il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu (versets 1-3).

Mais précisément comme l'écroulement des formes et la révélation de la pleine lumière de Dieu ont eu leur plus haute et pleine opération et leur plus complet effet dans sa propre mort ainsi les disciples doivent s'attendre à l'opposition du monde, et être préparés, pour ce qui les concerne, à souffrir peut-être jusqu'à la mort même. Si le Messie était rejeté et mis à mort, qu'est-ce que ses disciples pouvaient attendre sur la même scène, alors que le pouvoir de Satan n'est pas encore aboli? De là vient aussi que dans ces chapitres qui nous occupent, c'est la relation de l'âme avec Dieu qui est en question. Il ne s'agit pas encore ici de l'Eglise et de ses privilèges; mais le royaume dans son application juive est mis de côté, et il en résulte que les disciples doivent attendre le retour du Seigneur, et jusque-là, l'épreuve et la tribulation. La venue du Seigneur a deux aspects; l'un, pour ceux qui sont en relation avec lui, et l'autre, pour le monde; ils sont tous deux relevés ici. Les disciples devaient se donner garde de l'hypocrisie et se souvenir que Dieu amènerait nécessairement toutes choses à la lumière: «Car il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, ni rien de secret qui ne doive être connu; c'est pourquoi toutes les choses que vous avez dites dans les ténèbres seront entendues dans la lumière, et ce dont vous avez parlé à l'oreille dans les chambres sera publié sur les toits».

Versets 4 et 5. Relativement aux dangers qu'ils couraient en marchant dans la lumière, les disciples ne devaient pas craindre ceux qui tuent le corps, mais Dieu, qui peut jeter dans la géhenne. Jésus craignait Dieu parfaitement, et il appelait ses amis à ne craindre personne que Lui seul: «Oui, vous dis-je, craignez celui-là». Mais de plus (versets 6-8): pas un seul passereau n'est oublié devant Dieu, et les cheveux mêmes de leur tête étaient tous comptés; c'est pourquoi ils ne devaient *pas* craindre. Notre Dieu il voulu que la foi trouvât son repos dans la certitude qu'il prend soin de nous dans tous les détails.

D'un autre côté les disciples ne devaient pas se confier en eux-mêmes, en leur propre courage ou en leur propre sagesse, mais ils devaient *confesser Christ*. Là se trouvait le résultat en relation avec le Fils de l'homme, humilié maintenant, mais bientôt glorifié; il reviendrait en amour, ou pour la honte, devant les anges de Dieu, selon qu'il serait confessé ou renié devant les hommes. Il avait caché sa gloire pour donner cours à la grâce: il était venu au milieu des hommes et au milieu du mal, afin que Dieu fût pleinement glorifié dans son humiliation. C'était la patience de Dieu, car Christ ne réclamait rien. Mais le Saint Esprit viendrait proclamer la gloire de Dieu, et réclamer la soumission à celle gloire, rendant

témoignage de la grâce et démontrant la gloire dans la puissance qu'il apportait: c'est pourquoi une parole injurieuse contre le Saint Esprit ne serait pas pardonnée. Il est bien digne de remarque que ce que le Seigneur dit ici, au verset 10, il le dit à ses disciples pour les consoler et les fortifier dans leur faiblesse. On parlerait peut-être contre le Fils de l'homme, et on serait pourtant pardonné; mais si Celui-là par lequel les disciples parleraient, était blasphémé, il n'y aurait point de pardon. — De plus le Saint Esprit parlerait par eux, quel que fût d'ailleurs le pouvoir, ecclésiastique ou civil, qui les ferait comparaître devant Lui.

Tels étaient les principes, les avertissements, les motifs et les encouragements que le Seigneur attachait à une mission qui, rejetée par le judaïsme et en dehors du judaïsme, apportait la lumière par la grâce dans un monde de péché et de ténèbres.

Le Seigneur, dans les versets 13 et 14, refuse expressément d'agir en juge en Israël et montre que la bénédiction juive avait perdu sa place. Il ne s'agissait plus de partager l'héritage, mais de l'âme dans sa position devant Dieu. Seulement le Seigneur met en garde contre la folie qu'il y a à aimer les choses qui devenaient l'occasion de pareilles contestations. Dieu n'est pas occupé de rechercher la justice sur la terre maintenant. Jésus refuse d'en être l'administrateur, et met en évidence le principe intérieur du royaume en contraste avec le monde. C'est pourquoi il avertit les foules de se tenir en garde contre l'avarice, car la vie d'un homme n'est pourtant pas dans ses biens (verset 15); et il ajoute à son avertissement une parabole qui montre le malheureux sort de l'homme riche qui n'était pas riche en Dieu. Quoiqu'il pût dire à son *âme*, Dieu lui redemandait cette âme cette nuit même. «Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour *lui-même*» (versets 16-21).

Versets 22-31: S'il en est ainsi pour le monde, vous qui avez un père, — «le Père», — ne soyez pas en souci pour votre âme ou pour votre corps. La nourriture et le vêtement ne doivent pas être les objets de votre poursuite; mais si vous êtes les disciples de Christ, vous devez plutôt vous décharger sur Lui de votre souci pour ce qui concerne ces choses. Vos pensées devraient suivre un autre cours, s'élevant au dessus de la simple idée naturelle de la vie et du corps. Mais le Seigneur présente maintenant des principes positifs qui devaient agir sur les âmes des disciples comme croyants. Les choses dont ils avaient besoin étaient des choses accessoires que Dieu fournissait; car elles étaient entre ses mains et il en disposait. Dieu prenait soin de choses bien moindres; les oiseaux de l'air et les lis des champs leur disaient une leçon qui n'était pas peu instructive, étant interprétée par Christ. Et si, d'un côté, Dieu prenait soin des plus petites et des plus faibles de ses créatures, il fallait aussi que les disciples se souvinssent de la complète inutilité de leurs soucis. Il y avait des choses qui étaient naturelles pour ceux qui ne connaissaient pas Dieu; — mais *eux* ils ne devaient pas rechercher le manger ou le boire: leur Père savait qu'ils avaient besoin de ces choses: «Recherchez donc le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par dessus».

Versets 32-40: Le Seigneur se place maintenant sur un terrain plus élevé pour eux: «Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume». C'est

pourquoi faites plutôt abandon de ce que vous avez comme hommes, et pourvoyez-vous de ce que le Père donne aux héritiers du royaume. Les disciples devaient se conduire comme des rois appelés à un plus glorieux héritage et le possédant. Le cœur suit le trésor (verset 34): faites-vous donc un trésor dans les cieux, et votre cœur sera là aussi. Ce qui était le grand point, ce n'était pas la valeur ou le mérite de ce que les disciples donnaient, mais l'effet intérieur qui convenait à leur position et à leur appel: «Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu» (Hébreux 11). De plus (versets 35 et suivants), ils devaient attendre le Seigneur, et cette attente devait particulièrement former leur caractère et être continuellement et extérieurement exprimée, — l'attente habituelle du Seigneur. «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées», comme si le Seigneur était déjà actuellement en chemin. «Et Celui qui doit venir viendra...; et bienheureux ces esclaves que le Maître quand il viendra trouvera veillant; en vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira».

Les disciples étaient maintenant associés au caractère céleste du royaume. Ce monde n'était rien: ce qu'ils en avaient, ils pouvaient, au lieu de le faire servir à leur égoïsme, en user pour faire le bien, et avoir leur trésor en haut où rien ne peut se perdre, et ainsi leurs cœurs seraient gardés dans le ciel et leur caractère serait céleste. En même temps, ils devaient être comme des serviteurs qui attendaient leur seigneur à son retour des noces. La portée générale de l'effet céleste de l'appel est ici en question: les disciples devaient veiller. Il ne s'agit pas de prophéties, mais de caractère et de position. Il n'y a ni signe, ni circonstances historiques, comme dans les chapitres 17 et 21, pour des hommes sur la terre; mais les disciples sont séparés de la terre pour le ciel. Pour ceux qui attendent ainsi, Jésus est toujours un serviteur: Il les fera mettre à table et, s'avançant, il les servira. Ceint pour le service comme homme, son oreille étant percée dans la mort, il s'avance, prenant plaisir dans les disciples qui marchent ainsi; il les délivre avec joie de leurs souffrances, de leur attente patiente et de leur service; il les fait asseoir à la table, et honore ainsi leur fidélité. C'est pourquoi ils sont laissés dans l'incertitude quant au moment de sa venue, comme aussi l'église l'a été lorsqu'elle a été formée. L'église doit être *toujours* dans l'attente de Christ, ne sachant pas quand il viendra; chaque moment est son temps, en désir et en devoir, comme hélas! il est le temps du monde pour la négligence. Les Juifs ont un temps; les jours, les mois, les années, les computations terrestres sont pour eux, et par conséquent les signes. Pour nous, ce peut être à la seconde ou à la troisième veille; bienheureux seulement, si nous sommes trouvés «veillant»!

Versets 41-48. Pierre soulève la question de l'application de ce qui précède, et la réponse qu'il reçoit du Seigneur met en évidence quelle sera la part de ceux qui servent fidèlement: ils seront établis sur tous les biens du Seigneur, quand il reviendra pour prendre possession de tout ce qu'il a fait et héritera. Pensée bien encourageante, bien qu'elle ne soit pas la plus élevée! D'un autre côté, la chrétienté apostasie en reléguant en arrière dans son cœur la venue du Seigneur. Le grand soutien de l'esprit céleste est ainsi perdu, et avec lui notre vocation et notre espérance particulières. Attendre le Seigneur détache du

monde; reléguer loin cette attente laisse le serviteur à sa propre volonté. Le Seigneur ne parle pas d'un reniement doctrinal; mais il parle de quelqu'un qui dit en *son coeur*: Mon maître tarde à venir; et de ce qui en sera la conséquence, savoir la violence envers les compagnons de service et l'association avec le monde. Mais cet esclave a un seigneur, quelle que soit l'indépendance avec laquelle il agit, et ce seigneur viendra quand on ne l'attendra pas, et il assignera à ce serviteur sa part avec les infidèles, quels qu'aient pu être les droits et les privilèges dont celui-ci se vantait. De plus, si on entre davantage dans les détails (versets 47, 48), il y aura un jugement juste; car il s'agit des principes du service ici, comme plus haut des principes de la position. L'ignorance du paganisme et toute autre, ne sera point épargnée; mais le sort de la chrétienté sera bien plus terrible. Cela est parfaitement juste, mais hautement solennel.

Verset 49. Il y a une autre chose à remarquer ici, — savoir l'importance de la venue du Seigneur dans le monde, quand il viendra ainsi. Si l'homme avait été ce qu'il aurait dû être, la paix en serait résultée; mais l'homme n'a vu aucune beauté en Christ pour qu'il le désirât, et ainsi l'effet de la venue du Christ dans le monde fut la haine, — non pas la paix, mais l'épée. Plus la relation est rapprochée, plus le froissement sera sensible. La *volonté* de l'homme est mise au jour, et elle est entièrement opposée à Dieu. L'homme ne supporte pas qu'on lui annonce qu'il est sous le jugement de Dieu. Mais il y a ceci de particulier dans le caractère de la division que produit l'entrée de la grâce dans une maison, que celui qui est converti dans une famille devient généralement tout d'un coup l'esclave des autres. La nature même est subvertie en pareils cas. Combien de fois un mari ou un parent perd ainsi son autorité! Un feu est allumé avant que Christ revienne en jugement pour le faire brûler. Il n'était pas venu alors pour juger; mais les hommes en le rejetant allumaient le feu du jugement.

Voyez maintenant la part du Seigneur: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!». Qu'est-ce qui pouvait mettre à l'étroit le coeur du Seigneur? L'amour infini de Dieu en Lui était pour ainsi dire retenu. S'il parlait à ses disciples de sa mort: «Dieu t'en préserve, Seigneur», était toute la réponse qu'il trouvait, même auprès de Pierre. Son coeur était ainsi douloureusement renfermé en lui-même. Mais il poursuivait son service d'amour vivant à travers le monde, regardant en avant vers le baptême de sa mort; et si son coeur était à l'étroit, la plénitude et la puissance de son amour étaient ainsi manifestées. Jusqu'à ce que ce baptême fût accompli, son coeur ne pouvait pas *se répandre*, car qui le comprenait? Les Juifs disaient: Voici un mangeur et un buveur, un ami des publicains et des pécheurs». Ils étaient enfermés dans les murailles du Judaïsme, de sorte que quoiqu'il y en eût un au milieu d'eux qui était une fontaine jaillissante de bénédictions, ils ne voulaient pas le recevoir. L'amour divin était pour ainsi dire retenu et refoulé dans le coeur de Dieu. Mais Lui fait face à tout. «Combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli?». — Il n'est pas à l'étroit maintenant, car la barrière a été brisée dans sa mort.

Comment, en tant que pécheurs, ceux qui l'entouraient auraient-ils pu avoir communion avec Christ? La chose était impossible. Quand il vint pour répondre aux besoins de l'homme, ils le haïrent et le rejetèrent.

Mais à la croix il a ôté le péché, et maintenant la grâce a son libre et plein cours. «Là où le péché abondait, la grâce a surabondé» (Romains 5: 20). L'homme n'est pas changé, mais Dieu peut agir comme il Lui plaît par la rédemption. L'amour et la gloire de Christ furent manifestés en une mesure avant la rédemption, car «il ne pouvait être caché»; mais, à la croix, tout ce qui est bon débordait; et si de Golgotha nous jetons un regard en arrière sur la vie du Sauveur, nous voyons quel amour, quelle douleur et quelles souffrances l'ont remplie!

Dans les versets 54-57, Jésus s'adresse aux foules sur le principe de la responsabilité individuelle, en présence d'abord des signes manifestes des voies de Dieu envers le monde, et ensuite en rapport avec leur jugement moral au sujet de ce qui était juste et bon. Le Seigneur conclut en montrant que Dieu était en chemin avec le peuple juif et que si les Juifs ne s'accordaient pas avec Lui alors, ils feraient de Lui un juge et porteraient toute la peine de leurs iniquités. Dans les affaires humaines, en pareil cas, l'homme serait assez prudent pour se mettre d'accord avec sa partie adverse, se sachant en faute et anticipant le jugement. Si les Juifs ne se soumettaient pas et n'étaient pas réconciliés avec le Seigneur, maintenant pendant qu'il était en chemin avec eux, ils auraient bientôt à faire avec Lui comme Juge, et ils ne seraient pas délivrés de sa main avant qu'ils n'eussent reçu de Lui le double pour tous leurs péchés.

Chapitre 13

Il y a deux grands sujets ou principes qui se lient à l'homme sur la terre, savoir l'Eglise de Dieu comme telle et le gouvernement de Dieu dans le monde: et ces deux sujets sont très distincts l'un de l'autre. Dans l'Eglise les richesses de la grâce divine sont manifestées; dans les voies gouvernementales de Dieu, nous voyons le déploiement de la justice, de la miséricorde et de la bonté de Dieu. La main gouvernementale de Dieu quant à Israël se montre au chapitre 34 de l'Exode, versets 5-7. C'est autre chose ici que la souveraine grâce amenant une âme à la vie éternelle; il s'agit de «gouvernement», de ces voies que nous pouvons voir s'accomplir tous les jours autour de nous. Si un homme dissipe sa fortune ou qu'il ruine sa santé par des excès en une manière ou une autre, les enfants de cet homme en porteront les conséquences: «Ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7, 8). Les voies de Dieu envers David à l'occasion d'Urie en rendent témoignage: «L'épée ne partira pas de la maison... Tu l'as fait en secret; mais moi je le ferai en la présence de tout Israël et devant le soleil,... parce qu'en cela tu as donné occasion aux ennemis de l'Eternel de blasphémer, à cause de cela le fils qui t'est né mourra certainement» (2 Samuel 11, 12). Nous savons que ce jugement que Dieu prononça sur le péché de David fut accompli plus tard historiquement, car ce n'est pas de grâce qu'il s'agit ici, mais de

gouvernement. Dieu s'occupe des siens de la même manière maintenant, savoir en grâce et en gouvernement.

Au chapitre 12 de notre évangile nous avons pu voir que les Juifs avaient cette pensée du «gouvernement» dans leurs esprits; et en un sens ils n'avaient pas tort. Ils pensaient que Dieu ne pouvait pas laisser vivre un grand coupable comme ce Pilate qui avait mêlé le sang des Galiléens avec leurs sacrifices. Mais Christ les amène à un autre principe, d'après lequel ils doivent juger, et leur dit que le jugement va tomber sur *eux-mêmes* s'ils ne se repentent: «Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs... Non, vous dis-je, mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière». Le Seigneur parlait du jugement dans le gouvernement de ce monde, ce jugement qui tomberait sur tous ceux qui ne se repentiraient pas. Le Fils de Dieu était là présent devant eux, et ils le rejetaient pratiquement; et de combien de Juifs Titus n'a-t-il pas «mêlé le sang»? — Christ avait dit aux Juifs, à la fin du chapitre 12: «Quand tu vas au magistrat avec ta partie adverse, efforce-toi en chemin d'en être délivré, de peur qu'elle ne te tire devant le juge...» parlant ainsi des Juifs qui étaient en chemin avec Dieu et qui n'échapperaient pas avant que les châtiments du Seigneur quant à eux fussent complets. Il s'agit donc, dans ce passage, simplement du gouvernement de Dieu quant à son peuple. La conscience naturelle eût dû dire à ces Juifs de ne pas rejeter le Messie, car Dieu était tout le long du chemin en route avec eux vers le juge, usant de grâce et de patience envers eux, et il eût voulu leur faire comprendre que s'ils ne se repentaient pas et n'étaient pas réconciliés, le jugement tomberait sur eux, alors qu'il en serait pour eux comme il en avait été pour ceux qu'ils estimaient de si grands pécheurs.

Versets 6-9. Le Seigneur poursuit ici le même courant de pensées. Le figuier, c'est Israël, et Dieu vient, cherchant du fruit en Israël, et n'en trouvant pas. Dans l'évangile, au contraire, Dieu, au lieu de chercher du fruit, sème, afin de produire du fruit. Il n'a pas trouvé de fruit en Israël; c'est pourquoi il prononce la sentence: «Coupe-le». Non seulement, le figuier était inutile, mais il encomrait la vigne: «Le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations» (Romains 2: 24). Alors Christ vient: «enfin, il envoya vers eux son Fils» (Matthieu 21: 37). Dieu avait planté une vigne et l'avait émondée, mais elle n'avait pas porté de fruit. Alors un nouveau cultivateur vient, et il dit: «Seigneur, laisse-la cette année-ci aussi, jusqu'à ce que je l'aie labourée et fumée...». Il faut qu'elle porte du fruit alors, ou qu'elle soit arrachée. Et il a fait comme il a dit; et, cependant il n'y a toujours pas de fruit.

Verset 11 et suivants. La femme avec un esprit d'infirmité que Jésus guérit un jour de sabbat, met en lumière une autre chose qui agissait dans les coeurs des Juifs, à la place de la loi, et qui donnait entrée à l'hypocrisie. Les Juifs détachaient bien un boeuf ou un âne de la crèche un jour de sabbat, mais ils ne voulaient pas supporter qu'une fille d'Abraham que Satan avait liée, voici il y avait dix-huit ans, fût déliée ce jour-là. L'une des infirmités de l'esprit de l'homme, c'est qu'il use de la vérité qu'il possède pour résister à la vérité révélée. Paul en est un exemple: «sans reproche quant à la justice de la loi», il «pensait cependant en lui-même qu'il fallait faire beaucoup contre Jésus le Nazaréen». Les Juifs dont le Seigneur

parle, Jean 16, en sont un autre exemple: «Ils vous feront ces choses, etc.», usant du nom du seul vrai Dieu qui leur avait été donné, «l'Eternel ton Dieu est un seul Eternel» (Deutéronome 6: 4), pour rejeter le «Fils»; car lorsque Christ vint dans l'humiliation, ils ne voulurent pas le recevoir. On prétexte de l'orthodoxie pour mettre une barrière à la réception de la vérité. Quand une vérité est le fondement de la position d'un homme, elle lui donne du crédit; mais quand une vérité nouvelle se présente, elle met l'âme à l'épreuve. La vérité qui demande de la foi pour être pratiquée trouve de la résistance dans le coeur naturel; et cela vient d'une racine qui est l'hypocrisie. Le chef de synagogue dit: «Il y a six jours auxquels il faut travailler; venez donc ces jours-là, et soyez guéris et non pas le jour du sabbat». Mais il aurait dû savoir que le Seigneur du sabbat était là, car cette seule parole: «fille d'Abraham» aurait dû lui ouvrir les yeux et lui montrer devant qui il se trouvait. Le Seigneur lui répondit: «Hypocrite...» et c'est là une parole solennelle!

Verset 18. Le Seigneur montre maintenant à quoi ressemblera le royaume, lorsque le roi sera rejeté, et s'en sera allé. Un royaume sans roi!... celui-ci étant assis sur le trône de son Père jusqu'à ce qu'il vienne pour occuper son propre trône. Le royaume est semblable à une petite graine jetée dans le sol qui lève et devient un grand arbre, — précisément ce que nous appelons la chrétienté et qui remplit l'espace entre la réjection du Roi et son retour. Il n'y a pas d'exercice du pouvoir tandis que le roi est absent. Comme nous lisons dans Marc: «La semence germa et crût, sans que l'homme sache comment» (Marc 4: 27). Quand la moisson sera mûre, Christ reviendra. Il sema à sa première venue; mais il usera de la faucille à sa seconde venue. Il veut et il attend du fruit céleste maintenant; mais quand il viendra, il trouvera le grand arbre de la chrétienté avec les oiseaux de l'air logeant dans ses branches. Pharaon était un grand arbre (Ezéchiel 31); Nébucadnezar, un plus grand arbre encore (Daniel 4); ils étaient l'un et l'autre les grands et les puissants de la terre, les représentants de la puissance du monde. Israël même qui avait été planté un «cep exquis», — une semence tout à fait bonne, ne portait pas de fruit; c'est pourquoi, comme dit le prophète (Ezéchiel 15) «Que vaut le bois de la vigne plus que les autres bois», s'il ne porte pas de fruit? Il ne vaut rien qu'à être brûlé. Inutile pour tout autre usage s'il ne porte pas de fruit, il reste seulement le meilleur bois pour le feu.

Verset 21. Ici le royaume est fait semblable à du levain qu'une femme prit etc.; et le levain est ce qui pénètre toute la pâte et qui aussi donne un caractère à la chose dans laquelle il opère. Il s'agit de la profession extérieure du christianisme qui devient un vaste système. Il n'est question en aucune manière ici du Saint Esprit, mais de l'effet dans le monde. Au chapitre 13 de Matthieu, dans la première parabole, le Seigneur parle du résultat individuel, non pas du royaume; dans les trois premières des six paraboles qui suivent, il décrit la forme extérieure et publique de celui-ci, dans les trois dernières le caractère intérieur.

Verset 23. «Ceux qui doivent être sauvés sont-ils en grand nombre?». L'expression dont le Seigneur se sert ici est la même par laquelle la version des Septante désigne le résidu juif ou «ceux qui doivent être sauvés». La question portait au fond sur le point de

savoir si ce résidu qui devait être épargné quand le jugement viendrait, serait peu ou très nombreux; mais la question était tout à fait oiseuse, et le Seigneur n'y répond pas; mais il dit: «Luttez pour entrer par la porte étroite...» (verset 24). La porte étroite, c'était recevoir Christ dans ce temps-là, — la vraie mais étroite entrée de la foi en Lui et de la conversion à Dieu. Il y aura des gens qui viendront et qui se mettront à heurter lorsque la porte aura été fermée, et auxquels il dira: «Je ne vous connais pas ni ne sais d'où vous êtes»; — vous n'êtes pas changés. Luttez pour entrer par la porte étroite par laquelle Christ marche devant vous, c'est-à-dire la réjection. «Beaucoup chercheront à entrer (*non pas* par la porte étroite) et ne pourront pas».

Tout cela est fort simple quand nous voyons la réjection de Christ. Ceux qui le rejettent au jour de son humiliation, seront eux-mêmes rejetés au jour de sa gloire; et au lieu d'être ses compagnons dans le royaume, ils seront jetés dehors. Les Juifs incrédules verront les Gentils entrer dans la gloire du royaume, alors que, persistant dans leur incrédulité, ils seront eux-mêmes jetés dehors.

Verset 31. Les pharisiens disent au Seigneur: «Retire-toi et t'en va d'ici, car Hérode veut te tuer». Or Hérode était un Iduméen; et quel droit un étranger comme lui avait-il à être le roi des Juifs? Qu'est-ce que *lui* avait à faire avec les promesses d'Israël? Absolument rien. Hérode nous présente, en figure, le roi qui fait sa volonté. Il chercha à tuer Christ; c'est pourquoi il a le caractère de roi-adversaire. Il n'avait pas de foi dans les desseins de Dieu ou dans la gloire de Christ; et le Seigneur dit: «Allez, dites à ce renard...»; — je ferai la volonté de mon Père jusqu'à ce que le moment soit venu pour moi d'être glorifié; je suis ici aussi longtemps que mon Père voudra et ensuite je serai consommé. Il faut que la puissance de Dieu soit *pleinement* connue. Quel divin dédain pour le roi apostat; mais en même temps quelle parfaite obéissance humaine! «Mais il me faut marcher aujourd'hui, et demain et le jour suivant, car il ne se peut qu'un prophète périsse hors de Jérusalem. Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes...!». Après tout c'est Jérusalem qui est la ville coupable. Que le roi Edomite fasse et dise ce qui lui plaît, c'est la «sainte ville» qui est coupable, car elle était la plus rapprochée de *Lui*. Plus je suis près de Dieu, si je le rejette, plus mon péché est grand et plus le jugement est terrible. Voyez les Psaumes 132 et 78, versets 65-68, qui nous parlent de l'élection de Sion: «L'Eternel a choisi Sion...». Christ ne charge pas les Juifs de leurs péchés avant qu'ils n'aient rejeté et Lui et son Père (Jean 15: 22-25). — Dans les derniers versets Christ révèle un dessein de grâce: le vieil homme est condamné et inutile, — Israël, et nous tous, «Le more changerait-il sa peau, et le léopard ses taches...?» (Jérémie 13: 23). L'évangile commence par chercher et par sauver ce qui était *perdu*. Ici nous voyons que si les Juifs ont rejeté le Christ au jour de leur responsabilité, Lui ne les a pas rejetés au jour de sa grâce. La grâce brille en ce qu'il choisit encore Juda (Psaumes 78: 68).

Remarquez comment la personne divine du Seigneur apparaît ici. «Jérusalem, Jérusalem... combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants...!». Un prophète ne pouvait pas parler ainsi, et Christ était aussi un prophète, et plus qu'un prophète; il était Jéhovah,

car Jéhovah seul pouvait rassembler Israël: «Celui qui a dispersé Israël, le rassemblera» (Jérémie 31: 10). Israël avait rejeté Jéhovah, sous sa responsabilité; mais Jéhovah les reconnaîtra quand il viendra en grâce souveraine. Qu'elles sont merveilleuses les voies de cette grâce! Les circonstances par lesquelles Il passa, dans son sentier ici-bas, manifestaient d'une manière bien plus glorieuse *qui Il était* que quelque texte que ce soit qui le déclarerait expressément, quelque importants que soient ces textes en leur lieu et place. Supposez en effet que vous croyiez qu'il y a un Dieu, si ce Dieu descendait et venait se placer à côté de vous disant: «*Je suis*», ne serait-ce pas autre chose encore? Christ était l'homme humilié tout le long de son sentier ici-bas, car il était toujours le serviteur de tous; cependant lorsque son service était accompli et rejeté comme inutile, sa gloire resplendit. «Avant qu'Abraham fut, *je suis*» (Jean 8: 58). Voyez dans le chapitre que nous ici devant nous, dans Luc, la liaison entre les versets 33, 34 et 35, comme exemple de ce que je viens de dire. «Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants... Voici votre maison vous est abandonnée...; et vous ne me verrez plus *jusqu'à* ce que vous disiez: Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Le Psalmiste se plaint de ce qu'il n'y a personne pour dire: Jusques à quand? — personne pour compter sur la fidélité de Dieu à son peuple (voyez Psaumes 74: 9). Cette expression: «Jusques à quand» se retrouve souvent dans les Psaumes et dans Esaïe, chapitre 6, et a trait au châtement, non pas à la rétribution. Jusques à quand Israël bronchera-t-il et sera-t-il en chute (Romains 11)? Au chapitre 6 d'Esaïe, le prophète ayant prononcé ces paroles: «Engraisse le coeur de ce peuple,...» rappelées au chapitre 12 de l'évangile de Jean, s'écrie: «Jusques à quand...?». Il attend dans la foi, et compte sur Dieu; et ayant la pensée de Dieu, il ne peut pas croire que Dieu veuille abandonner son peuple; c'est pourquoi il demande: «Jusques à quand» le châtement doit durer?

A cette question le Seigneur répond: «Jusqu'à ce que..., et que la terre soit mise dans une entière désolation; toutefois il y aura encore en elle un dixième... et la sainte semence sera son tronc». La sève est encore là, quoiqu'il n'y ait point de feuilles. Ainsi, dans le Psaume 118: 18: «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a pas livré à la mort». De la même manière encore le Seigneur ne dit pas: Voire maison vous est abandonnée, c'est pourquoi vous ne me verrez plus; mais il dit: «Vous ne me verrez point *jusqu'à ce qu'il* arrive que vous disiez: Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur». Il peut, comme étant Jéhovah, répondre en grâce à la question posée; et quand il donnera la repentance à Israël, alors il enverra Jésus que jusqu'à ce jour-là le ciel a reçu (comparez Actes des Apôtres 3: 19-21). En attendant, notre association avec Jésus est introduite. Le prophète ne parlait que de choses terrestres, quoique divines; mais quant à l'Eglise il est dit: «Frères saints, participants de la vocation céleste» (Hébreux 3: 1), et «il nous a vivifiés... et nous a ressuscités ensemble et fait asseoir ensemble dans les lieux céleste, dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 5, 6). *Cela* donne de la sécurité. Comment avons-nous été amenés là? Par Christ. C'est Lui qui est notre titre. Mon désir est de bien connaître ces choses, savoir que je suis *un* avec Christ dans le ciel, ayant cette part éternelle que le Saint Esprit scelle sur mon âme et dont il veut me faire jouir toujours davantage.

Quand Israël sera amené à la repentance, «la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée» sera «la principale du coin»; et en la reconnaissant, ils diront: «Célébrez l'Eternel, car il est bon et sa bonté demeure à jamais» (Psaumes 118: 22-29). Hélas! ils en recevront un autre d'abord; mais quand leurs coeurs seront changés et que la grâce opérera, ils useront des paroles du Psaume 119 et trouveront l'expression de la loi au dedans de leurs coeurs; et quand leur foi sera ainsi exercée et que leurs coeurs brisés seront ouverts pour le recevoir alors il viendra Lui-même à eux. S'il n'y a pas de prophète pour dire: «Jusques à quand?». Jéhovah donnera la réponse. Il ne change jamais, et quoiqu'il exécute le jugement et la justice, la grâce se trouve encore en Lui. «Quand le Fils de l'homme viendra trouvera-t-il de la foi sur la terre?». S'il n'y a pas de foi, s'il n'y a pas de prophète pour dire: «Jusques à quand?» — il y en a Un, qui dans la souveraineté de sa propre grâce mettra pour la foi en réserve dans ses trésors quelque chose qu'elle pourra saisir.

Ainsi, nous trouvons Jéhovah dans le Christ humilié et nous voyons comment il sait s'élever au-dessus de toute iniquité. Combien tout cela nous rend Jésus précieux! — et nous sommes un avec lui! Puisseons-nous le connaître Lui, et le suivre ainsi, nous souvenant que tout ce qui est en dehors du chemin étroit est la chair et péché!

Chapitre 14

Ce chapitre nous présente la justice distributive de Dieu, la Parole nous la montrant d'abord en rapport avec les saints, comme conséquence de la conduite de chacun envers Dieu, et avec la place que chacun prendra en vue de ce qui lui sera sûrement ainsi dispensé. Ensuite, il s'agit de responsabilité en relation avec la grâce, de la position morale de l'âme parce que la grâce lui a été présentée: mépriser la grâce de Dieu comble la mesure du péché de l'homme. Mais c'est de la *présentation* de la grâce qu'il est question ici, ce qui est une chose différente de la *possession*. Les conséquences du mépris de la grâce sont mises en évidence dans ceux qui refusent de venir au souper.

Versets 1-6. Le Seigneur en mettant fin à la dispensation ramène toujours le sujet du *sabbat*. La question était celle-ci: l'homme, comme homme, pouvait-il trouver du repos auprès de Dieu? L'homme pouvait-il jamais entrer dans le repos de Dieu? Nous savons, quoique le jour exact de la chute nous reste caché sans doute, que l'homme rompit le repos de Dieu immédiatement (Genèse 3), et que, peut-être, le jour même où il aurait dû se reposer, il mangea du fruit défendu: l'homme n'entra jamais dans le repos de Dieu. Maintenant il s'agissait de savoir *comment* on y entrait, par sa propre oeuvre ou par l'oeuvre de Christ? C'était un caractère essentiel du repos après la création, qu'il se trouvât placé après les six jours de travail, comme Dieu s'était reposé au septième jour; et ainsi plus tard, lorsque les ordonnances légales furent données, le sabbat devint un signe de l'alliance (Exode 31: 17; comparez 20: 8-11). Quand Christ vint, il rompit constamment le sabbat, pour montrer que le péché n'était pas ôté, il fallait qu'il *travaillât*. Il ne pouvait pas se *reposer*, le sabbat étant le signe que le repos pour l'homme se trouvait après le travail, et la loi montrant que toujours l'homme rompait cette alliance. Le Seigneur fait peser sur la

conscience des docteurs et des pharisiens le poids de leur péché, en leur montrant qu'il fallait qu'il travaillât, si, eux, ils devaient avoir du repos. «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi aussi je travaille» (Jean 5: 17). Si l'homme avait gardé la loi, il aurait eu droit au repos; mais il ne l'accomplit pas, ni ne pouvait l'accomplir (Romains 8: 7). Tout ce qui était le signe du repos de Dieu pour l'homme, après le travail, a failli; mais «il reste un repos pour le peuple de Dieu» (Hébreux 4). Le sabbat continue comme signe; et tous les prophètes ont rappelé Israël à son observation (voyez Esaïe 56: 2-6; 58: 13; Jérémie 17: 21 et suiv.; Ezéchiel 20: 11 et suivants); mais ils n'entrèrent pas dans le repos. Paul dans l'épître aux Hébreux (chapitre 4), raisonnant sur ce point, dit: «Nous qui avons cru, nous entrons dans le repos». Mais dans Canaan, le repos nominal, les anciens Hébreux n'entrèrent pas, sauf le très petit nombre des fidèles; et ceux-ci même ne trouvèrent pas le repos, car s'ils y étaient entrés, Dieu n'eût pas parlé d'un autre jour, comme il fait par la bouche du psalmiste, disant: «S'ils entrent dans mon repos!» — «Si», veut dire: «ils n'entreront pas».

Les choses étant ainsi, le sabbat n'était pas le repos: il était bien toujours le signe du repos, mais non pas un repos réel. Tout espoir était perdu pour l'homme d'entrer dans le repos de Dieu: il faut qu'il y entre maintenant sur un tout nouveau principe, par la foi, et non par les oeuvres. Quand le Messie vint, il aurait apporté au peuple le repos; mais l'homme ne voulut pas de Lui, comme nous le voyons ici. L'homme ne *pouvait* pas entrer dans le repos de Dieu par la *loi*, et il n'a pas *voulu* y entrer par la *grâce*; et ce fait démontre que l'homme a absolument rompu avec Dieu. Si j'ai été amené à Dieu, j'ai trouvé le repos, et je n'ai pas besoin d'aller plus loin pour le chercher. J'ai mon repos en Dieu lui même, car la grâce, non pas la loi, m'a donné une capacité de jouir de ce que *Dieu est*. Mais quand la créature eut rompu le repos de son Créateur, toute relation entre elle et lui était désormais impossible. Le péché est venu et a placé Dieu vis-à-vis de moi dans la position de Juge, et il ne peut pas y avoir de lien de coeur entre un juge et un criminel.

Si Dieu me juge comme pécheur, la seule parole que j'aie à attendre de Lui est: «Maudits, allez-vous-en loin de moi» (Matthieu 25: 41). C'est pourquoi tout ce que l'homme peut dire, c'est: «Seigneur, n'entre pas en jugement avec ton serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié devant toi!» (Psaumes 143: 2). Il y a, entre un père et un enfant, un lien qui les met en relation l'un avec l'autre; mais ce lien est une chose nouvelle. Il faut, s'il doit y avoir du repos, que tout soit placé sur un terrain nouveau, car il n'y a pas de repos dans l'ancienne création.

Au chapitre 15 nous voyons la grâce à l'oeuvre pour donner du repos: le Berger apporte la brebis dans sa maison...; dans le chapitre qui nous occupe nous avons devant nous un cas de misère humaine, un homme hydropique. Christ dit: «Est-il permis de guérir un jour de sabbat?». Et ils se turent. Alors il en appelle à eux-mêmes: «Qui sera celui d'entre vous, qui ayant un âne ou un boeuf, lequel vienne à tomber dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour du sabbat... Et ils ne pouvaient répliquer à ces choses». Il n'y avait ni repos présent, ni espérance de repos, — aucune possibilité de repos pour l'homme comme pécheur, et il ne pouvait pas y avoir de repos pour *Dieu*, parce que Dieu ne pouvait pas se

reposer tant que le péché n'était pas ôté. Il n'y avait pas de sabbat pour la justice, car l'homme n'avait pas de justice; il n'y avait pas de sabbat pour l'amour, car l'amour ne pouvait pas se reposer là où il fallait que le jugement fut exécuté. L'amour pouvait venir et travailler; mais le *travail* n'est pas le *repos*. L'homme a perdu sa communion avec Dieu par son péché, et c'est là une chose bien solennelle; l'homme a fait de Dieu un *Juge* par son péché. L'idée même du jugement liée à Dieu démontre que l'homme est un pécheur; car il n'y avait aucune association nécessaire entre le jugement et Dieu: mais une fois que le péché est entré dans le monde, il faut que le jugement suive, car Dieu est saint. Si une fois nous avons été amenés à comprendre qu'il n'y a point de relation entre nous, comme pécheurs, et Dieu, nous apprenons quelle place nous convient, une fois que nous avons foi en la grâce de Dieu.

Versets 7-11. «Or il dit une parabole aux convives, observant comment ils choisissaient les premières places à table...» la nature recherche «les premières places». Le monde qui n'a pas de rapports avec Dieu trouve son plaisir à glorifier le «moi» et à tenir Dieu à distance. Le «moi» trouve pour le «moi» ce qu'il aime, et il oublie Dieu. L'homme s'élève toujours contre Dieu, se recherchant lui-même et tout ce qui peut satisfaire son «moi». Il ne pense pas qu'il fasse ainsi, car il prétend ne faire qu'user de ses facultés. Mais Adam fit ainsi pour se cacher de devant Dieu. Et nous, n'usons-nous pas de nos facultés pour nous complaire à nous-mêmes, plutôt que d'en user pour Dieu? Pendant que le Maître est absent, les serviteurs s'en vont chacun son propre chemin et font leur propre volonté. Un homme est naturellement froissé quand on l'humilie et qu'on le méprise; la chair n'aime pas à être mise de côté; mais cette recherche d'une place est au fond rechercher une place là où Christ n'en eut point. C'est pourquoi: «Quand tu seras convié, va et t'assieds à la dernière place».

Les versets 8-11 nous disent le secret de cette parabole; ils dirigent le *coeur* vers le *Maître*, vers «celui qui t'a convié». Si j'ai le sentiment que je suis un pécheur, et que par conséquent je ne mérite aucune place, je n'en prendrai point, mais j'attendrai jusqu'à ce que Dieu m'en donne une. J'aurai de la gloire en vérité, quand Dieu me donnera une place. La question est de savoir ce qu'il me donne. Tournez vos yeux vers Dieu, et vous en remettant à Lui, recherchez la dernière place comme Christ fit. Il ne vous servira rien de dire que vous ne recherchez pas une place dans le monde: la grande affaire, c'est que votre coeur demeure tourné vers la place de Dieu dans le monde. Quand le regard est ainsi fixé sur Dieu, le moi est oublié; autrement, on pense au manque d'égards dont on est l'objet; et ni la foi, ni la grâce ne sont en exercice. Si je savais me tenir pour rien, je serais *parfait*. L'homme qui invitait les conviés, apprécie justement chacun et l'honneur qui leur est dû: les places de l'évangéliste, du pasteur, de l'apôtre seront toutes ordonnées par Dieu. Quand Dieu donne une place, c'est une place de puissance et de proximité de Lui; mais quand un homme prend une place pour lui-même, c'est une place de faiblesse et d'éloignement de Dieu, parce que le *moi* est l'objet de sa recherche.

Il faut aussi nous tenir en garde contre le simple refus de prendre une position dans le monde, parce que nous savons que ce serait mal de faire ainsi, pour des serviteurs de Celui qui a été rejeté. Une estimation légale seulement, de ce qui est bien ou mal ne peut jamais *tenir bon*. Une chose peut être très juste et bonne; mais il n'y a pas de stabilité dans sa poursuite, parce qu'il n'y a pas de puissance pour soumettre la *chair*, si on fait seulement ce qu'on sait être bien. Il y avait le sentiment de l'obligation avec la loi; mais la loi ne plaçait pas un objet devant le coeur pour attirer celui-ci; elle n'amenait pas Dieu vers moi, ni ne m'amenait vers Dieu. Mais il y a de la stabilité là où est le sentiment que nous ne sommes rien devant Dieu, et que Dieu est tout. Plusieurs ont commencé avec beaucoup d'énergie et ont pris une certaine place, bonne en elle-même; mais là où le légalisme était la source de l'activité, il n'y a pas eu de persévérance, car ce qu'on entreprend sous la loi, on le perdra certainement dans la chair. Quand Dieu est l'objet du coeur, la place la plus basse ici-bas suffit. Lui-même nous conduit et nous fait avancer; et de quoi qu'il s'agisse, si les pensées et les affections sont tournées vers Lui, ce qui était pénible d'abord n'est plus un effort à mesure que j'avance. L'amour divin qui m'attira et me donna de la puissance au commencement pour prendre la position, brille d'un plus vif éclat à mesure qu'il est mieux et plus longuement connu; et ce que j'accomplissais d'abord en tremblant, devient facile avec un courage croissant.

La seule chose qui puisse me rendre capable de marcher ainsi, c'est d'avoir Christ pour objet; et en proportion que je l'aurai ainsi devant moi, je serai heureux. Il y aura toujours mille et une choses de quoi me chagriner, si le «moi» a de l'importance; — mais ces choses ne me chagrineront point du tout, si le «moi» n'est pas là pour être chagriné. Les convoitises de la chair ne me tourmenteront pas, si je marche avec Dieu. Que de contrariétés et d'embaras nous rencontrons quand nous ne marchons pas avec Dieu et que nous ne pensons qu'à nous-mêmes! Il n'y a pas de plus grande délivrance que d'en avoir fini avec soi, en sorte qu'on n'a pas d'importance à ses propres yeux. Alors on peut être vraiment heureux devant Dieu.

Si nous regardons à Christ, nous apprenons deux choses: d'abord, qu'il s'humilia Lui-même à cause du péché du monde qui l'entourait; ensuite, que le monde fit tout ce qu'il put pour l'humilier, car plus Christ s'abaissait, plus les hommes cherchaient à l'accabler.

Personne ne se met en souci des autres; en sorte que si quelqu'un ne prend pas soin de lui-même, il peut être assuré d'être mis assez bas. Nos coeurs aussi sont si rusés qu'il est possible que nous serions disposés à nous humilier nous-mêmes si nous pouvions gagner quelque chose par là, ne fût-ce que l'approbation des hommes. D'un autre côté, si dans le sens ordinaire des termes, nous cherchons simplement à *imiter* Christ s'humiliant, ce ne sera qu'un effort légal, sans puissance et sans durée. «Qu'il y ait donc en vous cette *pensée* qui a été dans le Christ Jésus» (Philippiens 2). Il s'anéantit lui-même. D'abord, il «s'anéantit lui-même», il se dépouilla de sa gloire, pour devenir homme; en le faisant, il laissa la gloire du Père pour devenir un homme: c'était une grande humiliation (quoique nous ayons haute

idée de nous-mêmes). Mais ce n'est pas tout: étant en figure comme un homme, il s'abaissa jusqu'à la mort, la mort même de la croix.

Le même principe est placé devant nous dans le chapitre de Luc qui nous occupe. «Celui qui s'abaisse sera élevé». La vraie humilité consiste en ceci, c'est qu'on soit prêt à servir chacun et tout homme, quel qu'il soit; et quoique ce service puisse paraître bas aux hommes, il est au fond très élevé, étant le fruit de l'amour *divin* opérant dans nos coeurs. *Dieu*, opérant dans nos coeurs, nous dépouille de notre égoïsme. La seule chose qui soit digne de notre poursuite dans le monde, c'est ce service, — à moins que ce ne soit la jouissance de la communion de Dieu. Nous devrions être prêts à servir nos ennemis: «Celui qui s'abaisse sera élevé». Etre humilié n'est pas la même chose que de s'humilier soi-même et de ne pas le faire devant ceux qui nous honoreraient d'autant plus que nous serions humbles. Paul pouvait dire de lui et d'autres: «Nous-mêmes vos esclaves pour l'amour de Christ» ([2 Corinthiens 4](#)). Il sentait qu'ils avaient, lui et ses compagnons, un droit à servir en grâce; et dans la proportion dans laquelle il prit la place basse, il sera élevé au jour qui vient.

Versets 12-14. Le Seigneur parle maintenant de celui qui conviait. Plus haut, il avait parlé des conviés; mais ici il s'agit du principe sur lequel les fêtes se font. «Convie les pauvres, les impotents, les boiteux... et tu seras bienheureux, car ils n'ont pas de quoi te rendre la pareille; et la pareille te sera rendue en la résurrection des justes». Le Seigneur les sépare de nouveau tous du monde et les transporte au moment où ils se rencontreront avec Dieu, et il veut qu'ils trouvent là un principe dirigeant pour leur activité. Les disciples ne doivent pas agir en vue d'obtenir une récompense ici-bas, mais ils doivent attendre le moment où ils rencontreront le Seigneur, car ce n'est pas avant que le Maître revienne que les esclaves reçoivent leur salaire. Il ne s'agit pas ici de salut, mais de rémunération du service. «La pareille te sera rendue en la résurrection des *justes*».

Remarquez ici comment le Seigneur présente les justes comme une classe particulière de personnes. La résurrection n'est pas une résurrection commune pour tous: l'Écriture n'en connaît pas de pareille; elle ne confond pas, dans un autre monde, ce que Dieu a séparé dans ce monde-ci. La grâce a séparé le croyant en sorte qu'il est ressuscité dans son âme maintenant; mais le fidèle ne reçoit pas sa récompense de serviteur avant «la résurrection des justes». Un pécheur est vivifié ici-bas, quoique non manifesté judiciairement, parce que nous sommes dans une dispensation de foi et que notre part est dans la gloire.

Il n'y a pas, je le répète, de résurrection *générale* pour les justes et les méchants indistinctement; mais il y a «la première résurrection dans laquelle Dieu sépare en *puissance* ceux que, en *grâce*, il a fait siens. C'était «la résurrection d'entre les morts» qui excitait tant d'étonnement au milieu des Juifs. Les pharisiens pouvaient enseigner la résurrection, quoique les sadducéens la niassent; on croyait généralement à une résurrection; Marthe nous le dit: «Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection au dernier jour». Mais les Juifs ne pouvaient pas comprendre la puissance divine entrant dans la maison de Satan et retirant les justes *morts* d'entre tous les autres morts. Jésus répondit à

Marthe: «Moi, je suis la résurrection et la vie», — parlant de la puissance vivante qui visite un homme quand il est dans un état de mort et qu'elle l'en fait sortir. Les Juifs ignoraient entièrement la séparation qu'opérait la résurrection des uns pour la vie et la résurrection des autres pour le jugement (Jean 5: 28, 29; comparez Apocalypse 20).

Le maître de la maison manifestera son approbation du fidèle serviteur. Il y aura des degrés de gloire donnés selon le service accompli par chacun: non pas que personne soit jamais *sauvé* pour ce qu'il a fait, mais le service de chacun sera rémunéré, quel que soit le fruit que le Saint Esprit aura produit en moi en répondant au désir de Christ en opérant en moi, car c'est un service dont je ne pourrais accomplir un seul atome sans sa puissance. Ce grand fait est également la réponse de Dieu selon ses conseils, comme nous pouvons l'apprendre par les paroles du Seigneur à la mère des fils de Zébédée: «Vous boirez ma coupe...; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, n'est pas à moi pour le donner, sinon à ceux pour lesquels cela est préparé par mon Père» (Matthieu 20: 20). Le service de l'amour n'est jamais influencé par la récompense. La rémunération n'est pas placée devant l'âme comme *motif* pour faire quoi que ce soit; mais quand nous rencontrons des difficultés dans le chemin du service, alors la couronne est placée devant nous pour nous encourager à persévérer. Il en a été ainsi pour Christ lui-même; car à cause de la joie qui lui était proposée, «il a enduré la croix, méprisant la honte» (Hébreux 12: 2). Ainsi encore pour Moïse: il estima l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Egypte, car il avait égard à la rémunération (Hébreux 11). Si la récompense, non l'amour, était la source de notre service, cela reviendrait au fond à ceci: prend ton argent et va-t-en. Mais si on a rompu avec le monde, on ne peut pas attendre de récompense de ce côté, ce qui est une aussi grande délivrance que la délivrance qui affranchit du «moi».

Versets 15-24. Voyez maintenant comment la grâce, quand elle est introduite, est rejetée. Le souper était prêt; les conviés étaient invités, mais ils ne veulent pas venir. Le Seigneur avait parlé auparavant du royaume, et ici il montre ce que coûterait la réception du royaume. Tout est prêt maintenant; — mais les hommes s'excusent. Ils ne se souviennent pas assez du souper pour laisser leurs boeufs, leur champ, etc. Le souper était dans les pensées de Dieu depuis le commencement, et il devait avoir lieu quand il vint chez les Juifs comme leur Messie, à la fin du jour; mais ils le rejetèrent, parce qu'ils ne se souciaient pas de Lui. Ce n'est pas que leurs péchés les exclussent du souper, car Dieu était en Christ réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant pas leurs péchés. Ce n'est pas non plus que le champ, les boeufs, la femme fussent en eux-mêmes le mal; mais ils devenaient tels pour ceux qui étaient appelés, parce que leurs coeurs étaient attachés à ces choses de manière à leur faire mépriser le souper. N'en est-il pas exactement de même maintenant? Quel mal y a-t-il à ces choses, direz-vous? Si elles ont occupé votre coeur et vous ont fait mépriser Dieu, — *voilà* le mal! Dans le royaume de Dieu, où êtes-vous? Il n'y avait pas un seul lien de coeur entre Christ et le peuple qu'il vint visiter, et c'est pourquoi ils rejetèrent le souper. C'est là aussi une pierre de touche pour nos âmes tout le long du jour. Il ne s'agit pas de seulement savoir, si une chose est bonne ou mauvaise, mais quelle

saveur les choses de Christ ont pour nos âmes quand nous en jouissons ainsi? Il s'agit peut-être de quelque chose de très petit. Si nous trouvons que la lecture d'un livre rend la manifestation de Christ moins précieuse pour nous, nous nous sommes écartés de Dieu et nous ne pouvons pas dire où le pas suivant nous conduira. Satan souvent nous séduit de cette manière. L'âme est mise à l'épreuve chaque jour, afin qu'il apparaisse si les choses qui sont révélées par Dieu en Christ ont assez de pouvoir sur nous pour engager nos coeurs; mais si d'autres objets se sont placés entre nous et les choses de Christ, quand nous aurons besoin de la jouissance de celles-ci, nous ne l'aurons pas, et il deviendra ainsi évident combien nous nous sommes égarés loin de Dieu. Si un objet, quel qu'il soit, vient prendre place dans votre âme et vous ôte la fraîcheur de Christ, prenez garde! Car si boeufs ou champs, ou ferme, préoccupent ainsi vos coeurs, lorsque vous auriez l'occasion de jouir des choses de Christ, vous ne goûterez pas celles-ci.

Au verset 21 le Seigneur s'adresse aux «pauvres du troupeau», à ceux qui n'ont pas de couple de boeufs et qui se réjouissent de la fête. Les sacrificateurs et les chefs des Juifs ont reçu la première invitation, mais ils l'ont rejetée; et alors le Maître de la maison envoie dans les rues et dans les ruelles pour amener les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles du peuple; mais la maison n'est pas encore remplie. Le Maître envoie donc en dehors de la ville, dans les chemins, et le long des haies, et contraint les gens d'entrer, afin que la maison soit remplie: c'est des gentils qu'il est question ici. Luc, dans son évangile, distingue «les pauvres du troupeau» d'avec les gentils, tandis que Matthieu dont le point de vue est juif ne fait pas mention des deux classes comme étant distinctes. «La salle des noces remplie de gens qui étaient à table» (Matthieu 22: 10), comprend les gentils, introduits après que les Juifs ont été amenés à la bénédiction.

Remarquez aussi l'humilité du serviteur et la patiente grâce du Maître qui va jusqu'au bout; il ne peut pas se reposer avant que la maison soit remplie. Quelle persévérance il y a de la part de Dieu! Et nous sommes appelés à poursuivre notre course dans le même esprit. Il en coûte beaucoup de persévérer toujours et toujours en dépit de tous et de toute chose; et le faire témoigne de la présence de la puissance divine en nous, car la grâce de Dieu est infatigable. A côté de cela sans doute nous trouvons le jugement, car il est dit: «Aucun de ces hommes qui ont été conviés ne goûtera de mon souper; mais le fait que Dieu agit ainsi nous montre quelle humilité il devrait y avoir en nous, pour ce qui nous concerne, et quelle grâce pour ce qui regarde les autres, quels qu'ils soient, et combien tout doit reposer sur ce grand et unique fait que toutes les relations de l'homme avec Dieu sont momentanément brisées, et que si vous entreprenez réellement de suivre Christ dans un chemin comme celui-là, vous devez calculer la dépense. C'est très bien de voir cette grâce et de l'admirer, mais il n'y a aucune puissance pour y persévérer si le coeur n'est plein de l'amour que donne l'établissement d'une nouvelle relation avec Dieu. Il faut qu'il y ait un lien de coeur avec la chose nouvelle, et il faut que Christ ait assez de puissance dans le coeur pour donner le pouvoir de rompre avec des choses vieilles.

Versets 25-33. De grandes foules sont attirées à l'ouïe d'une pareille grâce, et Jésus leur dit ce qu'impliquera la position de disciple. Peut être y a-t-il ici une allusion à Michée 7: 5, 6? Il faut pour Christ faire le sacrifice de ses amis, — de tout, peut-être; car la question est: Abandonnerai-je Dieu? Mais comment? — Vous dites qu'il faut tout abandonner, la vie même? Oui, tout; car dans cette vie vous êtes associés avec le monde, et il faut que vous renonciez au monde aussi, si «*Moi*» je suis en question. Vous ne pouvez avoir deux coeurs, un coeur pour le monde, et un coeur pour *Moi*, dit le Seigneur. — Je tremble quand je vois des personnes qui n'ont pas calculé la dépense, se mettre en route, professant de *suivre* Christ. Il est selon les voies de Dieu de placer la barrière là où on entre dans le chemin. Si vous pouvez franchir la barrière, vous pourrez aller votre chemin. L'obéissance légale ne tiendra pas bon; ce qu'il faut, c'est de suivre Christ. Si Lui est dans le sentier, le chemin est heureux et facile, mais il est enserré de haies. Si Christ n'y est pas avec vous, vous n'y aurez que trouble et difficulté.

Versets 34, 35. Le «sel», c'est la grâce en énergie spirituelle, les saints étant les témoins, dans le monde, de la puissance de l'amour saint, au lieu qu'ils le soient de l'égoïsme. Le sel est le principe consacrant de la grâce; quand le sel a perdu sa saveur, avec quoi salera-t-on? Le sel est la grâce envisagée comme la sainte séparation pour Dieu plutôt que sous les traits de la bonté et de la débonnairété, quoique assurément ces traits soient aussi inséparables de la grâce. «Si le sel a perdu sa saveur avec quoi le salera-t-on?» Si j'ai de la viande sans sel, je peux la saler; mais si le sel n'a pas de saveur, que ferai-je? Quelle image nous avons ici d'une église non spirituelle et d'un saint non spirituel! Ils sont semblables à la vigne qui représentait Israël et qui n'a été bonne que pour déshonorer le Seigneur, son possesseur, et pour être détruite. La miséricorde, il est vrai, peut nous restaurer, mais comme saint nous devrions avoir la saveur de Christ. Tout ce qui affaiblit l'attachement du coeur à Christ, détruit la puissance. Ce n'est pas le péché grossier qui attire sur lui la discipline et le jugement qui a cet effet; mais ce sont les petites choses de la vie de chaque jour que nous sommes aptes à placer *avant* Christ. Quand le monde se glisse dans le coeur, le sel a perdu sa saveur et nous montrons qu'un Christ rejeté a peu de puissance à nos yeux.

Que le Seigneur nous garde dans le chemin avec Christ, là où tout est lumière et bénédiction. Si nous avons laissé le voile trompeur de ce monde se placer devant notre vue spirituelle, et cacher Christ à nos yeux, Christ seul peut lever le voile et faire que nous voyions.

Chapitres 15-16

Nous avons vu le Seigneur mettre en évidence la réjection, suivie, en grâce, par un ordre de choses absolument nouveau. L'Eglise introduite plus tard, n'est pas un «siècle» proprement dit, mais un épisode céleste entre deux «siècles». L'Ecriture nous parle de trois «siècles»: le siècle qui a précédé la loi, le siècle de la loi, et le siècle du millénium. Christ naquit sous la loi; et ce siècle n'a pas encore pris fin. Les disciples demandèrent: «Quel sera

le signe de la venue et de la consommation du siècle» (Matthieu 24: 3)? Ce siècle dont ils parlaient était celui où Christ était présent sur la terre; mais Christ fut rejeté, le siècle fut interrompu; c'est pourquoi s'adressant avec force à ses disciples, il leur commanda de ne dire à personne qu'il était *le Christ*, disant: «Il faut que *le Fils de l'homme* souffre beaucoup et qu'il soit rejeté» (Luc 9: 21, 22). Et plus tard, il dit: «Vous ne me verrez point jusqu'à ce qu'il arrive que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur» (Luc 13: 35). Nous qui formons une partie de l'Eglise de Dieu, et qui n'avons proprement rien à faire avec la terre, nous ne sommes en aucun sens un «siècle», mais nous sommes un peuple céleste uni à Christ glorifié pendant l'interruption du siècle, et nous remplissons l'espace de temps qui sépara le moment où le Seigneur a abandonné les Juifs de celui où il reviendra à eux. L'olivier de Romains 11, a quelques-unes de ses branches coupées, et d'autres ont été greffées sur lui: c'est un arbre qui a sa racine dans la *terre*, et qui ne pouvait par conséquent rien avoir à faire directement avec l'Eglise dans le ciel. Quelques-unes de ses branches ont été coupées, et quelques-unes ont été laissées; mais on ne peut jamais parler ainsi de l'Eglise, le corps uni à la Tête, Christ à la droite de Dieu. L'Eglise certainement occupe une certaine position et remplit un certain espace de temps, mais elle les occupe pendant la suspension du siècle auquel Christ vint. Caractéristiquement nous appartenons à ce qui est au-dessus et au-delà de tout ce qui est lié à ce monde; la grâce nous a placés là, et la grâce n'est pas d'ici-bas, mais du ciel.

Au chapitre 15, le Seigneur s'élève complètement au-dessus de la dispensation juive, pour la pleine manifestation de la nature de Dieu qui est amour, dans l'évangile. A la fin du chapitre 14, il s'était occupé du système professant dans sa responsabilité: «Le sel est bon; mais si le sel est devenu insipide», il n'est plus bon à rien, montrant ainsi ce que l'homme est. Maintenant, au chapitre 15, les publicains et les pécheurs viennent, et nous trouvons la manifestation de ce que *Dieu* est. Ici, Dieu s'occupe de l'homme perdu, en grâce. Des pécheurs qui confessaient leurs péchés et venaient à la repentance, étaient ceux qui justifiaient Dieu. «La sagesse a été justifiée par tous ses enfants». Dieu est justifié dans ses voies, soit dans la condamnation, soit dans le salut d'un pécheur. Les publicains et les pécheurs justifiaient Dieu, étant baptisés par Jean, tandis que les pharisiens rejetaient contre eux-mêmes le conseil de Dieu. Tout ce qu'il fallait pour que Dieu fût justifié, c'est qu'il se montrât lui-même; et c'est là ce que le Seigneur fait maintenant: il manifeste ce que Dieu est en grâce, donnant ainsi à ce chapitre pour nos âmes une fraîcheur et une plénitude toujours nouvelles: le coeur qui a été une fois réveillé, ne se fatigue jamais d'un pareil récit.

Ensuite au chapitre 16, Christ montre la responsabilité de ceux dont Dieu s'occupe ainsi. La terre a été donnée aux enfants des hommes, et Dieu en attendait du fruit. Il s'occupe de l'homme d'abord au point de vue de ce que l'homme aurait dû être sur la terre; mais l'homme *faillit entièrement*. Alors Dieu fait autre chose: il visite le monde en *grâce parfaite*, grâce entièrement indépendante de ce que l'homme était, et qui révélait un caractère absolument céleste. L'amour divin est la source de cette chose nouvelle et son caractère est céleste, révélant le ciel, elle met l'homme en rapport avec le ciel; et ceux

qu'elle visite ainsi doivent être un peuple céleste. Pourquoi? — Parce que ce monde s'est entièrement détourné et éloigné de Dieu et qu'il est devenu le «pays éloigné». C'est pourquoi ses richesses n'ont aucune valeur et sont au contraire un grand empêchement, à moins qu'on n'en use d'une manière céleste: et le chapitre 16 montre de quelle manière on doit ainsi s'en servir. Le chapitre 15 nous montre le pécheur appelé par la grâce; ce qui suit nous apprend ce que celui qui est ainsi appelé, doit être comme homme céleste. Ce monde est une scène de péché, et ce qui s'y rattache est maintenant la misère, et non la bénédiction (voyez l'histoire de l'homme riche et de Lazare). Adam avait une place dans ce monde et Israël y avait une place; mais tout cela a pris fin, et la grâce est venue, élevant ceux qui en sont les objets à un état de choses entièrement nouveau. Christ justifie Dieu. Dieu étant amour, c'était sa joie de manifester la grâce aux pécheurs. Il ne s'agit pas ici de la joie de ceux que Dieu ramène, mais de la joie de Dieu à ramener le pécheur à Lui-même. Cette joie de la grâce donne au ciel son caractère: il y a de la joie là au sujet du pauvre pécheur ramené.

Je ne doute pas que le Seigneur ne nous donne dans ces trois paraboles du chapitre 15 le développement des voies de la *Trinité*. Dans la première, le Fils nous est présenté comme le bon Berger s'en allant après la brebis perdue. Dans la seconde, sous la figure de la femme qui allume sa lampe et qui cherche diligemment sa drachme, Dieu nous présente l'activité du Saint Esprit et la peine qu'il prend pour faire briller un témoignage au milieu de ce monde de ténèbres. La troisième nous apprend comment le Père reçoit le pécheur repentant quand il est ramené. Dans celle-ci, dans le prodigue, nous pouvons voir l'oeuvre de Dieu *dans le pécheur*; dans les deux précédentes, il s'agit de la souveraineté et de l'activité de la grâce qui s'en va, dans l'amour, chercher ce qui était perdu, et ramène le pécheur sans que celui-ci ait aucune part dans l'oeuvre. Cette énergie persévérante de l'amour se trouve dans le Berger lui-même; le Bon Berger est en souci de sa brebis et ne lui laisse rien à faire pour trouver le chemin de la maison, car il la prend sur ses épaules. La parfaite grâce du Seigneur Jésus apparaît en ceci, cette grâce dans laquelle il s'est ainsi chargé du fardeau de chacun de nous, de nos tentations et de nos difficultés, tout le long du chemin: Christ est le Berger et le Surveillant de nos âmes (1 Pierre 2). — Remarquez, au verset 6, le caractère particulier de cette joie du Berger qui a trouvé sa brebis perdue: «Et étant de retour dans sa maison, il appelle ses amis et ses voisins, leur disant: Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé *ma* brebis perdue». Où trouver un tableau plus vrai, et une expression plus pleine de la joie d'une personne heureuse? La joie déborde toujours.

Dans la seconde parabole, nous retrouvons le même principe général. La peine que prend le Saint Esprit en cherchant les pécheurs dans le monde, nous est représentée par les soins que prend la femme qui est à la recherche de sa drachme: celle-ci ne pouvait avoir elle-même ni trouble ni joie. La différence entre cette seconde parabole et la première, est celle-ci: que dans la première, le Berger porte tout le fardeau, tandis que dans la seconde, la peine que prend la femme pour trouver la drachme perdue, montre qu'elle portait assez d'intérêt à sa drachme, pour qu'elle se donnât toute cette peine afin de la trouver. C'est

ainsi que l'amour de Dieu agit envers nous, afin de nous tirer de ce monde de ténèbres et de nous amener à Lui-même. Quelle œuvre que celle de ramener le cœur de l'homme à Dieu! Si tirer le monde du néant par une parole a été quelque chose de grand, ça a été quelque chose de plus grand de le racheter!

Si nous regardons à l'homme tel qu'il est en lui-même, il ne pouvait jamais revenir à Dieu. Mais regardez à ce que *Dieu est en Lui-même*, et à qui ou à quoi peut résister à sa grâce! — Toujours est-il qu'il s'agit de la joie de celui qui trouve, et non pas de la joie de l'objet qui est trouvé. «Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé «ma brebis», — «ma drachme» — «qui était perdue». — Et pour ce qui concerne le prodigue qui remonte vers son père, *qui* fit le festin? Était-ce le jeune homme? — ou bien était-ce le père, disant à ses esclaves: «Mangeons et faisons bonne chère, car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie, et il était perdu, et il est retrouvé». Tous les gens de la maison partagèrent la joie du cœur du Père, tous excepté le malheureux frère aîné, l'homme à propre justice (le pharisien, le Juif), auquel le père répondit: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir, car celui-ci, ton frère, était mort et il est revenu à la vie; il était perdu et il est retrouvé». Il s'agit de la joie que Dieu a à recevoir à lui un pécheur qui se retourne vers Lui.

Dans l'histoire du prodigue en elle-même, toute la gloire de la grâce n'est pas manifestée comme elle apparaît dans la réunion des trois parties de ce merveilleux chapitre. Dans la première parabole, je le répète, celle de la *brebis*, le Berger se charge de tout le fardeau de celle-ci; la femme recherchant sa drachme, nous représente la patiente et diligente activité du Saint Esprit. — Avant que le prodigue quittât effectivement la maison paternelle, il était déjà moralement éloigné, et son départ ne fut que la manifestation du péché qui était dans son cœur. Il était tout aussi coupable quand il demandait la part de bien qui lui revenait et qu'il franchissait le seuil de la maison de son père, que lorsqu'il mangeait des gousses avec les pourceaux dans le pays éloigné: il était là sans doute plus *misérable*, mais son cœur s'était déjà éloigné auparavant. Un homme peut aller plus avant qu'un autre dans la voie du péché; mais si nous avons tourné le dos à Dieu, nous sommes entièrement mauvais et corrompus. Dans ce sens «il n'y a pas de différence».

Le mal moral était le même en Eve: elle abandonna Dieu pour le fruit d'un arbre. Elle pensa réellement que le diable était un bien meilleur ami pour elle que Dieu, et elle crut sa parole au lieu de tenir ferme celle de Dieu. Satan est menteur dès le commencement; et à la croix, le Seigneur Jésus le démontre. Il en coûta au Seigneur sa vie pour constater que Dieu était bon. Christ vint pour contredire le mensonge du diable que l'homme croyait, et sous lequel gît le monde tout entier. La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ; et au prix même de sa vie, elles furent établies par lui à la croix. L'homme ne peut se passer de Dieu, et depuis le commencement le monde tout entier a été un mensonge public contre Dieu. Qui pouvait le démasquer? Voyez la créature, comme elle est en travail et soupire sous la servitude de la corruption. Voyez la providence, et dites-moi, si Dieu est bon, comment il se fait qu'un enfant se tord dans la douleur? Comment concilier ces deux choses? le méchant prospère, l'homme juste souffre. Mais quand je vois Christ sur la croix, je vois ce

que Dieu est! La mort devient le partage de l'homme à cause du péché; mais Christ prend mon péché sur lui-même, qui est sans péché; il s'abaisse jusqu'à la mort, à la croix, et ainsi il détruit le mensonge de Satan qui avait dit: «Vous ne mourrez nullement» (Genèse 3). *Ainsi*, la vérité de Dieu fut rétablie ici-bas dans l'oeuvre et la personne du Seigneur Jésus, et nulle autre part. En lui, nous voyons la *sainteté*, la *vérité* et l'*amour*, quoiqu'il en dût coûter.

L'homme naturel est exactement comme le prodigue: il dissipe son bien dans le pays éloigné et se ruine lui-même. Un homme qui a 5000 fr. de rente et qui en dissipe 20000, paraîtra pour un temps fort riche, mais quelle est sa fin? Il est un homme ruiné. — Du moment que l'homme s'éloigna de Dieu, il se vendit à Satan, et il dépense son âme et son coeur loin de Dieu il dépense même ce que Dieu lui a donné *contre* Dieu et quand il a tout *dissipé* et qu'il n'a plus rien pour vivre, il commence à être dans le *besoin*. «Et une grande famine survint dans ce pays-là»: tout le monde est sensible à un pareil état de choses. Tous les pécheurs ne s'enfoncent pas tous au même degré dans cette misère qui désiret se nourrir des gousses que les pourceaux mangeaient; mais ils sont tous dans le même état de ruine. Tout homme a tourné le dos à Dieu, quoique tous n'aient pas poussé leurs excès au même point et qu'ils ne soient pas tombés dans la même dégradation.

La famine ne fait jamais remonter vers la maison du Père. Le prodigue se joignit à l'un des habitants, de ce pays-là, non pas du pays de son père. «Il désiret de remplir son ventre des gousses que les pourceaux mangeaient et personne ne lui donnait rien». Satan ne *donne* jamais; on ne donne que là où est l'amour de Dieu, qui n'épargna pas son propre Fils.

Quand le prodigue pense à la maison de son père, toute l'oeuvre est moralement faite, quoiqu'il ne soit pas encore de retour là, maintenant. Il revient à lui-même: son coeur était changé; et ainsi tout le désir de son âme est de rentrer dans la maison de son père qu'il avait abandonnée. Il n'était pas encore arrivé à la pleine liberté de la grâce, de manière à être en paix et heureux; et il se dit à lui-même: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père, et je lui dirai: «Mon père j'ai péché..., traite moi comme l'un de tes mercenaires». Il est amené au sentiment de son péché, et qu'est-ce que c'était que son péché? — de manger de ce dont les pourceaux mangeaient? Non, sa misère était le fruit de son péché; ce dont il était coupable, c'était d'avoir abandonné la maison de son père, se détournant de Dieu. Quand il revint à lui-même, il désira de retourner chez son père, et c'était là assurément un désir juste est bon; mais la forme que ce désir prenait dans son esprit, par le fait qu'il ne connaissait pas encore la grâce, était légale: «Je ne suis pas digne d'être appelé *ton fils*; traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Mais le père ne le laisse pas dire ainsi, — il n'est plus question de mercenaires; — car «lorsqu'il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant à lui se jeta à son cou et le couvrit de baisers». Il n'eut pas pu être un mercenaire avec les bras de son père autour de son cou: les sentiments du *père* en eussent été dénaturés, si ce n'eût été ceux du *fils*. C'était la joie du Père de recevoir ainsi le pécheur, et c'est la connaissance de cela qui apporte la paix dans l'âme, — et rien d'autre.

Si quelqu'un ne connaît pas l'amour, il ne connaît pas Dieu, car Dieu est amour (1 Jean 4: 7 et suivants). La pleine révélation de Dieu nous est donnée en Christ: «Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu?» Dieu agit d'après la joie et la satisfaction qu'il a en lui-même, en recevant le pécheur à lui; c'est pourquoi il ne pense pas aux *haillons*, mais au *fils* qu'il a retrouvé. Quel droit l'homme a-t-il de douter de Dieu quand Dieu satisfait son propre coeur en laissant déborder son amour vers le pécheur?

Vous ne trouverez jamais la paix par le simple fait que vous revenez en arrière; mais vous la trouverez en apprenant à connaître la pensée du Père à votre égard. Le prodigue aurait-il pu trouver la paix quand il montait vers son père, si celui-ci n'était pas venu au devant de lui et ne s'était pas rencontré avec lui? Non. Tout le long du chemin il se serait demandé: Comment me recevra-t-il? Sera-t-il irrité contre moi? Me repoussera-t-il loin de lui? Et s'il le fait, que deviendrai-je? «Mais comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers». S'il n'en eût pas été ainsi, le prodigue eût tremblé même en heurtant à la porte. Quand les bras du père entouraient le fils, le père était-il souillé par les haillons qui couvraient celui-ci? Non, et il ne veut pas que le fils apporte des haillons *dans* la maison, mais il en fait apporter la plus belle robe. Dieu envoie son propre Fils du ciel et revêt le pécheur; et ainsi vêtu, le jeune homme pouvait faire honneur à la maison de son père. Si nous sommes revêtus de *Christ* de cette manière, nous apporterons de l'honneur à Dieu, et dans les siècles à venir il montrera les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus Christ (Ephésiens 2: 7).

«Et mangeons et faisons bonne chère». Le père ne dit pas: Qu'il mange et qu'il se réjouisse! — Et il reedit encore une fois: «Il fallait faire bonne chère et se réjouir...»

Il n'y avait qu'une exception à la joie de la maison. — Le frère aîné, l'homme à propre justice, était irrité, et il ne voulait pas entrer. Dieu avait montré ce qu'il était en lui-même, par son Fils, en recevant ainsi le prodigue, et maintenant il montre ce que, *eux*, ils étaient en eux-mêmes. Les pharisiens, nous le savons, murmuraient depuis le commencement, et le frère aîné n'avait aucune communion de pensée avec le père; car si le père était heureux, pourquoi n'était-il pas heureux, lui? Il était en colère et ne voulait pas entrer. Si un être aussi vil que ce publicain entre, toute ma justice, pensait-il, est anéantie. Et cela est vrai; car là où est la joie de Dieu, la propre justice ne peut pas entrer. Si Dieu est bon envers le pécheur, de quel profit est ma justice? Le frère aîné n'avait point de sympathie avec son père. Ce n'est pas qu'il aurait dû dire: Mon père est joyeux, il faut donc que moi je sois joyeux; mais il aurait dû y avoir communion dans la joie. «Ton frère est revenu:» voilà ce qui aurait dû résonner dans son coeur, — mais non!

La parfaite patience de Dieu apparaît ici: le père sort et le prie. N'est-ce pas ce que nous voyons tout le long du livre des Actes, — Dieu suppliant les Juifs d'être réconciliés, bien qu'ils eussent crucifié son Fils?

Ainsi Paul (1 Thessaloniens 2: 15, 16) dit que les Juifs ont comblé la mesure de leurs péchés en défendant aux apôtres de parler aux nations afin qu'elles fussent sauvées. Tout est *égoïsme* dans le fils aîné: «Tu ne m'as jamais donné un chevreau pour faire bonne chère avec mes amis». A quoi le père répond: «Mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi». Les oracles de Dieu, les alliances, les promesses, Dieu les donna aux Juifs; mais Dieu ne veut pas renoncer au droit qu'il a de montrer sa grâce à des pécheurs, à cause de l'égoïsme et de la propre justice des Juifs ou de quelqu'un d'autre, quel qu'il soit.

Chapitre 16. — «Il y avait un homme riche qui avait un économe; et celui-ci fut amené devant lui comme dissipant ses biens». L'homme, d'une manière générale, est l'économe de Dieu; et en un autre sens et d'une autre manière, Israël était l'économe de Dieu, placé dans la vigne de Dieu, et ayant reçu la loi, les promesses, les alliances, le service divin, etc. Mais en toutes choses, Israël a été trouvé dissipant les biens de Dieu. L'homme, envisagé comme économe, a été trouvé entièrement infidèle. Que faire donc? Dieu apparaît, et dans la souveraineté de sa grâce, il fait tourner ce dont l'homme a abusé sur la terre en un moyen de produire du fruit céleste. Les choses de ce monde étant entre les mains de l'homme, celui-ci ne doit pas en user pour jouir actuellement de ce monde qui est entièrement étranger à Dieu, mais il doit en user en vue de l'avenir. Nous n'avons pas à rechercher de posséder ces choses *maintenant*, mais, en en usant justement, à faire provision pour d'autres temps: «Faites-vous des amis avec les richesses injustes...». Il vaut mieux changer tout en un ami pour d'autres jours, que d'avoir des richesses maintenant. L'homme ici-bas s'en est allé à sa perte; c'est pourquoi maintenant l'homme est un économe qui a perdu sa place: «Rends compte de ton administration, car tu ne pourras plus administrer». L'homme est renvoyé de son administration; il a perdu sa place, mais non pas les choses dont il avait l'administration. Il y a ici quelque chose de meilleur que l'alchimie qui voudrait tout changer en or; car nous voyons la grâce tournant *l'or* lui-même, cette chose vile qui asservit les cœurs des hommes, en un moyen de manifester l'amour et d'acquérir des richesses pour le ciel.

A Israël, Dieu dit: Tu as failli dans ta charge d'économe, c'est pourquoi je vais te mettre dehors. Au chapitre 15, le frère aîné, — le Juif, — ne voulait pas entrer; et ici, au chapitre 16, Dieu ôte au Juif son administration et le met dehors. Pour Adam tout est perdu; mais nous avons un droit en grâce d'user d'une manière céleste de ce à quoi nous n'avons aucun droit quelconque comme hommes. «Si donc vous n'avez pas été fidèle dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies?». *Nos vrais biens* sont les choses célestes; les choses d'ici-bas sont *à un autre*; et si vous n'usez pas de votre droit en grâce pour user en amour de ces choses terrestres et temporelles qui ne sont pas *vôtres*, comment Dieu vous confierait-il les choses spirituelles qui sont *vôtres*? Ce qui est nôtre, ce sont toutes les gloires de Christ; tout ce qui est à Christ est *nôtre*, car nous n'avons pas été rachetés par des choses corruptibles, *argent ou or...* Nous avons été rachetés à prix, *non* avec de *l'argent*, mais «par le précieux sang de Christ». Dieu ne nous a pas donné la vie éternelle pour que nous acquérions des richesses. «Nul homme ne peut servir deux maîtres», et si vous voulez

devenir riches, vous ne pouvez chercher à servir Dieu. Nous avons à faire notre devoir ici-bas, mais ce n'est jamais notre devoir de servir Mammon et de désirer la richesse.

Maintenant le Seigneur, poursuivant son discours, montre qu'il y a ces «tabernacles éternels», — quand les grands résultats de ce qui a été fait ici-bas apparaîtront. La chose vieille s'évanouit, la chose nouvelle apparaît: le Juif qui refuse de venir à la fête, *perd la loi, en rejetant la grâce* (voyez chapitre 15: 18, 19).

Verset 19. «Il y avait un certain homme riche qui se vêtait de pourpre...». La pensée est juive ici, et le grand principe dont il s'agit, c'est que toutes les voies de Dieu, pour ce qui est de la justice distributive sur la terre, étaient interrompues, et que Dieu maintenant n'agissait qu'en *grâce*. Le Seigneur soulève le voile pour montrer le résultat dans un autre monde. L'homme riche avait ses biens ici-bas; il appartenait à la terre, et la corbeille et le grenier étaient à lui; son trésor était sur la terre et son coeur était là aussi. Mais regardez dans l'autre monde et voyez le résultat, — les «tourments!» Les biens sont changés maintenant: «Le riche... mourut et fut enseveli; et étant en hadès, et élevant ses yeux, comme il était dans les tourments,...».

«Et il y avait un pauvre nommé Lazare couché à sa porte, tout couvert d'ulcères...; et il arriva que le pauvre mourut...» Fut-il enseveli? La parole n'en dit rien, car il n'appartenait pas à la terre: «Il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham». Celui qui avait «ses maux» ici-bas, fut porté à la meilleure place dans le ciel. Remarquez bien que ce ne furent pas les afflictions, les ulcères de Lazare qui le rendaient juste, pas plus que les richesses de l'homme riche ne le rendaient injuste. Dieu en ayant fini avec les choses terrestres, il n'y a pas de circonstances terrestres qui soient un signe de la faveur présente de Dieu ou l'inverse, quoique certainement les voies de Dieu à l'égard de Lazare, aient été le moyen d'abaisser son orgueil, de briser sa volonté, etc., et de le préparer ainsi pour la place qu'il allait lui donner.

Verset 31. «S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne seront pas persuadés non plus...». Le Seigneur met ici en évidence cette solennelle vérité que même la résurrection de Christ ne convaincrat pas le coeur incrédule d'Israël, car s'ils refusent d'écouter la parole de Dieu qu'ils possèdent, ils n'écouteront pas le témoignage de Dieu, même si quelqu'un des morts ressuscitait d'entre les morts. Nous savons qu'en effet ils n'écouteront pas.

Ce chapitre 16 amène la lumière d'un autre monde sur les voies de Dieu dans celui-ci. Le monde tout entier a fait banqueroute devant Dieu, en sorte que l'homme trafique maintenant avec «ce qui est à autrui». Quand l'homme rejeta Christ, Dieu lui ôta son administration. C'est là qu'en est l'homme. Nous devrions, par conséquent, user de tout maintenant en vue du monde à venir, puisque la grâce nous permet comme nous le voyons dans ce chapitre 16 de nous servir des choses dont nous avons l'administration. Si nous servons «Mammon», nous ne jouirons pas de la bénédiction accordée au service de Dieu, dans le sens dans lequel il en est parlé ici, car il s'agit de justice rétributive ici, en un sens.

Si vous n'êtes pas fidèle dans ce qui est à autrui, qui vous donnera ce qui est vôtre? Si vous n'avez pas été fidèle dans les richesses injustes, qui vous confiera les vraies richesses? Si vous aimez l'argent, vous ne pouvez avoir votre cœur rempli de Christ. Nous ne devons pas être «paresseux, quant à l'activité», mais «fervents d'esprit, servant le Seigneur»; et en vue de cela, il nous ouvre le ciel, non pas en nous disant comme à Abraham: «dans un pays que je te montrerai» (Genèse 12: 1); car il nous *a montré* le ciel, il nous l'a ouvert en grâce. C'est la révélation de la grâce qui donne de la puissance dans les choses terrestres. Que le Seigneur tienne devant nous un Christ vivant, comme notre lumière pour la marche et le salut, et pour que nous marchions et que nous nous confiions en lui!

Chapitre 17

Nous avons vu le grand principe de la grâce divine en contraste avec la propre justice, et l'économie juive qui refusait son Messie, le Fils de Dieu, mise de côté pour ouvrir le chemin pour la manifestation de la vie et de l'incorruptibilité par l'Évangile (2 Timothée 1). Or, il dit à ses disciples: «Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent» (verset 1).

Nous abordons ici le sujet de l'esprit dans lequel il faut servir, et de la manière de servir, maintenant que le monde à venir jette sa lumière sur la conduite et la foi des disciples dans ce monde, car on ne peut servir deux maîtres. Dieu accomplit une oeuvre, dans un petit enfant peut-être, mais une oeuvre qui est sa propre oeuvre; et puis il faut la foi individuelle pour marcher dans la voie d'un Christ rejeté. Au milieu de ceux qui professaient de le suivre, il y avait, hélas, bien des scandales. Ce n'était pas alors, ni encore, le moment de l'exercice du pouvoir judiciaire du Fils de l'homme venant cueillir, de son royaume, tous les scandales et ceux qui pratiquent l'iniquité. La puissance de Satan est tolérée; l'exercice de la foi est nécessaire. C'est un temps pour éprouver, par la prédominance du mal, ce qui demeure, parce que Dieu en est l'Auteur. Il faut prendre la croix et se renoncer soi-même: c'est une dure leçon, mais une leçon salutaire quand elle est apprise. La croix et la gloire sont toujours associées. La croix doit devenir la part de l'homme *naturel*, non pas du péché seulement, de manière à briser la volonté. Christ n'avait point de volonté; il était parfait; mais nous avons besoin de la croix pratiquement comme moyen de communion, afin de briser ce qui est un obstacle en nous. — De plus, tout le système du monde est une occasion de chute: il n'y a pas une seule chose dans le monde qui ne soit pas calculée pour détourner de Dieu les cœurs. La moindre bagatelle, l'habillement, les étalages des magasins, la flatterie des hommes, celle des frères peut-être, — tout tend à élever la chair. Quelle différence entre cela et le ciel s'ouvrant sur un Sauveur rejeté! Et c'est cette lumière qui trace notre chemin à travers ce monde; car maintenant les cieus sont ouverts à la foi, pendant que nous le traversons pour aller à Lui que nous voyons dans la gloire. Il y a un courant actif et puissant de l'amour de Dieu qui déborde pour conduire les âmes en avant. Notre marche est-elle un témoignage? Prenez garde que vous ne soyez une occasion de chute. Vous direz peut-être qu'il faut que telle ou telle

personne soit bien faible pour penser telle ou telle chose, mais c'est précisément parce qu'elle est faible qu'elle a besoin qu'on prenne soin d'elle. Que le Seigneur nous donne de ne jamais être des obstacles, mais d'être en aide à ceux qui sont faibles. Toutes ces choses sont la pierre d'achoppement de l'ennemi, et l'homme par qui elles se présentent est pour autant un instrument de Satan. Le Seigneur aime les petits qui sont à lui. Mieux vaudrait pour un homme qu'on lui mit une meule d'âne au cou et qu'il fût jeté dans la mer que de scandaliser un de ces petits.

Verset 5. Mais supposez que quelqu'un fasse quelque chose pour vous faire broncher: — alors: «Prenez garde à vous-même». Votre part est de pardonner. Prenez garde à vous-même, vous jugeant vous-même. Si ton frère pêche contre toi, reprends-le; et s'il se repent, «pardonne-lui». Comment? S'il pêche souvent, «sept fois le jour?». Oui, «si, sept fois le jour, il retourne à toi, disant: Je me repens, tu lui pardonneras». Veillez incessamment sur vous-mêmes et voyez que l'esprit d'amour (la puissance de l'unité et le lien de la perfection, comme Dieu nous le dit ailleurs) ne soit pas froissé, ni l'esprit de sainteté, pour que la paix ne soit pas une fausse paix. Bienheureux sentier! Quelle condescendance pour notre faiblesse et pour le danger auquel nous sommes exposés, dans l'introduction de la grâce et dans le jugement moral des choses présentes qui sont l'aliment de la chair et le domaine du monde! Puissions-nous veiller soigneusement sur nous-même et être plein de grâce envers les autres pour passer ainsi à travers tout, nous élevant comme un bateau de sauvetage par-dessus tous les brisants.

Versets 5-10. Le Seigneur fait comprendre aux siens que dans une position comme celle-là, il faudrait de la foi et l'énergie qui est propre à la foi. Les apôtres, conduits en cela par Dieu, quoique peut-être voyant seulement une petite partie de la difficulté et ayant un sens bien confus encore de cette nouvelle position, demandent que le Seigneur augmente leur foi. Jésus répond en leur présentant toute la plénitude de l'énergie de la foi, car la foi réalise une puissance qui n'est pas dans la personne qui croit, et elle agit ainsi sans limites; il en fait l'application aussi, bien qu'en termes généraux, au renversement des obstacles d'un système qui pouvait présenter la forme de ce qui était bon et grand, mais qui était sans fruit. Quelle que soit notre difficulté, nous pouvons recourir à Dieu. Tout consiste à regarder simplement à Lui. «Toutes choses sont possibles pour celui qui croit»; car Dieu intervient pour accomplir sa volonté, et il a voulu l'accomplir par l'homme et pour se glorifier lui-même dans l'homme, après avoir été déshonoré par Satan dans l'homme et par l'homme; mais Dieu le fait dans la foi, selon sa volonté, jusqu'à ce que le Seigneur Jésus revienne en puissance et en gloire. Dieu est à l'oeuvre, et si vous êtes co-ouvriers sous Lui, vous pouvez bien croire que Dieu est à l'oeuvre et dire: Fais que ceci se fasse, et cela. N'est-ce rien que de tenir en main la puissance de Dieu? Si vous savez ce que c'est que d'avoir à faire à Satan comme adversaire, vous sentirez de quel prix il est pour vous de faire intervenir la puissance de Dieu. Votre position et votre oeuvre peuvent être très humbles, — extérieurement, — n'importe: mais vous avez besoin de la puissance de Dieu pour être petit. Ce que le Seigneur dit dans les versets 7-10, n'est pas applicable à un serviteur

insouciant. Si le serviteur a négligé son travail, il est un esclave *paresseux*; mais je suis un esclave *inutile*, quand j'ai fait tout ce que j'étais obligé de faire. Suis-je délaissé? Non, Dieu m'éprouve. Il y a quelque chose en moi qui fait que j'ai besoin d'être éprouvé. Peut-être ai-je à apprendre ce que Dieu peut faire sans moi. S'il se sert de moi, c'est un grand honneur; s'il me met de côté parce que le «moi» s'enflait, c'est une grande miséricorde. Le Seigneur dit, si je puis m'exprimer ainsi: Sois satisfait de Moi; sois content de savoir que *Moi je t'aime*. Etes-vous contents de son amour? Vous faut-il la gloire des hommes, ou la vôtre propre? Souvenez-vous que quand vous aurez fait *tout*, c'est le moment de dire: «serviteur inutile!».

Versets 11-19. Le récit qui suit montre que quand Dieu introduit une nouvelle puissance, ceux qui ont eu les anciens privilèges sont les derniers à s'élever au-dessus de ces privilèges pour entrer en possession de ce qui est meilleur. Mais il y a une foi que Dieu opère dans le coeur, qui affranchit des formes subsidiaires dressées autour de la volonté de Dieu dans l'économie passée. Cette foi, reconnaissant Dieu en Jésus, conduit l'âme au-delà de la loi d'un commandement charnel et l'associe à Lui, en qui est la puissance d'une vie impérissable. Elle nous occupe d'une personne qui est au-dessus de tout, nous établissant, non au déshonneur de la loi «au contraire, nous établissons la loi, par la foi»; (Romains 3: 31), mais dans la liberté, dans laquelle la vérité, — le Fils nous a placés en nous affranchissant. Les neuf lépreux s'en allèrent se montrer aux sacrificateurs, agissant sur la parole de Jésus, et pour autant dans la foi; mais le Samaritain discernait la gloire de Dieu dans ce qui était arrivé, et ainsi il revint sur ses pas vers Jésus, et glorifiait Dieu à haute voix. Les autres reconnurent la puissance qui était venue, mais ils restèrent dans leurs habitudes et leurs associations religieuses. Le Samaritain, moins préoccupé d'institutions extérieures, retourna vers la source de la puissance, non pas à ce qui en était l'ombre et le témoignage et dont la nature use toujours pour tenir Dieu caché. Il avait expérimenté la puissance divine en Jésus, et au lieu de jouir simplement du don, il revint au Donateur, humblement, mais dans la liberté de la foi et comme il convenait à la foi. «Il se jeta sur sa face aux pieds de Jésus, lui rendant grâces». Il n'avait pas besoin de sacrificateurs. Ceux-ci ne rendaient pas, et ne pouvaient pas rendre net; mais seulement reconnaître et déclarer un homme net. Le péché avait placé au même niveau le Juif et le Samaritain: l'un et l'autre ils étaient rejetés hors de la présence de la communion divine par la lèpre qui les affligeait. Mais Celui qui guérissait des lépreux sous la loi, était Celui qui donna la loi, et la parole de Jésus en même temps reconnaissait la loi et manifestait Jéhovah qui l'avait donnée. La gratitude de la foi était un meilleur raisonneur que l'instruction de la loi, car la bénédiction apportée par l'oeuvre et la présence de Jésus était, pour les neuf, le moyen de maintenir la distinction juive; pour le dixième, elle était l'évidence de la bonté divine; et par conséquent elle était pour lui la complète délivrance. Il était par la foi arrivé *en grâce* à la source de laquelle la loi elle-même procédait, et le Seigneur le renvoyait en paix, guéri par la foi qui lui apportait la liberté de la part de Dieu et avec Dieu, faisant monter de son coeur des actions de grâces à la gloire de Son nom, en lui donnant en même temps la conscience que ces actions de grâces étaient agréables devant Lui.

Combien de raisons n'aurait-on pas pu avancer pour faire poursuivre à cet homme soit chemin et l'empêcher de retourner vers Jésus! Les neuf n'auraient-ils pas pu dire: Il t'a commandé de t'en aller et de te montrer au sacrificateur? Mais la foi va droit au coeur de Dieu, et là elle trouve toute grâce et une parole qui la renvoie dans la liberté de la grâce. Celui qui retourna vers Jésus net et le coeur plein de gratitude, laissait les sacrificateurs derrière lui: en esprit et en figure, le Samaritain guéri avait passé dans un autre système, par la foi, dans la grâce et la liberté de l'évangile. Quelle bénédiction de se trouver ainsi à la source de la puissance et de la bonté, et c'est là seulement et nulle autre part que Dieu amène maintenant ceux qui croient. Si nous avons été sous la loi auparavant, nous sommes morts à la loi désormais par le corps du Christ, afin que nous appartenions à un autre, à Celui qui est ressuscité des morts. C'est de cette manière seulement que Dieu est glorifié, quoique les hommes puissent avancer d'ailleurs en faveur de la loi. C'est ainsi seulement que nous pouvons nous réjouir en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ par lequel nous avons maintenant obtenu, non la loi, mais la réconciliation (Romains 5: 11). En Lui, que nous connaissons et dont nous jouissons ainsi, nous possédons tout, et plus que tous les prêtres ou sacrificateurs ont jamais imaginé; nous avons communion avec le Père et avec le Fils, par la foi en Dieu pleinement révélé. Nous avons à faire avec Lui dans le ciel maintenant, non avec un temple et des sacrificateurs sur la terre. «Lève-toi, et t'en va»; — tu as trouvé la personne et la gloire du Seigneur; tu es par de là les prêtres et le temple, la foi a pénétré au delà du voile et a trouvé Celui qui est plus grand qu'eux. Les autres s'en allèrent leur chemin nets pour être sous la loi: aveuglés par le judaïsme, ils ne revinrent pas sur leurs pas pour glorifier Dieu. — Tout ceci, au point de notre évangile où nous sommes arrivés, est plein de signification. C'est un nouveau jour jeté sur le grand fait qui s'accomplissait: la loi passait et la dispensation qui s'y rattachait.

Dans les versets suivants (verset 20 et suivants), la question de la venue du royaume de Dieu est soulevée. Les pharisiens demandent quand viendrait le royaume, et le Seigneur les place sous leur responsabilité. «Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à attirer l'attention». On ne dira pas: «Voici, il est ici, ou voilà, il est là»; car voici le royaume de Dieu était alors au milieu d'eux. Le roi leur parlait. N'eussent-ils pas dû l'avoir connu, puisqu'il était venu en grâce? S'il s'était humilié lui-même pour connaître leurs afflictions et pour mourir pour leurs péchés, était-ce là une raison pour qu'ils ne discernassent pas sa grandeur et sa perfection morale manifestées de tant de manières? Son saint amour pour les pauvres et coupables pécheurs ne démontrait-il pas assez qui il était? Si le coeur de l'homme n'eût pas été opposé à tout ce qui était la joie de Dieu dans le royaume, si ses yeux n'eussent pas été aveuglés à tout ce qui était aimable et de bonne réputation, il eût senti que plus Christ descendait bas, plus merveilleuses étaient ses oeuvres.

A ses disciples le Seigneur avait d'autres choses à dire. Il était rejeté et il allait les quitter. La souffrance les attendait. Quelque pénible que pût être maintenant leur position comme compagnons de sa réjection, les jours viendraient où ils désireraient en vain un de ce jours où ils avaient joui de la douce et précieuse société du Fils de l'homme. Comme Juifs

dans le pays, ils sentiraient la différence; et Satan pour tenter et tromper en ce jour-là, ferait dire aux hommes: «Voici, il est ici», ou «Voilà, il est là»; mais les disciples sauraient que tout cela était mensonge. Il n'y avait point d'espoir pour la nation qui rejetait Christ. Le Roi était venu, mais on l'avait rejeté; il n'était plus «ici» ou «là»; mais en ce jour-là, le Fils de l'homme serait comme un éclair qui brille d'un des côtés du ciel jusqu'à l'autre côté de dessous le ciel. Mais auparavant il fallait qu'il souffrît beaucoup et qu'il fût rejeté par cette génération, c'est-à-dire par les Juifs incrédules.

Il est évident que tandis que le Seigneur prend vis-à-vis de ses disciples ce nom de Fils de l'homme comme révélant une relation plus élevée et plus étendue que celle du Messie, dont le lien était brisé et perdu par le crime de la nation qui l'avait rejeté, l'ensemble de l'instruction que nous trouvons ici est juif et trouvera son accomplissement proprement dit dans un résidu pieux des derniers jours. La part chrétienne n'est pas mentionnée ici, car elle consiste en une association d'un genre céleste avec Christ, et est décrite, dans ses grands traits moraux tout au moins, au chapitre 12 de notre évangile. Ici nous sommes sur le terrain de la responsabilité, non pas sur celui de la grâce céleste. Il faut séparer la part de l'Eglise *avec* Christ, du gouvernement de ce monde *par* Christ. Le caractère même de la séduction prédite, confirme cette différence dont nous parlons: car si les hommes disaient au chrétien: «Voici, Christ est ici», le chrétien saurait immédiatement que c'est une suggestion de Satan, parce que *nous* chrétiens, nous ne devons pas rencontrer Christ sur la terre, mais *dans l'air*, comme nous lisons, 1 Thessaloniens 4. Mais il en est autrement quand il s'agit du gouvernement du monde: l'espérance alors repose sur un terrain juif, et les témoins pour Dieu, alors, doivent passer par la tribulation comme il n'y en a jamais eu. Or dans ce cas, à moins d'avoir été expressément avertis à cet égard, les fidèles regarderaient naturellement ici et là cherchant le Libérateur, car sous ce caractère il posera ses pieds sur la montagne des Oliviers et il viendra à Sion et sortira de Sion. «L'Eternel transmettra de Sion le sceptre de ta force, disant: Domine au milieu de tes ennemis» (Psaumes 110: 2). Tout cela est bien différent de l'espérance du chrétien et du désir qui le remplit en attendant, car nous ne désirons pas de voir nos ennemis détruits, mais nous désirons qu'ils soient convertis, et nous attendons d'être enlevés du milieu d'eux tous au devant du Seigneur en l'air, pour être toujours avec le Seigneur, au lieu de l'attendre pour qu'il vienne à nous et qu'il nous bénisse sous son règne sur la terre.

Remarquez aussi que Lui ne parle pas ici du siège passé de Jérusalem, ni du jugement à venir des morts. La prise passée de Jérusalem par Titus n'a pas été comme l'éclair, mais une longue, terrible et opiniâtre lutte; les Juifs non plus, jusqu'au moment du coup final, n'étaient pas dans un état de bien-être et de sécurité charnelle, comptant sur la continuation des choses comme elles étaient, ainsi qu'il arriva aux jours de Noé et de Lot. Le premier trait de ce dont il est question ici, c'est la soudaineté du jugement; le suivant, c'est la certitude du jugement: ni l'un ni l'autre de ces traits n'a caractérisé la prise de Jérusalem par les Romains. Au dedans ou au dehors, au repos ou au travail, hommes ou femmes, n'importe, Dieu brûlera la balle et préservera le froment: l'un sera pris, l'autre

laissé. D'un autre côté, tout ici a un caractère local, terrestre, qui distingue la scène de celle du grand Trône blanc du jugement (Apocalypse 20: 11-15), car il n'y a point de ressemblance entre le jugement des morts, et le déluge ou la destruction de Sodome. Il s'agit de la fin du *siècle*, non pas de la fin du monde, et puis d'un jugement sur un peuple terrestre et plus spécialement sur sa ville, car celui qui serait sur le toit ne devait pas rentrer dans la maison, ni celui qui était aux champs revenir en arrière. On ne peut appliquer aucun de ces avertissements aux morts, pas plus que le lit ou le moulin dont le Seigneur parle. Le temps dont il est question ne sera pas un temps pour des motifs humains, des artifices ou des concessions (verset 33). La fidélité envers le Seigneur et son témoignage sera la vraie sagesse à salut. Le jour de la révélation du Fils de l'homme était en question, — son jugement des vivants, et spécialement d'une génération qui l'a rejeté et qui avait fait de Lui un homme de douleurs. Si on demandait «Où sera-ce?» — la solennelle réponse pour la conscience était: Là où sera le corps, le corps mort, là tomberont les soudains et inévitables jugements de Dieu.

Chapitre 18: 1-34

Nous avons vu à partir du verset 20 du chapitre précédent, que le royaume de Dieu fut présenté, d'abord, dans la personne de Jésus comme question de foi, non pas de manifestation extérieure, ni de manière à ce qu'on dît: «Voici, il est ici», ou: «Voici, il est là»; et ensuite sous la forme de jugement qui délivrerait le résidu pieux par l'exécution de la vengeance divine contre ses ennemis.

Versets 1-8. Les huit premiers versets de notre chapitre complètent l'avertissement prophétique et montrent que la ressource des justes aux derniers jours sera la prière. Néanmoins bien que la parabole ait cette application spéciale à la future oppression des témoins de Dieu qui se trouveront alors dans Jérusalem, l'instruction, comme il en est d'habitude dans cet évangile, a un caractère général, qui fait qu'elle s'adapte à toutes les difficultés quelles qu'elles soient par lesquelles les hommes peuvent être éprouvés. «Il leur dit aussi une parabole pour faire voir qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser». La foi serait mise à l'épreuve. Si dans l'épreuve l'âme était tournée vers *Dieu*, et non pas seulement vers la bénédiction, elle ne se découragerait pas, quoiqu'il n'y eût pas de réponse de la part de Dieu. Elle persévérerait, regardant toujours en haut, alors même que tout paraîtrait tourné contre elle. La veuve représente ceux qui n'ont pas de ressources humaines: leur ressource était dans la persévérance dans la prière. Ainsi sera la semence sainte en Israël, car c'est du résidu fidèle de ce peuple, non pas de l'Eglise, que l'Ecriture nous parle ici. Ils feront appel au juge pour qu'il les *venge* de leurs adversaires. Leur patience et leur confiance seront profondément mises à l'épreuve, mais ils ne crieront pas en vain. «Et le Seigneur dit: Ecoutez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit...». Il est possible qu'il soit lent à intervenir pour eux, mais quand une fois il se lèvera, il fera une oeuvre abrégée sur la terre. En attendant, il faut que la patience ait son oeuvre parfaite (Jacques 1: 4). En Jésus elle a eu toute sa perfection.

Il rencontra la haine et le mépris des hommes, l'abandon de ses disciples, la puissance de Satan, la coupe de la colère de Dieu; — mais il traversa tout pour entrer dans la gloire de Dieu. En détail, nous aussi nous avons besoin d'être criblés et de trouver toutes les circonstances contre nous, mais *Dieu pour nous*, même plus que si nous avons de l'aide extérieure, la puissance des miracles, tout en ordre dans l'Eglise... Même la joie peut entraver notre entière dépendance de Dieu, nous faisant oublier pratiquement que la chair ne profite de rien. Lorsqu'il n'y a *aucune* circonstance qui vous donne de l'espérance, votre espérance est-elle alors en Dieu? La chair peut s'avancer assez loin comme nous le voyons en Saül, mais la foi seule sait attendre quand elle a tout contre elle; c'est alors la vie divine dépendante de la puissance divine. Telle elle fut, en Christ, parfaitement. «J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé» (2 Corinthiens 4: 13). Il descendit dans la poussière de la mort, et a introduit un ordre de choses entièrement nouveau; et nous, ayant un même esprit de foi, nous aussi nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons. «En sorte que pour nous, nous ne connaissons désormais personne selon la chair; et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 16, 17). Christ est mort, ressuscité, et maintenant assis à la droite de Dieu. Ayant cette vie, nous sommes mis à l'épreuve pratiquement pour apprendre la leçon de la mort et de la résurrection, où Dieu seul peut soutenir.

Il y a deux choses à remarquer dans la parabole qui nous occupe ici. Si le Juge *inique* entre et agit en faveur de ceux qui sont humainement sans ressource, quel qu'en soit le motif, *Dieu* ne le fera-t-il pas? Mais ce n'est pas tout, — loin de là! Dieu a ses affections, non pas seulement son caractère, mais des objets de son bon plaisir. «Et *Dieu* ne fera-t-il pas justice à ses élus?...». Il ne convient jamais au Dieu juste et vengeur de passer légèrement sur le mal ou de laisser le méchant échapper sans punition. Car alors comment jugera-t-il le monde (Romains 3: 6)? Il prend garde au cri des opprimés jour et nuit; et ce cri, c'est le cri de ses élus. «Je vous dis, que bientôt il leur fera justice». Mais y aura-t-il la foi qui attend son intervention? Ils crieront dans leur détresse, et Dieu entendra. Néanmoins la question sera soulevée: Y aura-t-il sur la terre quand le Fils de l'homme viendra, cette foi qui repose sur Dieu connu dans une paisible communion? N'y aura-t-il pas plutôt le cri des justes dans l'amertume de l'esprit, un cri que les circonstances leur arracheront, plutôt que le cri du désir?

Verset 9. Les traits moraux du royaume suivent maintenant, avec les caractères qui, convenant au royaume, sont en harmonie ou en désaccord avec l'état des choses introduit par la grâce. Le pharisien et le publicain nous présentent, non pas la doctrine de l'expiation, ou de la justification par la foi, mais la certitude que la propre justice déplaît à Dieu, et que l'humilité à cause de notre péché est très agréable devant Lui. Le pharisien ne met pas Dieu de côté: «Il se tenait à l'écart et priait en ces termes: O Dieu! je te rends grâces, etc.». Mais il remercie Dieu de ce qu'il est *lui*, le pharisien, non pas pour ce que Dieu est. Le seul espoir du publicain était en Dieu lui-même. Il était très ignorant, sans doute, mais il avait le

sentiment qui convenait pour s'approcher de Dieu. La lumière s'était fait jour dans son âme et lui avait montré qu'il était un pécheur; et il se soumettait à cette douloureuse conviction et confessait la vérité de sa condition devant Dieu. Il était rejeté sur la miséricorde de Dieu envers son âme. Il n'osait pas en appeler à la justice, il ne demandait pas que Dieu fût indifférent à son péché, mais il faisait appel à cette miséricorde qui censure le péché et le pardonne. La révélation de la grâce n'était pas venue encore, l'oeuvre de la réconciliation n'était pas encore accomplie, en sorte que le publicain «se tenait loin», mais son coeur était touché, et il lui fallait *Dieu*. *Si* aujourd'hui une âme est amenée au sentiment de son péché, elle n'a pas besoin de se tenir loin et ne doit pas le faire. La grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue. Néanmoins quoiqu'il ne connût pas et ne pût pas connaître ainsi la grâce, le publicain donne à Dieu son vrai caractère et se le donne à lui-même. Il n'avait pas une pleine connaissance, mais la connaissance pour autant qu'il l'avait était vraie. «Je vous dis que celui-ci descendit en sa maison justifié plutôt que l'autre, car quiconque s'élève lui-même sera abaissé, et celui qui s'abaisse lui-même sera élevé». — C'est là une vérité universelle, mais où fut-elle jamais manifestée comme en Jésus? Car si le premier homme, s'élevant lui-même, a été abaissé en enfer, Celui qui était Dieu s'anéantit lui-même et s'abassa, se rendant obéissant jusqu'à la mort même de la croix; c'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement exalté, etc. (Philippiens 2).

En un sens les hommes ne peuvent pas s'humilier eux-mêmes, parce qu'ils sont déjà des pécheurs, et ne peuvent pas descendre plus bas; — mais un saint peut s'humilier. La vraie humilité, c'est l'oubli de soi-même.

Cette grande vérité est mise en relief davantage encore par l'incident qui suit, versets 15-17, où nous voyons qu'on apporte de petits enfants à Jésus afin qu'il les touchât. Ici nous sommes en face de l'humilité, de ce qui est vraiment insignifiant, comme plus haut devant l'humilité qui tient à un état de péché. Qui s'inquiéterait de petits êtres de si peu d'importance que ces enfants qu'on apportait à Jésus? — Non pas les disciples; — mais Jésus. Lui, le Seigneur, trouvait son plaisir en eux, et c'est là l'esprit du royaume de Dieu. — Une grande maxime morale apparaît ici aussi. Si quelqu'un doit entrer dans le royaume, il faut que toute sa confiance en lui-même soit brisée, et qu'il reçoive la vérité simplement comme un petit enfant reçoit les paroles de sa mère. S'il n'en est pas ainsi, Dieu et l'homme n'ont pas la place qui leur appartient. Quand Dieu parle, tout ce que nous avons à faire, c'est d'écouter. C'est là l'humilité de qui sent son néant, comme le publicain nous présente l'humilité qui tient au sentiment du péché.

Maintenant, verset 18 et suivants, vient la question de *faire* pour avoir la vie éternelle, non pas la question du salut pour un être perdu, mais ce qui sonde le coeur jusqu'au fond. Le jeune homme avait un caractère aimable, comme créature; car si nous voyons partout autour de nous les ravages du péché, nous y voyons aussi les traces de Dieu. Ce chef du peuple ne voyait pas Dieu en Christ. Attiré moralement vers Jésus, il venait pour apprendre à faire le bien, sans qu'il eût en lui-même le moindre doute sur sa propre capacité. Il ne voyait en Jésus qu'un homme parfait et bon, et par conséquent éminemment propre pour

l'enseigner et le diriger dans la même voie dans laquelle il marchait. Le péché comme la grâce lui étaient tous deux inconnus. Il ne se connaissait pas plus lui-même qu'il ne connaissait Dieu. Nul homme n'est bon; ils se sont tous égarés; ils sont des pécheurs et ont besoin que Dieu soit bon envers eux: ils sont incapables de faire le bien qui satisfait Dieu.

Le Seigneur prend le jeune chef du peuple sur le terrain où il s'est placé, lui qui pensait pouvoir faire ce qui était bon, — afin de mettre en évidence ce qu'il était. Le bon Maître auquel il s'était adressé met son coeur à l'épreuve: «Une chose te manque encore, vends tout ce que tu as... et viens, suis-moi». Le jeune homme renoncerait-il à sa propre importance? Après tout, il aimait trop réellement ses richesses. «Il devint fort triste, car il était extrêmement riche». Ces choses n'avaient-elles pas été promises aux Juifs, direz-vous peut-être? Christ montre qu'elles sont un piège. Mais, dit-on, elles servent à faire beaucoup de bien? — Mais, je vous demande, — sont-elles bonnes pour votre coeur? Ce n'est pas qu'on n'en puisse pas user en grâce; mais le jeune homme ne connaissait pas son propre coeur. Là il n'y a ni bien, ni force pour produire le bien. Tous les motifs qui gouvernent le coeur de l'homme sont déracinés par la croix. Mais tout ce qui est au dedans est mauvais, et on ne peut jamais avec de mauvais matériaux produire quelque chose qui plaise à Dieu. Il faut donc que je trouve *Dieu*, qui peut me donner une nouvelle et sainte nature, Dieu qui peut être miséricordieux envers moi, parce qu'il est élevé au-dessus de tout péché. La source de tout ce qui est bon est en Dieu, et ce qui est bon, c'est ce qui vient de Lui et non pas de l'homme.

Il est impossible, pour autant qu'il s'agit de l'homme, que personne soit sauvé. Le péché a perdu l'homme et a détruit toutes ses espérances. Si quelqu'un regarde aux moyens dont il pourrait user, ces moyens sont tous vains pour le sauver! Mais «les choses qui sont impossibles aux hommes» dit le Sauveur, «sont possibles à Dieu». Là est le seul terrain sûr pour le pécheur,

D'un autre côté, versets 28-30, si Pierre est prompt à parler du dévouement des disciples qui ont tout quitté et qui ont suivi Jésus, le Seigneur montre que toute perte faite pour l'amour du royaume de Dieu, tournera en gain et maintenant et dans le siècle qui vient.

Mais le Seigneur lie tout, versets 31-33, avec ce qui allait lui arriver à Lui-même. Ils montaient à Jérusalem. mais pourquoi? Lui, le Messie, «sera livré aux nations; il sera moqué, injurié, et on lui crachera au visage; et après qu'ils l'auront fouetté, ils le mettront à mort». Toutes les espérances doivent finir là; oui, «et si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi» (2 Corinthiens 5: 16). Lui-même, s'il doit délivrer ceux qui sont perdus, il faut qu'il descende dans la poussière de la mort. Christ n'a aucun lien avec l'homme pêcheur. Comment donc délivrera-t-il? Il faut qu'il meure pour nous. Il ne peut pas unir la corruption avec Lui-même. Un Christ *vivant*, nous pouvons le dire avec révérence, ne pouvait pas nous délivrer en maintenant la nature et le caractère de Dieu: la rédemption était une nécessité. «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit».

Mais si la rédemption était le seul moyen d'un saint salut, le fond de l'iniquité de l'homme fut manifesté, dans la réjection et dans la mort de Christ. L'homme a haï ce qui est en Dieu et Celui qui est Dieu, — il a haï et le Fils et le Père. Toute question de justice humaine est vidée et négativement résolue pour toujours.

Hélas, les disciples ne comprenaient aucune de ces choses, ni sa honte et sa mort, ni sa résurrection. C'était l'accomplissement de ce que les prophètes avaient écrit touchant le Fils de l'homme; mais ils ne comprenaient ni ce que Lui disait, ni ce que les prophètes avaient écrit. La mort de Christ manifesterait ce que l'homme était et ce que Dieu était; sa résurrection mettrait en évidence la puissance de vie qui peut délivrer les morts. Mais Jésus n'était pas compris.

Chapitres 18: 35 et suivants, et 19

Le verset 34 du chapitre 18 terminait cette partie de notre évangile, qui montre l'introduction de la nouvelle et céleste dispensation. Au verset 35, nous abordons les détails historiques des relations finales du Seigneur avec les Juifs.

Dans le cours de son récit, Luc nous a présenté le Seigneur sous le caractère général «de Fils de l'homme»; mais maintenant, au milieu d'Israël, Jésus prend le caractère de «Fils de David». Jéricho était la première ville qu'Israël rencontra lorsqu'il passa le Jourdain et une malédiction particulière avait été prononcée contre elle. Mais Israël n'avait pas été obéissant et le Messie n'entre pas comme Roi avec une pompe extérieure, mais comme le Jésus rejeté de Nazareth, apportant la bénédiction pour le résidu qui le recevait par la foi.

«Et il arriva lorsqu'il fut venu dans le voisinage de Jéricho, etc». La parole ne dit pas: lorsqu'il fut «*proche*», comme s'il s'agissait nécessairement de sa première venue auprès de la ville; mais elle se sert d'une expression générale, aussi applicable à la proximité du Seigneur lors de son départ de la ville, qu'à sa proximité lors de sa venue à Jéricho (comparez Matthieu et Marc). «Et il arriva lorsqu'il fut venu dans le voisinage de Jéricho, qu'un aveugle était assis près du chemin et mendiait. Et entendant la foule... il cria disant: Jésus, Fils de David, aie pitié de moi». Plusieurs le reprirent, mais il *persévéra* dans la foi et cria d'autant plus: «Fils de David, aie pitié de moi». Il était un exemple du rassemblement à ce nom qu'Israël rejetait. Les yeux de l'aveugle furent ouverts alors, comme ils le seront pour le résidu quand le moment sera venu.

Au chapitre 19, versets 1-10, nous trouvons le récit de ce qui touche Zachée, car l'Esprit de Dieu n'a pas lié Luc au simple ordre chronologique; au point de vue moral, l'histoire de Zachée venait à propos après celle de la guérison de l'aveugle. Cet épisode, qui ne se trouve que dans Luc, est une illustration de la grâce qui reçoit un homme de quelque bas étage qu'il soit, et cela en face des préjugés juifs; car un publicain, un riche chef de publicains, était justement abhorré par ceux qui regardaient de telles gens comme l'expression de l'oppression des gentils. Tout était gâté par le péché et Israël n'était pas humilié. Cependant c'était pour un Israélite une triste position que celle qu'occupait Zachée, quelque honnête

et consciencieux qu'il pût être. Mais c'était le jour de la grâce, et il «cherchait à voir Jésus». Il y avait des difficultés, des obstacles en lui et autour de lui; mais la foi persévère en dépit de l'opposition. Comme l'aveugle s'était attaché à son objet, ainsi Zachée le publicain voulait voir Jésus: c'est là un trait distinctif de l'opération de l'Esprit de Dieu; l'âme saisit la valeur de l'objet que Dieu lui présente. Nous en avons besoin, et il nous en faut davantage; nous en connaissons assez pour qu'il nous en faille plus. C'est une soif produite par le Saint Esprit. Combien il est triste quand, étant chrétiens, nous n'avons pas cette faim et cette soif d'une jouissance plus profonde de Dieu; car là où ce désir n'existe pas, l'âme est desséchée et plongée dans l'apathie.

«Et quand il fut venu à cet endroit, Jésus, regardant, le vit et lui dit: Zachée, descends promptement, car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison. Et il descendit promptement, et le reçut avec joie». Zachée n'avait pas encore la pleine connaissance de Jésus, mais son désir avait été satisfait et il était joyeux. Ce n'était ni la loi, ni la gloire, mais un Messie caché, venu ici-bas plein de grâce. Jésus était entouré de témoignages qui disaient qui il était, mais il était descendu en grâce là où l'homme se trouvait. N'importe ce que le monde en pensait. *Trouver Jésus*, c'est tout. Zachée eut la réponse au besoin que la grâce divine avait créé dans son âme. La grâce ne donne pas, au début, la connaissance de l'oeuvre de Christ: il peut y avoir dans ceux qui en sont les objets, peu ou point de connaissance quant au fait, que nous sommes faits la justice de Dieu en lui. C'est pourquoi la première joie s'évanouit souvent, parce que, quand je me suis accusé dans ma conscience, j'ai besoin de cette justice. La première joie consiste souvent en ce que l'âme découvre, qu'elle sent le besoin qu'elle a de Christ; mais le fond de la question de la justice peut être révélé encore dans la conscience, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, tout croyant, en possédant Christ, possède la justice divine. Néanmoins en dépit de tout ce qu'il y a à apprendre, l'âme est joyeuse. De nombreux intérêts sont suscités, de nouveaux désirs s'élèvent dans le coeur, on a une vue nouvelle du bien et du mal. Quand il y a chez quelqu'un un sentiment profond de ce que c'est qu'un être perdu et sauvé, le monde (l'homme) compte pour peu de chose. Mais quand le poids qui pesait sur la conscience est ôté, trop souvent la nature reprend une sorte de place, et alors Christ n'est pas absolument tout pour le fidèle.

Le coeur de Zachée est ouvert; il est plein d'une confiance qui s'exprime. Il peut y avoir toute l'honnêteté possible dans les efforts que fait un homme pour satisfaire sa conscience dans une fausse position: mais après tout, quelle position que celle-là! Les hommes murmurent. Le Seigneur passe par dessus tout. Se justifier soi-même était inutile. Jésus n'en usait pas, et il ne parle de rien que du salut qui était venu aujourd'hui à cette maison. Zachée était fils d'Abraham, et le Fils de l'homme était venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Qu'est-ce qu'un pharisien pouvait objecter? Il y avait eu un travail dans l'âme du publicain, mais le Fils de l'homme était venu et ce qu'Il apportait c'était le salut. Il *apporte* le salut. Il donnait ce dont Zachée n'avait aucune idée. Il était venu pour satisfaire

le besoin qu'il avait lui-même créé; il était venu pour *chercher*, c'est-à-dire pour produire le désir, — et pour *sauver*, c'est à dire pour satisfaire ce désir.

Le Seigneur était maintenant près de Jérusalem, et ainsi (versets 11 et suivants). il ajoute une parabole, pour corriger la pensée que le royaume de Dieu allait paraître immédiatement, car Jérusalem est la ville du grand roi et la question de sa réjection devait se clore là. Jésus montre que, tout au contraire de ce que les hommes pensaient, il s'en allait, il allait dans un pays éloigné, le ciel, pour y recevoir un royaume et ensuite revenir. Le temps n'était pas venu pour établir le royaume sur la terre. En attendant, ses propres esclaves devaient trafiquer avec les richesses qu'il leur confiait. Quand il reviendrait, après avoir reçu le royaume, il assignerait à chacun sa place, selon la fidélité qu'il aurait montrée; car dans Luc il s'agit de la responsabilité de l'homme, tandis que dans la parabole correspondante, dans Matthieu (chapitre 25), c'est la souveraineté de Dieu qui est en question. Il y a des différences de *dons* dans Matthieu; dans Luc des différences de *rémunérations*. Dans Luc, chaque esclave reçoit une mine du Seigneur; dans Matthieu tous ceux qui «gagnèrent» en trafiquant, entrent également dans la joie de leur Seigneur. Ici toute la force du passage est dans le: «Trafiquez». «Trafiquez jusqu'à ce que je vienne». Notre position comme disciples, c'est de servir un Sauveur rejeté jusqu'à ce qu'il revienne. Nous ne sommes pas appelés à participer maintenant à la gloire du royaume. Quand Jésus s'en reviendra, il disposera de tout sans partialité, et il y aura ce qui répond à l'autorité «sur dix villes» et «sur cinq villes». La justice de Dieu est la même pour nous que pour Paul; mais comme il y a une grande différence de service et différentes mesures de fidélité, il y aura aussi une rémunération spéciale pour chacun. Sans doute c'est sa grâce qui travaille, cependant il y a ici une rémunération pour le service fidèle. Le secret de tout service est la juste application de la grâce du Maître. Si quelqu'un le craint comme un «homme sévère», il y aura de l'infidélité aussi chez lui, même selon la mesure de ses propres principes.

Le verset 26 est un principe général. Quand par la grâce nos âmes réalisent la vérité qui nous est présentée, nous sommes de ceux «qui *ont*». Mais si la vérité est placée devant un homme et que celui-ci en parle sans qu'elle soit mêlée avec la foi dans le coeur, cela même qu'il a lui sera ôté, La vérité, si elle révèle Christ, m'humilie et a à faire avec le mal qui est en moi. Alors elle n'est pas seulement Christ comme objet en dehors de moi, mais un Christ vivant *en* moi. Une connaissance qui n'a pas de puissance sur la conscience ne fait qu'«enfleur» (voyez 1 Corinthiens 8: 1). Si on ne pratique pas la vérité qu'on connaît, elle trouble la conscience. Mais combien souvent ne voit-on pas une conscience qui a perdu la lumière, se réjouir de ce qu'elle est délivrée de son tourment, quoique la lumière de la vérité se soit évanouie avec lui! L'âme est tombée plus bas que ce qui avait exercé la conscience, et ainsi toute la mesure et le principe et la vie sont rabaissés et les occasions de gagner Christ perdues pour toujours. Si je tiens ferme la vérité, — Christ, — je le possède comme une partie de moi-même et j'apprends à haïr le mal et à aimer le bien en sorte que j'obtiens «davantage», jusqu'à ce que je croisse jusqu'à Christ, — jusqu'à la mesure de la stature de sa plénitude (voyez Ephésiens 4: 13-15). Les devoirs ordinaires de la vie ne nous

privent pas de lui: le coeur revient de ceux-ci avec une nouvelle joie vers son propre centre. Mais c'est l'attachement du coeur à la vanité, qui corrompt notre joie; c'est tout ce qui élève le moi et rabaisse Christ — ne fût-ce qu'une pensée légère, si le coeur la tolère.

Quant aux «citoyens», — les Juifs sur lesquels Christ avait des droits comme roi, — ils ne voulaient pas de lui, ne le haïssant pas seulement pendant qu'il était parmi eux, mais, par dessus tout, envoyant un message après lui pour lui faire savoir: «Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous». La vengeance les trouvera et les frappera devant lui.

Verset 28. Jésus entre à Jérusalem comme Messie. Il fallait que ses droits de Seigneur de tout fussent proclamés et qu'il s'en prévalût (versets 29-36). Jésus se présente pour la dernière fois à Israël, dans l'humilité de la grâce, qui était d'une importance infiniment plus grande que le royaume. Il en résulte le plus frappant contraste entre les disciples et les pharisiens. «Toute la multitude des disciples se réjouissant, se mit à louer Dieu à haute voix, disant: Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur. Paix sur la terre, et gloire dans les lieux très-hauts». Quelques-uns des pharisiens lui demandent de reprendre ses disciples, mais ils apprennent de sa bouche, que si ceux-ci se taisaient, les pierres mêmes crieraient. Il faut qu'un témoignage soit rendu à sa gloire (versets 37-40).

Quand Jésus naquit, des anges l'annoncèrent aux pauvres du troupeau, et les armées du ciel donnèrent gloire à Dieu, disant: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts; et sur la terre paix et bon plaisir dans les hommes». Tel sera le résultat et les anges l'anticipent, sans se préoccuper des obstacles ou des moyens. Mais Christ était rejeté, et les disciples disent: «Paix *au ciel* et gloire dans les lieux très-hauts». Quand la question de la puissance s'élève, pour l'établissement du royaume, alors il y aura un combat (Apocalypse 12). Et il ne peut pas de fait y avoir de paix dans le ciel, jusqu'à ce que Satan et ses anges soient précipités. Alors le Roi sera établi en puissance, quand les obstacles seront ôtés. Le Psaume 118 célèbre ce glorieux moment, sa miséricorde demeurant à toujours, en dépit de tous les péchés du peuple. C'est le cantique des derniers jours. Si Dieu envoie la paix à la terre dans la personne de son Fils, c'est en vain, non pas quant à l'accomplissement, mais quant à l'effet présent. Mais pour la foi il y a paix dans le ciel, et quand cette paix y sera proclamée en puissance vis-à-vis des mauvais esprits dans les lieux célestes, ce sera certainement un jour de bénédiction. Quel jour que celui-là! Quel soulagement pour le travail de la grâce! Car maintenant, son oeuvre est toujours veille et travail. Comment, toujours? Oui, toujours, et ce n'est pas là le repos. Mais *alors* ce sera le repos, aussi sûrement que Dieu prendra sa grande puissance et régnera. «Le Seigneur répondra aux cieux... (Osée 2: 21). Il y aura une suite ininterrompue de bénédictions, et sur la terre également. Ce ne sera plus bâtir une maison pour qu'un autre y habite (Esaïe 65: 21, 22), mais la bénédiction se répandra partout. Jusque là, comme aujourd'hui, la parole est souffrir en grâce, non pas puissance triomphante. Ne craignez jamais la persécution; elle fera briller votre visage comme le visage d'un ange (voyez Actes des Apôtres 7). Mais Dieu ne pouvait pas se taire si son Fils était rejeté. Il pouvait le laisser souffrir, mais non pas sans un témoignage. S'il n'en trouvait

point d'autres, les pierres mêmes crieraient: et ainsi pour nous, si nous sommes fidèles et que nous nous tenions près de Christ, «cela nous tournera en témoignage».

Versets 41-44. Nous ne trouvons pas ici la malédiction du figuier, mais l'Esprit de grâce, — Jésus pleurant sur la ville. Les conseils de Dieu s'accompliront certainement, mais Dieu veut aussi que nous reconnaissions sa vraie tendresse en Jésus. Ces larmes du Sauveur n'étaient pas vaines, quelles que puissent être les apparences. C'était pour Jérusalem la journée de sa visitation: mais elle ne le connaissait pas. Nous devrions, puisque nous avons la pensée de Christ (1 Corinthiens 2: 16), savoir comment intervenir spirituellement. Nous sommes la lettre de Christ (2 Corinthiens 3: 5), par laquelle le monde devrait savoir lire ce que Dieu est. Christ l'a manifesté parfaitement. Mais que trouva-t-il en Israël? Voyez les versets 45, 46. Dieu déclare que sa maison est une maison de prière; les hommes, les Juifs, en avaient fait une caverne de voleurs. C'était un terrible jugement moral, mais c'est là la vraie manière de juger: avoir la parole de Dieu pour voir les choses comme elles sont. Nous sommes ignorants et moralement incapables de juger sans la parole de Dieu. Que nos yeux soient arrêtés sur Christ, et que notre jugement sur toutes les choses qui nous entourent soit formé par la parole de Dieu.

Chapitre 20

Les principaux sacrificateurs et les scribes sont les premiers à interroger Christ; ils demandent par quelle autorité il fait ces choses, et quelle est la source de cette autorité. Mais Jésus les interroge lui-même: «Le baptême de Jean était-il du ciel ou des hommes?». Les scribes étaient sans connaissance dans leurs raisonnements. Ils reconnaissent leur incompetence plutôt que de reconnaître Jésus comme le Messie. L'enfant de Dieu qui est simple, reçoit la parole avec la même certitude avec laquelle Christ la donne: la confiance en la parole est le seul terrain sûr et ferme. — Mais comment pouvez-vous avoir cette certitude? *Dieu l'a dit; «il est écrit»*. Si ce que Dieu dit a besoin d'être éprouvé, il faut qu'il y ait quelque chose de plus sûr et de plus vrai que Dieu. Serait-ce l'Eglise peut être? — Hélas, nous savons à quoi nous en tenir sur ce point. Si Dieu ne peut pas parler de manière à revendiquer l'autorité pour ce qu'il dit, sans qu'il y ait besoin de quelqu'un pour l'accréditer, c'en est fait de la foi, elle n'est plus.

Le parabole du cultivateur (verset 9, etc.) nous présente les voies de Dieu à l'égard d'Israël auquel la vigne avait été d'abord louée, et après que l'Héritier a été rejeté, le don que Dieu en fait à d'autres. Mais il y a plus. La pierre rejetée devient la maîtresse pierre du coin. Quiconque tombera sur cette pierre, sera brisé; mais elle broiera celui sur qui elle tombera. Les péchés passés de Jérusalem nous présentent le premier de ces cas; pour le second, il faut attendre l'exécution du jugement lors de l'apparition du Seigneur.

Verset 19. La question concernant le tribut à payer à César était très subtile. Ceux qui tendaient ce piège au Seigneur usaient pour cela de l'effet de leur propre iniquité. En effet, les Juifs, abstraitement, n'auraient pas dû être asservis aux nations; de plus le Messie, le Libérateur d'Israël était venu. Si Lui disait qu'il fallait obéir aux nations, où était sa puissance

libératrice? S'il poussait à la rébellion, ils auraient eu un prétexte pour le livrer à Pilate. A cause du péché d'Israël, Dieu a jeté par terre la clef de voûte des nations, et a donné la puissance aux gentils. Le Juif a été rebelle sous la sentence et a toujours soupiré après la délivrance du joug qui avait été mis sur lui. — Mais le Seigneur répond avec une sagesse divine; il place les Juifs exactement là où leur péché les avait placés; les choses de César il faut les rendre à César, et les choses de Dieu à Dieu.

Après avoir vidé la question touchant ce monde entre Dieu et le peuple, le Seigneur rencontre l'incrédulité saducéenne touchant le monde à venir (versets 27-38). Il montre la place des saints ressuscités en contraste avec le monde. Il met de côté l'idée d'une résurrection générale. Si tous ressuscitent ensemble, il y a incertitude, un jugement commun, etc.; mais si les saints sont ressuscités à part parce qu'ils sont «fils de Dieu», laissant le reste des morts derrière eux pour une autre résurrection spéciale, une «résurrection de jugement» (comparez Jean 5: 29), tout est changé. La résurrection *distingue* plus que toute autre chose, et pour toujours. Elle est le grand témoignage rendu à la différence qu'il y a entre les bons et les méchants. Les saints seront ressuscités à cause de l'Esprit de Christ qui habite en eux (Romains 8); leur résurrection sera l'application à leurs corps de cette puissance de vie en Christ qui a déjà vivifié leurs âmes: c'est une «résurrection *d'entre les morts*», comme l'a été celle de Christ. «Ils seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là», car il est tel, «et à la résurrection d'entre les morts». «Ils sont semblables aux anges, et ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection». Luc ajoute un caractère que nous ne trouvons pas ailleurs: «car tous vivent pour lui». Il s'agit ici de la présente et bienheureuse vie à Dieu de ceux qui sont morts et qui attendent la résurrection d'entre les morts.

Dans les versets 41-44, Jésus soulève la question: Comment le Fils de David est-il Seigneur de David? Les Juifs n'y comprenaient rien. C'était le point auquel se rattachait et tenait le changement dans le système moral tout entier. Jésus avait pris la place de l'homme saint, obéissant, dépendant, — un pèlerin comme d'autres; et il avait bu au torrent par le chemin (Psaumes 110: 7). Il s'en allait dans la débonnairété et la paix, mais vivant par les eaux rafraîchissantes qui venaient de Dieu son Père. Ainsi s'étant anéanti lui-même, abaissé lui-même, il est maintenant souverainement élevé par Dieu.

Le grand principe universel que celui qui s'abaisse sera élevé et que celui qui s'élève sera abaissé, est illustré dans les deux Adam. Le premier Adam, la *nature* de l'homme, a voulu *s'élever* pour être «comme Dieu», jusqu'à ce que, dans sa pleine maturité, l'antichrist «s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou Lui est un objet de vénération» (2 Thessaloniens 2: 3, 4). Satan tenta l'homme au commencement, l'excitant à devenir comme Dieu, et à la fin Dieu enverra aux hommes une énergie d'erreur pour croire au mensonge (2 Thessaloniens 2: 11). Satan ne pouvant pas s'élever dans le ciel, cherchera à le faire par la semence de l'homme; mais la fin sera l'abaissement (Esaïe 14: 12-15). Dans le second Adam nous voyons Celui qui était Dieu s'humiliant lui-même, s'abaissant, devenant obéissant jusqu'à la mort, même la plus ignominieuse, et puis nous le voyons, Lui

qui s'humilia, reprenant la place de la puissance à la droite de Dieu, mais comme *homme* aussi bien que comme Dieu. Dieu l'élève souverainement, afin qu'au nom de *Jésus* se ploie tout genou (Philippiens 2: 5-11). Ayant été obéissant d'un bout à l'autre de son sentier dans l'humiliation, il est exalté pour être le Seigneur de David. Il sort ainsi des limites des promesses juives, quoique comme Fils de David il les possédât assurément. Les Juifs ne comprenaient pas les Ecritures et les accomplissaient en ne les comprenant pas. Les voies de Dieu ont suivi leur cours en dépit de tout, manifestant *sa* grâce et *sa* patience envers l'homme. Dieu avait placé l'homme sur la terre; il avait ensuite envoyé la loi, des prophètes, etc., jusqu'à ce que l'homme arrive à la fin en rejetant tout. Dieu met l'homme à l'épreuve, et ensuite il introduit le nouvel homme qui est l'accomplissement de tous ses glorieux conseils, — le second Adam. Puis, il élève le second Adam comme l'homme céleste à une place céleste, et tout maintenant dépend non de la responsabilité de l'homme, mais de la stabilité de Dieu. La vie, la justice et la gloire descendent du ciel. Est-ce la vie qu'il faut? Dieu donne la vie de Christ en résurrection. Est-ce la justice? Dieu donne la justice divine. Est-ce un royaume? C'est le royaume des cieux. Tout descend non pas simplement de Dieu en grâce, mais de la place que l'homme occupe en gloire, des conseils de Dieu au sujet de l'homme céleste dans la gloire. Dieu l'a d'abord élevé, et de là où il l'a placé la bénédiction descend. L'homme Christ Jésus a pleinement satisfait à toutes les responsabilités de l'homme. Là est la raison de la plénitude de la bénédiction de l'évangile, et aussi de la bénédiction du royaume qui vient. L'évangile est la puissance de *Dieu*, et le royaume doit être établi dans les *cieux*. Le roi s'en est allé dans un pays éloigné, et quand il reviendra, ce sera afin d'introduire le royaume des *cieux*. Tous les conseils de Dieu maintenant ont leur centre et leur siège dans les cieux. Ainsi, dans le sens le plus étendu, le centre de tous les plans et de tous les conseils de Dieu, c'est l'élévation de *Jésus* à la droite de Dieu. Le caractère tout entier, et toute la stabilité et la perfection de notre bénédiction tirent leur source de Jésus glorifié. Le caractère de cette bénédiction est *céleste*; elle tire sa stabilité de ce que *Dieu* a fait; et la justice, qui me rend capable d'y avoir part, est la *justice de Dieu*.

L'Esprit de Dieu, le Saint Esprit est venu pour rendre témoignage de Lui, sur qui la paix de l'âme repose, car cette paix repose sur la justice accomplie de Celui qui a été élevé dans la gloire. L'office du Saint Esprit est d'agir au dedans de nous, et de nous manifester ce que *Dieu est*, ici-bas. Et nous jouissons de tout cela comme résultat de ce que Christ a fait en introduisant les promesses comme le *Seigneur de David*, au lieu de les accomplir comme le Fils de David.

Remarquez la beauté et la bénédiction morale de ce principe général: «Celui qui s'abaisse sera élevé». Christ s'abassa lui-même; il ne fut pas humilié, il s'humilia lui-même, ce qui est tout autre chose. «Celui qui s'abaisse sera élevé». Voilà ce que nous avons à faire, — prendre la dernière place. Nous ne pouvons pas faire ainsi avant que nous soyons chrétiens, mais c'est notre gloire de prendre la place la plus basse, et entendre Christ nous dire: «Monte ici». «Il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces» (1 Pierre

2: 21). Le Seigneur Jésus a été rejeté comme Fils de David; il reviendra comme Seigneur de David.

Or dans l'intervalle, pendant qu'il est ainsi caché, nous voyons la place de l'Eglise. Nous sommes «cachés avec Christ en Dieu», et notre part est d'être unis à Lui pendant qu'il est caché à nos yeux. Le Saint Esprit étant descendu nous donne une place et une part avec Lui dans toute la béatitude de la maison du Père, et dans toute la gloire qui doit être révélée bientôt.

La place d'Eve était d'être unie à Adam dans la domination que Dieu lui avait donnée sur toutes choses (Genèse 1: 26-28; 5: 2). L'Eglise aussi, dans la manifestation de la gloire de Christ, n'apparaît que comme l'Epouse et la compagne de Christ par grâce, jamais comme une partie de l'héritage. Envisagés même individuellement, nous sommes «cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17; comparez Galates 4: 7). Il est de la plus haute importance pour les saints, dans ces derniers jours, de saisir la place particulière qui nous appartient comme étant *un* avec Christ, l'homme céleste.

Chapitre 21

La fin du chapitre 20 et le commencement du chapitre 21 nous présentent un contraste instructif, quoique affligeant, entre l'hypocrisie égoïste des scribes, que le Seigneur condamne devant le peuple, et l'amour vrai et dévoué de la veuve qu'il distingue pour «l'honorer». On voit aussi à ce propos que le Seigneur sait comment séparer l'intention d'une âme sincère du système qui l'entoure, en jugeant l'état de choses tout entier auquel la personne est associée. De plus, remarquez la différence qu'il y a entre donner ce qu'on a pour vivre et donner de son superflu. Il est facile de complimenter Dieu par des présents et de se gratifier ainsi réellement soi-même; mais la femme qui donne ce qu'elle a pour vivre, se donne elle-même à Dieu et montre qu'elle dépend de Dieu. Les deux pites de celle qui n'avait pas davantage exprimaient tout cela parfaitement, car les besoins de la veuve et toutes les circonstances dans lesquelles elle se trouvait, étaient là pour l'arrêter; et en même temps la louange des hommes et la vanité de la donatrice ne trouvaient pas de place ici. Pour la gloire juive l'acte de la femme avait peu de valeur; mais le Seigneur la voyait et lui rendait témoignage; elle était bienheureuse dans ce qu'elle faisait.

Verset 5 et suivants. La description que le Seigneur nous donne dans cet évangile des souffrances de Jérusalem, est aussi, comme ce qui précède, liée bien davantage au simple fait du jugement de la nation et au changement de la dispensation. Les détails que nous lisons ici diffèrent beaucoup de ceux que nous trouvons dans le chapitre 24 de Matthieu, qui se rapporte entièrement à ce qui doit arriver à la fin, tandis que Luc envisage, plus que les deux premiers évangiles, le temps présent et la réjection de Jérusalem. C'est pourquoi Luc parle très clairement du siège et de la destruction de Jérusalem par Titus, ainsi que du temps des gentils. Remarquez également que la question des disciples, au verset 7, ne va pas plus loin que la destruction prédite. C'est pourquoi, dans ce qui suit, nous trouvons le

jugement de la nation envisagé comme un tout, depuis la destruction de Jérusalem par Titus jusqu'à l'accomplissement des temps des nations, de «l'économie» desquelles Luc est si occupé. Nation s'élèverait contre nation, il y aurait des signes du ciel, et des douleurs sur la terre ensuite; et avant tout cela les disciples seraient les objets de l'hostilité des hommes, mais tout leur tournerait en témoignage au lieu de détruire leur témoignage. Ils devaient persévérer et poursuivre leur chemin, tandis que la malheureuse Jérusalem où ils se trouvaient, comblait la mesure de ses péchés. Le Seigneur permettait qu'ils fussent éprouvés, mais pas un cheveu de leur tête ne périrait. Mais il y aurait un terme à ces choses: Jérusalem serait environnée d'armées, car c'est de ce fait historique et non de l'abomination de la désolation qu'il est question ici. La désolation de Jérusalem approchait. Les disciples auraient à s'en retirer, non à y retourner. Ce seraient «les jours de la vengeance», non de la tribulation sans pareille (comme au chapitre 24 de Matthieu) qui aura lieu seulement aux derniers jours, — afin que toutes les choses qui sont écrites fussent accomplies. Il y aurait une grande détresse sur le pays et de la colère contre ce peuple. Ils tomberaient sous le tranchant de l'épée, et puis, seraient menés en captivité, et Jérusalem, jusqu'à ce que son heure fût passée, serait la proie de seigneurs gentils.

Dans les premiers versets (versets 8-19), le Seigneur s'étend sur les dangers, les devoirs et les tribulations des disciples avant le sac de la ville par Titus. Les disciples auraient à se tenir en garde contre un prétendu libérateur et contre le cri que le temps (celui de la délivrance) était venu. Ils ne devraient pas non plus se laisser épouvanter par les guerres et les bruits de guerre, pas plus qu'ils ne devraient se laisser séduire par de belles promesses. «Il faut que ces choses arrivent premièrement, mais la fin ne sera pas tout aussitôt». Il n'y aurait pas seulement des bouleversements, des pestes et de grands signes d'un changement et d'un mal à venir dans le monde; mais avant toutes ces choses, les disciples eux-mêmes passeraient par la tribulation et la persécution pour le nom de Christ. Alors, aux versets 20-24, vient le jugement de la ville et du peuple, déjà virtuellement jugés par la réjection du Seigneur; et cette partie s'étend jusqu'à nos jours, en principe. Mais tout n'est pas encore accompli, car au verset 25 le Seigneur commence à décrire la scène finale, le jugement non pas seulement des Juifs, mais aussi des nations, car les puissances des cieux, la source d'autorité, seront ébranlées, comme nous lisons en Aggée 2 et Hébreux 12. Jésus ne dit pas que ces choses dussent arriver immédiatement après le siège de la ville par Titus, mais au contraire il laisse de la marge pour la longue période où Jérusalem est foulée par les gentils, jusqu'à ce que les temps des gentils soient accomplis. C'est dans Matthieu qu'il faut lire ce qui concerne la grande tribulation des derniers jours, parce que Matthieu est occupé des conséquences de la réjection du Christ, et spécialement pour ce qui concerne Israël. C'est pourquoi Matthieu dit: «Et aussitôt après l'affliction de ces jours-là», c'est-à-dire des jours abrégés de la «tribulation de Jacob», qui est encore à venir. Ici, cependant, après la mention des temps des gentils, nous lisons qu'il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre une angoisse des nations en perplexité, la mer et les flots faisant un grand bruit, les hommes rendant l'âme de peur, etc. Les hommes seront épouvantés parce qu'ils ne verront pas la fin, et ils trembleront

parce qu'ils se sentiront entraînés vers une fin terrible et inconnue, par des principes qui agiraient sans qu'ils sussent comment, et qui les envelopperaient bon gré mal gré, dans la ruine générale. La venue du Fils de l'homme plaçait toute la scène dans son vrai jour devant les disciples. Mais il est évident par les circonstances et particulièrement par le caractère de la rédemption dont il est question (verset 28), qu'il s'agit non de chrétiens, mais de disciples terrestres et d'une délivrance terrestre par un jugement terrestre. Le Seigneur, dans sa miséricorde, fait de la terreur de l'homme un signe de délivrance pour le résidu de ce jour-là.

Les versets 31, 32 sont intéressants à ce point de vue, en ce qu'ils fournissent une preuve évidente, d'abord que «le royaume de Dieu» ne signifie pas «l'évangile de sa grâce», et ensuite que l'expression de «cette génération» *ne peut pas* se rapporter à la période qui sépare la prophétie de la destruction de Jérusalem

Je dis que le royaume de Dieu n'est pas l'évangile de sa grâce, car quand les disciples verront arriver ces choses (et le Seigneur avait parlé de la tribulation finale et universelle, qui viendrait sur tout le monde habitable, et non pas seulement des calamités qui sont tombées sur les Juifs), ils doivent en conclure que le royaume de Dieu est proche. Or, si même il ne s'agissait que de la prise de Jérusalem par les Romains et de la dispersion du peuple qui en fut la suite, et à plus forte raison, si le discours du Seigneur embrasse la tribulation des derniers jours, on ne peut nier que l'évangile s'était répandu bien loin en tout sens avant le premier de ces événements. En fait, la manifestation de son influence déclinait plutôt avant cette époque, comme nous l'apprennent les dernières épîtres. Mais les signes, dont le Seigneur parle ici, étaient comme les bourgeons des arbres, quand ils commencent à pousser, et le royaume de Dieu viendra à l'arrivée du Roi, quand le Seigneur Dieu Tout-puissant prendra en main sa grande puissance et régnera. Qu'il y ait eu un jugement analogue partiel, lors de la chute de Jérusalem, cela ne fait pas l'objet d'un doute, mais les versets 25-28 montrent clairement qu'il y a encore un jugement postérieur plus étendu, accompagné de signes qui introduisent, non pas les afflictions des Juifs, mais le Fils de l'homme venant dans son royaume.

Pour une raison analogue, l'expression de «cette génération» ne s'applique pas à la durée de la vie d'un homme seulement, mais elle est employée dans un cas moral comme au chapitre 32 du Deutéronome, au Psaume 12 et dans une foule d'autres passages de l'Écriture. Elle s'étend ici expressément à la fin, non seulement au temps qui a suivi la chute de Jérusalem, mais à la scène tout à fait distincte de la venue de Christ en puissance et en gloire.

L'expression du verset 33 est très solennelle: il s'agissait de quelque chose de plus que d'un simple changement momentané quant à Jérusalem. Le temps précis était enveloppé dans une obscurité intentionnelle, mais rien n'était plus sûr que les deux faits annoncés.

Le Seigneur a préparé pour ses disciples d'alors ce qui était nécessaire, mais il a aussi donné sa parole écrite, pour des temps analogues à venir. Cependant, quoique le principe

soit toujours vrai, le verset 34 s'applique clairement à un jour à venir sur la terre. Le privilège dont le Seigneur parle, consiste à échapper aux jugements et à se tenir devant le Fils de l'homme; et quant à celle-ci encore, il s'agit de la terre, et non pas de l'enlèvement des saints dans le ciel. Les grands principes moraux, sans doute, restent vrais pour tous, et en une façon particulière, certainement pour ceux qui, en vertu d'un appel plus glorieux, peuvent en jouir d'une manière plus excellente.

Versets 37, 38. Le Seigneur cependant poursuivait son témoignage, marchant et travaillant pendant le jour; mais le lieu de sa retraite était «dans la montagne des Oliviers», là où il quitta ce monde, et où ses pieds se tiendront dans ce jour-là. Patient dans son service, il enseignait le jour, dès le matin, dans le temple; de nuit, il se tenait éloigné de la cité jugée; son temps était maintenant venu.

Chapitre 22

La pensée de la chair s'est montrée ce qu'elle est, — inimitié contre Dieu, par la réjection de Christ! L'iniquité fut résumée, mise en évidence chez tous, — peuple, prêtres, conducteurs. L'ami? — il est un traître. Les disciples? — ils fuient quand le danger approche. Celui qui s'est le plus avancé? — quand il se voit exposé, il renie son maître. Les chefs religieux, ceux qui auraient dû reconnaître le Messie? — ils le livrent au pouvoir idolâtre du monde. Celui qui est assis au tribunal? — il lave ses mains en reconnaissant l'innocence de Celui qui est amené devant lui; il le livre à la volonté, à la rage des hommes. Ainsi le péché de l'homme a été mis en complet et flagrant contraste avec ce qui était parfait, et cela en mettant à mort Jésus. Il est inutile de chercher du bien dans l'homme; — non qu'on ne rencontre pas d'aimables traits du caractère naturel, mais *Dieu* n'a absolument aucune place dans le coeur de l'homme, quand celui-ci est mis à l'épreuve. — En même temps, nous trouvons ici le tableau de la patience parfaite du Seigneur au travers de tout. Ce n'était pas seulement l'homme, mais Satan aussi, qui était là pour tenter. C'était la puissance des ténèbres, aussi bien que l'heure de l'homme. Jésus traverse cette scène de la méchanceté de l'homme et de la puissance de Satan; son coeur se fondait comme de la cire, mais l'effet était toujours, la manifestation de la perfection. Un ange vient le fortifier; car Jésus était réellement homme, mais un homme parfait, endurant tout ce qui pouvait l'éprouver, et ne manifestant rien que la grâce parfaite et l'obéissance parfaite. Partout où il y a de la douleur, son amour surmonte sa propre souffrance pour consoler les autres et leur venir en aide.

Versets 3-6. Qu'il est solennel de penser, que plus on est près du Seigneur, si la vie spirituelle fait défaut, plus on résiste à Dieu, et plus on devient un sûr et triste instrument de l'ennemi. Si la vérité a été présentée, et qu'elle n'ait pas été reçue dans le coeur, Satan n'a nulle part plus d'empire. La convoitise fut le moyen que Satan employa à l'égard de Judas; mais les principaux sacrificateurs et les scribes peuvent comploter avec lui pour crucifier Jésus en secret. Dieu ne le permettra pas: ils sont forcés d'accomplir leur crime selon les desseins de Dieu. Alors, de par derrière la scène (versets 8-13), la lumière jaillit.

C'est le Seigneur; et quelles que soient ses souffrances, et quoi qu'il rencontre sur son chemin, nous trouvons toujours la connaissance et la puissance divines. Voici la salle! Quelle paisible et calme dignité! Point d'effort, — rien pour faire montre d'un certain caractère. Tout fléchit devant l'autorité de ce Sauveur rejeté, tout, excepté ce à quoi il avait été le plus manifesté, le coeur non renouvelé de l'homme. Pour le maître de la maison, inconnu de tous à ce qu'il paraît, sauf d'un seul, c'en était assez d'entendre: «Le maître te dit».

Verset 14 et suivants. Qu'il est précieux de voir des affections humaines parfaites mêlées avec une connaissance divine de toutes choses. «J'ai fort désiré de manger cette pâque avec vous, avant que je souffre». — Le Seigneur parle ainsi comme quelqu'un qui, avant de quitter sa famille, désire avoir encore avec elle une réunion d'adieu. Quand nous voyons la gloire divine dans la personne du Sauveur, nous voyons briller en lui les affections humaines (comparez Matthieu 17: 27). C'est là ce qui donne à Jésus une puissance et un charme qu'aucun autre objet ne possède, en sorte que Dieu peut trouver son plaisir en l'homme et l'homme en Dieu. — Le Seigneur rompt tous les liens avec l'ancien ordre de choses (verset 16): Il n'établit pas le royaume ici-bas, mais il met l'homme en relation avec Dieu, quand les anciens rapports étaient devenus impossibles. Il prenait une place nouvelle, là où la chair et le sang ne peuvent entrer; sa mort et sa résurrection amènent une nouvelle relation avec Dieu.

Le Seigneur fait ici une distinction entre l'agneau pascal et le vin, et les distingue tous deux d'avec la cène.

Il entre de la manière la plus complète dans tous les sentiments d'Israël, de l'Israël de Dieu, dans les intérêts du peuple comme tel, jusqu'à ce que sa réjection les place sur un autre terrain et que la faveur divine soit placée dans une autre scène par la résurrection, lui-même devenant le substitut, le vrai Agneau pascal. Les disciples étaient au premier rang quant à cette communion avec lui, comme nous voyons ailleurs Husçai, l'ami du roi. C'est à eux qu'il veut donner ce dernier témoignage de son amour avant que de se séparer d'eux. Mais tout en exprimant ainsi son affection pour eux, il prend d'une manière manifeste (verset 18) le caractère de Nazaréen, qui était moralement toujours le sien, mais qui désormais le devient extérieurement et douloureusement: «car je vous dis que je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu». Il renvoie le moment de sa joie avec eux dans la commune jouissance du royaume, jusqu'à ce temps-là.

Ensuite dans les versets 19, 20, il institue le mémorial de sa meilleure rédemption, de son amour qui va jusqu'à la mort et au sacrifice de lui-même; s'il se séparait maintenant pour Dieu, dans sa joie, ce n'était pas un manque d'amour pour ses disciples, mais au contraire le plein déploiement de son amour. «Faites cela en mémoire de moi». Nous nous *souvenons* de lui souffrant, mort, absent; nous le *connaissons* comme un Sauveur présent et vivant. La nouvelle alliance est établie dans son sang. Dans toute la joie de la communion avec Christ dans le ciel, nous ne pouvons pas oublier ce qui nous a amenés là. D'un côté, c'est un corps rompu, et du sang répandu; de l'autre c'est *lui-même* et toute la perfection

de l'amour dans sa mort pour nous. Nous sommes unis à lui, en Christ ressuscité; mais il nous appelle à nous souvenir de lui comme d'un Christ mort. La bénédiction de cette mort est dans l'oeuvre qu'il accomplit tout seul: par sa vertu, je suis uni à lui-même, et vivant pour toujours. Quant à la part de l'homme dans cette oeuvre (versets 21, 23), c'était la trahison et l'iniquité.

Le Seigneur montre ensuite de la manière la plus claire, la nécessité pour les siens de marcher dans la même humiliation que lui, et non pas comme le monde. La grandeur humaine était reconnue parmi les Juifs, mais cette grandeur, désormais, était jugée et condamnée, ainsi que tout le système judaïque, comme des rudiments du monde. Toute autre grandeur, même si elle se présentait sous la forme de bienfaiteurs, était du monde. Christ était venu pour être serviteur. La grâce de son coeur met les siens à leur place, sans qu'il leur adresse aucun reproche. Il leur fait connaître que quelque élevée que fût la place qu'ils pourraient chercher, lui prenait la place la plus basse. Il aurait pu dire: Rien ne brisera donc cet affreux égoïsme! — mais il dit: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Et il est le même maintenant. Ce que nous devrions rechercher, c'est de porter autant du fardeau de l'Eglise que nous pouvons en porter. Si nous souffrons ainsi avec lui, son coeur est avec nous.

Verset 31. Pierre avait assez de confiance en la chair, pour aller au-devant de la tentation. Mais il est impossible à l'homme, de tenir ferme là où il s'agit d'une question de bien ou de mal. Il est pécheur et ne peut pas traverser cette épreuve. Si Dieu juge la chair, c'en est fait de la chair, elle est comme l'herbe. Il y a la faiblesse de la nature humaine et en outre les titres et le pouvoir de Satan sur l'homme, qui avait mis à découvert sa propre condition dans la présence de Dieu et était devenu assujéti à la mort par le jugement de Dieu. Je puis avoir appris par la grâce, que la chair ne profite de rien, mais il faut l'apprendre par des rapports avec l'ennemi, si je ne l'apprends pas avec Dieu. Le Seigneur prie pour que la foi de Simon ne défaille pas; mais toute la confiance de Pierre en lui-même doit périr; et l'effet de l'intercession de Christ c'est que Pierre ne perdît pas sa confiance en Christ, comme Judas, qui n'avait pas de foi. — Qu'est-ce qui le rendit plus tard capable de fortifier ses frères? C'est qu'il découvrit qu'il n'y avait que du péché en lui, quand il avait les meilleures intentions, et qu'il y a une parfaite grâce en Christ, quand lui, Simon, agissait le plus mal.

Les versets 35-38 nous présentent un changement complet de circonstances. Jusque-là le Seigneur avait protégé les siens et avait pourvu à tout pour eux, comme le Messie qui disposait de tout ici-bas. Ce temps était passé, et le Juste allait être de plus en plus rejeté. Il était venu avec la capacité de détruire le pouvoir de Satan; mais c'était le Seigneur qui était venu, et l'homme ne voulait pas le recevoir: telle est la condition dans laquelle le monde se trouve. Il faut que lui, le Juste, il soit compté parmi les transgresseurs! Quel lien pouvait-il y avoir entre Dieu et l'homme? — L'humanité est condamnée, parce qu'elle a rejeté Christ, Nous pouvons trouver une conscience scrupuleuse quand il est question de mettre l'argent dans le trésor du temple, mais point de conscience quand on trahit le saint

Fils de Dieu et qu'on le crucifie. — Mais c'est en un Christ rejeté et mort que la foi trouve ses délices. Il faut la foi et la grâce pour confesser un Christ méprisé des hommes. Les disciples se reposaient encore sur la force de l'homme, non sur le Messie crucifié en faiblesse, et ils disent: «Voici deux épées». Le Seigneur, en disant: «C'est assez», fait allusion à leurs paroles, et fait entendre qu'ils n'entraient pas dans sa pensée. Il n'avait pas besoin d'en dire davantage.

Versets 39-46. Il faut que nous passions par le crible pour être exercés et pour que nous jugions la chair. Christ, il est superflu de le dire, n'avait pas besoin de cela, mais il avait à faire avec tout en communion avec son Père. — Son sentier était un sentier d'obéissance, et la tentation, pour lui, était une occasion de faire la volonté de Dieu; pour Pierre, c'était la puissance de Satan. Christ ne parle pas de la méchanceté des sacrificateurs, de la volonté du peuple, de l'injustice de Pilate, mais de la coupe que son Père lui donnait à boire. Il avait eu des rapports positifs avec Dieu au sujet de la tentation, avant que le moment fût arrivé; et il faut toujours qu'il en soit ainsi. Il est bien tard pour revêtir l'armure quand nous devrions être au combat. Un homme qui vit avec Dieu traverse l'épreuve, dans sa mesure, comme Christ l'a fait. Il tient ferme au mauvais jour, parce qu'il a été avec Dieu quand il n'y avait pas de mauvais jour. Sur la croix il ne s'agit pas de communion; mais dans le jardin Christ est en *communion* avec le Père, quant à la puissance de Satan, qui allait fondre sur lui. Il sentait tout, mais ne succombait sous aucune chose. Ainsi au lieu d'entrer en tentation, il était dans le plus haut exercice de la spiritualité, accomplissant la volonté de Dieu dans les circonstances les plus difficiles, et la soumission la plus parfaite, même alors qu'elle lui coûtait toutes choses. Notre Père ne peut jamais nous induire à pécher, mais il peut nous induire en tentation, c'est-à-dire il peut permettre que nous soyons criblés, la chair étant abandonnée à elle-même, quand cela est nécessaire, à cause de la dureté ou de la légèreté de nos coeurs, ou de notre manque d'attention à ses patients avertissements. C'est le dernier moyen dont Dieu use, mais souvent un moyen nécessaire, pour nous apprendre à nous connaître nous-mêmes, et nous discipliner. Quoique ce soit une grande grâce de la part de Dieu, qu'il s'occupe ainsi de nous, cependant, si nous connaissons notre faiblesse, et ce qu'il y a de terrible dans le combat avec l'ennemi, il nous convient bien de prier, et le Seigneur nous y invite, pour que nous ne soyons pas placés dans la fournaise. Dans de pareils moments une mauvaise conscience pousse au désespoir. La chair, dans sa coupable légèreté, va au-devant de l'épreuve sans assurance ou dans une opposition charnelle, et elle succombe. D'un autre côté, si l'épreuve arrive, nous apprenons à nous tenir dans notre vraie position devant Dieu, — veillant, priant, suppliant, plaçant tout devant Dieu dans une confiance d'enfant, mais avec un humble désir que sa volonté soit faite.

Le Seigneur était absolument *homme*, ici, car un ange apparaît et l'assiste, car le combat de son âme était grand; mais l'épreuve dont il ressent les ardeurs le pousse à prier plus instamment. La puissance du mal et de la douleur est ainsi mise plus clairement en évidence, et de manière à agir même sur le corps. Jésus était en angoisse, mais il dit

toujours: «Père». Il est le Fils, et parle à son Père comme Fils; il n'est pas encore la victime devant Dieu, mais il souffre en esprit, sentant toute la profondeur des eaux qu'il traverse; mais de cette profondeur, criant à son Père. — Satan a cherché à arrêter Christ par la difficulté, quand il n'a pas pu le détourner par les choses agréables de la vie. Mais Christ a passé à travers tout avec son Père. A la croix il y avait autre chose, — la puissance de Dieu contre le péché.

Versets 47-53. C'est un bonheur que de voir ces deux choses réunies ensemble, la patience envers les hommes et en même temps la puissance qui dispose de tout et peut tout arrêter. Christ a été dans l'angoisse du combat, avec Dieu, — il est calme devant les hommes. Si Pierre coupe l'oreille de Malchus, lui, il étend ses mains et guérit. Quel tableau et de l'homme et de Dieu, si nous regardons ici à Christ!

Versets 54-62. Quand nous tremblons devant les hommes, nous n'avons pas été avec Dieu. Pierre tombe, témoin de la faiblesse et du caractère trompeur de la chair. En Christ, — quoiqu'il souffrît, — il n'y a rien qui rendît vaine la simple et parfaite action de la grâce, à quelque moment que ce fût. Lorsque le coq chante, Il se tourne et regarde Pierre, qui se ressouvient de la parole qu'Il avait dite, et qui sort, pleurant amèrement.

Versets 63-71. Le Seigneur ne passa pas la nuit avec ses juges, qui prirent leur temps jusqu'au matin, avant de faire comparaître devant eux le Seigneur de gloire, mais il fut laissé au milieu de ceux qu'ils employaient, l'objet de leur mépris et de leurs insultes. Puis, quand il leur convint, on l'amena devant un conseil des chefs du peuple, mais lui savait que ce n'était pas le temps pour rendre témoignage, et il les laissa à leur propre faiblesse. La présentation du Messie aux Juifs était close: désormais le Fils de l'homme serait assis à la droite de Dieu. Tout était vidé et réglé avec Dieu; ils pouvaient poursuivre leur chemin. — Ils tirent eux-mêmes la vraie conclusion: «Tu es donc le Fils de Dieu». Ils seront donc coupables, non pas d'une erreur, mais d'avoir condamné Jésus, parce qu'il était le Fils de Dieu et qu'il le confessait devant eux.

Chapitre 23

Versets 1-25. L'iniquité religieuse, n'avait plus maintenant qu'à achever son oeuvre et à conduire le monde en avant, dans la voie dans laquelle elle l'avait elle-même dirigé. Il faut que le pouvoir civil cède à l'iniquité volontaire d'un peuple apostat. C'est là l'histoire du monde; et si, du pouvoir civil ou du pouvoir religieux, il en est un qui soit plus près de Satan que l'autre, c'est toujours le dernier. Les souverains sacrificateurs manifestent leur inimitié, par l'accusation qu'ils portent contre le Seigneur et qui était calculée de manière à exciter la jalousie du gouverneur; ils accusent Christ de ce qui était absolument faux quant à César, mais en comptant perfidement sur la confession, que ferait Christ, de la vérité à laquelle ils savaient bien qu'Il ne pouvait pas ne pas rendre témoignage. La culpabilité des Juifs est complète, comme l'est aussi celle des gentils, car Ponce Pilate lui-même déclare Christ innocent, et il eût désiré le relâcher. Cruel lui-même, le gouverneur romain n'aimait pas la cruauté dans les autres; mais il ne voulait pas aller jusqu'à sauver Christ de la malice de ses

ennemis; il lui en aurait *coûté* quelque chose de le faire, ses intérêts eussent été compromis, et il cède. Ce qui seul a de la puissance dans le monde, c'est l'inimitié contre Christ.

Mais il y a une autre forme du mal; il y a Hérode, le roi apostat d'un Israël apostat; et Hérode et Pilate, quelque jaloux l'un de l'autre et divisés entr'eux qu'ils soient, sont amis pour rejeter Christ: union terrible entre la quatrième bête et ceux qui professent être le peuple de Dieu. Mais si les gentils se rendent honteusement coupables, en ne protégeant pas le Juste et en prononçant contre lui un jugement inique, c'est chez les Juifs que se trouve l'activité d'une volonté méchante. Trois fois l'occasion leur est donnée de revenir à d'autres sentiments; mais tandis que l'indifférence du gouverneur est aussi évidente que l'insolence désappointée d'Hérode, la voix du peuple, chaque fois, ne fait que s'élever plus haut pour demander la mort du Messie; et pour l'apaiser, Pilate relâche le coupable Barrabas, qu'on lui demande, et il livre Jésus à la volonté du peuple.

Versets 26-31. C'est une heure terrible, une heure de violence. Peu leur importe l'homme qu'ils rencontrent, pourvu qu'ils puissent le forcer à leur venir en aide dans leur iniquité. Leur heure avait sonné, et ils s'accordent tous pour rejeter et outrager Christ, avec cette seule différence que les Juifs agissent avec plus de connaissance. Les privilèges extérieurs se tournent en afflictions et en messagers de terreur, il faut qu'ils soient rabaisés, car tout est faux maintenant, quelle que soit d'ailleurs, chez les filles de Jérusalem, l'expression des sentiments naturels suscités par les circonstances. Elles ne comprenaient ni la croix de Christ, ni le sort terrible qui les attendait. On peut être touché de compassion, comme si on était supérieur à Christ, et tomber sous le jugement qui est la conséquence de sa réjection et de sa mort. Aucune humiliation ne fait jamais sortir Jésus de la place de parfaite capacité à s'occuper de tous les autres de la part de Dieu; hélas! ce n'était pas seulement sur Pilate et Hérode, ou sur les principaux sacrificateurs que le jugement allait tomber, mais sur les femmes qui se lamentaient et pleuraient sur Jésus, dans l'ignorance de leur propre condition et de la condamnation qui pesait sur elles. Conscience naturelle, religion naturelle, sentiments naturels, tout est insuffisant, tout, sauf la gloire de Dieu en Christ. Et si lui, le vivant et vrai Cep, qui portait réellement du fruit pour Dieu, était traité ainsi, quelle serait la part des branches stériles, ou du bois sec? Où paraîtra l'impie et le pécheur? l'homme rejette le bois vert, et Dieu rejette le bois sec. La vie était là, dans la personne de Jésus, et ils n'en ont pas voulu et sont rejetés par conséquent, et cette vie maintenant, on ne peut y avoir part que par un Christ mort et ressuscité...

Versets 32-43. Toutes les espérances de délivrance présentes sur la terre sont mises de côté. il faut que Christ meure. Mais si Dieu nous montre jusqu'à quel point l'homme peut s'abaisser moralement, il nous montre en même temps que Christ, dans sa grâce, peut descendre plus bas encore: «A moins que le grain de froment ne tombe en terre et ne *meure*, il demeure seul» (Jean 12: 24). C'est pourquoi toutes les fois qu'on tentera (et c'est l'effort de la religion de l'homme) d'associer un Christ vivant, avant la mort et la résurrection, avec des pécheurs vivants, vous pouvez compter qu'on est dans l'erreur, car

c'est unir le péché avec le Seigneur du ciel, et c'est nier que les gages du péché c'est la mort. Si Christ était descendu de la croix, comme les gouverneurs et le peuple l'y invitaient, en se moquant de lui, il ne nous aurait pas délivrés. Il faut que Jésus passe par la mort et qu'il prenne une place plus élevée dans la résurrection; et là il nous prend à lui. L'incarnation par elle-même ne peut pas donner la vie et la rédemption à ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés; il faut que Dieu nous donne une place bien au-delà, dans la vie de résurrection en Christ.

Ainsi donc, en dépit de la grâce de Jésus qui intercède, les Juifs et les gentils s'associent pour l'outrager et le crucifier. Mais Dieu avait préparé, même ici, la consolation de sa grâce pour Jésus, dans un pauvre pécheur. Mais aucune douleur, aucune honte, aucune souffrance n'accablent assez le coeur, pour qu'ils n'insultent pas Jésus: un malfaiteur crucifié l'outrage! Il y a dans tout coeur non renouvelé, une opposition instinctive contre Jésus, que la puissance de l'amour, qui faisait descendre le Fils de Dieu jusque dans la plus profonde humiliation, pour souffrir la colère due au péché, n'apaise même pas. Ne dites pas que vous soyez en aucune manière meilleurs que ce misérable: «Il n'y a pas de juste, non pas même un seul; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu; ils se sont tous détournés du droit chemin; ils se sont tous ensemble rendus inutiles»; en un mot, «il n'y a pas de *différence!*». Vous êtes aussi mauvais devant Dieu que le brigand impénitent et moqueur. Voyez maintenant le fruit de la grâce dans l'autre brigand. La grâce opère dans un homme, dont la condition est tout aussi dégradée que celle de celui qui, en dépit de sa propre agonie et de son sort ignominieux, trouvait son plaisir à outrager le Seigneur de gloire: tous les deux, en effet, ils avaient insulté Christ (Marc 16: 32). Mais quoi de plus glorieux et de plus certain que le salut de ce malfaiteur, lorsqu'il s'incline devant le nom de Jésus? Il s'en va au paradis avec le Seigneur, qu'il reconnaît comme tel.

On a dit quelquefois légèrement que l'un des deux hommes fut sauvé ainsi, afin que personne ne désespérât, et qu'il n'y en eût qu'un seul, afin que personne ne présomât de lui-même. Ce qu'il y a de vrai, c'est que c'est ici le seul moyen par lequel un pauvre pécheur, quel qu'il soit, peut être sauvé; il n'y a qu'un seul et même salut pour tous. Le temps eût manqué évidemment s'il se fût agi de faire quoi que ce soit, mais tout est fait pour le pécheur qui croit. Ce même jour, ses jambes devaient être brisées, comment pouvait-il entrer dans le paradis? Christ opérait sa délivrance par sa propre mort, et l'oeil du brigand était ouvert dans la foi à ce que Christ accomplissait.

Ce n'est pas non plus seulement que l'oeuvre de Christ fût accomplie pour lui et devint la base sur laquelle son âme se reposait pour le salut; il y avait aussi une grande oeuvre morale opérée en lui par la révélation de Christ à son âme, par le Saint Esprit qui le convainquit de sa complète iniquité: «*Ne crains-tu donc pas Dieu, toi*», dit-il, en censurant son compagnon, «car tu es dans la même condamnation? Et pour *nous, nous y sommes justement*». Tout n'était pas joie. La conscience était réveillée; il y avait un vrai sens du bien et du mal, car en esprit le brigand avait trouvé la présence de Dieu; et ainsi, oubliant ses

propres circonstances, il devenait prédicateur de justice. Il reconnaît la justice de *sa propre* condamnation, dans la sincère et loyale confession de son péché; mais quel témoignage merveilleux il rend en même temps à Christ? «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Il parle comme s'il avait connu Christ toute sa vie, il a une perception divine du caractère du Sauveur; et il en est ainsi pour le chrétien, maintenant. Etes-vous si jaloux de la pureté et de la gloire de Christ, que vous ne pouvez faire autrement que de vous récrier, quand on parle de lui sans révérence. Le brigand croyait que Jésus était le Seigneur, le Fils de Dieu, et il pouvait répondre ainsi avec assurance pour ce qu'il avait été comme homme. Christ était parfaitement homme, aussi vraiment et parfaitement homme que tout autre, mais son obéissance était aussi divine: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Quelle réponse du coeur renouvelé à la joie qu'il trouve dans la pureté et l'absence de péché. Son oeil embrasse pour ainsi dire toute la vie de Christ; il peut répondre pour Christ partout et toujours, parce qu'il a appris à le connaître *Lui-même*.

Puis, se tournant vers Jésus, il dit: «Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton royaume».

Aussitôt qu'il peut se débarrasser de ce qui est triste, quand il en a fini avec l'autre brigand, ayant rendu témoignage, son coeur se tourne instinctivement vers Christ. Rien ne le distrait de Lui. Pense-t-il à ses souffrances? S'occupe-t-il du peuple qui entoure la croix? Non, comme il arrive toujours là où la présence de Dieu domine, il est absorbé. Dans l'extrémité de son impuissance, pour ce qui est de l'apparence extérieure, il entend la voix du berger, et il le reconnaît comme le Sauveur et le Roi. Il veut que Christ se souvienne de lui. Le jugement des hommes, c'était que Christ était un malfaiteur; les femmes qui pleuraient sur lui, ne discernaient pas qui il était; mais les circonstances les plus avilissantes ne pouvaient pas cacher au brigand la gloire de la personne de Celui qui était crucifié à son côté. Il reconnaît Jésus comme le Seigneur, et il sait que son royaume viendra certainement. L'autre brigand, s'il pensait à quelque chose, ne pensait qu'à la délivrance présente; mais celui-ci voyait les souffrances de Christ et les gloires qui suivraient. Son âme ne recherchait pas la délivrance des souffrances corporelles, mais se portait toute entière sur la personne de Christ dans la gloire. Ses yeux ne sont pas tournés vers la terre, ni vers la nature, mais vers un autre royaume où la mort ne peut entrer. Il n'y avait aucun nuage; nul doute n'obscurcit chez lui la paisible et ferme assurance que le Seigneur viendra dans son royaume.

Le Seigneur lui donna plus que sa foi ne demandait. Il lui donna la paix *actuelle*; et il ne lui parla pas seulement du royaume qui allait venir, mais il lui dit: «En vérité, je te dis que, aujourd'hui, tu seras avec moi, en paradis», — comme s'il eût dit: Tu auras le royaume, quand il viendra; mais je donne maintenant un salut d'âme; tu vas être immédiatement associé à moi, d'une manière infiniment plus excellente et plus glorieuse que tout ce que le royaume apportera, quelque béni qu'il soit. En effet, l'oeuvre qui pouvait transporter une âme dans le paradis fut accomplie à la croix. Si le Sauveur a pris la place du pécheur, le pécheur est, par grâce, en droit de prendre la place du Sauveur. Sans doute, le pauvre

brigand n'avait que peu de connaissance de l'oeuvre de Christ et de ses effets, mais le Saint Esprit avait fixé son coeur sur la personne de Christ. La parole du Seigneur (verset 43) implique l'expiation, en vertu de laquelle nous sommes rendus propres à être ses compagnons dans la présence de Dieu. L'oeuvre de Christ est aussi parfaite pour nous, maintenant, qu'elle l'était alors pour le pauvre brigand; elle est tout aussi bien accomplie pour nous que si nous étions déjà réellement ravis dans le paradis. Combien cela est différent de tout ce qui ressemble à un progrès de l'âme, qui la rendrait propre pour le ciel! Quelle chose merveilleuse qu'une telle âme devienne une consolation pour le Sauveur! Jésus était descendu jusque sous la condamnation et tous les flots de la colère ont passé sur lui; et maintenant le brigand converti était le glorieux témoin de la grâce parfaite et du salut éternel par le sang de Jésus.

Versets 44-49. La scène où resplendit la lumière d'un autre monde par un coeur purifié par la foi, fait place maintenant aux ténèbres qui convenaient à cette heure, et qui s'étendaient, paraîtrait-il, spécialement sur Israël: «Et le soleil fut obscurci, et le voile du temple fut déchiré par le milieu». Ainsi le chemin des lieux saints est rendu manifeste par l'acte qui s'accomplissait dans ces ténèbres; et Dieu, dans la grâce du sacrifice de Christ, luisait dans ce monde. A travers les ténèbres du jugement la lumière jaillit, et le chemin était ouvert pour entrer au dedans du voile. Tout était accompli et le Seigneur, d'une voix forte, non affaiblie, s'écrie: «Père, entre tes mains je remettrai mon esprit». C'est ici quelque chose de bien plus glorieux que la bénédiction juive, car, quant à Israël, le vivant, le vivant est celui qui te célébrera ([Esaïe 38: 19](#)); c'est l'adoption, la mort vaincue, et l'occasion seulement pour remettre l'esprit sain et sauf, heureux, confiant, en dépit de la mort, aux soins du Père et dans sa présence. Principe d'une immense importance et que rien, si ce n'est la résurrection, ne peut dépasser. La mort, dans les mains de Jésus, — quel fait! — Le centurion, présent dans l'accomplissement de son devoir, atteint tout au moins dans la conscience naturelle, glorifie Dieu, reconnaissant que, «certainement, cet homme était juste». Les foules assemblées, voyant les choses qui étaient arrivées, s'en retournent se frappant la poitrine, n'augurant rien de bon. Ceux de sa connaissance et les femmes qui l'avaient accompagné de Galilée, plus intéressés que les autres, se tiennent loin toutefois, regardant ces choses.

Versets 50-56. Mais la providence et l'opération de Dieu, le juste Juge, prennent soin du corps du Juste. Si les premiers témoins sont disparus, d'autres, faibles en foi, sont rendus actifs et fidèles au poste du danger, dans la confession et l'attachement au Seigneur. Combien souvent les difficultés qui effraient les uns, poussent en avant les autres! Il en fut ainsi pour Joseph d'Arimatee, car il fallait que Jésus fût «avec le riche dans sa mort». Les femmes aussi, dans une vraie mais ignorante affection, font d'inutiles préparatifs, attendant l'heure juive pour un Seigneur qui s'en était allé bien au-delà de leur foi. La résurrection allait briller à l'aurore d'un glorieux matin, car les honneurs du tombeau semblables aux intentions des femmes de Galilée, avaient un caractère juif, et tout cela prenait fin maintenant dans la mort.

Chapitre 24

Versets 1-12. Luc s'occupe maintenant de l'*Homme Ressuscité*, présent de nouveau au milieu de ses disciples, et du témoignage adressé au monde sur le fondement de la résurrection, celle nouvelle vérité et cette puissance qui est supérieure à tous les principes naturels. La porte de la croix s'est fermée sur tout ce que «l'homme dans la chair» est, et la chose nouvelle est introduite dans ce Christ ressuscité. La résurrection est une toute nouvelle condition; sans elle, le Juif même ne pouvait pas jouir des grâces assurées de David. L'homme, sans loi et sous la loi, se trouvait placé sous une sentence de mort. Il peut se glorifier lui-même de ses facultés naturelles, mais il est sans *Dieu*. Il a rejeté celui qui vint à lui, un homme en parfaite et divine grâce; et en faisant ainsi, il a montré pleinement ce qu'il était. C'est pourquoi, dit le Seigneur: «Maintenant est le jugement de ce monde». Un terrain et une scène entièrement nouveaux apparaissent, et sont mis en évidence, ici, en Christ lui-même. Nos corps restent les mêmes; mais la vie, le caractère, les mobiles du coeur, les moyens, le but, sont entièrement nouveaux dans le chrétien: «les choses vieilles sont passées et toutes choses sont faites nouvelles».

Les femmes préoccupées de leurs propres pensées et de leurs affections, s'en viennent avec leurs aromates, pour embaumer le corps mort de Jésus alors qu'il était déjà vivant devant Dieu, dans le parfum de son oeuvre et de son sacrifice, ayant accompli tout ce qui plaçait l'homme à nouveau, devant Dieu le Père, — le dernier Adam vivant, en justice et en faveur devant Lui. Les femmes rencontrent d'abord une difficulté inattendue, car elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur, comme aussi elles ne savaient pas qu'il était ressuscité; elles ne comprenaient pas qu'il ne restait plus ni jugement, ni péché. Il peut y avoir une vraie et grande affection pour Jésus, là où l'on ignore cela. Mais bientôt la question qui impliquait la réponse à tout, fut posée. «Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?». Ces femmes qui, si elles étaient ignorantes, étaient fidèles, n'étaient pas oubliées du Seigneur; et lui, dont les voies sont amour, a conservé leur mémoire et le souvenir de leur sortie matinale à la recherche de leur Seigneur, d'où elles devaient rapporter à ses apôtres eux-mêmes, le précieux message: «Mais leurs paroles semblèrent à leurs yeux comme des contes, et ils ne les crurent pas». Mais Pierre, dont le coeur brisé et repentant était plus que les autres affecté par ce qu'il entendait, courut au sépulcre; et se baissant pour regarder, il vit les linges, là tout seuls, et s'en retourna, s'étonnant en lui-même de ce qui était arrivé. Assurément c'était un merveilleux secret, confondant toutes les pensées des hommes et s'élevant au-dessus d'elles (versets 1-12).

Les détails des circonstances que nous fournit Luc, sont toujours *générales*; Jean nous donne plus de détails, et développe plus particulièrement l'affection dévouée de Marie-Madelaine pour la personne de Jésus, montrant aussi en même temps combien peu jusqu'alors, elle connaissait de la puissance de Dieu en résurrection.

Versets 13-27. Nous n'avons pas besoin d'entrer dans le détail de la touchante entrevue du Seigneur avec les disciples, sur le chemin d'Emmaüs. Comme il éveille leurs

affections! Mais il apparaît, ici, tout à fait comme un homme, et les disciples parlent de la vérité au point de vue juif. Leurs coeurs restent toujours enfermés dans le même cercle. Combien cela est naturel! Jésus était un prophète, — et ils espéraient que c'était lui qui délivrerait Israël. Le fait de la résurrection occupait bien leurs pensées, mais il était sans lien avec les conseils de Dieu. Les disciples étaient étonnés, et comme d'autres avant eux, ils en restaient là. Christ se place sur un terrain absolument différent, quoiqu'il ne s'agisse encore ici que d'intelligence et non de la puissance du Saint Esprit: «O gens sans intelligence et lents de coeur à croire toutes les choses que les prophètes ont dites». Et commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur explique, dans toutes les Ecritures, les choses qui le regardent, et il ouvre leur intelligence pour les entendre; car, quoique présenté ici entièrement comme homme, il opère divinement et spirituellement dans leurs âmes. «Ne fallait-il pas», dit-il; n'était-ce pas le conseil de Dieu, clairement révélé dans sa Parole? Ce sur quoi il insiste, c'est la pensée de Dieu dans les Ecritures, relativement au Christ. C'était là un pas immense qui faisait sortir les disciples de leur préoccupation d'eux-mêmes et de leur égoïsme juif. Ils pensaient que lui délivrerait Israël par puissance; ils n'avaient aucune idée d'une vie nouvelle et céleste, quoique, sans doute, ils la possédassent. Même pour ce qui regarde le Christ, il faut que la mort intervienne, si Dieu doit être glorifié et l'homme être réellement béni; et ainsi Moïse et tous les prophètes avaient enseigné. «Ne fallait-il pas que le Christ souffrit ces choses et qu'il entrât dans sa gloire?» — Non pas «établir son royaume ici-bas», mais «entrât dans sa gloire».

Les versets 28 à 35 nous fournissent un tableau vivant de la scène d'Emmaüs. «Il fit comme s'il allait plus loin». Pourquoi lui, qui à leurs yeux était «un étranger», serait-il entré avec eux? Mais ils le forcèrent disant: «Demeure avec nous, car le soir approche et le jour baisser. Et il arriva que comme il était à table avec eux, il prit le pain et le bénit; et l'ayant rompu il le leur distribua. Et leurs yeux furent ouverts, et ils le reconnurent; et il devint invisible, et disparut de devant eux». Ce n'était pas ici manger la cène du Seigneur avec eux, c'était cependant en relever une partie, la fraction du pain qui était le signe de sa mort. Il n'était pas là maintenant, seulement comme le pain vivant qui était descendu du ciel, mais comme il avait dit, «mais c'est ici ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde», — non pas que je *prendrai*, mais que je *donnerai*. Il prit part à la chair, sans doute, afin de la donner; mais c'est sa mort qui devint la vie du monde. Pour le Juif, aussi bien que pour le gentil, il n'y avait pas d'autre moyen de salut. La condition de l'homme était telle, qu'il ne pouvait être vivifié qu'en liaison avec la croix. Tout ce qui était dans l'homme, comme enfant d'Adam, était sous une sentence de mort et de jugement. Christ, en grâce, entra là où l'homme se trouvait, là où j'étais, afin que je fusse dans une même position avec lui, pour ce qui est de l'acceptation devant Dieu: son corps rompu me montre que j'ai part à ce qui m'amène à Dieu. Un pécheur mort ne peut trouver la vie et la faveur de Dieu que dans un Christ mort: c'est ce que le Seigneur avait enseigné au chapitre 6 de Jean; il fallait manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie. Il ne s'agissait plus simplement de sa présence corporelle, effectuée par l'incarnation; il fallait nécessairement la rédemption et la foi en elle. Il fallait qu'on se nourrit de Christ, non pas seulement comme Messie vivant

ou seulement comme ayant revécu pour toujours dans la résurrection, mais en outre comme de Celui qui était mort, dont le corps avait été rompu et le sang versé pour l'expiation.

C'est ainsi que le Seigneur fut connu des disciples à Emmaüs, quoique ce ne fût pas la cène du Seigneur: leurs coeurs avaient été ouverts par ce qui les encourageait à lier la vérité de Dieu avec le fait de l'incrédulité humaine et de la réjection de Christ et tournait ainsi la cause de leur désespoir en joie et en paix, par la vue des conseils de Dieu dans ces choses. Mais la révélation actuelle du Seigneur avait eu lieu par la circonstance touchante de son association personnelle avec eux dans la fraction du pain. C'était *lui-même*, qui avait rompu le pain; il ne pouvait y avoir à cet égard aucun doute. Un instant après, il avait disparu de devant leurs yeux; mais il avait atteint son but. Ils avaient la vie par sa mort, et lui était ressuscité; son corps était un corps spirituel et avait de la chair et des os qu'un esprit n'a pas. Il avait montré aux siens, non seulement le fait, mais la nécessité du fait. Pourquoi ne dit-il pas qu'il «était» ressuscité, mais qu'il «fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts?» — Parce qu'il faut que la sentence toute entière tombe sur le premier Adam et en finisse avec lui. Tout ce que j'ai maintenant, je le possède dans le dernier Adam; je ne suis pas seulement vivifié, mais vivifié ensemble avec Christ, ayant le pardon de tous mes péchés. Christ, par sa mort, les a tous ôtés pour tous ceux qui croient; et pour eux, tout ce qui se rattachait au premier Adam est désormais passé. C'est ici de la puissance contre le principe du péché, qui comme fait est encore en nous, afin qu'il ne domine pas sur nous; c'est pourquoi l'apôtre appelle les croyants à se tenir eux-mêmes pour morts au péché (Romains 6). Dans la puissance du Saint Esprit, qui me donne la conscience de la vie nouvelle que je possède en Christ, j'ai à mortifier mes membres qui sont sur la terre, car j'ai à faire l'application de la mort de Christ à ma vieille nature. Le principe monacal s'efforce de tuer le péché, afin de trouver la vie; mais l'apôtre montre qu'il faut que nous ayons la vie par la foi en Christ, pour traiter le péché comme une chose morte (Romains 6; 7; 8).

C'est une chose importante que les yeux des disciples aient été retenus. Dans la condition où ils se trouvaient, reconnaître Jésus eût satisfait leurs pensées. D'un autre côté, le Seigneur engageait leurs coeurs par toutes les choses que Dieu avait dites de lui, et ouvrait leur intelligence spirituelle, et ensuite, dans l'intimité de la communion, par la fraction du pain, qui rappelait la grande vérité de sa mort, découvrait à leurs yeux sa grande délivrance. «Nous marchons par la foi, non par la vue». Pleins du grand événement qui commença un nouveau monde, les deux disciples retournent en hâte à Jérusalem où les onze étaient assemblés et ceux qui étaient avec eux, disant: «Le Seigneur est véritablement ressuscité, et il est apparu à Simon»; ils font le récit de leur merveilleuse rencontre et de la manière plus merveilleuse encore dont Jésus s'était fait reconnaître en rompant le pain. Le Seigneur prouvait qu'il voulait qu'il y eut des témoins indépendants.

Versets 36-53. Leurs coeurs étaient ainsi préparés; cependant, dans le fait de cette chose nouvelle, «le commencement, le premier-né d'entre les morts», il y avait ce à quoi des coeurs terrestres n'associaient difficilement. Le Seigneur se présente lui-même comme

le même homme, toujours et de toute manière. Dans son entretien avec les deux disciples, il en avait été exactement de même; tout était humain, quoique ce que jamais aucun homme ne fut et ce que nul, excepté Dieu, ne pouvait être, fût mis en évidence ainsi. Ici aussi le Seigneur montre à ses disciples ses mains, ses pieds, les blessures qui lui avaient été faites; il mange devant eux, quelque peu d'un morceau de poisson cuit et un rayon de miel. Deux sentiments dominent les coeurs des disciples, la joie de le revoir le nouveau lui-même, et l'étonnement. Le Seigneur présente la vérité de la résurrection, non pas comme une doctrine, mais en vivante réalité, restaurant ainsi les âmes des disciples et leur faisant connaître la sienne de la manière la plus familière, étant ressuscité maintenant, mais cependant toujours un homme, réellement et véritablement. «Et il leur dit: Ce sont ici les paroles que je vous disais quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait que toutes les choses qui sont écrites de moi dans la loi de Moïse, et dans les prophètes et dans les psaumes soient accomplies. Alors il leur ouvrit l'intelligence pour entendre les Ecritures».

Le Seigneur met ainsi en évidence la vraie position devant Dieu en justification de vie et en liberté, mais il fallait une autre chose devant les hommes, savoir la puissance. Ce n'est pas ce dont il s'agit devant Dieu, devant qui le chrétien est placé comme Christ lui-même, «agréable dans le bien-aimé»; mais pour le témoignage qu'il est appelé à rendre ici-bas, soit par la parole de la prédication ou de quelque autre manière que ce soit, l'homme a besoin de recevoir de la puissance. Cette puissance était promise aux disciples; mais même maintenant, il faut qu'ils attendent encore pour la recevoir. Il faut nous garder de confondre le service, quel qu'il soit, avec la position. La puissance de l'Esprit est nécessaire pour vivre devant les hommes, la puissance, outre et par dessus la génération, est une chose distincte de l'intelligence spirituelle. Nous avons besoin de cette dernière pour saisir notre position en Christ; et quand il ouvre nos intelligences pour comprendre les Ecritures, cette intelligence ne nous élève pas; c'est une révélation *de* lui-même qui met en communion *avec* Lui: l'autre besoin subsiste néanmoins. — Même cette connaissance n'est pas nécessairement la puissance. Le témoignage et le propos de Dieu dans la Parole doivent être accomplis. La grande vérité d'un Christ, qui a souffert et est ressuscité, atteint jusqu'aux gentils. Dans Matthieu, l'association de Christ avec le résidu juif est mise en évidence; c'est pourquoi le Seigneur rencontre les siens en Galilée après sa résurrection ou avant; et c'est là qu'est le point de départ de la mission d'aller et de faire disciples les nations. Tout cela manque dans Luc, où Jérusalem, Emmaüs, et Béthanie avant tout, ont la première place, car c'est de là que le Seigneur monte au ciel; et le témoignage vient de plus haut que le terrain où le formalisme légal du Juif et le péché plus grossier du gentil pourraient être distingués; le Juif, enfant de colère comme le gentil, est placé sur le même pied que lui.

Le témoignage devait toutefois commencer par Jérusalem, expressément: il faut que les richesses de la grâce soient manifestées d'abord là où le péché est le plus grand. La croix brisait ce lien, ce lien de Christ comme Messie juif avec les Juifs, mais elle ouvrait la porte de la repentance et de la rémission des péchés au Juif premièrement, puis au gentil. «Et

vous êtes témoins». Le Saint Esprit vint pour répondre au besoin de puissance: «Et voici moi j'envoie sur vous la promesse de mon Père; mais vous, restez dans la ville de Jérusalem jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la puissance *d'en haut*». Ce glorieux témoin de l'exaltation de Christ, le Saint Esprit, ne pouvait devenir la part de l'homme que par la réception de Christ dans le ciel, une fois que la rédemption était accomplie. Le Saint Esprit avait toujours été actif, en création, en révélation, en providence, en régénération, et dans tout ce qui est bon, mais il n'avait jamais été *donné* auparavant. Le don dépendait de la gloire de Jésus: de cette gloire le Saint Esprit pouvait devenir serviteur dans l'homme, car c'était le conseil de Dieu et la perfection de l'amour.

En attendant, et jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de cette puissance, les disciples s'en retournèrent avec une grande joie à la ville que leur Seigneur avait quittée. Leurs cœurs étaient remplis de l'influence de ce grand fait que leur Maître était glorifié, quoiqu'ils le liassent encore à des pensées juives. Ces deux éléments se retrouvent dans les Actes, particulièrement dans la première partie du livre.

La cène du Seigneur

ME 1870 page 397

Un cher frère nous adresse les lignes suivantes qui confirment un des points touchés dans l'article *Mort et vie*, publié dans les numéros précédents, et en ajoutent un autre du même genre.

«Ta gloire, ô notre Dieu! brille dans ta parole», disons-nous dans un de nos petits cantiques. Ce n'est pas seulement le privilège précieux de l'enfant de Dieu d'agir selon les préceptes de cette parole; mais je ne connais pas une plus grande joie sur la terre que d'avoir la conscience que l'on est dirigé uniquement par elle. Le Seigneur lui-même, en parlant de celui qui garde sa parole, dit: «*Mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui*» (Jean 14: 23). «Quiconque garde sa parole, l'amour de Dieu est véritablement consommé en lui» (1 Jean 2: 5).

L'amour que l'on ressent pour Jésus est la force motrice qui agit sur le coeur, et qui assujettit la volonté à la Parole, remplaçant cette volonté par la joie indicible de la communion avec Dieu. «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole». «Et nous l'aimons parce qu'Il nous a aimés le premier».

S'il est précieux d'être conduit par la Parole jusque dans les moindres détails de la vie, combien plus, quand il est question de l'acte qui est notre plus grand privilège sur la terre, le souvenir, par les enfants de Dieu réunis, du Seigneur Jésus dans sa mort et dans ses souffrances pour nous! A proportion donc que nous l'aimons, nous tiendrons grand compte de nous conformer strictement à sa parole.

La Cène est un mémorial, pas autant de l'oeuvre du Seigneur que de sa personne. «Faites ceci en mémoire de moi», nous dit-il. Elle est aussi une représentation. Et pour qu'elle fasse naître en nos coeurs les pensées de lui-même selon l'intention du Seigneur, il faut que cette représentation soit exacte à tous égards. Elle consiste en deux éléments: le pain et le vin.

Le pain est le symbole du corps de Christ. «Le Seigneur Jésus, la nuit qu'Il fut livré, prit du pain; et après avoir rendu grâces, Il *le rompit*, et dit: Ceci est *mon corps* qui est rompu pour vous; faites ceci en mémoire de moi». Le souvenir, qui nous est ici présenté, est le corps du Seigneur rompu pour nous. Peut-il y avoir une autre pensée sérieuse à ce sujet, sinon que la seule manière de présenter cette vérité doit consister en un seul pain, — unique et entier, — qui est d'abord rompu et ensuite passé de main en main, de sorte que chacun des enfants de Dieu rassemblés peut prendre son morceau pour montrer que «nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous sommes tous participants *d'un seul pain?*» «*Le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps du Christ?*»

Quant au vin, on ne penserait guère qu'il pût y avoir deux opinions, tant la chose est simple. Néanmoins la négligence des enfants de Dieu rend nécessaire qu'on en dise quelques mots.

«Pareillement aussi, après le souper, Il prit la coupe en disant: Cette coupe est la nouvelle alliance en *mon sang*, qui est versé pour vous».

Le vin donc nous représente le sang de Jésus; et pour le faire il est clair qu'il doit être *rouge*. Du reste, dans la Parole, il n'est jamais, que je sache, question d'autre vin que du rouge. Et je pense que la moindre intelligence conviendra que le sang n'est nullement représenté par le vin blanc. Néanmoins il peut être utile de citer quelques passages qui nous viennent à l'esprit.

«Il y a une coupe dans la main de l'Eternel, et le vin *rougit* dedans» (Psaumes 75: 8).

«En ce jour-là, chantez, vous entre-répondant l'un à l'autre, touchant la vigne fertile en vin *rouge*» (Esaïe 27: 2).

«Pourquoi y a-t-il du *rouge* en ton vêtement et pourquoi tes habits sont-ils comme les habits de ceux qui foulent au pressoir?» (Esaïe 63: 2.)

Comparez le passage d'Apocalypse 19: 13 Il était vêtu d'une robe teinte dans le *sang*».

«L'ange lança sa faucille sur la terre et vendangea la vigne de la terre, et jeta les grappes dans la grande cuve de la colère de Dieu. Et la cuve fut foulée hors de la ville, et de la cuve il sortit du *sang*...» (Apocalypse 14: 19, 20).

«Ne regarde point le vin quand il se montre *rouge*» (Proverbes 23: 31).

Ces passages suffisent pour constater que, quand la couleur est mentionnée, il s'agit toujours du vin rouge dans la Parole. Du reste, la chose est trop simple pour avoir besoin d'une preuve. Le sang est rouge, donc le vin qui en est le symbole devrait être rouge aussi.

Si l'on ne se tient pas à la lettre et à l'intention de la parole de Dieu, on perd toujours de la bénédiction; mais je pense que j'en ai dit assez sur ce sujet pour convaincre tous ceux qui aiment le Seigneur que la manière dont on célèbre la Cène n'est pas une chose indifférente.

Cantique

ME 1870 page 400

Sur le chant de l'hymne 40

Tu vins, ô Dieu Sauveur! dans ton amour immense,
Comme un homme ici-bas pour sauver des pécheurs.
Et les pécheurs, hélas! méprisant ta clémence,
Te clouèrent au bois entre deux malfaiteurs!

Mais tu repris ta vie: à la droite du Père
Tu sièges maintenant plus haut que tous les cieux.
Et nous, tes rachetés, en ce lieu de misère,
Nous attendons encor ton retour glorieux.

Ne tarde plus, Seigneur! Oh! viens dans ta puissance,
Viens abolir le mal, viens apporter le bien!
Viens dans ta majesté, et qu'enfin ta présence
Etablisse à jamais ton règne souverain!

Ainsi que tu souffris, nous souffrons dans ce monde,
Où, depuis ton départ, domine encor l'erreur,
Où règne l'ennemi, où la nuit est profonde,
Où l'odieux péché nous remplit de douleur.

Seigneur! nous entonnons l'hymne de la victoire,
Déjà nos coeurs émus pressentent ton retour.
Oui, l'heure va sonner, et nous verrons ta gloire!
Amen! à toi Jésus: empire! honneur! Amour!

Lettre à un ami sur l'oeuvre de l'évangélisation

ME 1870 page 413

Avril, 1869

Très cher A.,

J'ai trouvé beaucoup d'intérêt et, j'espère, de profit, dernièrement, en suivant dans les Evangiles et les Actes les traces variées de l'oeuvre de l'évangélisation; et il m'a paru qu'il ne serait pas hors de propos de vous présenter, à vous qui êtes très occupé à l'oeuvre bénie, quelques-unes des pensées qui se sont offertes à mon esprit. Je me sentirai beaucoup plus à mon aise en employant ce moyen que si j'écrivais un traité exprès.

Avant tout, j'ai été très frappé de la simplicité avec laquelle l'oeuvre d'évangéliser se faisait dans les premiers temps; combien c'était, en grande partie, différent de ce qui prévaut parmi nous. Il me semble que nous autres, modernes, nous nous laissons beaucoup trop embarrasser par des règles conventionnelles, trop enchaîner par les habitudes de la chrétienté. Nous sommes tristement dépourvus de ce que j'appellerai l'élasticité spirituelle. Nous sommes portés à penser que, en vue d'évangéliser, il faut qu'il y ait un don spécial; et que, même là où se trouve ce don spécial, il faut une certaine combinaison et un arrangement humain. Quand nous parlons de faire l'oeuvre d'un évangéliste, nous avons, pour la plupart, devant les yeux de grandes salles publiques, et de nombreux auditoires, qui exigent un don et une puissance de parole considérables.

Or, vous et moi croyons pleinement que, pour prêcher l'évangile en public, il faut qu'il y ait un don spécial du Chef de l'Eglise; et de plus nous croyons, suivant Ephésiens 4: 11, que Christ a donné et donne encore, des «évangélistes». Ceci est clair, si nous devons être guidés par l'Ecriture. Mais je trouve, dans les Evangiles et dans les Actes des Apôtres, qu'une bonne partie de l'oeuvre évangéliste très bénie fut accomplie par des personnes qui n'étaient pas du tout douées d'une manière spéciale, mais qui avaient un amour ardent pour les âmes et un sentiment profond de la valeur de Christ et de sa délivrance. De plus, je trouve en ceux qui étaient spécialement doués, appelés et établis par Christ pour prêcher l'évangile, une simplicité, une liberté et un naturel dans leur manière de le faire, que je désire vivement pour moi-même et pour tous mes frères.

Examinons un peu l'Ecriture. Prenons cette aimable scène en Jean 1: 36-45. Jean épanche son coeur en témoignage à Jésus. «Voilà l'agneau de Dieu!» Son âme est absorbée par l'objet glorieux. Quel fut le résultat? «Deux de ses disciples l'entendirent parler, et ils suivirent Jésus». Quoi ensuite? «André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui en avaient ouï parler à Jean, et qui l'avaient suivi». Et que fait-il? «*Celui-ci trouve d'abord son propre frère* Simon, et lui dit: Nous avons trouvé le Messie (ce qui, interprété, est Christ). Et il le mena vers Jésus». Encore: «Le lendemain Jésus voulut s'en aller en Galilée, et il

trouve Philippe, et lui dit: Suis-moi... *Philippe trouve Nathanaël*, et lui dit: Nous avons trouvé celui duquel Moïse a écrit dans la loi et duquel les prophètes ont écrit, Jésus, qui est de Nazareth, le fils de Joseph... *Viens, et vois*».

C'est donc là, très cher A., le style, la manière que je désire beaucoup; cette oeuvre individuelle, qui consiste à saisir la première personne qui est sur notre chemin, à trouver son propre frère, et à l'amener à Jésus. Je sens que nous manquons en cela. C'est tout à fait bien d'avoir des réunions et de s'adresser à ceux qui y assistent, comme Dieu en donne la capacité et l'occasion. Ni vous ni moi ne voudrions tracer une seule ligne pour amoindrir la valeur de cette manière d'opérer. Louez des chambres, des salles, des théâtres; distribuez des cartes pour inviter les gens à venir, essayez tous les moyens légitimes pour répandre l'évangile. Cherchez à atteindre les âmes le mieux que vous pourrez. Loin de moi de décourager quiconque travaille à l'oeuvre de cette manière publique.

Mais n'est-il pas manifeste pour vous que nous manquons davantage de l'oeuvre individuelle? davantage de l'entretien privé, sérieux, personnel avec les âmes? Ne pensez-vous pas que si nous avions plus de «Philippes», nous aurions plus de «Nathanaëls?» Si nous avions plus «d'Andrés», nous aurions plus de «Simons?» Je ne puis m'empêcher de le croire. Il y a un pouvoir étonnant dans un appel personnel, pressant. Ne trouvez-vous pas souvent que c'est après la prédication publique plus formelle, lorsque commence l'oeuvre dans l'intimité, que les âmes sont atteintes? Comment se fait-il donc que ce dernier genre d'activité soit si rare?

N'arrive-t-il pas souvent, dans nos prédications publiques, que quand le discours est terminé, une hymne chantée et une prière offerte, tous se dispersent sans qu'aucun frère essaie d'aborder directement quelqu'un des auditeurs? Je ne parle pas ici du prédicateur — qui ne peut atteindre chacun en détail, — mais des vingtaines de chrétiens qui l'ont entendu. Ils ont vu des étrangers entrer dans la salle, ils se sont assis à côté d'eux, ils ont peut-être remarqué leur intérêt, aperçu quelques larmes; et cependant ils les ont laissés aller sans un seul effort d'affection pour les atteindre ou pour poursuivre la bonne oeuvre.

Sans doute on peut dire: Il vaut mieux laisser l'Esprit de Dieu accomplir son oeuvre. Nous pouvons faire plus de mal que de bien. D'ailleurs les gens n'aiment pas qu'on leur adresse la parole; cela pourrait leur paraître une indiscretion, et les détourner de revenir dans ce lieu de réunion». Il y a bien du vrai dans tout cela. J'en tiens compte, et vous de même, j'en suis sûr, très cher A. Je crains que de grosses bévues ne soient parfois commises par des personnes peu judicieuses, s'ingérant hors de propos dans l'intimité des saints et profonds exercices de l'âme. Cela demande du tact et du discernement; en somme, on a besoin d'être guidé spirituellement pour être capable de s'occuper des âmes; pour savoir à qui parler, et ce qu'on doit dire.

Mais en admettant tout cela, comme nous le faisons, de la manière la plus complète possible, je pense que vous conviendrez avec moi qu'il y a, en règle générale, quelque lacune en rapport avec nos prédications publiques. N'y a-t-il pas trop peu de cet intérêt

affectueux, profond, personnel pour les âmes, s'exprimant de tant de manières qui toutes sont propres à agir efficacement sur le coeur? J'avoue que j'ai souvent été peiné de ce que j'ai pu observer dans nos assemblées pour la prédication. Des étrangers entrent, et on les laisse trouver un siège où ils peuvent. Personne ne paraît penser à eux. Des chrétiens sont là, et ils ont de la peine à se remuer pour leur faire place. Personne ne leur offre une Bible ou un livre de cantiques. Et quand la prédication est terminée on les laisse aller comme ils sont venus; pas un mot d'affection pour s'informer s'ils ont joui de la vérité annoncée; pas même un regard bienveillant qui pourrait gagner la confiance et donner lieu à un entretien. Au contraire, il y a une froide réserve qui va presque jusqu'à la répulsion.

Tout cela est fort triste; et peut-être mon cher A. me dira-t-il que je fais un portrait trop coloré? Hélas! le portrait n'est que trop vrai. Et ce qui le rend plus déplorable encore, c'est qu'en quelques endroits, on sait que des personnes fréquentant nos lieux de prédication et de lecture, passent par de grands combats et de violents troubles d'âme, désirant ouvrir leurs coeurs à quelqu'un qui leur offrirait quelque conseil spirituel; mais soit timidité, réserve ou état nerveux, elles se gênent de faire une avance, et n'ont qu'à se retirer isolées et tristes dans leurs demeures et dans leurs chambres, pour pleurer là dans la solitude, parce que personne ne s'inquiète de leurs âmes précieuses. Or, j'ai le sentiment qu'il pourrait être, en bonne partie, remédié à ce fâcheux état de choses, si les chrétiens qui suivent les prédications de l'évangile avaient plus à coeur *la recherche* des âmes: s'ils n'y venaient pas uniquement pour leur propre profit, mais aussi pour être coopérateurs avec Dieu, en cherchant à amener des âmes à Jésus. Sans doute, il est rafraîchissant pour des chrétiens d'entendre l'évangile prêché fidèlement. Mais ce ne serait pas moins rafraîchissant pour eux de s'intéresser vivement à la conversion des pécheurs, et de prier beaucoup à ce sujet. D'ailleurs leur jouissance et leur profit personnel ne seraient nullement diminués, bien au contraire, s'ils manifestaient un intérêt vif et affectueux à ceux qui les entourent, et si, à l'issue de la réunion, ils cherchaient à venir à l'aide de quelqu'un qui peut avoir le besoin et le désir d'être aidé. Un effet surprenant peut être produit sur le prédicateur, sur la prédication et sur la réunion entière, quand les chrétiens qui y assistent sentent réellement leurs responsabilités saintes et élevées et qu'ils s'en acquittent envers Christ et envers les âmes. Cela communique un certain ton et crée une certaine atmosphère qui doivent être sentis pour être compris; mais une fois sentis, on ne peut plus facilement s'en passer.

Mais, hélas! combien de fois il en est autrement? Qu'il est froid, triste, décourageant souvent de voir toute la congrégation dissoute aussitôt la prédication terminée! Point de groupes animés, s'attardant, entourant de jeunes convertis ou des questionneurs anxieux. D'anciens chrétiens expérimentés sont là aussi; mais au lieu de s'arrêter avec la bonne espérance que Dieu les emploiera pour dire un mot à propos à celui qui est abattu, ils se hâtent de s'en aller comme si c'était pour eux une question de vie et de mort d'être chez eux à telle heure.

Ne supposez pas, très cher A., que j'aie envie d'établir des règles pour mes frères. Eloignez cette idée. Je donne simplement, en toute liberté, essor aux pensées de mon coeur, en parlant à quelqu'un qui a été, pendant nombre d'années, mon compagnon d'oeuvre dans l'évangélisation. Je suis convaincu qu'il y a quelque lacune. C'est ma ferme persuasion, qu'aucun chrétien n'est dans un bon état s'il ne cherche pas, de quelque manière, à amener des âmes à Christ. D'après le même principe, aucune assemblée de chrétiens n'est dans un bon état, si elle n'est pas une assemblée foncièrement évangéliste. Nous devrions tous être à la recherche des âmes; et ensuite, soyons-en assurés, nous verrions, pour résultats, des âmes remuées et réveillées. Mais si nous nous contentons d'aller de semaine en semaine, de mois en mois, et d'année en année, sans qu'une feuille se remue, sans voir une seule conversion, notre état doit être vraiment lamentable.

Mais je crois vous entendre dire: Où sont donc tous les passages de l'Écriture que nous devons avoir? Où sont les nombreuses citations des Évangiles et des Actes? Bien, je me suis mis à jeter sur le papier les pensées qui ont longtemps occupé mon esprit; et maintenant l'espace ne me permet pas de prolonger pour le moment. Mais si vous le désirez, je vous écrirai une seconde lettre sur le même sujet. En attendant, le Seigneur veuille par son Esprit nous rendre plus zélés à chercher le salut des âmes immortelles par toute action légitime. Puissent nos coeurs être remplis d'un véritable amour pour ces précieuses âmes, et puis nous trouverons pour sûr des voies et des moyens de parvenir à elles!

Toujours, croyez-moi, cher A.

Votre très affectionné compagnon de service.

La vie de Christ en nous

ME 1870 page 446

Le chapitre 1 de l'épître aux Philippiens nous fait connaître la vie de communion avec Dieu dont Paul jouissait, qui se manifestait dans son service tout entier, étant entre autres caractérisée par la manière dont il triomphait des épreuves qu'il rencontrait sur sa route. Chacun de ses pas était une victoire, bien qu'une épreuve en même temps. — Au chapitre 2, nous voyons quel est le modèle parfait de cette vie ici-bas; il n'y a pas, comme au chapitre premier, le tableau de la mesure à laquelle des hommes, ayant les mêmes passions que nous, peuvent parvenir; c'est le modèle parfait de cette vie dans le Fils de Dieu, le Fils de l'homme; — aucune imperfection; et cela seul est le modèle de la vie éternelle ici-bas. — Ensuite, au chapitre 3, l'apôtre nous dit où se trouve la puissance de cette vie. C'était ce que Paul voyait en Christ, qui communiquait à son âme sa force et sa liberté devant Dieu, et qui formait aussi toutes ses pensées et toutes ses affections. — Enfin, au chapitre 4, il s'agit de la portée de toutes ces choses pour ceux auxquels il s'adresse.

«Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur» (4: 4). La personne de Christ est placée devant nous comme le motif de notre joie. Rien ne nous fera surmonter les difficultés ou passer par-dessus le sentiment de nos droits, comme de nous réjouir dans le Seigneur. Si les coeurs d'Evodie et de Syntyche avaient été remplis de Christ, chacune d'elles se serait oubliée elle-même comme Abram vis-à-vis de Lot. La conscience qu'avait Abram que Dieu et lui étaient *ensemble*, lui donnait la plus complète liberté de laisser Lot choisir ce qu'il préférait. Dieu suffisait à Abram; il en aurait été de même chez ces femmes; si leurs coeurs avaient été pleins de Christ le coeur et la main eussent été ouverts pour tout abandonner, parce qu'elles avaient Christ.

«Que votre douceur soit connue de tous les hommes» (verset 5). C'est là précisément ce que nous trouvons chez le Seigneur; c'est aussi ce à quoi s'appliquait l'apôtre. «Le Seigneur est près; ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications avec des actions de grâces; et *la paix de Dieu...* gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (versets 6, 7). Voilà ce qui amène la paix dans le coeur. Souvent nous avons à passer par des circonstances très difficiles: Paul portait dans son coeur la sollicitude pour toutes les assemblées. S'il l'avait fait par lui-même, il n'en aurait pas eu la force; mais au milieu de tout il pouvait se tourner vers le sein de Dieu, et décharger là tout son coeur. Il épanche son coeur devant Dieu, et il a en Dieu une pleine confiance. Dieu est dans son coeur, et il a une *parfaite paix*, la paix de Dieu. Ce n'était pas une chose nouvelle: le Seigneur Jésus avait dit: «Je vous donne ma paix». Quelle était la paix de Jésus? Jamais les choses ne lui parurent davantage ce qu'elles devaient être, que lorsque, quant aux circonstances, elles semblaient les plus mauvaises. Même la coupe qui lui fut donnée à boire lui fournit l'occasion de manifester la compassion et la grâce du

Père. Il y avait une paix parfaite dans le coeur du Christ. N'oubliez pas de décharger tout votre souci sur Dieu: un fort courant peut agiter les eaux, il ne peut pas ébranler le roc.

«Et le Dieu de paix sera avec vous». Marchons-nous avec Dieu de manière à le trouver avec nous? Le coeur regarde en haut et il sait que la seule réponse à chacun de nos besoins, c'est Christ. Mais Christ dit: Si vous gardez mes paroles, je viendrai à vous, et le Père viendra à vous, et nous ferons notre demeure chez vous. Une lumière brillante resplendira tout autour de vous. Mais nous ne sommes pas appelés seulement à rejeter tous nos soucis, nous sommes appelés à marcher d'une certaine manière. Dieu est absolu dans son mode d'agir sur une âme: Saul de Tarse ne peut pas empêcher Christ d'entrer. La même puissance, qui pénétra dans le sombre repaire de la pensée de Saul appela cet homme à marcher dans un certain chemin, et ce fut sa volonté d'y marcher. Voulez-vous marcher dans ce chemin? Israël refusa de marcher dans le chemin de Dieu. Combien Dieu montre de grâce lorsqu'il dit à un peuple. Je vous ai choisis, voulez-vous marcher avec moi maintenant? Dieu nous a choisis et il s'attend à ce que nous le choisissions et cela dans ce monde.

C'est une vie étrange que celle d'un chrétien. Il ne se trouve jamais plus riche que lorsqu'il n'a rien. Si vous aviez demandé à Paul: Que possédez-vous maintenant? il aurait répondu: Je possède Christ, et Christ et moi nous nous entendons bien. «Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance» (Philippiens 4: 12). Que cette parole aille droit à nos coeurs. Bien des saints ne savent pas voir que tout ce qui les touche devient un motif d'actions de grâces, s'ils marchent par l'Esprit. Cela fait partie de la sagesse du Seigneur dans ses dispensations à notre égard, de nous *placer* quelquefois dans l'abondance; et c'est le même Christ dont la puissance m'est nécessaire pour marcher dans l'abondance comme pour vivre comme dans l'abaissement. Souvent Dieu permet que nos circonstances soient changées, parce qu'il ne veut pas que nous formions simplement des habitudes. *Ce qu'il veut c'est de la vie*. C'est toujours le même Christ que nous trouvons à Béthanie, dans le temple et sur la croix, parce qu'en Lui était la puissance de la vie.

L'apôtre pouvait dire: «Je puis toutes choses en Christ qui me fortifie. Néanmoins vous avez bien fait de prendre part à mon affliction» (Philippiens 4: 13, 14). Pourquoi? Parce que dans cette participation il voyait Christ. Si vous pouvez saisir ce qui est de Christ dans une personne, et le lui faire voir, vous ne pouvez vous figurer combien cela réjouit son coeur. Le Christ tient compte de tout ce qui a servi ici-bas à manifester un saint qui a goûté son amour. Il connaît exactement ce que chacun des siens a été sur la terre, et il en fera aussi mention plus tard.

Nous ne donnons jamais véritablement tant que nous ne nous renonçons pas nous-mêmes avant de donner. Si ce que nous donnons nous coûte un sacrifice quelconque, ce sera une offrande de l'amour, et l'effet qu'elle produira sur ceux à qui elle est adressée, sera d'apporter à leurs coeurs une saveur du Christ. Nous vivons si peu dans la liberté de la vie du Christ, que nous ne savons pas quelle difficulté il y a pour le coeur à recevoir un pareil témoignage d'amour. Peut-être qu'une pauvre veuve y a contribué par ses deux pites. Eh

bien! dit l'apôtre, je ne puis pas les refuser, mais *mon* Dieu, le Dieu qui donna son Fils dès avant la fondation du monde, le Dieu dont j'ai fait l'épreuve dès le moment où il m'appela par sa grâce, le Dieu qui agit et agira en moi selon sa propre et parfaite sagesse, ce *Dieu-là* suppléera à tous vos besoins. Paul était parfaitement assuré que Dieu prendrait soin de ceux qui s'étaient dépouillés pour Lui; et, ajoute-t-il, ce n'est pas seulement le Dieu du désert qui a été fidèle envers moi c'est aussi le Dieu de la gloire, de Canaan, du pays ruisselant de lait et de miel; et cela selon ses richesses en *gloire* par le Christ Jésus. Si, d'une part, l'apôtre peut dire: Dieu ne m'a jamais fait défaut, *à moi*; il peut dire également, d'une autre part: Dieu a un pays qui lui appartient, une demeure bienheureuse, dans laquelle nous serons admis, où tout ce qui peut satisfaire la pensée de l'Esprit nous sera communiqué, — et c'est *ce Dieu-là* qui vous fournira ce qu'il vous faut voilà ma consolation.

«Or à notre Dieu et Père soit la gloire aux siècles des siècles! Amen» (verset 20). C'est là le désir du coeur de Paul, que Dieu soit glorifié aux siècles des siècles. Eh bien! le temps où nous vivons fait partie de ces «siècles des siècles»; nous l'oublions souvent. De quelle manière marchez-vous à la gloire de Dieu *en ce moment*? Nous pouvons le glorifier dans le désert: le désert fait partie de l'éternité. C'est maintenant que tout l'amour qui est en Dieu est répandu dans nos coeurs, nous rendant capables de faire toutes choses pour le Seigneur Jésus Christ. La joie du salut n'est jamais mieux goûtée que lorsque nous triomphons des épreuves pendant notre passage à travers le désert; et cela par l'effet même du contraste. Le monde dit: comment puis-je *obtenir*? Le saint dit: Dieu m'a donné à Christ; et le coeur traverse toutes les difficultés en faisant retentir le désert de chants de joie, communiquant une douceur particulière à l'âme, qui, n'ayant rien, possède cependant toutes choses.

Epître aux Philippiens, chapitre 3

ME 1870 page 452 - Darby J.N.

Voyez le [Messager évangélique 1863, pages 172, 182](#). (pages de l'original)

Je continue un article précédent en vous envoyant quelques remarques sur le troisième chapitre aux Philippiens, qui m'a occupé dernièrement.

Dans cette épître le salut est envisagé comme un but placé devant le chrétien: non cependant comme une chose incertaine, mais comme une chose qu'il n'a pas encore atteinte. La seule chose qui soit en vue ici c'est la possession actuelle de la gloire, le nouvel état de l'homme, dans une gloire actuelle, en Christ monté en haut. Christ a saisi le croyant pour ce but, mais ce dernier tend encore à saisir le but. Christ vu dans cette gloire actuelle (dont nous venons de parler) et où de fait l'apôtre l'a vu; Christ, vu ainsi, résume tout. Paul désire être *trouvé en Lui* dans ce jour-là, car cela implique la justice, et tout le reste. Lorsqu'il se place devant Dieu, abandonnant tout ce qui est juif et qui pourrait l'élever, en un mot tout ce qui est humain, son unique pensée est d'être trouvé *en Christ*, Ceci nous présente la nouvelle condition de l'homme sous un jour très frappant. La position entière du chrétien est regardée comme à venir, parce qu'elle est considérée en résurrection et toute la question est de l'atteindre actuellement.

Par conséquent la justification, la justice elle-même, est vue comme une acceptation actuelle en Christ lorsque nous arrivons devant Dieu. Nous nous présentons devant Dieu en Christ. L'apôtre attend évidemment un état de résurrection et la gloire. Jusqu'à ce qu'il l'ait obtenu, il n'a pas encore atteint le but, il n'est pas parfait. L'*état* présent de l'homme, même en admettant qu'il a été vivifié par Dieu, est son premier état comme né d'Adam, et non pas simplement comme né pécheur — (car l'apôtre suppose ici que le chrétien est à part et au dessus du péché dans sa marche, qu'il vit toujours selon l'Esprit et avance vers la gloire, sans être occupé du péché) — mais il voit le chrétien désirant d'être introduit dans son nouvel état, identifié avec Christ dans la gloire. Quand même Paul aurait eu toute la justice dont est capable la chair ou le premier Adam, et dont la loi est la mesure, ce n'aurait jamais été là que le premier homme, non le second, — et il n'en voulait pas, car ce n'était pas Christ, justice de Dieu par la foi.

L'apôtre avait vu Christ, le second homme, le second Adam, accepté dans la gloire. Il avait été saisi par Lui, pour Lui devenir conforme, conforme à cet état entièrement nouveau de l'homme selon la justice de Dieu. Ce but avait chassé tout autre objet de son coeur. Rien de plus, rien de moins ne pouvait le satisfaire. Les deux natures étant incompatibles, il ne pouvait garder la position de l'ancien homme (même juste), et en même temps celle du nouveau. C'est pourquoi il regarde toutes les choses qui honoraient et accrédaient le premier homme, le moi, Paul, comme une perte et comme des ordures. L'homme ressuscité et glorifié est devant nous; mais il n'est pas considéré ici comme ce qui nous a

justifiés. Il est bien vrai que étant morts avec Christ, qui a fait l'expiation pour nous et étant ressuscités avec Lui selon la valeur de cette oeuvre, en vertu de laquelle il est ressuscité — il est vrai, dis-je, qu'ainsi nous sommes justifiés et que notre acceptation est scellée devant Dieu. Mais ce n'est pas à ce point de vue d'acceptation juridique que la résurrection est considérée ici. Elle nous est présentée dans ce chapitre comme un état nouveau, dont il nous faut prendre possession dans la plénitude de ses résultats comprenant, cela va sans dire, la justice divine, mais encore tout le nouvel état complet de gloire. Ceci présente la nouvelle position à laquelle nous amène le christianisme sous un jour bien frappant. L'Apôtre en a fini ainsi avec l'ancien homme, avec l'ancien état tout entier, justice et tout le reste, et son regard est fixé sur l'homme nouveau, c'est-à-dire sur Christ Lui-même, en qui il voit sa propre place dans la gloire, sachant qu'il aura part «à la résurrection d'entre les morts comme Christ Lui-même y a eu part». Aussi il ajoute: «afin que je gagne Christ». — «Si en quelque manière je puis atteindre à la résurrection d'entre les morts».

Ceci nous amène directement au grand principe de notre chapitre: le désir intense et persévérant d'atteindre à cette gloire, à Christ Lui-même, et de ne prendre garde à rien d'autre, tout le reste n'ayant aucune valeur en comparaison de ce «prix». — Nous avons vu que le chapitre précédent présentait Christ dans son humiliation, formant nos coeurs à manifester comme Lui, la grâce dans nos voies et dans notre manière d'agir vis-à-vis des autres ici-bas. Ce chapitre-ci, en mettant sous nos yeux le second homme glorifié, communique à la vie spirituelle cette énergie qui nous élève au-dessus du monde, de tous ses mobiles, et de tout ce qui pourrait donner quelque importance au vieux moi. Il donne aussi au nouvel homme le juste et vrai objet d'affection qui élargit nos coeurs et les forme à la pensée du ciel pour les conduire ainsi sans distraction dans le sentier chrétien.

Une des beautés du christianisme consiste en ce qu'il nous donne, par le moyen de notre parfaite réconciliation en Christ, le pur repos d'affections parfaitement heureuses dans une relation établie — et, avec ce repos, l'objet le plus élevé d'une espérance, qui nous sollicite à une activité incessante. Ce sont les deux éléments qui forment la nature humaine pour le bien; nous les trouvons tous deux dans le sens le plus élevé, dans le sens divin, en Christ.

Mais revenons à notre chapitre, qui traite du dernier de ces principes.

Nous avons le plus plein élément de satisfaction pour nous-mêmes dans la gloire, le prix de notre vocation céleste, la résurrection d'entre les morts, mais tout égoïsme en est banni. Ce qui revêtait le moi d'honneur, n'est, comme nous l'avons vu, qu'une perte, quelque chose qui servait à élever le vieil homme. L'objet du chrétien est Christ; ce fait implique que le premier homme est entièrement mis de côté; — il élève l'homme, mais non *le moi*, contrairement à l'incrédulité moderne, qui en exaltant l'homme, exalte simplement *le moi*. Le christianisme donc, tout en élevant l'homme jusqu'à la gloire céleste et à l'excellence divine, met complètement de côté le moi. «Ce qui m'était un gain, dit l'apôtre, je l'ai regardé comme une perte à cause du Christ». La science est un gain pour le moi. Etre Français, Anglais, avoir ma propre justice, comme titre d'honneur devant le

monde ou devant Dieu, tout cela est *du moi*. Je suis ce que d'autres ne sont pas. Il est évident que le monde a besoin de pareils mobiles; il n'en possède pas d'autres. Ils produisent l'énergie, mais non l'avancement moral, puisque *le moi* reste le ressort, le centre de l'activité humaine. Un poète a dit: «Comme le caillou trouble un instant le lac tranquille, ainsi l'amour de soi-même ne sert qu'à éveiller l'âme vertueuse».

Un cercle assez large peut se former autour du moi, mais *le moi* en reste toujours le centre, ainsi que nous pouvons le voir, même dans les choses religieuses: les fils de Zébédée demandent d'être assis l'un à la droite et l'autre à la gauche de Jésus dans son royaume. Ceci était du moi, qui ambitionne une bonne place au détriment des autres. Nous ne trouvons rien de pareil dans notre chapitre: «afin que je gagne Christ» c'est-à-dire la plus haute bénédiction, les affections les plus bénies, mais qui toutes tournent le coeur loin du moi vers Christ.

Mais poursuivons. L'objet que l'apôtre avait devant lui transportait les affections vers ce qui en soi-même était d'une suprême excellence, vers l'objet même des délices de Dieu le Père. Dieu nous a donné de nous délecter dans le juste objet de ses délices. Combien tout ceci parle puissamment de notre véritable réconciliation avec Dieu; non seulement d'une réconciliation judiciaire, dont nous avons si besoin, mais encore de l'élévation de notre nature morale jusqu'à la mesure des délices mêmes de Dieu et de la communion avec Lui, quoique, je n'ai pas besoin de le dire, nous restions toujours et avec joie ceux qui reçoivent et Lui toujours le divin donateur, mais en Christ l'unique et seul objet de délices.

Dans la créature, quoiqu'il y ait en elle une nature qui y réponde, l'état moral de l'âme cependant est formé, et caractérisé par l'objet de ses affections.

Ici nous sommes faits participants de la nature divine et nous possédons un objet divin, mais nous n'en jouissons pas encore *maintenant* dans le repos. Ce sera là notre état céleste. Nous vivons au milieu d'un monde par lequel Satan cherche à nous séduire en agissant sur le vieil homme. Mais Christ devant nous, en espérance, éveille nos affections avec énergie, en nous remplissant de gratitude et de courage parce qu'il nous a saisis. Comme il a commencé par nous délivrer de tout retour égoïste vers notre propre importance, il nous conduit maintenant en avant en nous tenant au-dessus des objets de ce monde par l'attraction absorbante de Christ. Nous sommes gardés dans l'humilité, par la conscience de n'avoir pas encore atteint le but, et dans l'énergie des affections sanctifiées, parce que c'est Christ que nous avons à atteindre. Nous sommes délivrés du monde par la puissance absorbante d'un objet divin agissant sur le nouvel homme. — Cet objet donne de l'unité dans l'intention et par là-même une puissance que rien ne peut distraire, en même temps que le jugement se forme uniquement d'après la manière dont chaque chose se rapporte à Christ.

Ainsi tout est estimé au point de vue le plus élevé par une mesure parfaite et cela dans nos affections, — quoique en réalité dans les choses morales, le véritable jugement moral ne puisse exister autrement.

Un autre élément, bien qu'il ne soit pas le plus élevé de notre sujet, mérite cependant notre attention: il y a lorsque le monde se présente à nous, la puissance du contraste. Pour tout cela il faut certainement l'action du Saint Esprit; mais je parle de la manière dont celui-ci agit, non de sa source dans la grâce. On est ainsi supérieur aux difficultés et c'est la force de l'expression «en quelque manière que ce soit» que nous trouvons ici. L'apôtre n'a aucun doute, mais il veut dire que, quoiqu'il en puisse coûter, quelque chemin qu'il soit obligé de prendre, il est content pourvu qu'il atteigne le but; oui, je puis me réjouir dans la souffrance et la mort, car je serai d'autant plus semblable au Christ que je désire atteindre!

Remarquez ici que l'apôtre recherche en premier lieu la puissance de la résurrection, afin que, connaissant la divine énergie de cette nouvelle vie qui le transporte en esprit hors de la vie d'ici-bas, les souffrances et la mort de la première vie, comme fruits du dévouement à Christ, fussent seulement la conformité à Lui-même.

Ainsi donc, fût-ce au travers même de la mort, Paul atteindra la gloire du nouvel état dans lequel Christ est entré par la résurrection; (l'état n'est pas nouveau pour Christ personnellement, mais pour l'homme, pour la nature humaine, que par grâce Il a prise et introduite avec Lui dans la gloire). Ce fait donnait à la marche de l'apôtre son plein caractère, quant à l'activité de chaque jour. Ayant en vue cet état de résurrection d'entre les morts, il ne pouvait jamais se flatter d'avoir atteint le but, ni d'être parfait dans cette vie-ci, car pour lui, être parfait signifiait être tel que Christ en gloire. Paul poursuivait désirent atteindre et posséder ce à quoi Christ l'avait destiné. Deux choses en résultaient: c'est qu'il ne poursuivait rien d'autre et n'avait point d'autre objet. Il poursuivait celui-ci sérieusement, sans partage. Ce n'était pas seulement qu'il désapprouvât certaines choses et restât inactif, mais la puissance absorbante d'«une» chose l'avait délivré de toutes les autres. Celle-ci fixait son cœur et l'éloignait de tout le reste.

Mais l'objet auquel son âme était attachée était toujours devant lui, chaque jour plus brillant à ses yeux, mais pas encore en sa possession, de sorte que son regard fixé toujours droit devant lui, ne pouvait s'abaisser sur le terrain qu'il traversait. Il oubliait les choses qui étaient derrière lui et tendait avec effort vers celles qui étaient devant. L'homme qui voudrait s'arrêter pour contempler le terrain qu'il a parcouru dans une course, n'avancerait pas et serait bientôt dépassé. Le *moi* reprendrait sa place; la manne engendrerait des vers; le cœur perdrait de vue son objet.

Nous voyons dans cette marche de l'apôtre un effet bien remarquable de l'énergie que fournit «un oeil simple». Paul regarde exclusivement à ce qui est céleste. Sa vocation est en haut; ses espérances et ses pensées y sont attachées: «Ne regardant pas», dit-il, «aux choses visibles, mais à celles qui ne se voient point». Cela donne des habitudes et un caractère célestes à l'homme tout entier. Sa conversation est dans les cieus; toutes ses relations dans la vie sont là-haut. La reconnaissance et l'élévation morale en sont le résultat. C'est l'appel de Dieu, son appel en haut, dans le Christ Jésus. Le cœur est rendu intelligent quant à sa source et à ses voies. Je ne m'arrêterai pas sur ce que l'apôtre place en contraste avec ceci. Ayant leurs pensées aux choses terrestres les hommes sont occupés

de ce qui n'amène aucun progrès, mais qui, au contraire, les éloigne de ce qui est céleste, pur et divin. Ils vont plus loin; ils sont ennemis de la croix, car la croix était la mort au monde. Elle a marqué la place de ce qui est divin et céleste dans le monde. Tandis que le saint se glorifie dans la mort au monde, celui qui y vit en esprit, est ennemi de la croix. Sa fin est la destruction.

Il reste un événement à attendre pour réaliser complètement cette espérance du chrétien: c'est la venue de Christ. Nous avons cette espérance, «ce trésor dans des vases de terre»; mais Christ viendra et changera le corps de notre humiliation afin de le rendre conforme à son corps glorieux. Alors, ce que nous possédons en espérance, en désir, qui forme nos coeurs d'après leur objet, sera accompli en gloire. Nous serons semblables à Christ et avec Lui.

Tel est le caractère de l'énergie qui nous délivre de tout ce qui est du monde et nous donne la victoire sur le monde, fixant nos affections sur les choses d'en haut, non sur celles qui sont sur la terre, faisant de Christ Lui-même, tel qu'il est là-haut, l'objet brillant et béni de nos âmes.

Le temps me manque aujourd'hui pour rien dire du chapitre 4, qui nous parle du calme et de la supériorité aux circonstances, qui caractérise le chrétien dans ce monde, par la foi en Christ.

Les communications de Dieu en grâce et l'intercession du fidèle

Genèse 18 – ME 1870 page 473

L'Eternel communiqua à Abraham ce qu'il allait faire à l'égard de Sodome. La position dans laquelle l'Eglise est placée est analogue à celle dans laquelle nous voyons ici Abraham auprès de Dieu. Dieu communique aux siens la connaissance de ce qu'il va faire, et met ainsi en évidence le fondement de l'intimité avec Lui dans laquelle il les introduit. Notre communion avec Dieu est d'une nature plus élevée que celle dont a pu jouir Abraham, parce que Abraham était sur la terre, le lieu du jugement, et que nous au contraire, par la merveilleuse grâce de Dieu, nous sommes absolument en dehors du lieu du jugement, jouissant de la bénédiction elle-même, Dieu «nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté...» (Ephésiens 1).

«Les hommes se levèrent de là, et regardèrent vers Sodome». L'Eternel les conduisait comme les exécuteurs de son jugement, et Abraham marchait avec eux pour leur montrer le chemin. L'Eternel fait des saints ses compagnons, non pas invariablement, — toutefois cette place leur appartient. «Qui a connu la pensée du Seigneur...? Mais pour nous, nous avons la pensée de Christ» (1 Corinthiens 2: 16). Ainsi dans les communications que nous avons reçues de Dieu, Dieu nous a fait ses compagnons de la manière la plus excellente, car il ne peut pas y avoir de meilleure manière pour montrer de l'amour à quelqu'un, que de lui communiquer nos pensées et nos sentiments. «Enoch marcha avec Dieu, et il ne parut plus, parce que Dieu le prit» (Genèse 5: 24). Ainsi *nous* avons à marcher avec Christ jusqu'à ce qu'il vienne pour nous prendre auprès de Lui là où il est. Les exercices et le sentier de la foi sont ici-bas; mais l'Eglise, remarquez-le bien, est au-dessus du jugement, non pas au-dessus de la discipline. Lot regarda vers Sodome (Genèse 13: 10-13); et il y descendit: Abraham était en dehors de Sodome. Etant le compagnon du Seigneur, il n'est pas seulement délivré du jugement, mais quand le Seigneur va juger, il devient le confident de ses desseins: «Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire?» «Car je le connais; etc.». Il en est de même pour nous. Le fondement de cette communication de Dieu, c'est sa pensée envers nous: il a concentré son amour sur nous, c'est pourquoi il nous fait jouir de sa confiance. Il a placé Abraham dans la position de la bénédiction de l'alliance, et ainsi il a uni l'Eglise à Christ, il l'a associée à Christ. Il dit: Si j'ai amené Abraham à cette position, je veux l'introduire aussi dans la connaissance de ce qu'elle est: «Tu as même parlé de la maison de ton serviteur pour un long temps» (voyez 2 Samuel 7: 19); et ainsi Dieu nous a fait connaître le mystère de sa volonté, à cause de la position dans laquelle il a placé l'Eglise.

«Je le connais»; — il y a une grande bénédiction dans cette parole. C'est autre chose que le jugement. Le Seigneur ne parle pas ainsi de ceux qu'il va juger: quand il parle de juger, il parle de s'enquérir: «Je descendrai... et je verrai...» (verset 21), et jusqu'à ce qu'il

ait tout examiné, il n'étend pas sa main. Il dit d'Abraham: «Je le connais»; mais le cri de Sodome est monté vers Lui, et avant d'exécuter le jugement, il dit: «Je descendrai, et je verrai s'ils ont fait entièrement selon le cri qui est venu jusqu'à moi...».

«Les hommes donc... allèrent vers Sodome; mais Abraham se tint encore devant l'Eternel» (verset 22). Bienheureuse position! Si le Seigneur connaît Abraham en sorte que celui-ci est capable de recevoir la bénédiction, Abraham se tient devant l'Eternel lui-même. Le Seigneur va faire tomber le jugement sur le monde, mais il ne frappe pas avant que le mal soit arrivé à son comble, et qu'il *faille* qu'il juge; mais aucun jugement qui doit tomber sur le monde ne peut séparer Abraham de Dieu. L'oeil de Dieu repose sur son serviteur, de telle sorte que Abraham se repose paisiblement en Dieu. Il en est ainsi pour nous: quelle que soit la tribulation qui vienne sur le monde, notre place, c'est de demeurer avec le Seigneur lui-même; et ensuite, comme pour Abraham, ayant été abreuvé en cette grâce, nous serons calmes, en paix et heureux. Nous ne sommes pas appelés à descendre pour sonder les profondeurs de l'iniquité, mais à laisser monter le cri jusqu'à nous. Il y aura beaucoup de Lot; mais notre place est avec Dieu sur la montagne, pour demeurer en parfaite paix avec le Seigneur lui-même.

Abraham parfaitement en paix, n'avait rien à demander pour lui-même, et il était ainsi libre d'intercéder pour d'autres. Il en fut de même lorsque comme étranger il habita à Guerrar: Si Abraham est prophète, dit Dieu en songe à Abimélec, il est familier avec la pensée du Seigneur; il priera pour toi. Ainsi pour nous: «Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera fait» (Jean 15: 7). La possession de la pensée du Seigneur donne le pouvoir d'intercéder pour d'autres. Abraham n'était pas comme Jacob, avec lequel le Seigneur dut lutter à cause de son manque de droiture, et auquel par conséquent il ne put pas révéler son nom qui était secret, quoiqu'il le bénît là (Genèse 32: 24 et suivants). Jacob avait à trouver la bénédiction pour lui-même, et il n'avait par conséquent pas le pouvoir de l'obtenir pour d'autres; mais Abraham avait la connaissance de cette communion qui doit produire une paix et une joie parfaites. Il y a, je n'ai pas besoin de le dire, de la révérence dans ces rapports avec Dieu: «Je ne suis que poudre et que cendres...» dit Abraham (verset 27); mais, en même temps, il y a une parfaite intimité.

«Et l'Eternel s'en alla quand il eut achevé de parler avec Abraham; et Abraham s'en retourna en son lieu» (verset 33). La place d'Abraham est auprès du Seigneur; il est avec Lui en pleine paix, dans une confiance qui ne raisonne pas, n'ayant aucune question à régler avec Dieu, mais sur ce terrain où il peut jouir d'une parfaite communion.

Luc 22: 31-34

ME 1870 page 477

Si je me confie en ma propre force, à l'heure de la tentation je tomberai; mais si j'ai appris par la grâce à me reposer sur Christ, je trouverai en Lui tout ce dont j'ai besoin pour traverser sain et sauf l'heure de la tentation. Il *faut* que j'apprenne la leçon. Si je l'apprends auprès du Seigneur, j'évite le crible; autrement il faut que je sois criblé; — si je ne l'apprends pas en communion avec le Seigneur, il faut que ce soit avec Satan. «Mais moi», dit le Seigneur, «*j'ai prié pour toi*, afin que ta foi ne défaille point» (Luc 22: 32). Quelle bénédiction de croire que Dieu nous *aime*, en dépit de nos chutes, et pour l'apprendre, il vaut la peine non de tomber dans le péché, mais de souffrir quelque souffrance que ce soit.